



**HAL**  
open science

## Recevoir le Sud : circulations et réceptions en France des œuvres de Raewyn Connell, Achille Mbembe et Walter

**D. Mignolo**

Laurent Afresne

### ► To cite this version:

Laurent Afresne. Recevoir le Sud : circulations et réceptions en France des œuvres de Raewyn Connell, Achille Mbembe et Walter D. Mignolo. Sociologie. Université de Nanterre - Paris X, 2023. Français. NNT : 2023PA100034 . tel-04267974

**HAL Id: tel-04267974**

**<https://theses.hal.science/tel-04267974>**

Submitted on 2 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Membre de l'université Paris Lumières

Laurent AFRESNE

## Recevoir le Sud

*Circulations et réceptions en France des œuvres de Raewyn Connell,  
Achille Mbembe et Walter D. Mignolo*

Premier volume

Thèse présentée et soutenue publiquement le lundi 22 mai 2023  
en vue de l'obtention du doctorat de sociologie de l'Université Paris Nanterre  
sous la direction de M. Stéphane DUFOIX (Université Paris Nanterre)

### Jury :

Rapporteuse :	Mme. Mina KLEICHE-DRAY	Directrice de recherche HDR à l'IRD (CEPED)
Rapporteur :	M. Wolf FEUERHAHN	Chargé de recherche HDR au CNRS (CAK)
Membre du jury :	Mme. Frédérique MATONTI	Professeure de science politique à l'Université Paris-1—Panthéon-Sorbonne (CESSP)
Membre du jury :	Mme. Ioana POPA	Chargée de recherche au CNRS (ISP)
Membre du jury :	M. Rigas ARVANITIS	Directeur de recherche à l'IRD (CEPED)



# Résumé

La circulation et la réception de concepts, d'idées, de textes, etc., font depuis plusieurs décennies l'objet de recherches nombreuses et variées. À l'examen des principales études portant sur la circulation et la réception de concepts, d'idées, de textes, etc. en sciences humaines et sociales, il apparaît que les Classiques des disciplines monopolisent l'attention de ces études. Ces études de la réception et de la circulation sont structurées par trois biais : eurocentrisme, androcentrisme et thanatocentrisme. En sus, le Sud Global n'y est considéré que comme une destination ou une étape de la circulation et de la réception, rarement comme un point de départ. Enfin, les études de la réception possèdent un pouvoir de légitimation et de structuration des Classiques, dont il faut prendre acte.

Ce constat établi, il devient possible, à la suite de quelques textes récents partageant le même constat, de viser un au-delà. La tâche devient alors de prendre en compte les transformations contemporaines du champ mondial des sciences humaines et sociales et de mobiliser les études de la réception et de la circulation comme moyen de saisir ces recompositions globales.

Par l'étude des trajectoires de trois chercheur·ses mondialement connu·es - Raewyn Connell, Achille Mbembe et Walter D. Mignolo – et par le recours à une méthodologie mixte, le présent travail vise à saisir : la manière dont les trajectoires individuelles de ces chercheur·ses ont croisé l'espace français, ainsi que les manières dont les trajectoires individuelles des individu·es mobilisé·es dans ces diverses réceptions ont croisé les projets intellectuels que développe chacun·e de ces chercheur·ses.

Dans un effort véritablement comparatif s'agit-il de saisir simultanément ces trois trajectoires, depuis la fin des années 1960 jusqu'à l'orée des années 2020, et de mettre en lumière les facteurs externes et internes qui peuvent expliquer leurs réceptions en France, de leur point de vue comme de celui des récepteur·rices.

MOTS-CLES : CIRCULATION ; HEGEMONIE ; RAEWYN CONNELL ; ACHILLE MBEMBE ; WALTER D. MIGNOLO ; RECEPTION ; ÉTUDES DE LA RECEPTION ; SUD GLOBAL ; ÉTUDES DECOLONIALES ; ÉTUDES DES MASCULINITES ; POSTCOLONIE



# Summary

The circulation and reception of concepts, ideas, texts, etc., have been the subject of numerous and varied studies for several decades. A review of the main studies on the circulation and reception of concepts, ideas, texts, etc. in the humanities and social sciences shows that the Classics of the disciplines monopolise the attention of these studies. These reception and circulation studies are structured by three biases: Eurocentrism, androcentrism and thanatocentrism. In addition, the Global South is only considered as a destination or a stage of circulation and reception, rarely as a point of departure. Finally, reception studies have a power to legitimise and structure the Classics, which must be acknowledged.

Once this is established, it becomes possible, following a few recent texts sharing the same observation, to aim for something more. The task then becomes to take into account the contemporary transformations of the world field of the humanities and social sciences and to mobilise studies of reception and circulation as a means of grasping these global recompositions.

By studying the trajectories of three world-renowned researchers - Raewyn Connell, Achille Mbembe and Walter D. Mignolo - and by using a mixed methodology, the present work aims to grasp: the way in which the individual trajectories of these researchers have crossed the French space, as well as the ways in which the individual trajectories of the individuals mobilised in these various receptions have crossed the intellectual projects that each of these researchers is developing

In a truly comparative effort, the aim is to grasp these three trajectories simultaneously, from the end of the 1960s to the beginning of the 2020s, and to highlight the external and internal factors that can explain their reception in France, from their point of view as well as that of the receivers.

KEYWORDS: CIRCULATION; HEGEMONY; RAEWYN CONNELL; ACHILLE MBEMBE; WALTER D. MIGNOLO; RECEPTION; RECEPTION STUDIES; GLOBAL SOUTH; DECOLONIAL STUDIES; MASCULINITY STUDIES; POSTCOLONY



# Zusammenfassung

Die Zirkulation und Rezeption von Konzepten, Ideen, Texten usw. ist seit mehreren Jahrzehnten Gegenstand zahlreicher und vielfältiger Forschungsarbeiten. Wenn man sich die wichtigsten Studien zur Zirkulation und Rezeption von Konzepten, Ideen, Texten usw. in den Geistes- und Sozialwissenschaften ansieht, wird deutlich, dass die Klassiker der Disziplinen die Aufmerksamkeit dieser Studien monopolisieren. Diese Rezeptions- und Zirkulationsstudien werden durch drei Verzerrungen strukturiert: Eurozentrismus, Androzentrismus und Thanatozentrismus. Darüber hinaus wird der Globale Süden in ihnen nur als Ziel oder Etappe der Zirkulation und Rezeption betrachtet, selten als Ausgangspunkt. Schließlich besitzen die Rezeptionsstudien eine Legitimations- und Strukturierungsmacht über die Klassiker, die zur Kenntnis genommen werden muss.

Nach dieser Feststellung wird es möglich, im Anschluss an einige neuere Texte, die die gleiche Feststellung teilen, ein Jenseits anzustreben. Die Aufgabe besteht nun darin, die zeitgenössischen Veränderungen im weltweiten Feld der Geistes- und Sozialwissenschaften zu berücksichtigen und die Studien zur Rezeption und Zirkulation als Mittel zur Erfassung dieser globalen Neuzusammensetzungen zu mobilisieren.

Durch die Untersuchung der Lebenswege von drei weltbekannten Forschern - Raewyn Connell, Achille Mbembe und Walter D. Mignolo - und durch den Einsatz einer gemischten Methodik will die vorliegende Arbeit Folgendes erfassen: die Art und Weise, wie sich die individuellen Lebenswege dieser Forscher mit dem französischen Raum gekreuzt haben, sowie die Art und Weise, wie sich die individuellen Lebenswege der in diesen verschiedenen Rezeptionen mobilisierten Individuen mit den intellektuellen Projekten gekreuzt haben, die jeder dieser Forscher entwickelt.

In einem wirklich vergleichenden Ansatz sollen diese drei Trajektorien von den späten 1960er bis zu den frühen 2020er Jahren gleichzeitig erfasst und die externen und internen Faktoren beleuchtet werden, die ihre Rezeption in Frankreich sowohl aus ihrer Sicht als auch aus der Sicht der Rezipienten erklären können.

SCHLAGWÖRTER: ZIRKULATION; HEGEMONIE; RAEWYN CONNELL; ACHILLE MBEMBE; WALTER D. MIGNOLO; REZEPTION; REZEPTIONSFORSCHUNG; GLOBALER SÜDEN; DEKOLONIALE STUDIEN; MÄNNLICHKEITSTUDIEN; POSTKOLONIE





## Intitulé et adresse de l'équipe d'accueil

Cette thèse a été préparée au sein du laboratoire Sophiapol (EA3932) situé sur le campus de l'Université Paris Nanterre, 200, avenue de la République 92000 Nanterre.

# Sophapol

SOPHIAPOL, EA 3932

Laboratoire de sociologie, philosophie  
et anthropologie politiques



# Sommaire du premier volume

*Résumé*

*Summary*

*Zusammenfassung*

*Intitulé et adresse de l'équipe d'accueil*

*Sommaire du premier volume*

*Sommaire du second volume*

*Remerciements*

*Table des abréviations*

*Table des tableaux*

*Table des figures*

*Table des encadrés*

*Introduction*

« Quelque chose est pourri dans l'État de [France] »

Un héritage littéraire : Commencements des études de la réception

Comment étudier la circulation et la réception de textes scientifiques ?

Conditions externes et facteurs internes de la réception d'œuvres scientifiques

Combiner les méthodes pour saisir la réception

Annonce du plan

Conclusion

### ***Chapitre 1. Des chiffres et des textes***

Les lieux de citation français

Les mots-clés comme voie d'accès à la réception internationale

Conclusion du chapitre

### ***Chapitre 2. À la recherche des structures perdues (1966-1974)***

1966, quand le structuralisme fait son Zénith

Le tourisme moderne, version alternative du *Grand Tour*

À l'ombre des jeunes crânes en fleur

Les traces du passage des structures descendues dans la rue

Accumuler du capital culturel international dès l'adolescence

Un américanisme entre deux rives

Un pied dedans, un pied dehors : Un rapport ambivalent au structuralisme

Conclusion du chapitre

### ***Chapitre 3. D'une hégémonie à l'autre (1981-1992)***

L'hétérodoxie comme attracteur

L'hégémonie à l'autre bout du monde

L'hégémonie, 500 ans plus tôt

Conclusion du chapitre

### ***Chapitre 4. Un renouveau de la théorie critique (2000-2010)***

*De la postcolonie*, départ d'une nouvelle trajectoire

Des premières traductions discrètes

2005, un tournant pour A. Mbembe

L'histoire de la sociologie comme socle d'un discours postcolonial

Conclusion du chapitre

### ***Chapitre 5. L'auteur-riche utilisé-e comme bien symbolique (2013-2022)***

Un adieu sous forme de controverse

La formation du sous-champ des masculinités en France : Préfigurations

La formation du sous-champ des masculinités en France : Éléments

La traduction d'un ouvrage, fruit d'une collaboration transnationale

L'événement scientifique, support à efficacité variable de l'échange

Conclusion du chapitre

***Conclusion***

***Bibliographie***

Œuvres citées de Raewyn Connell  
Œuvres citées d'Achille Mbembe  
Œuvres citées de Walter D. Mignolo  
Bibliographie générale

***Archives citées***

***Productions institutionnelles***

***Articles de presse***

***Discographie***

***Filmographie***

***Sitographie***

***Index des noms***

***Index des notions***

***Table des matières du premier volume***

***Table des matières du second volume***



# Sommaire du second volume

## ***Sommaire du second volume***

### ***ANNEXE A : Liste des entretiens et correspondances***

ANNEXE A1 : Liste des entretiens avec les enquêté·es

ANNEXE A2 : Reproduction du message type envoyé aux enquêté·es

ANNEXE A3 : Liste des entretiens avec les auteur·rices étudié·es

ANNEXE A4 : Tableaux des équivalences de statut professionnel

ANNEXE A5 : Liste des correspondances électroniques

### ***ANNEXE B : Documents d'archives***

ANNEXE B1 : Fonds d'archives consultés

ANNEXE B2 : Reproductions de documents d'archives

### ***ANNEXE C : Retranscriptions des entretiens menés avec W. Mignolo***

ANNEXE C1 : Entretien n° 1 avec W. Mignolo, fait par Zoom le 6 décembre 2021

ANNEXE C2 : Entretien n° 2 avec W. Mignolo, fait par Zoom le 13 décembre 2021

ANNEXE C3 : Entretien n° 3 avec W. Mignolo, fait par Zoom le 12 janvier 2022

ANNEXE C4 : Entretien n° 4 avec W. Mignolo, fait par Zoom le 19 janvier 2022

### ***ANNEXE D : Liste des textes originaux traduits dans le corps de thèse***

ANNEXE D1 : Liste des textes originaux traduits dans L'INTRODUCTION

ANNEXE D2 : Liste des textes originaux traduits dans le CHAPITRE 1

ANNEXE D3 : Liste des textes originaux traduits dans le CHAPITRE 2

ANNEXE D4 : Liste des textes originaux traduits dans le CHAPITRE 3

ANNEXE D5 : Liste des textes originaux traduits dans le CHAPITRE 4

ANNEXE D6 : Liste des textes originaux traduits dans le CHAPITRE 5

### ***ANNEXE E : Documents iconographiques***

ANNEXE E1 : Couvertures des livres publiés en français des auteur·rices

ANNEXE E2 : Reproduction des affiches d'événements scientifiques auxquels ont participé les auteur·rices ou consacrés à eux·elles



ANNEXE E3 : Reproduction des programmes d'événements scientifiques auxquels ont participé les auteur·rices ou consacrés à elles·eux

ANNEXE E4 : Reproduction des AAC et des AAP concernant des événements scientifiques auxquels participent les auteur·rices ou consacrés aux auteur·rices

ANNEXE E5 : Reproduction de documents iconographiques divers

*Table des matières du premier volume*

*Table des matières du second volume*

# Remerciements

La thèse constitue indéniablement le résultat d'un processus long, fastidieux et parfois douloureux ; douleur qui découle le plus souvent de la solitude dans laquelle opère le doctorant. Heureusement, celle-ci est atténuée par un ensemble d'individues auxquelles je tiens à exprimer ma profonde gratitude et sans qui le présent travail n'aurait pas été le même.

Je tiens en premier lieu à remercier l'ensemble des enquêtées qui ont accepté l'entretien, le plus souvent à distance mais qui m'ont parfois accueilli chez elles ou dans leurs bureaux, et ont ainsi intégré la population de la présente enquête, au risque de l'objectivation. Je remercie tout particulièrement Raewyn Connell et Walter D. Mignolo pour les nombreuses heures qu'il·elle m'ont accordées, pour leur gentillesse et leur disponibilité, ainsi que pour l'intérêt qu'il·elle ont témoigné à l'égard de mon travail.

Je tiens ensuite à remercier l'ensemble des personnels bibliothécaires, dont le travail constitue un socle fondamental de la recherche ; plus précisément : que soient ici remerciés les personnels de la bibliothèque de l'Institut d'Études Politiques de Paris et en particulier les personnels vacataires, dont j'ai fait partie ; le personnel de la bibliothèque de l'Institut d'études slaves de Paris, dont l'accueil m'a grandement aidé quand il s'agissait de plonger dans l'émulation intellectuelle pragoise des années 1920 et 1930 ; le personnel de la bibliothèque de l'Université Paris Nanterre ; le personnel de la bibliothèque de l'Université Paris 1-Panthéon Sorbonne ; le personnel du site Richelieu de la Bibliothèque nationale de France ; le site Grands Moulins de l'Université Paris Cité.

Indissociables des bibliothèques s'avèrent les archives : je tiens donc à remercier l'ensemble des personnels en charge des fonds d'archives que j'ai consultés. En particulier : Thomas Cazentre, Conservateur au Département des Manuscrits de la BnF, qui m'a permis de consulter le Fonds Roland Barthes ; Emmanuelle Pierron du service des archives au Grand Équipement Documentaire du Campus Condorcet, qui m'a permis de consulter le Fonds Gérard Genette ; Marie-Caroline Luce et sa collègue stagiaire, Cheffe du service des archives de l'Université Paris-1—Panthéon Sorbonne, qui m'ont permis de consulter le dossier étudiant d'Achille Mbembe et dont la connaissance de l'histoire des procédures administratives m'a été d'un précieux secours. Je tiens enfin à remercier les ayants droits de ces divers fonds qui m'en ont autorisé la consultation et la

reproduction, quand j'en ai fait la demande : Éric Marty pour le Fonds Roland Barthes ; François Genette pour le Fonds Gérard Genette ; la Direction générale des patrimoines et de l'architecture pour le dossier étudiant d'A. Mbembe.

Mon travail a également bénéficié de la qualité de l'environnement dans lequel j'ai évolué ces dernières années. En premier lieu, l'École Doctorale 396 Économie, Organisations, Société, dont la confiance témoignée par l'attribution d'un contrat doctoral m'a permis d'envisager la recherche dans d'excellentes conditions. Je remercie particulièrement Isabelle Tripet dont la bienveillance et la rapidité m'ont été d'un grand secours face aux embûches de l'administration. En deuxième lieu, le laboratoire Sophiapol (EA3932) dont je remercie tous les membres. En particulier la direction, Judith Revel et Pascal Vallet, mais également les camarades doctorant·es, philosophes et sociologues. Parmi ces dernier·ères, bien évidemment mes camarades sous la direction de Stéphane Dufoix, et en particulier Agathe, Phœbé et Maxime dont la joie, l'humour mais aussi l'acuité ont éclairé le temps passé en D401.

Je remercie l'ensemble des collègues qui m'ont permis de présenter des parties ou avancements de ma recherche dans des séminaires ou lors d'événements scientifiques. Patrica Vannier et Stéphane Dufoix pour le RT49 de l'AFS ; Arnaud Saint-Martin pour le RT 36 de l'AFS ; David Copello pour le colloque *Ce que l'Amérique latine dit à l'Europe : Circulations, imaginaires, regards (et fantasmes)* ; Pauline Peretz, Patrick Farges et Ivan Jablonka pour le séminaire *Recherches sur le masculin* ; Anne-Gaëlle Beurier, David Dumoulin Kervran, Johan Giry, Kylian Godde, Morgan Jouvenet et Isabelle Mayaud pour la journée d'étude du RT29 de l'AFS ; Barbara Grüning et Wiebke Keim pour ma future communication au XX<sup>e</sup> Congrès de l'*International Sociological Association*.

Je remercie également Frédérique Matonti et Rigas Arvanitis, dont la bienveillance et la qualité scientifique ont fait de mon Comité de suivi un véritable atout.

Je remercie les membres de mon jury de thèse, pour avoir accepté de lire mon travail et de l'évaluer : Mina Kleiche-Dray, Frédérique Matonti, Ioana Popa, Rigas Arvanitis et Wolf Feuerhahn.

Je remercie ma mère Daisy, mon père Bruno et mon frère Dylan, sur lequel soutien je pouvais toujours compter, qu'importe l'obscurité qui entourait parfois mon quotidien ou mon futur et qui à la question concernant l'avancement de ma recherche savaient quand il fallait se contenter d'un laconique « Ça va », prélude à de plus amples

développements. Dylan, comme pour le mémoire, merci pour ton formidable *input*. Je remercie également ma tante Iris, pour son savoir-faire cartographique ; *vielen Dank Iris!*

Le présent travail a grandement bénéficié de la direction de Stéphane Dufoix, pendant mon mémoire de master et la présente thèse, de sa sollicitude, son écoute et surtout de sa qualité scientifique. Je lui suis grandement redevable.

Toute erreur qui subsisterait m'est entièrement imputable.

Pauline, je te dédie ce travail. Tu es la principale force qui m'a permis d'accomplir ce travail, revigoré par ton amour, ton humour et ton intransigeance. Tu as su accueillir au quotidien mes joies ainsi que soigner mes doutes, compagnons de tout doctorant. Je suis fier de cette réalisation dont tu as été le plus grand soutien et j'ai hâte à toutes celles qui nous attendent.



## Table des abréviations

AAC : Appel à communication

AAC : Appel à proposition

ACHAC : Association pour la Connaissance de l'Histoire de l'Afrique Contemporaine

ACM : Analyse des correspondances multiples

ACPA : Association des Chercheurs de *Politique Africaine*

ASA : *African Studies Association*

BnF : Bibliothèque nationale de France

CEAf : Centre d'Études Africaines

CERI : Centre d'Études de Recherches Internationales

CERMACA : Centre de Recherches sur le Mexique, l'Amérique centrale et les Andes

CLP : Cercle Linguistique de Prague

CNL : Centre National du Livre

CNRS : Centre National de la Recherche Scientifique

Codesria : Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique

DEA : Diplôme d'études approfondies

ÉdC : École de Constance

EEES : Espace Européen de l'Enseignement Supérieur

EPHE : École Pratique des Hautes Études

EHESS : École des Hautes Études en Sciences Sociales

ENS : École Normale Supérieure

FMSH : Fondation de la Maison des sciences de l'Homme

FNSP : Fondation Nationale des Sciences Politiques

IEP : Institut d'Études Politiques

IRIS : Institut de Recherche Interdisciplinaire sur les enjeux Sociaux

JEC : Jeunesse Étudiante Chrétienne

LASSG : *Latin American Subaltern Studies Group*

SHS : Sciences humaines et sociales

SSG : *Subaltern Studies Group*

Unesco : *United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization*

UPC : Union des Populations du Cameroun

WiSER : *Wits Institute for Social and Economic Research*

WoS : *Web of Science*

## Table des tableaux

TABLEAU 0.1 Répartition dans les différentes banques de revue des textes des auteur·rices et de leurs réseaux citationnels (données collectées en janvier 2021, février 2021 et mars 2022) .....	85
TABLEAU 0.2 Répartition dans Scopus des textes des auteur·rices et de leurs réseaux citationnels (données collectées en août 2020).....	87
TABLEAU 1.1 Résumé des principales données générales relatives à la réception internationale et française de R. Connell, A. Mbembe et Walter Mignolo, à partir des bases de données en ligne Scopus, Cairn, Persée et OpenEdition (données collectées en août 2020 et février 2021).....	115





# Table des figures

FIGURE 1.1 Répartition de l'emplacement des textes constituant le réseau citationnel de W. Mignolo en France en date du 3 février 2021 (OpenEdition), 27 janvier 2021 (Cairn) et 13 janvier 2021 (Persée) (fait le 4 mars 2021).....	118
FIGURE 1.2 Répartition de l'emplacement des textes constituant le réseau citationnel de R. Connell en France en date du 3 février 2021 (OpenEdition), 11 février 2021 (Cairn) et 16 février 2021 (Persée) (fait le 4 mars 2021).....	119
FIGURE 1.3 Répartition de l'emplacement des textes constituant le réseau citationnel d'A. Mbembe en France en date du 3 février 2021 (OpenEdition), 27 janvier 2021 (Cairn), 13 janvier 2021 (Persée) et 23 mars 2022 (Politique africaine) (fait le 17 octobre 2022).....	120
FIGURE 1.4 Comparaison de l'évolution du nombre total de citations dans l'espace académique francophone de R. Connell, A. Mbembe et W. Mignolo (fait le 17 octobre 2022).....	122
FIGURE 1.5 Principales œuvres citées de W. Mignolo dans le corpus toutes langues confondues, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 7 juin 2021).....	124
FIGURE 1.6 Principales œuvres citées de R. Connell dans le corpus toutes langues confondues, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 12 mai 2022).....	126
FIGURE 1.7 Principales œuvres citées d'A. Mbembe dans le corpus toutes langues confondues, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 9 juin 2021).....	128
FIGURE 1.8 Principales revues dans lesquelles sont cités les travaux de W. Mignolo parmi les revues francophones, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 7 juin 2021).....	131
FIGURE 1.9 Principales revues dans lesquelles sont cités les travaux de R. Connell, parmi les revues francophones, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 7 juin 2021).....	134
FIGURE 1.10 Principales revues dans lesquelles sont cités les travaux d'A. Mbembe, parmi les revues francophones, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 30 mars 2022) ..	137

FIGURE 1.11 Répartition des citations et des mentions de l'œuvre de W. Mignolo en langue française, parmi le corpus, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 7 juin 2021) .....	141
FIGURE 1.12 Répartition des citations et des mentions de l'œuvre de R. Connell en langue française, parmi le corpus, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 7 juin 2021) ...	142
FIGURE 1.13 Répartition des citations et des mentions de l'œuvre d'A. Mbembe en langue française, parmi le corpus, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 7 juin 2021) ...	143
FIGURE 1.14 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle de W. Mignolo sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par W. Mignolo (fait le 9 novembre 2022) .....	148
FIGURE 1.15 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 1992-2021 du réseau citationnel de W. Mignolo sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur·rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022) ...	150
FIGURE 1.16 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 1992-2001 du réseau citationnel de W. Mignolo sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur·rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022).....	152
FIGURE 1.17 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 2002-2011 du réseau citationnel de W. Mignolo sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur·rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022).....	154
FIGURE 1.18 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 2012-2021 du réseau citationnel de W. Mignolo sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur·rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022).....	156
FIGURE 1.19 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle de R. Connell sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par R. Connell (fait le 18 octobre 2022).....	157
FIGURE 1.20 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 1972-2020 du réseau citationnel de R. Connell sur Scopus, organisée selon	

les mots-clés fournis par les auteur·rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022).....	159
FIGURE 1.21 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 1972-1984 du réseau citationnel de R. Connell sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur·rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022).....	160
FIGURE 1.22 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 1985-1996 du réseau citationnel de R. Connell sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur·rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022) ...	162
FIGURE 1.23 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 1997-2008 du réseau citationnel de R. Connell sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur·rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022).....	163
FIGURE 1.24 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 2009-2020 du réseau citationnel de R. Connell sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur·rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022).....	165
FIGURE 1.25 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 1993-2020 d’A. Mbembe sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis A. Mbembe (fait le 18 octobre 2022) .....	167
FIGURE 1.26 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 1993-2020 du réseau citationnel d’A. Mbembe sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur·rices du réseau citationnel (fait le 31 octobre 2022).....	168
FIGURE 1.27 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 1993-2002 du réseau citationnel d’A. Mbembe sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur·rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022).....	170
FIGURE 1.28 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 2003-2011 du réseau citationnel d’A. Mbembe sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur·rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022) ...	171

FIGURE 1.29 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 2012-2020 du réseau citationnel d'A. Mbembe sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur·rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022).....	172
FIGURE 2.1 Emplacement de Corral de Bustos, lieu de naissance de W. Mignolo.....	179
FIGURE 2.2 Emplacement de Sydney, lieu de naissance de R. Connell.....	188
FIGURE 2.3 Emplacement de Malandé, lieu de naissance d'A. Mbembe .....	200

## Table des encadrés

ENCADRE n° 0.1 : Une thèse au statut particulier.....	44
ENCADRE n° 0.2 : Le critique, le profane et l'académique : Quels types de réception dans quels champs ?.....	83
ENCADRE n° 0.3 : Quand le directeur de thèse fait partie de la population d'enquête....	90
ENCADRE n° 4.1 : L'intellectuel·le de luxe, symptôme d'un nouvel état du champ intellectuel.....	324
ENCADRE n° 4.2 : Le <i>sfumato</i> , une technique d'écriture pour brouiller les pistes .....	338
ENCADRE n° 4.3 : Des traductions trop discrètes .....	346
ENCADRE n° 4.4 : Une existence critique paradoxale .....	356
ENCADRE n° 5.1 : De la circulation et traduction des ouvrages académiques .....	440



Est-il possible, ô chères vérités cachées,  
Qu'une à une évanouies  
(Ciels fugitifs ; fleurs seules ; regards ; désirs ; pensées) |  
Vous mouriez impitoyablement emportées,  
– Sans retour, puisqu'en nulle âme reflétées, –  
Ne laissant traces vives ou pâlies ?..  
.... Possible, qu'il soit des harmonies  
Sans écho, à jamais enfuies<sup>1</sup> ?

Diversité.

La théologie est une science, mais en même temps combien est-ce de sciences ? Un homme est un suppôt, mais si on l'anatomise, que sera-ce ? la tête, le cœur, l'estomac, les veines, chaque veine, chaque portion de veine, le sang, chaque humeur de sang.

Une ville, une campagne, de loin est une ville et une campagne, mais à mesure qu'on s'approche, ce sont des maisons, des arbres, des tuiles, des feuilles, des herbes, des fourmis, des jambes de fourmis, à l'infini. Tout cela s'enveloppe sous le nom de campagne<sup>2</sup>.

En effet, même si, avec la meilleure volonté, l'homme moderne est généralement incapable de se représenter dans son ampleur effective la signification que les contenus de conscience religieux ont revêtue pour la conduite de vie, la culture et les [caractères nationaux], il n'est évidemment pas question pour autant de vouloir remplacer une interprétation causale unilatéralement « matérialiste » de la culture et de l'histoire par une interprétation causale tout aussi unilatéralement spiritualiste. | *Toutes deux sont également possibles*, mais toutes deux servent également peu la vérité historique, si elles prétendent non pas préparer la recherche, mais la conclure<sup>3</sup>.

je mange de la terre pour comprendre les morts<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Catherine POZZI, « Le soleil s'endort sur des plaines infinies... » dans *Très haut amour. Poèmes et autres textes*, Éd. de Claire PAULHAN et Lawrence JOSEPH, Paris, Gallimard, 2002 [1906], p. 49-50 [souligné dans l'original]. Le signe « | » sera utilisé dans la thèse lorsqu'une citation s'étire sur plus d'une page, afin d'indiquer au·à la lecteur·rice la césure entre les deux pages.

<sup>2</sup> PASCAL, *Pensées*, Éd. présentée, établie et annotée par Michel LE GUERN, Paris, Gallimard, 2004 [1977], p. 90.

<sup>3</sup> Max WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, traduit par Jean-Pierre GROSSEIN, Paris, Gallimard, 2004 [1904–1905], p. 253-254 [souligné dans l'original].

<sup>4</sup> Laura VAZQUEZ, « Comment les enfants vont d'eux-mêmes à eux-mêmes. Poèmes en 50 lignes » dans *Vous êtes de moins en moins réels. Anthologie 2014-2021*, Paris, Seuil, 2022 [2020], p. 46.





# Introduction

Je compris presque sur-le-champ ; *Le Jardin aux sentiers qui bifurquent* était le roman chaotique ; la phrase « nombreux *avenirs (non à tous)* » me suggéra l'image de la bifurcation | dans le temps, non dans l'espace. Une nouvelle lecture générale de l'ouvrage confirma cette théorie. Dans toutes les fictions, chaque fois que diverses possibilités se présentent, l'homme en adopte une et élimine les autres ; dans la fiction du presque inextricable Ts'ui Pên, il les adopte toutes simultanément. Il *crée* ainsi divers *avenirs*, divers temps qui prolifèrent aussi et bifurquent. De là, les contradictions du roman<sup>1</sup>.

« *Quelque chose est pourri dans l'État de [France]*<sup>2</sup> »

Dans la seconde moitié des années 2010 on assiste en France au déploiement d'une séquence d'interventions publiques, à l'interface entre le politique et l'intellectuel, sous l'égide d'universitaires — ou d'individues<sup>3</sup> se revendiquant universitaires. Ces interventions constituent un ensemble du fait de leur objet : décolonialisme<sup>4</sup>, postcolonialisme<sup>5</sup>, islamo-gauchisme<sup>6</sup>, etc. S'il s'agit dans les cas les plus excessifs de porter l'accusation à l'encontre d'universitaires de « complicités intellectuelles avec le terrorisme<sup>7</sup> », on retrouve parmi ces différentes interventions un fond commun, d'apparence plus modérée :

Il y a un combat à mener contre *une matrice intellectuelle venue des universités américaines et des thèses intersectionnelles qui veulent essentialiser les communautés et les identités*, aux antipodes du modèle républicain qui, lui, postule l'égalité entre les êtres humains, indépendamment de leurs

---

<sup>1</sup> Jorge Luis BORGES, « Fictions » dans *Œuvres complètes*, traduit par Roger CAILLOIS et al., Paris, Gallimard, 2010 [1944], vol. 2/1, p. 505-506 [souligné dans l'original].

<sup>2</sup> William SHAKESPEARE, « La tragique histoire d'Hamlet, Prince de Danemark [The Tragical History of Hamlet, Prince of Denmark] » dans *Tragédies*, traduit par Jean-Michel DEPRATS, Paris, Gallimard, 2002 [1599–1602], vol. 2/1, p. 729.

<sup>3</sup> L'écriture inclusive est opérée dans cette thèse à l'aide du point médian.

<sup>4</sup> COLLECTIF, « Le “décolonialisme”, une stratégie hégémonique : L'appel de 80 intellectuels », *Le Point*, 29 nov. 2018 [En ligne].

<sup>5</sup> Jean-Loup AMSELLE, *L'Occident décroché : Enquête sur les postcolonialismes*, Paris, Stock, 2008 ; Christian GODIN (éd.), « Le postcolonialisme : Une stratégie intellectuelle et politique », *Cités*, 2017, vol. 4, n° 72, p. 3-138.

<sup>6</sup> Mathilde DURAND, « “Ce qu'on appelle l'islamo-gauchisme fait des ravages”, dénonce Jean-Michel Blanquer », *Europe 1*, 22 oct. 2020 [En ligne].

<sup>7</sup> *Ibid.*

caractéristiques d'origine, de sexe, de religion. C'est le terreau d'une fragmentation des sociétés qui converge avec le modèle islamique<sup>8</sup>.

Il y aurait beaucoup à dire sur le fond et la confusion évidente – volontaire ou involontaire – à l'œuvre dans ces quelques lignes<sup>9</sup>, ainsi que sur son contenu le plus souvent islamophobe — islamophobie caractéristique des interventions dans cette séquence. Ce que nous retenons toutefois est l'idée d'une « matrice intellectuelle », autrement dit, d'un ensemble d'idées présentant une cohérence suffisamment grande pour être considéré comme une théorie.

Ces attaques spécifiquement dirigées contre des idées – et non pas seulement des individus – s'expliquent peut-être pour deux raisons : la grande proportion d'intellectuel·les<sup>10</sup> ou d'universitaires dans les rangs de ces belligérant·es, mais aussi la facilité qu'offrent les idées d'échapper à des prises concrètes ou à une incarnation précise — en effet, les idées permettent de structurer une lutte sans (s)avoir à désigner un·e ennemi·e de chair et d'os. On observe également une dynamique spécifique dans cette séquence : plus le temps avance, plus les intervenant·es se spécialisent et revendiquent leur appartenance à l'institution universitaire<sup>11</sup>. L'acmé de cette intellectualisation étant la création annoncée en grande pompe le 13 janvier 2021 d'un « Observatoire du décolonialisme et des idéologies

---

<sup>8</sup> Marianne ENAULT, Sarah PAILLOU et David REVAULT D'ALLONNES, « Hommage à Samuel Paty, lutte contre l'islamisme : Blanquer précise au JDD ses mesures pour la rentrée scolaire », *Le Journal du Dimanche*, 25 oct. 2020 [En ligne] [souligné par l'auteur].

<sup>9</sup> Le·a lecteur·rice pourra se reporter aux deux textes suivants dans lesquels se trouvent des éléments d'analyse quant à la rhétorique de ces interventions : Stéphane DUFOIX, *Décolonial*, Paris, Anamosa, 2023 ; Éléonore LEPINARD et Sarah MAZOUZ, *Pour l'intersectionnalité*, Paris, Anamosa, 2021.

<sup>10</sup> L'analyse des signataires de ces interventions met en lumière la définition lâche d'intellectuel·le mobilisée par ces textes, comme l'atteste exemplairement la tribune suivante COLLECTIF, « Le “décolonialisme”, une stratégie hégémonique », art. cit., parmi lequel·les signataires on trouve des infirmier·ères, des élu·es politiques, etc. Les remarques relatives aux signataires s'appuient sur un travail présenté par l'auteur à deux occasions : le 3 juin 2021 une intervention intitulée *La circulation de la critique des études dé/postcoloniales (2018-2021). Des médias à l'Université* : dans le cadre de la table ronde *De la scène médiatique à la scène académique : circulation des savoirs, production des connaissances*, lors de la journée d'étude *Autour de la « médiatisation » des approches postcoloniales* organisée par le Séminaire d'Approches postcoloniales ; le 6 juillet 2021 à l'occasion du 9<sup>e</sup> Congrès de l'Association française de sociologie, une intervention intitulée *Un serpent de mer ou un homme de paille ? Quand la réalité des études post/décoloniales académiques échappe à sa critique* dans le cadre de la session 1 du Réseau thématique 36 de l'AFS *Des controverses pour ne pas changer ?*

<sup>11</sup> En attestent les caractéristiques des signataires des tribunes collectives suivantes : COLLECTIF, « L'appel des 100 intellectuels contre le “séparatisme islamiste” », *Le Figaro*, 19 mars 2018 [En ligne] ; COLLECTIF, « Les bonimenteurs du postcolonial business en quête de respectabilité académique », *L'Express*, 26 déc. 2019 [En ligne] ; COLLECTIF, « Une centaine d'universitaires alertent : “Sur l'islamisme, ce qui nous menace, c'est la persistance du déni” », *Le Monde*, 31 oct. 2020 [En ligne].

identitaires»<sup>12</sup>, organisme porté par des universitaires vent debout contre « le décolonialisme » et « l'intersectionnalité ». Si les contenus et les pratiques de cet « Observatoire » relèvent davantage du blog qu'autre chose, ses membres ont toutefois produit un rapport censé démontrer l'infiltration des idéologies critiquées au sein de l'institution universitaire française<sup>13</sup> et concluant à la prédominance de ces « idéologies » au sein de l'institution universitaire.

Si nous avons souligné le confort que présente l'attaque *ad ideas*, ces critiques mentionnent parfois des individu·es spécifiques, souvent les mêmes : Edward Said, Gayatri Chakravorty Spivak, Judith Butler, Achille Mbembe, etc. Il est ici question de chercheur·ses reconnu·es mondialement, auteur·rices d'ouvrages de référence et titulaires dans les universités mondiales les plus prestigieuses, le plus souvent états-uniennes. Il s'agit également le plus souvent de chercheur·ses né·es dans d'anciennes colonies et racisé·es, dont les trajectoires biographiques et intellectuelles incarnent les recompositions géopolitiques intervenues dans la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle, en particulier depuis les décolonisations. C'est en partie en réaction à ces recompositions que s'élèvent les voix des universitaires susmentionné·es : contre des théories « importées des campus nord-américains » ou contre leur hégémonie.

Dans un contexte dans lequel les différents types de circulations apparaissent comme une donnée fondamentale – parfois jusqu'à l'excès<sup>14</sup> – l'étude de la circulation des savoirs – à différentes échelles – semble une voie d'accès à ces recompositions et leurs effets. La recomposition post-coloniale – nous entendons par là la réorganisation des relations entre États anciennement colonisateurs et colonisés, selon différentes dimensions : économique, politique, énergétique, intellectuel, etc. – a été – et demeure – l'un des principaux faits mondiaux.

---

<sup>12</sup> COLLECTIF, « Appel de l'Observatoire du décolonialisme et des idéologies identitaires », *Le Point*, 13 janv. 2021 [En ligne].

<sup>13</sup> OBSERVATOIRE DU DÉCOLONIALISME ET DES IDEOLOGIES IDENTITAIRES, « Rapport sur les manifestations idéologiques à l'Université et dans la Recherche ». Soulignons la faible qualité du rapport, ainsi que l'insigne honneur qui est fait à l'auteur d'y être mentionné sans être nommé (*Ibid.*, p. 18-19), mettant de cette façon en lumière le courage des « observateur·rices » – pour la plupart titulaires d'un poste dans l'institution universitaire – à recenser des travaux de thèses – soutenus ou en préparation – d'individu·es qui ne disposent pas des moyens, quels qu'ils soient, de répliquer ou de se défendre.

<sup>14</sup> Antoine VAUCHEZ, « Le prisme circulatoire. Retour sur un leitmotiv académique », *Critique internationale*, 2013, vol. 59, n° 2, p. 9-16.

L'État français a été parmi les principales forces impériales et coloniales<sup>15</sup>, sans que cela puisse faire l'objet d'une discussion<sup>16</sup>. Nous pouvons supposer que l'étude de la circulation de savoirs critiques de l'impérialisme, du colonialisme et de leurs effets – savoir produits le plus souvent par des chercheur·ses ayant fait directement, à divers degrés, l'expérience de l'impérialisme et du colonialisme – semble particulièrement indiquée dans le cas d'une ancienne puissance coloniale. En effet, comme le dit Walter Benjamin : « Les grandes constructions de l'histoire s'édifient en reprenant le principe du montage : découvrir dans l'analyse du petit moment singulier le cristal de l'événement total<sup>17</sup>. ». Étudier la circulation d'un·e auteur·rice spécifique servirait donc de voie d'accès à l'étude de certaines dimensions de ces phénomènes de recomposition.

Le « moment français du postcolonial » a déjà fait l'objet d'une enquête de référence<sup>18</sup>, qui proposait une analyse des séquences historiques et intellectuelles conduisant à l'émergence de la question postcoloniale en France, son traitement et les

---

<sup>15</sup> Eric HOBBSBAWM, *L'ère des empires : 1875-1914*, traduit par Jacqueline CARNAUD et Jacqueline LAHANA, Paris, Pluriel, 2012 [1989] ; Immanuel WALLERSTEIN, *The Second Era of Great Expansion of the Capitalist World-Economy: 1730 - 1840's*, 2<sup>e</sup> éd., Berkeley, University of California Press, 2011 [1989], vol. 4/3 ; Marc FERRO (éd.), *Le Livre noir du colonialisme : XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle, de l'extermination à la repentance*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Pluriel, 2010 [2003].

<sup>16</sup> C'est là précisément l'un des enjeux de l'« Observatoire du décolonialisme » et ses affilié·es : de parvenir par la critique des études postcoloniales et décoloniales et la redéfinition de celles-ci que leurs critiques supposent, à exclure l'analyse des effets de cet impérialisme dans et sur la situation contemporaine en France — ou ailleurs. En invalidant celles-là, ces critiques visent à conjuguer au passé les potentielles répercussions que l'impérialisme révolu a pu avoir – et ne pourrait donc plus avoir aujourd'hui –, qu'elles s'avèrent politiques, économiques, énergétiques, intellectuelles, sociales, etc. ; cependant l'actualité de celles-ci est attestée et doit faire l'objet d'enquêtes. Sur le seul point de la production et de la circulation des savoirs – qui demeure la dimension qui nous intéresse dans ce travail, sans que nous la décréitions indépendante des dimensions afférentes et encore moins déterminante « en dernière instance » –, on consultera — au sein d'une bibliographie trop étendue pour n'en proposer ici rien d'autre qu'un succédané : Paulin J. HOUNTONDJI, *Sur la « philosophie africaine » : Critique de l'ethnophilosophie*, Paris, Maspero, 1976 ; Syed Farid ALATAS, « Academic Dependency and the Global Division of Labour in the Social Sciences », *Current Sociology*, 2003, vol. 51, n° 6, p. 599-613 ; Raewyn CONNELL, *Southern Theory: The Global Dynamics of Knowledge in the Social Science*, Sydney, Allen & Unwin, 2007 ; Stéphane DUFOIX, « Défaire la synecdoque : Pour une plus grande internationalité dans l'histoire française de la sociologie », *Socio-logos*, 2022, n° 17 [En ligne].

<sup>17</sup> Walter BENJAMIN, *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle — Le Livre des Passages*, traduit par Jean LACOSTE, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Éditions du Cerf, 1997 [1940], p. 477. Une idée que l'on peut formuler autrement : « Démarche *historique* et démarche *sociologique* (ou *anthropologique*, si l'on préfère ce terme) restent donc les pivots épistémologiques du dispositif complexe des sciences de la | société, parce qu'elles ont affaire au “fait social total” que Marcel Mauss avait mis au centre de sa théorie dans *L'Essai sur le don*, non pas, ainsi qu'on l'entend distraitement, comme affirmation platement répétée que tout est relié à tout ou que tout est dans tout, mais comme une invite à rechercher dans une société le (ou les) *symbolisateur(s) nodal(ux)* qui se distribue(nt) différemment dans les différentes cultures. » (Jean-Claude PASSERON, *Le raisonnement sociologique : Un espace non poppérien de l'argumentation*, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, Paris, Albin Michel, 2006 [1991], p. 83-84 [souligné dans l'original]).

<sup>18</sup> Anne-Claire COLLIER, *Le moment français du postcolonial. Pour une sociologie historique d'un débat intellectuel*, Thèse de doctorat en Sociologie sous la direction de Stéphane DUFOIX, Université Paris Nanterre, Nanterre, 2018.

réactions qu'elle suscita — et suscite toujours. Par ailleurs, les études décoloniales et les réactions qu'elles ont provoquées ont elles-mêmes été étudiées dans divers travaux<sup>19</sup>. Dans le présent travail, la manière choisie pour étudier la circulation des savoirs postcoloniaux et décoloniaux en France, a ceci d'original qu'elle propose l'étude de la circulation et de la réception d'auteurs·rices spécifiques en France, issues d'anciennes colonies et développant une pensée postcoloniale ou décoloniale à plusieurs égards.

Il est communément admis que le contexte actuel est marqué par un phénomène alternativement nommé mondialisation ou globalisation auquel n'échappe pas le savoir scientifique<sup>20</sup>. À l'heure de cette globalisation, marquant un contexte géoépistémique mondial animé en partie par le développement de voies alternatives à la modernité – considérée par ces alternatives comme profondément occidentalocentrée et indissociable de sa face cachée, la colonialité<sup>21</sup> – il semble difficile, si ce n'est vain, de vouloir continuer à restreindre l'étude de la circulation des idées à une poignée de pays. Il faut prendre en compte l'étude transfrontalière de ces voies, qu'elles émergent de pays du continent africain, asiatique ou latino-américain, mais également de pays du continent européen. Ces voies se rejoignent sur la nécessité de dépasser une conception moniste, hégémonique du savoir scientifique. Les alternatives proposées sont variées, parfois contradictoires : pour exemple les « épistémologies du Sud » conceptualisées par le portugais Boaventura de Sousa Santos<sup>22</sup> ou le *delinking* défendu par Walter D. Mignolo<sup>23</sup>.

---

<sup>19</sup> Capucine BOIDIN, « Études décoloniales et postcoloniales dans les débats français », *Cahiers des Amériques latines*, 2009, n° 62, p. 129-140.

<sup>20</sup> Raewyn CONNELL et Julian WOOD, « Globalization and scientific labour: patterns in a life-history study of intellectual workers in the periphery », *Journal of Sociology*, 2002, vol. 38, n° 2, p. 167-190 ; Nour DADOS et Raewyn CONNELL, « Neoliberalism, Intellectuals and Southern Theory » dans Wiebke KEIM et al. (éds.), *Global Knowledge Production in the Social Sciences: Made in Circulation*, Farnham, Ashgate, 2014, p. 195-213.

<sup>21</sup> Aníbal QUIJANO, « "Race" et colonialité du pouvoir », *Mouvements*, traduit par Jim Cohen, 2007, vol. 51, n° 3, p. 111-118 ; Walter D. MIGNOLO, *La Désobéissance épistémique : Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*, traduit par Yasmine JOUHARI et Marc MAESSCHALCK, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2015 [2010] ; Walter D. MIGNOLO, « Géopolitique de la sensibilité et du savoir. (Dé)colonialité, pensée frontalière et désobéissance épistémologique », *Mouvements*, traduit par Vanessa LEE et Seloua LUSTE BOULBINA, 2013, vol. 73, n° 1, p. 181-190.

<sup>22</sup> Boaventura DE SOUSA SANTOS, « Épistémologies du Sud », *Études Rurales*, traduit par Magali WATTEAUX, 2011, vol. 187, n° 1, p. 21-49 ; Boaventura DE SOUSA SANTOS, *Épistémologies du Sud. Mouvements citoyens et polémique sur la science*, traduit par Jean-Louis LAVILLE, Paris & Perpignan, Desclée de Brouwer, 2016. À propos de la réception de l'œuvre de B. de Sousa Santos, nous nous permettons de renvoyer à Laurent AFRESNE, « "Épistémologies du Sud" au Nord. La réception et les usages de l'œuvre de Boaventura de Sousa Santos en France », *Zilsel*, 2021, vol. 2, n° 9, p. 143-186.

<sup>23</sup> Walter D. MIGNOLO, « Delinking: The Rhetoric of Modernity, the Logic of Coloniality and the Grammar of De-Coloniality », *Cultural Studies*, 2007, vol. 21, n° 2-3, p. 449-514.

Le procès de la modernité – entamé dès le début de celle-ci, que ce fut sous sa face coloniale<sup>24</sup>, sa face scientifique ou sa face productiviste<sup>25</sup> – constitue donc une des principales scènes sur lesquelles se joue le développement du savoir actuel. Il est désormais possible et nécessaire d'étudier dans les pays dont des figures importantes ont participé au développement d'une conception hégémonique de la science et de la modernité comment sont reçus ces défis épistémologiques — pays souvent assimilés aux anciennes grandes puissances coloniales (Allemagne, Angleterre, Espagne, France, Italie, Pays-Bas, Portugal).

Si « la critique postcoloniale est en effet d'autant plus rude envers la sociologie "classique" qu'elle apparaît manifestement fondée<sup>26</sup> », alors il paraît nécessaire d'examiner la manière dont cette critique est reçue, mais également les effets qu'elle est susceptible d'exercer sur les nouveaux développements de la science sociale<sup>27</sup> française, et plus particulièrement sur les réflexions relatives aux fondements mêmes de celle-ci.

L'étude de plusieurs auteur·rices travaillant différemment des problématiques communes permet de conserver cette diversité d'approches, sans nécessairement succomber à une dispersion de l'objet de recherche. Les auteur·rices que nous avons décidé d'étudier sont : Raewyn Connell, sociologue australienne née en 1944 ; Achille Mbembe, historien camerounais né en 1957 et Walter Mignolo, sémioticien argentin né en 1941. Ces trois auteur·rices ont été sélectionné·es en raison d'un certain nombre de points communs : d'abord parce qu'ils sont né·es, ont grandi et travaillent dans d'anciennes colonies ; ensuite parce qu'ils·elles sont mondialement connu·es<sup>28</sup> ; enfin

---

<sup>24</sup> Romain BERTRAND, *Le long remords de la Conquête : Manille-Mexico-Madrid : L'affaire Diego de Ávila (1577-1580)*, Paris, Seuil, 2015.

<sup>25</sup> Thomas MORE, *L'utopie*, traduit par Jean Le Blond, Barthélemy ANEAU et Guillaume NAVAUD, éd. de Guillaume NAVAUD, Paris, Gallimard, 2012 [1516].

<sup>26</sup> Stéphane DUFOIX et Éric MACE, « Les enjeux d'une sociologie mondiale non-hégémonique », *Zilsel*, 2019, vol. 1, n° 5, p. 90.

<sup>27</sup> Nous préférons utiliser le terme « science sociale », plutôt que sciences humaines et sociales, puisque nous souscrivons au propos développé lors d'un colloque à Cerisy en 2015 (Alain CAILLE et al. (éds.), *Des sciences sociales à la science sociale : Fondements anti-utilitaristes*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2018) et plus spécifiquement à l'appel de ses organisateurs : « Jeunes interdisciplinaires de tous les pays, unissez-vous ! » (Alain CAILLE et al., « Des sciences sociales à la science sociale : Fondements anti-utilitaristes » dans Alain CAILLE et al. (éds.), *Des sciences sociales à la science sociale : Fondements anti-utilitaristes*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2018, p. 33). Nous essaierons tant bien que mal d'incarner cette interdisciplinarité au cours de notre enquête, en particulier à partir du lien entre sociologie et histoire.

<sup>28</sup> Les trois auteur·rices font en effet partie des 100 000 scientifiques les plus cité·es au monde, et ce sur plusieurs années d'affilée. Ils·elles figurent en effet dans le classement établi par John P.A. IOANNIDIS et al., « A standardized citation metrics author database annotated for scientific field », *PLOS Biology*, 12 août 2019, vol. 17, n° 8, p. e3000384. Les bases de données pour les années 2019, 2020 et 2021 – dans lesquelles apparaissent les trois auteur·rices – sont disponibles : Jeroen BAAS et al., « Supplementary data tables for "A standardized citation metrics author database annotated for scientific field" (PLOS Biology 2019) » ; Jeroen BAAS, Kevin BOYACK et John P.A. IOANNIDIS, « Data

parce qu'ils·elles sont vivant·es et produisent une pensée dont la dimension postcoloniale ou décoloniale est suffisamment importante. Si le fait de choisir des auteur·rices parmi les plus cité·es au monde peut conduire à contribuer à un « effet Mathieu » – qui désigne « l'accumulation de plus grands incréments de reconnaissance pour des contributions scientifiques particulières de scientifiques considérablement réputés et l'abstention d'une telle reconnaissance pour des scientifiques qui n'ont pas encore laissé de trace<sup>29</sup> » –, celui-ci nous semble en l'occurrence inévitable : l'étude de la circulation et de la réception suppose que de tels phénomènes existent et de manière suffisamment forte pour être saisis. En effet, choisir des auteur·rices mondialement connu·es maximise les chances qu'ils·elles soient également connu·es en France et que leurs travaux circulent et soient reçus. Par ailleurs, le choix des auteur·rices s'avère ambivalent du point de vue de l'« effet Matilda » – c'est-à-dire « le sexisme qui préside à la dévalorisation systématique des femmes dans la sociologie de la connaissance ou de la science<sup>30</sup> » – puisqu'il y contribue tout en y résistant.

Il ne s'agissait pas de choisir les auteur·rices aux idées les plus originales – bien qu'ils·elles développent des idées originales – ou de choisir les auteur·rices les plus radicaux·les. Les trois auteur·rices possèdent un lien plus ou moins fort à la France (expérience familiale du régime colonial français pour A. Mbembe, études supérieures et doctorales en France pour A. Mbembe et W. Mignolo, fortes inspirations françaises pour R. Connell). L'enjeu s'avérait donc de trouver des auteur·rices producteur·rices d'idées originales, suffisamment connu·es pour circuler et qui travaillent à des degrés divers les problématiques postcoloniales et décoloniales. Enfin, les trois peuvent être considéré·es comme des auteur·rices postcoloniaux·les suivant Thomas Brisson qui, dans son étude sur les intellectuel·les postcoloniaux·les arabes, chinois·es et indien·nes, mobilise trois critères pour évaluer cette appartenance : « [I]ls sont nés dans les sociétés du Sud exposées aux reconfigurations épistémologiques induites par l'hégémonie européenne, ont été précocement occidentalisés et ont cherché

---

for “Updated science-wide author databases of standardized citation indicators”»; Jeroen BAAS, John P.A. IOANNIDIS et Kevin BOYACK, « August 2021 data-update for “Updated science-wide author databases of standardized citation indicators” ».

<sup>29</sup> Robert K. MERTON, « The Matthew Effect in Science: The reward and communication systems of science are considered », *Science*, 1968, vol. 159, n° 3810, p. 58 [TO 0.1]. Lorsque la citation que nous mentionnons dans le texte est une traduction de notre fait, la formule TO suivra la référence et le·a lecteur·rice pourra consulter l'écrit original en annexe.

<sup>30</sup> Margaret W. ROSSITER, « L'effet ~~Mathieu~~ Mathilda en sciences », *Les cahiers du CEDREF*, traduit par Irène JAMI, 2003, n° 11, paragr. 24.



à refonder, depuis l'Occident, un ordre dans lequel ce même Occident n'occuperait plus une position centrale<sup>31</sup> ».

Si notre choix ne se limite pas à un·e seul·e auteur·rice – comme c'est le plus souvent le cas dans les études de la réception, mais nous y reviendrons –, c'est parce que nous nous inscrivons dans une tradition selon laquelle la comparaison permet de saisir pleinement un phénomène. En effet, à la suite d'Émile Durkheim – mais dans une autre perspective – nous souscrivons à son propos : « La sociologie comparée n'est pas une branche particulière de la sociologie ; c'est la sociologie même, en tant qu'elle cesse d'être purement descriptive et aspire à rendre compte des faits<sup>32</sup>. ». La comparaison de la réception de trois auteur·rices permettrait dès lors de saisir plus profondément ce que désigne la réception et quelles s'avèrent les variables qui en éclairent les fluctuations.

Les trois auteur·rices possèdent des différences qui constituent autant de potentiels facteurs suivant lesquels expliquer les variations entre les réceptions des trois auteur·rices : pays de naissance, genre, discipline principale, génération de naissance, tradition intellectuelle, langue, etc. ; autant de variables selon lesquelles faire jouer la comparaison.

Bien plus, le choix de ces trois auteur·rices ne s'avère pas anodin si l'on se place dans le contexte plus général des études de la réception. Celles-ci sont en effet majoritairement consacrées à un type spécifique d'auteur : des hommes blancs, décédés<sup>33</sup>, nés en Europe de l'Ouest ou aux États-Unis d'Amérique<sup>34</sup> ; autrement dit, seules la

---

<sup>31</sup> Thomas BRISSON, *Décentrer l'Occident : Les intellectuels postcoloniaux chinois, arabes et indiens et la critique de la modernité*, Paris, La Découverte, 2018, p. 13. Bien sûr, le degré de méridionalité dépend de l'histoire de chaque pays : l'Argentine, l'Australie et le Cameroun ont été des colonies, mais durant des périodes différentes, et occupent aujourd'hui des positions distinctes dans l'économie mondiale et l'économie mondiale de la connaissance (Raewyn CONNELL et al., « Re-making the global economy of knowledge: Do new fields of research change the structure of North-South relations? », *The British Journal of Sociology*, 2017, vol. 69, n° 3, p. 738-757). L'Australie constitue à cet égard le cas le plus ambivalent : colonisée à partir de 1788, les colonies gagnent de l'autonomie au cours du 19<sup>e</sup> et deviennent le « Commonwealth d'Australie » après 1901, sous la forme d'un dominion de l'Empire britannique. Les Aborigènes demeurent la population la plus précaire du pays (d'un point de vue financier, politique, immobilier, etc.) et n'ont pas repris possession de leurs territoires. À ce titre, ce que désigne la décolonisation en Australie relève davantage d'une institutionnalisation et d'une pérennisation de la domination coloniale sous une forme démocratique. Pour une discussion récente de cette question, voir Fran COLLYER et Stéphane DUFOIX, « Repenser la boussole épistémique », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2022, vol. 41, p. 7-30.

<sup>32</sup> Émile DURKHEIM, *Les règles de la méthode sociologique*, 14<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2013 [1895], p. 137.

<sup>33</sup> À l'exception notable d'une étude de Michèle Lamont sur la circulation et réception de Jacques Derrida en France et aux États-Unis d'Amérique (Michèle LAMONT, « How to Become a Dominant French Philosopher: The Case of Jacques Derrida », *American Journal of Sociology*, 1987, vol. 93, n° 3, p. 584-622).

<sup>34</sup> Sur le procédé synecdochique sur lequel se fonde une telle déformation, on consultera : S. DUFOIX, « Défaire la synecdoque », art. cit.

circulation et la réception du canonique<sup>35</sup> possèderaient le droit d'être étudiées. À l'inverse, nous supposons que ces études de la réception participent tout aussi activement à la construction du canon en indiquant ce qui en fait partie ; c'est-à-dire : si l'on étudie la réception d'un auteur<sup>36</sup>, c'est qu'il doit être canonique.

Une limite supplémentaire affecte les études de la réception, qui concerne le sens des réceptions étudiées. Le Nord en constitue toujours le point de référence – point de départ ou point d'arrivée de la circulation étudiée – tandis que le Sud est cantonné au rôle de récepteur — point d'arrivée. De remarquables exceptions récentes doivent toutefois être mentionnées. Clara Inès Ruvituso procède de ce constat susmentionné pour le dépasser, en étudiant la circulation d'une théorie développée dans le Sud – la « théorie de la dépendance » – et sa réception en Allemagne de l'Ouest<sup>37</sup>. Elle étend cette interrogation au canon, en défendant l'idée d'un « canon convivial », mise en œuvre par son étude de la réception de l'anthropologue brésilien Darcy Ribeiro en Allemagne de l'Ouest<sup>38</sup>. Wiebke Keim effectue un travail similaire en analysant la circulation et la réception du savant Ibn Khaldoun, ayant vécu aux 14<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> siècles, dans la sociologie allemande naissante à la fin du 19<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup>. David Dumoulin Kervran, Mina Kleiche Dray et Mathieu Quet analysent cette position du Sud, saisie d'un point de vue épistémologique et politique – soit épistémopolitique –, dans le champ des études sociales sur les sciences, en la liant aux études postcoloniales.

Les études historiques sur la science et la colonisation, les études sur la science et le développement, les études sur les sciences pratiquées dans les Suds, mais aussi sur les interdépendances avec leur production dans les Nords, ont fourni des éléments de réflexion qui ne doivent pas être

---

<sup>35</sup> Le canon est ici entendu au sens que lui confère R. Connell : « un ensemble privilégié de textes, dont l'interprétation et la réinterprétation définissent un champ » (Raewyn CONNELL, « Why Is Classical Theory Classical? », *American Journal of Sociology*, 1997, vol. 102, n° 6, p. 1512 [TO 0.2]), ou encore au sens souligné par M. Hauchecorne : « les œuvres ou écrits qui ont acquis dans une discipline ou un domaine artistique particulier le rang|de “classiques”, et sont à ce titre objets d'étude et d'enseignement » (Mathieu HAUCHECORNE, « Canon/Canonisation » dans Gisèle SAPIRO (éd.), *Dictionnaire international Bourdieu*, Paris, CNRS Éditions, 2020, p. 102).

<sup>36</sup> Dans les lignes qui suivent, nous genrons volontairement le terme « auteur » au masculin, puisqu'il s'agit de désigner la situation au sein des études de la réception.

<sup>37</sup> Clara Inès RUVITUSO, « From the South to the North: The circulation of Latin American dependency theories in the Federal Republic of Germany », *Current Sociology*, 2020, vol. 68, n° 1, p. 22-40.

<sup>38</sup> Clara Inès RUVITUSO, « Southern Theories und die Öffnung des sozialwissenschaftlichen Kanons: Darcy Ribeiros (vergessener) Beitrag zur Gesellschaftstheorie », *Leviathan*, 2021, vol. 49, n° 2, p. 266-285 ; Clara Inès RUVITUSO, « Brazilian Social Theory in Circulation. Analysing the German Translation of Darcy Ribeiro by Suhrkamp », *Serendipities. Journal for the Sociology and History of the Social Sciences*, 2021, vol. 6, n° 1, p. 21-28.

<sup>39</sup> Wiebke KEIM, « Ibn Khaldoun dans les premières sociologies allemandes », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2022, n° 41, p. 31-61.

considérés comme de simples acquis, mais méritent des discussions plus approfondies. Les approches postcoloniales, dont les conséquences pour l'analyse des sciences et des technologies aux Suds n'ont pas été complètement tirées, donnent également des outils pour penser les différentes formes de modernité qui façonnent les phénomènes de mondialisation<sup>40</sup>.

Fran Collyer et par Stéphane Dufoix ont répondu à cette invitation en dirigeant un dossier<sup>41</sup> dans lequel il·elle insistent sur l'abandon d'une version dépassée de l'histoire, car occidentalocentrée, qu'entraîne la prise en compte juste des apports du Sud<sup>42</sup>.

Un critère implicite semble donc à l'œuvre dans cette fabrication du canon : celui de la pertinence présumée de l'œuvre et de l'auteur dont on étudie la réception ; pertinence dérivée de l'importance historique de l'œuvre et de l'auteur<sup>43</sup>. À l'image d'un absolu esthétique transhistorique – dont la Beauté constituerait l'indice – à partir duquel décider ce qui relève de l'Art serait possible, on observerait un absolu social-scientifique à partir duquel justifier une distinction entre ce qui appartient – ou non – au canon. Or, un tel absolu n'existe pas ; rappelons à la suite de Jean-Claude Passeron que : « L'historicité de l'objet est le *principe de réalité* de la sociologie<sup>44</sup>. ». Le canon désigne le résultat d'un ensemble de procédures, de définitions, d'opérations de triage, etc., qui s'avèrent toutes fondées sur des critères historiques, c'est-à-dire non naturels<sup>45</sup> ; parmi lesquelles opérations figurent l'étude de la réception.

Il serait vain d'opposer à cela l'absence de critère dans la sélection ; ce n'est pas notre intention. Nous avons présenté ci-dessus pourquoi nous avons choisi ces

---

<sup>40</sup> David DUMOULIN KERVRAN, Mina KLEICHE-DRAY et Mathieu QUET, « Les STS ont-elles un Sud ? Penser les sciences dans/avec les Suds », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2017, vol. 11, n° 3, p. 442.

<sup>41</sup> Fran COLLYER et Stéphane DUFOIX (éds.), « Le Sud des sciences sociales », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2022, vol. 41, p. 7-238.

<sup>42</sup> F. COLLYER et S. DUFOIX, « Repenser la boussole épistémique », art. cit., p. 7-8.

<sup>43</sup> C'est bien sur les critères desquels dériver cette pertinence que porte une grande partie de cette discussion.

<sup>44</sup> J.-C. PASSERON, *Le raisonnement sociologique, op. cit.*, p. 166 [souligné dans l'original].

<sup>45</sup> Sur les fondements coloniaux, racistes ou encore sexistes de la formation du canon on peut consulter : R. CONNELL, « Why Is Classical Theory Classical? », art. cit. ; Jennifer S. BOYERS, « Subversion and the Sociological Canon », *Michigan Sociological Review*, 2000, vol. 14, p. 83-93 ; Kate REED, *New Directions in Social Theory: Race, Gender and the Canon*, Londres, SAGE Publications, 2006 ; Mary Jo DEEGAN, « Les femmes, la sociologie et l'Association américaine de sociologie (1906-1931) : Prologue, rétrospective et perspective », *Zilsel*, traduit par Stéphane DUFOIX, 2022, vol. 10, p. 363-391 ; Stéphane DUFOIX, « Le canon rouillé », *Zilsel*, 2022, vol. 10, n° 1, p. 355-361.

auteur·rices : cette sélection<sup>46</sup> répond à une interrogation quant à la recomposition contemporaine de la science sociale à l'échelle mondiale, dans laquelle les problématiques postcoloniales et décoloniales sont désormais reconnues comme centrales. Le cas français et la réception d'auteur·rices, qui s'ils·elles ne servent pas totalement d'indices – les « symbolisateurs nodaux » de J.-C. Passeron susmentionnés –, doivent fournir des renseignements plus généraux à propos de cette recomposition<sup>47</sup>.

Le choix de ces auteur·rices acte donc un double changement consubstantiel : restreindre le canon de la science sociale à un groupe si étroitement délimité s'avère impossible ; le canon de la science sociale ne désigne pas un donné immuable, mais bien le résultat d'un processus actif de construction<sup>48</sup> dont les sociologues – ainsi que les autres *social scientists* – doivent prendre conscience dans leur décision de ce qui *peut* et ce qu'ils·elles considèrent *devoir* être étudié.

Il est intéressant de noter que, de plusieurs manières, les études de la réception exercent un pouvoir de canonisation : elles participent à la production et à la reproduction du canon. L'étude de la réception d'un·e auteur·rice indiquerait sa légitimité à faire partie du canon et donc à l'y intégrer, cependant que l'examen de la réception d'un·e auteur·rice actualiserait son appartenance au canon, de laquelle on dériverait le bien-fondé d'étudier

---

<sup>46</sup> Rappelons ce qu'écrivait Henri-Irénée Marrou en 1954 à ce sujet : « Nous sommes devenus aujourd'hui extrêmement sensibles au caractère artificiel, construit, dérivé du “fait” historique ainsi conçu : loin d'y voir l'essence même de la réalité du passé, nous avons appris à y reconnaître le résultat d'un découpage, d'une sélection (légitime si elle est consciente et rationnellement justifiée) qui, dans le tissu complexe et continu du passé, détache le fragment que l'historien estime utile de placer sous l'objectif de son appareil de visée. » (Henri-Irénée MARROU, *De la connaissance historique*, Éd. revue et augmentée de la 6<sup>e</sup> éd., Paris, Seuil, 2016 [1954], p. 172). Différemment formulée, cette fois-ci par Raymond Aron : « En ce qui concerne l'alternative logique (la sélection est-elle objective ou subjective ?), nous avons adopté la deuxième hypothèse. Subjectivité qui, dans la pensée profonde de Weber, est moins arbitraire qu'historique, immanente au travail scientifique. La sélection ne consiste pas tant à écarter certaines données qu'à constituer l'objet, à analyser les valeurs, à définir des types idéaux, en un mot à organiser le monde historique en fonction de certaines interrogations concrètement définies. » (Raymond ARON, *Introduction à la philosophie de l'histoire : Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Nouvelle éd. revue et annotée par Sylvie MESURE, Paris, Gallimard, 1986 [1938], p. 163 [souligné dans l'original]). Y compris Georg Wilhelm Friedrich Hegel a reconnu cela, dans une formule citée par H.-I. Marrou : « La première condition qui nous est posée peut s'énoncer comme l'exigence de *comprendre fidèlement* l'histoire. Mais *fidélité* et *compréhension* sont des généralités ambiguës. Même l'historien ordinaire, moyen, qui se veut entièrement réceptif, soumis au donné, n'est point passif dans sa pensée : il apporte ses catégories et voit les faits à travers ces catégories. » (Georg Wilhelm Friedrich HEGEL, *La Raison dans l'Histoire. Introduction à la Philosophie de l'Histoire*, traduit par Kostas PAPAIOANNOU, Paris, Union Générale d'Éditions, 1965 [1822–1831], p. 50 [souligné dans l'original]).

<sup>47</sup> M. Hauchecorne avait déjà insisté sur le fait que l'étude de la réception permet de saisir des logiques et des mouvements plus généraux (Mathieu HAUCHECORNE, *La gauche américaine en France : La réception de John Rawls et des théories de la justice (1971-2010)*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 19 *sqq.*).

<sup>48</sup> De manière encore plus prégnante pour un canon de la science sociale, puisque chaque discipline individuelle s'est dotée d'un canon spécifique — un canon permettant l'acquisition de statut de discipline. Pour construire un canon d'une science sociale, il faudra donc commencer par interroger les critères selon lesquels rassembler ces différentes sciences sociales : par un objet commun ? une méthode commune ?

sa réception. Si l'étude de la réception participe à la production et à la reproduction du canon, la nécessité de s'interroger de manière extensive au moment du choix de l'objet apparaît incontournable, puisqu'en analysant la réception on produit et on reproduit de la légitimité. Le canon ne constitue donc pas uniquement un élément structuré d'une discipline, mais également un élément structurant.

Un surcroît de réflexivité doit être exercé dans cette direction, notamment au sujet du statut de la recherche que nous menons et que nous développons dans l'ENCADRE n° 0.1 ci-dessous.

#### ENCADRE n° 0.1 : UNE THESE AU STATUT PARTICULIER

Si notre enquête porte sur la réception de trois auteur·rices encore vivant·es en France, alors il nous faut nous arrêter quelques instants sur le statut de notre enquête. Si le lien entre enquêteur·rice et objet de l'enquête s'avère depuis longtemps acté et étudié<sup>49</sup> – dans ce que ce lien peut causer comme interférences ou facilités –, notre travail présente la particularité supplémentaire de participer aux phénomènes dont il constitue l'enquête. En effet, en examinant la réception de ces trois auteur·rices, notre analyse contribue elle-même à cette réception, selon différentes modalités : en exposant les œuvres étudiées et donc indirectement en fournissant une interprétation de ces travaux, qui entrera nécessairement en concurrence avec d'autres interprétations étudiées dans l'enquête ; en signalant ces auteur·rices comme suffisamment important·es pour être étudié·es ; en servant lui-même comme indice de la réception de ces auteur·rices : autrement dit, s'il s'avère possible de mener une enquête à leur sujet, cela ne signifie-t-il pas que leur réception en France a dépassé un certain seuil ?

---

<sup>49</sup> Qu'il suffise de renvoyer le·a lecteur·rice aux remarques d'H.-I. Marrou et R. Aron susmentionnées. Dans un autre ancrage théorique, on peut mentionner les travaux de Donna Haraway (Donna HARAWAY, « Savoirs situés : La question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle » dans Laurence ALLARD, Delphine GARDEY et Nathalie MAGNAN (éds.), *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences — Fictions — Féminismes*, traduit par Denis PETIT et Nathalie MAGNAN, Paris, Exils, 2007, p. 107-142) ou Sandra Harding (Sandra HARDING (éd.), *The feminist standpoint theory reader: Intellectual and political controversies*, New York, Routledge, 2003). Pour un survol en débat des différentes problématiques travaillées par le féminisme du positionnement, on peut consulter Sarah BRACKE et María PUIG DE LA BELLACASA, « Le féminisme du positionnement. Héritages et perspectives contemporaines », *Cahiers du Genre*, traduit par Isabelle CLAIR, 2013, vol. 1, n° 54, p. 45-66.

## *Un héritage littéraire : Commencements des études de la réception*

L'étude de la circulation des objets idéels constitue depuis longtemps un sous-champ d'études particulièrement fécond, qu'il s'agisse des objets artistiques ou théoriques. Un détour historico-théorique nous apparaît par conséquent nécessaire : parce que les études de la réception se sont développées selon plusieurs branches parallèles, que l'on peut ramener à deux, du point de vue de leurs objets : œuvres d'art ou œuvres théoriques ; parce que dans un souci d'interdisciplinarité, la connaissance des principales recherches dans d'autres courants nous semble indispensable pour y puiser des éléments théoriques. Nous allons donc présenter plus particulièrement trois écoles : l'histoire littéraire de Gustave Lanson, le « Cercle Linguistique de Prague » (CLP) et l'« École de Constance » (ÉdC), dont nous soulignerons les apports ou au contraire les raisons qui nous motivent à en écarter les résultats.

Les études concernées par la réception d'auteurs ou d'œuvres spécifiques couvrent un vaste ensemble, dont la cohérence n'est pas toujours assurée. En effet, on voit émerger un intérêt croissant pour la réception – d'abord pensée sur le plan de l'*influence* – au début du 20<sup>e</sup> siècle, de la part principalement d'historien·nes de la science. Ce sont principalement aux auteurs<sup>50</sup> canoniques — les « géants » que ces études sont consacrées : Isaac Newton<sup>51</sup>, Charles Darwin<sup>52</sup>, etc. On n'y trouve pas de réflexion à proprement parler théorique sur le phénomène que constitue la réception : le terme d'*influence* utilisé selon son acception commune suffit à ces historien·nes.

Dans une conférence prononcée en 1904 à l'« École des Hautes Études Sociales », à la demande d'É. Durkheim, l'historien de la littérature G. Lanson s'interroge sur les rapports entre histoire littéraire et sociologie. Dans une longue citation, que nous nous permettons de reproduire, il insiste sur la dimension sociale du phénomène littéraire, puisque son « caractère essentiel, fondamental (...), c'est d'être la communication d'un individu et d'un public<sup>53</sup> ».

---

<sup>50</sup> Le terme « auteur » est ici volontairement genré au masculin.

<sup>51</sup> Andrew Norman MELDRUM, « The Development of Atomic Theory: (3) Newton's Theory, and its Influence in the Eighteenth Century », *Memoirs and Proceedings of the Manchester Literary and Philosophical Society*, 1910, vol. 55, n° 4, p. 1-10 ; Heinrich Gustav STEINMANN, *Über den Einfluss Newtons auf die Erkenntnistheorie seiner Zeit*, Bonn, Friedrich Cohen, 1913 ; Florian CAJORI, « Ce que Newton doit à Descartes », *L'Enseignement Mathématique*, 1926, vol. 25, p. 7-11.

<sup>52</sup> Friedrich BRIE, *Der Einfluss der Lehren Darwins auf den britischen Imperialismus. Rektoratsrede*, Fribourg-en-Brigau, Speyer & Kaerner, Universitätsbuchhandlung, 1927.

<sup>53</sup> Gustave LANSON, « L'histoire littéraire et la sociologie », *Revue de métaphysique et de morale*, 1904, XII, p. 626.

Ce qui est intéressant et réellement instructif, c'est, par leur moyen, de suivre l'œuvre littéraire, à partir du moment où elle se sépare de son auteur, et d'en étudier, non pas la fortune seulement, mais les transformations. Car l'écrivain n'exerce pas une influence par lui-même, par sa réelle personne, mais par son livre : et le sens efficace de ce livre, ce n'est pas l'auteur qui le détermine (du moins sa volonté n'est pas tout) ; ce n'est pas non plus la critique méthodique d'aujourd'hui. Le Descartes ou le Rousseau qui agit, ce n'est pas Descartes ni Rousseau, c'est ce que le public lit dans leurs livres et appelle de leurs noms : et cela dépend du public, et change avec le public. Chaque génération se lit elle-même dans Descartes et dans Rousseau, se fait un Descartes et un Rousseau à son image et pour son besoin. Le livre, donc, est un phénomène social qui évolue. Dès qu'il est publié, l'auteur n'en dispose plus ; il ne signifie plus la pensée de l'auteur, mais la pensée du public, la pensée tour à tour des publics qui se succèdent. Le rapport qui s'établit n'est pas celui qui a existé dans la création littéraire, celui que la critique érudite cherche à rétablir, entre l'œuvre et l'auteur : il est exclusivement entre l'œuvre et le public, qui la retouche, la répète, l'enrichit ou l'appauvrit continuellement. Le contenu réel de l'ouvrage ne fait plus qu'une partie de son sens, et quelquefois il y disparaît presque totalement. Si bien que suivre la fortune d'un chef-d'œuvre, c'est souvent, moins regarder ce qui passe d'une pensée individuelle dans le domaine commun des esprits, que lire dans un appareil enregistreur certaines modifications d'un milieu social. L'histoire d'un livre est au livre même quelque chose comme ce qu'est la légende au fait historique : la légende nous instruit moins sur le fait que sur les hommes qui l'ont formée, reçue et développée<sup>54</sup>.

Cette approche se limite au phénomène littéraire et demeure formulée en termes d'« influence », mais la « réception » émerge dans la dernière phrase. Pour étudier cette relation entre un livre et son public, G. Lanson propose un ensemble de lois : la littérature exprime la société et compose un complémentaire de la vie<sup>55</sup>, ces éléments ne coexistent donc pas de manière hermétique ; la force d'une nation impose aux nations faibles l'imitation de sa littérature ; la littérature étrangère permet le renouvellement de la littérature nationale ; le chef-d'œuvre cristallise un genre en formation et en permet le développement ; la forme et le but d'une œuvre sont corrélés ; le chef-d'œuvre ne se situe pas à l'origine d'un genre, il en constitue le produit et répond à l'attente d'un public<sup>56</sup> ; les individus d'une même génération reçoivent une œuvre de la même manière, ce qui réalise une forme d'harmonie. Si l'approche de G. Lanson opère au niveau de la nation et de la génération, souffrant alors d'une certaine généralité, nombre de ses leçons demeurent fécondes aujourd'hui et peuvent facilement être transposées dans une étude

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 631-632.

<sup>55</sup> « La Bastille produit en littérature de la politesse et de l'esprit ; mais non pas la Sibérie : celle-ci produit ou du silence ou de la révolte âpre. » (*Ibid.*, p. 635).

<sup>56</sup> Cette proposition n'est pas en contradiction avec la précédente : un chef-d'œuvre est le produit d'une recherche commune qui prend la forme d'un genre naissant ; le chef-d'œuvre permet alors, en tant qu'il incarne le plus explicitement les caractéristiques de ce genre naissant, l'imitation et la consolidation de ce genre.

qui prend en compte la multiplicité des groupes sociaux au sein d'une nation et parmi une génération. Il a le mérite d'avoir souligné la part de création et d'appropriation à l'œuvre dans la lecture – aux sens strict et large – et donc la malléabilité des produits littéraires dans leur circulation<sup>57</sup>, dont la validité nous semble applicable aux produits théoriques.

Deux décennies plus tard, les chercheur·es regroupé·es au sein du CLP – parmi lesquels Vilém Mathesius, Roman Jakobson, Nikolai S. Troubetskoï ou bien encore Jan Mukařovský – développent un structuralisme dont l'œuvre d'art comme acte de communication – *i.e.* un signe – s'avère l'objet princeps. C'est en particulier J. Mukařovský, et son disciple Felix Vodička, qui auront poussé le plus loin la réflexion sur ce qui s'apparente à la réception<sup>58</sup> et son étude ; limitant toutefois leur approche à l'œuvre d'art *sensu lato*, conçue suivant J. Mukařovský en tant que structure, c'est-à-dire comme « un équilibre fugace de relations<sup>59</sup> » entre différentes fonctions, normes et valeurs.

L'œuvre d'art en tant que signe assume en plus des trois fonctions classiques du signe identifiées par Karl Bühler<sup>60</sup> – la représentation, l'expression et l'appel, qui se rapportent respectivement au signifié, au sujet émetteur et au sujet récepteur – une quatrième fonction, esthétique. Les quatre fonctions opèrent dans chaque signe, dont la

---

<sup>57</sup> Le propos suivant, bien que formulé d'un point de vue national, résume adéquatement ce que le public fait à une œuvre et l'intérêt que cela présente pour le·a sociologue : « Mais le public n'a pas souci de se faire une mentalité anglaise ou allemande. Il ne prend à l'étranger que ce qui correspond à sa nature, il mutile, déforme les œuvres qu'il adopte, et les contresens seraient ridicules, s'ils n'étaient révélateurs du travail interne des esprits français. » (G. LANSON, « L'histoire littéraire et la sociologie », art. cit., p. 637).

<sup>58</sup> Ces auteurs n'utilisent pas le terme « réception », ce sont les traducteur·rices qui utilisent le terme pour traduire différents termes : *vliv* (influence) (Jan MUKAROVSKÝ, « O strukturalismu » dans Miroslav ČERVENKA et Milan JANKOVIC (éds.), *Studie I*, Brno, Host, 2000 [1946], p. 29 ; traduction française : Jan MUKAROVSKÝ, « Du structuralisme » dans John PIER et al. (éds.), *Jan Mukařovský — Écrits 1928-1946*, traduit par Jean BOUTAN, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2019 [1946], p. 27-38) ; *adekvátnímu pochopení* (compréhension adéquate) (Jan MUKAROVSKÝ, « K českému překladu Šklovského Teorie prózy » dans Miroslav ČERVENKA et Milan JANKOVIC (éds.), *Studie I*, Brno, Host, 2000 [1934], p. 503 ; traduction française : Jan MUKAROVSKÝ, « Sur la traduction en tchèque de Chklovski, *Théorie de la prose* » dans John PIER et al. (éds.), *Jan Mukařovský — Écrits 1928-1946*, traduit par Kristýna MATYSOVA, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2019 [1934], p. 81-87) ; *vnímatele* (percepteurs) (Jan MUKAROVSKÝ, « Záměrnost a nezáměrnost v umění » dans Miroslav ČERVENKA et Milan JANKOVIC (éds.), *Studie I*, Brno, Host, 2000 [1943], p. 368 ; traduction française : Jan MUKAROVSKÝ, « Intentionnalité et non-intentionnalité dans l'art » dans John PIER et al. (éds.), *Jan Mukařovský — Écrits 1928-1946*, traduit par Jean BOUTAN, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2019 [1943], p. 21-251) ; *vnímatelského subjektu* (sujet percevant) (J. MUKAROVSKÝ, « Záměrnost a nezáměrnost v umění », art. cit., p. 360 ; traduction française : J. MUKAROVSKÝ, « Intentionnalité et non-intentionnalité dans l'art », art. cit.) ; cependant que F. Vodička utilise principalement le terme *ohlas* (échos) (Felix VODICKA, « Ohlas Bérangerovy poesie v české literatuře [Les échos (la réception) de la poésie de Béranger dans la littérature tchèque] », *Listy filologické*, 1935, vol. 62, p. 301-366).

<sup>59</sup> J. MUKAROVSKÝ, « Du structuralisme », art. cit., p. 31.

<sup>60</sup> Karl BÜHLER, *Théorie du langage : La fonction représentationnelle*, traduit par Didier SAMAIN, Marseille, Agone, 2009 [1934].



nature s'avère par conséquent déterminée par la relation entre celles-ci et non par la présence de l'une plutôt que l'autre ; autrement dit, dans l'acte esthétique c'est la fonction esthétique qui domine les autres. Pour J. Mukařovský, le collectif dans un contexte sociohistorique particulier assure, stabilise et garantit l'organisation entre les différentes fonctions. Pour résumer la position de J. Mukařovský à ce sujet :

1. L'esthétique n'est pas en soi une véritable propriété d'un objet, ni est-elle explicitement connectée à l'une de ses propriétés. 2. La fonction esthétique d'un objet n'est également pas totalement contrôlée par un individu, bien que d'un point de vue purement subjectif l'esthétique peut être acquise (ou perdue) par n'importe quoi, quelle que soit son organisation. 3. Stabiliser la fonction esthétique est une tâche du collectif ainsi qu'une composante de la relation entre le collectif humain et le monde. Ainsi, n'importe quelle distribution de la fonction esthétique dans le monde matériel est liée à une entité sociale précise. La manière dont cette entité agit avec la fonction esthétique prédétermine, en dernière instance, autant l'organisation objective des objets censés produire un effet esthétique que la réaction subjective à ces objets<sup>61</sup>.

La norme, dont on trouve une déclinaison pour chaque variété de fonction, constitue l'élément qui fixe l'organisation des différentes fonctions. Chaque contexte sociohistorique particulier s'avère marqué par la domination d'une norme particulière sur un ensemble de normes concurrentes, dont le niveau de diffusion lui permet de traverser les divers *milieux* qui composent la société<sup>62</sup>. Ce pôle dominant – au sens de *pôle régulateur* – est constitué par « l'art noble [c'est-à-dire] l'art qui est soutenu par la strate sociale dominante, étant la source et l'innovateur des normes esthétiques<sup>63</sup> ». La diffusion de cette norme dominante n'opère toutefois pas de manière mécanique, autrement l'hypothèse de la coexistence de multiples normes apparaîtrait intenable, elle se déploie selon un processus sociohistorique, soumis à un complexe de facteurs artistiques et extra-artistiques.

La valeur – simplement définie comme ce qui permet d'atteindre un but, lui-même fixé par la norme (esthétique) dominante – désigne la troisième composante de l'œuvre d'art<sup>64</sup>. La valeur s'avère le produit d'un jugement (individuel ou collectif) de l'œuvre d'art, à l'aune d'une norme spécifique. Autrement dit, l'évaluation – dont les modalités varient dans le temps et dans l'espace – constitue la valeur. J. Mukařovský propose par

---

<sup>61</sup> Jan MUKAŘOVSKÝ, *Aesthetic Function, Norm and Value As Social Facts*, traduit par Mark E. SUINO, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1970 [1936], p. 18 [TO 0.3].

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 38 [TO 0.4].

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 25.

conséquent une conception de l'œuvre d'art en tant qu'objet temporairement stabilisé dans un contexte sociohistorique particulier, dont les normes dominantes fournissent le socle à partir duquel un jugement collectif détermine la valeur esthétique d'un signe. Le signe, comme structure, c'est-à-dire « un équilibre fugace de relations<sup>65</sup> », participe systématiquement d'un ensemble de dynamiques dont le·a critique doit rendre compte.

Chaque variation dans l'environnement temporel, spatial ou social altère la tradition artistique existante à travers lequel prisme l'œuvre d'art est observée, et en tant que résultat de ces variations change aussi l'objet esthétique, qui dans la conscience d'un membre d'un collectif particulier correspond à un artefact matériel — un produit artistique<sup>66</sup>.

Pour J. Mukařovský la réception correspond pour lui majoritairement à la « perception », c'est-à-dire l'acte sensible et l'acte intellectuel par lesquels un objet est intégré à la conscience. L'objet principalement étudié s'avère le plus souvent l'œuvre d'art, spécifiquement des œuvres littéraires.

C'est son étudiant F. Vodička qui tentera de mettre en œuvre le programme dont J. Mukařovský a posé les bases. Le résultat de l'intégration d'un objet à la conscience par l'acte de perception/réception constitue pour F. Vodička une *concrétisation* de l'objet. Le terme désigne pour lui le « reflet de l'œuvre dans la conscience (...) de [celles et] ceux pour qui l'œuvre constitue un objet esthétique<sup>67</sup> ». Cette concrétisation, sise dans la conscience de l'individu·e percevant, demeure inaccessible à tout tiers ; elle le devient toutefois quand elle est extériorisée ; ce sont alors ces expressions de concrétisations que F. Vodička a prises pour principal objet, en étudiant des recensions dans lesquelles des professionnel·les de la concrétisation – c'est-à-dire des critiques littéraires – les manifestent.

Il nous semble que cette théorie présente un intérêt pour nous puisqu'envisager un décalque de cette conception du signe esthétique pour le signe (social)scientifique s'avère possible. En effet, n'existerait-il pas une fonction scientifique du signe scientifique, fixée par une norme scientifique qui déterminerait la valeur de ce signe, c'est-à-dire le but qu'il

---

<sup>65</sup> J. MUKAŘOVSKÝ, « Du structuralisme », art. cit., p. 31.

<sup>66</sup> J. MUKAŘOVSKÝ, *Aesthetic Function, Norm and Value As Social Facts*, op. cit., p. 60-61 [TO 0.5].

<sup>67</sup> Felix VODIČKA, « Die Konkretisation des literarischen Werks. Zur Problematik der Rezeption von Nerudas Werk » dans Jurij STRIEDTER (éd.), *Die Struktur der literarischen Entwicklung*, Munich, Wilhelm Fink, 1975, p. 95 [TO 0.6].

doit atteindre ? La variabilité sociohistorique de cet ensemble n'est-elle pas attestée<sup>68</sup> ? Une telle notion du signe scientifique paraît la plus à même pour saisir l'évolution du signe scientifique et des jugements opérants au sein de la communauté scientifique à propos de ce qui relève de la science ou non. Nous disposerions ainsi d'une base à partir de laquelle fonder le *boundary work*<sup>69</sup> – sur lequel nous reviendrons – à l'œuvre dans la fabrique quotidienne de la science.

Cette théorie de la réception, fortement influencée par la phénoménologie – non seulement d'Edmund Husserl, mais surtout de Gustav Speth – sera reprise par l'angliciste Wolfgang Iser, préoccupé par l'acte de lecture en lui-même. En s'appuyant toujours sur le concept de *concrétisation*, il développe une véritable phénoménologie de l'acte de lecture dans son ouvrage *L'acte de lecture*<sup>70</sup>.

C'est toutefois le collègue de W. Iser au sein de l'ÉdC – important collectif de réjuvenation intellectuelle des études littéraires, philologiques et herméneutiques allemandes dans les années 1960<sup>71</sup> – Hans Robert Jauss<sup>72</sup> qui dès 1967 propose une nouvelle approche de la réception<sup>73</sup>. Les principales recherches sur la question portées par

---

<sup>68</sup> Ce résultat a bien sûr déjà été mis en lumière par l'épistémologie historique française – à savoir Gaston Bachelard, Georges Canguilhem ou Alexandre Koyré –, dans le sillage de laquelle se sont déployés les travaux de Michel Foucault. Elle s'appuie, grossièrement résumée, sur l'idée suivant laquelle le progrès de la science ne procède pas par accumulation – hypothèse continuiste – mais par révolution, « rupture », « coupure », etc. — hypothèse discontinuiste. Si cette histoire demeure majoritairement immanente (Alexandre KOYRE, « Perspectives sur l'histoire des sciences » dans *Études d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, Gallimard, 1973 [1963], p. 399) – les révolutions trouvent leurs raisons propres dans l'histoire même de la science – et que la part du social – ainsi que d'autres sphères – y est réduite à presque rien, elle reste attentive à des phénomènes d'accumulation, de ruptures, de relations, de circulations, etc., dont l'intérêt persiste, y compris pour une histoire sociale de la science — telle qu'elle s'est développée dans l'espace anglo-saxon par exemple (Steven SHAPIN et Simon SCHAFFER, *Léviathan et la pompe à air : Hobbes et Boyle entre science et politique*, traduit par Thierry PIELAT et Sylvie BARJANSKY, Paris, La Découverte, 1993 [1985]).

<sup>69</sup> Michèle LAMONT et Marcel FOURNIER (éds.), *Cultivating Differences: Symbolic Boundaries and the Making of Inequality*, Chicago, University of Chicago Press, 1992 ; Michèle LAMONT et Virág MOLNÁR, « The Study of Boundaries in the Social Sciences », *Annual Review of Sociology*, 2002, vol. 28, n° 1, p. 167-195.

<sup>70</sup> Wolfgang ISER, *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, traduit par Evelyne SZNYCER, 2<sup>e</sup> éd., Bruxelles, Pierre Mardaga, 1985 [1976]. Ouvrage qui influencera à son tour la naissance d'un tel courant aux États-Unis d'Amérique, notamment avec la publication en 1980 de Stanley FISH, *Quand lire c'est faire : L'autorité des communautés interprétatives*, traduit par Étienne DOBENESQUE, Paris, Les Prairies ordinaires, 2007 [1980].

<sup>71</sup> Moritz MÄLZER, *Auf der Suche nach der neuen Universität: Die Entstehung der « Reformuniversitäten » Konstanz und Bielefeld in den 1960er Jahren*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2016 ; Rüdiger ZILL et Petra BODEN (éds.), *Poetik und Hermeneutik im Rückblick*, Munich, Wilhelm Fink, 2017.

<sup>72</sup> La graphie allemande est la suivante : Jauß. Nous maintiendrons celle-ci uniquement dans le titre d'ouvrages rédigés en langue allemande.

<sup>73</sup> Hans Robert JAUSS, *Literaturgeschichte als Provokation*, 2<sup>e</sup> éd., Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1970 [1967] ; Hans Robert JAUSS, « L'histoire de la littérature : Un défi à la théorie littéraire » dans *Pour une esthétique de la réception*, traduit par Claude MAILLARD, Paris, Gallimard, 1978 [1970], p. 23-88.

les membres de l'ÉdC – mais aussi les prédécesseurs reconnus<sup>74</sup> – sont réunies dans un texte collectif, intitulé *Rezeptionsästhetik*<sup>75</sup> [*Esthétique de la réception*<sup>76</sup>].

H. R. Jauss écrit contre ses prédécesseurs – Georg G. Gervinus en tête – mais également contre ses contemporains — approches marxiste et formaliste en tête ; leur reprochant respectivement de rester prisonnières d'une esthétique de la production et d'une esthétique de la représentation. Ce que H. R. Jauss pose comme question et qui condense l'enjeu du défi qu'il propose est résumé dans les lignes suivantes :

Si l'on peut interpréter d'une part l'évolution littéraire comme une succession perpétuelle de systèmes littéraires et d'autre part l'histoire générale, l'histoire de la praxis humaine, comme l'enchaînement continu des états successifs de la société, ne doit-il pas être possible aussi d'établir entre la « série littéraire » et la « série non-littéraire » une relation qui circonscrive les rapports entre l'histoire et la littérature sans dépouiller celle-ci de sa spécificité esthétique et la confiner dans une pure et simple fonction de reflet<sup>77</sup> ?

Autrement dit, H. R. Jauss s'oppose aux approches purement immanentes et externes de l'histoire littéraire : l'évolution d'un phénomène trouve ses raisons respectivement à l'intérieur ou à l'extérieur de celui-ci. L'histoire de la littérature désigne pour H. R. Jauss « un processus de réception et de production esthétiques, qui s'opère dans l'actualisation de textes littéraires par le lecteur qui lit, le critique qui réfléchit et l'écrivain lui-même incité à produire à son tour<sup>78</sup> ». L'œuvre d'art s'avère le résultat d'interactions entre différents pôles, dans le tissu desquelles H. R. Jauss cherche à réintégrer l'œuvre et qu'il désigne comme constituant la réception. Plus précisément, toute époque mobilise un *horizon d'attente* – spécification du concept d'horizon puisé chez Hans-Georg Gadamer<sup>79</sup> et qui désigne l'ensemble des attentes qu'un·e lecteur·rice possède vis-à-vis d'une œuvre –, qui peut s'exprimer dans des œuvres et que les individu·es ont à l'esprit : c'est selon ou à rebours de cet horizon d'attente que sont formées les œuvres.

---

<sup>74</sup> Seuls des auteurs masculins sont reconnus comme prédécesseurs.

<sup>75</sup> Rainer WARNING (éd.), *Rezeptionsästhetik: Theorie und Praxis*, Munich, Wilhelm Fink, 1975.

<sup>76</sup> Les principales recherches de H. R. Jauss sur question ont été regroupées dans une édition française, traduction d'un livre qui n'existe donc pas : Hans Robert JAUSS, *Pour une esthétique de la réception*, traduit par Claude MAILLARD, Paris, Gallimard, 1978.

<sup>77</sup> H. R. JAUSS, « L'histoire de la littérature », art. cit., p. 47.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>79</sup> Hans-Georg GADAMER, *Vérité et méthode : Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, traduit par Pierre FRUCHON, Jean GRONDIN et Gilbert MERLIO, éd. intégrale revue et corrigée, Paris, Seuil, 2018 [1960].

C'est à la reconstruction de ces divers horizons et leurs interactions, par l'étude des œuvres et les réponses qu'elles constituent à d'autres œuvres, que doit s'attacher l'esthétique de la réception selon H. R. Jauss. Autrement dit : étudier les normes qui régissent à chaque époque la production d'œuvres littéraires ainsi que leur évolution ; ce qui constituait déjà le projet de J. Mukařovský.

Si l'approche de H. R. Jauss semble plus sociologique que les précédentes – c'est-à-dire plus sensible aux effets sociaux sur la production culturelle – c'est principalement en trompe-l'œil : si H. R. Jauss affirme en théorie s'intéresser à ces effets et viser à replacer les œuvres dans leur tissu social, dans la pratique il a tendance à uniformiser l'horizon d'attente et à ne pas prendre en compte la différenciation de ces horizons selon les individus et les groupes sociaux, retombant ainsi dans une approche immanente, puisque c'est dans les œuvres littéraires qu'il cherche et trouve les horizons d'attente et les facteurs d'explications de leurs variations.

À cette justification interne, s'ajoute une justification externe (et éthique). Né en 1921, H. R. Jauss se porte volontaire, dès le début de la Seconde Guerre mondiale en septembre 1939, pour intégrer la *Waffen-SS*, au sein de laquelle il atteindra le grade de *Hauptsturmführer*<sup>80</sup>, une des ascensions les plus fulgurantes de l'histoire militaire nationale-socialiste<sup>81</sup>. Déployés à la fin de l'été 1943 dans les Balkans parmi le régiment *Niederlande*, les hommes de H. R. Jauss commettront des crimes de guerre<sup>82</sup>, sans que la responsabilité individuelle de H. R. Jauss puisse être établie. L'historien Jens Westemeier insiste sur la difficulté que pose cette situation.

Une participation individuelle de Jauss n'a pu être prouvée. Par sa fonction de chef de compagnie et donc de responsable d'opération, il porte une responsabilité partagée pour le crime commis par le bataillon auquel appartenait sa compagnie.

---

<sup>80</sup> Équivalent du grade de capitaine dans l'armée française.

<sup>81</sup> Jens WESTEMEIER, *Jugend, Krieg und Internierung: Hans Robert Jauss, 12.12.1921 Göppingen — 01.03.1997 Konstanz ; wissenschaftliche Dokumentation*, Constance, Universitätsverlag Konstanz, 2015 ; Jens WESTEMEIER, *Hans Robert Jauss: Jugend, Krieg und Internierung*, Constance, Universitätsverlag Konstanz, 2016.

<sup>82</sup> À la fin de l'été 1943, le régiment *Niederlande* est affecté à la guerre des Balkans durant laquelle il noue une alliance avec le mouvement séparatiste, antisémite, fasciste et yougoslave *Oustacha (Ustaša)* des insurgés croates dénommés *Oustachis (Ustaše)*. Traquant donc les partisans, ennemis des *oustachis*, le régiment procède à la destruction du village Petrovsko et des hameaux environnants le 28 octobre 1943, lors de laquelle sont assassinés le vieillard Antun Antolić (dont le meurtre est confirmé), la villageoise Franca Križnik et deux enfants, ces trois derniers meurtres n'étant par ailleurs pas confirmés. Dix otages ont été capturés, sans que leurs destins soient documentés. Cette action découle d'une pure initiative, qui avait été désapprouvée par les *oustachis* (J. WESTEMEIER, *Jugend, Krieg und Internierung*, op. cit., p. 69-71).

Il est toutefois exclu que Jauss, en tant que chef de compagnie et chef de groupe de marche en exercice, n'ait pas eu connaissance du crime<sup>83</sup>.

Si le passé de H. R. Jauss ne constituait pas un secret<sup>84</sup>, l'ampleur de son implication idéologique<sup>85</sup> et matérielle n'était pas connue du grand public jusqu'en 2014 et la représentation de la pièce *Die Liste der Unerwünschten* [*La liste des indésirables*]<sup>86</sup> de l'avocat Gerhard Zahner, le 19 novembre 2014 dans le grand auditorium de l'Université de Constance. L'Université de Constance commissionne l'historien J. Westemeier, spécialiste de la *Waffen-SS*, afin d'enquêter sur H. R. Jauss, cependant que le romaniste Ottmar Ette interroge ces révélations du point de la vue de la philologie, puisque « le fondateur très connu de l'esthétique de la réception fut aussi, d'un point de vue institutionnel et académique, et avec quelques intermittences, le romaniste le plus influent et le plus représentatif dans l'espace germanophone au XX<sup>e</sup> siècle<sup>87</sup> ».

O. Ette met en lumière deux phénomènes singuliers : dans les écrits autobiographiques de H. R. Jauss on trouve « une vérité ayant subi un léger déplacement<sup>88</sup> », et dans certains de ses écrits, de nature plus *scientifique*, opère une écriture double, entrelacs d'écriture scientifique et d'écriture autobiographique allusive, cryptée sur quoi insiste O. Ette.

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 73 [TO 0.7].

<sup>84</sup> Les travaux du romaniste états-unien Earl Jeffrey Richards avaient déjà mis en lumière ce passé et nourri dans les décennies suivantes les débats afférents. Mentionnons qu'en 1982, le ministère français des Affaires étrangères était intervenu pour que H. R. Jauss n'obtienne pas un doctorat honoris causa de l'Université de Toulouse ; qu'autour de 1987 et 1988, après que l'appartenance de H. R. Jauss à la *Waffen-SS* était devenue un fait connu aux États-Unis d'Amérique, l'Université de Princeton retira sa proposition faite à la « Modern Language Association » d'attribuer un titre honorifique à H. R. Jauss, cependant que le Paul Getty Center rétracta son offre d'une charge de professeur invité pour l'année 1987/1988 (*Ibid.*, p. 4).

<sup>85</sup> Mentionnons ici simplement le récit que produit H. R. Jauss de sa visite à Berlin, lors de laquelle il assiste le 29 avril 1941 à un discours d'Adolf Hitler, d'Heinrich Himmler et du *Großadmiral* [littéralement Grand Amiral, équivalent d'Amiral de France] Erich Raeder, après être devenu *SS-Unterscharführer* [Sous-chef de peloton] le 20 avril 1941 : « Le cœur vibrait : enfin, il doit venir. Les dernières secondes, un silence empli de crainte admirative... le seul dans un élégant costume gris... *Heil mein Führer!* Un frisson sacré traverse nos rangs... nous entendons immédiatement sa profonde voix harmonique... elle force quiconque à tomber d'accord, non à critiquer... Quelle est cette croyance ? Un très fin instinct pour ce qu'exige l'époque. En lui se concentre le désir de tous les Allemands, il entend d'une ouïe hypersensible et l'exprime pour nous tous. Il est et fait le Destin. Et l'on pressent sa grande solitude, on est obligé de porter une part de cette charge. » (DEUTSCHES LITERATURARCHIV, Marbach-sur-le-Neckar, Nachlass Jauß, K 24, *Jauß Tagebuch 30.04.1995* cité par J. WESTEMEIER, *Jugend, Krieg und Internierung*, op. cit., p. 37-38 [TO 0.8]).

<sup>86</sup> Nous reprenons ici la traduction proposée par Robert Kahn dans Ottmar ETTE, *L'affaire Jauss : Les chemins de la compréhension vers l'avenir de la philologie*, traduit par Robert KAHN, Mont-Saint-Aignan, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2019 [2016], p. 29.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 44 [souligné dans l'original].

Hans Robert Jauss parlait de « l'époque de Hitler » comme s'il n'avait jamais rien eu à faire avec elle, comme s'il la contemplait depuis une haute tour de guet ou comme s'il faisait partie de la génération née après, et comme s'il n'avait pas été impliqué de façon fondamentale. Comme s'il parlait au nom de la révolte des fils contre les pères, comme s'il pouvait, en tant que représentant d'une réforme libérale de l'Université, faire le procès d'un passé avec lequel lui-même n'aurait jamais rien eu à faire. *Discours schizophrénique ou automatisme rhétorique appris ? L'insensibilité totale dont témoigne non seulement un tel comportement, mais aussi de tels écrits touchant à la recherche et à la politique universitaires, n'est pas absolument impressionnante : elle est, que cela soit clair, absolument condamnable, précisément en raison de sa froide rationalité*<sup>89</sup>.

Ce n'est toutefois pas pour autant que O. Ette chercherait à vérifier l'hypothèse simpliste qui affirmerait l'inextricabilité de l'engagement militaire et idéologique de H. R. Jauss et sa production scientifique.

L'esthétique de la réception de Hans Robert Jauss pourrait être comprise dans ses aspects théoriques et méthodologiques comme ayant été influencée par une vision nationale-socialiste de la société et de la communauté, du lectorat et de la littérature. Une telle tentative (...) ne serait rien d'autre qu'un court-circuit entre l'idéologie quelle qu'elle soit d'un chercheur (« répudiée » par la suite) et sa théorie, et elle ne correspondrait pas à la complexité de l'esthétique de la réception telle que Jauss l'a propagée<sup>90</sup>.

Il ne s'agit pas de simplement rejeter H. R. Jauss et son héritage, ni même de le nier, mais bien d'évaluer à l'aune de ce que l'on sait de son passé les effets que ce passé a pu avoir sur ses travaux, dans le but de fonder une philologie de l'avenir.

[Celle-ci] ne devrait si possible ni oublier Jauss ni le glorifier, ni le passer sous silence ni le refouler : elle devrait, calmement et au-delà de toute polémique ou provocation, apprendre moins de lui qu'à partir de lui, pour continuer à penser la tâche à venir de la philologie, et même, à partir du fait littéraire, *tout simplement penser*<sup>91</sup>.

Ces arguments seuls suffiraient pour que nous choissions de nous référer à un·e autre chercheur·e que H. R. Jauss, mais nous nous permettons d'ajouter que nombre des originalités de H. R. Jauss se trouvaient déjà chez les membres du CLP, et la plupart du temps formulées de manière plus minutieuse et pratique ; H. R. Jauss et les membres de l'ÉdC perdent la sensibilité à l'étude précise du contexte sociohistorique ; mais aussi que

---

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 78 [souligné par l'auteur].

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 50-51.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 123 [souligné par l'auteur].

les traditions que nous avons jusqu'à présent mentionnées s'avèrent avant tout – et souvent uniquement – intéressées par la réception des œuvres culturelles et plus spécifiquement littéraires. Si nous avons évoqué ces trois sources – G. Lanson, CLP et ÉdC –, c'est en raison des éléments théoriques féconds que nous trouvons chez les deux premiers et que nous avons besoin d'expliquer et justifier le non-recours à la théorie la plus connue à propos de la réception pour H. R. Jauss ; mais aussi parce que les études de la réception dans le champ des études littéraires constituent un véritable sous-champ, bien plus structuré que celui des études de la réception de théories scientifiques. Il existe en effet une société savante dédiée à ces études : la « Reception Study Society » fondée en 2006<sup>92</sup>, qui organise un congrès bisannuel et possède sa revue créée en 2008, *Reception: Texts, Readers, Audiences, History*, dont le sous-titre indique assez clairement l'orientation du journal : il s'agit principalement d'études du public (*audience studies*) qui examinent dans les recensions ou le courrier des lecteur·rices les évolutions littéraires<sup>93</sup>. On note aussi une anthologie consacrée à ces questions<sup>94</sup>. Dans l'ensemble, ces textes abordent très rarement un niveau théorique ou métathéorique et semblent de manière générale ignorants des recherches menées sur la réception d'œuvres scientifiques ; or, c'est bien par celle-ci que nous sommes ici intéressé.

---

<sup>92</sup> « La société de l'étude de la réception (SER) est une organisation à but non lucratif qui cherche à promouvoir des échanges formels et informels entre chercheurs dans différents champs reliés : *reader-response criticism* et la pédagogie, études de la réception, histoires du livre et de la lecture, études du public, de la communication et des médias, et toute autre étude engagée dans ces domaines. Regroupant des théoriciens, chercheurs et enseignants de tous ces domaines, cette association promouvra un nécessaire dialogue transdisciplinaire entre tous les domaines des études de la réception, encourageant la recherche et l'enseignement ». (<https://receptionstudy.org/about> [consulté le 10 août 2022] [TO 0.9]).

<sup>93</sup> Quelques exemples de cette orientation : John FROW, « Afterlife: Texts as Usage », *Reception: Texts, Readers, Audiences, History*, 2008, vol. 1, p. 1-23 ; Olga KUMINOVA, « To See Across the Veil of Print: Virtual Re-personalization of the Reader-Author Relationship during the "Reading Revolution" », *Reception: Texts, Readers, Audiences, History*, 2011, vol. 3, p. 59-101 ; Linda M. GRASSO, « "You are no stranger to me": Georgio O'Keefe's Fan Mail », *Reception: Texts, Readers, Audiences, History*, 2013, vol. 5, p. 24-40 ; Allison LAYFIELD, « Asian American Literature and Reading Formations: A Case Study of Nora Okja Keller's *Comfort Woman* and *Fox Girl* », *Reception: Texts, Readers, Audiences, History*, 2015, vol. 7, p. 64-82.

<sup>94</sup> Philip GOLDSTEIN et James L. MACHOR (éds.), *New Directions in American Reception Study*, Oxford & New York, Oxford University Press, 2008.



## *Comment étudier la circulation et la réception de textes scientifiques ?<sup>95</sup>*

De nombreuses études ont été consacrées à la réception d'auteurs<sup>96</sup> de science sociale. Si elles reconnaissent parfois l'importance des traditions susmentionnées ou bien de traditions fondées dans les sciences de l'information et de la communication – telle la théorie du « codage/décodage » de Stuart Hall<sup>97</sup> –, elles se constituent de manière relativement autonome, tout particulièrement dans les années 1980 et 1990. Elles cherchent à développer une approche plus sociologique, à l'aide d'une démarche historique. Nous pouvons distinguer ces études selon quatre perspectives : éditoriale, individuelle, du champ et hybride.

Les effets qu'un objet reçu exerce d'un point de vue éditorial, c'est-à-dire les publications, traductions, citations, etc., composent l'objet principal de la perspective éditoriale, qui recourt à des méthodes quantitatives ou bien qualitatives. Jennifer Platt<sup>98</sup> examine la réception du livre *Les Règles de la méthode sociologique* d'É. Durkheim<sup>99</sup>, entre sa première traduction états-unienne en 1938<sup>100</sup> et les années 1970. Elle met en lumière comment « [p]our la plupart des auteurs de comptes-rendus historiques généraux d'avant-guerre [il s'agit de la Deuxième Guerre mondiale], Durkheim n'occupait en aucun cas la position prééminente qui est désormais la sienne [dans les années 1990]<sup>101</sup> ». En analysant non seulement les citations d'un point de vue quantitatif, mais également qualitatif, Platt montre que dans le sillage de la publication de l'ouvrage de Talcott Parsons *The Structure of Social Action*<sup>102</sup>, le recours à l'œuvre d'É. Durkheim a nourri une opposition à l'« École de Chicago » – supposément peu intéressée par É. Durkheim – de la part de T. Parsons et ses affilié·es, rattaché·es à l'Université d'Harvard.

---

<sup>95</sup> La section qui suit s'appuie sur un travail à paraître ailleurs (Laurent AFRESNE, « Studying the circulation of academic knowledge as reception » dans Wiebke KEIM et Leandro RODRÍGUEZ MEDINA (éds.), *Routledge Handbook of Academic Knowledge Circulation*, Londres, Taylor & Francis Ltd. [Sous presse]), que nous avons traduit depuis l'anglais, reformulé et augmenté.

<sup>96</sup> Le terme est volontairement généré au masculin.

<sup>97</sup> Stuart HALL, « Codage/décodage » dans Maxime CERVILLE (éd.), *Identités et cultures : Politiques des cultural studies*, traduit par Michèle ALBARET et Marie-Christine GAMBERINI, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Amsterdam, 2017 [1973], p. 251-268.

<sup>98</sup> Jennifer PLATT, « The United States Reception of Durkheim's "The Rules of Sociological Method" », *Sociological Perspectives*, 1995, vol. 38, n° 1, p. 77-105.

<sup>99</sup> É. DURKHEIM, *Les règles de la méthode sociologique*, *op. cit.*

<sup>100</sup> Émile DURKHEIM, *The Rules of Sociological Method*, traduit par Sarah A. SOLOVAY et John H. MUELLER, 8<sup>e</sup> éd., Chicago, University of Chicago Press, 1938 [1895].

<sup>101</sup> J. PLATT, « The United States Reception of Durkheim's "The Rules of Sociological Method" », art. cit., p. 83 [TO 0.10].

<sup>102</sup> Talcott PARSONS, *The Structure of Social Action. A Study in Social Theory with Special References to a Group of Recent European Writers*, New York, McGraw-Hill Book Company, Inc., 1937.

À rebours d'une telle opposition dichotomique, Marcel Fournier montre, en étudiant des recensions et des critiques d'ouvrages, que la présence d'É. Durkheim n'est pas inexistante jusqu'à la parution du livre de T. Parsons : « La réception d'É. Durkheim aux États-Unis est bien documentée. On sait qu'entre 1895 et 1992, il y a des citations des textes d'É. Durkheim dans 6,3 % des 8 353 articles publiés dans l'*American Journal of Sociology* et dans l'*American Sociological Review*. C'est tout autant que Max Weber, le sociologue le plus influent durant toute cette période (6,5 %) <sup>103</sup>. ». É. Durkheim apparaît donc très tôt comme un des sociologues les plus réputés aux États-Unis d'Amérique, malgré des traductions tardives. Ce n'est pas le cas de Zygmunt Bauman en France, ainsi que le souligne Simon Tabet, puisqu'en comparaison avec d'autres régions d'Europe (Grande-Bretagne, Allemagne, Europe centrale) le nombre de traductions de Z. Bauman s'avère très faible <sup>104</sup>.

Bien qu'une perspective strictement éditoriale permette des résultats intéressants, ils ne peuvent être considérés comme suffisants. Étudier les individus qui opèrent dans les processus de réception s'avère en effet nécessaire, ce à quoi s'emploie la perspective individuelle.

La réception suppose le déplacement d'un objet, qui implique lui-même l'intervention d'individus pour transporter cet objet — que ce soit au sens propre ou figuré. L'intégration nécessaire de ces individus dans l'étude peut s'effectuer selon deux approches : sociobiographique et centrée sur un·e auteur·rice ou bien concentrée sur les médiateur·rices, qu'ils·elles soient direct·es ou indirect·es.

Travailler selon la première exige le choix d'un·e individu·e dont la réception de l'œuvre nous intéresse <sup>105</sup>. Cela suppose de reconstruire la vie de cet·te auteur·rice, les obstacles auxquels il·elle dut faire face, les mécanismes qui lui bénéficièrent, etc. Victor Collard applique cette méthode pour mettre en lumière avec précision la manière dont Pierre Bourdieu a pu être confronté à la pensée de Baruch Spinoza durant ses années de formation et les usages possibles qui lui étaient permis <sup>106</sup>. Dans une veine similaire, on peut citer l'enquête de José Luis Moreno Pestaña consacré aux premières années de

---

<sup>103</sup> Marcel FOURNIER, « La postérité d'Émile Durkheim en Amérique du Nord », *Sociologie*, 2017, vol. 8, n° 4, p. 410.

<sup>104</sup> Simon TABET, « Itinéraires d'une sociologie liquide », *Socio*, 2017, n° 8, p. 9-25.

<sup>105</sup> Daniele CANTINI, « Biographic methods and the study of academic knowledge circulation » dans Wiebke KEIM et Leandro RODRÍGUEZ MEDINA (éds.), *Routledge Handbook of Academic Knowledge Circulation*, Londres, Taylor & Francis Ltd. [Sous presse].

<sup>106</sup> Victor COLLARD, *D'une œuvre à l'autre : Les modalités de la circulation des idées entre auteurs. Histoire sociale des idées « spinozistes » chez Pierre Bourdieu*, Thèse de doctorat en Sociologie sous la direction de Frédéric LORDON, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2021.

recherche de Michel Foucault, ses hésitations entre la psychologie et la philosophie<sup>107</sup> ; le travail de Marc Joly consacré à Norbert Elias, le développement de sa personnalité et de son œuvre, qu'il met ensuite en relation avec sa réception en France à partir des années 1960<sup>108</sup> ; ou bien encore le travail de P. Bourdieu consacré à Martin Heidegger, son langage double, par lequel il traduit des préoccupations politiques dans le champ philosophique<sup>109</sup>. Si la distance selon laquelle le déplacement s'opère s'avère ici temporelle, elle relève généralement d'un sens géographique. On peut soit étudier la réception d'un·e auteur·rice dans une région dans laquelle il·elle n'a jamais été, tel M. Heidegger aux États-Unis d'Amérique<sup>110</sup> ou en Amérique latine<sup>111</sup>, ou bien étudier le voyage d'un·e auteur·rice dans un pays particulier et la réception afférente.

En se concentrant sur le voyage de Marianne et Max Weber aux États-Unis d'Amérique, Lawrence Scaff montre comment le couple fit la connaissance à l'occasion de ce voyage d'un certain nombre de figures intellectuelles états-uniennes de premier plan : Jane Addams, W. E. B. du Bois, Samuel Gompers ou bien encore William James<sup>112</sup>. Bien qu'il soit difficile d'évaluer l'effet que ces rencontres ont exercé sur ses différentes parties, elles peuvent être intégrées à une étude de la réception. Au-delà de ces interactions directes, L. Scaff insiste sur la « longue et étonnamment complexe affaire<sup>113</sup> » que constitua la réception de M. Weber aux États-Unis d'Amérique, principalement à cause des diverses manières dont les individu·es impliqués s'approprièrent son œuvre. T. Parsons, par exemple, altéra considérablement la traduction des écrits de M. Weber en évacuant ses références à Friedrich Nietzsche ou encore en édulcorant son pessimisme. De ces interventions a résulté un « Weber états-unisé », qui illustre de cette façon le fait selon lequel la réception correspond le plus souvent à une modification du savoir en déplacement, ainsi que l'avait déjà identifié G. Lanson. Ce fut

---

<sup>107</sup> José Luis MORENO PESTAÑA, *En devenant Foucault : Sociogenèse d'un grand philosophe*, traduit par Philippe HUNT, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2006.

<sup>108</sup> Marc JOLY, *Devenir Norbert Elias : Histoire croisée d'un processus de reconnaissance scientifique : La réception française*, Paris, Fayard, 2012.

<sup>109</sup> Pierre BOURDIEU, *L'ontologie politique de Martin Heidegger*, Paris, Éditions de Minuit, 1988.

<sup>110</sup> Martin V. WOESSNER, *Heidegger in America*, Cambridge & New York, Cambridge University Press, 2010.

<sup>111</sup> Clara Inés RUVITUSO, « La productivité d'une réception. Lectures, circulation et usages de Heidegger dans l'Argentine du péronisme classique », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2015, vol. 9, n° 3, p. 387-402 ; Clara Inés RUVITUSO, « La recepción de Heidegger en la Argentina peronista (1946-1955). Cuatro casos contrapuestos » dans Juan PIOVANI, Clara Inés RUVITUSO et Nikolaus WERZ (éds.), *Transiciones, Memorias e Identidades en Europa y América Latina*, Francfort-sur-le-Main & Madrid, Iberoamericana Vervuert, 2016, p. 245-268.

<sup>112</sup> Lawrence A. SCAFF, *Max Weber in America*, Princeton & Oxford, Princeton University Press, 2011.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 192 [TO 0.11].

également le cas des réceptions argentines des travaux de Immanuel Kant et Carl Schmitt, comme l'a montré Jorge Dotti<sup>114</sup>.

Les médiateur·rices, *i.e.* les individu·es impliqué·es dans la réception occupe donc un rôle central et doivent dès lors être caractérisé·es comme « des acteurs dotés de la capacité de traduire ce qu'ils transportent, de le redéfinir, de le redéployer, de le trahir aussi<sup>115</sup> ». Ainsi que le souligne Egbert Klautke, « une approche transnationale de l'histoire intellectuelle n'est pas une frivolité à la mode, mais un prérequis pour comprendre la "fabrique" des auteurs classiques<sup>116</sup> » tout aussi importante que de s'intéresser aux médiateur·rices qui opèrent cette fabrique.

Gregor Fitz et Nicola Marcucci ont par exemple reconnu deux médiateurs centraux dans la réception allemande d'É. Durkheim – Hans Joas et Hans-Peter Müller – avec lesquels ils ont mené des entretiens pour recomposer les processus par lesquels a opéré la réception d'É. Durkheim<sup>117</sup>. Celle-ci apparaît dès lors inséparable de la trajectoire personnelle de H.-P. Müller. Le risque d'une telle approche demeure toutefois celui qu'avait identifié P. Bourdieu dans les années 1980, à savoir celui de l'illusion biographique<sup>118</sup> : l'idée selon laquelle l'on reconstruit une vie comme un ensemble cohérent téléologique – *i.e.* dirigé par une fin précise – et auquel il opposait la nécessité de reconstituer l'espace dans lequel se meut l'individu·e.

Cette construction préalable est aussi la condition de toute évaluation rigoureuse de ce que l'on peut appeler la surface sociale, comme description rigoureuse de la personnalité désignée par le nom propre, c'est-à-dire l'ensemble des positions simultanément occupées à un moment donné du temps par une individualité biologique socialement instituée agissant comme support d'un ensemble

---

<sup>114</sup> Jorge DOTTI, *La letra gótica. Recepción de Kant en Argentina, desde el romanticismo hasta el treinta*, Buenos Aires, Facultad de Filosofía y Letras - UBA, 1992 ; Jorge DOTTI, *Carl Schmitt en Argentina*, Rosario, Homo Sapiens Ediciones, 2000.

<sup>115</sup> Bruno LATOUR, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 1997 [1991], p. 111. À propos des « brokers », un type spécifique de médiateur·rice, voir Morgan MEYER, « The Rise of the Knowledge Broker », *Science Communication*, 2010, vol. 32, n° 1, p. 118-127 ; Morgan MEYER et Victoria BRUN, « Theories and practices of knowledge brokering » dans Wiebke KEIM et Leandro RODRÍGUEZ MEDINA (éds.), *Routledge Handbook of Academic Knowledge Circulation*, Londres, Taylor & Francis Ltd. [Sous presse].

<sup>116</sup> Egbert KLAUTKE, « Max Weber in America \* Heidegger in America », *German History*, 2012, vol. 31, n° 1, p. 128 [TO 0.12].

<sup>117</sup> Hans JOAS, Gregor FITZI et Nicola MARCUCCI, « Interview by Gregor Fitz et Nicola Marcucci with Hans Joas on the reception of Émile Durkheim in Germany. Berlin: Humboldt University of Berlin, 6 October 2014 », *Journal of Classical Sociology*, 2017, vol. 17, n° 4, p. 382-398 ; Hans-Peter MÜLLER, Gregor FITZI et Nicola MARCUCCI, « Interview by Gregor Fitz et Nicola Marcucci with Hans-Peter Müller on the reception of Émile Durkheim in Germany. Berlin: Humboldt University of Berlin, 25 February 2015 », *Journal of Classical Sociology*, 2017, vol. 17, n° 4, p. 399-422.

<sup>118</sup> Pierre BOURDIEU, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, vol. 62, n° 1, p. 69-72.

d'attributs et d'attributions propres à lui permettre d'intervenir comme agent efficient dans différents champs<sup>119</sup>.

Cette remarque peut aussi être formulée de la manière suivante : « [U]ne théorie ne voyage jamais seule, abstraitement : elle est traduite par des actrices et des acteurs sociaux qui s'inscrivent d'une manière particulière dans l'espace de la production des savoirs<sup>120</sup>. ». L'histoire des médiateur·rices se concentre le plus souvent sur ceux·lles-ci en tant que groupe, et très rarement sur des médiateur·rices individuel·les. Cependant, et dès 1960, Roscoe C. Hinkle<sup>121</sup> – rapidement rejoint par Edward Shils<sup>122</sup> – a défendu l'idée selon laquelle les médiateur·rices et leurs travaux étaient les éléments centraux dans la réception.

Bien que Leandro Rodríguez Medina, dans son enquête sur la réception de Niklas Luhmann en Amérique Hispanique, reconnaisse l'importance de cette assertion – en montrant comment l'étude de travailleur·ses qualifié·es permet d'examiner des phénomènes de *brain gain* ou *brain drain* – il critique toutefois l'exclusivité de leur approche et leur cécité quant aux théories que ces travailleur·ses qualifié·es transportent avec eux·elles<sup>123</sup>. De la même manière que P. Bourdieu mettait en garde contre le fait que les « textes circulent sans leur contexte<sup>124</sup> », L. Rodríguez Medina nous prémunit contre une étude de la circulation de textes qui ne prendrait pas en compte leur contenu.

En gardant à l'esprit les risques d'illusion biographique et d'évacuation du contenu d'un texte, on peut distinguer au sein de l'histoire des médiateur·rices l'étude des médiateur·rices direct·es de celle des médiateur·rices indirect·es.

Les médiateur·rices direct·es peuvent être défini·es comme des individu·es qui ont été en contact direct avec l'auteur·rice à la réception duquel·de laquelle ils·elles participent. En fonction de la distance historique qui sépare le·a chercheur·e des individu·es étudié·es, il s'avère possible de recourir à la prosopographie<sup>125</sup>. Ainsi que le

---

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>120</sup> Mona GERARDIN-LAVERGE et Anne-Claire COLLIER, « Circulation et production des savoirs. Une discussion épistémologique », *Terrains/Théories*, 2020, n° 11, paragr. 2.

<sup>121</sup> Roscoe C. HINKLE, « Durkheim in American Sociology » dans Kurt WOLFF (éd.), *Émile Durkheim, 1858-1917*, Columbus, Ohio University Press, 1960, p. 267-295.

<sup>122</sup> Edward SHILS, *The Calling of Sociology*, Chicago, University of Chicago Press, 1980.

<sup>123</sup> Leandro RODRÍGUEZ MEDINA, *The Circulation of European Knowledge: Niklas Luhmann in the Hispanic Americas*, New York, Palgrave Macmillan, 2014.

<sup>124</sup> Pierre BOURDIEU, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2002, vol. 145, n° 1, p. 4.

<sup>125</sup> Constantin BRISSAUD et Clarisse FORDANT, « Prosopography and the study of academic knowledge circulation » dans Wiebke KEIM et Leandro RODRÍGUEZ MEDINA (éds.), *Routledge Handbook of Academic Knowledge Circulation*, Londres, Taylor & Francis Ltd. [Sous presse].

montre M. Woessner, même si M. Heidegger n'a jamais séjourné aux États-Unis d'Amérique de son vivant, ses ancien·nes étudiant·es y ont déménagé et y sont devenu·es d'importantes personnalités de la philosophie et des sciences sociales états-uniennes. Hannah Arendt, Karl Löwith, Hans Jonas, Herbert Marcuse, Paul Oskar Kristeller ou Leo Strauss ont chacun contribué à la réception états-unienne de M. Heidegger en utilisant ses idées, quoique souvent de manière critique, informant dès lors leurs réceptions<sup>126</sup>. Les ancien·nes étudiant·es et collègues d'É. Durkheim ont également joué un rôle important dans sa réception nord-américaine. Marcel Mauss, Célestin Bouglé ou bien Maurice Halbwachs par exemple ont tous effectué des séjours en Amérique du Nord, lors desquels ils ont pu rencontrer Harry Alpert, Howard Becker<sup>127</sup>, Carl Dawson, Léon Gérin ou Marius Barbeau, qui participèrent chacun par la suite à la réception d'É. Durkheim aux États-Unis d'Amérique ou au Canada<sup>128</sup>. L. Rodríguez Medina souligne également le rôle des ancien·nes étudiant·es dans le cas de la réception de N. Luhmann en Amérique Hispanique<sup>129</sup>.

À partir de son travail de thèse consacré à la réception en France de John Rawls, Mathieu Hauchecorne indique que la majorité des individu·es impliqués dans cette réception n'a jamais rencontré J. Rawls et peut donc être considérée comme constituée de médiateur·rices indirect·es ; autrement dit des individu·es qui n'ont pas été en contact direct avec l'auteur·rice à laquelle réception ils·elles participent<sup>130</sup>. Pour expliquer pourquoi ces individu·es ont pris part à ce processus, en dépit de leur éloignement personnel de J. Rawls, M. Hauchecorne recourt à la notion d'*ethos* et au lien créatif qui existe entre la trajectoire d'un individu et sa position dans le champ. L'*ethos* spécifique dont il est question « peut être décrit comme un ethos chrétien reconverti, [qui] s'ajuste d'autant mieux à la démarche de la philosophie rawlsienne que celle-ci est elle-même issue d'une trajectoire intellectuelle et religieuse (celle de Rawls) à bien des égards homologue à celles épousées par une partie de ses importateurs, quoiqu'en un autre lieu et dans un autre | contexte<sup>131</sup> » ; un argument dans la lignée des *affinités électives* chez M. Weber<sup>132</sup>. Il insiste, par ailleurs, sur la nécessité de nuancer un modèle centre-

<sup>126</sup> M.V. WOESSNER, *Heidegger in America*, op. cit.

<sup>127</sup> Il s'agit ici de Howard Paul Becker (1899-1960), professeur de sociologie à l'Université du Wisconsin à Madison, et non de Howard Saul Becker.

<sup>128</sup> M. FOURNIER, « La postérité d'Émile Durkheim en Amérique du Nord », art. cit.

<sup>129</sup> L. RODRÍGUEZ MEDINA, *The circulation of European knowledge*, op. cit.

<sup>130</sup> M. HAUCHECORNE, *La gauche américaine en France*, op. cit.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 292-293.

<sup>132</sup> M. WEBER, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, op. cit.

périphérie dans la diffusion des idées, selon lequel le savoir se propagerait en ligne droite du centre vers la périphérie : la circulation et l'importation des théories de la justice en France sont passées par les marges (disciplinaires, politiques et francophones)<sup>133</sup>.

Romain Pudal recourt également à une explication en termes éthiques lorsqu'il analyse les raisons derrière la faible diffusion de la philosophie analytique en France, qu'il met en relief avec le contexte académique français, structuré par la figure de l'« intellectuel·le ». Assumer un *ethos* analytique comporterait un coût trop élevé dans ce contexte, puisque cela supposerait de « [r]enoncer à la figure de l'intellectuel français, promouvoir une éthique rationaliste rigoureuse pour ne pas dire rigoriste, militer en faveur d'une morale de la science et de la recherche quasi puritaine, tels seraient donc les impératifs du “véritable” philosophe analytique<sup>134</sup> ».

Néanmoins, ainsi que le note J. Platt, « le problème de ces explications c'est qu'elles n'indiquent pas pourquoi *ces* personnes se sont intéressées à des chercheurs et, bien plus, pourquoi, une fois leur engagement en leur faveur acté, elles auraient obtenu du succès dans leur recrutement ; quelque chose de plus s'avère nécessaire<sup>135</sup> ». À cette remarque L. Scaff propose de recourir à la contingence historique pour explication, autrement dit le hasard ; cependant que H.-P. Müller appréhende la formation de groupe par leurs intérêts communs. L'exemple de René König, un sociologue central en Allemagne après la Deuxième Guerre mondiale, incarne la limite à laquelle toute entreprise individuelle de réception se confronte : « [B]ien que König s'assurât un succès considérable dans la sociologie allemande, grâce à ses nombreuses initiatives (...) il ne parvint pas à installer Durkheim comme un auteur dominant de sociologie en Allemagne<sup>136</sup> ».

Résumons le rappel de J. Platt : « quelque chose de plus s'avère nécessaire<sup>137</sup> », non seulement pour que l'action individuelle ou collective rencontre le succès, mais aussi pour l'explication sociologique ; les individus ne flottent pas dans un espace immatériel, sans toujours entrer directement en contact : ils·elles se déplacent dans une partie

---

<sup>133</sup> Mathieu HAUCHECORNE, « Le polycentrisme des marges. Les “filiales” belge et québécoise d'importation de la philosophie politique étatsunienne contemporaine en France », *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, 2011, n° 15, paragr. 1.

<sup>134</sup> Romain PUDAL, « La difficile réception de la philosophie analytique en France », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2004, vol. 2, n° 11, p. 95.

<sup>135</sup> J. PLATT, « The United States Reception of Durkheim's “The Rules of Sociological Method” », art. cit., p. 94-95 [souligné dans l'original] [TO 0.13].

<sup>136</sup> H.-P. MÜLLER, G. FITZI et N. MARCUCCI, « Interview by Gregor Fitzzi and Nicola Marcucci with Hans-Peter Müller on the reception of Émile Durkheim in Germany. Berlin », art. cit., p. 402 [TO 0.14].

<sup>137</sup> J. PLATT, « The United States Reception of Durkheim's “The Rules of Sociological Method” », art. cit., p. 95 [TO 0.15].

spécifique de l'espace social que l'on peut, à la suite de P. Bourdieu, définir comme un champ.

Dans ses cours au Collège de France, P. Bourdieu mettait ses auditeur·rices en garde à propos de la notion de champ, car elle « n'est pas une thèse, ni ce qu'on appelle d'ordinaire une théorie. J'avais indiqué dès le premier emploi que j'avais fait de la notion que c'était une manière de penser, une sorte de terme mnémotechnique qui, devant un problème, fournit des techniques de construction de l'objet<sup>138</sup> ». Dans le sillage de cet avertissement, la notion de champ doit d'abord être comprise en tant qu'orientation méthodologique et théorique, plutôt qu'outil prêt à l'emploi et applicable à n'importe quelle situation. Une nuance supplémentaire, de prime importance, concerne la distinction entre espace social et champ, selon laquelle tout espace social ne correspond pas à un champ. En effet, si « le monde social ne fonctionne pas toujours *en tant que* champ<sup>139</sup> », c'est bien parce que le champ désigne une modalité particulière d'existence de l'espace social, comme champ de forces et champ de luttes. Le champ requiert un équilibre entre les actions des agents, constamment réactualisé par les agents, et qui s'incarne dans divers éléments : les dispositions incorporées d'un·e individu·e, *i.e.* l'*habitus* et le capital, *i.e.* un type spécifique de disposition ou compétence reconnu par le champ. On peut observer la présence d'un coût d'entrée au champ — le fait de posséder un doctorat pour le champ académique par exemple. Malgré le nationalisme méthodologique — souligné par Wiebke Keim<sup>140</sup> — qui sous-tend la notion chez P. Bourdieu — *i.e.* considérer l'État-nation comme l'unité spatiale de référence<sup>141</sup> —, celle-ci nous paraît adéquate pour étudier la réception de savoirs dans les espaces académiques contemporains, car ils fonctionnent très souvent *en tant que* champs.

Michèle Lamont propose en 1987 une analyse de la circulation et de la réception de Jacques Derrida en France et aux États-Unis d'Amérique<sup>142</sup>. Elle s'intéresse plus spécifiquement aux opérations de légitimation de théories interprétatives et cherche donc à mettre en lumière les mécanismes par lesquels la pensée de J. Derrida apparaît peu à

---

<sup>138</sup> Pierre BOURDIEU, *Sociologie Générale Vol. 1. Cours au Collège de France 1981-1983*, Paris, Seuil, 2019 [2015], p. 532.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 534 [souligné par l'auteur].

<sup>140</sup> Wiebke KEIM, « Conceptualizing Circulation of Knowledge in the Social Sciences » dans Wiebke KEIM et al. (éds.), *Global Knowledge Production in the Social Sciences: Made in Circulation*, Farnham, Ashgate, 2014, p. 91.

<sup>141</sup> Nous nous permettons de renvoyer à Laurent AFRESNE, Clara Inés RUVITUSO et Gernot SAALMANN, « Field-theory and the circulation of academic knowledge » dans Wiebke KEIM et Leandro RODRÍGUEZ MEDINA (éds.), *Routledge Handbook of Academic Knowledge Circulation*, Londres, Taylor & Francis Ltd. [Sous presse].

<sup>142</sup> M. LAMONT, « How to Become a Dominant French Philosopher », art. cit.



peu légitime dans le contexte français et le contexte états-unien. Elle définit la légitimation intellectuelle « comme le processus par lequel une théorie est reconnue partie intégrante d'un champ — comme quelque chose qui ne peut être ignoré par celles et ceux qui se définissent, et sont définis, en tant que participants légitimes dans la construction d'un champ cognitif<sup>143</sup> ». En étudiant finement les manières dont les œuvres de J. Derrida sont progressivement reconnues légitimes en France et aux États-Unis d'Amérique, M. Lamont explicite leurs différences : en France, c'est principalement dans les cercles philosophiques que les travaux de nature philosophiques de J. Derrida apparaissent légitimes, parce qu'il y traite une question essentielle – l'avenir de la philosophie – en se référant à des auteurs canoniques (F. Nietzsche, E. Husserl, M. Heidegger), etc. ; cependant qu'aux États-Unis d'Amérique, c'est surtout dans des départements de critique littéraire que J. Derrida s'avère mobilisé, à partir du milieu des années 1970 lorsque la centralité de J. Derrida dans le champ philosophique français diminue et que ses propres recherches délaissent le travail philosophique. De manière générale, l'hypothèse principale de M. Lamont considère que la légitimation d'une théorie ne dépend pas de ses qualités intrinsèques, mais de systèmes culturels et institutionnels, autrement dit d'un état du champ.

Si la notion de champ peut paraître relativement abstraite et donc difficile à appréhender, l'analyse factorielle – plus précisément l'analyse des correspondances multiples (ACM) – désigne la méthode généralement employée pour mettre en lumière l'espace des positions et les relations entre celles-ci à un instant donné.

D'un point de vue technique, les données brutes apparaissent sous la forme d'un nuage de points dans un espace qui a autant de dimensions qu'il y a de variables introduites dans l'analyse. L'ACM cherche alors à construire un nouvel espace sur lequel sont projetés les points du nuage initial. Ce nouvel espace est conçu de manière à concentrer le maximum de l'information contenue dans les données initiales, à partir d'un minimum de dimensions<sup>144</sup>.

Si l'ACM permet de *construire* l'espace des positions, elle ne fournit aucune indication qualitative sur la manière dont les individus concernés se représentent cet espace, ni comment ils·elles perçoivent leurs possibilités de mouvement, etc. L'ACM est donc une méthode qui en appelle d'autres pour donner chair à cet espace.

---

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 586 [TO 0.16].

<sup>144</sup> Félicité DES NETUMIERES, « Méthodes de régression et analyse factorielle », *Histoire & Mesure*, 1997, vol. 12, n° 3-4, p. 276.

Ce [que l'ACM] conduit à appréhender comme des positions sont, pour les agents sociaux, des points de vue, avec les perspectives spécifiques et partielles qui les accompagnent, à partir desquels ils perçoivent l'univers social. Dans ces conditions, l'utilisation dans le commentaire d'une ACM d'extraits d'entretiens apporte des informations absentes du matériel statistique soumis à l'ACM, bien que nécessaires à sa compréhension<sup>145</sup>.

À notre connaissance, l'élaboration de principes pour la construction d'ACM transnationales n'a pas encore été menée. Il faut garder à l'esprit que la possibilité de construction d'une ACM dépend aussi des données disponibles – annuaires, individus que l'on peut contacter, etc. – et de leur qualité. Comme le souligne L. Rodríguez Medina, dans un contexte académique dans lequel les institutions sont les principales pourvoyeuses d'informations, sitôt que celles-là sont faiblement développées, il devient irréalisable de recueillir les données suffisantes pour la production d'une ACM<sup>146</sup>.

En choisissant d'étudier la circulation et la réception d'E. Said en France, Clarisse Fordant et Mohamed Amine Brahimi<sup>147</sup> optent pour un cas d'étude de la réception dans lequel il s'avère possible de mobiliser l'ACM. En combinant une étude des auteur·rices et des citations des travaux d'E. Said, les auteur·rices parviennent non seulement à construire cet espace des positions, mais à lui donner la profondeur suffisante par le recours à la prosopographie :

[Premièrement], les autrices ont plus souvent cité Said positivement que les auteurs[, deuxièmement] Said a été approché de manière bien plus critique en Europe de l'Ouest qu'en Amérique du Nord[, troisièmement] ce sont les chercheur·es en littérature qui ont une appréciation générale positive de Said, cependant que les historien·nes et politistes ont été principalement critiqués<sup>148</sup>.

Incorporer le champ dans les préoccupations permet également de s'intéresser à l'histoire institutionnelle ou bien à l'histoire des débats et controverses structurant le champ.

---

<sup>145</sup> Julien DUVAL, « L'analyse des correspondances et la construction des champs », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2013, vol. 5, n° 200, p. 119.

<sup>146</sup> Leandro RODRÍGUEZ MEDINA, *Centers and Peripheries in Knowledge Production*, New York & Londres, Routledge, 2014, p. 21 & 28-29 & 197.

<sup>147</sup> Mohamed Amine BRAHIMI et Clarisse FORDANT, « The Controversial Receptions of Edward Said. A Sociological Analysis of Scientific Citations », *Sociologica*, 2017, n° 1 [En ligne] ; Clarisse FORDANT et Mohamed Amine BRAHIMI, « The Reception of a “Traveling Theory”: Edward Said's Citations in the French Academic Publishing Space » dans Gisèle SAPIRO, Marco SANTORO et Patrick BAERT (éds.), *Ideas on the Move in the Social Sciences and Humanities: The International Circulation of Paradigms and Theorists*, Cham, Springer International Publishing, 2020, p. 347-364.

<sup>148</sup> C. FORDANT et M.A. BRAHIMI, « The Reception of a “Traveling Theory” », art. cit., p. 348 [TO 0.17].

Les principales institutions dans la circulation contemporaine du savoir académique demeurent les universités, qui fonctionnent comme « l'organisation épistémique quintessentielle, dans la compétition pour des individus talentueux, dans un contexte global de rareté d'experts hautement qualifiés<sup>149</sup> ». Les universités jouent donc un rôle actif dans la construction et structuration du champ académique, puisque les plus puissantes d'entre elles sont capables de changer les règles du champ et d'attirer l'actif le plus précieux : des travailleur·ses qualifié·es.

Le pouvoir de structuration des universités s'appuie également sur les ressources d'exploration scientifique qu'elles offrent à ses membres, qu'elles relèvent du collectif – laboratoires – ou de l'individuel — chercheur·ses. Ces moyens, qui répondent souvent à des critères stratégiques, fonctionnent comme condition de félicité ou de non-félicité de circulation et de réception. Philippe Besnard montre la manière dont la réception états-unienne d'É. Durkheim, en particulier celle du *Suicide*<sup>150</sup>, survient dans un contexte général de « retour aux fondateurs européens [majoritairement continentaux]<sup>151</sup> », sous l'impulsion du département de sociologie d'Harvard, fondé en 1931. Ce retour permet au département et ses membres de « se démarquer de la tradition d'étude de la désorganisation sociale identifiée à l'École de Chicago<sup>152</sup> ». Cette impulsion incita les membres de l'« École de Chicago » à opérer à leur tour une reprise d'É. Durkheim, au-delà du *Suicide*, de telle manière que « Émile Durkheim n'est donc plus principalement lu pour la méthodologie et le *Suicide*, mais aussi pour la philosophie, l'éducation, la politique, la morale, la théorie de la connaissance, la religion, bref l'ensemble de l'œuvre<sup>153</sup>. ». Les usages différenciés se révèlent ainsi non seulement le fruit de visées intellectuelles divergentes, mais également de stratégies opposées.

Les citations ont du sens, elles remplissent un but et répondent à des intérêts spécifiques : la manière dont un·e chercheur·e mobilise un·e auteur·rice et ses travaux possèdent un sens qui doit être étudié. Rappelons ici ce que S. Dufoix précisait à propos de la sociosémantique des usages du terme « diaspora » qu'il développait :

---

<sup>149</sup> L. RODRÍGUEZ MEDINA, *The circulation of European knowledge, op. cit.*, p. 14 [TO 0.18].

<sup>150</sup> Émile DURKHEIM, *Le Suicide : Étude de sociologie*, 14<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2013 [1897].

<sup>151</sup> Philippe BESNARD, « La destinée du “Suicide” : Réception, diffusion, postérité » dans *Études durkheimiennes*, Genève, Librairie Droz, 2003, p. 242.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>153</sup> M. FOURNIER, « La postérité d'Émile Durkheim en Amérique du Nord », art. cit., p. 414.

L'historicité est (...) conçue non comme une simple contextualisation, mais comme l'analyse d'une évolution sur le temps long – évolution du sens et des types d'usage des termes considérés – partant du principe que cette évolution ne s'inscrit pas dans une « histoire de mot » où des logiques internes présideraient à son évolution, mais bien à l'intérieur de conditions de possibilité – sociales, politiques, intellectuelles – de ces usages<sup>154</sup>.

Fonder une telle sociosémantique des usages faits des œuvres et de leurs auteur·rices doit être possible ; l'auteur·rice devant ici être saisi·e comme un élément dont on peut faire un usage particulier. Les intérêts auxquels répondent ces usages ne s'incarnent pas uniquement dans des œuvres individuelles ou plus généralement des travaux écrits ; ils peuvent aussi s'exprimer dans d'autres types d'institutions : des groupes de recherche<sup>155</sup> ou des disciplines<sup>156</sup>. La référence à un savoir spécifique qui circule peut permettre la consolidation d'un (sous-)champ académique<sup>157</sup>, dont la structuration devient notamment visible dans les épisodes de débats et de controverses.

Partir des débats scientifiques et des controverses représente depuis les années 1980 une façon fructueuse d'étudier les pratiques scientifiques<sup>158</sup>, au point que ces deux institutions constituent des espaces privilégiés d'observation de la fabrique du champ scientifique. Ils composent en effet des espaces dans lesquels les coutures des disciplines apparaissent, puisqu'on y propose, discute, entérine ou opère de nouvelles définitions ; mais aussi les espaces dans lesquels, dans les cas les plus excessifs, la scientificité ou la légitimité d'un·e auteur·rice, d'une théorie, d'une discipline s'avère en jeu, révélant ainsi de manière paroxystique la fonction classificatrice de ces débats.

J. Platt examine les polémiques qu'ont suscitées *Les Règles de la méthode sociologique* pour identifier les interprétations qui « sont susceptibles d'avoir été reprises par d'autres auteurs (quoiqu'avec un certain décalage) et d'avoir été les plus influentes sur le long terme<sup>159</sup> ». H.-P. Müller indique également dans quelle mesure ces débats constituent une part importante de la vie intellectuelle, puisqu'une inadéquation entre les idées d'un·e auteur·rice et l'état des débats dans un champ spécifique peut faciliter ou

---

<sup>154</sup> Stéphane DUFOIX, *La Dispersion : Une histoire des usages du mot diaspora*, Paris, Amsterdam, 2011, p. 27.

<sup>155</sup> M. FOURNIER, « La postérité d'Émile Durkheim en Amérique du Nord », art. cit.

<sup>156</sup> M. HAUCHECORNE, *La gauche américaine en France*, op. cit.

<sup>157</sup> Tomás UNDURRAGA, Sasha MUDD et Gonzalo AGUIRRE, « Knowledge circulation and the institutionalisation of climate science as a new academic field » dans Wiebke KEIM et Leandro RODRÍGUEZ MEDINA (éds.), *Routledge Handbook of Academic Knowledge Circulation*, Londres, Taylor & Francis Ltd. [Sous presse].

<sup>158</sup> S. SHAPIN et S. SCHAFFER, *Léviathan et la pompe ?*, op. cit.

<sup>159</sup> J. PLATT, « The United States Reception of Durkheim's "The Rules of Sociological Method" », art. cit., p. 95 [TO 0.19].

compliquer la réception d'un·e auteur·rice ; H.-P. Müller mobilise l'exemple de *De la Division du travail social*<sup>160</sup> d'É. Durkheim, qui n'examinait pas toute la littérature germanophone existante sur le sujet et paraissait donc incomplet aux yeux de chercheur·ses germanophones<sup>161</sup>. De la même manière que l'approche strictement individuelle apparaissait nécessaire, mais insuffisante, il semble en aller de même pour une approche uniquement du champ. L'adoption d'une démarche plus englobante se révèle dès lors indispensable.

Plusieurs variantes d'une telle combinaison s'avèrent possibles, qu'elles soient théorisées ou plus lâches. L'histoire des idées connaît en France de solides développements ces dernières décennies<sup>162</sup>, en particulier en science politique. À la suite des travaux de l'« École de Cambridge » – en particulier de Quentin Skinner<sup>163</sup> – et inspiré·es par les remarques de P. Bourdieu à propos de la « circulation internationale des idées<sup>164</sup> », plusieurs chercheur·ses contribuent à une histoire sociale des idées politiques, qui vise « l'application des techniques d'enquête ordinaires des sciences sociales à l'étude de la pensée politique<sup>165</sup> ». Celle-ci est distinguée selon trois niveaux : théorique ; idéologique ; des structures mentales et des schèmes de perception. L'ambition s'avère grande puisqu'il s'agit de replacer la production des idées politiques dans le tissu social dans lequel elles s'inscrivent, sans sacrifier l'analyse des idées en question.

[P]our mener à bien cette histoire sociale des idées (politiques ou non), il faudrait disposer d'une histoire et d'une sociologie des intellectuels, des revues, des journalistes, de l'édition, de la télévision, voire de la communication, etc. Enfin, (...) une sociologie de la réception est pleinement partie prenante de l'histoire sociale des idées. Au-delà de cet objectif (bien difficile) d'exhaustivité, c'est la manière dont il faut mener cette sociologie des producteurs et des

---

<sup>160</sup> Émile DURKHEIM, *De la division du travail social*, 8<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2013 [1893].

<sup>161</sup> H.-P. MÜLLER, G. FITZI et N. MARCUCCI, « Interview by Gregor Fitzi and Nicola Marcucci with Hans-Peter Müller on the reception of Émile Durkheim in Germany. Berlin », art. cit., p. 406.

<sup>162</sup> Pour une vue d'ensemble, voir le dossier publié dans la *Revue d'Histoire moderne et contemporaine* en 2012 : Philippe MINARD (éd.), « Regards sur l'histoire intellectuelle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2012, vol. 59-4bis, n° 5, p. 5-148.

<sup>163</sup> Quentin SKINNER, *Les fondements de la pensée politique moderne*, traduit par Jérôme GROSSMAN et Jean-Yves POUILLOUX, Paris, Albin Michel, 2001 [1978].

<sup>164</sup> P. BOURDIEU, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », art. cit.

<sup>165</sup> Mathieu HAUCHECORNE et Frédérique MATONTI, « Actualité de l'histoire sociale des idées politiques », *Raisons politiques*, 2017, vol. 67, n° 3, p. 9.

intermédiaires qui importe. Celle-ci n'a de sens que si elle évite un déterminisme mécanique<sup>166</sup>.

Un dossier paru dans *Raisons politiques* en 2017, sous la direction de M. Hauchecorne et F. Matonti<sup>167</sup>, présente un ensemble d'études qui appliquent ces principes méthodologiques. Kevin Brookes dans son examen du groupe des « Nouveaux Économistes », principal importateur du néo-libéralisme à la sauce états-unienne à partir des années 1970, montre comment ses membres formaient une communauté intellectuelle<sup>168</sup>, qui profita d'un contexte favorable à la propagation de ces idées, notamment par la création de groupes de réflexions et de journaux grand public qui chroniquent la vie intellectuelle<sup>169</sup>.

F. Matonti insiste également sur la centralité des outils de diffusion, en particulier les revues universitaires. L'étude des *Cahiers pour l'analyse* met en lumière comment ceux-ci servirent d'espace dans lequel s'élabora une « équivalence entre radicalité intellectuelle et radicalité politique<sup>170</sup> », qui participa plus généralement à la politisation du structuralisme dans les années 1960<sup>171</sup>. L'étude d'une revue permet aussi de révéler comment celle-ci s'inscrit dans une histoire plus large de recompositions intellectuelles dont elle est le fruit : ainsi de la revue *Multitudes* étudiée par Antoine Aubert, fruit des différentes réarticulations dans la fabrique intellectuelle de l'extrême gauche dans l'après-1968<sup>172</sup>.

Si l'histoire sociale des idées politiques garde à l'esprit la nécessité d'une dimension sociologique et que nombre de ses résultats valent également pour la sociologie historique du contemporain que nous cherchons à mettre en œuvre, nous nous en distinguons sur un point : l'analyse des contextes sert de voie d'accès à l'histoire sociale des idées politiques et à la fabrique du politique, cependant que nous examinons

---

<sup>166</sup> Frédérique MATONTI, « Plaidoyer pour une histoire sociale des idées politiques », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2012, vol. 59-4bis, n° 5, p. 100.

<sup>167</sup> Mathieu HAUCHECORNE et Frédérique MATONTI (éds.), « Actualité de l'histoire sociale des idées politiques », *Raisons politiques*, 2017, vol. 3, n° 67, p. 5-203.

<sup>168</sup> Au sens de Rémy RIEFFEL, *La tribu des clercs : Les intellectuels sous la V<sup>e</sup> République, 1958-1990*, Paris, Calmann-Lévy, 1993.

<sup>169</sup> Kevin BROOKES, « Un "libéralisme scientifique" contre les gauches : La réception du néo-libéralisme américain en France dans les années 1970 », *Raisons politiques*, 2017, vol. 67, n° 3, p. 71-94.

<sup>170</sup> Frédérique MATONTI, « Retour au concept : Le structuralisme des *Cahiers pour l'analyse* », *Raisons politiques*, 2017, vol. 67, n° 3, p. 12.

<sup>171</sup> Frédérique MATONTI, « La politisation du structuralisme. Une crise dans la théorie », *Raisons politiques*, 2005, vol. 2, n° 18, p. 49-71.

<sup>172</sup> Antoine AUBERT, « Multitudes : Aux origines d'une revue radicale », *Raisons politiques*, 2017, vol. 67, n° 3, p. 31-47.

la circulation et la réception d'idées académiques, dont un usage politique s'avère possible.

Une autre variante de la combinaison d'une approche individuelle à une approche du champ permet par exemple à Po-Fang Tsai, dans son étude sur la réception chinoise et taïwanaise de M. Weber, de montrer comment « des chercheurs ont d'abord introduit Weber comme une alternative à la sociologie états-unienne et britannique, alors dominante<sup>173</sup> ». Cela culmina dans les années 1980 avec ce que P.-F. Tsai nomme *fièvre wébérienne*, durant laquelle « la transformation de Weber d'économiste historien du capitalisme en analyste de la culture moderne, en figure des médias de masse célébrée par des journalistes, mais aussi des chercheurs en sciences humaines et sciences sociales<sup>174</sup> » réussit parce que « les chercheurs<sup>175</sup> relurent Weber pour en éliminer tout élément relatif au paradigme de la modernisation<sup>175</sup> ». Cet intérêt pour M. Weber prit naissance dans un déficit intellectuel local identifié par des chercheur·ses chinois·es et taïwanais·es : l'absence d'une théorie de la modernisation qui ne reposerait pas sur la sociologie états-unienne ; cette dernière ayant été rejetée, car jugée inadéquate par ces chercheur·ses pour appréhender les spécificités chinoises et taïwanaises. La réception de M. Weber apparaît alors motivée par des intérêts personnels, collectifs et stratégiques, qui façonnent à nouveaux frais l'œuvre reçue. La réception servant un but, *ce qui est reçu possède un sens*.

L. Rodríguez Medina offre un autre exemple contemporain d'approche hybride, fondée sur une herméneutique matérielle qui se penche sur les dimensions matérielles des manières de lire un texte. Cette méthode conjugue une approche textuelle des manières dont « un texte a été lu dans différents contextes<sup>176</sup> », à une approche matérielle « selon laquelle la dimension matérielle des objets (des instruments scientifiques aux livres) joue un rôle important dans ses significations implicites et explicites<sup>177</sup> ». Le recours à des approches combinées conduit l'auteur à reconceptualiser le savoir, comme « un ensemble (plus ou moins) organisé de propositions, mais aussi comme un dispositif matériel. En pratique, le savoir est (re)configuré en étant introduit dans un réseau d'individus et d'objets qui augmentent ou diminuent la possibilité de circuler<sup>178</sup> ».

---

<sup>173</sup> Po-Fang TSAI, « The Introduction and Reception of Max Weber's Sociology in Taiwan and China », *Journal of Sociology*, 2016, vol. 52, n° 1, p. 119 [TO 0.20].

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 122 [TO 0.21].

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 119 [TO 0.22].

<sup>176</sup> L. RODRÍGUEZ MEDINA, *The circulation of European knowledge, op. cit.*, p. 15 [TO 0.23].

<sup>177</sup> *Ibid.* [TO 0.24].

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 17 [TO 0.25].

L. Rodríguez Medina mobilise la théorie du positionnement de Patrick Baert, selon laquelle un·e auteur·rice se situe soi-même et ses collègues par ses publications et divers dispositifs rhétoriques<sup>179</sup>. Une telle approche paraît parfaitement compatible avec une conception transnationale de l'espace académique comme champ, puisqu'elle intègre les stratégies à l'œuvre dans les processus de réception, et les façons dont ces stratégies se déploient.

En combinant le concept d'« intervention intellectuelle » – ce par quoi sont désignées les manières utilisées par un·e auteur·rice pour se situer – à celui de « travail aux frontières<sup>180</sup> » (« *boundary work* »<sup>181</sup>) – la fabrique des frontières disciplinaires à l'aide d'« objets-frontières<sup>182</sup> » (« *boundary object* ») –, L. Rodríguez Medina propose un modèle complexe d'approche en termes de centres et périphéries, d'inspiration bourdieusienne : puisque les différents agents du champ bénéficient d'un poids variable selon leurs capitaux, il existe une « relation asymétrique entre le savoir local et le savoir étranger<sup>183</sup> ». Ce contexte conduit alors à la mise en lumière d'un type spécifique d'objet-frontière : l'« objet subordonnant » (« *subordinating object* »), qui correspond aux « biens académiques produits dans les champs métropolitains qui, étant donné les puissants réseaux symboliques et matériels mobilisés durant leurs productions, sont en mesure de façonner le champ récepteur et, ce faisant, de structurer des carrières académiques<sup>184</sup> ».

Comme nous l'avions indiqué plus tôt, ces enquêtes se concentrent principalement – si ce n'est uniquement – sur la réception de chercheurs européens blancs et décédés, qui plus est dans seulement deux directions : du Nord vers le Nord ou du Nord vers le Sud. Elles souffrent par conséquent de trois biais que nous avons déjà identifiés<sup>185</sup> : l'androcentrisme, l'eurocentrisme et le thanatocentrisme.

Concernant nos trois auteur·rices, quelques textes ont proposé des éléments d'analyse et d'interprétation de leur trajectoire. À propos d'A. Mbembe,

---

<sup>179</sup> Patrick BAERT, « Positioning Theory and Intellectual Interventions », *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 2012, vol. 42, n° 3, p. 304-324.

<sup>180</sup> Nous reprenons ici la traduction de *boundary work* proposée dans Jean-Baptiste SUQUET, Damien COLLARD et Nathalie RAULET-CROSET, « L'organisation d'un management collaboratif entre acteurs publics et acteurs civils : Le rôle d'organisation frontière d'une association d'insertion dans l'emploi pour les jeunes diplômés », *Gestion et management public*, 2020, vol. 8, n° 1, p. 10.

<sup>181</sup> M. LAMONT et V. MOLNÁR, « The Study of Boundaries in the Social Sciences », art. cit.

<sup>182</sup> Nous reprenons ici la traduction de « *boundary object* » proposée dans Pascale TROMPETTE et Dominique VINCK, « Retour sur la notion d'objet-frontière », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2009, vol. 3, n° 1, p. 5.

<sup>183</sup> L. RODRÍGUEZ MEDINA, *Centers and Peripheries in Knowledge Production*, op. cit., p. 5 [TO 0.26].

<sup>184</sup> L. RODRÍGUEZ MEDINA, *The circulation of European knowledge*, op. cit., p. 2 [TO 0.27].

<sup>185</sup> Nous nous permettons de renvoyer à Laurent AFRESNE, « “Épistémologies du Sud” au Nord », art. cit.



Gabriel Blouin Genest et David Grondin<sup>186</sup> choisissent d'étudier celle d'A. Mbembe pour appréhender la force que la langue exerce sur la circulation et la réception d'un·e auteur·rice. En effet, le chapitre postule l'idée suivante : « La trajectoire complexe de l'auteur postcolonialiste Achille Mbembe, qui | a dû être traduit du français à l'anglais pour se faire connaître – même en français – reflète les rapports de force inhérents à la langue dans la production de la connaissance<sup>187</sup>. ». Ainsi que le reconnaissent les auteurs, la situation se révèle toutefois plus complexe qu'un simple passage d'A. Mbembe d'une écriture en français à une écriture en anglais. Comme nous le verrons par la suite, à partir du début des années 1990, A. Mbembe s'investit dans la traduction de ses textes du français vers l'anglais et publie dans une revue dont l'ascension au cours des années 1990 lui bénéficiera – *Public Culture* – sans pour autant renoncer au français en tant que langue d'écriture principale. La question de la langue d'écriture constitue un facteur important de circulation, dans un champ universitaire mondial toujours plus dominé par la langue anglaise<sup>188</sup>.

Jean-Yves Le Talec, dans son enquête sur l'évolution des *men's studies* aux *masculinity studies*, s'attarde sur la figure principale de ces dernières qu'est R. Connell et propose une hypothèse qui expliquerait ce qu'il estime être la faible diffusion des écrits de R. Connell en France. Selon lui, sa réception pâtirait d'un brouillage disciplinaire<sup>189</sup> la concernant : elle « qui a mené l'essentiel de sa carrière universitaire en Australie, [qui a] auparavant travaillé sur les rapports de classe, [s]es allusions à la *New Left* et au changement social, [s]es références explicites au genre et au féminisme, évoquent inévitablement une inscription dans le projet des *Cultural Studies* britanniques<sup>190</sup> », en sus de sa référence au concept d'hégémonie dans son acception gramscienne. Ce serait donc

---

<sup>186</sup> Gabriel BLOUIN GENEST et David GRONDIN, « “This is Africa”... L'empire au cœur des Relations internationales et l'anglais comme langue impériale : Le silence postcolonial à travers le cas d'Achille Mbembe » dans Hélène PELLERIN (éd.), *La perspective en Relations internationales*, Outremont, Athéna Éditions, 2010, p. 217-249.

<sup>187</sup> Hélène PELLERIN, « Introduction. De la perspective et de sa pertinence dans l'étude des Relations internationales » dans Hélène PELLERIN (éd.), *La perspective en Relations internationales*, Outremont, Athéna Éditions, 2010, p. 27-28.

<sup>188</sup> Abram de SWAAN, « English in the Social Sciences » dans Ulrich AMMON (éd.), *The Dominance of English as a Language of Science: Effects on Other Languages and Language Communities*, Berlin & New York, Mouton de Gruyter, 2001, p. 71-84 ; Abram de SWAAN, *Words of the World: The Global Language System*, Cambridge & Malden, Polity, 2001 ; Karen BENNETT, « English as a Lingua Franca in Academia: Combating Epistemicide through Translator Training », *The Interpreter and Translator Trainer*, 2013, vol. 7, n° 2, p. 169-193.

<sup>189</sup> Julien DEBONNEVILLE, « (Re)connaissances anthropologiques du postcolonial : Circulations, résistances et institutionnalisations », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2017, vol. 11, n° 3, p. 290.

<sup>190</sup> Jean-Yves LE TALEC, « Des *Men's Studies* aux *Masculinity Studies* : Du patriarcat à la pluralité des masculinités », *SociologieS*, 2016, Dossiers, paragr. 18.

par association avec un courant d'idées longtemps marginal en France que s'expliquerait la faible diffusion des recherches de R. Connell, à propos des masculinités<sup>191</sup>.

---

<sup>191</sup> *Ibid.*

## *Conditions externes et facteurs internes de la réception d'œuvres scientifiques*

Notre revue de littérature met en lumière les diverses manières existantes pour étudier la circulation et la réception de savoirs académiques dans le cadre de la science sociale. Si l'on trouve quelques principes de théorisation et de conceptualisation – notamment chez L. Rodríguez Medina – rares demeurent les textes qui posent la question de la nature de la réception et élaborent un modèle théorique à partir duquel travailler, dans la même veine que les écrits de G. Lanson, des linguistes du CLP ou bien de H. R. Jauss.

Dans son article de 1987, dans lequel elle soutient l'hypothèse selon laquelle la légitimation d'une théorie dérive avant tout de systèmes institutionnels et culturels, plutôt que de ses qualités intrinsèques, M. Lamont propose quelques éléments de base d'une théorie de la légitimation intellectuelle de théories interprétatives. Elle affirme en premier lieu que cette légitimation dépend de deux processus simultanés :

(1) les processus par lesquels le producteur se définit lui-même et sa théorie comme importants, légitimant et institutionnalisant cette revendication en produisant des œuvres respectant certains prérequis académiques, en explicitant sa contribution à un champ cognitif et en créant des équipes de recherche, des instituts de recherche, et ainsi de suite ; (2) le processus par lequel les pairs d'abord, puis le public intellectuel définissent et évaluent une théorie et son producteur comme importants et, agissant ainsi, participent à la construction de la théorie et à l'institutionnalisation de cette théorie et de son auteur<sup>192</sup>.

Par ailleurs, M. Lamont explore la question de la légitimation de cette œuvre dans deux contextes distincts : la France et les États-Unis d'Amérique. Selon elle, l'adaptabilité de l'œuvre derridien constitue la condition majeure qui permet cette double légitimation. En effet, « de critique du structuralisme pour un large public français à un [travail] qui intéresse principalement les critiques littéraires états-uniens, [l'adaptabilité] est une des plus importantes conditions de son succès dans ces deux marchés culturels distincts, et parfois divergents. Pour être définies comme importantes, des théories doivent être recadrées et reformulées pour devenir compréhensibles et pertinentes pour de nouveaux publics<sup>193</sup> ».

---

<sup>192</sup> M. LAMONT, « How to Become a Dominant French Philosopher », art. cit., p. 586 [TO 0.28].

<sup>193</sup> *Ibid.*, p. 615-616 [TO 0.29].

M. Lamont identifie un deuxième ensemble de conditions, déjà indiqué ci-dessus : la somme des mécanismes institutionnels qui vont bénéficier à la circulation et la réception de la théorie. Ainsi, selon M. Lamont, « la légitimation intellectuelle dépend de supports institutionnels, l'accès à ces supports institutionnels de collaborations intellectuelles et le capital culturel joue un rôle important en tant qu'il bloque ou facilite l'accès aux cercles intellectuels et institutions qui affectent les processus d'institutionnalisation<sup>194</sup> ».

Si M. Lamont reconnaît que le style de J. Derrida a pu opérer en sa faveur<sup>195</sup>, c'est toutefois sur un rejet des qualités intrinsèques des théories que M. Lamont fonde sa théorie de la légitimation intellectuelle. C'est en partie en réponse à ce rejet, qui nous semble trop catégorique, que W. Keim part d'une prise en compte de ces qualités internes, et ce dans une série de textes qui met en lumière un certain nombre de distinctions essentielles<sup>196</sup>, tout en proposant un ensemble d'outils théoriques fondamentaux<sup>197</sup>.

Réfutant la radicale nouveauté des phénomènes de circulation épistémique en insistant sur l'ancienneté de ces mouvements, W. Keim effectue un retour sur les divers modèles proposés jusqu'alors pour analyser ces phénomènes : d'abord le diffusionnisme, puis dans le sillage de sa critique la circulation internationale des idées, l'histoire transnationale de la science, le cosmopolitisme, etc. Ces différents modèles fonctionnent, par ailleurs, comme des variations d'une même volonté d'étudier la circulation et qui s'appliqueraient à diverses configurations de celle-ci, faisant « référence à l'idée fondamentale selon laquelle nous ne pouvons imaginer la production de savoirs en science sociale opérant dans des espaces clos, hermétiques. C'est toujours un effort collectif qui inclut donc nécessairement un échange entre des chercheurs individuels<sup>198</sup> ».

---

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 587 [TO 0.30].

<sup>195</sup> Notamment « [parce qu'u]ne rhétorique sophistiquée semble être un prérequis structurel de légitimation intellectuelle dans la communauté philosophique française : la virtuosité rhétorique contribue à la définition des frontières statutaires et au maintien de la stratification parmi les philosophes français. Pour participer au champ, il faut jouer ce jeu rhétorique et cette caractéristique environnementale apparaît dans le travail de Derrida » (*Ibid.*, p. 592) [TO 0.31].

<sup>196</sup> W. KEIM, « Conceptualizing Circulation of Knowledge in the Social Sciences », art. cit.

<sup>197</sup> Wiebke KEIM, « La circulation internationale des savoirs en sciences sociales : Facteurs pertinents d'acceptation et de rejet des textes voyageurs », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2016, vol. 10, n° 1, p. 1-41.

<sup>198</sup> W. KEIM, « Conceptualizing Circulation of Knowledge in the Social Sciences », art. cit., p. 90 [TO 0.32].

W. Keim distingue trois modalités de la circulation : la réception, l'échange et la négociation entre théorie et pratique<sup>199</sup>. La réception désigne tout simplement la situation dans laquelle « un chercheur se saisit de théories, méthodes ou concepts forgés ailleurs et les relie à son travail<sup>200</sup> ». Selon elle, la réception peut prendre place par-delà cinq seuils : l'écart temporel ; la distance géographique ; les barrières disciplinaires ; les cloisons institutionnelles ; les distinctions hiérarchiques dans un sens *top-down*. La précédente revue de littérature a illustré chacune de ces situations.

Cette réception peut s'opérer selon quatre modalités : *simple reconnaissance* (sous la forme de mentions) ; *acceptation* (intégration plus poussée, positive dans l'ensemble) ; *modification* (le savoir s'avère reçu partiellement et modifié, car insuffisant : il constitue alors le point de départ d'un processus d'innovation ou d'hybridation) ; *rejet* (disqualification critique du savoir reçu). W. Keim ajoute « qu'il apparaît évident que la réception est nécessairement le type le plus fréquent de circulation, puisqu'elle constitue non seulement la routine quotidienne de n'importe quel chercheur en science sociale, mais aussi la première condition de ce qui peut devenir un échange<sup>201</sup> ».

Elle identifie deux conditions à la mise en place d'un échange : le partage d'un fort intérêt à la connaissance et l'existence de mécanismes qui permettent que les chercheur·ses impliqué·es se considèrent et se reconnaissent comme des partenaires valables ou bien des concurrent·es sérieux·ses. Si l'échange fonctionne en tant que prolongement logique d'un premier phénomène de réception, rappelons la mise en garde de W. Keim :

[L]'échange ne fait pas référence à des ensembles complets et finalisés de savoirs, comme par exemple des œuvres théoriques achevés qui voyageraient dans un autre espace-temps et seraient saisis par des lecteurs potentiellement ignorants de leurs auteurs, leurs historicité et conditions de production. Au contraire, le savoir en question est construit par l'échange et la distance (perçue) entre les chercheurs impliqués apparaît réduite. *L'hypothèse selon laquelle il existerait des champs académiques préexistants qui demeurent intouchés par la circulation du savoir est encore moins tenable à l'égard de l'échange, lors duquel le champ concerné est coconstruit dans le cours de l'échange*<sup>202</sup>.

---

<sup>199</sup> La négociation entre la théorie et la pratique désignant les échanges de savoir entre acteur·rices académiques et extra-académiques et ne nous intéressant ici qu'aux échanges prenant place dans l'espace académique, nous ne présenterons pas la négociation entre théorie et pratique.

<sup>200</sup> *Ibid.*, p. 94 [TO 0.33].

<sup>201</sup> *Ibid.*, p. 98 [TO 0.34].

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 100 [souligné par l'auteur] [TO 0.35].

Si W. Keim contribue ci-dessus, dans le sillage de M. Lamont, à compléter la liste de ce que l'on pourrait appeler les facteurs externes de la circulation et de la réception des savoirs – bien que cet ensemble ne se prétende pas exhaustif –, elle s'attache surtout à énumérer un nombre conséquent de facteurs internes aux textes qui doivent être pris en compte dans l'étude de la circulation et donc de la réception de ces textes.

Elle distingue entre deux grandes familles de facteurs intrinsèques : celle des *contenus* des textes et celle de ses *caractéristiques*. Parmi les contenus, elle mentionne les objets et référents empiriques du texte – les thématiques – ; les concepts mobilisés par un texte<sup>203</sup> ; les métaphores employées ; les figures conceptuelles présentes dans le texte – le recours à un nom propre ou à une théorie sur un mode métaphorique – ; la nature de la théorie à l'œuvre dans un texte.

Parmi les caractéristiques, c'est-à-dire les éléments formels d'un texte, W. Keim met en lumière : sa traductibilité ; sa commensurabilité – la possibilité de traduire d'un langage théorique à un autre une même idée – ; sa scientificité – l'ensemble, variable, de critères qu'un texte respecte pour souscrire à une qualification scientifique – ; les valeurs présentes dans le texte<sup>204</sup> ; sa conformité aux impératifs disciplinaires ; le style<sup>205</sup> ; sa complexité ; son exhaustivité ; son abstraction — la distance à des référents empiriques.

---

<sup>203</sup> La définition d'un concept et sa compréhensibilité par-delà les frontières disciplinaires, temporelles, géographiques, etc. est de la prime importance. On pourrait en déduire qu'un concept à la surface sémantique réduite – *i.e.* qui laisse peu de place à l'interprétation – serait un type de concept qui voyagerait facilement, or, « [l]a littérature sur les textes en circulation tend à indiquer que, contrairement à l'idéal méthodologique, plus un concept est élastique ou polysémique, plus sa circulation sera aisée et fructueuse » (W. KEIM, « La circulation internationale des savoirs en sciences sociales », art. cit., p. 11).

<sup>204</sup> La question des valeurs est d'autant plus épineuse dès lors que dans certaines traditions leur effacement ou leur évacuation fonctionne comme critère de scientificité. Si la question implicite est celle de l'objectivité, rappelons qu'elle a été récemment étudiée du point de vue de la philosophie par Sandra Harding (Sandra HARDING, *Objectivity and diversity: Another logic of scientific research*, Chicago, University of Chicago Press, 2015), ou encore par Donna Haraway (Donna HARAWAY, « Savoirs situés : La question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle » dans Laurence ALLARD, Delphine GARDEY et Nathalie MAGNAN (éds.), *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences — Fictions — Féminismes*, traduit par Denis PETIT et Nathalie MAGNAN, Paris, Exils, 2007 [1988], p. 107-142). Du point de vue de la science sociale, rappelons seulement certaines remarques de J.-C. Passeron, qui nous semblent toujours justes : « Si elle entend résister aux mirages des “sciences de chimère”, la sociologie doit accepter comme un “fait” – un fait comme les autres faits sociaux, un fait qu'il n'est pas en son pouvoir de transformer – la résistance objective qu'elle rencontre dans chacun de ses constats à se laisser purger de sa signification historique. Mais cette acceptation – base du contrat constitutif que recommande également à toute science le “principe de réalité” – n'équivaut nullement à l'aveu d'une scientificité moindre ou mineure. » (J.-C. PASSERON, *Le raisonnement sociologique, op. cit.*, p. 56). N'oublions pas que la science sociale est une science *historique* : « Une discipline est historique dès que ses énoncés ne peuvent, lorsqu'il s'agit de les dire vrais ou faux, être désindexés des contextes dans lesquels sont prélevées les données ayant un sens pour ses assertions. » (*Ibid.*, p. 153).

<sup>205</sup> De la même manière qu'un concept élastique semble plus facilement voyage, à rebours du sens commun qui voudrait qu'un texte formulé clairement voyage plus facilement, W. Keim souligne que le style obscur ou complexe, bénéficie non seulement d'un certain prestige, mais que son obscurité laisse potentiellement une plus grande place à l'interprétation et pourrait donc plus facilement voyager ; ce qui semble confirmer ce qu'en disait déjà M. Lamont.

W. Keim élabore dès lors un modèle qui nous semble le plus développé pour saisir ce que peuvent être les facteurs de circulation de textes. Bien que W. Keim propose quelques facteurs externes, la plupart des facteurs susmentionnés sont des facteurs internes aux textes. Si nous avons constaté dans notre état de l'art que les principaux facteurs externes relèvent des caractéristiques de l'espace dans lequel surviennent la circulation et la réception, notre travail vise également à mettre en lumière un autre type de facteurs externes, que nous pourrions nommer les facteurs individuels ; c'est-à-dire les facteurs relatifs aux individu·es, que ce soient les médiateur·rices, les lecteur·rices, etc.

Nous le verrons par la suite, mais le rapport émotionnel – c'est-à-dire la charge émotionnelle qu'un·e individu·e attache à un objet –, le rapport éthique, mais aussi la condition physique même des médiateur·rices, jouent parfois un rôle considérable dans les choix que peuvent opérer les individu·es et les possibilités qui leur sont offertes.

Dès lors, nous proposons la définition suivante de la réception et son étude : la réception constitue un moment particulier de la circulation d'un objet – un nœud dans une longue chaîne, à la manière d'une perle dans un collier –, qui désigne l'ensemble des forces dans lequel est pris l'objet et la somme des effets qu'exerce sa circulation dans un espace-temps délimité ; ces effets peuvent se rapporter à l'édition, aux individu·es, au champ, etc. La réception correspond à une période de condensation – autrement dit, de concentration et de visibilité – des conditions actives dans la circulation. Nous considérons en l'occurrence des phénomènes de réception textuelle : c'est-à-dire que l'objet étudié s'avère un·e auteur·rice et ses interventions intellectuelles. Dans la suite de notre travail, le terme « auteur·rice » désigne deux entités : l'individu·e et l'œuvre.

Une nuance supplémentaire doit être apportée. Le vocable « réception » fonctionne également sur deux plans : celui de l'appropriation d'un objet par un·e individu·e – la réception *stricto sensu* définie par W. Keim – et celui de l'ensemble de ces réceptions, abstraites de leurs particularités pour résumer le processus général, la réception *lato sensu*. Nous nous intéressons à ces deux phénomènes.

La spécificité de notre travail dérive en partie de son intérêt pour des phénomènes contemporains, si ce n'est en cours, puisque les auteur·rices que nous étudions demeurent vivant·es et continuent de publier, intervenir, etc. Notre travail s'intéresse donc à un fait social *au présent*. Il s'avère toutefois nécessaire de préciser ce que nous entendons par

présent : nous désignons par ce terme l'espace composé par la durée d'un événement, qu'elle soit très courte ou très longue importe peu. Les présents qui nous intéressent ici – les décennies au cours desquelles se déploient les réceptions de ces auteur·rices – constituent l'unité temporelle de notre travail et demeurent distincts tout en s'entrecroisant en certains points. On a donc affaire à un complexe entrelacs de présents dont il convient de sauvegarder la structure. C'est sur les conseils de Jorge Luis Borges, rappelés en exergue, que nous pénétrons dans ce jardin des *présents qui bifurquent*. Nous essaierons d'appréhender et maintenir cette structure d'ensemble coûte que coûte. La comparaison se révèle le moyen employé pour préserver cet entrelacs : celle-ci ne fonctionne pas seulement à la manière d'une mise en perspective, mais aussi en subsumant une masse de mouvements singuliers – dont il convient de conserver et les rythmes propres et la singularité – sous un mouvement général.

Du point de vue du·e la chercheur·e, cet événement relève du présent, parce qu'il·elle peut encore se mouvoir dans l'espace de sa durée et potentiellement exercer un effet sur cet événement. Dans ces espaces, tout ne se rapporte pas au présent : on y trouve également de l'historique, c'est-à-dire des traces laissées par la sédimentation d'un événement. En ce sens, notre travail s'inscrit dans ce que l'on pourrait qualifier de *sociologie historique du contemporain*, cette formule s'avérant contradictoire seulement en apparence.

Dans le sillage de la figure du pêcheur de perles – empruntée par H. Arendt à William Shakespeare<sup>206</sup> pour rendre hommage à Walter Benjamin et citée par Georges Didi-Huberman<sup>207</sup> pour décrire le rapport au temps que doit adopter l'historien·ne lorsqu'il·elle entreprend de remonter celui de la catastrophe, métaphorisée par le recours à l'image d'un sol recouvert de cendres<sup>208</sup> – nous aimerions ici souligner la

---

<sup>206</sup> « À cinq brasses sous les eaux ton père est gisant ;/Ses os sont changés en corail ;/Ses yeux sont devenus deux perles:/Rien de lui ne s'est flétri. » (William SHAKESPEARE, « La Tempête » dans François GUIZOT et Amédée PICHOT (éds.), *Œuvres complètes*, traduit par Pierre LE TOURNEUR, Paris, Ladvocat, 1821 [1623], vol. 20/2, p. 26).

<sup>207</sup> Georges DIDI-HUBERMAN, *Désirer, désobéir. Ce qui nous soulève*, 1, Paris, Éditions de Minuit, 2019, p. 528-529.

<sup>208</sup> « On se trompe à ne supposer des passages que dans l'étendue. Il faut aussi chercher dans la profondeur, dans l'épaisseur des choses, des mémoires, des devenirs : c'est donc à même le terreau des temps sédimentés qu'il nous faut aussi trouver des passages. C'est aussi creuser qu'il nous faut pour nous en sortir : n'hésitons pas à passer par les égouts. Il faudrait travailler à *retourner le temps*, ou les temps, comme le laboureur retourne la terre avec sa charrue afin d'y semer du futur : geste technique que, justement, dénotait autrefois le verbe *katastréphein*. (...) Car, comme Freud et comme Warburg – ou comme n'importe quel archéologue –, Benjamin savait bien qu'il y a toujours, vivace, un reste au moins quelque part, fût-il enfoui ou refoulé. Il est vain de postuler des tables rases lorsque règnent la catastrophe et la cendre. Il est plus important d'inventer de nouveaux arts d'accommoder les restes pour en extraire mille choses inattendues, nouvelles, impures. L'histoire ne produit des tables rases que selon le point de vue des



relation étroite que notre enquête entretient avec l'histoire, comme sensibilité au temps et ses traces – perles – que récolte le·a chercheur·e. Nous souscrivons donc entièrement au propos suivant de J.-C. Passeron :

Le fait épistémologique-princeps sur lequel repose ce livre est tout bonnement qu'histoire et sociologie révèlent, plus clairement que jamais dans leur pratique actuelle, qu'elles sont indiscernables dès que l'on considère la forme de présentation de leurs objets dans l'observation ou la trame sémantique de leurs assertions, et de leurs preuves dans leur travail scientifique<sup>209</sup>.

Nous souscrivons également au propos suivant :

Au choix près des terrains et des périodes, entraînant une tendance à la spécialisation technique dans leur rapport aux sources et aux données, histoire et sociologie sont pour l'essentiel ramenées aujourd'hui à l'évidence qu'elles ont le même type d'objet, puisque la construction de cet objet, inséparable des choix linguistiques de la nomination, de la catégorisation et de la périodisation, est dans les deux cas tributaire d'une même « base empirique » : *le cours historique du monde*. Décrire cet aspect empirique du monde place l'histoire comme la sociologie devant un *fait épistémologique-princeps*, celui de l'impossibilité de stabiliser, fût-ce provisoirement, une théorie, c'est-à-dire une *langue protocolaire de description et d'interprétation* d'un tel monde<sup>210</sup>.

La forme que prend dans notre travail cette indiscernabilité s'avère celle de la *déambulation raisonnée*, c'est-à-dire que nous avons investi notre terrain en essayant de nous plonger aussi *profondément* que possible dans le *cours historique des événements* dont nous proposons l'étude, puisque nous rejetons toute recherche de l'origine à partir de laquelle remonter du passé vers notre actualité<sup>211</sup>. Il s'agissait de suivre G. Didi-Huberman lorsqu'il invitait à *creuser ici même*, puis de rayonner depuis ce point d'entrée et de couvrir autant de surface et de volume que possible. Dans cette

---

vainqueurs. Si l'on sait les regarder, cependant, les destructions dans l'histoire laissent toujours des vestiges ou des traces, qu'elles soient matérielles ou spirituelles. Nous marchons peut-être dans un paysage de cendres et nous nous sentons incapables de reconstruire pour l'heure quelque chose à partir de ce "rien" désespérant ? Eh bien, commençons par creuser ici même où nous sommes : creusons dans la cendre. » (*Ibid.*, p. 527 [souligné dans l'original]).

<sup>209</sup> J.-C. PASSERON, *Le raisonnement sociologique*, *op. cit.*, p. 50.

<sup>210</sup> *Ibid.*, p. 128 [souligné dans l'original].

<sup>211</sup> Notre visée n'est pas d'identifier les premières occurrences des références faites aux auteur·rices que nous étudions, puisqu'il sera toujours impossible de déterminer avec certitude la primauté de cette référence, bien que l'on puisse supposer que toute référence est impossible avant la naissance de ces auteur·rices. Nous épousons donc le propos de S. Dufoix et la méthode qu'il mentionne lorsqu'il affirme à propos de son propre travail la prémisse suivante : « On le voit, la méthode consiste ici à récuser la religion de la première occurrence pour accorder une plus grande importance à la période où un nouveau sens "prend", se diffuse, est relayé d'un écrit à un autre, est discuté, voire contesté ou refusé. » (S. DUFOIX, *La dispersion*, *op. cit.*, p. 30).

déambulation au sein de l'obscurité des couches du temps présent, nous nous identifions parfois à cet *enfant égaré* dont fait mention Georges Bataille :

À ce moment, l'élaboration n'est plus nécessaire, elle est faite : c'est aussitôt et du ravissement lui-même que j'entre à nouveau dans la nuit de l'enfant égaré, dans l'angoisse, pour revenir plus loin au ravissement et ainsi sans autre fin que l'épuisement, sans autre possibilité d'arrêt qu'une défaillance.

C'est la joie supplicante<sup>212</sup>.

Il fallait continuer et c'est à cela que nous nous sommes employé avec méthode.

---

<sup>212</sup> Georges BATAILLE, « L'Expérience intérieure » dans *Œuvres Complètes : La Somme athéologique I : L'Expérience intérieure — Méthode de méditation — Post-scriptum 1953 — Le Coupable — L'Alleluiah*, Paris, Gallimard, 1973 [1954], vol. 12/5, p. 68.

## *Combiner les méthodes pour saisir la réception*

Il existe différents types de réception, sur lesquels nous revenons dans l'ENCADRE N° 0.2 ci-dessous, et nous nous intéressons ici à l'étude de la réception « critique »<sup>213</sup> et plus spécifiquement la réception « académique » de ces auteur·rices. Pour ce faire, nous mobilisons une approche mixte, qui combine le travail à partir d'entretiens à la frontière entre le semi-directif et le non-directif à un travail quantitatif sur des bases de données bibliométriques, constituées par l'auteur. Une enquête menée à l'occasion d'un mémoire de master en science politique, à propos de la réception et les usages en France de l'œuvre du sociologue du droit portugais B. de Sousa Santos, a permis d'éprouver cette méthodologie<sup>214</sup>, par la suite étendue dans le cadre de la présente thèse.

Cette conjugaison de méthodes s'avère nécessaire et répandue dans les études de la réception, puisqu'elle permet l'articulation d'une analyse à la fois interne des objets mouvants – au sens de W. Keim<sup>215</sup> – et d'une analyse externe des espaces dans lesquels circulent ces objets — au sens de M. Lamont<sup>216</sup>. Le recours à des méthodes quantitatives et qualitatives de collecte de données, mais également du traitement des données, découle de trois motifs de justification d'usage des méthodes mixtes : « compenser les forces et faiblesses », « complémentarité » et « triangulation », qui désignent respectivement le fait que : les forces d'une méthode peuvent compenser les faiblesses d'une autre – nous préférons les impensés ou les angles morts – ; que l'emploi de plusieurs méthodes permet d'obtenir des résultats plus englobants, plus complets ; que les résultats acquis par une méthode peuvent vérifier les résultats obtenus selon une autre. Le recours aux méthodes mixtes répond par conséquent à l'ambition de fournir des conclusions solides et éprouvées<sup>217</sup>.

---

<sup>213</sup> La réception « critique » désigne la « réception auprès de ceux qui ont pour profession d'écrire sur les œuvres des autres » (Mathieu HAUCHECORNE, *La fabrication transnationale des idées politiques. Sociologie de la réception de John Rawls et des « théories de la justice » en France (1971-2011)*, Thèse de doctorat en Science politique sous la direction de Frédérique MATONTI et Frédéric SAWICKI, Université Lille 2 — Droit et Santé, Lille, 2011, p. xxxvi).

<sup>214</sup> Laurent AFRESNE, *Un pari hasardeux ? La réception et les usages de l'œuvre de Boaventura de Sousa Santos en France*, Mémoire de Science politique sous la direction de Stéphane Dufoix, Institut d'Études Politiques de Paris, Paris, 2019. Une partie du mémoire a été publiée en article, auquel nous nous permettons de renvoyer : L. AFRESNE, « “Épistémologies du Sud” au Nord », art. cit.

<sup>215</sup> W. KEIM, « La circulation internationale des savoirs en sciences sociales », art. cit.

<sup>216</sup> M. LAMONT, « How to Become a Dominant French Philosopher », art. cit.

<sup>217</sup> Vicki L. Plano Clark et Natalya V. Ivankova identifient dans leur travail cinq *rationales* distinctes mobilisables pour justifier le recours à des méthodes mixtes. Aux trois susmentionnées elles ajoutent « développement » et « *rationale* de justice sociale » (Vicki L. PLANO CLARK et Nataliya V. IVANKOVA, *Mixed Methods Research: A Guide to the Field*, Thousand Oaks, SAGE Publications, 2016 [TO 0.36]).

ENCADRE N° 0.2 : LE CRITIQUE, LE PROFANE ET L'ACADEMIQUE : QUELS TYPES DE RECEPTION DANS QUELS CHAMPS ?

Par réception « académique », nous entendons une spécification de la réception « critique ». Elle désigne, dans un premier temps, la réception auprès d'acteurs qui possèdent un lien fort avec le champ académique – poste universitaire, rattachement à un laboratoire, publication dans des revues académiques – et qui se réclament principalement de ce lien. Elle correspond, dans un deuxième temps, à une réception qui s'établit dans des lieux propres à ce champ : journée d'étude, séminaire, revue académique, etc. Dans un troisième temps, l'appellation recouvre une réception qui se déplace le long de canaux de diffusion qui traversent l'espace académique : maisons d'édition qui accueillent des académiques, revues généralistes qui publient des académiques, etc. Bien sûr, nous ne cherchons pas à étudier un espace étanche et hermétique, mais à insister sur le fait que nous explorerons principalement la dimension « académique », telle que définie ci-dessus, des réceptions des trois auteurs, quand bien même ces réceptions se composent d'autres dimensions : politique, culturelle, intellectuelle, etc.

Stricto sensu, le champ académique désigne « un espace social autonomisé pouvant être décrit comme l'ensemble des agents occupant des positions au sein des universités et des autres institutions d'enseignement supérieur plus orientées vers la recherche comme le Collège de France, l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), ou l'École pratique des hautes études (EPHE)<sup>218</sup> ». Ce champ s'avère toutefois en communication avec d'autres champs : le « champ politique », le « champ intellectuel<sup>219</sup> » – un espace structuré et en voie d'autonomisation de production d'idées – ou d'autres « champs de production culturelle<sup>220</sup> », parmi lesquels on trouve le « champ éditorial ». Ainsi que l'ont souligné Gisèle Sapiro et Ioana Popa, la circulation et la traduction d'ouvrages de sciences humaines dépendent en premier lieu de deux champs et donc de deux logiques : académique et éditoriale<sup>221</sup>.

Ces champs apparaissent respectivement structurés par une opposition entre un capital symbolique (reconnaissance par les pairs) et un capital temporel (le pouvoir de reproduction) pour l'un ; entre un pôle de circulation élargie et un pôle de circulation restreinte pour l'autre, où prédominent respectivement une logique commerciale et une logique internationale. Au premier de ces pôles sont adressés des essais, tandis que des ouvrages spécialisés sont destinés au second<sup>222</sup>.

Nous étudions par conséquent la réception « académique », celle qui intéresse au premier chef le champ académique et ses membres, sans pouvoir faire l'économie d'une attention portée à la circulation dans d'autres champs. Nous ne pourrions toutefois pas tout examiner et nous nous concentrerons particulièrement sur les épisodes circulatoires en dehors du champ académique qui exercent en retour des effets sur la réception « académique », ou qui s'avèrent significatifs de son point de vue.

<sup>218</sup> Frédéric LEBARON, « Champ académique » dans Gisèle SAPIRO (éd.), *Dictionnaire international Bourdieu*, Paris, CNRS Éditions, 2020, p. 129.

<sup>219</sup> Christophe CHARLE, « Champ intellectuel » dans Gisèle SAPIRO (éd.), *Dictionnaire international Bourdieu*, Paris, CNRS Éditions, 2020, p. 141-143.

<sup>220</sup> Gisèle SAPIRO, « Champ(s) de production culturelle » dans Gisèle SAPIRO (éd.), *Dictionnaire international Bourdieu*, Paris, CNRS Éditions, 2020, p. 133-135.

<sup>221</sup> Gisèle SAPIRO et Ioana POPA, « Traduire les sciences humaines et sociales : Logiques éditoriales et enjeux scientifiques » dans Gisèle SAPIRO (éd.), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, 2008, p. 107-138.

<sup>222</sup> Gisèle SAPIRO, « What Factors Determine the International Circulation of Scholarly Books? The Example of Translations Between English and French in the Era of Globalization » dans Johan HEILBRON, Gustavo SORÁ et Thibaud BONCOURT (éds.), *The Social and Human Sciences in Global Power Relations*, Cham, Palgrave Macmillan, 2018, p. 60-61.

Les méthodes quantitatives sont avant tout utilisées pour collecter des données et les traiter dans l'esquisse de la superficie de la réception, ce par quoi nous entendons l'image immédiatement accessible à l'examen des bases de données, que nous avons constituées pour chaque auteur·rice à partir des trois principales banques de revues francophones : *Cairn*, *Persée* (qui héberge par ailleurs *Érudit*) et *OpenEdition*. Concernant A. Mbembe, nous avons également consulté manuellement les archives numériques de la revue *Politique africaine*, qui héberge les numéros de la revue publiés avant 2000. Cette décision a été prise, car c'est dans les pages de *Politique africaine* qu'A. Mbembe a été le plus souvent cité. Les informations recueillies sont désignées en tant que citations de ces auteur·rices<sup>223</sup>. Il convenait de regrouper le maximum de celles-là en langue française ; quand bien même l'exhaustivité demeurerait impossible puisque ces banques ne recensent pas tous les textes francophones, parce qu'il y a parfois un décalage entre la publication papier d'une revue et sa publication numérique et parce que certains écrits sont soumis à des embargos, etc. Ces bases de données ne regroupent donc pas l'intégralité des citations de ces auteur·rices en langue française, mais bien la totalité des citations disponibles parmi les revues inventoriées par ces banques de revues et de livres sur une période déterminée.

Nos bases de données compilent pour chaque texte citant un·e auteur·rice étudié·e : le titre de la revue, les auteur·rices du texte, le format du texte, l'année de publication, le titre de l'article, la langue de publication, le type de référence et la source du texte<sup>224</sup>. Bien sûr, on trouve également des textes des auteur·rices étudié·es qui, se citant eux·elles-mêmes, apparaissent dans ces bases de données. Le terme de « réseau citationnel » désigne l'ensemble des écrits citant un·e auteur·rice.

Le TABLEAU 0.1 ci-dessous regroupe pour chaque auteur·rice la quantité de textes dont il·elle est l'auteur·rice recensés dans chaque banque de revue, ainsi que la quantité de textes rattachés à son réseau citationnel.

---

<sup>223</sup> Par citation, nous désignons à la fois les citations *stricto sensu*, c'est-à-dire une référence faite à l'auteur·rice qui apparaît également dans la bibliographie, et les mentions, c'est-à-dire lorsque l'auteur·rice est mentionné·e, sans qu'une référence apparaisse en bibliographie. Nous reviendrons plus en détail sur cette distinction dans le CHAPITRE 1.

<sup>224</sup> Un extrait de tableau est proposé en ANNEXE E5b.

TABLEAU 0.1 Répartition dans les différentes banques de revue des textes des auteur·rices et de leurs réseaux citationnels (données collectées en janvier 2021, février 2021 et mars 2022)

	R. Connell		A. Mbembe		W. Mignolo	
	Autrice	Réseau citationnel	Auteur	Réseau citationnel	Auteur	Réseau citationnel
<i>OpenEdition</i>	4	460	1	377	1	204
<i>Cairn</i>	6	293	60	1 206	3	146
<i>Persée (Érudit)</i>	0	42	2	194	14	73
<i>Politique africaine</i>	0	0	30	77	0	0
Total	10	795	93	1 854	18	423

LECTURE : Dans *OpenEdition*, on recense un texte dont A. Mbembe est l'auteur, 60 sur *Cairn*, 2 sur *Persée* et *Érudit*, enfin 30 dans *Politique africaine*. Pour A. Mbembe, on recense dans *OpenEdition* 377 textes qui constituent son réseau citationnel, 1 206 sur *Cairn*, 194 sur *Persée* et *Érudit*, enfin, 77 dans *Politique africaine*.

Ces trois banques de textes ne disposent pas d'outils d'exportation des textes, il a donc fallu saisir manuellement chaque texte, c'est-à-dire chaque ligne. Cette saisie a été effectuée durant l'hiver 2020, pour obtenir des tableaux prêts à l'emploi en février 2021.

Des opérations similaires ont été menées à partir d'une banque de textes internationale, *Scopus*, préférée à sa principale concurrente *Web of Science (WoS)* pour plusieurs raisons : nous bénéficions d'un accès institutionnel à *Scopus* ; *Scopus* propose des outils intégrés d'analyse et d'exportation des informations ; *Scopus* offre une représentativité légèrement plus élevée pour les auteur·rices de la périphérie que *WoS*<sup>225</sup>. Les bases de données compilent l'ensemble des textes qui citent ces auteur·rices, ainsi que les mêmes informations que pour les textes recueillis à partir des banques francophones.

<sup>225</sup> Fernanda BEIGEL, « Publishing from the periphery: Structural heterogeneity and segmented circuits. The evaluation of scientific publications for tenure in Argentina's CONICET », *Current Sociology*, 2014, vol. 62, n° 5, p. 743-765.

Puisque *Scopus* dispose d'un outil d'exportation intégré, la collecte des données, entamée à la sortie du premier confinement en France en mai 2020, s'avéra bien plus rapide que pour les banques de textes françaises. Il a ensuite fallu nettoyer ces tableaux. Le nettoyage des données constitue l'opération la plus importante et la plus longue. Il désigne un fastidieux travail de vérification, d'uniformisation et parfois de complétion des données. Dans le cas présent, la correction d'un tableau de plusieurs dizaines de milliers de cellules s'étale sur plusieurs semaines. Ce travail demeure fondamental et requiert une grande attention, puisque dépend de la qualité du nettoyage celle des données et de leur exploitation.

On constate dans le TABLEAU 0.2, qui compile les textes des auteur·rices et de leurs réseaux citationnels dans *Scopus*, que la quantité d'informations disponibles y apparaît plus importante que sur les banques francophones ; *Scopus* n'inventorie toutefois pas toutes les publications en langue française qui citent ces auteur·rices. Pour A. Mbembe, on trouve seulement 47 textes de langue française recensés sur *Scopus* ; 7 pour W. Mignolo et 50 pour R. Connell. Les différentes bases de données ne peuvent donc fonder des analyses identiques. Celles faites à partir de *Scopus* doivent nous renseigner sur la situation internationale de réception des trois auteur·rices et plus particulièrement à partir d'un examen des mots-clés, c'est-à-dire des principales thématiques sur lesquelles travaillent les membres des divers réseaux citationnels. Ces réseaux de mots-clés fonctionneront aussi comme indicateurs quant aux directions dans lesquelles chercher en France. Concrètement, la prédominance de certains mots-clés nous fournissait des renseignements sur les disciplines, champ ou sous-champ d'études vers lesquels diriger notre regard. Les réseaux de mots-clés sont construits à l'aide des outils de visualisation disponibles dans la suite de logiciels *Cortext Manager* et spatialisés dans *Gephi*.

TABLEAU 0.2 Répartition dans Scopus des textes des auteur·rices et de leurs réseaux citationnels (données collectées en août 2020)

	R. Connell		A. Mbembe		W. Mignolo	
	Autrice	Réseau citationnel	Auteur	Réseau citationnel	Auteur	Réseau citationnel
<i>Scopus</i>	<b>144</b>	<b>8 293</b>	38	3 521	50	1 349

LECTURE : Au mois d'août 2020, 144 textes dont R. Connell est l'autrice sont recensés dans *Scopus*, et un ensemble de 8 293 textes composent son réseau citationnel.

Les bases de données francophones ont également servi à identifier une partie des enquêté·es avec lesquelles nous nous sommes entretenus. Nous avons ciblé les enquêté·es suivant deux critères alternatifs : leur visibilité ou leur implication. Un·e enquêté·e est considéré·e « visible » dès lors qu'il·elle apparaît spontanément lors de l'épluchage des corpus (traducteur·rices, éditeur·rices, etc.), tandis qu'il·elle est dit·e « impliqué·e » quand il·elle cite un·e des auteur·rices de manière répétée. Pour identifier ces dernier·ères nous avons recouru aux bases de données. Nous avons fixé le seuil à au moins une citation dans trois textes distincts, soit un total minimum de trois citations. Nous avons également demandé en fin d'entretien aux enquêté·es s'ils·elles connaissaient des individu·es auquel·les nous adresser pour de futurs entretiens.

Nous avons mené 105 entretiens avec 106 enquêté·es entre le 6 novembre 2020 et le 11 février 2022<sup>226</sup>. Si leur adresse électronique s'avérait disponible, nous avons le plus souvent joint les enquêté·es par mail en utilisant un message type, dans lequel nous présentions brièvement notre recherche et nous justifions notre prise de contact<sup>227</sup>. Si le taux de réponse a généralement été élevé, nous avons quand même enregistré un certain nombre de refus, pour diverses raisons — quand elles étaient fournies et qu'il y avait donc eu une première réponse : manque de temps, manque ressenti de légitimité, refus de parler d'auteur·rices à propos desquel·les les potentiel·les enquêté·es avaient écrit, éloignement

<sup>226</sup> La liste des entretiens est disponible en annexe.

<sup>227</sup> Le message type est reproduit en ANNEXE A2.



trop important dans le temps, mise à l'épreuve à laquelle nous échouions, etc. En effet, si la plupart des enquêtés ont accepté de bonne grâce, d'autres ont fait preuve de réticences et exigé – implicitement – que nous fassions nos preuves et que nous justifions : notre angle d'approche, notre méthode, la prise de contact, etc. Si certains échanges assez longs ont permis de convaincre nos interlocuteur·rices, nos efforts n'ont pas toujours suffi. Ces mises à l'épreuve dérivent directement des caractéristiques de la population d'enquête : des chercheur·ses en sciences humaines et sociales en constituent la majorité, donc à même de questionner, d'interroger et d'évaluer les réponses que nous fournissions et notre dispositif d'enquête. Le recours à l'intermédiaire de notre directeur de thèse a parfois été nécessaire.

En raison de l'ensemble de mesures sanitaires en réaction à la pandémie de COVID-19, la possibilité de conduire des entretiens en face à face demeurait très souvent nulle, ou bien fortement impactée par la difficulté et le risque en période de crête de vague de contaminations ou bien par l'état de santé des enquêtés et de l'enquêteur. Quand rencontrer physiquement les enquêtés s'avérait envisageable, nous avons privilégié cette option : 98 entretiens ont été menés par des moyens de télécommunication, 7 l'ont été en face à face.

Le recours aux outils de visioconférence ou de télécommunications présentait non seulement l'avantage de permettre d'avancer dans une période dans laquelle tout demeurait autrement à l'arrêt et de mener un grand nombre d'entretiens<sup>228</sup>, mais aussi de potentiellement affaiblir une certaine quantité d'effets d'imposition et de domination symboliques — d'autant plus que la population d'enquête s'avère constituée d'individu·es souvent dotés·es d'importants capitaux culturels, symboliques et plus rarement économiques, et qu'en tant que doctorant, nous nous trouvions dans une position subordonnée par rapport à ces individu·es qui, dans le même champ que nous, occupent une position dominante<sup>229</sup>. L'usage de ces outils ne comportait pas que des atouts : en formant la situation d'entretien, ils annulaient un certain nombre de bénéfices liés à la rencontre en face à face (proximité accrue, confidences, observation du domicile, etc.). Par

---

<sup>228</sup> Le recours à ces outils a également permis de mener un grand nombre d'entretiens dans la même journée, parfois au détriment de la qualité de notre attention et nos capacités de relance ; il y a donc eu des jours « avec » et des jours « sans ». Le mercredi 26 mai 2021 fait clairement partie de ceux-là, cependant que le jeudi 27 mai 2021 de ceux-ci (voir à ce sujet la liste d'entretiens en annexe).

<sup>229</sup> Sylvain LAURENS, « « “Pourquoi” et “comment” poser les questions qui fâchent ? » : Réflexions sur les dilemmes récurrents que posent les entretiens avec des “imposants” », *Genèses*, 2007, vol. 69, n° 4, p. 112-127.

ailleurs, nous nous trouvions dans une situation spécifique que décrit l'ENCADRE N° 0.3 ci-dessous.

La visée première des entretiens était de saisir la façon dont les trajectoires des enquêté·es croisaient les œuvres d'un·e ou plusieurs des trois auteur·rices. La méthode, à la lisière entre le semi-directif et le non directif<sup>230</sup>, devait permettre d'explorer, l'entretien se faisant, cette intersection. La dimension non directive du protocole découle de ce que chaque entretien démarrait par la même consigne : « Pouvez-vous me raconter la manière dont vous avez pris connaissance<sup>231</sup> des travaux de R. Connell / A. Mbembe / W. Mignolo<sup>232</sup> ? ». Elle devait être suffisamment large pour laisser l'enquêté·e déployer un récit biographique structuré à partir duquel des thèmes subséquents seraient approfondis. En raison des caractéristiques de la plupart des enquêté·es, sur lesquelles nous reviendrons plus précisément ci-dessous, ils·elles possèdent une grande maîtrise de l'expression orale et savent spontanément structurer un récit. Cette habitude à l'élaboration de longs discours offrait parfois pour contrepartie une impression d'artificialité ; signal pour l'enquêteur de chercher à désarticuler ce récit.

Les récits de vie<sup>233</sup> composaient une importante partie de ces entretiens. En complément, la dimension semi-directive des entretiens découlait de la présence de thèmes que l'enquêteur avait à l'esprit et à propos desquels il souhaitait interroger les enquêté·es (enseignement, parcours postdoctoral, etc.), tout en restant ouvert à l'imprévu. Dans l'ensemble, la consigne de départ s'est avérée féconde. Les entretiens ont duré 68 minutes en moyenne ; le plus court 16 minutes, le plus long 3 heures et 43 minutes. La durée semble avoir été fonction de la distance – temporelle, professionnelle, théorique, physique, etc. – séparant l'enquêté·e de l'auteur·rice concernée, mais également de son statut professionnel : par exemple, les doctorant·es

---

<sup>230</sup> Romy SAUVAYRE, *Initiation à l'entretien en sciences sociales. Méthodes, applications pratiques et QCM*, Paris, Armand Colin, 2021, p. 20 *sqq.*

<sup>231</sup> Une première version de la consigne mobilisait une déclinaison du verbe « découvrir » : « Pouvez-vous me raconter la manière dont vous avez découvert les travaux de Raewyn Connell/Achille Mbembe/Walter Mignolo ? ». Après la remarque d'un·e enquêté·e soulignant l'ambiguïté de la formulation – la question donnant le sentiment de considérer l'enquêté·e comme celui·le ayant à proprement parler découvert l'œuvre – il a été décidé de remplacer la première formulation par la seconde, plus neutre et moins ambiguë.

<sup>232</sup> Dans le cas d'un·e enquêté·e mobilisant plusieurs des trois auteur·rices, il a été décidé de mener les entretiens relatifs à chaque auteur·rice à la suite les uns des autres. Chaque entretien démarrait donc par la même consigne.

<sup>233</sup> Daniel BERTAUX, *Le récit de vie*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin, 2005 [1997].

s'avéraient moins prolixes que les titulaires, cependant que les individus faisant montre d'un usage faible l'étaient moins que ceux-celles faisant montre d'un usage fort<sup>234</sup>.

ENCADRE N° 0.3 : QUAND LE DIRECTEUR DE THESE FAIT PARTIE DE LA POPULATION  
D'ENQUETE

Dans le cours de notre enquête, nous avons mené un entretien avec notre propre directeur de thèse, S. Dufoux, puisqu'il s'avère impliqué dans la réception de R. Connell. C'est d'ailleurs par son intermédiaire que nous avons découvert cette autrice, dans un cours intitulé « Sociologie des nationalismes et transnationalismes » enseigné dans un cursus de master à Sciences Po Paris. Si la proximité avec cet enquêté spécial présentait plusieurs avantages (connaissance de mon sujet, sympathie – je présume – à mon égard, etc.), elle suppose aussi le respect d'un certain nombre de précautions. Un entretien compose un espace dans lequel se joue et se noue une relation particulière entre l'enquêteur-riche et l'enquêté-e. Si la compréhension demeure bien le socle sur lequel se fonde cette relation extraordinaire – une compréhension dont l'exercice confère une intensité spécifique à la relation d'entretien –, la sympathie préexistante peut fragiliser la condition *sine qua non* de la compréhension : l'*epokhè*. Cette notion, empruntée à la phénoménologie husserlienne et reprise par H.-I. Marrou dans son analyse du travail de l'historien-ne, désigne une suspension du jugement. Comme l'écrit H.-I. Marrou, « la rencontre d'autrui suppose, exige, que nous "mettions en suspens", placions entre parenthèses, oublions pour le moment ce que nous sommes pour nous ouvrir sur cet autrui<sup>235</sup> ». La relation préexistante entre l'enquêteur-riche et l'enquêté-e peut fragiliser cette nécessaire « mise en suspens », non seulement parce qu'elle l'empêcherait – puisqu'autant l'enquêteur-riche que l'enquêté-e savent justement qui lui fait face –, mais aussi parce que l'expression de cette relation préexistante (sous-entendus, non-dits, etc.) peut échapper à l'enquêteur-riche s'il-elle escamote trop intensément ce qu'il-elle est. D'autant plus que l'enquêté doit demeurer conscient de ce que sa position particulière peut informer la relation d'enquête et la situation d'entretien.

Parmi les 106 enquêtés-es, 53 sont des femmes et 53 des hommes. 74 années de naissance ont été collectées : l'âge moyen est de 52 ans, l'âge médian de 48 ans et l'année médiane de naissance est 1974<sup>236</sup>. La grande majorité s'avère de nationalité française et exerce dans l'espace universitaire français. Une petite proportion exerce dans l'espace universitaire francophone (Suisse, Belgique, Québec, Sénégal), ainsi que dans d'autres espaces universitaires (Cameroun, Canada, Colombie, Écosse, États-Unis d'Amérique, Ghana, Italie, Pays-Bas). Chaque enquêté-e en poste à l'Université possède les qualifications nécessaires, c'est-à-dire un doctorat. De manière générale, les enquêtés-es ont au moins obtenu un diplôme de niveau bac+5, dans des proportions largement

<sup>234</sup> Un « usage faible » désigne un usage épisodique ou très ponctuel, cependant qu'un « usage fort » désigne un usage unique particulièrement approfondi ou bien répété dans le temps.

<sup>235</sup> H.-I. MARROU, *De la connaissance historique*, op. cit., p. 85.

<sup>236</sup> Plus le statut de l'individu-e est élevé plus les chances de trouver son âge sur Internet sont élevées. Nous pouvons donc supposer que les années de naissance et les âges à collecter feraient baisser ces indicateurs ; nous ne pouvons pas dire dans quelle mesure.

supérieures par rapport à la population française<sup>237</sup>. L'ensemble des enquêté·es universitaires est inscrit dans le domaine de la science sociale (anthropologie, histoire, philosophie, sociologie, etc., ou bien de manière transdisciplinaire en études féministes et genre). Parmi ces membres de l'espace académique, une majorité (65,1 %) occupe un poste titulaire à l'Université (26,4 % sont Maître·sse de conférences ou équivalent ; 38,7 % sont Professeur·e des universités ou équivalent ; nous avons comptabilisé les émérites (2,8 %) avec les Professeur·e des universités) ou bien un poste dans un centre de recherches (CNRS, INED, IRD, etc.) à hauteur de 14,2 %, comme chargé·e de recherche (10,4 %) ou bien directeur·rice de recherche (3,8 % ; parmi lequel·les un·e émérite). 9,4 % ne sont pas titulaires, que ce soit des doctorant·es (0,9 %), docteur·e (3,8 %), postdoctorant·es (3,8 %) ou PRAG (0,9 %). On trouve également un·e membre de personnel administratif universitaire (0,9 %) et un·e enseignant·e dans le secondaire (0,9 %). 9,4 % exercent à l'extérieur de l'Université : comme éditeur·rices (3,8 %), journalistes (1,9 %), expert·e (0,9 %), dans une profession libérale (1,9 %) ou bien dans l'événementiel culturel (0,9 %)<sup>238</sup>.

La population d'enquête est donc hautement diplômée et travaille soit dans l'éducation supérieure, soit dans l'éducation secondaire ou bien dans le monde de la culture (journalisme, édition, événementiel).

Les entretiens n'ont pas été retranscrits intégralement, puisque nous ne concevions pas le projet de mener d'analyse sur le corpus entier, de type textuel ou lexicométrique. Chaque entretien a fait l'objet d'une fiche synthétique qui résume, retranscrit les principales données et compile un ensemble de citations mobilisables dans l'enquête. Le travail de synthèse a également constitué l'occasion de collecter des informations relatives aux propos des enquêté·es (quand ils·elles mentionnaient par exemple une association ou une conférence). Nous avons mené ce travail sur les entretiens de septembre 2021 à avril 2022.

En plus de ces entretiens avec des usager·ères des œuvres des trois auteur·rices, nous portions l'ambition de mener des entretiens avec les trois auteur·rices directement. Il avait été décidé de contacter et s'entretenir avec eux·elles après avoir conduit les

---

<sup>237</sup> En 2021, parmi les 25-24 ans, 25,3 % des femmes et 23,3 % des hommes possédaient un diplôme de niveau bac+5 ou plus ; parmi les 35-44 ans, 16,9 % des femmes et 17,9 % des hommes ; parmi les 45-54 ans, 9,7 % des femmes et 12,1 % des hommes ; parmi les 55-64 ans, 5,8 % des femmes et 9,3 % des hommes (Thierry MAINAUD, Émilie RAYNAUD et Philippe ROUSSEL (éds.), *France, portrait social*, Éd. 2022, Montrouge, Insee, 2022, p. 135).

<sup>238</sup> Concernant les enquêté·es à la retraite, nous avons choisi de retenir la dernière profession exercée et connue.

entretiens avec la plupart des enquêtés, de manière à être le plus informé possible et à avoir identifié le plus exactement les manques à combler. Les entretiens visaient la reconstitution de la trajectoire des auteur·rices du point de vue particulier de leurs rapports intellectuel, professionnel, émotionnel, personnel, etc., avec la France et l'espace académique français. Nous avons conçu ces séries d'entretiens selon un protocole semi-directif. Nous avons contacté les trois auteur·rices le 14 octobre 2021. Le lendemain, je reçus une réponse positive et enthousiaste de R. Connell et W. Mignolo. Nous avons organisé une série d'entretiens avec ces deux auteur·rices dès que possible : dix entretiens ont été menés avec R. Connell, entre le 1<sup>er</sup> décembre 2021 et le 29 novembre 2022, dont neuf ont été enregistrés (le premier constituait l'occasion de faire connaissance, d'échanger à propos de l'enquête et de satisfaire aux interrogations éventuelles des auteur·rices) pour une durée totale de neuf heures et cinq minutes ; cinq entretiens ont été menés avec W. Mignolo du 29 novembre 2021 au 19 janvier 2022, dont quatre ont été enregistrés pour une durée totale de cinq heures et onze minutes.

Nous avons reçu une réponse positive d'A. Mbembe le 1<sup>er</sup> décembre 2021 ; nous n'avons pas eu de nouvelles depuis, malgré nos nombreuses relances. Les enquêtés ont souvent mentionné le fait qu'A. Mbembe n'avait pas honoré certains rendez-vous, ou bien qu'ils avaient souffert de son absence à des engagements qu'il avait acceptés<sup>239</sup>. Il convient toutefois de souligner que le 8 octobre 2021 a eu lieu le « Nouveau Sommet Afrique-France » à Montpellier, dont A. Mbembe, sur invitation de la présidence de la République française, a préparé la rencontre en coordonnant au préalable une série de dialogues dans une douzaine de pays du continent africain et dirigé les échanges à Montpellier. Ces échanges ont également donné lieu à la publication d'un rapport rédigé

---

<sup>239</sup> Nous pouvons citer le propos suivant de Catherine Coquery-Vidrovitch à ce sujet : « Tout d'un coup, j'ai eu une illumination. J'ai compris pourquoi. Il y a quelque chose qui est très ancré dans la culture africaine héritée, qui est : on ne peut pas dire non. C'est un petit peu comme les Orientaux si vous voulez ; c'est très impoli de dire "non". C'est toujours vrai : c'est-à-dire que lorsque quelqu'un ne veut pas vous voir par exemple, il dira : "Vous venez demain", "On verra plus tard". Et Achille m'avait fait la chose, enfin pas pour moi, mais il y a quelques années nous devions nous voir à un colloque en Belgique — il y a une dizaine d'années, peut-être un peu plus. Je vois qu'il est invité, j'étais invitée, je me dis : "Tiens, je vais voir Achille". Là-dessus, je rencontre Achille, à Paris, je lui dis : "Tiens, on doit se voir la semaine prochaine à Bruxelles" et il m'a répondu : "Oui, je suis invité". "Ah, je me suis dit, ça, ça veut dire que probablement il n'y va pas". Et quand j'y suis allée, il n'y était pas, et tout le monde disait : "Enfin, Achille a dit qu'il venait", j'ai dit : "Non. Achille ne viendra pas. Il m'a dit qu'il ne viendrait pas". Mais vous savez, il faut décrypter. Donc tout d'un coup j'ai une illumination : il ne peut pas me dire qu'il n'a pas le temps, ou qu'il ne veut pas, ou qu'il a changé d'avis. [avec insistance] Je suis son ancienne directrice de thèse, c'est impossible pour lui de le dire, alors il se tait. C'est le genre de malentendus que les non-spécialistes ne connaissent pas. » (Entretien de l'auteur avec Catherine COQUERY-VIDROVITCH, fait par Skype le 20 janvier 2021).

par A. Mbembe<sup>240</sup>. Il n'est pas à exclure que la période de contact ne s'avérât pas la plus idoine.

Pour pallier l'absence de réponse d'A. Mbembe, nous avons mobilisé d'autres sources : par exemple, des fonds d'archives institutionnelles ou bien des entretiens réalisés par d'autres chercheur·ses sur des thématiques différentes, mais qui contiendraient peut-être des informations susceptibles de nous intéresser. Nous nous sommes également fortement appuyé sur les données autobiographiques présentes dans les œuvres d'A. Mbembe<sup>241</sup>, ainsi que sur des études à propos d'institutions qu'il a dirigées<sup>242</sup> ou de projets dont il a été membre<sup>243</sup>. Enfin, nous avons opéré par capillarité en épluchant des enquêtes sur des groupes dont a pu faire partie A. Mbembe : étudiant africain<sup>244</sup> ou intellectuel africain en France<sup>245</sup>, par exemple.

Considérant que les entretiens menés avec R. Connell et W. Mignolo peuvent intéresser d'autres chercheur·ses, nous réfléchissons à une façon de les rendre accessibles qui respecterait également la volonté des auteur·rices interrogé·es.

Nous avons par ailleurs voulu observer des séminaires dans lesquels intervenaient ces auteur·rices ou dans lesquels des séances leur étaient consacrées. Ce projet a également été mis à mal par la pandémie de COVID-19, puisque depuis mai 2020, une grande part d'événements scientifiques a été organisée en distanciel. Le principal séminaire repéré et que nous avons l'intention d'observer est le séminaire « Race et culture : Questionnements philosophiques », dirigé par Magali Bessone, Sophie Guérard de Latour et Jamila Mascot à l'Institut des sciences juridique et

---

<sup>240</sup> Achille MBEMBE, *Les Nouvelles Relations Afrique-France : Relever ensemble les défis de demain*, s.l., 2021.

<sup>241</sup> En particulier dans Achille MBEMBE, « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », *Politique africaine*, 1993, vol. 51, p. 69-97 et la réécriture de ce texte, presque vingt ans après : Achille MBEMBE, « À partir du crâne d'un mort. Trajectoires d'une vie » dans *Sortir de la grande nuit : Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte, 2013 [2010], p. 31-53 ; tout en gardant à l'esprit ce que ces sources peuvent charrier de patine stylistique et d'illusion rétrospective.

<sup>242</sup> Martin MOURRE, « Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA), ou la volonté de savoir en Afrique pour l'Afrique. Naissance et évolution d'une institution panafricaine », *Histoire de la recherche contemporaine*, 2019, VIII, n° 2, p. 189-199.

<sup>243</sup> Comi M. TOULABOR, *L'aventure de Politique africaine ou l'histoire d'une revue pas comme les autres*, Mémoire pour le diplôme d'habilitation à diriger des recherches en science politique sous la direction de Jean LECA, Institut d'Études Politiques de Paris, Paris, 2004.

<sup>244</sup> Christine RENAUDAT, *Les étudiants africains à Bordeaux*, Talence, Centre d'étude d'Afrique noire, 1998.

<sup>245</sup> Abdoulaye GUEYE, « Conjonctures historiques et démarche identitaire : Le cas des intellectuels africains en France », *Sociétés africaines et diaspora*, 1997, n° 8, p. 55-72 ; Abdoulaye GUEYE, *Les intellectuels africains en France*, Paris, L'Harmattan, 2001 ; Abdoulaye GUEYE, « Plutôt union libre que séparation. Les chercheurs africains francophones et l'Université française dans le contexte de réarrangement global du champ académique par les États-Unis », *Histoire de la recherche contemporaine*, 2019, VIII, n° 2, p. 160-179.

philosophique de la Sorbonne (UMR 8103, CNRS-Paris 1) de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Nous avons identifié et sélectionné ce séminaire, en raison de ses axes de recherche en résonance avec des problématiques présentes dans l'œuvre d'A. Mbembe, mais surtout du fait que la dernière séance était consacrée à A. Mbembe et qu'il en était l'invité. Six séances ont été organisées entre le 12 février 2021 et le 2 juillet 2021, que nous avons toutes observées — en fonction de ce qu'il est possible d'observer par écrans interposés. Nous verrons que quelque chose se joue et se révèle dans la séance lors de laquelle fut invité A. Mbembe dans son rapport à l'espace philosophique français et dans son positionnement intellectuel plus général.

Nous avons également consulté différents fonds d'archives. Premièrement le fonds d'archives Roland Barthes, pour examiner le rapport de soutenance de W. Mignolo rédigé par R. Barthes, puisque W. Mignolo a effectué sa thèse de doctorat de troisième cycle<sup>246</sup> sous sa direction à la VI<sup>e</sup> section de l'École Pratique des Hautes Études (EPHE) de 1969 à 1974<sup>247</sup>. Deuxièmement le fonds Gérard Genette, car G. Genette était assistant de R. Barthes pendant une partie de la période de thèse de W. Mignolo. Troisièmement, les archives institutionnelles de l'Université Paris 1-Panthéon Sorbonne pour consulter le dossier de scolarité d'A. Mbembe, parce qu'il y a été inscrit de 1982 à 1989, année lors de laquelle il obtient un doctorat d'histoire.

Enfin, entre le début de notre enquête en septembre 2019 et la fin de l'année 2022, nous avons veillé à lire et analyser la quasi-intégralité des œuvres originales publiées par ces auteur·rices. Il est à noter que notre travail ne relève pas du type bibliographique, c'est-à-dire que nous n'avons pas eu pour ambition de proposer de bibliographies définitives des écrits de ces auteur·rices et ce, pour plusieurs raisons : premièrement, parce que cela nécessiterait un travail de recherche à plein temps au vu de l'ampleur de ces œuvres ; deuxièmement, de telles bibliographies, partielles<sup>248</sup> ou complètes<sup>249</sup>, existent déjà. Nous précisons aussi que notre travail ne vise pas à offrir une exégèse des œuvres de ces travaux ni à en proposer des interprétations originales ; la lecture de leurs écrits

---

<sup>246</sup> Walter D. MIGNOLO, *Modèles et poétique*, Thèse de doctorat de troisième cycle en sémiologie sous la direction de Roland BARTHES, VI<sup>e</sup> section de l'École Pratique des Hautes Études, Paris, 1974.

<sup>247</sup> Le rapport est reproduit en ANNEXE B2aα.

<sup>248</sup> John L. NOVAK et Melissa FERNANDEZ, « Achille Mbembe. A Bibliography. On the Occasion of the 24th Wellek Library Lectures 2004 ». Il est à noter que cette bibliographie, disponible à l'adresse suivante (<https://www.lib.uci.edu/library/publications/wellek/docs/Wellek2004AchilleMbembe.pdf>) est incomplète et liste par exemple des documents en double.

<sup>249</sup> R. Connell sur son site internet <http://www.raewynconnell.net> met régulièrement à jour une rubrique bibliographique dans laquelle sont indiquées les publications originales et les traductions de ses travaux (<http://www.raewynconnell.net/2011/01/research-publications-complete-list-or.html>).

découle de notre positionnement méthodologique. Il convient de connaître les idées de ces auteur·rices, ainsi que leurs évolutions, de manière à ne pas oublier, à la suite de L. Rodríguez Medina, le contenu des œuvres dont nous étudions la circulation et la réception, mais également pour en retirer les caractéristiques internes majeures, qui, nous le rappelons à la suite de W. Keim, constituent des facteurs d'acceptation ou de rejet de ces œuvres circulants.



## *Annonce du plan*

Nous avons veillé à maintenir une approche synchronique et diachronique dans la restitution des résultats ; la première découlant de la nécessité de la comparaison, cependant que la seconde s'avérait indispensable sitôt que nous souhaitions examiner l'évolution de la circulation et de la réception des œuvres des trois auteur·rices.

Le CHAPITRE 1 condense en quelque sorte le parcours que nous effectuerons dans les chapitres suivants. Il expose les principaux résultats bibliométriques relatifs aux espaces académiques international et français, en nous appuyant sur les bases de données susmentionnées. Nous reviendrons en détail sur les étapes de fabrication et de traitement de ces informations. Dans un premier temps, nous examinerons : l'évolution du nombre global de citations des auteur·rices, pour identifier les moments de flexion et de changement de trajectoire ; quels textes s'avèrent majoritairement cités, pour appréhender la nature des idées qui circulent le plus et rencontrent les échos les plus importants ; dans quelles revues ces citations se concentrent, pour esquisser les espaces disciplinaires et sous-disciplinaires dans lesquels circulent ces idées ; la distribution entre les mentions et citations faites d'un·e auteur·rice, qui fonctionne comme l'indice du degré de connaissance des écrits des auteur·rices. Dans un second temps, nous travaillerons les mots-clés que les auteur·rices attribuent à leurs textes pour comparer les réseaux qu'ils constituent à ceux composés par leurs réseaux citationnels. Une attention particulière sera portée à l'évolution de ces structures dans le temps, c'est-à-dire sur l'ensemble de la période couverte par les textes recensés sur *Scopus* — 1972-2020 pour R. Connell, 1993-2020 pour A. Mbembe et 1992-2021 pour W. Mignolo. L'examen des mots-clés permet d'identifier les principaux sujets sur lesquels travaille un·e auteur·rice pour confronter cette distribution à celle que l'on trouve parmi les thématiques étudiées par leurs réseaux citationnels. Il s'agira de vérifier si l'on observe une homologie ou non ; autrement dit, la structure des mots-clés du réseau citationnel s'avère-t-elle identique à celle d'un·e auteur·rice dont il mobilise les recherches ? La double logique diachronique et synchronique sera mise en œuvre dès ce premier chapitre. Le parcours débutera dans les années 1970 pour aboutir à l'orée des années 2020. En abordant ce que nous avons appelé la surface de la réception, le chapitre parcourt d'un seul mouvement l'espace que

nous approfondirons en quatre temps dans les chapitres suivants, suivant la même double logique diachronique et synchronique.

Les principales idées de ces auteur·rices seront présentées au cours de quatre chapitres, en veillant à systématiquement les réinscrire dans leur contexte historique de production et de circulation, mais également de les mettre en parallèle autant que possible. Chaque chapitre arpentera une coupe temporelle – 1966-1974, 1981-1992, 2000-2010, 2010-2022 – dans laquelle épaisseur nous plongerons, incarnant dès lors la logique synchronique. Les quatre chapitres forment de cette manière une chronologie dont le déploiement figure la logique diachronique. Ces quatre chapitres abordent respectivement une période intellectuelle délimitée dans le temps, durant laquelle les œuvres explicités et étudiés connaissent des inflexions majeures ou bien des réécritures. Nous nous efforçons, à la manière de Ts'ui Pên dans le conte borgésien, de maintenir l'équilibre entre les différents travaux et d'explorer simultanément ces œuvres, ces sentiers qui bifurquent. Ces évolutions internes aux œuvres sont mises en dialogue avec les évolutions externes dans leurs environnements contemporains plus ou moins immédiats. Nous ne voulons pas proposer une histoire universelle et encore moins viser à l'exhaustivité ; il convient de sélectionner les événements singuliers qui présentent un intérêt sous l'angle de l'étude de ces œuvres, de ces auteur·rices et de leurs réceptions. Par exemple la date du 28 juin 1966 qui correspond au renversement illégitime du président argentin Arturo Illia, par un coup d'État dirigé par le lieutenant-général argentin Juan Carlos Onganía, premier dirigeant de la « Dictature de la Révolution argentine<sup>250</sup> ». Cet événement marque non seulement le début d'une dictature qui durera jusqu'en 1973, mais importe surtout du point de vue de la trajectoire de W. Mignolo. Ces quatre chapitres visent donc à dérouler les trajectoires des trois auteur·rices et à les faire entrer en résonance les un·es avec les autres, quand cela est possible, puis de présenter leurs principales idées pour le·a lecteur·rice qui ne serait pas familier·ère de leurs œuvres et d'enfin faire résonner ces trajectoires avec les événements qui les ont respectivement structurées.

---

<sup>250</sup> Olivier DABENE, *L'Amérique latine à l'époque contemporaine*, 9<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin, 2020 [1994], p. 127-128.

Le CHAPITRE 2 couvre les années 1966 à 1974 ; 1966 est généralement considérée en tant qu'*apex* du structuralisme (français)<sup>251</sup>, mais correspond aussi – comme nous l'avons déjà mentionné – au début du projet de départ d'Argentine par W. Mignolo et l'entrée en carrière de R. Connell. Nous insisterons en particulier sur la situation du structuralisme, dont la déclinaison française s'avère dans les années 1960 un des principaux biens d'exportation intellectuelle dans le monde. W. Mignolo y est confronté durant sa formation étudiante à Cordoba dans les années 1960 et s'inscrit dans son sillon. Il poursuit ses études en France sous la direction d'une des figures majeures du structuralisme français : R. Barthes. Cependant, ce dernier s'affirme progressivement en tant que structuraliste hétérodoxe à cette époque – après en avoir constitué l'un des représentant·es les plus orthodoxes –, dont la production de la fin des années 1960 alimentera un poststructuralisme naissant. Nous retracerons le parcours de W. Mignolo, depuis son enfance à Corral de Bustos, jusqu'à ses années françaises – entre 1969 et 1974 – et son installation définitive aux États-Unis d'Amérique. Une attention égale sera portée à ses années parisiennes et à son séjour à Toulouse, durant lequel il rencontre plusieurs chercheurs qui exerceront une influence décisive sur la reformulation qu'opérera W. Mignolo de ses recherches dans les années 1980. Parallèlement, nous reconstituerons la trajectoire de R. Connell, de l'Australie des années 1950 aux années 1970, en passant par le Chicago de 1969, où elle effectue un postdoctorat d'un an. Cette période, 1966-1974, correspond à l'entrée en carrière de ces deux chercheur·ses et de leurs premières productions intellectuelles. Les entretiens que nous avons menés avec ces deux individu·es nourriront ce chapitre. Nous éclairerons leurs itinéraires par la notion de « capital culturel international », à laquelle accumulation nous prêterons une considération particulière. A. Mbembe, qui appartient à une génération plus récente que R. Connell et W. Mignolo, sort dans ces années de l'enfance. Sa présence opérera uniquement sur le mode biographique dans ce chapitre. Nous insisterons également sur la situation de l'américanisme français de l'époque, articulé selon deux pôles – littéraire et social-scientifique – et en pleine restructuration sous l'impulsion de l'anthropologie historique, avant tout développée par Nathan Wachtel, dont la production scientifique actualise alors les orientations de l'anthropologue

---

<sup>251</sup> Jean-Michel RABATÉ, « Introduction 2003: Are You History? » dans John STURROCK, *Structuralism*, Oxford, Blackwell, 2003, p. 9. François Dosse parle au sujet de l'année 1966 d'« année-lumière » (François DOSSE, *Histoire du structuralisme — Le Champ du signe 1945-1966*, Paris, La Découverte, 2012 [1991], vol. 2/1, p. 368-403).

mexicain Miguel León-Portilla, à savoir écrire l'histoire de la colonisation du point de vue des vaincus et à l'appui de leurs témoignages. À Toulouse, un des hauts lieux de l'américanisme français, W. Mignolo évoluera aux alentours du pôle littéraire de l'américanisme français, notamment en collaborant avec la revue *Caravelle*, dans laquelle W. Mignolo publie ses premiers textes.

Le CHAPITRE 3 couvre les années 1981 à 1992, durant lesquelles la Gauche arrive et exerce pour la première fois au pouvoir depuis le début de la Cinquième République. Au-delà des espoirs suscités par cette victoire, celle-ci alimente également les espérances de la corporation africaniste en France. L'africanisme français demeurait auparavant surveillé par Jacques Foccart, et se résumait le plus souvent à une étude des institutions gouvernementales, sur le modèle de la science politique classique ; autrement dit, elle correspondait à une étude du « politique par le haut ». En opposition à cette approche, et dans le sillage de la réjuvenation de l'africanisme français opérée en histoire et en anthropologie à la fin des années 1960, un ensemble de politistes élabore une approche du « politique par le bas », soutenue par la revue *Politique africaine*, lancée en 1981 et la maison d'édition Karthala récemment fondée. A. Mbembe, arrivé en France en 1982 après avoir quitté le Cameroun, intègre ce réseau, avec lesquels membres il développe une amitié — au premier rang desquels le politiste Jean-François Bayart. Il s'inscrit parallèlement à l'Université Paris-1—Panthéon-Sorbonne pour un doctorat sous la direction de l'historienne C. Coquery-Vidrovitch, qu'il soutient en mai 1989. C. Coquery-Vidrovitch avait participé au premier mouvement de réjuvenation de l'africanisme français. A. Mbembe, en les côtoyant, évolue au pôle innovant de l'étude africaniste en France. Il s'avère extrêmement actif et publie près d'une cinquantaine d'écrits, dans différents formats. C'est également une phase d'intense production pour W. Mignolo et R. Connell. Après avoir occupé un poste à l'Université du Michigan, W. Mignolo devient titulaire à l'Université de Duke aux États-Unis d'Amérique. Si dans les années 1970 il s'attelle à développer une nouvelle poétique, les années 1980 correspondent à une reformulation de ses travaux, désormais concentrés sur l'étude de la période coloniale d'un point de vue sémiotique et textuel. Cette reformulation et ce rapprochement avec la discipline historique permettent un dialogue avec la recherche française, par l'intermédiaire de Serge Gruzinski, qui poursuit

l'entreprise de N. Wachtel, aux côtés de Carmen Bernard. Ce premier dialogue s'avérera infructueux, puisque S. Gruzinski, une des figures centrales de l'américanisme français, délivrera une fin de non-recevoir dont nous vérifierons l'efficacité des années plus tard, avec la trajectoire de Capucine Boidin dans le CHAPITRE 4. À l'instar de W. Mignolo, A. Mbembe occupera régulièrement des postes aux États-Unis d'Amérique à partir de 1986 avant de partir définitivement au terme des années 1980, jusqu'en 1996 et sa nomination au secrétariat de direction du « Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique » (Codesria) à Dakar. Les trajectoires des deux expatriés possèdent de nombreuses similitudes et indiquent également la recomposition à l'œuvre dans l'espace mondial des sciences humaines et sociales : la place de la France devient moins centrale, ce qui se traduit dans la diminution de son potentiel d'attraction et de rétention des chercheur·es étranger·ères.

Les années 1980 correspondent aussi à une période de reformulation pour R. Connell, dont les travaux abordent de manière toujours plus frontale la question du genre. En collaboration avec Tim Carrigan et John Lee, elle publie un article fondateur dans l'étude des masculinités<sup>252</sup>. Dans les années qui suivent, R. Connell s'imposera progressivement comme la figure majeure de l'étude des masculinités, dont elle forgera parmi les concepts les plus connus — notamment celui de « masculinité hégémonique ». L'« hégémonie » constitue en effet une notion prisée par les trois auteur·rices — que ce soit dans l'étude des masculinités, l'étude de la relation coloniale d'un point de vue sémiotique pour W. Mignolo ou l'étude de la relation coloniale sous les angles religieux et épistémologique pour A. Mbembe. La chute du Mur de Berlin, les derniers soubresauts et la dislocation de l'URSS imposent une réflexion autour de l'hégémonie et de l'avenir de tout projet de théorie critique de gauche<sup>253</sup>. Les trois auteur·rices interagissent trop faiblement avec la France au cours des années 1990 pour justifier un chapitre entier à l'étude de cette période. Cela ne signifie pas pour autant qu'il ne se passe rien de remarquable durant ces années : les événements examinés occurring dans la première

---

<sup>252</sup> Tim CARRIGAN, Raewyn CONNELL et John LEE, « Toward a new sociology of masculinity », *Theory and Society*, 1985, vol. 14, n° 5, p. 551-604.

<sup>253</sup> François CUSSET, *La Décennie. Le grand cauchemar des années 1980*, Paris, La Découverte, 2008 [2006].

moitié des années 1990 sont mentionnés dans le CHAPITRE 3, cependant que les événements de la deuxième moitié des années 1990 le sont dans le CHAPITRE 4.

Le CHAPITRE 4 couvre les années 2000 à 2010. Les décennies précédentes constituaient majoritairement une phase de production pour les trois auteur·rices. Leurs travaux circulent très peu – voire pas du tout – dans l’espace académique français ; exception faite d’A. Mbembe, qui s’avère directement inséré dans celui-ci. L’année 2000 correspond à un point de bascule – à divers degrés – pour ces trois auteur·rices. Une première traduction d’un chapitre de R. Connell est publiée dans une anthologie consacrée aux recherches sur le masculin<sup>254</sup>, cependant qu’un premier article de W. Mignolo paraît dans la revue *Multitudes*<sup>255</sup>. C’est surtout pour A. Mbembe qu’elle constitue un tournant, avec la parution de son ouvrage *De la postcolonie*<sup>256</sup>. Celui-ci, abondamment discuté au sein de l’africanisme français, permet en outre à A. Mbembe de toucher un nouveau public et de se positionner dans de nouveaux espaces. Le recours à la forme de l’« essai d’avant-garde » l’autorise d’un rapport plus détaché au terrain, de produire des textes plus facilement et de développer une véritable *griffe* : la « postcolonie ». A. Mbembe a appris à maîtriser l’« essai d’avant-garde » – qui correspond à la « *theory* » dans l’espace académique anglo-saxon – durant ses séjours états-uniens et sa collaboration avec la revue *Public Culture*, dans laquelle il obtient la reconnaissance et le statut de producteur d’idées originales.

Les différents événements de l’année 2005, en tant qu’année charnière pour la réception des études postcoloniales en France<sup>257</sup>, inaugurent un espace inédit de discussion et permettent la légitimation d’un nouveau traitement du fait colonial et de son histoire. Un ensemble de nouveaux·lles acteur·rices apparaissent dans l’espace public, ainsi que dans l’espace intellectuel. Parmi ceux·celles-ci, l’« Association pour la Connaissance de l’Histoire de l’Afrique Contemporaine » (ACHAC), desquels membres

---

<sup>254</sup> Raewyn CONNELL, « Masculinités et mondialisation » dans Daniel WELZER-LANG (éd.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, traduit par Sylvie TOMOLILLO, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2000, p. 195-219.

<sup>255</sup> Walter D. MIGNOLO, « Géopolitique de la connaissance, colonialité du pouvoir et différence coloniale », *Multitudes*, traduit par Anne QUERRIEN, 2001, vol. 6, n° 3, p. 56-71.

<sup>256</sup> Achille MBEMBE, *De la postcolonie : Essai sur l’imagination politique dans l’Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000.

<sup>257</sup> Stéphane DUFOIX, « Historiens et mnémographes », *Controverses*, 2006, n° 2, p. 15-38 ; A.-C. COLLIER, *Le moment français du postcolonial*, *op. cit.*

fondateurs A. Mbembe s'avère proche depuis les années 1990. En composant un type d'« intellectuel·le collectif·ve » spécifique – l'« intellectuel·le collectif·ve de luxe » –, ces intervenant·es parviennent à compenser leur faible statut et à occuper les premiers rangs des débats. A. Mbembe participe à un certain nombre de leurs interventions intellectuelles, accédant ainsi aux éditions La Découverte. Les années 2000 coïncident de ce fait à un changement de trajectoire pour A. Mbembe, qui du public africaniste spécialisé s'adresse progressivement au grand public de consommation des biens intellectuels, ce qui se traduit dans les formes de ses interventions intellectuelles (livres, conférences, etc.). C'est notamment en jouant de sa *griffe* et du *sfumato* qu'il est en mesure de brouiller ces formes et d'apparaître comme un interlocuteur de choix concernant les études postcoloniales, mais aussi d'endosser l'habit de l'« intellectuel de luxe<sup>258</sup> ».

Si l'année 2005 enregistre donc un tournant pour A. Mbembe, ce n'est pas le cas pour R. Connell et W. Mignolo : respectivement en raison d'une distance thématique trop grande ou d'une marginalité trop importante dans l'espace académique français : ou bien parce que la revue *Multitudes* évolue au pôle critique à l'interface entre l'espace intellectuel et l'espace académique, signalant dès lors W. Mignolo comme producteur de « théorie critique », ou bien parce que ses quelques interventions après 2005 en France ont lieu dans des espaces académiques principalement tournés vers l'international et non le champ national (Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme (FMSH) de Paris). Les études décoloniales latino-américaines, dont W. Mignolo est un des fondateur·rices sont encore trop récentes pour être identifiées en France et distinguées des études postcoloniales. Dans ces mêmes années, R. Connell délaisse petit à petit les questions de genre et élabore un ensemble de recherches à propos de l'histoire de la sociologie, sous l'angle de son émergence dans le contexte colonial du 19<sup>e</sup> siècle. Elle développe progressivement un engagement en faveur de la « théorie du Sud ». L'orée des années 2010 coïncide avec le démarrage d'un important travail d'importation et de traduction des écrits de R. Connell dans l'espace académique français, uniquement sur la thématique des masculinités.

---

<sup>258</sup> Louis PINTO, « Pour une sociologie des intellectuels de luxe », *Savoir/Agir*, 2019, vol. 1, n° 47, p. 97-107.

Le CHAPITRE 5 tente d’approcher au plus près notre extrême contemporain, à savoir les années 2013 à 2022. Nous examinerons en détail comment la mobilisation autour des travaux de R. Connell, entamée à l’orée des années 2010 aboutit progressivement à la formation d’un sous-champ d’études des masculinités. Nous explorerons l’hypothèse selon laquelle la constitution d’un tel champ s’avère indissociable de la réception française de R. Connell et vice-versa. Les principaux·les individu·es impliqués·es dans cette mobilisation sont des doctorant·es ou docteur·es, notamment inscrit·es à l’École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) et travaillant sur des sujets dans lesquels la thématique des masculinités apparaît centrale, requérant dès lors des outils d’interprétation. Le concept de « virilité », principalement utilisé en histoire et jugé trop solidaire de l’approche bourdieusienne développée dans *La Domination masculine*<sup>259</sup>, est considéré comme trop statique et naturalisant. Le pluralisme du modèle de R. Connell permet davantage d’appréhender le dynamisme à l’œuvre dans les relations de genre. Les recherches préexistantes sont aussi écartées, car produites majoritairement par un chercheur disqualifié éthiquement et intellectuellement, Daniel Welzer-Lang, pour les nombreuses plaintes pour harcèlement sexuel qui lui ont été adressées. Les travaux de R. Connell autorisent donc un usage en conformité avec un engagement féministe. Pour qualifier celui-là, nous recourons à la notion de « bien symbolique » pour souligner la manière dont la référence aux travaux de R. Connell permet non seulement l’importation de ressources nécessaires, mais également la légitimation d’un ensemble de travaux produits par des chercheur·es en situation dominée dans le champ. L’institution à laquelle ils·elles sont principalement rattachés·es – l’EHESS – les incite à l’innovation, en raison de sa position et de son organisation spécifiques des enseignements sous forme de séminaire. Ce travail aboutit en 2013 à une invitation de R. Connell à l’EHESS et la parution en 2014 d’un ouvrage traduit de R. Connell<sup>260</sup>. Ce dernier, traduction partielle du livre le plus connu de R. Connell, est recomposé pour s’adresser à deux publics : un public de spécialistes des questions de santé ; un public élargi de lecteur·rices intéressés·es par les études féministes et genre. Publié dans une maison indépendante d’édition critique – Amsterdam –, le livre circule largement.

---

<sup>259</sup> Pierre BOURDIEU, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.

<sup>260</sup> Raewyn CONNELL, *Masculinités : Enjeux sociaux de l’hégémonie*, traduit par Clémence GARROT et al., Paris, Amsterdam, 2014 [1995].



Simultanément, un ouvrage de W. Mignolo est traduit et publié en 2015<sup>261</sup>. Fruit d'une collaboration transnationale, dont le cœur loge à Toulouse et Louvain, il ne connaît pas la même circulation. Si les coordinateur·rices de la traduction joignent un ensemble de paratextes à la traduction pour situer l'ouvrage et introduire W. Mignolo, le recours à une maison d'édition internationale – Peter Lang – au faible ancrage français, un titre et un prix prohibitifs résultent en une circulation réduite. Par l'étude du réseau à l'œuvre dans la traduction, nous mettons en lumière l'important espace d'importation et de traduction des études décoloniales latino-américaines que constitue le master « EuroPhilosophie » à Toulouse. W. Mignolo bénéficie par ailleurs d'une journée d'étude consacrée à ses travaux, coordonnée en 2018 à Nanterre. Celle-ci n'exercera pas beaucoup d'effets, notamment en raison du surmenage professionnel qui affecte l'organisatrice la plus investie dans l'événement, Claire Joubert, et qui l'oblige à interrompre longuement ses activités. Ce cas nous permet de souligner l'importance de la santé des médiateur·rices dans les phénomènes de circulation.

Enfin, A. Mbembe entérine définitivement son statut d'« intellectuel de luxe » dans les années 2010 et sa séparation d'avec l'africanisme français, sous la forme d'une controverse. Ces années correspondent à celles d'une considérable accumulation de visibilité par la fréquentation d'espaces hybrides du champ intellectuel français, au point de pouvoir être convertie en capital politique au cours de l'année 2021. La présidence de la République française confiée à A. Mbembe la mise en place du « Nouveau Sommet Afrique-France » en octobre 2021 à Montpellier, qui signe la consécration d'A. Mbembe en tant que figure intellectuelle, et non pas académique. Dans la deuxième moitié des années 2010, les lignes de fractures entre lesquelles navigue A. Mbembe apparaissent clairement, notamment dans le champ philosophique francophone. À travers l'organisation des « Ateliers de la pensée » à Dakar avec Felwine Sarr, A. Mbembe constitue un important réseau avec des chercheur·es français·es. Parallèlement, son intervention dans le séminaire « Race et culture » coordonnée par M. Bessone, S. Guérard de Latour et J. Mascot explicite le malaise autour de son positionnement. A. Mbembe y formulera clairement son positionnement en tant qu'« écrivain ». On observe alors une division selon la définition du·e la philosophe : créateur·rice de concepts ou analyticien·ne.

---

<sup>261</sup> W.D. MIGNOLO, *La Désobéissance épistémique*, op. cit.

## *Conclusion*

Notre travail propose donc une approche de la circulation et de la réception d'œuvres scientifiques et leurs auteur·rices qui se fonde sur une conception de l'œuvre – mais également de l'auteur·rice – comme signe. Par là nous entendons un « équilibre fugace de relations<sup>262</sup> » entre un ensemble de fonctions – de représentation, d'expression, d'appel, esthétique et scientifique – dont les rapports changent selon les contextes sociohistoriques et normatifs – parmi lesquelles une norme scientifique dont le contenu varie – et de valeurs — dont une valeur scientifique, lequel contenu s'avère déterminé par la norme scientifique et répond à la question : « Quelle est l'utilité du signe scientifique ? ». On peut ajouter à cette observation les remarques que propose F. Matonti dans le sillage d'Howard S. Becker, à propos des recoupements entre productions artistiques et discursives sur deux points : premièrement, « que les productions artistiques et les “idées” politiques font l'objet de croyances comparables et notamment celle, commune, en ce que Bourdieu appelle le “créateur incréé”<sup>263</sup> » ; deuxièmement, l'idée politique, comme l'œuvre d'art, s'avère le résultat d'une chaîne d'actions collaboratives, dont l'importance et les acteur·rices sont le plus souvent négligé·es, et qu'il convient alors de mettre en lumière.

Une approche sociologique, imprégnée de sensibilité historique, demeure par conséquent nécessaire pour appréhender ces différents équilibres, leurs variations et facteurs de variation, mais également ce qu'expriment ces variations. Ces signes scientifiques seront saisis selon deux types d'analyse : une analyse externe, attentive aux processus et mécanismes institutionnels, culturels, etc. ; une analyse interne, attentive aux caractéristiques internes des signes scientifiques.

Enfin, pour explorer simultanément ces sentiers qui bifurquent nous procéderons de la même manière qu'un·e jardinier·ère qui lutte contre un bambou parasite. Il convient de repérer les différentes souches – points nodaux de la réception – entre lesquelles on peut soupçonner des liens, des connexions, mais dont seule l'extraction du rhizome – la racine – permet la vérification. En creusant et en déterrants ce réseau on voit progressivement émerger des liens que l'on ne devinait pas ou s'évanouir certains que l'on pensait pourtant découvrir. De la même manière que la force ou le courage viennent parfois à manquer à ce·tte jardinier·ère dans cette opération de déterrage – et non de

---

<sup>262</sup> J. MUKAROVSKÝ, « Du structuralisme », art. cit., p. 31.

<sup>263</sup> F. MATONTI, « Plaidoyer pour une histoire sociale des idées politiques », art. cit., p. 101.

dévoilement – tous les nœuds et liens ne peuvent être exhumés. À l’image de Joë Bousquet pour qui « [é]crire un livre, c’est faire assister le lecteur à toutes les vicissitudes d’une situation que l’on tire au clair<sup>264</sup> », écrire une thèse c’est reconstituer pour le·a lecteur·rice ce travail de déterrage et d’analyse – au sens propre et figuré – de ces rhizomes que constituent la circulation et la réception de ces auteur·rices.

---

<sup>264</sup> Joë BOUSQUET, *Traduit du silence*, Paris, Gallimard, 1995 [1941], p. 29.

# Chapitre 1. Des chiffres et des textes

Le Nombre est un témoin intellectuel qui n'appartient qu'à l'homme, et par lequel il peut arriver à la connaissance de la Parole<sup>1</sup>.

Les mesures de parution des chercheur·es remontent au moins à la création du « Science Citation Index » par Eugene Garfield en 1961<sup>2</sup>. Depuis, un certain nombre de discussions ont pris pour objet la bibliométrie, c'est-à-dire la « méthode de recherche qui consiste à utiliser les publications scientifiques et leurs citations comme indicateurs de la production scientifique et de ses usages<sup>3</sup> ». Si le recours à la bibliométrie pour l'étude de la circulation du savoir académique s'avère grandissant<sup>4</sup>, certains de ses aspects demeurent souvent débattus : le recours à la bibliométrie pour l'évaluation de la recherche, les biais idéologiques à la base de la construction des bases de données<sup>5</sup>, ou bien encore la représentativité de ces mêmes bases.

On recense différentes bases de données bibliométriques, qui se distinguent selon qu'elles sont contrôlées et que l'on connaît la liste des revues recensées, mais payantes (par exemple *WoS* – qui regroupe différentes banques de données : le *Social Sciences Citation Index* et le *Arts and Humanities Citation Index* – et *Scopus*) ou bien qu'elles sont gratuites, mais non contrôlées et bien moins structurées, c'est-à-dire impossibles à reproduire puisque constamment mises à jour, et sans qu'elles explicitent leurs principes d'actualisation<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Honoré DE BALZAC, *Louis Lambert* suivi de *Séraphita*, Nouvelles éd. revues et corrigées, Paris, Charpentier, 1842 [1833], p. 136.

<sup>2</sup> Blaise CRONIN et Helen B. ATKINS, « The Scholar's Spoor » dans Blaise CRONIN et Helen B. ATKINS (éds.), *The Web of Knowledge: A Festschrift in Honor of Eugene Garfield*, Medford, Information Today, 2000, p. 1-8.

<sup>3</sup> Yves GINGRAS, « Dérives et effets pervers de l'évaluation quantitative de la recherche : Sur les mauvais usages de la bibliométrie », *Recherche en soins infirmiers*, 2015, vol. 2, n° 121, p. 73.

<sup>4</sup> Julián David CORTÉS-SÁNCHEZ, Zaida Chinchilla RODRÍGUEZ et Katerina BOHLE CARBONELL, « Bibliometrics and the study of academic knowledge circulation » dans Wiebke KEIM et Leandro RODRÍGUEZ MEDINA (éds.), *Routledge Handbook of Academic Knowledge Circulation*, Londres, Taylor & Francis Ltd. [Sous presse].

<sup>5</sup> Daniel B. KLEIN et Eric CHIANG, « The Social Science Citation Index: A Black Box—with an Ideological Bias? », *Econ Journal Watch*, 2004, vol. 1, n° 1, p. 134-165.

<sup>6</sup> Yves GINGRAS, « Du mauvais usage de faux indicateurs », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2008, vol. 5, n° 55-4bis, p. 70.

Françoise Thibault et Sarah Streliski ont résumé les biais cruciaux qui grèvent *WoS*, en particulier du point de vue des sciences humaines et sociales : méconnaissance des diverses pratiques de publication dans ces disciplines ; l'anglocentrisme<sup>7</sup> ; mauvaise prise en compte des multiples organisations d'une même discipline à travers le monde ; intégration inégale des différentes disciplines<sup>8</sup>.

À ces limites s'ajoute celle identifiée par Fernanda Beigel dans son étude des principales bases de données en sciences sociales, du point de vue de la quantité d'informations qu'elles hébergent et de leur structuration : c'est-à-dire *Scopus* et *WoS*. Dans ces bases, la représentativité des chercheur·ses situées à la périphérie de la « global economy of knowledge » [économie globale des connaissances<sup>9</sup>] est inférieure à celle des chercheur·ses travaillant dans des institutions centrales, mais ce degré de représentativité varie lui-même d'une base de données à une autre : ainsi *Scopus* apparaît légèrement plus inclusif des chercheur·ses en périphérie que *WoS*<sup>10</sup>.

La qualité des outils bibliométriques constitue un enjeu particulièrement saillant dans les discussions relatives à la question de l'internationalisation des sciences humaines et sociales et de leur internationalité<sup>11</sup>, c'est-à-dire leur degré d'internationalisation. Encore faut-il que les indicateurs utilisés respectent un certain nombre de critères pour être considérés comme de « bons indicateurs » : l'indicateur doit être adapté à l'objet ; la mesure que produit l'indicateur doit être homogène ; l'indicateur doit respecter l'inertie intrinsèque de l'objet<sup>12</sup>. Yves Gingras propose, par exemple, la prise en compte de

---

<sup>7</sup> Concernant les biais de nature linguistique, nous nous permettons de renvoyer à Laurent AFRESNE, *Un pari hasardeux ? La réception et les usages de l'œuvre de Boaventura de Sousa Santos en France*, Mémoire de Science politique sous la direction de Stéphane DUFOIX, Institut d'Études Politiques de Paris, Paris, 2019, dans lequel nous avons traité cette question par la comparaison du nombre de langues incluses dans le réseau de citation d'un même texte, d'une base de données à une autre. Nous avons ainsi montré que *Google Scholar*, en raison même de sa moindre structuration, accueillait bien plus de langues que *Scopus* (*Ibid.*, p. 60-63).

<sup>8</sup> Françoise THIBAUT et Sarah STRELISKI, *Les indicateurs bibliométriques pour les SHS. État de la question*, Paris, Alliance Athéna, 2022, p. 1-4.

<sup>9</sup> « Cette économie des connaissances est fondée sur une division internationale du travail. La métropole globale accumule des données (dans des bibliothèques, des musées, des jardins botaniques, des revues, des bases de données, etc.), et constitue surtout le lieu de production de méthodes et théories (dans les universités d'élite et les sociétés scientifiques, par des fabricants d'instruments spécialisés et des mathématiciens). À l'opposé, les régions périphériques constituent une source immense de données, collectées par des voyageurs issus de la métropole (officiels, missionnaires, expéditions de collecte de données), des travailleurs locaux opérant comme informateurs, et désormais aussi par des instruments automatiques et de la télédétection. » (Raewyn CONNELL et al., « Re-making the global economy of knowledge: Do new fields of research change the structure of North-South relations? », *The British Journal of Sociology*, 2017, vol. 69, n° 3, p. 739 [TO 1.1]).

<sup>10</sup> F. BEIGEL, « Publishing from the periphery », art. cit.

<sup>11</sup> Yves GINGRAS, « Les formes spécifiques de l'internationalité du champ scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2002, n° 141-142, p. 31-45.

<sup>12</sup> Y. GINGRAS, « Du mauvais usage de faux indicateurs », art. cit., p. 72-73.

l'origine géographique des auteur·rices publiant dans une revue ou bien l'origine géographique des auteur·rices citant les recherches d'une revue comme indicateur pertinent de l'internationalité d'une revue<sup>13</sup>, ou encore la part de collaborations internationales<sup>14</sup>.

Dans le présent chapitre, nous ne chercherons pas à proposer un indicateur correct de mesure de l'internationalisation des sciences humaines et sociales dans l'espace académique français. Nous mobiliserons des outils bibliométriques, ce pour quoi nous avons rappelé quelques-uns des éléments à avoir à l'esprit sitôt que l'on fait usage de ces instruments. Nous nous efforcerons à approcher la « superficie » de la réception des trois auteur·rices que nous étudions, ce par quoi nous désignons un paysage composé principalement de chiffres, nombres et graphiques. Cette opération intervient à la suite immédiate de l'introduction, car elle permet de fournir une image anticipée de ce qui sera approfondi dans les chapitres subséquents. Pour pasticher le propos de Balzac mis en exergue, ce chapitre constitue une première étape sur le chemin qui nous mènera du nombre à la parole.

Nous présenterons dans un premier temps les principales données bibliométriques relatives aux auteur·rices que nous étudions, dans l'espace académique français (évolution des citations, principaux textes cités, principales revues dans lesquelles sont citées les auteur·rices et composition fine de la nature des citations faites) ; dans un second temps, nous nous intéresserons aux réseaux de citations de ces auteur·rices, ce par quoi nous désignons la structure relationnelle constituée par l'ensemble des textes citant ces auteur·rices, du point de vue particulier des mots-clés attachés à des textes scientifiques. Nous reviendrons à chaque étape en détail sur les données traitées et les outils utilisés.

Pour chaque auteur·rice, nous avons constitué deux ensembles de bases de données, l'un relatif à la réception internationale et le second à la réception française. Le premier groupe de bases de données a été produit à partir de *Scopus*, que nous avons notamment sélectionné pour sa plus grande inclusivité des auteur·rices en situation

---

<sup>13</sup> Y. GINGRAS, « Dérives et effets pervers de l'évaluation quantitative de la recherche », art. cit., p. 77.

<sup>14</sup> Yves GINGRAS, *Histoire des sciences*, Paris, Presses Universitaires de France, 2021, p. 122-124.

périphérique<sup>15</sup> et pour les outils d'exportation que propose le site<sup>16</sup>. Pour chaque auteur·rice enregistré·e par *Scopus*, on dispose de l'ensemble de ses textes recensés par *Scopus* et de l'ensemble des textes recensés par *Scopus* qui cite un texte de l'auteur·rice étudié·e. Ainsi, on dispose par exemple pour W. Mignolo de l'ensemble de ses publications enregistrées par *Scopus*, et de l'ensemble des parutions inventoriées par *Scopus* qui citent un texte de W. Mignolo recensé sur *Scopus*.

Précisons que *Scopus* n'héberge pas l'ensemble des textes produit par chaque auteur·rice et privilégie les textes anglais et les articles édités dans des revues anglophones. Deux biais sont donc à prendre en compte : l'incomplétude de *Scopus* et son anglocentrisme. À chaque écrit est joint une certaine quantité d'informations parmi lesquelles nous avons retenu et exporté, concernant chacun·e des auteur·rices qui nous intéressent, les suivantes : l'auteur·rice ou les auteur·rices ; le titre du texte ; l'année de publication ; le lieu de publication ; les volume et numéro de revue. Ces informations nécessiteront ensuite d'être vérifiées et nettoyées, ce sur quoi nous reviendrons dans la suite.

Nous avons effectué cette opération à deux reprises pour chaque auteur·rice, sur deux groupes de parutions. Premièrement, pour les écrits de R. Connell, A. Mbembe et W. Mignolo recensés par *Scopus* ; deuxièmement, pour les textes dénombrés par *Scopus* qui citent les textes enregistrés sur *Scopus* de R. Connell, A. Mbembe et W. Mignolo ; c'est-à-dire ce que nous avons désigné précédemment par l'appellation de réseau citationnel<sup>17</sup>.

Concernant le premier type de base de données, nous disposons pour R. Connell (n=144), A. Mbembe (n=38) et pour W. Mignolo (n=50). Autrement dit, aux mois de juillet et d'août 2020 lors desquels nous avons effectué cette collecte, les textes hébergés par *Scopus* s'élevaient au nombre de cent-quarante-quatre pour R. Connell, trente-huit pour A. Mbembe et cinquante pour W. Mignolo. Nous constatons dès lors que *Scopus* est loin d'atteindre l'exhaustivité et que l'incomplétude demeure elle-même variable.

Concernant le deuxième type de bases de données, agrégeant les écrits produits par le réseau citationnel, nous disposons pour R. Connell (n=8 293),

---

<sup>15</sup> F. BEIGEL, « Publishing from the periphery », art. cit.

<sup>16</sup> Nous disposons par ailleurs, au moment de la collecte des données, d'un accès institutionnel à *Scopus*, dont l'accès est normalement payant.

<sup>17</sup> Si dans notre cas nous étudions les réseaux citationnels d'auteur·rices spécifiques, il est également possible d'étudier le réseau citationnel d'un concept, d'une formule, etc.

A. Mbembe (n=3 521) et pour W. Mignolo (n=2 977). Autrement dit, au mois d'août 2020, lors duquel nous avons collecté les informations, les textes hébergés par *Scopus* citant un·e des auteur·rices s'élevaient à 8 293 pour R. Connell, 3 521 pour A. Mbembe et 2 977 pour W. Mignolo.

Les publications de langue française recensées par *Scopus* constituent des ensembles quantitativement restreints. Ainsi, le réseau citationnel français de R. Connell dénombre cinquante textes (soit 0,6 %), celui d'A. Mbembe quarante-sept textes (soit 1,33 %) et celui de W. Mignolo sept textes (soit 0,23 %). La présence francophone dans ces réseaux citationnels apparaît donc comme absolument négligeable et totalement insuffisante pour produire des données exploitables quant aux réceptions françaises de ces auteur·rices.

Chacune de ces bases a dû subir un nettoyage, à savoir un ensemble d'opérations : vérification et uniformisation des noms d'auteur·rices, inspection et suppression des doublons ; mais ce sont surtout les mots-clés qui ont nécessité un travail de longue haleine. En effet, *Scopus* ne recense pas systématiquement de mots-clés pour chaque publication, et ce, pour différentes raisons : les mots-clés existent, mais *Scopus* ne les a pas intégrés ; le texte ne dispose pas de mots-clés. Au sein de chaque réseau citationnel les textes sans mots-clés s'élevaient au nombre de 3 140 textes (soit 38 %) pour R. Connell, de 1 954 (soit 55,5 %) pour A. Mbembe et de 1 579 textes (soit 53 %) pour W. Mignolo. On constate que les parts de mots-clés absents apparaissent comme considérables. Nous avons, pour chacun des mots-clés manquants, dû consulter le texte d'origine pour recueillir les mots-clés existants qui n'avaient pas été collectés, ou bien lire le résumé et le titre, et déterminer en fonction des mots-clés déjà présents dans la base de données si ces paratextes contenaient des mots-clés exploitables, ou bien décider nous-mêmes des mots-clés. Dans ce dernier cas, nous avons privilégié la saisie de concepts, de lieux géographiques ou de phénomènes étudiés comme mots-clés. Cette opération comporte une part d'arbitraire, cependant que sa principale limite relève d'une sorte d'« effet Matthieu<sup>18</sup> » selon lequel ce sont les mots-clés les plus présents qui sont renforcés par l'arbitraire de la sélection. L'aller-retour permanent entre les mots-clés existants et les mots-clés ajoutés devait permettre de restreindre au maximum cet « effet Matthieu ».

---

<sup>18</sup> R.K. MERTON, « The Matthew Effect in Science », art. cit.



L'intégralité des mots-clés était alors harmonisée, notamment au niveau des variations orthographiques quand celles-ci ne sont pas significatives<sup>19</sup>. Le travail de nettoyage a duré plusieurs semaines pour chaque base de données, dont les versions définitives prennent la forme d'un tableau « Excel » au format *.xlsx*, à partir duquel il est plus commode de travailler<sup>20</sup>.

Ces premières bases de données, produites à partir de *Scopus*, et donc surtout valables pour un certain espace international, ont principalement alimenté un travail sur les mots-clés. Un mot-clé constitue un outil qui permet de résumer un texte en quelques mots, ou bien d'insister sur des dimensions particulières d'un écrit ou bien de le rattacher à des discussions préexistantes. Ce sont soit les auteur·rices de la publication ou les personnels éditoriaux qui choisissent et attribuent les mots-clés. Ils offrent dans ces conditions une schématisation d'un texte d'après des thématiques précises, mais ne constituent pas une simplification intégrale de ces textes ; ils sont le résultat d'une opération de sélection. Travailler les mots-clés permet de regrouper des écrits selon des thématiques communes et d'observer la formation de communautés thématiques autour de certains mots-clés, dès lors qu'un mot-clé particulièrement récurrent est régulièrement associé à d'autres.

Ces bases de données ont donc servi à composer des réseaux de citations de mots-clés, que nous avons utilisés pour mettre en lumière la structure des réseaux citationnels des trois auteur·rices concerné·es. Ils fournissent ainsi une représentation graphique des principales thématiques à propos desquelles écrivent ces auteur·rices et les thématiques centrales sur lesquelles travaillent les membres du réseau citationnel. Nous pouvons dès lors établir une comparaison entre les deux structures, pour évaluer le degré d'homologie entre celles-ci. Nous poserons l'hypothèse selon laquelle ces réseaux citationnels internationaux offrent des indications quant à la structure d'un réseau citationnel national, en l'occurrence français.

Nous avons souligné la faiblesse quantitative des informations relatives aux publications françaises dans les bases de données produites à partir de *Scopus*. Le second type de bases de données doit permettre de fournir des renseignements plus importants au sujet de la réception française. Pour ce faire, nous avons mobilisé les trois principales

---

<sup>19</sup> Une variation orthographique significative est par exemple l'usage de « masculinity » et « masculinities », ici le pluriel renvoie à une idée précise selon laquelle il existe plusieurs masculinités en relation, cependant que la première variation renvoie à l'idée de l'existence d'une seule masculinité.

<sup>20</sup> Un extrait de tableau a été reproduit en ANNEXE E5c.

bases de revues francophones, c'est-à-dire *Persée* (qui recense également les écrits hébergés par *Érudit*), *Cairn* et *OpenEdition*<sup>21</sup>. Ces bases de données ne disposent pas d'outils d'exportation, nous avons dû effectuer des recherches spécifiques à l'aide de plusieurs mots-clés concernant les noms d'auteur·rices<sup>22</sup>. Chaque texte devait alors être inclus manuellement à notre base de données.

Nous avons constitué deux types de bases de données à partir de ces bases de revues : une base qui intégrait les publications de R. Connell, A. Mbembe et W. Mignolo publiées dans des revues ou livres accueillis par les bases de revues ; une autre qui intégrait les réseaux citationnels de ces auteur·rices dans ces bases de revues. Bien sûr, un texte signé par R. Connell, A. Mbembe ou W. Mignolo peut faire partie de leur réseau citationnel, puisque la pratique de l'autocitation demeure possible.

Nous avons compilé les informations suivantes : intitulé du lieu de publication (titre de revue ou de livre) ; auteur·rices ; type de texte (article, chapitre, recension, etc.) ; l'année de publication ; le titre du texte ; la langue de publication ; la nature de la référence qui est effectuée (mention ou citation<sup>23</sup>). Au mois de janvier 2021, lors duquel nous avons collecté les données, le nombre de parutions hébergées par les bases de revues s'élevait à dix pour R. Connell, quatre-vingt-dix pour A. Mbembe et dix-huit pour W. Mignolo.

Concernant le deuxième type de bases de données, c'est-à-dire l'ensemble des écrits inventoriés par *Persée*, *Cairn*, *OpenEdition* (et *Politique africaine* dans le cas d'A. Mbembe) qui citent les documents recensés par *Scopus* pour chaque auteur·rice et

---

<sup>21</sup> Dans le cas d'A. Mbembe, nous avons également consulté les anciens numéros de la revue *Politique africaine*, dont les archives numériques sont disponibles à l'adresse suivante : <http://www.politique-africaine.com>. Nous avons en effet procédé ainsi, parce que la revue *Politique africaine* est la revue dans laquelle A. Mbembe a été cité le plus souvent et dans laquelle il a publié une partie considérable de ses textes, et ce dès le milieu des années 1980. Les textes antérieurs à 2000 ne sont en effet pas disponibles sur *Cairn* ou *Persée*.

<sup>22</sup> Il a fallu notamment vérifier les variantes orthographiques. Dans le cas de R. Connell, un certain nombre de textes étaient enregistrés sous son nom prétransition, c'est-à-dire « Bob Connell » ou « R. W. Connell ». Concernant les coquilles, on trouvait certaines des variantes orthographiques suivantes : « Mbembé », « Mingolo », « Connel », « Conell », etc., qu'il a donc fallu vérifier, corriger et intégrer si nécessaire.

<sup>23</sup> Une mention est en quelque sorte une « citation faible », c'est-à-dire que l'auteur·rice est mentionné·e sans qu'il·elle apparaisse dans la bibliographie, cependant qu'une citation est une « citation forte », au sens où l'auteur·rice apparaît dans la bibliographie. Concernant cette distinction, il a fallu consulter le contenu des textes pour établir si la référence faite à un·e auteur·rice relève de la mention ou de la citation. Consulter les bibliographies ne suffisait pas, puisque parfois des textes référencés dans le corps de l'article selon la modalité « (auteur date) » ne sont pas indiqués en bibliographie. De tels cas ont été comptés comme des mentions, quand il n'était pas possible de déterminer le texte en question. Il était par exemple possible de déterminer le texte référence lorsqu'il s'agissait d'une citation que nous pouvions attribuer à un texte. Bien sûr, un même texte peut recourir à la citation et à la mention ; nous avons décidé qu'il suffisait d'une citation pour que l'on attribue la modalité « citation » à la variable en question. Autrement dit, pour que l'on attribue la modalité « mention », il fallait qu'il n'y ait que des mentions dans le texte.

que nous avons compilé dans une unique base de données, nous avons pour R. Connell (n=795), A. Mbembe (n=1 854) et pour W. Mignolo (n=423). Autrement dit, aux mois de janvier et février 2021, lors desquels nous avons collecté les informations, les textes hébergés par les bases de revues francophones s'élevaient à 795 pour R. Connell, 1 854 pour A. Mbembe et 423 pour W. Mignolo.

On constate que les informations n'appartiennent pas aux mêmes ordres de grandeur, selon que l'on utilise une source plutôt qu'une autre. Ainsi, A. Mbembe qui dispose du second réseau citationnel d'après *Scopus*, possède le plus important réseau citationnel suivant les banques de revues francophones. W. Mignolo reste dans tous les cas celui, dont le réseau citationnel demeure le plus restreint.

Le TABLEAU 1.1 ci-dessous résume les principales données présentées plus haut. Nous y avons ajouté les renseignements issus de l'enquête bibliométrique menée par John Ioannidis, Jeroen Baas et Kevin Boyack, dont l'ambition est d'établir à partir de *Scopus* une liste des cent mille scientifiques vivant·es les plus cité·es<sup>24</sup>. Nous utilisons les versions de 2017 et 2018<sup>25</sup>, 2019<sup>26</sup>, 2020<sup>27</sup> et 2021<sup>28</sup> pour comparer les évolutions des trois auteur·rices dans ce classement.

Encore une fois, dans le sillage des avertissements de Y. Gingras, cette liste des cent mille scientifiques les plus cité·es n'équivaut pas à un catalogue des cent mille meilleur·es chercheur·ses ou les plus originaux·les, les plus efficaces ou les plus qualifié·es ; cette liste n'a ni une vocation évaluative ni une vocation qualitative : elle ne regroupe pas d'indices quant à la qualité des scientifiques dénombré·es, uniquement des indices numériques qui permettent de donner une indication quant à la position d'un·e auteur·rice dans l'économie globale de la connaissance d'un point de vue strictement bibliométrique : celui de la citation.

---

<sup>24</sup> J.P.A. IOANNIDIS et al., « A standardized citation metrics author database annotated for scientific field », art. cit.

<sup>25</sup> J. BAAS et al., « Supplementary data tables for “A standardized citation metrics author database annotated for scientific field” (PLoS Biology 2019) », art. cit.

<sup>26</sup> J. BAAS, K. BOYACK et J.P.A. IOANNIDIS, « Data for “Updated science-wide author databases of standardized citation indicators” », art. cit.

<sup>27</sup> J. BAAS, J.P.A. IOANNIDIS et K. BOYACK, « August 2021 data-update for “Updated science-wide author databases of standardized citation indicators” », art. cit.

<sup>28</sup> John P. A. IOANNIDIS, « September 2022 data-update for “Updated science-wide author databases of standardized citation indicators” ».

TABLEAU 1.1 *Résumé des principales données générales relatives à la réception internationale et française de R. Connell, A. Mbembe et Walter Mignolo, à partir des bases de données en ligne Scopus, Cairn, Persée et OpenEdition (données collectées en août 2020 et février 2021)*

	R. Connell	A. Mbembe	W. Mignolo
Citations espace international	<b>8 293</b>	3 521	2 977
Année de la première citation	1972	1993	1992
Moyenne annuelle	<b>166</b>	121	99
Citations espace français	795	<b>1 854</b>	423
Année de la première citation	1974	1984	423
Moyenne annuelle	17	<b>49</b>	8
	2017	<b>12 658</b>	64 452
Rang	2018	<b>5 946</b>	44 962
parmi les	2019	<b>4 772</b>	41 534
100 000	2020	<b>3 770</b>	35 542
scientifiques	2021	<b>3 621</b>	29 797
			24 012

LECTURE : Dans l'espace académique français, R. Connell a été citée sept-cent quatre-vingt-quinze fois à partir de 1974, soit une moyenne annuelle de dix-sept citations.

On observe que, dans ce classement regroupant cent mille chercheur·ses, les trois auteur·rices montent progressivement à des rythmes relativement soutenus. Le rang ne correspond pas simplement au nombre de citations, en réalité il est basé sur un indicateur plus complexe.

[Celui-ci est un] indicateur composite qui prend en compte six métriques concernant la citation (le nombre total de citations ; le « h -index » de Hirsch ; le « hm -index » de Schreiber de co-autorat ajusté ; le nombre de citations pour les textes en auteur seul ; le nombre de citations pour les textes en auteur seul ou

premier auteur ; le nombre de citations pour les textes en auteur seul, en premier ou dernier auteur)<sup>29</sup>.

Les auteurs de l'enquête ont notamment mis en lumière la plus grande précision qu'offre l'utilisation d'un tel indicateur composite, plutôt que le simple total de citations. En effet, parmi les mille chercheur·ses les mieux classé·es en se basant sur l'indicateur composite, uniquement trois cent vingt-deux apparaissaient au sein des mille scientifiques les mieux classé·es en recourant à la somme des références<sup>30</sup>. Cet indicateur permet également des comparaisons transdisciplinaires plus aisées. L'inclusion de ces auteur·rices parmi les cent mille scientifiques les plus cité·es renseigne non seulement sur leur centralité, mais aussi sur leur importance croissante, au vu de leur progression dans le classement ces dernières années. Encore une fois, celui-ci ne renseigne pas la qualité de leurs travaux respectifs, mais la place occupée par ces travaux dans l'économie globale des connaissances et les échos qu'ils suscitent. J. Ioannidis et ses collègues fournissent, en sus, des classements spécifiques aux champs et sous-champs disciplinaires dans lesquels s'inscrivent les chercheur·ses classé·es. Vingt-deux champs et cent soixante-seize sous-champs sont distingués, d'après la taxonomie proposée par « Science Metrix »<sup>31</sup>. L'affiliation d'un·e auteur·rice à un champ disciplinaire et un ou plusieurs sous-champs disciplinaires est établie en fonction des revues dans lesquelles il·elle a publié.

En 2021, R. Connell était rattachée au champ « social science » et au sous-champ « sociology », alors que A. Mbembe et W. Mignolo étaient tous les deux intégrés au champ « communication and textual studies » et au sous-champ « literary studies » ; au sein des 7 496 scientifiques qui composent le champ « social science », R. Connell occupait le cinquième rang, selon son indicateur composite, tandis que parmi les 20 586 chercheur·ses qui constituent le champ « communication and textual studies », A. Mbembe et W. Mignolo siégeaient respectivement aux dixième et sixième rangs ; dans

---

<sup>29</sup> J.P.A. IOANNIDIS et al., « A standardized citation metrics author database annotated for scientific field », art. cit., paragr. 2 [TO 1.2].

<sup>30</sup> John P. A. IOANNIDIS, Richard KLAVANS et Kevin BOYACK, « Multiple Citation Indicators and Their Composite across Scientific Disciplines », *PLOS Biology*, 2016, vol. 14, n° 7, paragr. 13.

<sup>31</sup> À propos des principes de la classification voir Éric ARCHAMBAULT, Olivier H. BEAUCHESNE et Julie CARUSO, « Towards a multilingual, comprehensive and open scientific journal ontology » dans Ed NOYONS, Patrick NGULUBE et Jacqueline LETA (éds.), *Proceedings of the 13<sup>th</sup> International Conference of the International Society for Scientometrics and Informetrics (ISSI)*, Leyde & Richards Bay, ISSI & Leiden University & University of Zululand, 2011, p. 66-77.

leurs champs d'appartenance, ils·elles participent, dans l'ordre d'énonciation, des 0,63 % les plus cités·es, des 0,47 % les plus cités·es et des 0,38 % les plus cités·es.

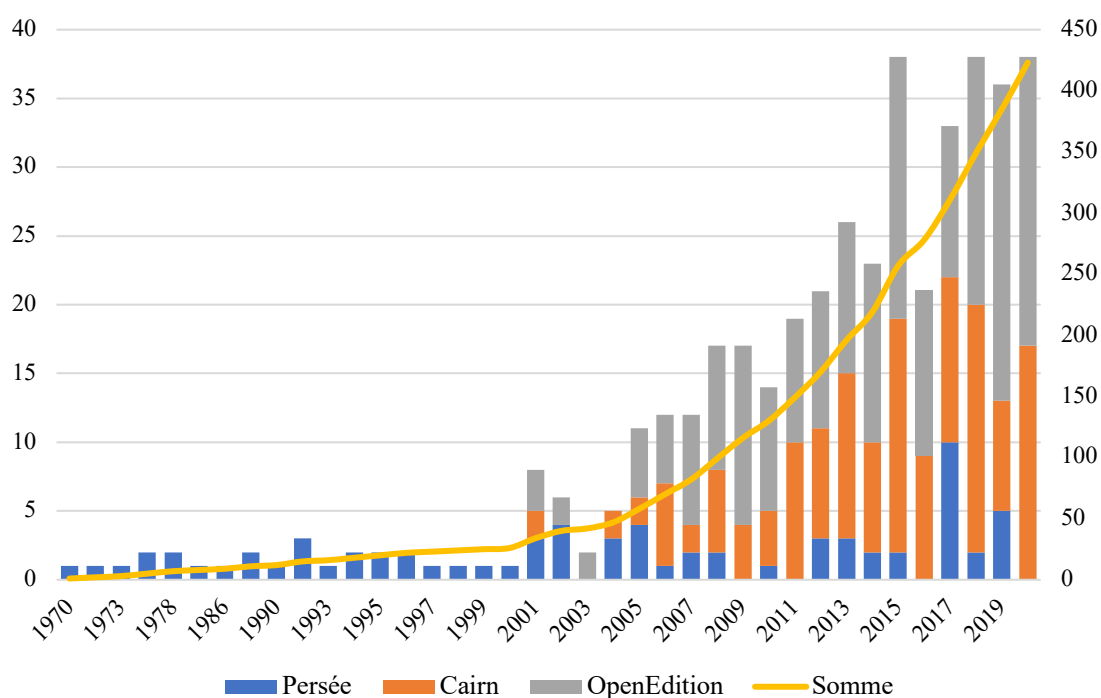
Le recours à ces différentes bases de données, déjà produites ou que nous avons produites, nous permet dans un premier temps d'accéder à des informations générales quant à l'ensemble des citations faites de chaque auteur·rice à l'international ou en France. Nous devons dès lors rentrer dans le détail de ces citations, ce à quoi nous procédons pour les citations dans l'espace académique français, puisque les informations sont suffisamment nombreuses pour les travailler.

Pour chaque auteur·rice, nous avons, à partir des bases de données relatives à la France, regroupé et représenté une certaine quantité de renseignements : la distribution de l'emplacement des parutions qui constituent le réseau citationnel de chaque auteur·rice, c'est-à-dire les banques de revues dans lesquelles ont été publiés les textes qui citent chaque auteur·rice, ainsi que l'évolution globale des citations totales (FIGURES 1.1, 1.2 et 1.3) ; les principales œuvres citées et la somme annuelle de citations (FIGURES 1.5, 1.6 et 1.7) ; les principales revues dans lesquelles a été cité chaque auteur·rice (FIGURES 1.8, 1.9 et 1.10) ; la répartition des citations et des mentions pour chaque auteur·rice (FIGURES 1.11, 1.12 et 1.13). On a ainsi quatre graphiques individuels pour chaque auteur·rice, auxquels nous ajoutons un graphique commun qui regroupe les courbes d'évolution du nombre de citations de chaque auteur·rice. Nous procéderons par graphique, plutôt que par auteur·rice, afin de maintenir la comparaison à chaque étape.

## Les lieux de citation<sup>32</sup> français

On observe sur la FIGURE 1.1 un coude qui se forme entre les années 2001 et 2005 avec un premier pic de citation en 2001. C'est l'année de publication de la première traduction française d'un texte de W. Mignolo<sup>33</sup>. Dès lors, le nombre de citations augmente progressivement et régulièrement. On observe trois pics de citation, en 2015, 2018 et 2020, qui structurent une deuxième phase de réception, lors de laquelle paraît la première traduction française d'un livre de W. Mignolo<sup>34</sup>. C'est également durant cette période qu'il intervient en décembre 2018 à une journée d'études partiellement dédiée à ses travaux à Nanterre.

FIGURE 1.1 Répartition de l'emplacement des textes constituant le réseau citationnel de W. Mignolo en France en date du 3 février 2021 (OpenEdition), 27 janvier 2021 (Cairn) et 13 janvier 2021 (Persée) (fait le 4 mars 2021)



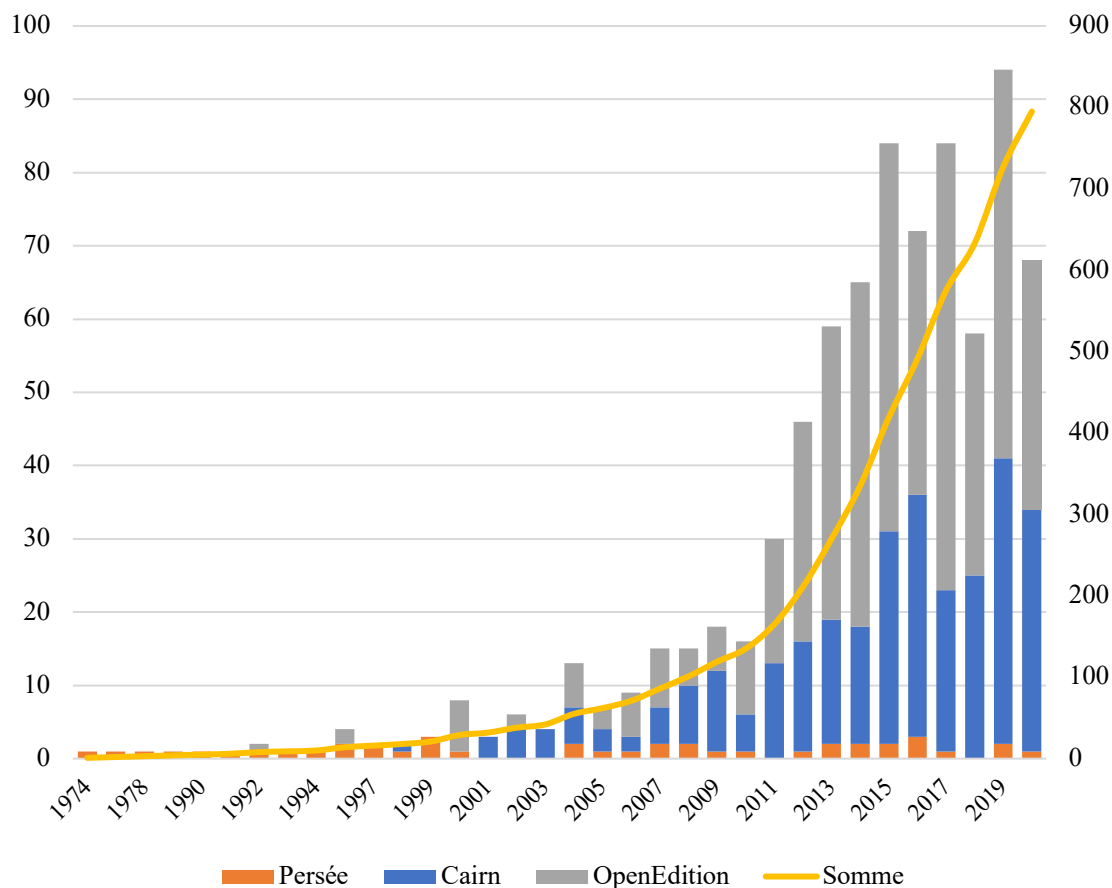
LECTURE : En 2017, W. Mignolo a été cité trente-trois fois, par dix textes hébergés sur *Persée*, douze textes hébergés sur *Cairn* et onze textes hébergés sur *OpenEdition*. Il a été cité au total, 2017 inclus, trois-cent-onze fois.

<sup>32</sup> G. SAPIRO et I. POPA, « Traduire les sciences humaines et sociales », art. cit., paragr. 10.

<sup>33</sup> W.D. MIGNOLO, « Géopolitique de la connaissance, colonialité du pouvoir et différence coloniale », art. cit.

<sup>34</sup> W.D. MIGNOLO, *La Désobéissance épistémique*, op. cit.

FIGURE 1.2 Répartition de l'emplacement des textes constituant le réseau citationnel de R. Connell en France en date du 3 février 2021 (OpenEdition), 11 février 2021 (Cairn) et 16 février 2021 (Persée) (fait le 4 mars 2021)



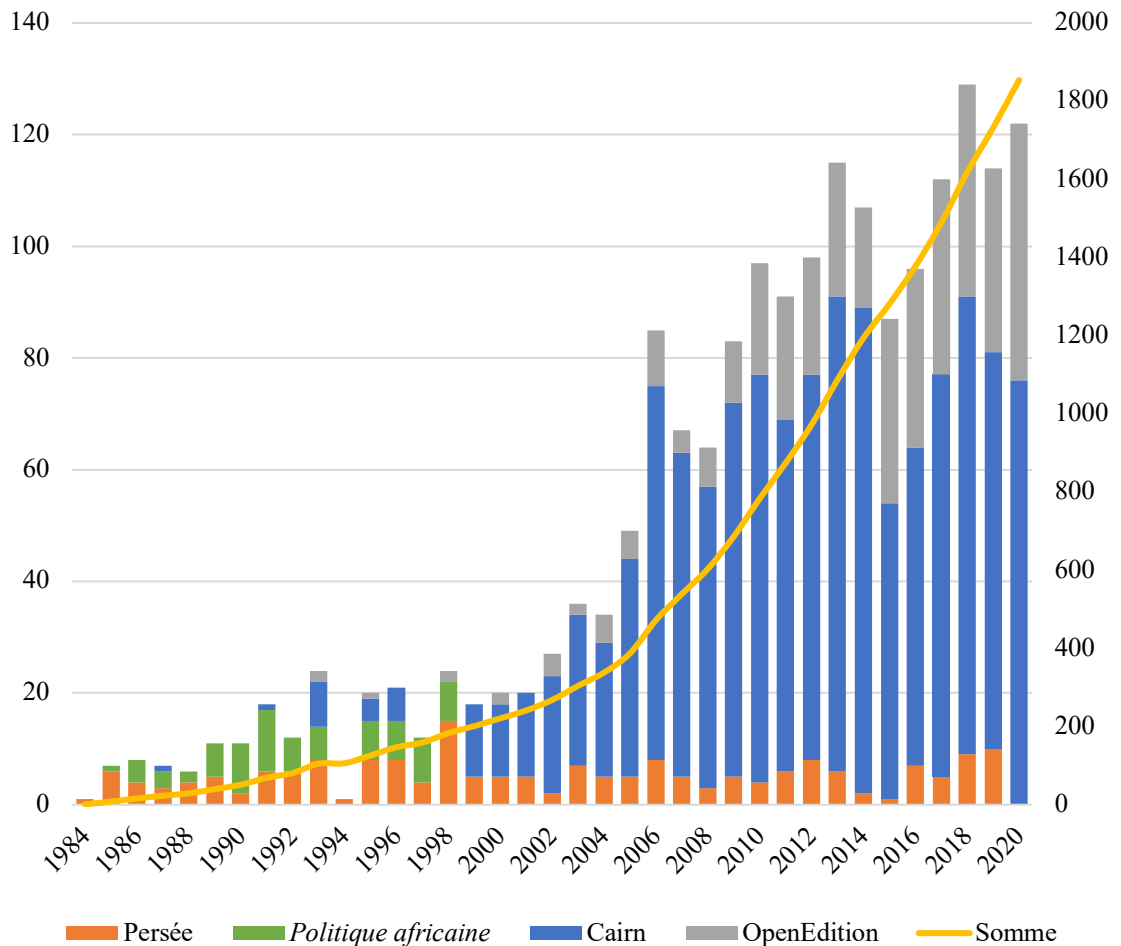
LECTURE : En 2017, R. Connell a été citée quatre-vingt-quatre fois, par un texte hébergé sur *Persée*, par vingt-deux textes hébergés sur *Cairn* et soixante-et-un textes hébergés sur *OpenEdition*. Elle a été citée au total, 2017 inclus, cinq-cent-soixante-quinze fois.

Sur la FIGURE 1.2, on observe un coude qui se forme au début des années 2010, avec une augmentation importante du nombre annuel de citations, qui passe – entre 2010 et 2015 – de seize à quatre-vingt-quatre citations. Ces cinq années constituent une période charnière de la réception française de R. Connell, durant laquelle un considérable travail d’importation et de traduction a lieu, que l’on explorera en détail dans le CHAPITRE 5. L’année 2019 connaît un pic à quatre-vingt-quatorze citations. Il est à noter que la forte différence avec l’année 2020 résulte presque assurément du décalage entre l’année de citation et la date de mise en ligne d’un texte et donc l’accès à cette



citation. Les données ont été collectées en février 2021, alors qu'une parution publiée en 2020 nécessite parfois plusieurs mois pour être mise en ligne.

FIGURE 1.3 Répartition de l'emplacement des textes constituant le réseau citationnel d'A. Mbembe en France en date du 3 février 2021 (OpenEdition), 27 janvier 2021 (Cairn), 13 janvier 2021 (Persée) et 23 mars 2022 (Politique africaine) (fait le 17 octobre 2022)



LECTURE : En 2017, A. Mbembe a été cité cent-douze fois, par cinq textes hébergés sur *Persée*, soixante-douze textes hébergés sur *Cairn* et trente-cinq textes hébergés sur *OpenEdition*. Il a été cité au total, 2017 inclus, 1 489 fois.

Sur la FIGURE 1.3, nous observons une structure similaire à celle que nous avons identifiée sur la FIGURE 1.2 : un coude se forme au début des années 2000, ce qui coïncide avec la publication de deux textes importants d'A. Mbembe : son livre *De la postcolonie*<sup>35</sup> et son article *À propos des écritures africaines de soi*<sup>36</sup>, deux textes qui rencontreront un

<sup>35</sup> A. MBEMBE, *De la postcolonie*, op. cit.

<sup>36</sup> Achille MBEMBE, « À propos des écritures africaines de soi », *Politique africaine*, 2000, vol. 77, n° 1, p. 16-43.

fort succès, comme en attestent les fréquences auxquelles ils seront par la suite cités, encore aujourd'hui (voir FIGURE 1.7 *infra*). Une première intensification des citations des travaux d'A. Mbembe a lieu au début des années 2000, qui atteint son pic en 2006, avec près de quatre-vingt-cinq citations ; soit presque le double de l'année précédente.

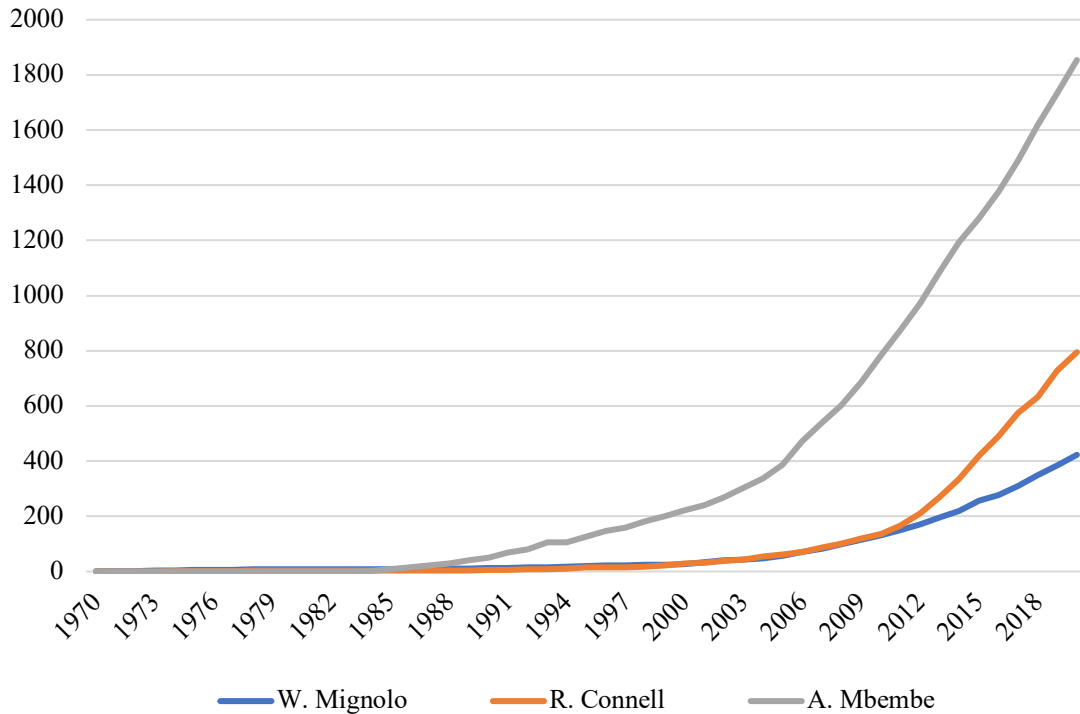
L'année 2006 enregistre au niveau de la citation – et donc statistique – l'importance croissante d'A. Mbembe et ses travaux dans le contexte de l'année 2005, année charnière pour les études postcoloniales — comme l'a montré Anne-Claire Collier<sup>37</sup>. Nous reviendrons précisément sur cette année-là dans le CHAPITRE 4 pour entrer dans le détail des circuits et les mobilisations qui ont permis sa visibilité grandissante.

Il ressort de ces trois graphiques une structure relativement similaire, qui traduit un même type de mouvement ascendant : les trois auteur·rices connaissent une exposition de plus en plus importante – toutes proportions gardées – dans l'espace académique français, si l'on se place du strict point de vue de la citation. Les échelles diffèrent, ainsi que les temporalités de ces cheminements. Cela apparaît nettement sur la FIGURE 1.4 sur laquelle sont juxtaposées les trois courbes respectives de tendance des citations pour chaque auteur·rice. On relève en premier lieu une certaine disparité du point de vue de la quantité de citations : A. Mbembe est cité bien plus fréquemment que ses deux collègues, du simple au double par rapport à R. Connell et du simple au quadruple par comparaison à W. Mignolo. En deuxième lieu on constate que l'accroissement des références faites aux travaux d'A. Mbembe commence plus tôt, à l'orée des années 1990 et s'accélère au début des années 2000 pour atteindre un rythme intense à partir de 2005. On note en troisième lieu que la structure et l'allure des courbes de R. Connell et W. Mignolo sont identiques jusqu'au tournant des années 2010. Les références aux textes de R. Connell deviennent par la suite bien plus importantes que celles faites à W. Mignolo. C'est une période dans laquelle se met en place un considérable travail d'importation et de traduction des écrits de R. Connell, sur lequel nous reviendrons en détail. Cependant, on observe également – toutes proportions gardées – un travail similaire concernant W. Mignolo dans cette période, mais dont l'issue ne sera pas aussi heureuse ; infélicité que nous examinerons spécifiquement dans le CHAPITRE 5.

---

<sup>37</sup> A.-C. COLLIER, *Le moment français du postcolonial*, *op. cit.*

FIGURE 1.4 *Comparaison de l'évolution du nombre total de citations dans l'espace académique francophone de R. Connell, A. Mbembe et W. Mignolo (fait le 17 octobre 2022)*



LECTURE : En 2017, R. Connell avait jusqu'alors été citée cinq-cent-soixante-quinze fois, A. Mbembe mille-quatre-cent-quatre-vingt-neuf fois et W. Mignolo trois-cent-onze fois.

Examiner ainsi l'évolution des références faites à des auteur·rices par le recours à la citation permet d'accéder à une image d'ensemble de cette pratique, ainsi que de sa transformation, mais cet examen ne nous donne pas d'indications quant à ce qui est cité : quels sont les écrits les plus cités ? les plus régulièrement cités ? quelle est la répartition temporelle de ces citations ?

Précisons tout d'abord que le nombre total de textes cités d'un point de vue global constitue une quantité trop importante et une distribution trop disparate pour nous autoriser à analyser d'un seul trait l'ensemble de ces textes. En effet, la somme des travaux cités dans l'espace académique français s'élève à quatre-vingt-cinq pour W. Mignolo, cent-quatre pour R. Connell et deux-cent-neuf pour A. Mbembe. Nous nous sommes donc concentrés sur les principales publications citées, en sélectionnant trois seuils distincts. Pour W. Mignolo, nous avons étudié l'ensemble des textes qui avaient

été cités au moins cinq fois au 31 décembre 2020 (pour une collecte de données en janvier et février 2021) ; pour R. Connell, nous avons étudié les textes qui avaient été cités au moins quatorze fois au 31 décembre 2020 (pour une collecte de données en janvier et février 2021) ; pour A. Mbembe, nous avons étudié les textes qui avaient été cités au moins trente-quatre fois au 31 décembre 2020 (pour une collecte de données en janvier et février 2021).

Si les seuils semblent aussi arbitraires, c'est bien parce que nous étions guidé par la nécessité de conserver un ensemble cohérent de parutions tout en ne sacrifiant pas à la lisibilité des informations et leur représentation. Ainsi, la quantité de textes retenus s'élève à onze pour W. Mignolo, huit pour R. Connell et douze pour A. Mbembe. Sur les figures suivantes, nous avons surligné le titre des livres.

Sur la FIGURE 1.5 on observe que le texte principalement cité de W. Mignolo est un livre publié en 2000, *Local Histories/Global Designs*<sup>38</sup>, auquel il est fait référence annuellement, et souvent en tant qu'écrit le plus cité. Son ouvrage de 1995, *The Darker Side of Renaissance*<sup>39</sup> est aussi régulièrement cité. À compter de de 2011 on constate que l'article traduit en français et édité en 2001 dans la revue *Multitudes*, intitulé *Géopolitique de la connaissance*<sup>40</sup>, est cité à plusieurs reprises, alors qu'à partir de 2015, sont fréquemment citées deux traductions : celle de l'article *Géopolitique de la sensibilité*<sup>41</sup> paru en 2013 dans la revue *Mouvements* et celle de l'ouvrage *La Désobéissance épistémique*<sup>42</sup>, publiée en 2015.

On note que, dans l'ensemble, ce sont principalement des livres qui sont cités, et en l'absence d'autres traductions, seule la traduction française d'un livre est citée. On observe un écart d'une décennie entre la première citation sur la FIGURE 1.5 et la traduction de l'article de 2001 ; deux hypothèses s'offrent à nous : il est possible que l'article ait été cité précédemment, mais qu'il n'apparaisse pas dans nos bases de données ; le texte commence à être cité lorsque des références françaises sont recherchées

---

<sup>38</sup> Walter D. MIGNOLO, *Local Histories/Global Designs: Coloniality, Subaltern Knowledges, and Border Thinking*, Princeton & Woodstock, Princeton University Press, 2000.

<sup>39</sup> Walter D. MIGNOLO, *The Darker Side of the Renaissance: Literacy, Territoriality, and Colonization*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995.

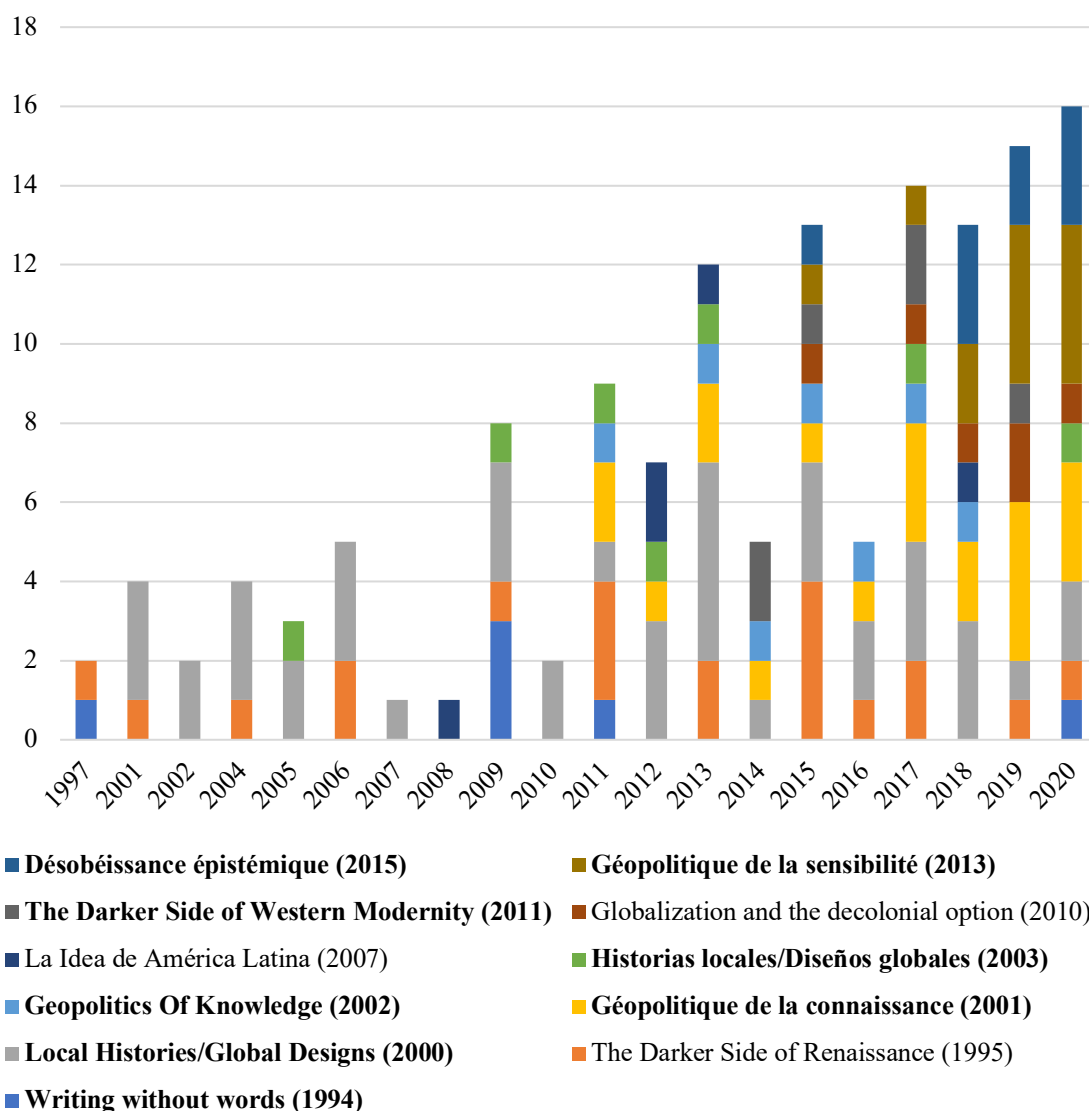
<sup>40</sup> W.D. MIGNOLO, « Géopolitique de la connaissance, colonialité du pouvoir et différence coloniale », art. cit.

<sup>41</sup> W.D. MIGNOLO, « Géopolitique de la sensibilité et du savoir », art. cit.

<sup>42</sup> W.D. MIGNOLO, *La Désobéissance épistémique*, op. cit.

et que des évolutions de l'espace académique permettent ou nécessitent la quête de telles références. L'ouvrage de 2000 est cité à quarante-trois reprises, soit plus du double du texte suivant le plus cité, à savoir l'ouvrage de 1995 et l'article français de 2001, qui ont été tous les deux cités à vingt reprises<sup>43</sup>.

FIGURE 1.5 Principales œuvres citées de W. Mignolo dans le corpus toutes langues confondues, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 7 juin 2021)



LECTURE : En 2014, l'ouvrage *Local Histories/Global Designs* a été cité une fois, l'article *Géopolitique de la connaissance* une fois, l'article *Geopolitics of Knowledge* une fois et l'ouvrage *The Darker Side of Western Modernity* deux fois. (Les titres des ouvrages sont surlignés en gras).

<sup>43</sup> De manière générale, l'ouvrage de 2000 est également l'ouvrage le plus cité de W. Mignolo à l'international. Sur *Google Scholar*, en date du 25 octobre 2022, l'ouvrage a été cité 7 660 fois (<https://scholar.google.com/citations?user=PW8f7ZcAAAJ&hl=fr&oi=ao> [consulté le 25 octobre 2022]).

Sur la FIGURE 1.6 on observe la prédominance beaucoup plus nette d'un livre : *Masculinities*<sup>44</sup>, paru en 1995 et qui constitue de manière générale son texte le plus cité à l'international<sup>45</sup>. À partir de 2014 on note l'apparition d'un second texte qui devient, dès l'année suivant sa publication, l'écrit le plus cité annuellement. Il s'agit de la traduction française de *Masculinities*, *Masculinités*<sup>46</sup>. Ce sont les deux travaux les plus cités, respectivement à cent-quatre-vingt-quatorze reprises et cent-soixante-trois reprises, à la date du 31 décembre 2020. On observe également que l'ouvrage *Gender and Power*<sup>47</sup> qui, bien qu'il ne soit jamais cité plus de treize fois par an, est cité annuellement depuis 2000.

*Masculinités* est rapidement devenu le livre le plus cité, mais n'a pas pour autant conduit à la disparition des citations de la version originale. On constate donc une cohabitation entre deux versions d'un même texte, qui découle d'usages différents, s'inscrivant dans des trajectoires distinctes. Ainsi Patrick Farges, qui a découvert R. Connell et utilisé son ouvrage *Masculinities* en l'absence de traduction, explique que son recours à la référence anglophone dépend surtout du fait d'avoir travaillé celle-ci.

Je la consulte [la traduction française], je ne peux pas dire que je l'ai lue *in extenso*, parce que j'ai l'original : l'exemplaire qui est stabiloté, écrit de partout, les pages se déchirent, etc. C'est mon exemplaire anglais. En revanche quand je cite dans un volume francophone, je consulte la traduction pour trouver l'équivalent<sup>48</sup>.

Il veille toutefois à mobiliser la version française quand il s'adresse à un public francophone. C'est principalement la question du public qui décide Isabelle Collet à user d'une version plutôt qu'une autre, en fonction des capacités du public à pouvoir lire l'anglais ou bien la possibilité d'accéder au texte anglais ou français<sup>49</sup>.

---

<sup>44</sup> Raewyn CONNELL, *Masculinities*, Berkeley, University of California Press, 1995.

<sup>45</sup> L'ouvrage *Masculinities* n'apparaît pas sur le profil *Google Scholar* de R. Connell. C'est l'ouvrage *Gender and Power* qui apparaît comme étant le plus cité, en date du 25 octobre 2022, à 18 125 reprises (<https://scholar.google.com/citations?user=3c1ZCO0AAAAJ&hl=fr&oi=ao> [consulté le 25 octobre 2022]). Une recherche non par profil, mais selon le titre de l'ouvrage nous apprend que l'ouvrage *Masculinities* a été cité près de 25 929 fois en date du 25 octobre 2022 ([https://scholar.google.com/scholar?hl=fr&as\\_sdt=0%2C5&q=masculinities&btnG=](https://scholar.google.com/scholar?hl=fr&as_sdt=0%2C5&q=masculinities&btnG=) [consulté le 25 octobre 2022]).

<sup>46</sup> R. CONNELL, *Masculinités*, *op. cit.*

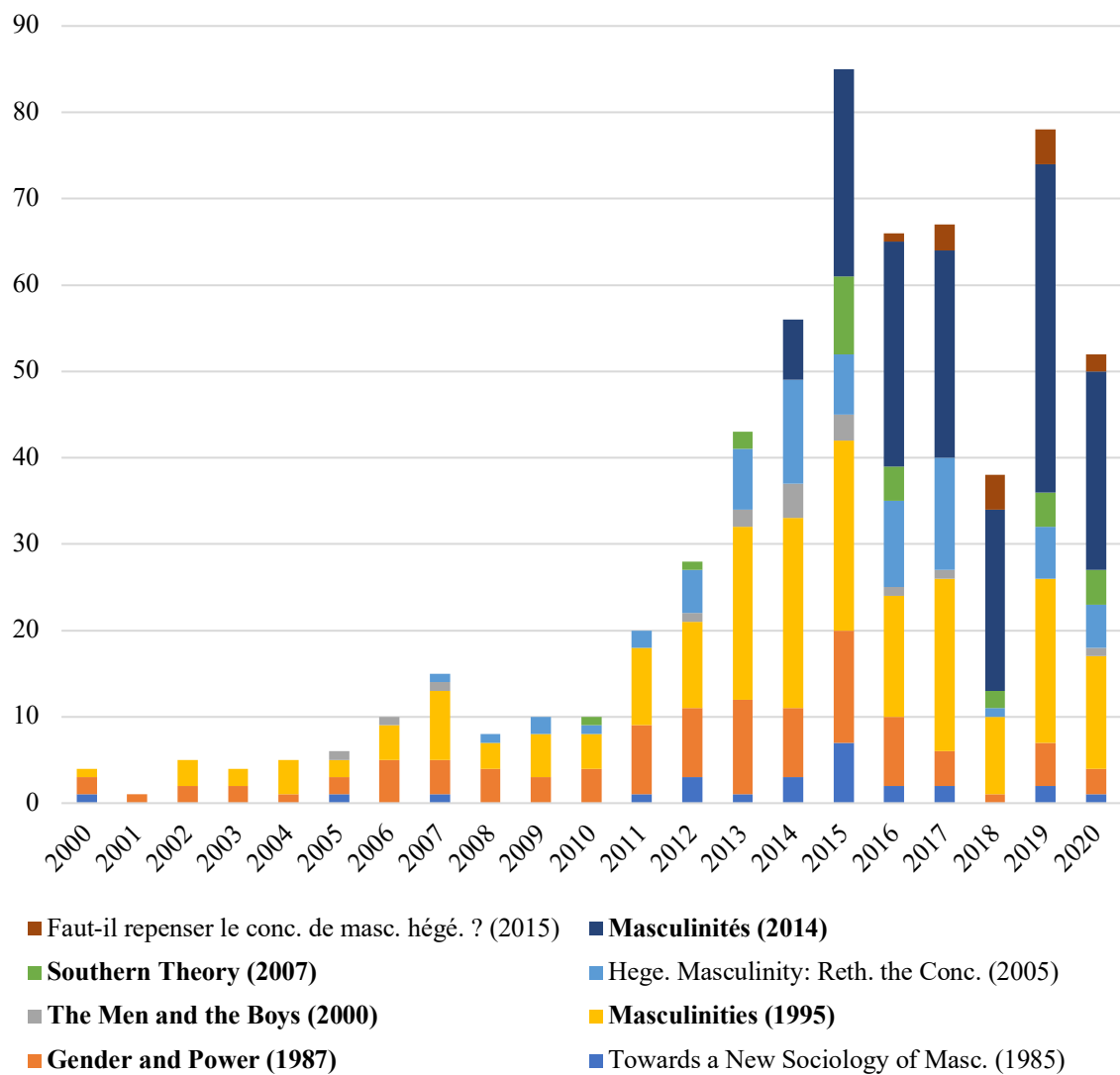
<sup>47</sup> Raewyn CONNELL, *Gender and Power: Society, the Person and Sexual Politics*, Cambridge, Polity, 1987.

<sup>48</sup> Entretien de l'auteur avec Patrick FARGES, fait par Skype le 3 mai 2021.

<sup>49</sup> Entretien de l'auteur avec Isabelle COLLET, fait par Skype le 21 avril 2021.

Enfin, nous y reviendrons plus tard, mais la version française de *Masculinities*, ne constitue pas une traduction intégrale de l'ouvrage original. Il s'avère parfois nécessaire de citer le texte anglais, en l'absence de traduction du passage cité.

FIGURE 1.6 Principales œuvres citées de R. Connell dans le corpus toutes langues confondues, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 12 mai 2022)



LECTURE : En 2015, l'article *Towards a New Sociology of Masculinity* a été cité sept fois, l'ouvrage *Gender and Power* treize fois, l'ouvrage *Masculinities* vingt-deux fois, l'ouvrage *The Men and the Boys* trois fois, l'article *Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept* sept fois, l'ouvrage *Southern Theory* neuf fois et l'ouvrage *Masculinités* vingt-quatre fois. (Les titres des ouvrages sont surlignés en gras).

On observe une situation similaire de cohabitation – toutes proportions gardées – dans le cas de l'article de 2005, co-écrit avec James Messerschmidt, *Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept*<sup>50</sup>, dont la traduction a paru en 2015 dans *Terrains & Travaux*<sup>51</sup>. Après 2015, l'original anglais demeure largement cité, sans que cela se fasse au détriment de la version française.

Concernant ces deux exemples, on observe également que dans les trois années qui précèdent la traduction, les citations des textes originaux augmentent rapidement. Le nombre de citations annuelles de *Masculinities* s'élève à quatre en 2010 et vingt en 2013, cependant que l'article de 2005 est cité deux fois en 2011 et douze fois en 2014. On constate le développement d'une certaine demande pour ces textes, qui expliquerait en partie la circulation rapide de ces traductions. Cette demande ne se reflète pas uniquement dans des données chiffrées, elle peut être observée différemment (organisation de colloques ou séminaires, publications, etc.). C'est une telle structure de la demande qui a constitué un contexte favorable aux projets de traduction. Nous reviendrons plus longuement dans le CHAPITRE 5 sur l'ensemble des conditions qui ont permis le succès des textes choisis et de leurs traductions<sup>52</sup>.

Sur la FIGURE 1.7 on observe tout d'abord la prédominance d'un texte particulier, l'ouvrage *De la postcolonie* paru en 2000<sup>53</sup>, qui est de loin le plus cité des écrits d'A. Mbembe, à deux-cent-quatre-vingt-deux reprises depuis sa publication. C'est plus du double du deuxième texte le plus cité, *Sortir de la grande nuit*<sup>54</sup>, qui a été cité à cent-trente-deux reprises. Si l'on ajoute les citations de l'édition anglaise de *De la postcolonie*, au nombre de quarante-huit, alors les références faites à cet ouvrage particulier constituent presque un cinquième (17,5 %) de l'ensemble des références faites aux textes d'A. Mbembe dans l'espace académique français. Nous reviendrons plus en détail dans le CHAPITRE 4 sur cet ouvrage et son importance dans la réception française d'A. Mbembe, ainsi que sur la circulation entre la France et les États-Unis d'Amérique dans laquelle il s'inscrit.

---

<sup>50</sup> Raewyn CONNELL et James W. MESSERSCHMIDT, « Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept », *Gender & Society*, 2005, vol. 19, n° 6, p. 829-859.

<sup>51</sup> Raewyn CONNELL et James W. MESSERSCHMIDT, « Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? », *Terrains & Travaux*, traduit par Élodie BETHOUX et Caroline VINCENSINI, 2015, vol. 2, n° 27, p. 151-192.

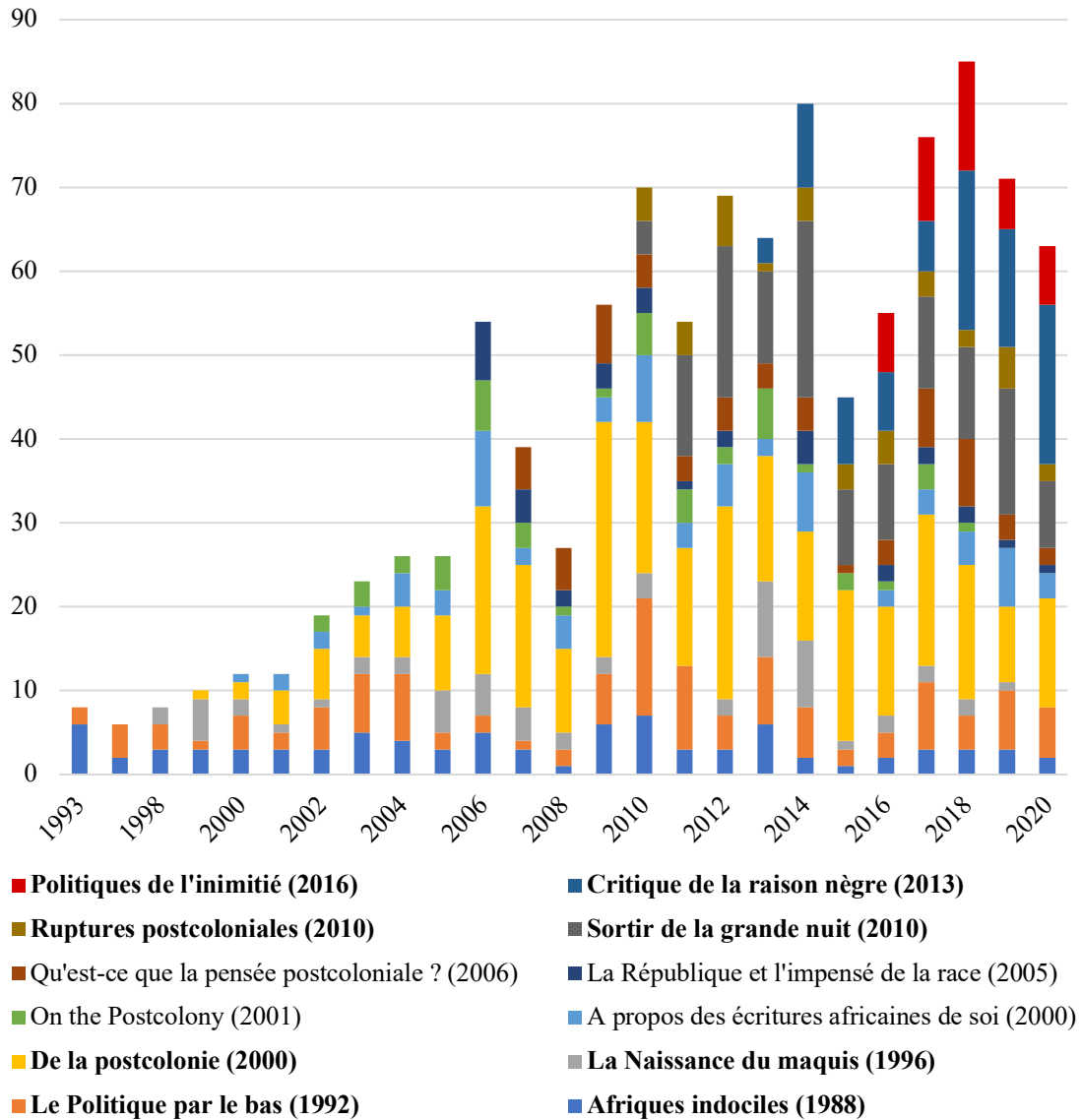
<sup>52</sup> Dans le sillage de cette hypothèse, il apparaît que l'année 2015 aurait été une bonne année pour publier une traduction de *Gender and Power*, mais le marché pour un tel ouvrage – plus généraliste qu'un ouvrage spécialisé sur les masculinités – était bien moins favorable, car plus fourni. Le succès aurait été bien moins incertain.

<sup>53</sup> A. MBEMBE, *De la postcolonie*, op. cit.

<sup>54</sup> Achille MBEMBE, *Sortir de la grande nuit : Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte, 2010.



FIGURE 1.7 Principales œuvres citées d'A. Mbembe dans le corpus toutes langues confondues, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 9 juin 2021)



LECTURE : En 2006, l'ouvrage *Afriques indociles* a été cité cinq fois, l'ouvrage *Le Politique par le bas* deux fois, l'ouvrage *La Naissance du maquis dans le Sud-Cameroun* cinq fois, l'ouvrage *De la postcolonie* vingt fois, l'article *À propos des écritures africaines de soi* neuf fois, l'ouvrage *On the Postcolony* six fois, le chapitre *La République et l'impensé de la race* sept fois. (Les titres des ouvrages sont surlignés en gras).

On constate par ailleurs que dès leur publication, les deux ouvrages *Sortir de la grande nuit* et *Critique de la raison nègre*<sup>55</sup> sont rapidement cités à de très multiples

<sup>55</sup> Achille MBEMBE, *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte, 2013.

reprises. On observe également que deux livres sont systématiquement cités chaque année depuis leur parution, *Afriques indociles*<sup>56</sup> et l'ouvrage collectif *Le Politique par le bas*<sup>57</sup>, tous les deux édités par les éditions Karthala, et en collaboration avec des membres du réseau de la revue *Politique africaine*, sur l'importance desquels dans la première phase de réception française d'A. Mbembe dans les années 1980 nous reviendrons dans le CHAPITRE 3.

L'année 2006 constitue un premier pic de citations, puisque le nombre de références passe quasiment du simple au double : le nombre d'occurrences s'élève à quarante-neuf en 2005 et à quatre-vingt-cinq en 2006. Ce sont deux textes en particulier qui sont davantage cités : *De la postcolonie* – sa version française et anglaise – et l'article *À propos des écritures africaines de soi*<sup>58</sup>. Cependant que *De la postcolonie* est cité à neuf reprises en 2005 puis à vingt reprises en 2006, soit deux fois plus, *À propos des écritures africaines de soi* est cité trois fois en 2005 et neuf fois en 2006, soit le triple. Les trois autres écrits principalement cités ne connaissent pas d'augmentation de leurs occurrences<sup>59</sup>. Un nouveau texte, paru l'année précédente, apparaît. Il s'agit du chapitre d'A. Mbembe publié dans l'ouvrage collectif dirigé par l'ACHAC *La Fracture coloniale*<sup>60</sup> : *La République et l'impensé de la Race*<sup>61</sup>.

Nous verrons dans le CHAPITRE 4 que l'année 2006 enregistre le changement de statut acquis par A. Mbembe pendant l'année 2005 et de quelles manières elle compose un tournant pour lui. Cette année, identifiée par S. Dufoix<sup>62</sup> puis approfondie par A.-C. Collier<sup>63</sup>, constitue une année charnière pour la réception des études postcoloniales en France. A. Mbembe sera dès lors – à juste titre ou non – assimilé aux études postcoloniales, notamment à cause de sa collaboration avec l'ACHAC et certains de ses membres fondateurs (Nicolas Bancel et Pascal Blanchard), qui occupent une partie

---

<sup>56</sup> Achille MBEMBE, *Afriques indociles. Christianisme, pouvoir et État en société postcoloniale*, Paris, Karthala, 1988.

<sup>57</sup> Jean-François BAYART, Achille MBEMBE et Comi TOULABOR, *Le Politique par le bas en Afrique noire : Contributions à une problématique de la démocratie*, Paris, Karthala, 1992.

<sup>58</sup> A. MBEMBE, « À propos des écritures africaines de soi », art. cit.

<sup>59</sup> A. MBEMBE, *Afriques indociles*, op. cit. ; J.-F. BAYART, A. MBEMBE et C. TOULABOR, *Le politique par le bas en Afrique noire*, op. cit. ; Achille MBEMBE, *La Naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960)*, Paris, Karthala, 1996.

<sup>60</sup> Nicolas BANCEL, Pascal BLANCHARD et Sandrine LEMAIRE (éds.), *La fracture coloniale : La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005.

<sup>61</sup> Achille MBEMBE, « La République et l'impensé de la "race" » dans Nicolas BANCEL, Pascal BLANCHARD et Sandrine LEMAIRE (éds.), *La fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005, p. 139-153.

<sup>62</sup> S. DUFOIX, « Historiens et mnémographes », art. cit.

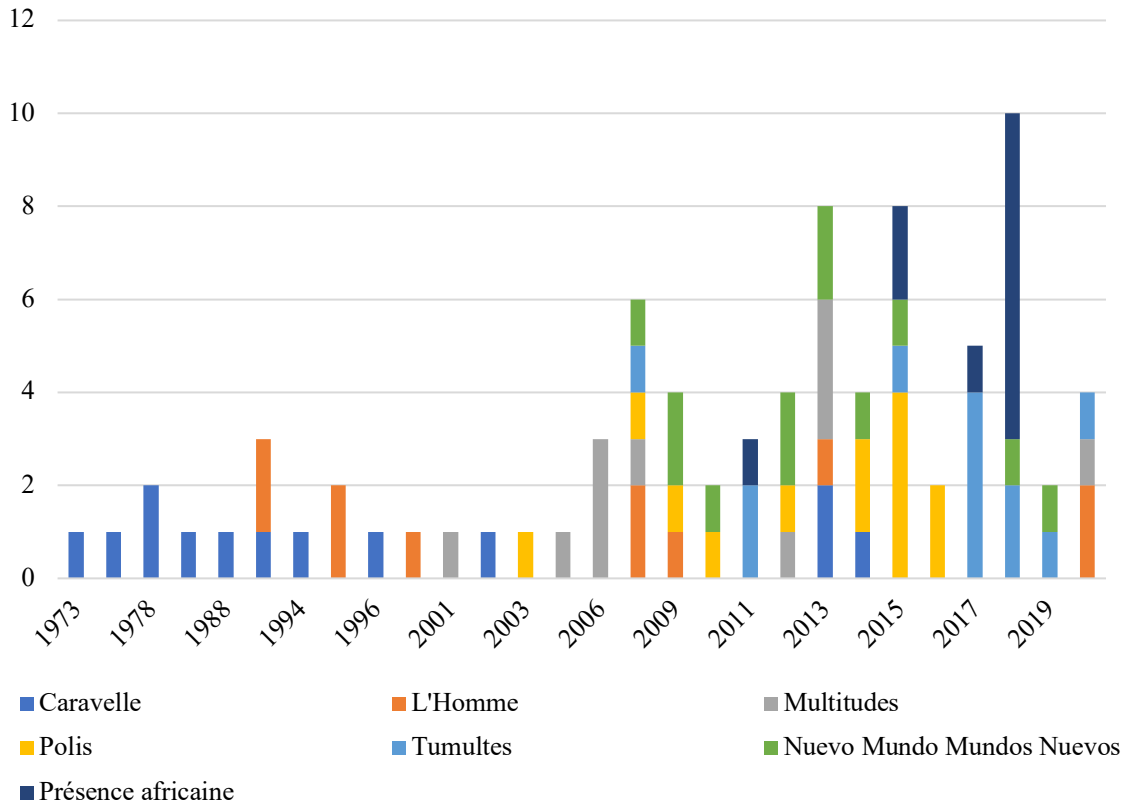
<sup>63</sup> A.-C. COLLIER, *Le moment français du postcolonial*, op. cit.

considérable de l'espace médiatique et intellectuel durant l'année 2005 ; mais également en raison de son ouvrage *De la postcolonie*, dont le titre laisse supposer une proximité avec les études postcoloniales, cependant que le rapport de ce livre, et d'A. Mbembe en général, à celles-ci relève d'une plus grande complexité. Nous verrons qu'A. Mbembe joue de ce rapport selon les contextes et ses interlocuteur·rices, parvenant ainsi à bénéficier de cette appartenance lorsque cela est possible. C'est par exemple le cas en 2006, du strict point de vue de la citation.

Examiner le contenu des références n'est pas suffisant, il est également nécessaire d'étudier les lieux dans lesquels ces références sont faites. Nous nous intéressons dans la suite à un espace spécifique, à savoir celui des revues scientifiques. À ce titre, nous avons décidé de prendre en compte l'ensemble des revues hébergées par les banques de revues *Persée* (et *Érudit*), *Cairn* et *OpenEdition* — quand bien même les formes que prennent ces revues diffèrent parfois considérablement. En effet, ces banques de revue accueillent des publications qui ne constituent pas des revues scientifiques à strictement parler, car elles ne respectent pas le principe de l'évaluation par les pairs, telle la revue de vulgarisation *Sciences Humaines*, et des revues qui se situent davantage au pôle culturel de l'espace académique — telle la revue *Africultures*. Nous avons dès lors retenu pour chaque auteur·rice les principales revues dans lesquelles ils·elles ont été cité·es et décidé de les représenter sous la forme d'un histogramme à barres empilées, ainsi que nous l'avons fait jusqu'à présent.

On observe la prédominance de deux revues dans les vingt premières années représentées sur la FIGURE 1.8, du début des années 1970 à la fin des années 1990 : *Caravelle* et *L'Homme*. La première est une revue pluridisciplinaire spécialisée dans l'étude des espaces ibéro-américains, dont le cœur de la rédaction se trouvait à Toulouse dans les années 1970. Nous reviendrons dans le CHAPITRE 2 sur la proximité que nourrissait W. Mignolo avec les membres de la rédaction pendant son séjour à Toulouse au début des années 1970. C'est en effet dans la revue toulousaine *Caravelle* qu'il a généralement publié ses premiers articles. *L'Homme* est une des revues centrales d'anthropologie de langue française. Nous entrerons dans le détail dans le CHAPITRE 3 sur le rapport de W. Mignolo avec cette revue, qui a principalement découlé des échanges intenses qu'il entretenait à l'époque avec S. Gruzinski.

FIGURE 1.8 Principales revues dans lesquelles sont cités les travaux de W. Mignolo parmi les revues francophones, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 7 juin 2021)



LECTURE : En 2013, W. Mignolo a été cité à deux reprises dans la revue *Caravelle*, à une reprise dans la revue *L'Homme*, à trois reprises dans la revue *Multitudes* et à deux reprises dans la revue *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*.

À partir du début des années 2000, la répartition se diversifie et on voit notamment la revue *Multitudes* prendre de l'importance. *Multitudes* est une revue généraliste qui se situe plutôt au pôle politique de l'espace académique et qui défend la production de théories critiques contemporaines. En 2001 paraît la première traduction française d'un texte de W. Mignolo<sup>64</sup>, dans les pages de *Multitudes*, dans le cadre de sa relation avec Yann Moulier-Boutang. Nous reviendrons sur cela dans le CHAPITRE 4.

<sup>64</sup> W.D. MIGNOLO, « Géopolitique de la connaissance, colonialité du pouvoir et différence coloniale », art. cit.

On observe dès lors un espace assez éclaté de réception parmi les principales revues dans lesquelles est cité W. Mignolo. Si l'on examine ces revues d'un point de vue plus général, on constate deux ensembles émerger : un premier constitué par des revues spécialisées dans l'étude du monde ibéro-américain et qui sont plurilingues (*Caravelle*, *Polis*, *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*) et un deuxième par des revues généralistes qui évoluent au pôle politique de l'espace académique et qui défendent la recherche de théories critiques, assez ouvertes sur la production internationale (*Multitudes* et *Tumultes*).

On observe également des interactions très intenses, mais épisodiques, entre certaines revues et les travaux de W. Mignolo. Ainsi de *Présence africaine* qui, en 2018, publie un numéro intitulé « UJUZI, décoloniser les Humanités ! »<sup>65</sup>, dans lequel les auteur·rices de sept articles citent W. Mignolo et dans lequel Seloua Luste Boulbina consacre une longue recension à la traduction française de l'ouvrage de W. Mignolo, parue en 2015<sup>66</sup>. La question de la décolonisation des humanités et des savoirs qui constitue un thème traité par W. Mignolo à cette époque-là le désigne comme une référence intéressante et mobilisable sur ce sujet, en langue française grâce à la traduction du livre.

À cette explication thématique, on pourrait ajouter une explication contextuelle et relationnelle, dont le pic de citation dans la revue *Multitudes* en 2005 constituerait un exemple. L'année 2005 joue également ici un rôle, puisque *Multitudes*, qui se caractérise par une forte ambition critique, s'est pleinement investie dans les débats autour des événements de 2005 notamment avec un numéro sur « Racisme institutionnel » en 2005<sup>67</sup> et un numéro sur le « Postcolonial et la politique de l'histoire » en 2006<sup>68</sup>. C'est dans ce dernier numéro que les citations se trouvent dans leur grande majorité, dans des textes rédigés par Santiago Castro Gómez<sup>69</sup>, Ramón Grosfoguel<sup>70</sup> – qui étaient alors des

---

<sup>65</sup> Martial ZE BELINGA, « UJUZI, décoloniser les Humanités ! », *Présence Africaine*, 2018, vol. 1, n° 197, p. 15-410.

<sup>66</sup> Seloua LUSTE BOULBINA, « Walter D. MIGNOLO, *Habiter la frontière, la désobéissance épistémique. Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*, Peter Lang, Bruxelles, 2015, 185p. », *Présence Africaine*, 2018, vol. 1, n° 197, p. 387-399.

<sup>67</sup> COLLECTIF (éd.), « Racisme institutionnel », *Multitudes*, 2005, vol. 4, n° 23, p. 5-71.

<sup>68</sup> COLLECTIF (éd.), « Postcolonial et politique de l'histoire », *Multitudes*, 2006, vol. 3, n° 26, p. 15-163.

<sup>69</sup> Santiago CASTRO GOMEZ, « Le chapitre manquant d'Empire. La réorganisation postmoderne de la colonisation dans le capitalisme postfordiste », *Multitudes*, traduit par Anouk DEVILLE et Anne VERECKEN, 2006, vol. 3, n° 26, p. 27-49.

<sup>70</sup> Ramón GROSFOGUEL, « Les implications des altérités épistémiques dans la redéfinition du capitalisme global. Transmodernité, pensée frontalière et colonialité globale », *Multitudes*, traduit par Anouk DEVILLE et Anne VERECKEN, 2006, vol. 3, n° 26, p. 51-74.

collaborateurs de W. Mignolo au sein du groupe de recherche « Modernité/Colonialité » –, ainsi que par Y. Moulier-Boutang<sup>71</sup> qui connaît personnellement W. Mignolo et avait auparavant dirigé la traduction de l'article paru en 2001 dans la revue.

Les études postcoloniales sont saisies dans la perspective « du caractère toujours déjà colonial du pouvoir<sup>72</sup> », rattaché à la « colonialité du pouvoir » d'Anibal Quijano<sup>73</sup>, et dans le potentiel qu'elles présentent dans le « renouvellement de la pensée critique<sup>74</sup> ». Dans l'introduction, Y. Moulier-Boutang et Jérôme Vidal, directeur des éditions Amsterdam à l'époque, subsument la spécificité des études décoloniales latino-américaines – alors en pleine définition – sous l'appellation plus générale des études postcoloniales<sup>75</sup>.

Dans le cas de R. Connell on observe une plus grande multiplicité de revues sur la FIGURE 1.9, mais de laquelle se détache un ensemble homogène constitué par *Nouvelles Questions Féministes*, *Clio*, *Genre, sexualité & société*, *Travail, Genre et Sociétés* et les *Cahiers du Genre*. Ce sont parmi les plus anciennes et principales revues d'études féministes et genre dans l'espace académique francophone, respectivement créées en 1981 – à la suite de *Questions féministes* fondées en 1977 –, 1995, 2009, 1999 et enfin 1997 — auparavant *Cahiers du Gedisst* lancés en 1991. Ces revues peuvent s'inscrire dans une tradition spécifique – le féminisme matérialiste dans *Nouvelles Questions Féministes* –, une discipline particulière – *Clio*, dont le sous-titre est *Femmes, Genre, Histoire* – ou traiter d'un objet privilégié – le travail au sein de *Travail, Genre et Sociétés* –, mais ces revues défendent généralement une perspective pluridisciplinaire et une diversité théorique.

---

<sup>71</sup> Yann MOULIER-BOUTANG et Jérôme VIDAL, « De la colonialité du pouvoir à l'Empire et vice-versa », *Multitudes*, 2006, vol. 3, n° 26, p. 15-25.

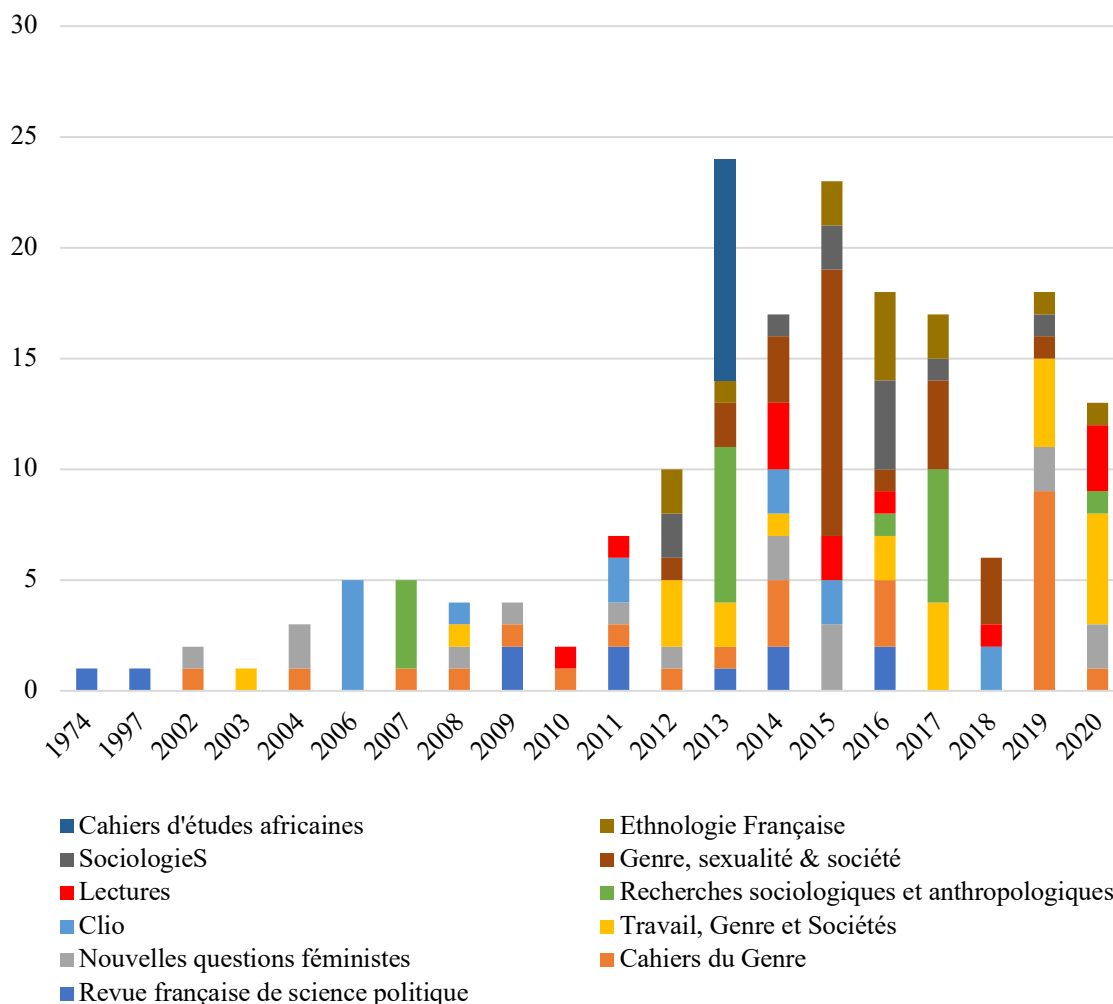
<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>73</sup> Anibal QUIJANO, « Colonialidad y Modernidad/Racionalidad », *Perú Indígena*, 1992, vol. 13, n° 29, p. 11-20.

<sup>74</sup> Y. MOULIER-BOUTANG et J. VIDAL, « De la colonialité du pouvoir à l'Empire et vice-versa », art. cit., p. 16.

<sup>75</sup> Le terme « décolonial » n'apparaît dans aucun des articles du dossier, à l'exception d'une occurrence sous la forme de l'expression « universel radical décolonial anti-systémique diversel » dans l'article de R. Grosfoguel (R. GROSGOUEL, « Les implications des altérités épistémiques dans la redéfinition du capitalisme global », art. cit., p. 70).

FIGURE 1.9 Principales revues dans lesquelles sont cités les travaux de R. Connell, parmi les revues francophones, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 7 juin 2021)



LECTURE : En 2015, R. Connell a été citée à trois reprises dans la revue *Nouvelles questions féministes*, à deux reprises dans la revue *Clio*, à deux reprises dans la revue en ligne *Lectures*, à douze reprises dans la revue *Genre, sexualité et société*, à deux reprises dans *SociologieS* et à deux reprises dans *Ethnologie française*.

Plusieurs de ces revues ont entretenu des rapports très intenses, mais épisodiques, avec les travaux de R. Connell – ce qui atteste d’une circulation élargie et temporellement concentrée –, le plus souvent à l’occasion de numéros dans lesquels paraissent des traductions de R. Connell, ou bien de dossiers centrés sur des thèmes sur lesquels elle demeure une référence incontournable.

Il en est ainsi des *Cahiers d’études africaines* qui publient en 2013, sous la direction d’Anne Doquet et Christophe Broqua, un dossier consacré au « Masculin

pluriel »<sup>76</sup> et dont l'appel à propositions mobilisait le concept de « masculinités » dans son titre<sup>77</sup>. Ce numéro témoigne du changement de fréquence des citations des travaux de R. Connell à partir de 2010, que nous avons souligné précédemment, mais s'inscrit également dans une période plus générale d'intensification dans la réception de R. Connell en France, articulée autour de ses recherches sur les « masculinités », période durant laquelle elle s'installe comme référence incontournable. Nous reviendrons dans le CHAPITRE 5 plus en détail sur cette période charnière.

En 2015 paraît un dossier « Hégémonie » dans la revue *Genre, sexualité & société*, dirigé par Mélanie Gourarier, Gianfranco Rebutini et Florian Vörös. Ce sont les actes d'une journée d'étude organisée en 2013 à l'EHESS, sur le thème « Les masculinités au prisme de l'hégémonie » et dans laquelle intervint R. Connell<sup>78</sup>. Le numéro contient également un texte inédit de R. Connell<sup>79</sup> et la traduction d'un article critique de la notion de « masculinité hégémonique » par un des plus fins connaisseurs de l'œuvre de R. Connell<sup>80</sup>. En 2019 les *Cahiers du genre* publient, sous la direction de Haude Rivoal, Hélène Bretin et Arthur Vuattoux, un dossier intitulé « Transformations du travail, transformations des masculinités »<sup>81</sup>, au sein duquel paraît la traduction<sup>82</sup> d'un chapitre de *Masculinities*. C'est un texte inédit que Méoïn Hagège et A. Vuattoux avaient écarté de la traduction française, publiée en 2014<sup>83</sup>.

On constate de nombreux rapports d'une intensité comparable, de plusieurs revues avec les recherches de R. Connell, qui s'explique en grande partie par la fondation d'un sous-champ d'études des masculinités en France, à partir du début des années 2010, fondation sur laquelle nous reviendrons dans le CHAPITRE 6. Nous explorerons l'hypothèse selon laquelle le développement d'un tel sous-champ s'inscrit dans la réception française de R. Connell, et vice-versa.

---

<sup>76</sup> Christophe BROQUA et Anne DOQUET (éds.), « Masculin pluriel », *Cahiers d'Études africaines*, 2013, vol. 1-2, n° 209-210, p. 9-463.

<sup>77</sup> L'appel est reproduit en ANNEXE E4a.

<sup>78</sup> Mélanie GOURARIER, Gianfranco REBUCINI et Florian VÖRÖS (éds.), « Hégémonie », *Genre, sexualité & société*, 2015, n° 13 [En ligne].

<sup>79</sup> Raewyn CONNELL, « Hégémonie, masculinité, colonialité », *Genre, sexualité & société*, traduit par Joëlle MARELLI, 2015, n° 13 [En ligne].

<sup>80</sup> Demetrakis Z. DEMETRIOU, « La masculinité hégémonique : Lecture critique d'un concept de Raewyn Connell », *Genre, sexualité & société*, traduit par Hugo BOUVARD, 2015, n° 13 [En ligne].

<sup>81</sup> Haude RIVOAL, Hélène BRETIN et Arthur VUATTOUX (éds.), « Transformations du travail, transformation des masculinités », *Cahiers du Genre*, 2019, n° 67, p. 5-184.

<sup>82</sup> Raewyn CONNELL, « Des hommes de raison », *Cahiers du Genre*, traduit par Anne-Charlotte MILLEPIED et Simon RIDLEY, 2019, vol. 2, n° 67, p. 25-48.

<sup>83</sup> R. CONNELL, *Masculinities*, *op. cit.*



Sur la FIGURE 1.10, on observe la prédominance en particulier d'une revue : *Politique africaine*. Elle est de loin la publication dans laquelle A. Mbembe a été le plus cité dans l'espace académique français – à deux-cent-soixante-trois reprises – et constitue sans conteste le principal espace de réception d'A. Mbembe parmi les revues académiques francophones. Nous reviendrons longuement dans le CHAPITRE 3 sur la relation d'A. Mbembe à la revue, mais également sur son importance dans sa réception française.

On trouve parmi ces publications un premier ensemble composé de cinq revues : *Politique africaine* ; les *Cahiers d'études africaines* ; *Présence africaine* ; *Africultures* ; *Afrique contemporaine*. Ce sont des revues dont le thème principal est le continent africain et les sociétés africaines, que ce soit en anthropologie, science politique ou histoire, au pôle scientifique de l'espace académique ou au pôle culturel.

On trouve un deuxième ensemble de revues, généralistes et davantage situées au pôle culturel ou au pôle critique de l'espace académique : *Africultures*, *Esprit*, *Multitudes* et *Mouvements*. De manière générale, on observe une part croissante prise par ce dernier ensemble de publications dans la réception française d'A. Mbembe depuis le début des années 2000, et en particulier à partir de 2005, qui traduit le changement de trajectoire d'A. Mbembe dans l'espace académique français, évoluant dès lors à son pôle critique et endossant de manière croissante la charge d'« intellectuel de luxe<sup>84</sup> ». Comme vu précédemment, c'est l'année suivante, 2006, qui enregistre ces changements d'un point de vue statistique.

Cette année-là, *Politique africaine* publie un dossier sur les « Passés coloniaux recomposés. Mémoires grises en Europe et en Afrique »<sup>85</sup>, qui contient un texte

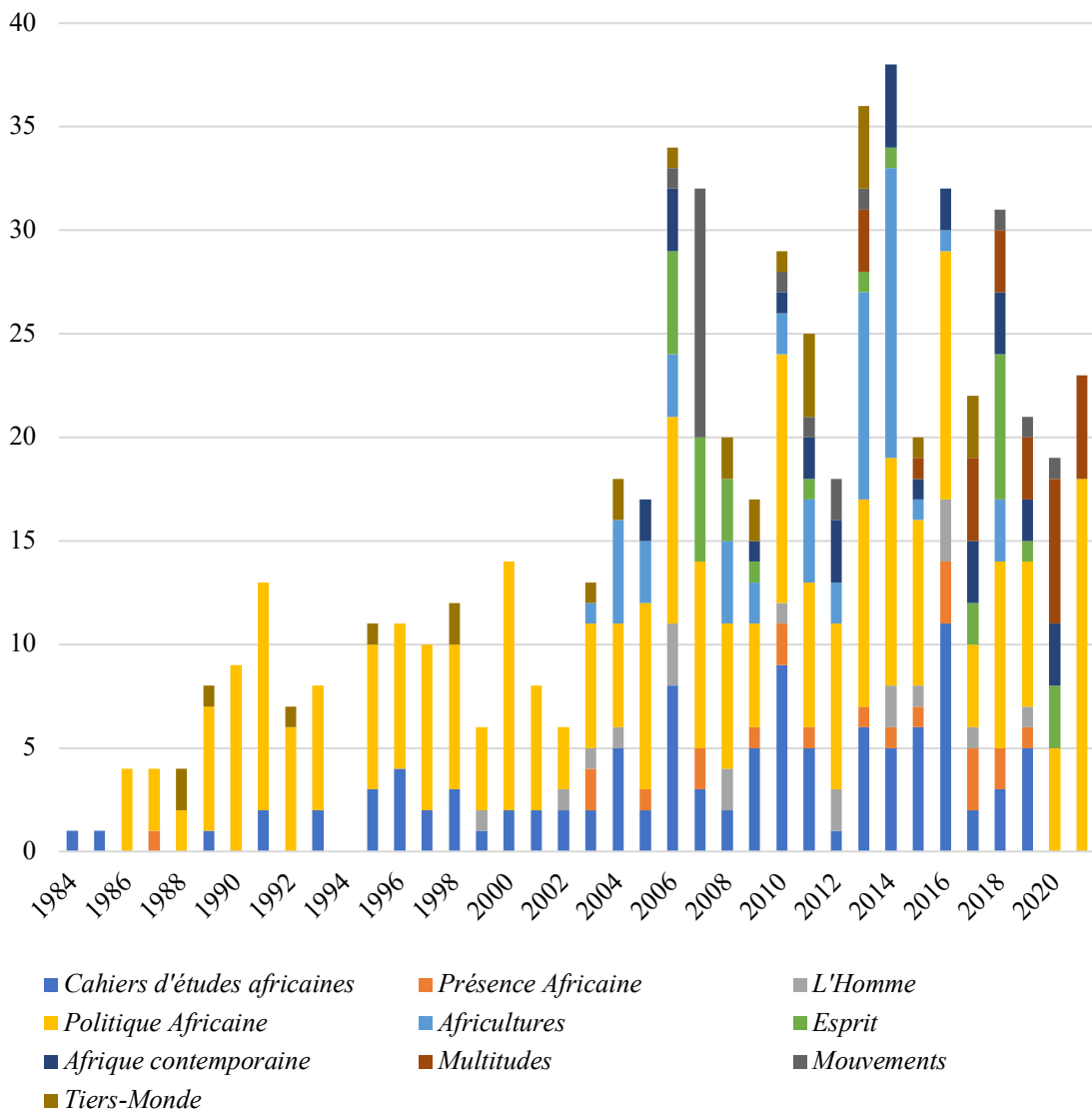
---

<sup>84</sup> L. PINTO, « Pour une sociologie des intellectuels de luxe », art. cit. À une bipartition entre « intellectuel savant » et « intellectuel médiatique », L. Pinto substitue une tripartition dont l'« intellectuel de luxe » serait le troisième sommet. Il est le fruit d'une conjoncture spécifique, dans laquelle il est désormais possible d'accumuler profits symboliques et économiques dans l'espace intellectuel alors qu'auparavant ces deux profits étaient dans des rapports inverses. L. Pinto propose la définition suivante de la figure de l'« intellectuel de luxe » : « Contre l'intellectuel médiatique, elle manifeste un rejet des effets trop faciles, des polémiques journalistiques, de la vulgarité ; contre l'intellectuel savant, elle suggère une affinité avec le monde de l'art rendue visible par la prédilection pour la métaphore, l'allusion, l'ellipse, et par l'art | subtil de combiner l'assurance docte du maître qui sait et le tremblement intrépide de l'explorateur qui entrevoit ce qu'il reste encore à savoir. » (*Ibid.*, p. 98-99). Nous reviendrons plus longuement sur l'« intellectuel de luxe » dans l'ENCADRE N° 4.1 et dans le CHAPITRE 5.

<sup>85</sup> Christine DESLAURIER et Aurélie ROGER, « Passés coloniaux recomposés. Mémoires grises en Europe et en Afrique », *Politique africaine*, 2006, vol. 2, n° 102, p. 5-133.

d'A. Mbembe<sup>86</sup> et qui revient en partie sur les événements de 2005, ainsi que sur la question coloniale et postcoloniale.

FIGURE 1.10 Principales revues dans lesquelles sont cités les travaux d'A. Mbembe, parmi les revues francophones, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 30 mars 2022)



LECTURE : En 2014, A. Mbembe a été cité à cinq reprises dans les *Cahiers d'études africaines*, à une reprise dans *Présence africaine*, à deux reprises dans *L'Homme*, à onze reprises dans *Politique africaine*, quatorze reprises dans *Africultures*, une reprise dans *Esprit* et quatre reprises dans *Afrique contemporaine*.

<sup>86</sup> Achille MBEMBE, « La colonie : Son petit secret et sa part maudite », *Politique africaine*, 2006, vol. 2, n° 102, p. 101-127.

Participent, entre autres, à ce dossier, des chercheur·ses pleinement investi·es dans les débats autour des études postcoloniales, telles que Romain Bertrand<sup>87</sup>, qui est intervenu au colloque organisé le 4 et 5 mai 2006 par le « Centre d'Études et de Recherches Internationales » (CERI) de Sciences Po Paris, sous la direction de Marie-Claude Smouts<sup>88</sup> et intitulé « Que faire des *postcolonial studies* ? », avec une communication critique<sup>89</sup>. Il publie la même année un court ouvrage sur un thème similaire<sup>90</sup>. Les autres auteur·rices participent pour certain·es pour la première et la dernière fois à la revue *Politique africaine*, comme Reinhart Kössler à propos de la situation allemande<sup>91</sup>, Vincent Bertout à propos des politiques commémoratives en Namibie<sup>92</sup>, ou encore Kalala Ngalamulume qui présente un faux attribué à Léopold II et sa circulation<sup>93</sup>. Marie-Emmanuelle Pommerolle<sup>94</sup>, de même que Christine Deslaurier et Aurélie Roger<sup>95</sup>, publient leur premier – ou parmi leurs premiers – article pour *Politique africaine* dans ce dossier, amorçant ainsi des collaborations répétées dans les années suivantes.

La question postcoloniale, dans ce numéro, n'est pas traitée du point de vue disciplinaire ni théorique, mais du point de vue de la mémoire et de l'historiographie du fait colonial. C'est dans une perspective disciplinaire et théorique que la revue *Esprit* saisit le sujet, dans un dossier paru en 2006, intitulé « Pour comprendre la pensée postcoloniale »<sup>96</sup>. La rédaction publie à cette occasion un long entretien avec A. Mbembe, titré *Qu'est-ce que la pensée postcoloniale* ?<sup>97</sup>. Ce texte deviendra dès lors un des plus cités d'A. Mbembe, comme nous l'avons vu sur la FIGURE 1.7.

---

<sup>87</sup> Romain BERTRAND, « La mise en cause(s) du "fait colonial". Retour sur une controverse publique », *Politique africaine*, 2006, vol. 2, n° 102, p. 28-49.

<sup>88</sup> Marie-Claude SMOUTS (éd.), *La situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français*, Paris, Presses de Sciences Po, 2007.

<sup>89</sup> Romain BERTRAND, « Faire parler les subalternes ou le mythe du dévoilement » dans Marie-Claude SMOUTS (éd.), *La situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français*, Paris, Presses de Sciences Po, 2007, p. 276-289.

<sup>90</sup> Romain Bertrand, *Mémoires d'empire : La controverse autour du fait colonial*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2006.

<sup>91</sup> Reinhart KÖSSLER, « La fin d'une amnésie ? L'Allemagne et son passé colonial depuis 2004 », *Politique africaine*, 2006, vol. 2, n° 102, p. 50-66.

<sup>92</sup> Vincent BERTOUT, « Mémoires et stratégies politiques. Les commémorations culturelles herero en Namibie », *Politique africaine*, 2006, vol. 2, n° 102, p. 67-84.

<sup>93</sup> Kalala NGALAMULUME, « Léopold II et les missionnaires. Les circulations contemporaines d'un faux », *Politique africaine*, 2006, vol. 2, n° 102, p. 128-133.

<sup>94</sup> Marie-Emmanuelle POMMEROLLE, « Une mémoire vive : Débats historiques et judiciaires sur la violence coloniale au Kenya », *Politique africaine*, 2006, vol. 2, n° 102, p. 85-100.

<sup>95</sup> Christine DESLAURIER et Aurélie ROGER, « Mémoires grises. Pratiques politiques du passé colonial entre Europe et Afrique », *Politique africaine*, 2006, vol. 2, n° 102, p. 5-27.

<sup>96</sup> COLLECTIF (éd.), « Pour comprendre la pensée postcoloniale », *Esprit*, 2006, n° 330, p. 76-168.

<sup>97</sup> Achille MBEMBE et al., « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? », *Esprit*, 2006, n° 330, p. 117-133.

Bien plus, et nous reviendrons longuement sur cet entretien et l'organisation du dossier dans le CHAPITRE 5, cette place croissante dans des revues généralistes et intellectuelles, plutôt que spécialisées et strictement académiques, indique le changement de statut d'A. Mbembe et le fait qu'il s'adresse dès lors à un nouveau public. Au-delà de cette relation avec des revues familières, comme *Politique africaine*, c'est l'apparition de nouvelles revues à laquelle il faut être attentif·ve. En sus d'*Esprit*, on note également la revue *Mouvements*, qui intégreront toutes les deux dès lors les principales revues dans lesquelles est cité A. Mbembe<sup>98</sup>.

Nous avons recueilli une dernière information à partir des bases de données relatives à l'espace académique francophone : la répartition entre les mentions et les citations. Celles-ci correspondent respectivement à une simple évocation du nom de l'auteur·rice, sans qu'un de ses textes figure en bibliographie, ou au contraire à la présence d'un texte de l'auteur·rice dans la bibliographie. Nous avons collecté cette information, car nous considérons qu'elle constitue un bon indicateur du degré de connaissance des œuvres et de leurs auteur·rices. Cette étape s'inscrit par ailleurs dans le sillage des réflexions de Louis Pinto à ce sujet. S'il lie l'activité citationnelle au type de lecture auquel elle se rattache, distinguant dès lors quatre types de lecture – dans le cadre : d'une recherche ; d'une évaluation ; d'une actualisation de connaissances ; d'une curiosité –, L. Pinto met en lumière l'information que l'analyse de citation peut fournir sur le positionnement du·e la chercheur·e qui produit une citation :

Citer est une manière d'occuper un site où l'on attend d'être identifié et reconnu. On peut prendre pour hypothèse que, de façon générale, l'acte de citer reflète (objectivement aussi bien que subjectivement) la position occupée dans l'espace scientifique (capital scientifique, titres académiques, notoriété, statut

---

<sup>98</sup> Dans l'ensemble, A. Mbembe est cité pour la première fois, outre *Esprit* et *Mouvements*, dans treize revues : *Annuaire de l'EHESS* ; *Civilisations* ; *Études françaises* ; *Journal of the Canadian Historical Association/Revue de la société historique du Canada* ; *Labyrinthe* ; *Nouvelles questions féministes* ; *Politique & sociétés* ; *Revue européenne des migrations internationales* ; *Sciences humaines* ; *Sociologie & Sociétés* ; *Temporalités* ; *Tumultes* ; *Vacarme*. On trouve des revues francophones canadiennes (*Études françaises*, *Journal of the Canadian Historical Association/Revue de la société historique du Canada*, *Politique & sociétés*, *Sociologie & Sociétés*), des revues de vulgarisation (*Sciences humaines*), des revues de philosophie (*Labyrinthe*) ou bien encore des revues généralistes et situées au pôle politique de l'espace académique français (*Tumultes*, *Vacarme*). De manière générale, l'année 2005 correspond à une déssectorisation de la question postcoloniale et des études postcoloniales en France (A.-C. COLLIER, *Le moment français du postcolonial*, *op. cit.*), qui permet à un certain nombre de chercheur·es d'accéder à une visibilité accrue, ce sur quoi nous reviendrons longuement dans le CHAPITRE 4.

institutionnel...), position qui commande la sélection et la hiérarchisation des textes et auteurs cités<sup>99</sup>.

L'usage fait de la citation renvoie à la maîtrise plus ou moins grande du·e la chercheur·se de l'univers de références dans lequel il·elle s'inscrit. À cette hypothèse, nous ajoutons celle selon laquelle plus le degré de citation est élevé, plus la connaissance générale des auteur·rices est élevée, car la référence bibliographique découle généralement de l'insertion d'un extrait d'œuvre citée, qui suppose *a minima* d'avoir lu un texte qui inclut cette citation, et de manière plus générale le texte dont l'extrait est cité. À l'opposé, nous supposons que plus le degré de mentions est élevé, plus la connaissance générale des œuvres de l'auteur·rice est faible. Cependant que la citation traduirait un rapport de proximité épistémique avec l'auteur·rice et ses travaux, la mention traduirait un rapport plus lointain, plus lâche.

Pour recueillir cette information, nous avons examiné manuellement le corps de chaque article pour vérifier la nature de chaque référence. Nous avons alors, pour chaque année, indiqué la répartition entre mentions et citations pour chaque auteur·rice, sous la forme d'un histogramme à barres empilées. Nous avons décidé que la présence d'une citation suffisait pour coder le texte par la modalité « citation » de la variable en question ; à l'inverse, la présence exclusive de mentions conditionnait un recodage par la modalité « mention ».

On observe sur la FIGURE 1.11 que les premières références qui renvoient à W. Mignolo à l'orée des années 1970 consistent en mentions. Cela s'explique aisément, puisqu'il n'y a à l'époque que très peu, si ce n'est aucun texte à citer, et que les écrits qui mentionnent W. Mignolo sont des comptes-rendus d'activité scientifique et de vie de laboratoire<sup>100</sup>. C'est à partir du début des années 2000, conjointement à la publication de l'article français en 2001, que les citations deviennent majoritaires. On observe toutefois qu'en 2008 ou 2016 les parts de citations et de mentions apparaissent égales.

De manière générale, et en comparaison avec les autres auteur·rices, le degré de mention est très élevé. Sur l'ensemble de la période, on dénombre 66 % de citations pour 34 % de mentions, soit un tiers du total des références. C'est une proportion très

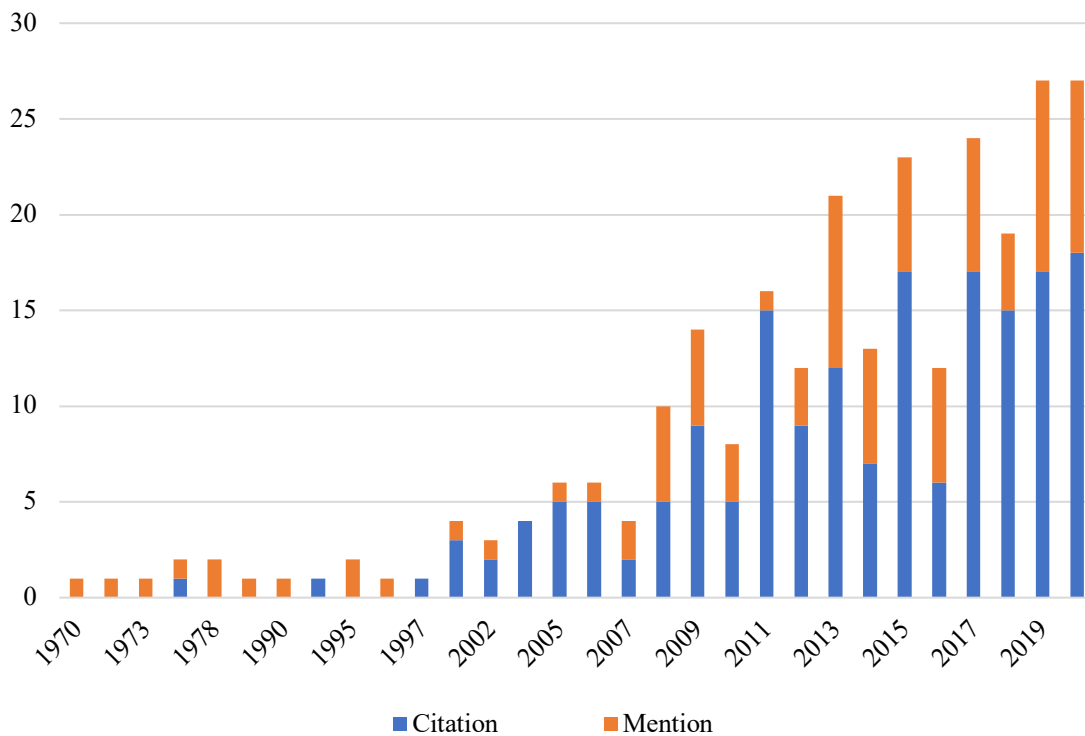
---

<sup>99</sup> Louis PINTO, « Citations et références. Pour une sociologie des habitus académiques », *Savoir/Agir*, 2020, vol. 4, n° 54, p. 120. Précisons ici que L. Pinto, bien qu'il mobilise deux termes distincts dans le titre de son article, ne semble pas faire de distinction entre la citation et la référence qui se superposerait à la distinction que nous proposons entre citation et mention.

<sup>100</sup> Jean ANDREU, « Chronique », *Caravelle*, 1972, n° 19, p. 275-278 ; COLLECTIF, « Chronique », *Caravelle*, 1973, n° 20, p. 283-285.

grande qui symptomatise une connaissance relativement faible des travaux de W. Mignolo et une réception correspondante.

FIGURE 1.11 Répartition des citations et des mentions de l'œuvre de W. Mignolo en langue française, parmi le corpus, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 7 juin 2021)



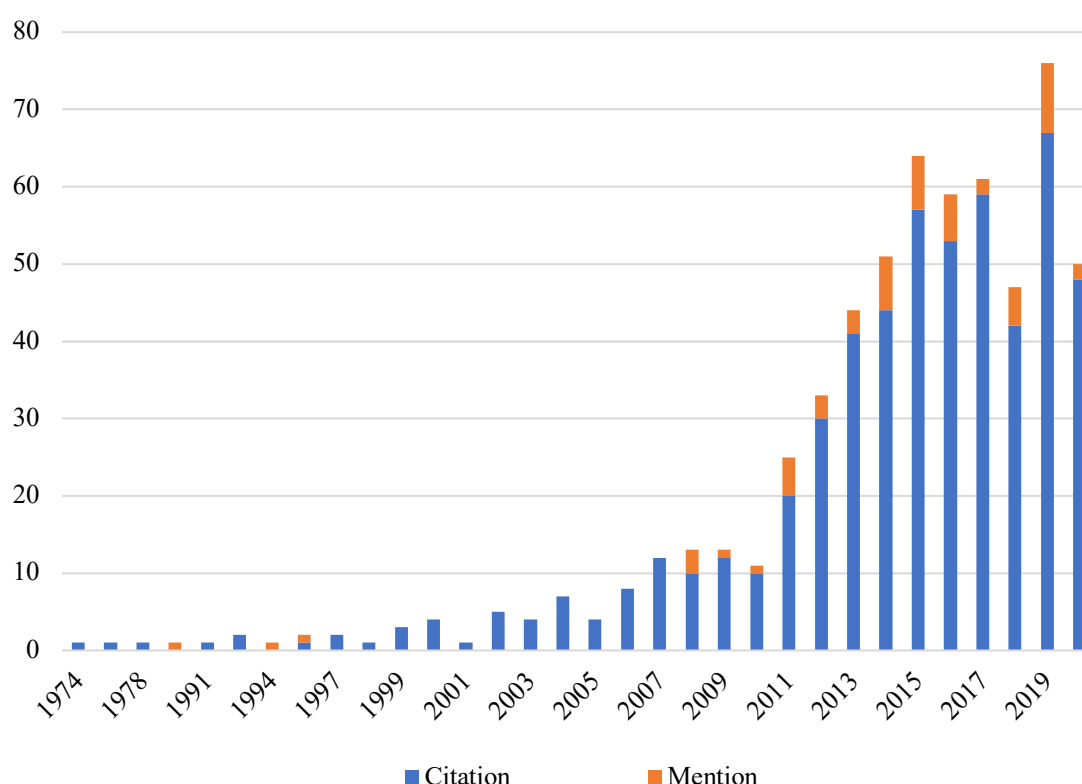
LECTURE : En 2008, W. Mignolo a été cité à cinq reprises et mentionné à cinq reprises.

Un tel degré de mention indique en outre un usage particulier des travaux de W. Mignolo, dont souvent, seul le nom est énoncé en compagnie de celui d'autres chercheur·ses, le plus souvent dans une énumération des membres du groupe « Modernité/Colonialité ». Le patronyme de W. Mignolo fonctionne alors à la manière d'un maillon de chaîne, plutôt que comme identificateur d'un individu dont on citerait les œuvres.

Sur la FIGURE 1.12, on observe une situation radicalement inverse pour R. Connell, puisque dès les premières références au début des années 1970, ce sont bien des citations à ses travaux que l'on note. De manière générale, la part de mentions demeure extrêmement faible. À l'exception des années 2008 et 2011, lors desquelles les

parts de mentions respectives atteignent environ un quart et un cinquième, la quantité de mentions demeure toujours très faible. Sur l'ensemble de la période, on dénombre 91 % de citations pour 9 % de mentions, c'est-à-dire que moins d'une référence sur dix à R. Connell consiste en une mention ; à l'inverse, près de neuf textes sur dix citent un écrit spécifique de R. Connell.

FIGURE 1.12 Répartition des citations et des mentions de l'œuvre de R. Connell en langue française, parmi le corpus, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 7 juin 2021)

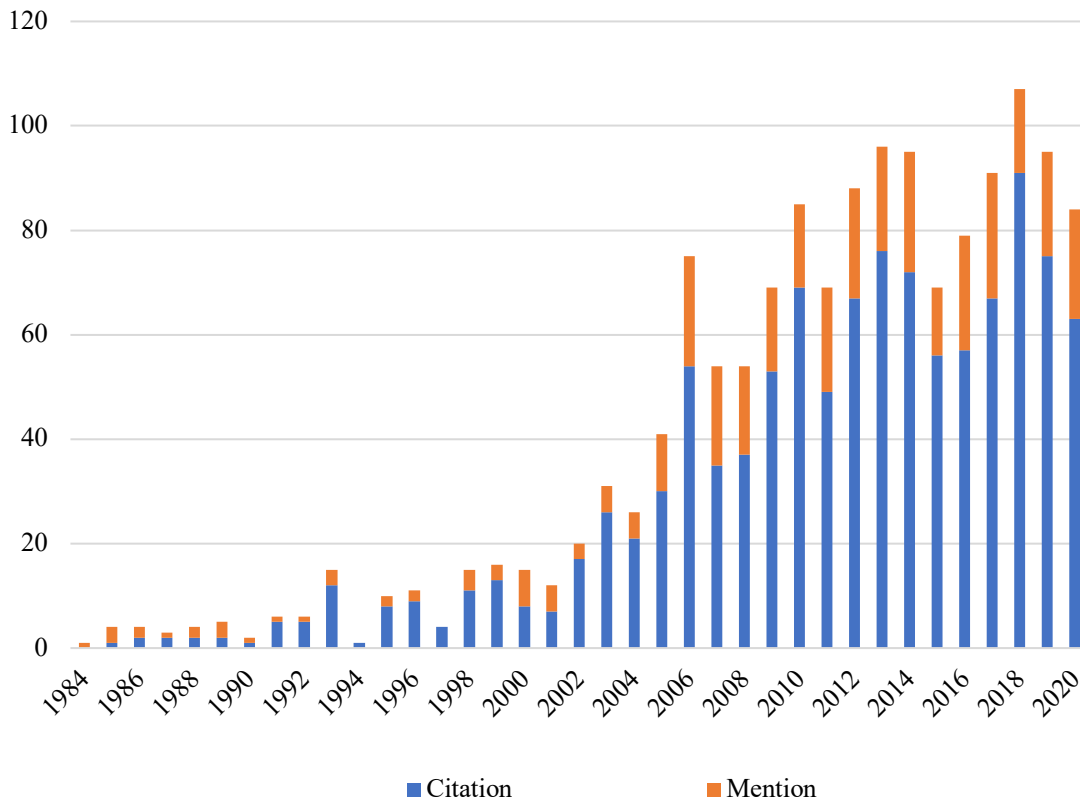


LECTURE : En 2017, R. Connell a été citée à cinquante-neuf reprises et mentionnée à deux reprises.

Des trois auteur·rices, c'est celle dont la connaissance des textes – dont le taux de citation constitue l'indice – reste la plus forte, ce qui atteste aussi d'une réception élevée, en comparaison à W. Mignolo. Cette solide connaissance, maintenue malgré l'augmentation importante du nombre de citations à partir de 2011, découle du travail d'importation et d'introduction mis en place depuis 2010, sur lequel nous reviendrons

longuement dans le CHAPITRE 5. De manière générale, la forte proportion de citations indique un usage grandement informé des travaux de R. Connell.

FIGURE 1.13 Répartition des citations et des mentions de l'œuvre d'A. Mbembe en langue française, parmi le corpus, à la date du 31 décembre 2020 (fait le 7 juin 2021)



LECTURE : En 2012, A. Mbembe a été cité à soixante-neuf reprises et mentionné à vingt-deux reprises.

Sur la FIGURE 1.13, on observe une situation intermédiaire entre celle de W. Mignolo et celle de R. Connell. En effet, les premières références à A. Mbembe durant les années 1980 consistent à la fois en mentions et en citations. On observe sur l'ensemble de la période une part proportionnellement élevée de mentions (exception faite de 1994, lors de laquelle année il n'y qu'une seule citation, on note une part de 1984 à 2004 comprise entre 11 % et 67 %, cependant qu'entre 2004 et 2020 on constate une part comprise entre 14 % et 35 %), qui se maintient également après 2005, lorsqu'A. Mbembe change de statut. Ce taux relativement fort indique la part importante d'un usage peut-être lointain de ses travaux, mais aussi, couplé à la valeur absolue du



nombre de citations – se distinguant sur ce point de W. Mignolo –, à une circulation en tant qu’auteur connu, sur laquelle nous reviendrons dans le CHAPITRE 5. Sur l’ensemble de la période, on dénombre 77 % de citations, pour près de 23 % de mentions, soit un rapport d’un pour quatre.

Dans l’espace académique français, l’étude des données bibliométriques des trois auteur·rices dessine trois situations distinctes. A. Mbembe demeure de loin le plus cité des trois, cependant que W. Mignolo possède un nombre de citations proportionnellement faible en comparaison aux deux autres. Ce sont majoritairement des livres qui constituent les principaux textes cités des trois auteur·rices, en version originale ou française lorsqu’elle existe. Les trois auteur·rices connaissent une augmentation assez importante de leurs citations, à divers moments : autour de l’année 2005 pour A. Mbembe avec les multiples débats relatifs au fait colonial et son historiographie en France ; aux alentours de 2010 pour W. Mignolo et R. Connell. Cette dernière est surtout citée dans des revues académiques spécialisées en études féministes et genre, tandis que l’on observe la présence de deux ensembles de revues pour A. Mbembe et W. Mignolo, respectivement des revues académiques spécialisées dans le traitement de thèmes propres au continent africain ou à l’espace ibéro-américain, des revues plus intellectuelles situées au pôle critique de l’espace académique. Si celles-ci accueillent très tôt W. Mignolo, c’est en particulier en queue de comète des événements de l’année 2005 qu’A. Mbembe investit un nouvel espace, qui coïncide avec son changement de statut. La spécialisation de l’espace des revues dans lesquelles circule R. Connell se traduit également au niveau de la forte maîtrise de ses travaux, cependant que la réception de W. Mignolo souffre d’une plus faible connaissance de ses travaux – d’un point de vue statistique – et qu’A. Mbembe dispose d’une part stable de mentions, qui augmente proportionnellement au nombre de citations et indique la circulation de son nom comme label.

## *Les mots-clés comme voie d'accès à la réception internationale*

Dans la précédente section, nous avons examiné un ensemble de données, dont les analyses nous ont autorisé à mettre en lumière un certain nombre d'éléments superficiels relatifs aux réceptions de ces trois auteur·rices, lesquels éléments nous approfondirons dans la suite. Il est également nécessaire – après avoir glané plusieurs indications à propos de quels textes sont cités, à quelles dates, dans quelles revues et sur quel mode – d'approcher les sujets à propos desquels ces auteur·rices sont reçues. Pour ce faire, nous allons considérer, à partir des bases de données tirées de *Scopus*, les mots-clés mobilisés par les trois auteur·rices, puis les mots-clés mobilisés par leurs réseaux citationnels. Ces résultats vaudront pour l'international, ou un international devrions-nous dire. Nous investiguerons l'existence de communautés thématiques, qui nous permettront de poser l'hypothèse d'une homologie variable entre les structures thématiques de chaque auteur·rice et de leurs réceptions internationales.

Pour chaque auteur·rice nous avons extrait les mots-clés disponibles dans les deux bases de données produites à partir de *Scopus* : respectivement les mots-clés utilisés par l'auteur·rice parmi ses textes recensés sur *Scopus* et ceux employés par le réseau citationnel de chaque auteur·rice<sup>101</sup>. Chaque collection de données a dû être nettoyée avant un traitement, par le recours à la suite logicielle en ligne *CorText Manager*<sup>102</sup> et deux de ses fonctions : *Data Parsing* et *Network Mapping*.

La première étape consiste à organiser les renseignements de manière à les analyser ultérieurement en recourant à *CorText Manager*. Il n'est pas ici question de télécharger un ensemble de données disparates sur *CorText Manager*, dont la fonction *Data Parsing* assurerait intégralement l'organisation et le nettoyage. Nous avons au préalable préparé, trié et nettoyé manuellement les données, dont *Data Parsing* va surtout retranscrire la structure en un langage organisationnel intelligible par *CorText Manager* et à partir duquel il peut traiter ces informations.

Dans un deuxième temps, nous avons soumis ces données traduites à la fonction *Network Mapping* qui permet de construire des réseaux, de les spatialiser et de les représenter. Ce sont les mots-clés qui constituent les données sur lesquelles nous travaillons et parmi lesquelles nous voulons vérifier l'existence de réseaux. Autrement

---

<sup>101</sup> Rappelons ici que le « réseau citationnel » désigne, à un moment précis, l'ensemble des auteur·rices et leurs textes recensés sur *Scopus*, qui citent les textes d'un·e auteur·rice de référence, recensés sur *Scopus*.

<sup>102</sup> Philippe BREUCKER et al., « CorText Manager ».

dit, un nœud sur le graphique final correspond à un mot-clé. Un lien entre deux mots-clés est établi dès lors qu'ils se trouvent dans une situation de co-citation – c'est-à-dire associés à un article identique et apparaissant ainsi sur la même ligne dans le tableau source –, tandis que c'est le nombre d'occurrences d'un mot-clé dans les données analysées qui détermine la taille du nœud. Plus un nœud est relié et fréquemment cité, plus il est central et *pèse* dans le réseau. Il attire alors les nœuds auxquels il est associé et sitôt qu'un ensemble cohérent et statistiquement significatif se construit, il devient une *clique*, autrement dit un sous-réseau. Une clique désigne une communauté d'un point de vue sémantique – les nœuds agglomérés relèvent d'un sens commun – et d'un point de vue topologique — les nœuds occupent un même terrain. De manière générale, on observe peu de groupements entièrement autonomes — c'est-à-dire détachées du reste du réseau. On relève donc des connexions assurées entre différentes communautés par des nœuds intermédiaires.

Les groupes représentés par les graphiques constituent majoritairement des communautés de mots-clés, et d'une certaine manière des sujets de recherche d'un·e des trois auteur·rices. Dans le cas des graphiques produits à partir des réseaux citationnels, le graphique ne constitue pas seulement la projection de relations existantes entre divers mots-clés, il spatialise aussi des connexions entre différents textes et auteur·rices. Les groupes représentés forment de ce fait également des communautés d'individu·es, qui travaillent sur des thématiques similaires. Examiner ces réseaux et ces communautés nous permet donc de voir davantage en détail les principaux sujets de recherche des trois auteur·rices et ceux qu'étudient les membres de leurs réseaux citationnels.

Nous avons limité le nombre de nœuds spatialisés à cent, pour ne pas perdre en lisibilité et conserver les nœuds les plus centraux, qui sont ceux qui nous intéressent en l'occurrence<sup>103</sup>. Si *CorText Manager* propose également des spatialisations, nous avons préféré spatialiser et visualiser les graphiques à l'aide du logiciel *Gephi*, dont les options de représentation sont plus développées. Nous avons utilisé l'algorithme de modélisation de graphe intitulé « OpenOrd ». C'est un algorithme dit « force-based » dont le principe est le suivant : les nœuds se repoussent respectivement, mais sont tout de même reliés.

---

<sup>103</sup> Inclure l'ensemble des nœuds aurait signifié intégrer jusqu'à quarante-mille nœuds dans le cas de R. Connell et aurait conduit à présenter des graphiques trop chargés en informations.

L'algorithme traite le graphe jusqu'à ce qu'il trouve un point d'équilibre, résultant en un réseau en tension<sup>104</sup>. Le graphe représente de cette façon un champ de forces.

Nous avons ensuite appliqué deux options : « déchevauchement », qui empêche les nœuds de se recouvrir et offre ainsi une plus grande lisibilité ; « contraction » ou « expansion » selon qu'il fallait regrouper ou éloigner les nœuds. Sur certains graphiques nous avons dû masquer les labels des nœuds en dessous un certain seuil, car le nombre de nœuds demeurerait trop important. Le seuil sélectionné, respectif à chaque graphique, a été déterminé comme point en dessous duquel trop d'information était perdue et au-dessus duquel trop d'information subsistait.

Concernant les réseaux citationnels, nous avons produit deux types de réseaux de mots-clés : un réseau global – couvrant une période bornée par le premier et le dernier texte recensé sur *Scopus* – et le découpage de ce réseau global en différents graphes, représentant chacun une période spécifique. *Network Mapping* offre la possibilité de produire de tels graphes selon deux principes : « régularité » – les périodes possèdent la même durée – et « homogénéité » — les périodes sont définies en fonction d'une homogénéité entre les nœuds et communautés représentés. Nous avons construit les graphes en recourant au principe de « régularité », de manière à spatialiser et visualiser pour chaque phase les mots-clés dominants, plutôt que d'examiner des périodes à partir de la prédominance de certains mots-clés. Ces graphes périodiques fonctionnent donc comme coupes. Le nombre de périodes dépend du réseau citationnel de chaque auteur·rice : trois pour W. Mignolo (1992-2001 ; 2002-2011 ; 2012-2021) ; quatre pour R. Connell (1972-1984 ; 1985-1996 ; 1997-2008 ; 2009-2020) ; trois pour A. Mbembe (1993-2002 ; 2003-2011 ; 2012-2020).

La FIGURE 1.14 dépeint les mots-clés sur lesquels travaille W. Mignolo, comme renseigné à partir de ses textes recensés sur *Scopus*. On observe un nombre important de communautés thématiques, dont la couleur indique l'appartenance. En haut à gauche on note une communauté de couleur bleu ciel, organisée autour du mot-clé « Coloniality ». Cela veut dire que le groupe des mots-clés de couleur bleu ciel liés à « Coloniality » forme une communauté thématique dans l'ensemble des textes de W. Mignolo recensés sur *Scopus*.

---

<sup>104</sup> [http://www-igm.univ-mlv.fr/~dr/XPOSE2012/visualisation\\_de\\_graphes/algorithms.html](http://www-igm.univ-mlv.fr/~dr/XPOSE2012/visualisation_de_graphes/algorithms.html) (consulté le 31 octobre 2022).



Étonnamment, le mot-clé « Decoloniality » appartient à une autre communauté thématique, dont il constitue même le point central. S'il existe un lien concret entre les deux nœuds, comme on le constate sur la figure, ce lien n'est pas suffisamment fort pour justifier d'une intégration des deux nœuds à une seule communauté. On observe dès lors que les recherches en lien avec « Coloniality » portent le plus souvent sur « Modernity », « Critical Cosmopolitanism », « Cosmopolitanism », « Delinking », donc plutôt sur des travaux en rapport avec le cosmopolitisme, cependant que les travaux relatifs à « Decoloniality » ont davantage trait à des études inscrites en philosophie : « Eurocentrism », « Racism », « Philosophy », « African Philosophy », « Enlightenment ».

On relève par ailleurs l'existence de quelques communautés thématiques isolées, sur lesquelles nous ne nous attarderons pas. Elles renvoient à des textes particuliers, dont les thématiques ne sont pas déconnectées des sujets présents, mais dont les mots-clés sont si spécifiques, car utilisés une unique fois, qu'ils ne sont pas liés au reste du réseau.

Les trois principaux nœuds sont « Coloniality », « Decoloniality » et « Colonialism », autour desquels sont formées trois communautés respectives. En effet, comme le précisait A. Quijano, la « colonialité » ne doit pas être confondue avec le « colonialisme » : ce sont deux phénomènes à distinguer, et il apparaît ici que cette scission opère aussi d'un point de vue thématique. Les études afférentes à « Coloniality » et « Colonialism » ne portent donc pas sur les mêmes objets.

Les recherches de W. Mignolo, telles que formées par le corpus de ses textes hébergés par *Scopus*, s'organisent autour de trois notions centrales, celles de « Coloniality », « Decoloniality » et « Colonialism ». Nous y reviendrons en détail dans le CHAPITRE 4, mais cette prédominance de l'analyse du fait colonial et de la dé/colonialité correspond en réalité à une partie de l'œuvre de W. Mignolo, qui constitue toutefois son principal corps de recherches depuis trois décennies. Cela découle en partie du fait que le plus ancien texte de W. Mignolo recensé sur *Scopus* date de 1992, cependant que ses premiers écrits remontent au début des années 1970.

Nous rappelons donc ici que les représentations graphiques présentées ci-dessus et ci-dessous sont biaisées, au sens où elles dépendent de données elles-mêmes biaisées – pour les raisons susmentionnées – et s'appuient également sur un type de renseignement particulier : le mot-clé. L'analyse – comme décomposition en éléments simples – d'un écrit en mots-clés n'offre pas une image entièrement exacte du texte : il se rattache à des mots-clés existants, à un langage et des concepts spécifiques, etc. Cette



La FIGURE 1.15 représente les mots-clés utilisés par le réseau citationnel de W. Mignolo sur l'ensemble de la période étudiée, c'est-à-dire de 1992 à 2021. On constate en premier lieu un nombre de communautés thématiques bien plus faibles. En deuxième lieu, on note la prédominance de deux nœuds particuliers, « Coloniality » et « Decolonization », puis d'un autre groupe composé des nœuds, « Modernity », « Decoloniality », « Latin America », « Globalization », « Cosmopolitanism », et « Race ». La structure générale est différente de celle du réseau de mots-clés de W. Mignolo. Il n'y a donc pas une identité mécanique entre les mots-clés employés par un·e auteur·rice et ceux utilisés par son réseau citationnel. C'est-à-dire que les thématiques principales sur lesquelles écrit un·e auteur·rice n'équivalent pas nécessairement aux principales thématiques à propos desquelles écrit son réseau citationnel.

En outre, nous remarquons également que là où chez W. Mignolo « Coloniality » et « Decoloniality » structureraient deux communautés thématiques distinctes autour d'elles, ces deux nœuds sont regroupés en une seule communauté thématique. La notion de « Colonialism » n'apparaît, par ailleurs, pas parmi les principaux mots-clés mobilisés par le réseau citationnel.

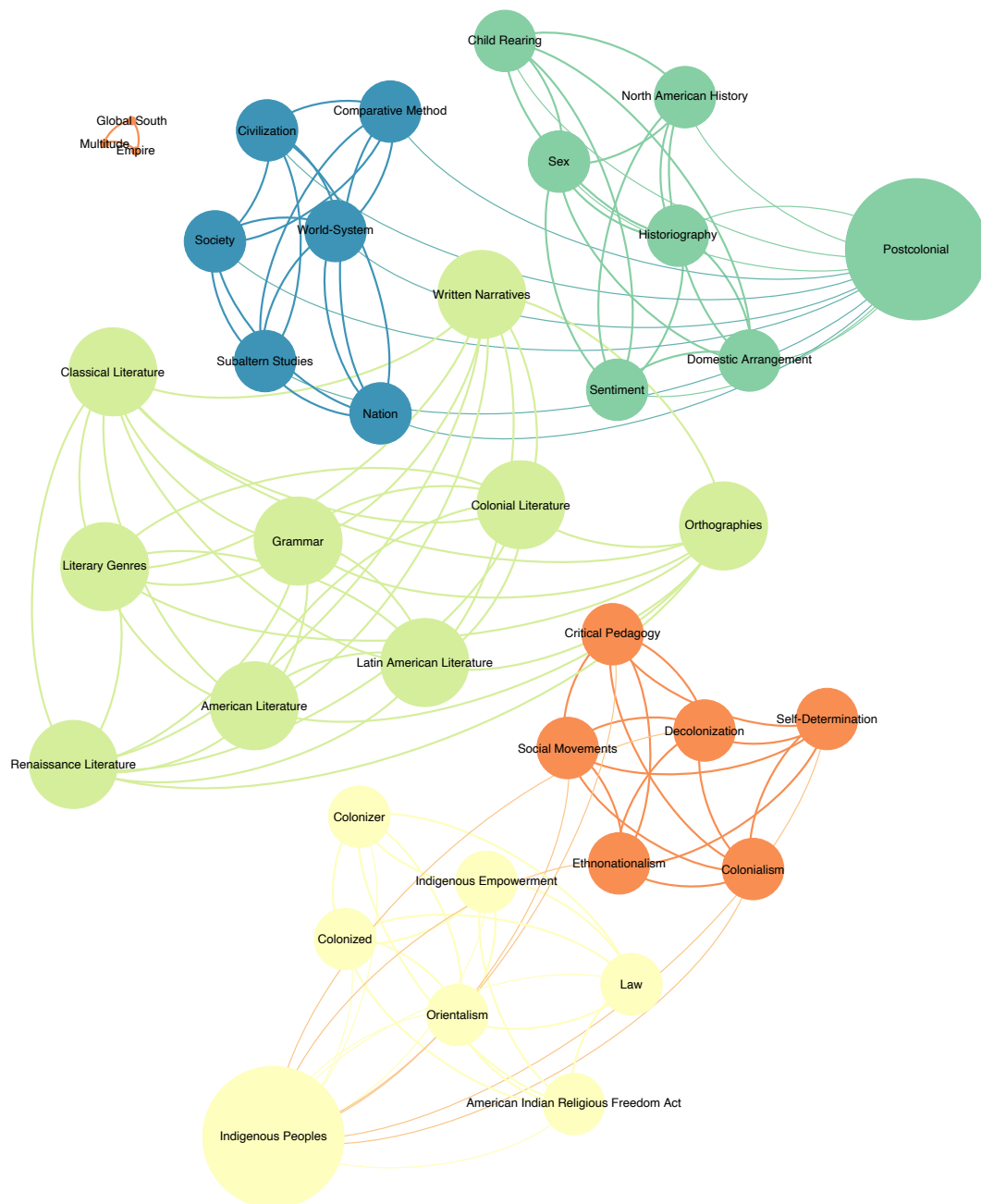
Les FIGURES 1.16, 1.17 et 1.18 représentent pour les périodes 1992-2001, 2002-2011 et 2012-2021 les réseaux de mots-clés mobilisés par les réseaux citationnels. La quantité de mots-clés augmente de manière significative, à l'image des citations, leurs évolutions demeurant nécessairement indissociables. Il a donc fallu pour la FIGURE 1.18 ne pas exposer l'ensemble des labels des nœuds afin de conserver une certaine lisibilité. Seuls les labels des nœuds ayant été mentionnés au moins soixante-six fois ont été affichés.

On constate sur la FIGURE 1.16 l'absence totale des notions de « Coloniality » et « Decoloniality ». Cela ne signifie pas que ces mots-clés ne sont pas du tout mobilisés sur cette période, mais uniquement dans des proportions trop faibles pour apparaître dans ce réseau. Cela s'explique par le fait que la « colonialité » en tant que concept commence à circuler seulement à partir du début des années 1990 et la



publication de l'article d'A. Quijano<sup>105</sup> et que W. Mignolo lui-même emploie ce concept dans la deuxième moitié des années 1990.

FIGURE 1.16 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 1992-2001 du réseau citationnel de W. Mignolo sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur-rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022).



<sup>105</sup> A. QUIJANO, « Colonialidad y Modernidad/Racionalidad », art. cit.

Comme nous l'explique W. Mignolo en entretien :

Dans *The Darker Side* je parlais du colonialisme, sans pour autant parler de colonialité et décolonialité. J'ai rencontré Quijano après la publication de *The Darker Side of the Renaissance*, quand j'étais à Duke, mais j'avais croisé par hasard son article fondateur *Coloniality and Modernity/Rationality* pendant la dernière année durant laquelle je travaillais sur le manuscrit de *The Darker Side of the Renaissance*, donc il n'y avait pas de place de dissenter à ce propos, puisque *The Darker Side of the Renaissance* était déjà terminé. Sitôt que j'ai terminé, j'ai commencé à explorer la colonialité plutôt que le colonialisme<sup>106</sup>.

Ainsi la notion de « Coloniality » reste encore très rare et ne peut être mobilisée, à l'instar de « Decoloniality ». Les études décoloniales latino-américaines se trouvent en pleine gestation au mitan des années 1990 et ne s'organiseront qu'au début des années 2000 avec la création du « Groupe Modernité/Colonialité »<sup>107</sup>. Les concepts et corpus disponibles relèvent par conséquent majoritairement des études postcoloniales, que l'on retrouve ici en haut à droite avec le mot-clé « Postcolonial » qui constitue en l'occurrence le principal mot-clé du réseau. Les textes qui citent W. Mignolo durant cette période associent alors son travail aux études postcoloniales, avant tout parce qu'il n'y a à cette époque pas de label concurrent auquel les rattacher. Cette affiliation n'est pas *stricto sensu* intentionnelle, elle le devient *de facto*.

En mobilisant le mot-clé « Postcolonial » – que ce soit pour le critiquer ou l'encenser, pour y rattacher ou en séparer les recherches de W. Mignolo – un lien est créé entre W. Mignolo et les études postcoloniales, qui se traduit dans le graphe. La communauté thématique dont « Postcolonial » constitue le nœud central concerne de même « Historiography », mais est aussi connectée à la communauté thématique en rapport avec « World-System » et « Subaltern Studies ». Deux communautés thématiques en lien avec « Indigenous Peoples », ainsi que « Social Movements », et le fait colonial (« Colonialism », « Colonizer », « Colonized », « Decolonization ») occupent le

---

<sup>106</sup> Entretien de l'auteur avec Walter D. MIGNOLO, fait par Zoom le 19 janvier 2022 [TO 1.3]. La première utilisation publiée que fait W. Mignolo du concept et que nous avons repérée a lieu en 2000 dans Walter D. MIGNOLO, « The Many Faces of Cosmo-polis: Border Thinking and Critical Cosmopolitanism », *Public Culture*, 2000, vol. 12, n° 3, p. 721-748.

<sup>107</sup> À propos du groupe, ses membres et son histoire on peut consulter une notice rédigée par un de ses membres fondateurs (Walter D. MIGNOLO, « Modernity and Decoloniality » (<https://www.oxfordbibliographies.com/view/document/obo-9780199766581/obo-9780199766581-0017.xml>) [consulté le 8 décembre 2022]), et pour une introduction aux principales thèses du groupe, en langue française, voir Juan Pablo BERMUDEZ, « Modernité/Colonialité — Décolonialité : Une critique sociale autre » dans Marc MAESSCHALCK et Alain LOUÏE (éds.), *Nouvelle critique sociale, Europe — Amérique Latine*, Monza, Polimetria International Scientific Publisher, 2011, p. 195-231.



Cette prédominance du nœud « Globalization » sur la FIGURE 1.17 dans la période 2002-2011 découle en partie du fait que W. Mignolo publie en 2000 son ouvrage le plus cité *Local Histories/Global Designs*<sup>108</sup>, dont un chapitre est consacré aux théories de la globalisation<sup>109</sup>, mais dont le propos plus général s'intègre dans un grand ensemble de travaux qui ont émergé à la fin des années 1980 et qui avaient pour objet un groupe de phénomènes que l'on subsume habituellement sous le terme de globalisation<sup>110</sup>. La plus importante communauté thématique est d'ailleurs organisée autour du mot-clé « Globalization » et rassemble un nombre d'intérêts fort divers : « Literature », « Latin America », ou bien encore « Cosmopolitanism ». Les nœuds « Coloniality » et « Decoloniality » apparaissent, toutes proportions gardées, et appartiennent à la même communauté thématique.

Concernant la dernière période, c'est-à-dire 2012-2021, on observe une plus importante répartition de la masse des nœuds. Il n'y a pas un ou deux nœuds qui dominent nettement et autour desquels se structurent diverses communautés thématiques. Parmi les principaux nœuds, on constate toutefois la prédominance de deux sujets, d'un côté celui de « Coloniality » et « Decoloniality », de l'autre côté, celui de « Colonialism » et « Decolonization ». Les deux ensembles n'appartiennent pas aux mêmes communautés thématiques.

Les communautés thématiques oranges et rouges semblent respectivement rassembler un ensemble d'intérêts relatifs à l'histoire de la colonisation et ses ressorts, et un groupe d'intérêts plus politiques et pratiques, qui relie « Neoliberalism », « Education », « Higher Education » ou encore « Africa » avec « Coloniality ». Celle-ci paraît davantage structurée par des questionnements contemporains, cependant que le nœud « Decolonization » était intégré à un amas plus politique, dans la première décennie du 21<sup>e</sup> siècle (voir FIGURE 1.17 *supra*).

La FIGURE 1.18 indique, dès lors, un état moyen des relations entre mots-clés. Une traversée chronologique nous a permis de mettre en lumière la manière dont les sujets en rapport avec lesquels les recherches de W. Mignolo se réorganisent au fil du temps. Si « Coloniality » apparaît dans l'ensemble comme un nœud central, ce n'est que dans la dernière phase qu'il le devient, les précédentes ayant été centrées par la prédominance d'intérêts pour « Postcolonial », « Indigenous Peoples » ou encore « Globalization ».

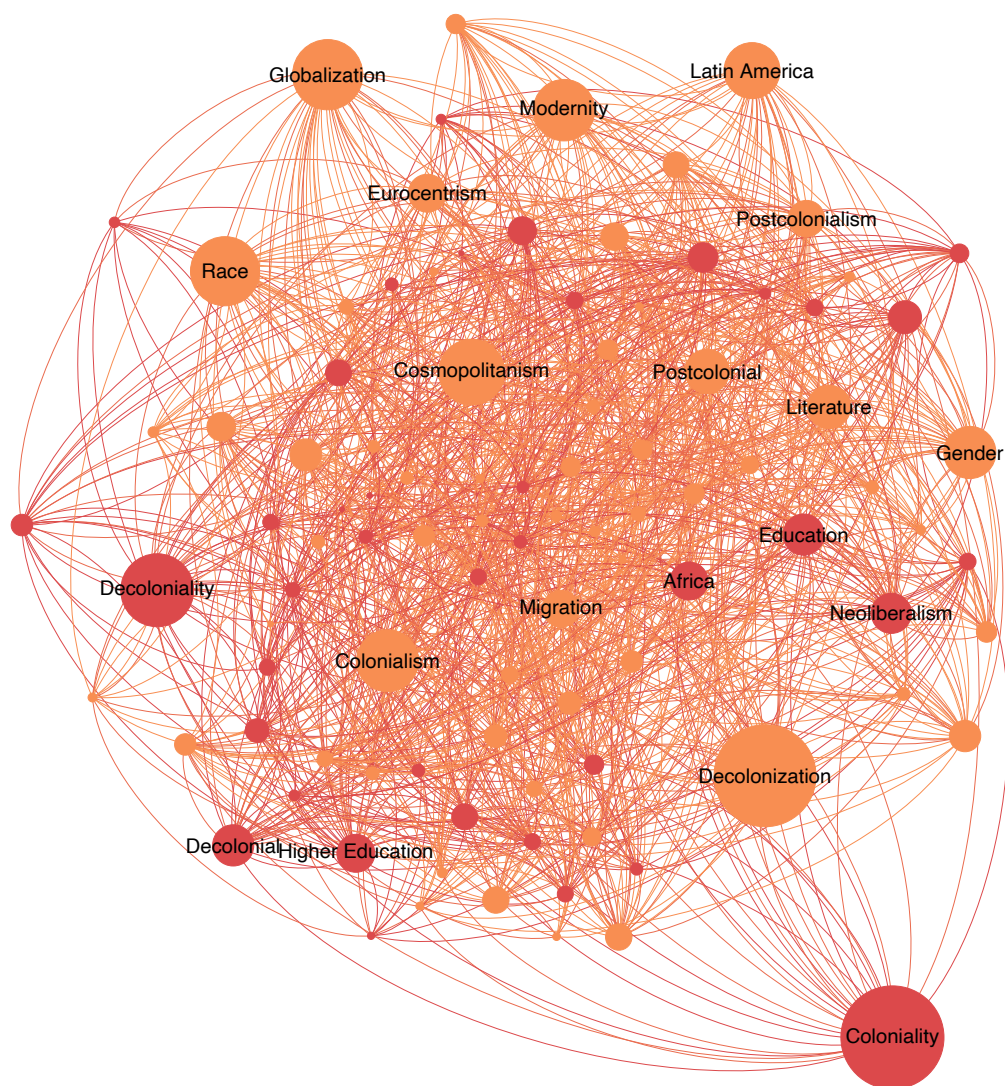
---

<sup>108</sup> W.D. MIGNOLO, *Local histories/global designs*, *op. cit.*

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 278-311.

<sup>110</sup> S. DUFOIX, *La dispersion*, *op. cit.*, p. 385.

FIGURE 1.18 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 2012-2021 du réseau citationnel de W. Mignolo sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur-rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022)

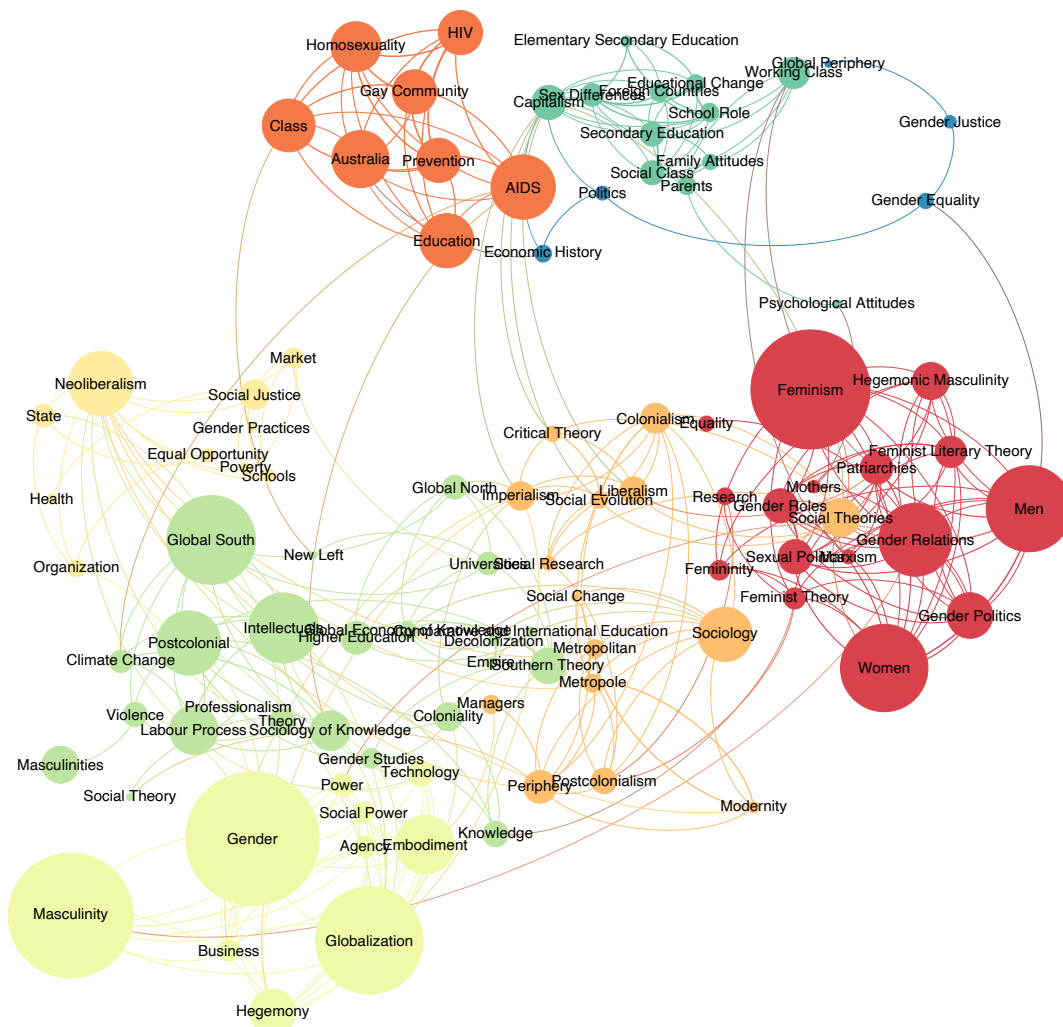


Sur la FIGURE 1.19, qui représente les principales thématiques sur lesquelles travaille R. Connell, on distingue plusieurs communautés thématiques, toutes liées entre elles. En bas à gauche, on relève une communauté thématique articulée en trois nœuds parmi les plus gros du réseau : « Gender », « Masculinity », et « Globalization ». C'est



une communauté qui reflète les études particulières de R. Connell sur les masculinités, puisque l'on voit aussi une deuxième communauté à droite organisée autour des nœuds « Feminism », « Men », « Women » qui dépeint les travaux dans une perspective féministe d'analyse des relations de genre. À gauche en vert, on note une communauté thématique structurée par « Global South » et « Postcolonial », qui regroupe les recherches de R. Connell dans le sillage de *Southern Theory*<sup>111</sup>, à propos des inégalités Nord-Sud d'un point de vue épistémique.

FIGURE 1.19 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle de R. Connell sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par R. Connell (fait le 18 octobre 2022)



<sup>111</sup> R. CONNELL, *Southern Theory*, op. cit.

De manière générale, on observe un ensemble de communautés thématiques bien circonscrites, qui traduisent les sujets centraux à propos desquels R. Connell écrit, parmi les textes recensés sur *Scopus*. On trouve ainsi, outre les trois principales communautés susmentionnées, une communauté sur le VIH/Sida et la communauté gaie (orange foncé), une communauté thématique sur l'éducation et les différentes relations entre élèves (turquoise), une communauté thématique sur la sociologie et divers courants critiques (orange clair) et une communauté thématique sur le néolibéralisme (jaune).

Sur la FIGURE 1.20 sont représentés les principaux mots-clés à propos desquels écrivent les membres du réseau citationnel de R. Connell, sur l'ensemble de la période (1972-2020). On observe immédiatement une très large prédominance de deux nœuds : « Gender » et « Masculinity »<sup>112</sup>. Deux communautés thématiques s'organisent autour de ces nœuds, auxquelles sont reliées diverses communautés thématiques de taille plus modeste. La structure générale de ce réseau est bien plus déséquilibrée que celui dépeint sur la FIGURE 1.19.

Si la structure des mots-clés employés par le réseau citationnel n'est dans les cas présents pas le décalque exact de celui des mots-clés utilisés par l'auteur·rice, on observe toutefois, dans le cas de W. Mignolo et celui de R. Connell, que les principales thématiques à propos desquelles écrivent les auteur·rices correspondent souvent, mais pas systématiquement, à celles au sujet desquelles écrivent les membres du réseau citationnel. Ainsi de « Coloniality » pour W. Mignolo, ou de « Gender » et « Masculinity » pour R. Connell. Autrement dit, les nœuds centraux demeurent les mêmes, mais les réseaux dans lesquels ils sont insérés diffèrent.

De la même manière que nous l'avons fait pour W. Mignolo, nous allons « disséquer » ce réseau moyen en diverses coupes pour en examiner l'évolution plus en détail. Quatre périodes ont été sélectionnées : 1972-1984 ; 1985-1996 ; 1997-2008 ; 2009-2020. Sur la FIGURE 1.21 qui représente la première période, on constate la prédominance de nœuds inédits : « Political Socialization », « Political Attitudes », « Age Differences ». Les nœuds prépondérants dans le réseau moyen – « Gender » et « Masculinity » – sont soit présents à la marge et de façon isolée – « Gender » en haut en rouge – ou bien absents.

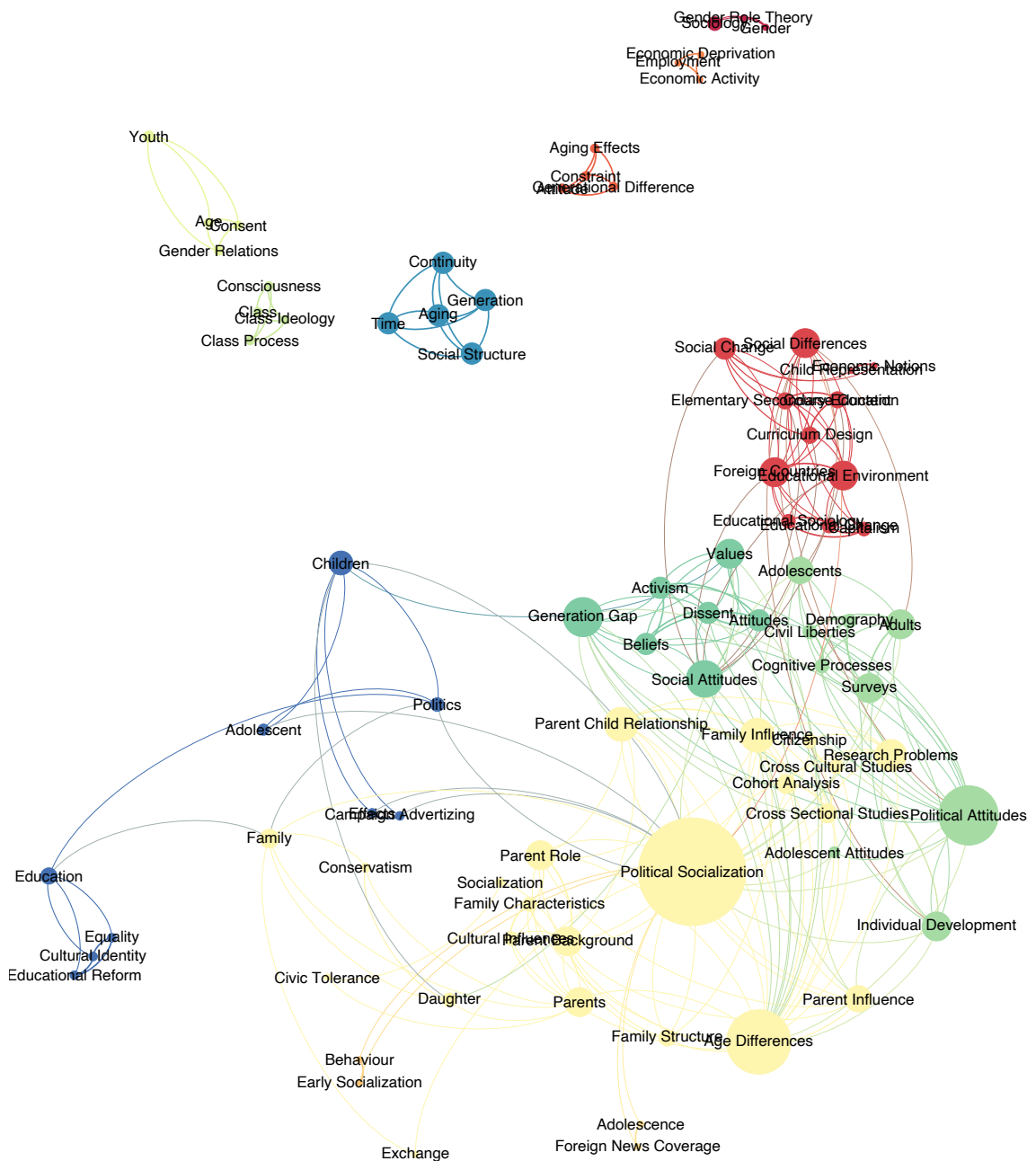
---

<sup>112</sup> Nous avons décidé de ne pas regrouper les nœuds « Masculinity » et « Masculinities », car ils traduisent selon nous deux intérêts distincts : un intérêt pour la masculinité en tant que telle, ou un type spécifique de masculinité (« Hegemonic Masculinity » par exemple), cependant que « Masculinities » traduit un intérêt pour la multiplicité des masculinités et les relations qu'elles entretiennent entre elles.





FIGURE 1.21 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 1972-1984 du réseau citationnel de R. Connell sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur-rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022)



Les principaux thèmes dépeints correspondent à ceux des premières recherches de R. Connell, notamment de sa recherche doctorale, dans laquelle elle analysait la socialisation politique des enfants<sup>113</sup>, ou bien les attitudes politiques des adolescent·es australien·nes<sup>114</sup>. La multiplicité des communautés thématiques isolées – c'est-à-dire qui ne sont pas reliées à d'autres – indique également la diversité des intérêts sur lesquels travaille R. Connell, de manière parfois épisodique, et les usages isolés opérés par les membres du réseau citationnel.

Le réseau moyen constitue donc un réseau qu'il faut remettre en perspective du point de vue de l'évolution interne de l'œuvre de l'auteur·rice étudié·e. Il compose un instantané, laquelle historicité il est néanmoins possible de saisir partiellement en procédant par coupes et en croisant cette analyse à une lecture approfondie des travaux de l'auteur·rice en question, ce que nous effectuerons dans les chapitres subséquents. L'analyse par mots-clés offre toutefois un moyen relativement rapide et efficace pour désarticuler l'œuvre d'un·e auteur·rice dans les différentes thématiques qu'il·elle travaille.

Dans la décennie qui suit, dépeinte par la FIGURE 1.22, on constate que ces premiers sujets de recherche n'apparaissent plus que de manière minimale (« Political Socialization » en bas à droite), cependant que le nombre de communautés thématiques réduit drastiquement. On observe trois communautés thématiques : une première organisée autour de « Masculinity », qui demeure le mot-clé central du réseau et qui regroupe les travaux sur « Gender » et dans une perspective féministe ; une deuxième qui rassemble les études relatives au VIH/Sida et la communauté gaie en Australie ; une dernière qui réunit les analyses dans le sillage de celles des années 1970, qui portent désormais principalement sur l'éducation.

---

<sup>113</sup> Raewyn CONNELL, *The Child's Construction of Politics*, Melbourne, Melbourne University Press, 1971.

<sup>114</sup> Raewyn CONNELL, « Attitudes toward Migrants among Sydney Teenagers », *Australian Psychologist*, 1973, vol. 8, n° 3, p. 193-202.

FIGURE 1.22 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 1985-1996 du réseau citationnel de R. Connell sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur-rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022)

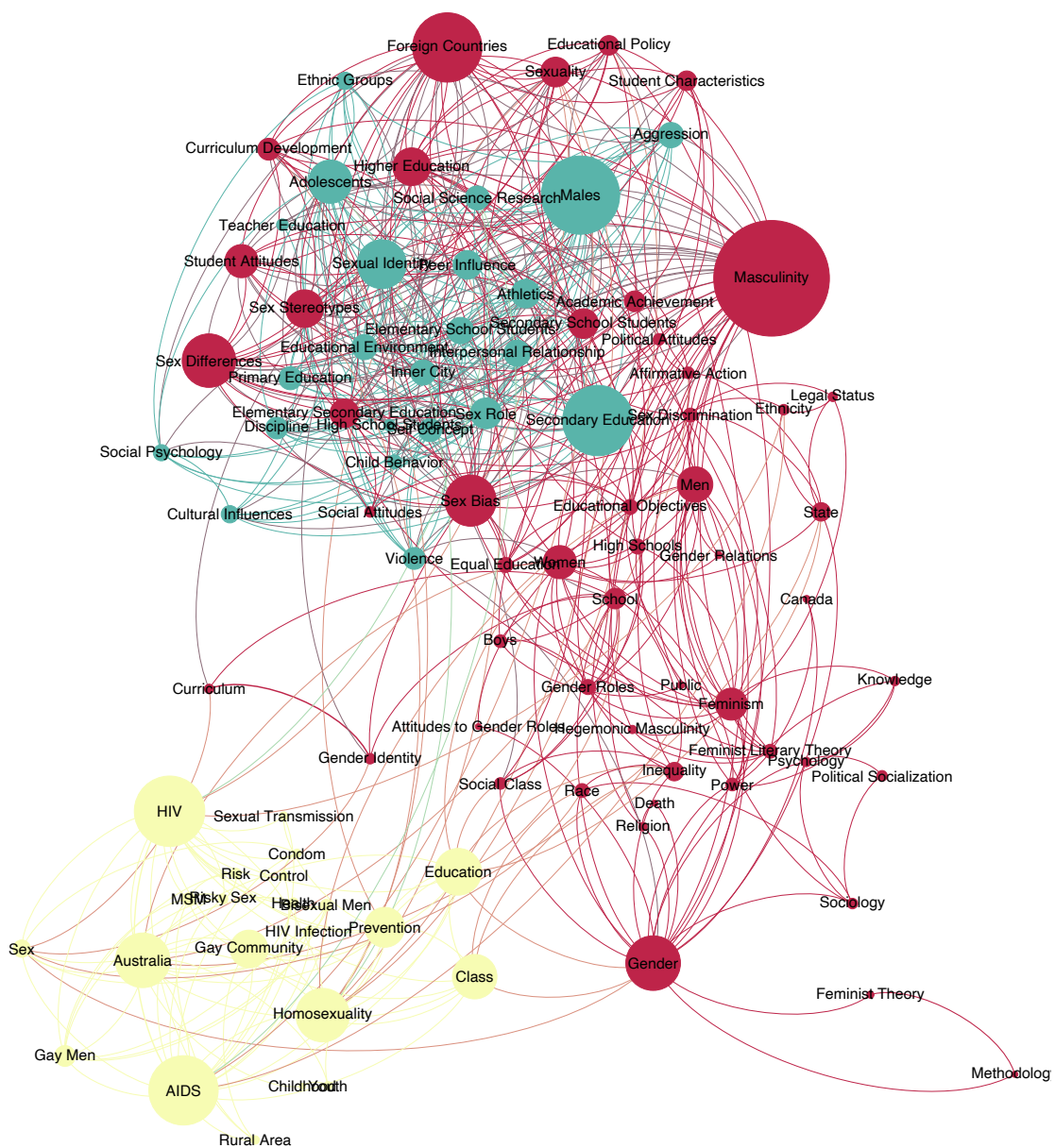
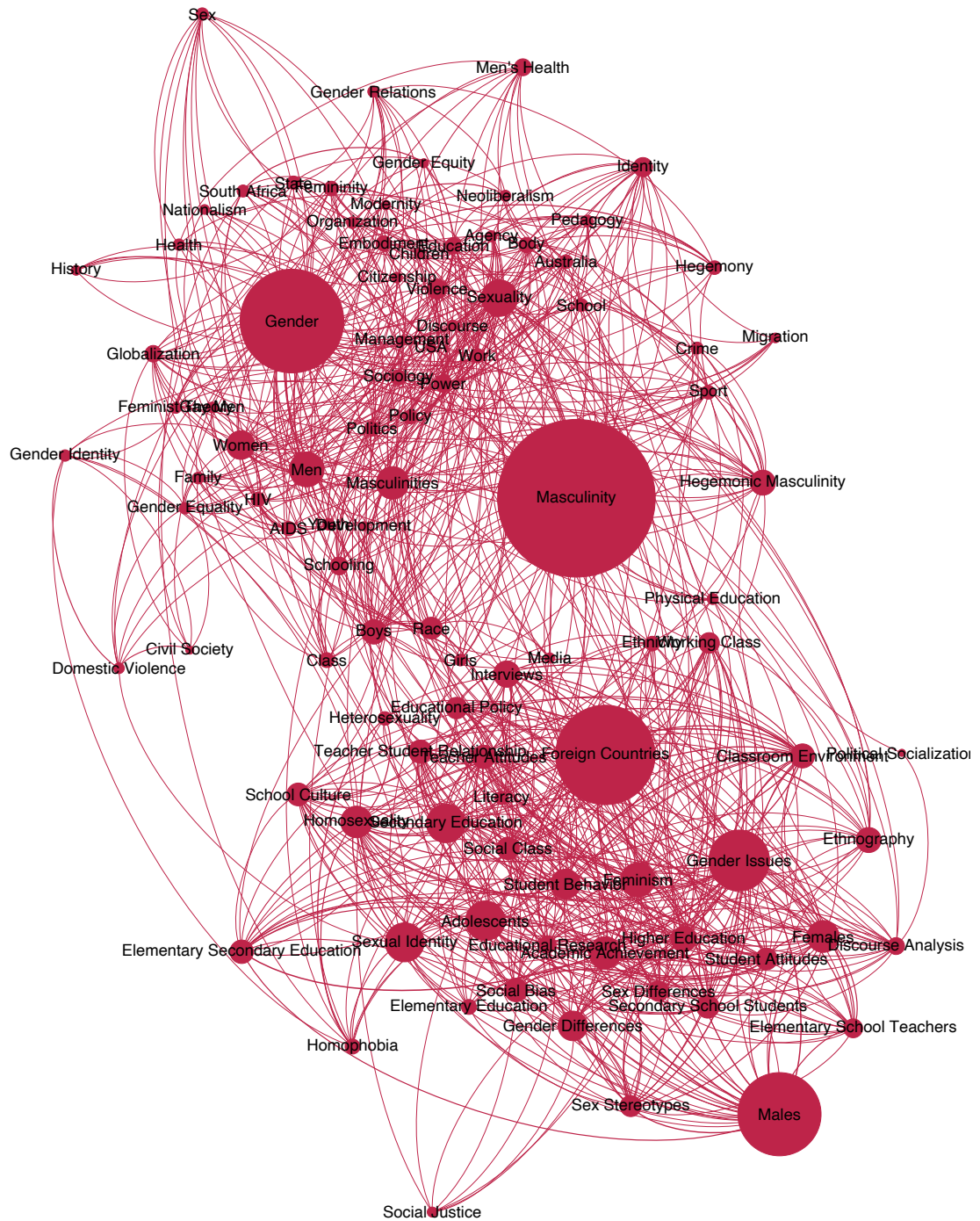


FIGURE 1.23 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 1997-2008 du réseau citationnel de R. Connell sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur-rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022)



R. Connell publie ses premières recherches d'importance sur le genre et sur les masculinités au début des années 1980<sup>115</sup>, son article majeur co-écrit avec Tim Carrigan et John Lee paraît en 1985<sup>116</sup>. Elles deviennent rapidement les travaux les plus utilisés de R. Connell, comme en atteste la prédominance du nœud « Masculinity » dans la FIGURE 1.23. On note une réorganisation profonde du réseau citationnel dans cette décennie, également décisive pour la trajectoire de R. Connell. Ce sont principalement des thématiques relatives aux études féministes et genre – « Gender », « Masculinity », « Males », « Gender Issues » – qui structurent le réseau.

Dans les années subséquentes, le réseau apparaît dorénavant articulé autour d'un nœud principal, « Masculinity », le plus imposant, suivi par « Gender », « Foreign Countries » et « Males ». La plupart des nœuds utilisés sont désormais connectés à ces sujets, qui relèvent pour la plupart de l'étude des masculinités. Une seule communauté thématique prévaut alors. En l'espace de dix ans, le réseau citationnel de R. Connell s'est structuré en prenant appui sur une thématique unique, ce qui ne veut pas dire que d'autres usages thématiques n'existent pas : cela signifie simplement que ces usages demeurent trop marginaux quantitativement pour intégrer le réseau citationnel. Autrement dit, la réception internationale de R. Connell s'est progressivement faite sur la thématique des masculinités.

Cette situation ne fait que s'intensifier dans la décennie suivante, comme en atteste la FIGURE 1.24. Ce sont toujours « Gender » et « Masculinity » qui prévalent. Quand bien même R. Connell publie dans ces années des travaux portant sur de nouveaux sujets, tel l'ouvrage *Southern Theory*<sup>117</sup>, ils ne dépassent pas une certaine marginalité, comme en atteste la taille et l'emplacement du nœud « Southern Theory », sur la partie droite du graphe.

Ainsi le réseau moyen, tel qu'il apparaît sur la FIGURE 1.20, s'avère le fruit d'une histoire et illustre la manière dont les thématiques de recherche sur le genre et les masculinités sont devenues prédominantes au sein du réseau citationnel à partir du milieu des années 1990, conjointement aux principales publications de R. Connell à ce sujet. On

---

<sup>115</sup> Sandra KESSLER et al., *Ockers and Disco Maniacs: Sex, Gender and Secondary Schooling*, Sydney, Inner City Education Centre, 1982 ; Raewyn CONNELL, *Which Way is Up? Essays on Sex, Class and Culture*, Sydney, Allen & Unwin, 1983 ; Raewyn CONNELL, « Theorising Gender », *Sociology*, 1985, vol. 19, n° 2, p. 260-272.

<sup>116</sup> T. CARRIGAN, R. CONNELL et J. LEE, « Toward a new sociology of masculinity », art. cit.

<sup>117</sup> R. CONNELL, *Southern Theory*, op. cit.





Si la réception internationale de R. Connell semble donc majoritairement s'organiser autour de ses recherches sur les masculinités et le genre, il s'agira dans les prochains chapitres d'analyser la réception française à l'aune de cette réception internationale et de ce nous avons ici mis en lumière : R. Connell a publié un nombre important de textes à propos de divers objets et ce dès le début de sa carrière. À partir des années 1980 et la parution de ses travaux sur le genre, et plus spécifiquement les masculinités, on constate, dans les décennies suivantes, l'importance croissante que prennent ces thèmes dans le réseau citationnel ; au point de devenir les thématiques centrales (voir FIGURE 1.20 *supra*) et d'occulter d'autres recherches, telles que celles qui ont trait à la socialisation politique ou la « Southern Theory ».

La FIGURE 1.25 présente la structure des mots-clés utilisés par A. Mbembe dans ses textes recensés sur *Scopus*. On constate la présence d'un certain nombre de communautés thématiques, dont certaines sont isolées — la communauté orange en haut à gauche. On n'observe pas de nœud qui ressort en particulier. La principale communauté est celle organisée autour de « Johannesburg » et « Automobiles », qui correspondent aux textes publiés avec S. Nuttall au milieu des années 2000<sup>118</sup> et qui cherchent à renouveler les analyses urbaines par l'exemple de Johannesburg. La deuxième communauté centrale est articulée autour de « Sovereignty » et regroupe les travaux de théorie et philosophie politiques d'A. Mbembe, dont le concept de « Necropolitics »<sup>119</sup> constitue sûrement le principal avatar. Une troisième communauté est structurée autour de « Africa » et semble renvoyer aux écrits dans le sillage de l'ouvrage *De la postcolonie*<sup>120</sup> et aux études d'A. Mbembe spécifiquement dédiées à l'Afrique et aux sociétés africaines, qui constituent le fil rouge de ses recherches.

La FIGURE 1.26 présente le réseau moyen de mots-clés utilisés par le réseau citationnel d'A. Mbembe sur la période 1993-2020 ; on y observe la prédominance du nœud « Biopolitics » – en bas à gauche – qui structure une communauté thématique de travaux inscrits en théorie et philosophie politiques, à propos de questions relatives aux politiques de vie et de mort dans le sillage de M. Foucault (« Biopolitics ») et d'A. Mbembe (« Necropolitics »). Une deuxième communauté thématique est organisée

---

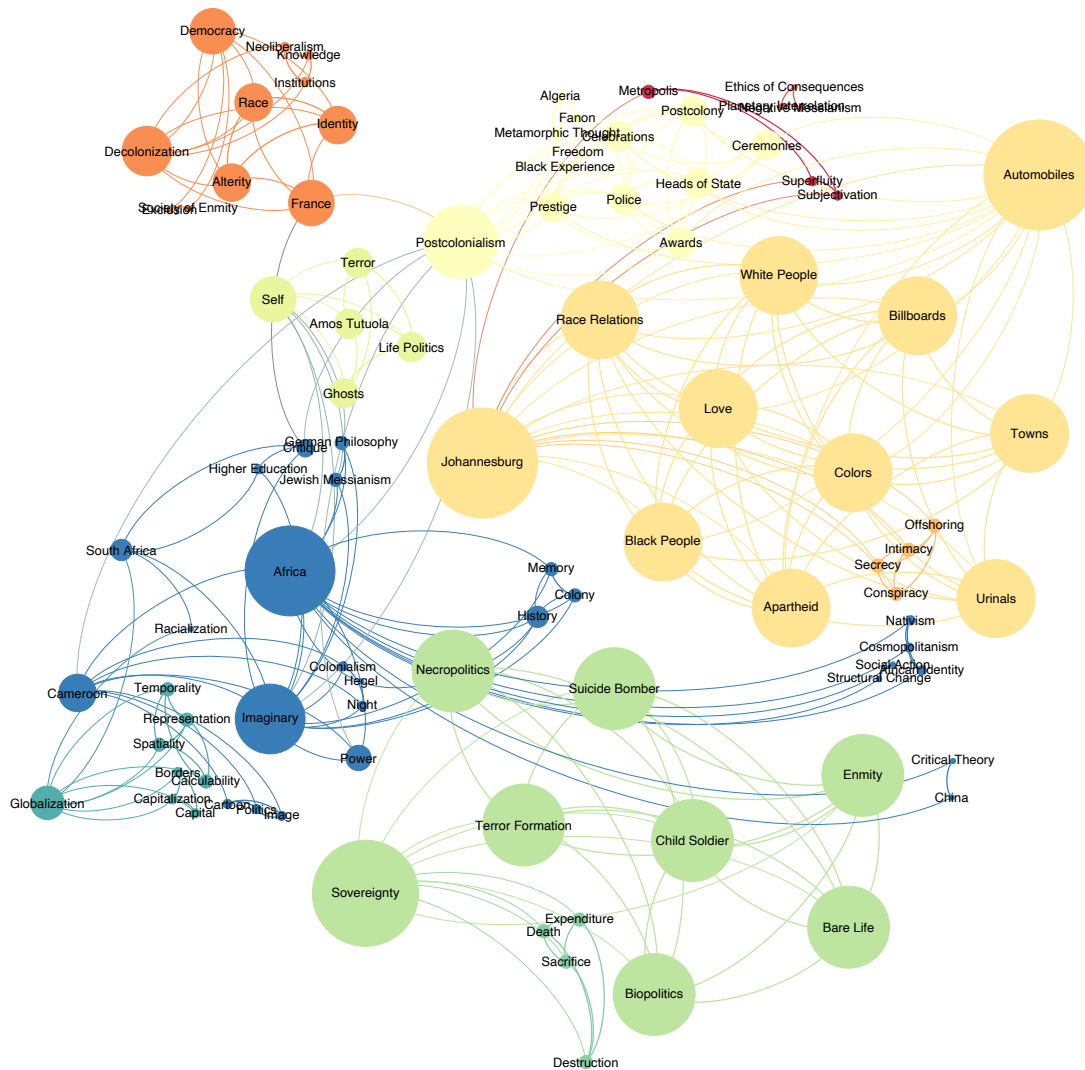
<sup>118</sup> Achille MBEMBE et Sarah NUTTALL (éds.), « Johannesburg—The Elusive Metropolis », *Public Culture*, 2004, vol. 16, n° 3, p. 347-477.

<sup>119</sup> Achille MBEMBE, « Necropolitics », *Public Culture*, traduit par Libby MEINTJES, 2003, vol. 15, n° 1, p. 11-40.

<sup>120</sup> A. MBEMBE, *De la postcolonie, op. cit.*

autour de « Violence » et regroupe un ensemble d'intérêts pour des questions de théorie et philosophie politiques axées sur la question du pouvoir et de la souveraineté. À l'opposé, la communauté thématique articulée autour de « South Africa » réunit les intérêts pour l'étude urbaine à la suite des travaux d'A. Mbembe et S. Nuttall. Au centre, une communauté thématique organisée autour de « Race » rassemble des intérêts pour les questions raciales dans le contexte des migrations forcées et l'examen du statut des réfugiés.

FIGURE 1.25 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 1993-2020 d'A. Mbembe sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis A. Mbembe (fait le 18 octobre 2022)







On observe une relative concordance thématique entre le réseau de mots-clés d'A. Mbembe et celui de son réseau citationnel. Les communautés sont toutefois organisées différemment et pèsent diversement. En effet, les questions urbaines ne correspondent pas aux principales thématiques étudiées par le réseau citationnel d'A. Mbembe. Ce sont surtout ses travaux en théorie et philosophie politiques, dans ses deux versants – politiques de la vie (« Biopolitics ») et de la mort (« Necropolitics ») ; souveraineté (« Sovereignty ») – qui regroupent le plus d'intérêts. Les questions raciales – rassemblées autour de « Race » –, relativement peu visibles dans le réseau de mots-clés d'A. Mbembe, apparaissent bien présentes dans son réseau citationnel, cependant que les intérêts pour l'Afrique et les sociétés africaines demeurent dans une position intermédiaire et distincte du cas sud-africain.

Nous avons effectué trois coupes dans la période durant laquelle A. Mbembe a été cité par les textes recensés par *Scopus* : 1993-2002 ; 2003-2011 ; 2012-2020. Explorer ces trois phases nous permettra à nouveau de saisir la dynamique à l'œuvre dans la structuration du réseau de mots-clés du réseau citationnel. La FIGURE 1.27 représente les mots-clés utilisés par les travaux qui citent A. Mbembe sur la période 1993-2002. On observe que la principale communauté thématique, en rouge, est organisée autour de plusieurs mots-clés : « Power », « Africa », « Witchcraft », et « Cameroon ». Ce sont parmi les principales thématiques auxquelles A. Mbembe a consacré ses premières recherches, et en particulier ses premières publications de langue anglaise<sup>121</sup>. Une deuxième communauté thématique est structurée autour de « South Africa », dans un contexte post-Apartheid. Quelques communautés thématiques plus restreintes s'articulent autour de thématiques politiques : « Politics », « Violence », « State ».

On constate que certaines des thématiques principales autour desquelles s'organise le réseau moyen de mots-clés du réseau citationnel sont déjà présentes ici, quoiqu'elles s'insèrent dans des réflexions différentes. Ainsi les intérêts pour l'Afrique et les sociétés africaines mais également pour le pouvoir sont réfléchis en rapport avec la question de la sorcellerie et dénote une utilisation davantage inscrite en anthropologie.

---

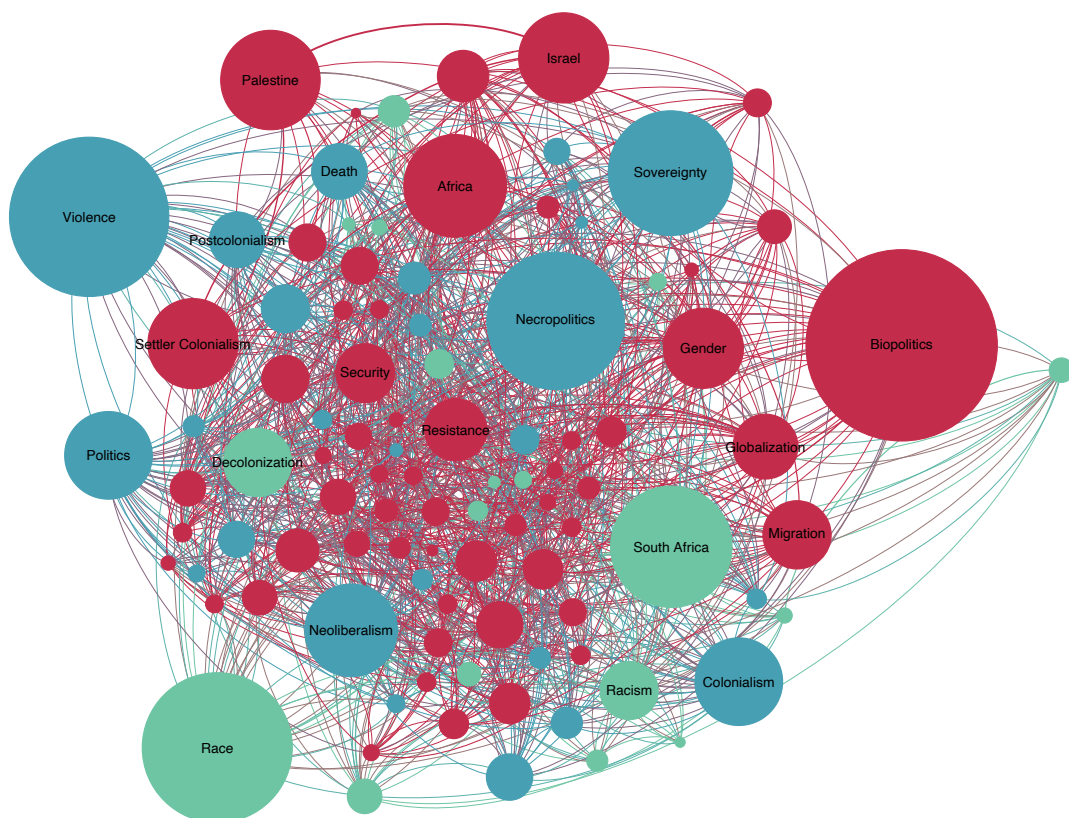
<sup>121</sup> Achille MBEMBE, « Prosaics of Servitude and Authoritarian Civilities », *Public Culture*, traduit par Janet ROITMAN, 1992, vol. 5, n° 1, p. 123-145 ; Achille MBEMBE, « Provisional notes on the postcolony », *Africa*, traduit par Janet ROITMAN et Murray LAST, 1992, vol. 62, n° 1, p. 3-37 ; Achille MBEMBE, « The Banality of Power and the Aesthetics of Vulgarly in the Postcolony », *Public Culture*, traduit par Janet ROITMAN, 1992, vol. 4, n° 2, p. 1-30 ; Achille MBEMBE et Janet ROITMAN, « Figures of the Subject in Times of Crisis », *Public Culture*, 1995, vol. 7, n° 2, p. 323-352.





manifestant l'important succès que rencontrent les publications d'A. Mbembe et S. Nuttall à propos de l'étude du fait urbain à partir du cas de Johannesburg. Trois autres nœuds constituent un autre niveau : « Biopolitics », « Politics » et « Sovereignty », qui attestent de l'intérêt que suscitent également les parutions d'A. Mbembe en théorie et philosophie politiques. Les sujets relatifs à l'Afrique et aux sociétés africaines, ainsi qu'à la violence, subsistent, mais ne demeurent plus aussi structurants. Le nœud « Race », absent dans la période précédente apparaît.

FIGURE 1.29 Représentation sous forme de réseau de la production textuelle sur la période 2012-2020 du réseau citationnel d'A. Mbembe sur Scopus, organisée selon les mots-clés fournis par les auteur·rices du réseau citationnel (fait le 18 octobre 2022)



Enfin, dans l'ultime période 2012-2020, on constate que ce sont désormais les intérêts pour les questions de politiques de la vie (« Biopolitics ») et de la mort (« Necropolitics ») qui prédominent, ainsi que ceux pour la violence et les questions raciales. D'une manière générale, cette dernière période entérine la reconnaissance d'A. Mbembe comme penseur et théoricien du politique, sur quoi nous reviendrons longuement dans le CHAPITRE 5. Sur la FIGURE 1.29, nous avons dû masquer les labels des nœuds qui apparaissaient moins de soixante-sept fois afin de conserver une certaine lisibilité. On constate une organisation tripartite, en trois communautés thématiques certes distinctes, mais proches du point de vue thématique.

La communauté thématique structurée autour de « Biopolitics », examine les questions de politiques de la vie et de la mort davantage en rapport avec des études de cas précises (« Israel », « Palestine », « Africa »), cependant que la communauté thématique articulée autour de « Violence », semble traduire des intérêts plus théoriques (« Necropolitics », « Sovereignty », « Politics », « Colonialism »). Une dernière communauté thématique, organisée autour de « Race » et « South Africa » dépeint un ensemble d'intérêts pour les questions raciales et le racisme dans le contexte de l'Afrique du Sud ou de la décolonisation. Dans cette dernière période, c'est en particulier en lien avec des recherches théoriques et empiriques sur le fait politique et les questions raciales que sont cités les travaux d'A. Mbembe. Le réseau moyen, tel qu'il est présenté sur la FIGURE 1.26, est surtout dominé par cette dernière période, durant laquelle A. Mbembe est aussi le plus cité.

## *Conclusion du chapitre*

L'examen des mots-clés pour les trois auteur·rices a permis d'identifier les principales thématiques à propos desquelles écrivent ces auteur·rices, et celles des réseaux citationnels respectifs de ces auteur·rices. Bien évidemment, ces résultats demeurent tributaires des données mobilisées et surtout de la manière dont fonctionnent les bases de données sur lesquelles nous nous sommes appuyé. En effet, nous avons rappelé les biais à l'œuvre dans la constitution des bases de données et justifié notre choix de recourir à *Scopus* en raison de ses plus grandes représentativité et inclusivité des chercheur·ses en situation périphérique. Ce sont au demeurant des textes anglophones, des revues anglophones et des chercheur·ses qui travaillent dans des institutions anglophones qui sont privilégié·es. Il a toutefois été envisageable d'exploiter ces données à cause de leur homogénéité, ce par quoi nous entendons que les mêmes biais opèrent pour les trois auteur·rices et qu'il demeure donc possible de mener une comparaison. Bien plus, nous avons pu utiliser ces données en gardant l'ensemble de ces précautions à l'esprit et en rappelant qu'elles nous ont surtout permis de mettre en lumière des indications à propos de la direction dans laquelle avancer dès lors que nous lèverons le drap du quantitatif pour pénétrer dans l'épaisseur du qualitatif. Ces indications devront de toutes les manières être éprouvées dans la suite, dans l'effort de complétion, de triangulation et de renforcement que nous menons, dans une perspective de *mixed methods*.

Nous avons donc identifié les principales thématiques à propos desquelles sont utilisés les travaux des trois auteur·rices : la colonialité et la modernité, ainsi que la globalisation et la décolonisation pour W. Mignolo ; la masculinité et le genre pour R. Connell ; les politiques de la vie et de la mort, l'Afrique du Sud et la violence pour A. Mbembe. Ce sont dès lors sur des thématiques précises que se font les réceptions internationales de ces trois auteur·rices, réduisant la multiplicité variable des thématiques sur lesquelles travaillent ces trois auteur·rices à un ensemble restreint de thématiques. Nous avons également vu comment cette restriction résultait d'un processus historique et que les intérêts dominants changent d'une période à l'autre. La quantité de citations ne faisant que croître pour nos trois auteur·rices, il s'avère d'une certaine manière logique que ce soient les thématiques des périodes les plus récentes qui prévalent — qui ne correspondent pas obligatoirement aux thématiques les plus récentes. Autrement dit, le réseau moyen constitue en quelque sorte, dans le cas d'auteur·rices dont le nombre de



citations demeure en hausse constante, une représentation largement dominée par les citations les plus récentes, qui sont les plus nombreuses. Dans cette situation précise, il apparaît nécessaire de découper ce réseau moyen en diverses périodes de manière à accéder à ce qui avait été autrefois dominant, ce qui a été subsumé, etc. Ainsi des travaux sur la socialisation politique pour R. Connell, qui ont dès les années 1980 été éclipsés par ses travaux sur les masculinités.

Ce qui est également apparu est la multiplicité variable des thématiques présentes dans les réseaux de mots-clés, qui ne correspond pas toujours à la complexité en vigueur dans l'œuvre citée. En effet, si les trois auteur·rices écrivent à propos d'un nombre important de sujets (voir FIGURES 1.14, 1.19 et 1.25 *supra*), cette pluralité n'est pas systématiquement maintenue dans le réseau citationnel. R. Connell en offre le cas le plus frappant, puisque les citations de ses recherches sur les masculinités et le genre ont peu ou prou éclipsé tous les autres travaux (voir FIGURE 1.15 *supra*), alors qu'on observe la persistance d'une certaine diversité dans le cas d'A. Mbembe (voir FIGURE 1.20 *supra*) et de W. Mignolo (voir FIGURE 1.26 *supra*).

Du point de vue de l'espace académique français, nous avons vu la manière dont se structuraient les citations faites des trois auteur·rices. A. Mbembe connaît un premier accroissement au début des années 2000 avant de connaître une progression très importante après l'année 2005. R. Connell et W. Mignolo vivent également une telle progression – toutes proportions gardées – à partir du début des années 2010. Pour les trois auteur·rices ce sont principalement les livres qui sont le plus cités, attestant ainsi de l'importance du livre comme format dans l'espace académique français, qui constitue donc un véritable enjeu dans la réception.

Nous avons également examiné les principaux lieux de réception<sup>122</sup> de ces auteur·rices en nous concentrant sur les principales revues dans lesquelles ils·elles sont cités·es : si ce sont principalement – si ce n'est uniquement – dans des revues inscrites dans les études genre et féministes que R. Connell est principalement citée, A. Mbembe et W. Mignolo sont cités dans deux types de revues : des revues thématiques (américanisme et africanisme), mais également des revues généralistes à l'interface entre les espaces académique et politique (*Tumultes*, *Multitudes*, etc.) ou entre les espaces académique et culturel (*Africultures*, *Esprit*, etc.). Enfin, nous avons montré, en examinant la répartition entre citations et mentions, comment R. Connell bénéficie de

---

<sup>122</sup> G. SAPIRO et I. POPA, « Traduire les sciences humaines et sociales », art. cit., paragr. 10.



la connaissance la plus élevée de ses travaux, cependant que W. Mignolo et A. Mbembe bénéficient de connaissance beaucoup moins précise, ce qui découle de deux situations distinctes : la faible connaissance générale des travaux de W. Mignolo d'une part et son rattachement plus général à un courant de pensée, les études décoloniales latino-américaines, qui s'incarnent dans un collectif de recherche, le groupe « Modernité/Colonialité » ; le statut toujours plus public et médiatique d'A. Mbembe d'autre part, dont le nom circule, au-delà de ses travaux.

Il s'agit dans les chapitres suivants d'entrer dans l'épaisseur historique des réceptions françaises des trois auteur·rices en maintenant toujours le plus longtemps possible la comparaison, qui n'est pas seulement une mise en perspective conjointe, mais également la capture dans un mouvement général de mouvements singuliers.

## Chapitre 2. À la recherche des structures perdues (1966-1974)

Oh, yeah / Ma mère m'a dit « Antoine, fais-toi couper les cheveux » / Je lui ai dit : « Ma mère, dans 20 ans si tu veux / Je ne les garde pas pour me faire remarquer / Ni parce que j'trouve ça beau mais parce que ça me plaît » (...) Oh, yeah / Tout devrait changer tout le temps, le monde serait bien plus amusant / On verrait des avions dans les couloirs du métro et Johnny Hallyday en cage à Médrano (...) Oh, yeah / J'ai reçu une lettre de la Présidence me demandant : « Antoine, vous avez du bon sens / Comment faire pour enrichir le pays », « Mettez la pilule en vente dans les Monoprix »

Oh, yeah<sup>1</sup>

Turn off your mind / Relax and float down stream / It is not dying (\*2) / Lay down all thoughts / Surrender to the void / It is shining (\*2) / That you may see / The meaning of within / It is being (\*2) / That love is all / That love is everyone / It is knowing (\*2) / That ignorance and hate / May mourn the dead / It is believing (\*2) / But listen to the colour of your dream / It is not living (\*2) / All play the game / Existence to the end / Of the beginning (\*7)<sup>2</sup>

Entre le 3 et le 15 janvier 1966 est organisée à La Havane la conférence tricontinentale qui réunissait des représentants de pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine – y compris d'Argentine<sup>3</sup> –, soit une décennie après la Conférence afro-asiatique de Bandung, lors de laquelle les délégués actèrent la naissance du mouvement des non-alignés<sup>4</sup>. Le 28 juin de la même année, le général Juan Carlos Onganía, désigné par la junte constituée par les trois principaux commandants des forces armées argentines, prend le contrôle de l'État d'Argentine et inaugure la « Révolution Argentine », destituant de

---

<sup>1</sup> ANTOINE, « Les Élucubrations d'Antoine », dans ANTOINE, *Antoine*, Paris, Disques Vogue, 1966.

<sup>2</sup> John LENNON et Paul MCCARTNEY, « Tomorrow Never Knows », dans THE BEATLES, *Revolver*, Londres, EMI, 1966.

<sup>3</sup> Yves CLAVARON, *Petite introduction aux Postcolonial studies*, Paris, Éditions Kimé, 2015, p. 17-18.

<sup>4</sup> Pierre GROSSER, *L'histoire du monde se fait en Asie. Une autre vision du XX<sup>e</sup> siècle*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Odile Jacob, 2019 [2017], p. 343-350.

fait le président en exercice Arturo Umberto Illia<sup>5</sup>. Ce coup d'État intervient quelques jours avant la célébration des cent-cinquante ans de l'indépendance argentine, conformément aux désirs du despote<sup>6</sup>. Diana Quattrocchi-Woisson souligne les difficultés soulevées par cet événement pour les intellectuel·les.

L'intervention militaire des universités, après un nouveau coup d'État en 1966, rend la situation encore plus insoutenable [pour les intellectuels, déjà divisés entre péronistes et critiques]. Il s'ensuit une période d'exil pour bon nombre d'intellectuels, mais aussi une grande radicalisation politique et sociale avec des barricades et des manifestations violentes. La lutte armée apparaît à bon nombre d'intellectuels restés au pays comme la seule issue dans une société où l'activité politique était presque toujours interdite, avec tous les blocages d'ordre politique et d'ordre professionnel que l'on peut imaginer<sup>7</sup>.

Bien plus, le nouveau régime argentin mena une politique de répression, dont furent victimes les militant·es de gauche et en particulier celles et ceux d'obédience marxiste. Les individu·es qui avaient participé à la conférence de l'Organisation latino-américaine de solidarité en juillet 1967 – suite de la rencontre tricontinentale de 1966 – furent pourchassés et arrêtés<sup>8</sup>.

Pressentant la violence anti-intellectuelle, des professeur·es mirent en garde un certain nombre de jeunes étudiant·es. Ce fut le cas de Walter Mignolo, alors étudiant en philosophie et littérature à l'Université de Córdoba en Argentine. Après avoir quitté la petite ville de Corral de Bustos (voir FIGURE 2.1) – située à quelque trois-cent-cinquante kilomètres de Córdoba – dans laquelle il était né le 1<sup>er</sup> mai 1941 et dans laquelle il avait grandi, il avait déménagé à Córdoba pour s'inscrire en *licenciatura*, équivalent de la licence française, mais dont la durée s'étalait entre quatre et six ans. Convaincu de plier bagage, W. Mignolo hésitait entre deux destinations : Bologne et Paris ; entre deux professeurs : Umberto Eco et R. Barthes, unis dans un même courant, le structuralisme.

---

<sup>5</sup> Guillermo O'DONNELL, « Modernization and Military Coups » dans Gabriela NOUZEILLES et Graciela MONTALDO (éds.), *The Argentina Reader. History, Culture, Politics*, Durham & Londres, Duke University Press, 2002, p. 408.

<sup>6</sup> Esteban BUCH, *L'Affaire Bomarzo : Opéra, perversion et dictature*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2011, p. 15.

<sup>7</sup> Diana QUATTROCCHI-WOISSON, « L'histoire des intellectuels en Argentine ? Les difficultés d'une société périphérique » dans Michel LEYMARIE et Jean-François SIRINELLI (éds.), *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003, p. 104.

<sup>8</sup> Aldo MARCHESI, « Redessiner la carte : De La Havane à Nancagua, militants du Cône Sud et révolution continentale en 1967 », *Monde(s)*, 2017, vol. 11, n° 1, p. 108.

FIGURE 2.1 *Emplacement de Corral de Bustos, lieu de naissance de W. Mignolo*



W. Mignolo résume cette période et ces hésitations de la manière suivante :

En 1966 arriva [Juan Carlos] Onganía, c'est-à-dire la dictature militaire. C'était un vrai coup d'État, pas juste un coup d'État militaire, mais aussi un coup subjectif, parce que des professeurs fuyaient le pays, où ils risquaient leurs vies. Deux de nos professeurs m'ont dit, ainsi qu'à six ou sept autres étudiants qui travaillaient avec eux : « Les enfants, clôturez votre *licenciatura* [licence] et quittez le pays ». Je l'ai pris sérieusement. J'en étais seulement à la moitié de ma *licenciatura*. Avec des copains, nous avons fini la *licenciatura* et obtenu le diplôme et nous avons postulé à [ne finit pas sa phrase]. J'ai d'abord écrit à Eco et Barthes pour savoir s'ils étaient disposés à diriger ma thèse en Italie ou en France. Eco m'a répondu par une très longue lettre. Celle de Barthes était très courte [rires], elle disait quelque chose comme : « Si vous avez les moyens, j'aurai le plaisir de vous accueillir et diriger vos études [en français dans le texte]. ». J'ai choisi Paris plutôt que Bologne<sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 6 décembre 2021 [TO 2.1].

## 1966, quand le structuralisme fait son Zénith

L'année 1966 est désignée comme « l'année-lumière » du structuralisme français<sup>10</sup> et de manière plus générale, comme « annus mirabilis<sup>11</sup> » (année prodigieuse), du point de vue de la production culturelle<sup>12</sup>. Cette année-là paraissent notamment, entre autres : les *Écrits* de Jacques Lacan<sup>13</sup>, *Les Mots et les choses* de M. Foucault<sup>14</sup>, *Critique et vérité* de R. Barthes<sup>15</sup>, le premier volume des *Problèmes de linguistique générale* d'Émile Benveniste<sup>16</sup>, *Théorie de la littérature* éditée par Tzvetan Todorov et présentant des textes de formalistes russes<sup>17</sup>, la *Sémantique structurale* d'Algirdas Julien Greimas<sup>18</sup>, le premier recueil des *Figures* de G. Genette<sup>19</sup>. La théorie structuraliste diffuse non seulement dans les revues, mais également dans les journaux grand public à prétention intellectuelle. Autrement dit, le structuralisme français atteint effectivement son zénith et connaît un rayonnement international<sup>20</sup>, y compris parmi les étudiant·es à Córdoba. C'est par l'intermédiaire de professeurs ayant séjourné en France grâce à une bourse – Luis Jorge Prieto, Héctor Schmucler et Alfredo Paiva – que W. Mignolo prend connaissance du structuralisme :

Deux de mes professeurs avaient eu la bourse et revenaient de France, chargés de nouvelles : le structuralisme, qui était là depuis le début des années 1960, ayant pénétré l'Université en 1961 ou 1962. (...) Un des professeurs était Luis Jorge Prieto, qui avait étudié en France avec André Martinet et qui faisait de la sémiologie. Il avait publié une paire de livres, très importants, *Pertinence et*

---

<sup>10</sup> F. DOSSE, *Histoire du structuralisme — Le Champ du signe 1945-1966*, op. cit., p. 368.

<sup>11</sup> Antoine COMPAGNON, « Pourquoi 1966 ? », *Fabula-LhT*, 2013, n° 11 [En ligne].

<sup>12</sup> À propos de l'année 1966, on consultera le cours au Collège de France que lui a consacré Antoine Compagnon, pendant l'année 2010-2011, dans le cadre de la chaire « Littérature française moderne et contemporaine : Histoire, critique, théorie » (<https://www.college-de-france.fr/agenda/cours/1966-annus-mirabilis> [consulté le 5 décembre 2022]) et son séminaire (<https://www.college-de-france.fr/agenda/seminaire/1966-annus-mirabilis> [consulté le 5 décembre 2022]). On pourra consulter les actes qui en ont été publiés (Antoine COMPAGNON (éd.), « 1966, annus mirabilis », *Fabula-LhT*, 2013, n° 11 [En ligne]) et les publications auxquelles a donné lieu ce cours (COLLECTIF (éd.), « 1966, annus mirabilis », *Acta Fabula*, 2013, vol. 14, n° 8 [En ligne]).

<sup>13</sup> Jacques LACAN, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

<sup>14</sup> Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses : Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.

<sup>15</sup> Roland BARTHES, *Critique et vérité*, Paris, Seuil, 1966.

<sup>16</sup> Émile BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, vol. 2/1.

<sup>17</sup> Tzvetan TODOROV (éd.), *Théorie de la littérature : Textes des formalistes russes*, Paris, Seuil, 1966.

<sup>18</sup> Algirdas JULIEN GREIMAS, *Sémantique structurale : Recherche de méthode*, Paris, Larousse, 1966.

<sup>19</sup> Gérard GENETTE, *Figures I*, Paris, Seuil, 1966.

<sup>20</sup> Gisèle SAPIRO et Lucile DUMONT, « La diffusion internationale du structuralisme : Entre appropriation et rejet » dans Jean-François BERT et Jérôme LAMY (éds.), *Résonances des structuralismes*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2016, p. 123-138.

*pratique*<sup>21</sup> par exemple, *Messages et signaux*<sup>22</sup>, je crois, était le second. Il enseignait un séminaire de grammaire, ou quelque chose dans le genre, qui était obligatoire. (...)

Il y avait beaucoup de lecture à cette époque, nous lisions Foucault, nous lisions Derrida, nous lisions Lacan ; il y avait un tas de Lacaniens. Donc, il y avait une ambiance de structuralisme français et de poststructuralisme. Nous lisions aussi Umberto Eco. Galvano Della Volpe était arrivé avant, mais Eco était un penseur plus contemporain. *Apocalittici e integrati*<sup>23</sup> avait été publié dans ces années<sup>24</sup>.

Comme le souligne W. Mignolo, le structuralisme consommé par ces étudiant·es ne vient pas seulement de France, il est aussi italien. Cette dimension internationale prend une autre mesure, toujours en 1966. Quelques mois après le coup d'État de J. C. Onganía en Argentine, du 18 au 21 octobre précisément, pour « la première fois (...) le structuralisme traverse l'Atlantique pour gagner le Nouveau Monde [*sic*]<sup>25</sup> ». Sous l'égide de l'Université John Hopkins, et avec le soutien financier de la Fondation Ford, Richard Macksey et Eugenio Donato organisent un colloque intitulé « The Language of Criticism and the Sciences of Man »<sup>26</sup> à Baltimore, auquel assistent : « Barthes, Derrida, Lacan, René Girard, Jean Hyppolite, Lucien Goldmann, Charles Morazé, Georges Poulet, Tzvetan Todorov et Jean-Pierre Vernant. Trois invités n'ont pu faire le voyage, Roman Jakobson, Gérard Genette et Gilles Deleuze<sup>27</sup> ». Autrement dit certains des plus importants noms du structuralisme français, mais aussi d'autres participants dont le lien avec le structuralisme semble plus lâche. Bien plus, comme l'affirme François Cusset, cette présentation des approches structuralistes coïncide, dans une certaine mesure, avec l'acte de naissance du poststructuralisme, et plus précisément la conférence de J. Derrida prononcée le 21 octobre 1966<sup>28</sup>.

---

<sup>21</sup> Luis Jorge PRIETO, *Pertinence et pratique : Essai de sémiologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.

<sup>22</sup> Luis Jorge PRIETO, *Messages et signaux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1966.

<sup>23</sup> Umberto ECO, *Apocalittici e integrati: comunicazioni di massa e teorie della cultura di massa*, Milan, Bompiani, 1964.

<sup>24</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 6 décembre 2021 [TO 2.2].

<sup>25</sup> F. DOSSE, *Histoire du structuralisme — Le Champ du signe 1945-1966*, *op. cit.*, p. 381.

<sup>26</sup> François CUSSET, *French Theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2005 [2003], p. 39.

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> Jacques DERRIDA, « La structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines » dans *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 2014 [1967], p. 409-428. La redéfinition qu'opère J. Derrida du structuralisme « présente le double avantage d'une définition plus lâche, donc plus accueillante, et de ne pas exister comme catégorie homogène sur le Vieux Continent » (F. CUSSET, *French Theory*, *op. cit.*, p. 41). La fameuse « adaptabilité » mentionnée par M. Lamont (M. LAMONT, « How to Become a Dominant French Philosopher », *art. cit.*).

Le structuralisme existe selon différentes variantes<sup>29</sup>, qui se diffusent – se disséminent<sup>30</sup> – et font l’objet de différentes reprises, et ce à une échelle mondiale<sup>31</sup>. Il connaît une réception particulièrement forte en Argentine. Ezequiel Grisendi et Andrea Novello proposent la combinaison de trois facteurs en guise d’explication de cette intensité : les changements qui interviennent dans les dynamiques éditoriales (rétablissement de l’édition en espagnol, présence de petites maisons d’édition innovantes, etc.) ; la proximité entre les champs académique et politique en Argentine dans les années 1960 ; la centralité de la production intellectuelle et culturelle française qui fonctionne depuis le 19<sup>e</sup> siècle en Argentine comme marqueur de prestige<sup>32</sup>. De nombreux textes structuralistes sont traduits en espagnol dès le début des années 1960 : par exemple<sup>33</sup> *Maladie mentale et personnalité*<sup>34</sup> de M. Foucault en 1961<sup>35</sup>, *La Pensée sauvage*<sup>36</sup> de Claude Lévi-Strauss en 1964<sup>37</sup> et son *Totémisme aujourd’hui*<sup>38</sup> en 1965<sup>39</sup>. Deux groupes de maisons d’édition constituent à l’époque le champ éditorial argentin, respectivement liés soit à la vie académique et créés avant ou pendant les années 1960, soit à la vie culturelle de gauche. Ce sur quoi insistent toutefois les auteurs, c’est la mobilité des individu·es qui actualisent cette réception. Si les conditions apparaissent favorables pour une diffusion rapide et intense, encore faut-il qu’il y ait quelque chose à diffuser. C’est en particulier le *Consejo Nacional de Investigaciones Científicas y Técnicas* [Conseil National pour la Recherche Scientifique et Technique]

<sup>29</sup> À propos des différentes variations, on peut consulter Jean-François BERT et Jérôme LAMY (éds.), *Résonances des structuralismes*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2016.

<sup>30</sup> Jacques DERRIDA, *La dissémination*, Paris, Seuil, 1993 [1972].

<sup>31</sup> À propos de la diffusion du label « structuralisme » et des décalages temporels et spatiaux que l’on peut observer dans cette diffusion, on peut consulter G. SAPIRO et L. DUMONT, « La diffusion internationale du structuralisme », art. cit. À propos de la première réception britannique du structuralisme par l’étude de l’affaire McCabe on peut consulter Patrick BAERT et Marcus MORGAN, « A Case Study of the Reception of “Structuralism” in English Studies in the United Kingdom » dans Gisèle SAPIRO, Marco SANTORO et Patrick BAERT (éds.), *Ideas on the Move in the Social Sciences and Humanities: The International Circulation of Paradigms and Theorists*, Cham, Springer International Publishing, 2020, p. 83-102.

<sup>32</sup> Ezequiel GRISENDI et Andrea NOVELLO, « The Reception of Structuralism in Argentina (1960s–1970s) » dans Gisèle SAPIRO, Marco SANTORO et Patrick BAERT (éds.), *Ideas on the Move in the Social Sciences and Humanities: The International Circulation of Paradigms and Theorists*, Cham, Springer International Publishing, 2020, p. 56-57. À noter que le structuralisme dont il est ici question désigne les œuvres de Claude Lévi-Strauss, M. Foucault, R. Barthes et J. Lacan.

<sup>33</sup> Pour une liste plus exhaustive, on peut consulter *Ibid.*, p. 60-61.

<sup>34</sup> Michel FOUCAULT, *Maladie mentale et personnalité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1954.

<sup>35</sup> Michel FOUCAULT, *Enfermedad mental y personalidad*, traduit par Emma KESTELBOIM, Buenos Aires & Barcelone, Paidós, 1961 [1954].

<sup>36</sup> Claude LEVI-STRAUSS, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

<sup>37</sup> Claude LEVI-STRAUSS, *El pensamiento salvaje*, traduit par Francisco González ARAMBURO, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1964 [1962].

<sup>38</sup> Claude LEVI-STRAUSS, *Le Totémisme aujourd’hui*, Paris, Presses Universitaires de France, 1962.

<sup>39</sup> Claude LEVI-STRAUSS, *El totemismo en la actualidad*, traduit par Francisco González ARAMBURO, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1965 [1962].



qui permet à plusieurs chercheur·ses d'effectuer des séjours à l'étranger lors desquels ils·elles rencontrent des structuralistes, se familiarisent avec leurs travaux et peuvent les faire circuler une fois de retour en Argentine. Nous voyons que cela concorde avec le récit que proposait W. Mignolo de sa découverte du structuralisme : elle est de seconde main et rendue possible par l'intermédiaire de L. J. Prieto, qui a séjourné en France.

La sensibilité de W. Mignolo à des auteur·rices français·es découle aussi du prestige associé aux productions culturelle et intellectuelle françaises en Argentine depuis le 19<sup>e</sup> siècle, comme indiqué par E. Grisendi et A. Novello. Ce prestige transparait notamment dans les traductions mises sur le marché, en particulier au 20<sup>e</sup> siècle, de la littérature française<sup>40</sup>. On assiste de manière générale en Argentine à un âge d'or éditorial et de la traduction au milieu du siècle.

[D]ans la culture argentine du 20<sup>e</sup> siècle, il est possible de déceler une unité, celle de l'essor de l'industrie de l'édition, un essor qui (...) a duré de 1936 à 1956. Pendant cette période, Buenos Aires est devenue la Mecque de l'édition en Amérique latine. C'est sans doute l'âge d'or du livre argentin : au cours de cette période, « Sur » et d'autres éditeurs basés à Buenos Aires ont exporté leurs livres vers d'autres pays d'Amérique latine et vers l'Espagne. Cependant, cette période (...) a été signalée par John King comme un interrègne entre l'avant-garde des années 1920 et les premières publications du *boom* latino-américain. (...) Pour la traduction, ce fut une période particulièrement active<sup>41</sup>.

On observe une relation privilégiée au 20<sup>e</sup> siècle entre les espaces littéraires argentin et français, que la trajectoire d'une médiatrice telle que Victoria Ocampo incarne. Elle fut une écrivaine et traductrice, fondatrice de la revue *Sur* dans laquelle ont été traduit·es et publié·es des auteur·rices français·es contemporain·es et par l'intermédiaire de laquelle elle a aussi invité ces auteur·rices à séjourner en Argentine<sup>42</sup>. Le marché

---

<sup>40</sup> Patricia WILLSON, *La constelación del sur. Traductores y traducciones en la literatura argentina del siglo XX*, Buenos Aires, Siglo XXI, 2004.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 36 [TO 2.3].

<sup>42</sup> « Durant la Seconde Guerre mondiale, le jeune auteur français Roger Caillois a suivi V. Ocampo et a vécu en Argentine. On citera entre autres visiteurs : le philosophe espagnol Ortega y Gasset, l'écrivain français Pierre Drieu La Rochelle, l'américain Waldo Frank, le philosophe allemand Keyserling, le chef d'orchestre suisse Ernest Ansermet, l'architecte français Le Corbusier... La voyageuse devenue hôte fait alors de l'Argentine, sa terre natale, un pôle culturel de réception, un pôle que l'on reconnaît dans la multipolarité, dans la diversité des territoires. » (Marc BOURDEILH, « Victoria Ocampo, une trajectoire plurilingue et transterritoriale : L'héritage d'Héctor Bianciotti », *Revue de littérature comparée*, 2010, vol. 3, n° 335, p. 302). Cette relation privilégiée semble également active dans l'espace des sciences humaines et sociales, jusqu'à persister aujourd'hui, puisque le français demeure la première langue d'*intraduction* vers le champ éditorial argentin. Entre 1990 et 2011, 45 % des traductions publiées étaient faites depuis le français – devant l'anglais (21 %) –, majoritairement d'auteur·rices contemporain·es, dont le pic de publication est postérieur à 1950 (89,2 %). Ce sont les disciplines « psys » (33 %) et la philosophie (27 %) qui dominent (Gustavo SORÁ et Alejandro DUJOVNE, « Translating Western Social and Human

littéraire argentin vivait une forte expansion, ce qui profitait aux auteurs français. Un jeune adolescent, fils d'un père ouvrier et d'une mère au foyer, habitant une ville de quelques milliers d'âmes, avait la possibilité de découvrir en langue espagnole les grands noms des lettres françaises classiques et contemporaines. Cela supposait toutefois l'existence d'infrastructures qui mettent à disposition ces livres<sup>43</sup>.

À Corral de Bustos est fondée en 1918 la « bibliothèque populaire Florentino Ameghino » (*Biblioteca popular Florentino Ameghino*) gérée par l'association sportive et sociale de la localité — le club de football « Club. A. Social Corralense ». En 1940 elle est reconnue par la « Commission Nationale de Protection des Bibliothèques Populaires » (« *Comisión Nacional Protectora de Bibliotecas Populares* ») et change à l'occasion d'intitulé : « Association des écoles régionales et de la bibliothèque populaire Florentino Ameghino » (« *Cooperadora de escuelas provinciales y biblioteca popular Florentino Ameghino* »)<sup>44</sup>. Elle dispose dès lors d'un fonds d'environ deux mille livres.

W. Mignolo réinscrit cette découverte dans l'histoire plus longue de Corral de Bustos, alors en plein développement et offrant des possibilités économiques aux diplômés de la capitale régionale, Córdoba.

Córdoba était très intéressante, parce que les gens qui avaient étudié la médecine ou le droit étaient très orientés, intellectuellement et politiquement. À cette époque, n'importe quel médecin ou n'importe quel juriste qui venait en ville trouver un emploi créait son cabinet. Ils étaient tous, d'une certaine manière, intellectuellement orientés et ils commencèrent à recruter des enfants intellectuellement orientés. Alors, nous étions cinq, six ou sept à graviter autour d'eux. Dans cette petite ville, il y avait des peintres, il y avait une sorte de petite et collective ambiance intellectuelle. Ces deux docteurs nous faisaient lire et écouter de la musique, des pièces de théâtre, etc. Dans l'une des associations sportives – de football – il y avait une bibliothèque ; nous commençons à lire Albert Camus et ce fut un choc. Camus, *L'étranger*<sup>45</sup> et *Le Mythe de Sisyphe*<sup>46</sup>. Quand j'ai lu *Le Mythe de Sisyphe*, sa première phrase : « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux : le suicide ». Voilà ! Je devais étudier la philosophie [rires]<sup>47</sup>.

---

Sciences in Argentina: A Comparative Study of Translations from French, English, German, Italian and Portuguese » dans Johan HEILBRON, Gustavo SORÁ et Thibaud BONCOURT (éds.), *The Social and Human Sciences in Global Power Relations*, Cham, Palgrave Macmillan, 2018, p. 272-281.

<sup>43</sup> Sanjana SHRESTHA et Lisa KROLAK, « The potential of community libraries in supporting literate environments and sustaining literacy skills », *International Review of Education*, 2015, vol. 61, n° 3, p. 399-418.

<sup>44</sup> Enrique TORRES et al., *Cronica de un pueblo, de su gente y de sus sueños*, Corral de Bustos-Ifflinger, Ediciones CDB del centenario, 2001, p. 179.

<sup>45</sup> Albert CAMUS, *L'Étranger*, Paris, Gallimard, 1942.

<sup>46</sup> Albert CAMUS, *Le Mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde*, Paris, Gallimard, 1942.

<sup>47</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 6 décembre 2021 [TO 2.4].

Les deux docteurs étaient respectivement médecin – Ronald Giraudo – et juriste — seul son nom de famille, Aguirre, nous est connu. Leur orientation s’exprimait dans une direction plus artistique qu’intellectuelle ou politique. Ils éditaient un « *pasquín* » [pasquinade] dans lequel W. Mignolo publia ses premiers textes, encore adolescent : des satires des habitudes des notables de la ville par exemple. W. Mignolo les a côtoyés les trois ou quatre années précédant son départ pour Córdoba, durant lesquelles il aura lu et écrit, mais aussi interprété des rôles dans des pièces de théâtre sur leurs conseils. Il qualifie de « chocs » les découvertes qu’il fait, notamment celle des œuvres d’A. Camus. À la demande de décrire ce choc, W. Mignolo répond de la manière suivante :

C’est comme Kafka, je veux dire *La Métamorphose*<sup>48</sup> et la *Lettre au père*<sup>49</sup>, *Le Procès*<sup>50</sup>. Je ne sais pas comment le décrire. J’ai découvert plus tard ce qu’était l’absurde, mais à cette époque je n’avais pas le concept. C’était quelque chose, une vie – celle de Meursault – que je ne pouvais imaginer. Quand j’ai lu : « Maman est morte aujourd’hui » [en français dans le texte], j’ai réagi : « Comment peut-on dire ça ? », comme si rien ne s’était passé [rires]. Cette sorte de choc, avec la vie que l’on avait et ce qui arrivait [inintelligible]. Joseph K. est accusé de ne pas savoir ce qui lui arrive ; ça n’a pas de sens. Grégoire Samsa se réveille un jour comme cafard et suit l’histoire. Tout ça, je pense, était une déflagration. Une déflagration de choses qui étendaient le monde limité que j’avais jusqu’alors connu<sup>51</sup>.

Cette exposition aux lettres françaises durant l’enfance ou l’adolescence ne découle pas uniquement d’une spécificité de la situation argentine. En effet, à presque douze mille kilomètres de là, à Sydney en Australie (voir FIGURE 2.2), une jeune enfant découvre aussi la littérature française : Raewyn Connell, née Robert William en 1944, d’un père universitaire spécialiste en pédagogie – William Fraser Connell – et d’une mère professeure de sciences dans le secondaire — Margaret Lloyd Connell (née Peck). Si elle découvre également la production littéraire française, c’est un autre type de littérature qu’elle rencontre et dont elle souligne l’importance.

---

<sup>48</sup> Franz KAFKA, *La métamorphose*, traduit par Alexandre VIALATTE, Paris, Gallimard, 1938 [1915]. L’ouvrage avait été traduit par Jorge Luis Borges (Franz KAFKA, *La Metamorfosis*, traduit par Jorge Luis BORGES, Buenos Aires, Editorial Losada, 1938 [1915]) et constitue un bon exemple de produit du *boom* éditorial susmentionné par P. Willson.

<sup>49</sup> Franz KAFKA, *Lettre au père*, traduit par Marthe ROBERT, Paris, L. Mazenod, 1964 [1919].

<sup>50</sup> Franz KAFKA, *Le Procès*, traduit par Alexandre VIALATTE, Paris, Gallimard, 1933 [1925].

<sup>51</sup> Entretien de l’auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 6 décembre 2021 [TO 2.5].

Je peux vous donner une liste d'auteurs francophones que j'ai d'abord connus en anglais. Ils ont été importants. Cette liste inclut, vous savez, des écrivains, un vaste ensemble d'écrivains ; je pense que la première traduction du français que j'ai lue – j'en suis convaincue – c'était avant que je n'étudie le français au lycée, c'était Dumas père, *Les Trois Mousquetaires*<sup>52</sup> [rires], *La Tulipe noire*<sup>53</sup>, *Le Comte de Monte-Cristo*<sup>54</sup>, vous savez, pour un enfant romantique comme moi c'était du pain béni. Ça l'était probablement aussi pour les enfants du même âge en France. Quand j'étais plus mature, j'ai également lu et adoré Flaubert ; certaines choses de Baudelaire ; j'ai lu énormément de Simenon, pas seulement ses romans policiers, mais également certains de ses romans durs [en français dans le texte] ; Genet, et ainsi de suite. Je suis sûre d'être un peu datée désormais<sup>55</sup>.

Cette proximité avec la littérature française rendue possible par sa disponibilité, découle directement de la situation historique de la langue française d'un point de vue mondial. Celle-ci jouit depuis le 17<sup>e</sup> siècle d'une forte prépondérance et d'une emprise presque complète sur le territoire national (face au latin) et européen (face aux autres idiomes européens). Comme le souligne Pascale Casanova, « [l]e triomphe du français est si total, en France comme dans le reste de l'Europe, son prestige est devenu si incontestable, que la croyance dans la supériorité de la langue française devient vraie à la fois dans les têtes et dans les faits, mieux, elle se met à exister dans les faits parce que chacun en partage l'évidence<sup>56</sup> ». Cette domination résulte de la combinaison de processus diplomatiques, guerriers, littéraires, culturels, etc., de manière plus générale d'une nationalisation des langages qui se changent alors en moyens dans les guerres que se livrent les puissances européennes<sup>57</sup>. Cette autonomisation du français opère contre l'hégémonie du latin et indirectement contre la mainmise de l'Église et fondera ce que P. Casanova nomme « l'empire du français<sup>58</sup> ».

---

<sup>52</sup> Alexandre DUMAS, *Les Trois Mousquetaires*, Paris, Baudry, 1844, vol. 8/.

<sup>53</sup> Alexandre DUMAS, *La Tulipe noire*, Paris, Baudry, 1850, vol. 3/.

<sup>54</sup> Alexandre DUMAS, *Le Comte de Monte-Cristo*, Paris, Baudry & Pétion, 1845, vol. 18/.

<sup>55</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 9 décembre 2021 [TO 2.6].

<sup>56</sup> Pascale CASANOVA, *La république mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 2008 [1999], p. 106.

<sup>57</sup> Anne-Marie THIESSE, *La Création des identités nationales : Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2001 [1999].

<sup>58</sup> « Ce renversement de la domination culturelle au profit du français comme langue de la "civilisation", comme diront, quelques années plus tard, les Allemands, fonde donc un nouvel ordre européen : "un ordre international laïc". Cette laïcisation générale de l'espace politique et littéraire européen, qui est l'un des traits constitutifs de l'empire du français, est la conséquence ultime de l'entreprise inaugurée par du Bellay et l'humanisme contre l'emprise du latin. En ce sens, on peut la comprendre comme un premier mouvement d'autonomisation de l'ensemble de l'espace littéraire européen qui échappait ainsi, définitivement, à l'emprise et à la domination de l'Église. Restait aux écrivains, et ce sera le travail du XVIII<sup>e</sup> et surtout du XIX<sup>e</sup> siècle, à se débarrasser d'abord de l'emprise et de la dépendance à l'égard du roi, puis de l'assujettissement à la cause nationale. » (P. CASANOVA, *La république mondiale des lettres*, op. cit., p. 108).

FIGURE 2.2 *Emplacement de Sydney, lieu de naissance de R. Connell*



Cet empire du français possède une capitale qui résume cette domination et concentre sur le mode de la synecdoque les références à cet empire et renvoie sur le mode de la métaphore à la littérature : c'est Paris. Résultat de l'accumulation de capital politique et capital littéraire depuis la fin du 18<sup>e</sup> et tout au long du 19<sup>e</sup> – notamment grâce à l'accueil d'intellectuel·les et écrivain·es étranger·ères, en raison même de ce capital

politique<sup>59</sup> –, Paris rayonne et s’installe durablement en manière de capitale de la « République universelle des Lettres », exerçant par son mythe littéraire une force centrifuge incroyablement puissante. Autrement dit, Paris apparaît « comme la capitale de cette République sans frontières ni limites, patrie universelle exempte de tout patriotisme, le royaume de la littérature qui se constitue contre les lois communes des États, lieu transnational dont les seuls impératifs sont ceux de l’art et de la littérature<sup>60</sup> ».

Bien sûr, la puissance de diffusion de cet empire du français ne repose pas sur une simple supériorité idéale de la langue, mais s’opère surtout par l’expansion concrète de l’impérialisme français au cours des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles, « [puisqu’u]ne langue ne se diffuse jamais par elle-même<sup>61</sup> ». Bien plus, la langue française a constitué un moyen dans et de la politique coloniale française, mettant en œuvre la politique d’assimilation<sup>62</sup>. Les affrontements entre empires coloniaux se sont également joués sur la scène de la langue<sup>63</sup>.

Le fait que des enfants et adolescent·es né·es et grandissant·es en Argentine et en Australie<sup>64</sup> aient été aussi facilement exposé·es à la littérature française ne constitue pas une anomalie. Il existe cependant, comme nous l’avons vu, une différence dans la littérature consommée par ces deux adolescent·es : une littérature à haut capital symbolique et contemporaine, fortement innovante – l’existentialisme et la littérature de l’absurde – d’une part ; une littérature classique, mais tout autant dotée d’un haut capital symbolique — la littérature classique et postromantique française.

Cette exposition au français dans la littérature n’est pas l’unique terrain de rencontre pour R. Connell et W. Mignolo durant leur adolescence. Lorsque W. Mignolo déménage à Córdoba afin de poursuivre sa scolarité – il est le premier dans sa famille à

---

<sup>59</sup> W. BENJAMIN, *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle — Le Livre des Passages*, op. cit. ; Christophe CHARLE, *Paris, fin de siècle : Culture et politique*, Paris, Seuil, 1998 ; Christophe CHARLE, *Paris, « capitales » des XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Seuil, 2021.

<sup>60</sup> P. CASANOVA, *La république mondiale des lettres*, op. cit., p. 55.

<sup>61</sup> Keisuke KASUYA, « Discourses of Linguistic Dominance: A Historical Consideration of French Language Ideology », *International Review of Education/Internationale Zeitschrift für Erziehungswissenschaft/Revue Internationale de l’Éducation*, 2001, vol. 47, no 3/4, p. 238 [TO 2.7].

<sup>62</sup> Felix CHIDOZIE et Eugenia ABIODUN-ENIAYEKAN, « Globalising the French Language: Neo-Colonialism or Development? », *International Affairs and Global Strategy*, 2013, vol. 16, p. 11-21.

<sup>63</sup> P. CASANOVA, *La république mondiale des lettres*, op. cit., p. 106-117.

<sup>64</sup> Précisons toutefois que contrairement à W. Mignolo, R. Connell déménage très souvent durant son enfance, en raison des engagements professionnels de son père. « Ma première scolarisation a été à Londres, et mes écoles suivantes aux États-Unis d’Amérique ; en raison de la carrière académique de mon père, parce qu’il a fait un doctorat à Londres, peu de temps après la fin de la guerre, et puis il est parti étudier et enseigner un an et demi aux États-Unis d’Amérique je crois, avant que nous ne rentrions en Australie. J’ai fréquenté deux écoles primaires aux États-Unis d’Amérique, puis retour à Melbourne et enfin à Sydney. J’étais alors principalement basée à Sydney, exception faite d’un retour en famille aux États-Unis d’Amérique, allant à l’école à New York et puis pour une courte période en Illinois, puis retour à Sydney. » (Entretien de l’auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 9 décembre 2021 [TO 2.8]).

accéder aux études supérieures – en philosophie et en littérature, il n’approfondit pas seulement sa connaissance de la littérature et de la philosophie françaises ; il entreprend d’apprendre la langue : « Nous allions à l’Alliance française pour apprendre le français. On pouvait étudier plusieurs années et arriver à Molière. J’ai uniquement étudié la langue, pour être capable de la lire et la parler<sup>65</sup>. ». L’Alliance française constitue un réseau d’antennes locales d’enseignement du français par des bénévoles, qui s’insère dans l’appareil de diplomatie culturelle française<sup>66</sup> et participe activement, dès ses débuts, au maintien du français comme idiome à prétention universelle, s’inscrivant en sus dans le projet colonial de la III<sup>e</sup> République<sup>67</sup>.

R. Connell a également bénéficié d’un apprentissage du français, mais directement dans le cadre éducatif, illustrant par-là la différence socioéconomique entre les deux familles – origines populaires pour W. Mignolo et moyenne bourgeoisie pour R. Connell – mais aussi des ressources pédagogiques disponibles<sup>68</sup>. Comme elle l’explique, l’apprentissage du français – et plus généralement d’une langue étrangère – était quelque chose de commun pour les élèves pris·es dans l’*academic stream*, c’est-à-dire celles et ceux qui pouvaient poursuivre et poursuivaient leur scolarité par des études supérieures<sup>69</sup>. R. Connell a donc appris le latin pendant trois ans, l’allemand

---

<sup>65</sup> Entretien de l’auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 6 décembre 2021 [TO 2.9].

<sup>66</sup> L’Alliance française a été créée en 1883, avec pour ambition de permettre l’apprentissage du français. Les différentes antennes régionales, associations de droit local, possèdent un statut particulier : « L’Alliance est soutenue par les pouvoirs publics français, en particulier par le ministère des Affaires étrangères, mais ce sont des personnes de chaque pays qui sont les interlocuteurs actifs de l’Alliance française » (Jean-Pierre de LAUNOIT, « L’Alliance française : Un facteur de rayonnement de la culture française », *Revue internationale et stratégique*, 2006, vol. 3, no 63, p. 161). Les 8 500 bénévoles de l’Alliance française portent la responsabilité de la qualité de l’enseignement et de l’image qu’ils·elles véhiculent de la langue française et de la France. L’enseignement peut aboutir à la délivrance d’un diplôme de langue reconnu en France et en Europe. Les enseignements doivent être à même de saisir les enjeux contemporains et de répondre aux attentes des 420 000 apprenant·es dans 136 différents pays. Les enseignements de la langue doivent permettre de maîtriser des questions d’ordre culturel, d’ordre scientifique, etc. De manière générale, l’Alliance française constitue un outil participant au rayonnement de la langue française et donc de la France. Pour une histoire de l’Alliance française voir François CHAUBET, « L’Alliance française ou la diplomatie de la langue (1883-1914) », *Revue historique*, 2004, vol. 4, n° 632, p. 763-785.

<sup>67</sup> Mariangela ROSELLI, « Le projet politique de la langue française. Le rôle de l’Alliance française », *Politix*, 1996, vol. 9, n° 36, p. 73-94.

<sup>68</sup> La première école primaire de Corral de Bustos, la « *Escuela Fiscal* », a été fondée en 1906. Elle change de nom en 1937 et devient la « *Escuela Hipólito Yrigoyen* ». En 1910 est créée une seconde école primaire : la « *Escuela Nacional n°49* ». Une troisième école primaire ouvre ses portes en 1948 : la « *Escuela Remedios Escalada de San Martín* ». Une école primaire de nuit a été fondée en 1955 : la « *Escuela nocturna Juan XXIII* ». L’enseignement secondaire est assuré par un unique établissement : le « *Colegio Nacional y Magisterio Anexo* » fondé en 1956. Une école technique est créée en 1946 par le syndicat de machinistes ferroviaires de la ville, destinée à former les futurs machinistes. Un jardin d’enfants est d’abord créé en 1945 par trois anciennes élèves de la ville, qui a fonctionné jusqu’en 1947. En 1949 est créé un jardin d’enfants administré par les sœurs de la Charité de Notre-Dame du Bon et du Perpétuel Secours (E. TORRES et al., *Cronica de un pueblo, de su gente y de sus sueños, op. cit.*).

<sup>69</sup> « Les élèves dans le courant académique sont qualifiés pour accéder à l’université, cependant que les élèves pris dans le courant vocationnel sont qualifiés pour accéder à des collèges communautaires, des

pendant quatre ans et le français pendant cinq ans, ainsi que l'italien à l'université, pendant une année. Dans le choix des langues auxquelles être instruite, elle a pu tirer profit de l'expertise de son père, lui-même universitaire de carrière.

Le français était la langue la plus choisie derrière le latin. La principale raison, je pense, étant qu'elles étaient considérées comme les langues de la recherche. Mon père était un universitaire, donc j'écoutais ses conseils concernant les études, la plupart du temps. J'étais, dans l'adolescence débutante, très très enthousiaste à propos de l'histoire, y compris l'histoire antique, ce qui en Australie coïncidait avec l'histoire antique vue d'une perspective européenne, tout simplement l'histoire classique de la Méditerranée. Je voulais apprendre le grec, ce qui dans les écoles australiennes désignait le grec ancien et pas le grec moderne. Mon père, bien qu'il fût un universitaire classique et lût le grec ancien [rires], me convainquit du contraire. Il me convainquit de choisir des langues modernes et cela signifiait l'allemand et le français, qui étaient les principales langues modernes disponibles dans le système scolaire à cette époque. Simplement dit, son argument était le suivant : « Ce sont des langues qui te seront utiles – je veux dire, ce n'étaient pas ses mots, mais les miens – comme travailleur du savoir dans le futur », parce qu'il pensait que je serais un professionnel d'une manière ou d'une autre, et il savait qu'il y avait d'importantes recherches publiées en français et allemand, accessibles uniquement dans ces langues<sup>70</sup>.

Cette expertise dont peut bénéficier R. Connell constitue une ressource importante dans ses choix d'orientation et de carrière ; elle compose un avantage indéniable. R. Connell l'admet et reconnaît la profondeur de ces conseils, puisque la maîtrise de la lecture du français, de l'allemand et de l'italien lui a permis de consulter des textes inaccessibles autrement<sup>71</sup>.

---

universités ou le marché de l'emploi » (Suha AL-HASSAN, « Education and Parenting in Jordan » dans Emma SORBRING et Jennifer E. LANSFORD (éds.), *School Systems, Parent Behavior, and Academic Achievement: An International Perspective*, Cham, Springer International Publishing, 2019, p. 58 [TO 2.10]).

<sup>70</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 9 décembre 2021 [TO 2.11].

<sup>71</sup> Elle souligne également que cela a été bénéfique à sa sœur aînée, Patricia Margaret Selkirk, biologiste spécialiste des environnements subarctiques, dont font partie les îles Kerguelen, sur lesquelles elle a travaillé.



## *Le tourisme moderne, version alternative du Grand Tour*

Une disparité supplémentaire du point de vue des ressources entre les deux familles a trait à la mobilité et la capacité de pérégriner. En sus de la littérature et de l'apprentissage, il y a une troisième manière de fréquenter une culture et sa langue : le voyage. Ce dernier peut d'ailleurs constituer la première expérience que fait un·e individu·e d'une différente culture et sa langue. À l'âge de quinze ans, R. Connell accompagne sa famille pour un long périple en Europe, à l'occasion duquel le foyer visite la France. Le voyage a lieu après une année passée aux États-Unis d'Amérique, durant laquelle W. F. Connell assumait une charge d'enseignement, et constitue une étape sur le trajet retour vers l'Australie.

Ma première visite de la France, et ce fut la seule pour des motifs autres que professionnels, ce fut en 1959. Mes parents voyageaient à travers l'Europe, et moi, en tant que membre de la famille, je voyageais avec eux. Durant ce voyage, je pense que nous sommes allés, principalement en Angleterre, mais aussi en Écosse, parce que mon père a des ancêtres écossais. Puis nous sommes allés à Paris [en français dans le texte] et à Avignon [en français dans le texte], simplement comme touristes. Après nous sommes allés en Italie. Donc, c'était le *Grand Tour*, le *Grand Tour* d'Europe des anglophones. Un peu de France contemporaine, un peu de France médiévale. J'ai me souviens précisément du Palais des Papes à Avignon. Je n'y suis jamais retournée, mais j'en ai des impressions très vives, ainsi que d'avoir visité, qu'est-ce que c'était ? le grand aqueduc romain ? {Le Pont du Gard ?}. C'est ça, le Pont du Gard [en français dans le texte]. C'était mon introduction à la France<sup>72</sup>.

La référence au *Grand Tour* est à relever, puisque l'expression désigne depuis le 16<sup>e</sup> siècle un voyage entrepris par les jeunes adolescents<sup>73</sup> britanniques pour se confronter au monde et parfaire leur éducation classique.

Ce voyage éducatif, qui se diffuse aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles chez les aristocrates du continent, parachève une bonne éducation. Balisé par des itinéraires essentiellement urbains, l'hiver en Touraine, deux ou trois mois à Rome, six mois à Paris, le grand tour est réservé à une petite élite fortunée. Les voyages sont destinés à former à la fois des hommes du monde et des hommes d'État. Les jeunes gens découvrent le monde et ses richesses culturelles (avec un

---

<sup>72</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 9 décembre 2021 [TO 2.12].

<sup>73</sup> Le terme a été masculinisé volontairement, puisque ce sont pendant longtemps uniquement de jeunes garçons qui ont disposé du *Grand Tour*. C'est pour cela que nous avons choisi de masculiniser la plupart des expressions dans les paragraphes suivants, lorsqu'il est question des bénéficiaires du *Grand Tour*.

ensemble de visites obligées, répertoriées dans des guides, qui forment progressivement un corps de références communes)<sup>74</sup>.

Le *Grand Tour* remplit plusieurs fonctions : permettre l'acquisition d'une culture homogène et partagée par laquelle les gentilshommes parviennent à se distinguer du reste de la population et à se reconnaître entre eux ; signer l'entrée dans l'âge adulte du garçon qui se transforme en jeune homme. Cette étape commune à la vie de nombreux jeunes membres de l'élite britannique participe aussi à la construction d'une sensibilité cosmopolitique, car « [d]ans le Grand Tour, l'individu apprend à devenir un citoyen du monde et à mieux se connaître lui-même<sup>75</sup> ». Le *Grand Tour* constitue l'occasion d'un décentrement par lequel l'individu saisit ce qu'il y a en lui d'universel, par l'expérience de l'héritage culturel dans lequel il s'inscrit. La fonction du *Grand Tour* relève avant tout de l'initiation<sup>76</sup>. Les explorateurs ne sont d'ailleurs pas livrés à eux-mêmes, ils forment généralement des groupes, chaperonnés par des tuteurs particuliers<sup>77</sup>. R. Connell est accompagnée de ses parents et de ses sœurs dans cette excursion à travers l'Europe, dont elle garde des impressions vivaces. Si le *Grand Tour* s'est progressivement spécialisé dans l'éducation picturale et esthétique des voyageurs, il permet d'autres formes de découverte, notamment culinaires. R. Connell se souvient spécifiquement de la visite familiale du siège de la *United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization* (Unesco) à Paris, en raison des liens qu'avait son père avec celle-ci<sup>78</sup>. À cette occasion, la famille y est invitée à déjeuner.

Nous étions tous invités à déjeuner dans ce restaurant chic, situé au dernier étage du splendide bâtiment de l'Unesco. Nous sommes allés au dernier étage dans ce restaurant, le type de restaurant dans lequel je n'avais encore jamais été [rires]. Le serveur est venu prendre notre commande, et notre hôte, membre de l'organigramme de l'Unesco, nous a demandé ce que nous désirions, nous a présenté la carte. Nous avons décidé de prendre un steak, ce qui n'était pas une viande commune dans notre foyer, parce que l'Australie, comme vous le savez, est le plus grand producteur mondial de viande de mouton. Bref, nous avons

---

<sup>74</sup> Anne-Catherine WAGNER, « La place du voyage dans la formation des élites », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2007, vol. 5, n° 170, p. 59.

<sup>75</sup> Olivier REMAUD, *Un monde étrange. Pour une autre approche du cosmopolitisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 2015, p. 55.

<sup>76</sup> Pour un exemple cinématographique de la dimension initiatique du Grand Tour qui suit le voyage d'une adolescente britannique interprétée par Helena Bonham Carter, on peut visionner James IVORY, *A Room With a View*, Curzon Film Distributors & Metro-Goldwyn Mayer, 1985, 117 minutes.

<sup>77</sup> Pierre-Yves BEAUREPAIRE, *L'Europe des Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France, 2018, p. 79.

<sup>78</sup> W. F. Connell participa selon R. Connell à la première conférence générale organisée par l'Unesco en tant que délégué australien. Celle-ci a eu lieu en 1946 (Chloé MAUREL, *L'UNESCO de 1945 à 1974*, Thèse de doctorat en Histoire sous la direction de Pascal ORY, Université Panthéon-Sorbonne—Paris I, Paris, 2006).

commandé un steak et le serveur nous a demandé : « Quelle cuisson désirez-vous ? », en français, donc il a fallu nous traduire la question et nous avons répondu : « Oh, comme d'habitude ». L'hôte a réfléchi un instant, a réalisé que nous étions anglophones et pire : nous étions australiens [léger rire], s'est tourné vers le serveur et lui a dit : « Complètement carbonisés [en français dans le texte] ! » [rires]. Depuis c'est devenu la blague familiale sur la cuisine [en français dans le texte]. C'était correct, la viande était bien à point. Bref, c'était la principale connaissance culturelle que j'ai apprise durant ce voyage, que les habitudes culinaires sont différentes<sup>79</sup>.

R. Connell a donc rencontré, jeune, la culture française selon trois modes, rendus possibles par les ressources financières et cognitives que lui offrait son entourage : en lisant de la littérature traduite, en apprenant la langue et en voyageant en France. Cet ensemble de moyens constituait un précieux atout dans l'aide à l'orientation scolaire et universitaire dont elle bénéficia.

À l'opposé, W. Mignolo n'a pas profité de tels supports. Dans son entourage familial, il était le premier à accéder aux études supérieures ; son père souffrait d'illettrisme, sa mère éprouvait des difficultés à écrire et aucun.e de ses affines n'avait bénéficié d'un parcours universitaire. Son père l'encourageait toutefois à envisager la médecine ou le droit, formations réputées garantir une certaine stabilité et un prestige. Le choix de la philosophie paraissait en regard des cursus préconisés comme une option incongrue, ainsi qu'en témoigne la réaction d'une de ses tantes.

Je me souviens d'une tante, qui ne critiquait pas, mais qui a réagi de la manière suivante : « La philosophie ? Mais que vas-tu faire avec ça ? », et je garde en mémoire avoir eu une réponse stupéfiante : « Je ne sais pas ma tante, mais je te tiens au courant » [rires]. C'était le genre de commentaire dans la famille, que Walter était fou, qu'il veut étudier la philosophie.

Imaginez dans cette ville ! Bien sûr, pour le groupe des peintres, des docteurs, pour ce petit groupe cela paraissait naturel, mais pour la famille et les amis, ça n'avait pas de sens<sup>80</sup>.

L'incompréhension ne donnera jamais lieu à davantage selon les souvenirs qu'en a gardés W. Mignolo. Les discussions autour de son choix d'orientation continuent lors de ses différents retours à Corral de Bustos, durant ses études à Córdoba. W. Mignolo a

---

<sup>79</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 9 décembre 2021 [TO 2.13].

<sup>80</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 6 décembre 2021 [TO 2.14].

quitté Corral de Bustos au début des années 1960 pour intégrer une *licenciatura* en philosophie et littérature à l'Université de Córdoba. Il délaisse le domicile familial et la petite ville dans laquelle il avait jusqu'à présent passé sa vie et emménage à Córdoba, capitale régionale, accompagné de deux camarades de lycée, avec lesquels il vivra pendant un an dans la même pension.

Córdoba est à l'époque un haut lieu de l'espace intellectuel argentin, en raison de son université et de sa forte population estudiantine. La ville dispose également d'une riche histoire politique, puisque c'est à Córdoba qu'éclata en 1918 le mouvement étudiant de la « Réforme universitaire », intitulée *la Reforma*, par lequel « la jeune génération inspirée par l'« arielismo » de Rodó s'attaquait à l'enseignement sclérosé académique et réclamait une université novatrice, dynamique et ouverte sur la vie professionnelle<sup>81</sup> ».

Córdoba compte environ cinq-cent-quatre-vingt-sept-mille habitant·es en 1960<sup>82</sup>, elle constitue la deuxième ville du pays, derrière la capitale Buenos Aires. Elle se situe « à la jonction de l'axe est-ouest et de l'axe Buenos Aires-Piémont andin-Tucuman<sup>83</sup> », une position en raison de laquelle elle fait à l'époque partie des principales agglomérations susceptibles de devenir des métropoles, d'autant plus qu'elle « bénéficie déjà du plus fort effectif de population après la capitale et d'équipements administratifs, culturels et universitaires de haut niveau<sup>84</sup> ». En effet, cette position pourrait en sus permettre à Córdoba de jouer « le rôle de plaque tournante au cœur d'un marché continental éventuel<sup>85</sup> ». L'essor de Córdoba profite d'une dynamique générale de développement rapide et important, surtout du point de vue de ses effectifs<sup>86</sup>, mais aussi du fait que grâce à son expansion elle constitue « le pôle d'attraction par excellence et le foyer de décentralisation le mieux placé pour soulager la zone métropolitaine de Buenos Aires<sup>87</sup> ».

---

<sup>81</sup> Carmen BERNAND, « D'une rive à l'autre », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2008, Matériaux de séminaire, paragr. 2.

<sup>82</sup> Romain GAINARD, « La montée démographique argentine : Le recensement du 30 septembre 1960 », *Cahiers d'outre-mer*, 1961, n° 53, p. 91.

<sup>83</sup> Pierre GEORGE, « Problèmes urbains de la République Argentine », *Annales de Géographie*, 1968, vol. 77, n° 421, p. 263.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 264.

<sup>85</sup> Paul-Yves DENIS, « La Structure urbaine en république Argentine : Le cas de Buenos Aires », *Cahiers de géographie du Québec*, 1967, vol. 11, n° 22, p. 46.

<sup>86</sup> Pour avoir une idée de l'ampleur de ce développement, l'exemple de Buenos Aires est frappant : « Buenos Aires (agglomération) avait à peine un peu plus d'un demi-million d'habitants en 1895, trois fois plus vingt ans après, encore trois fois plus trente après : 4,7 millions en 1947, 7 millions en 1960 et plus de 8 millions aujourd'hui... la cinquième ville du monde, capitale d'un État de 22 millions d'habitants. » (P. GEORGE, « Problèmes urbains de la République Argentine », art. cit., p. 277).

<sup>87</sup> P.-Y. DENIS, « La Structure urbaine en république Argentine », art. cit., p. 47.

Par ailleurs, l'Argentine était depuis le 19<sup>e</sup> siècle une considérable terre d'immigration européenne, notamment française. Dès les années 1870, des intellectuel·les français·es émigrent vers l'Argentine et participent en particulier à la fondation de l'Académie Nationale des Sciences, de la Faculté des Sciences Physiques et Mathématiques, et de la Faculté des Sciences Chimiques<sup>88</sup>. Environ deux-cent-soixante-mille immigré·es français·es ont foulé le sol argentin entre 1857 et 1946, dont près de quatre-vingt-dix-sept-mille s'y installèrent définitivement<sup>89</sup>. Si les flux diminuent par la suite, il reste que « durant le XX<sup>e</sup> siècle, l'influence française a été décisive dans les domaines éducatifs et culturels à Buenos Aires, Córdoba et Rosario<sup>90</sup> ».

Lorsque W. Mignolo arrive à Córdoba, c'est une ville en plein développement, qui offrait sûrement à de jeunes étudiant·es de nombreuses possibilités, de natures économique, culturelle, intellectuelle ou politique. Bien que fils unique, W. Mignolo n'en demeurait pas moins l'enfant d'une famille aux faibles revenus et devait par conséquent travailler pendant son cursus pour le financer.

Durant la première année que j'ai passée à Córdoba, j'ai vu [cherche ses mots] qu'une espèce de centre culturel, que le grand théâtre – comme l'Opéra à Paris, quelque chose dans le genre – possédait un centre culturel. J'ai vu qu'il ouvrait une sorte d'école de cinéma. J'y suis allé un jour pour faire part au directeur de mon intérêt pour le cinéma et il m'a offert un poste [rires]. Concrètement, il avait besoin de gens : « Si tu es intéressé, je cherche des gens pour préparer les machines, préparer ci, préparer ça ». C'était mon premier boulot [à Córdoba], ce n'était pas très bien payé.

Puis le centre culturel est entré en connexion, à cause du cinéma, avec les Beaux-Arts. (...) Nous avons obtenu un poste avec Eduardo [un ami], il était étudiant-ingénieur, mais aux Beaux-Arts. Nous étions des *pinchers*, des assistants dans le bureau des relations publiques. La raison pour laquelle les industries « Kaiser » faisaient cela [organiser la « Biennale Argentine »] était qu'elles faisaient partie de l'« Alliance pour le Progrès », dans le but de contrer l'influence de Cuba. (...)

J'y ai travaillé pendant deux ans, c'était beaucoup d'argent. Je ne me suis jamais senti aussi riche. Nous avions beaucoup de tâches supplémentaires, nous organisions des expositions dans d'autres villes et nos heures supplémentaires étaient payées. C'était beaucoup d'argent. Puis il y a eu la crise et « Kaiser » a viré des gens. Eduardo et moi avons été virés. (...) Je devais trouver un autre boulot. J'ai trouvé un boulot dans une compagnie d'assurances, comme assistant. C'était horrible, mon Dieu c'était horrible. J'y ai travaillé une année.

---

<sup>88</sup> Dora Estela CELTON, « Plus d'un siècle d'immigration internationale en Argentine », *Revue européenne des migrations internationales*, traduit par Hélène GUILLON, 1995, vol. 11, n° 2, p. 157.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 158.

<sup>90</sup> *Ibid.*

Entretemps, nous avons créé un ciné-club à quatre, le *cine sombres* [ombres de cinéma]. Nous faisons du cinéma et nous vivions du cinéma. C'était probablement en 1964. J'ai continué jusqu'à ce que je parte pour la France. J'avais alors vendu mes parts à un ami. Entretemps, nous avons créé un deuxième ciné-club. Le premier, c'était les ombres pour rendre hommage à [John] Cassavetes [réalisateur du film *Shadows*] et le second *L'Ange bleu* pour rendre hommage à [Marlene] Dietrich. On faisait aussi des choses à la télé, avec le canal universitaire [en français dans le texte], avec des journaux. (...) Pendant un certain temps, la *licenciatura* n'était pas une priorité. Elle l'est devenue avec Onganía, quand notre professeur, mentor nous a dit : « Les enfants, finissez votre *licenciatura* et allez-vous-en »<sup>91</sup>.

Il ressort de ce récit que les opportunités économiques et professionnelles que saisit W. Mignolo constituent simultanément des opportunités intellectuelles et artistiques. Les références que mobilise W. Mignolo sont également révélatrices. *Shadows* est un long-métrage indépendant états-unien réalisé par J. Cassavetes et sorti en 1959 aux États-Unis d'Amérique, cependant que *L'Ange bleu* est un film réalisé par Josef von Sternberg et sorti en Allemagne en 1930. Les regards sont tournés vers l'ailleurs, mais les actions dirigées vers le lieu qu'habitent alors ces jeunes étudiant·es, inspiré·es par ces avant-gardes artistiques étrangères. W. Mignolo va jusqu'à qualifier cette période de « paradis », restant toutefois conscient que ce paradis était irrémédiablement voué à être, un jour, perdu.

Si l'avant-gardisme artistique constitue parfois une voie privilégiée à l'avant-gardisme politique<sup>92</sup>, ou de manière générale à un engagement politique, ce n'est pas le cas de W. Mignolo. S'il était au courant des bouleversements politiques à l'œuvre, mais également de publications militantes, principalement par l'intermédiaire de ses ami·es et camarades, W. Mignolo ne s'engage pas dans un activisme politique. Il mentionne par exemple la revue *Pasado y Presente*, fondée par José María Aricó sur le modèle de la revue anglophone *Past and Present*. *Pasado y Presente* fut un important outil de rénovation de la pensée marxiste hétérodoxe sud-américaine<sup>93</sup>, notamment par son travail

---

<sup>91</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 6 décembre 2021 [TO 2.15].

<sup>92</sup> Gisèle SAPIRO, « Modèles d'intervention politique des intellectuels : Le cas français », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2009, vol. 1-2, n° 176-177, p. 8-31 ; Éric BRUN, « L'avant-garde totale : La forme d'engagement de l'Internationale situationniste », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2009, vol. 1-2, n° 176-177, p. 32-51 ; Frédérique MATONTI, « L'anneau de Möbius : La réception en France des formalistes russes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2009, vol. 1-2, n° 176-177, p. 52-67 ; Béatrice JOYEUX-PRUNEL, *Les avant-gardes artistiques 1918-1945. Une histoire transnationale*, Paris, Gallimard, 2017.

<sup>93</sup> Beatriz SARLO, « Intelectuales y revistas : razones de una práctica », *América. Cahiers du CRICCAL*, 1992, n° 9-10, p. 14.

sur l'œuvre d'Antonio Gramsci<sup>94</sup>. W. Mignolo fréquentait par ailleurs H. Schmucler<sup>95</sup>, qui était un des professeurs ayant étudié en France et qui avait fait part de cette expérience à W. Mignolo. H. Schmucler a étudié de 1966 à 1969 sous la direction de R. Barthes à l'EHESS. Bien qu'exposé aux vicissitudes de l'intellectualisme politique à l'œuvre à Córdoba, W. Mignolo se concentre sur ses activités artistiques.

Quand ses professeurs lui conseillent de quitter le pays, W. Mignolo n'a pas encore achevé sa formation – il lui reste trois ans – et il s'épanouit intellectuellement et artistiquement. Comme dit précédemment, il qualifie lui-même l'ambiance de paradisiaque. Les professeurs l'aident à identifier une bourse et à y postuler. Lorsqu'il obtient une bourse pour aller étudier à l'étranger il hésite entre étudier à Paris sous la direction de R. Barthes ou à Bologne sous celle d'U. Eco, mais il rechigne surtout à quitter l'Argentine. C'est une discussion avec un ami, Mumo, qui le convainc d'accepter la bourse et de quitter l'Argentine, réactivant le conseil qu'il avait reçu en 1966 de partir dès l'obtention de son diplôme. Il fallait alors choisir entre Paris et Bologne ; c'est finalement Paris qui l'emporte : « Paris semblait plus intéressant que Bologne d'une part ; d'autre part, l'ambiance intellectuelle à Paris était plus importante qu'à Bologne, pour ce que je voulais faire. (...) Il y avait une plus forte attraction intellectuelle pour Paris, avec tous ces gens qui revenaient de Paris<sup>96</sup> ». Si W. Mignolo avait toutefois choisi Bologne, il aurait possédé l'avantage de comprendre l'italien, étant issu d'une famille d'immigrés italiennes, originaires du Piémont<sup>97</sup>, mais les pouvoirs d'attraction des deux villes n'étaient pas équivalents ; le soleil structuraliste, alors à son zénith, exerçait une fascination incomparable.

---

<sup>94</sup> Horacio TARCUS, « Le "Mai argentin". Des lectures de la Nouvelle gauche jusqu'au Cordobazo », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2009, vol. 2, n° 94, p. 91.

<sup>95</sup> À propos de H. Schmucler et notamment son importance dans l'importation du structuralisme en Argentine : E. GRISENDI et A. NOVELLO, « The Reception of Structuralism in Argentina (1960s–1970s) », art. cit., p. 75-77.

<sup>96</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 6 décembre 2021 [TO 2.16].

<sup>97</sup> « Entre 1870 et 1970, plus de trois millions d'Italiens et deux millions d'Espagnols sont entrés dans le pays. » (D.E. CELTON, « Plus d'un siècle d'immigration internationale en Argentine », art. cit., p. 155).

## *À l'ombre des jeunes crânes en fleur*

Lorsque W. Mignolo quitte l'Argentine, avec l'approbation de ses parents, c'est la première fois qu'il s'éloigne du pays. Il prend un vol qui fait escale à Rio de Janeiro et arrive un après-midi de juillet 1969 à Paris. À ce moment, R. Connell, qui vient de terminer son doctorat en science politique à l'Université de Sydney, prend l'avion pour Chicago, où elle passe une année comme postdoctorante au département de sociologie de l'Université de Chicago. À la même époque, un jeune garçon âgé d'à peine douze ans, né le 27 juillet 1957 dans un village près d'Otélé, en pays Bassa au Cameroun, contemplant le cimetière de Malandé, le bourg qu'il habite, situé au sud-ouest de la capitale Yaoundé (voir FIGURE 2.3) ; il s'interroge.

[S]ilencieusement, je me demandais comment pourrais-je jamais construire un discours sur ces sépultures, avec leurs traits si secs sous la faux du soleil, si évidents de leurs couleurs ocres, si drapées dans leur rouleau d'ombre qu'elles me rendaient déjà mélancolique, me remplissaient de tristesse comme si, déjà à cet âge, tout le passé était perdu, l'infini du ciel obstrué, et la fin du monde au coin, dans ce pays où, je le découvris plus tard, les hommes, les femmes et les choses et les gamins n'en font qu'à leur tête, vraiment<sup>98</sup> !

Dans une méditation autobiographique, écrite dans le sillage d'une réflexion à propos de M. Heidegger, la mort semble omniprésente. A. Mbembe – né Joseph-Augustin<sup>99</sup> – offre un récit quasiment hallucinatoire de son enfance et de son adolescence dans ces premières années d'indépendance camerounaise. Si nous avons vu que R. Connell et W. Mignolo ont fait l'expérience de la France sur trois modes (littéraire, linguistique et touristique), A. Mbembe en fait la connaissance sur un quatrième mode, que l'on pourrait nommer colonial.

---

<sup>98</sup> A. MBEMBE, « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », art. cit., p. 72.

<sup>99</sup> DIRVAL—SERVICE DES THESES EN SCIENCES HUMAINES, 20 190 048, *Dossier étudiant d'Achille Mbembe* [Carte d'étudiant 1984-1985], 1984.



FIGURE 2.3 *Emplacement de Malandé, lieu de naissance d'A. Mbembe*



Un traité signé en 1884 entre des représentants de l'Empire allemand et des chefs dualas attribue un important territoire du Golfe de Guinée à la protection de l'Empire allemand. Ce protectorat est intitulé Kamerun. Au sortir de la Grande Guerre, le Kamerun est d'abord placé sous la protection d'un mandat de la Société des Nations, avant que l'administration en soit confiée en partie à la France et en partie à la Grande-Bretagne<sup>100</sup>. Le 10 avril 1948 est fondé un mouvement politique autonome œuvrant à l'indépendance du pays : c'est l'« Union des Populations du Cameroun » (UPC), fruit des différentes organisations préexistantes<sup>101</sup>. En novembre 1948, Ruben Um Nyobè, « celui qui deviendra la figure la plus emblématique et presque légendaire du nationalisme camerounais<sup>102</sup> », est élu au secrétariat général de l'UPC. Sa vie s'achève une décennie plus tard, dans un contexte d'insurrection indépendantiste dans la région de la Sanaga-Maritime, assassiné le 13 septembre 1958 par les forces militaires françaises de plusieurs balles dans le dos<sup>103</sup>. La dépouille de R. Um Nyobè est alors profanée : le corps traîné par terre et dans la boue jusqu'à ce qu'il soit rendu méconnaissable, humilié symboliquement par Jacques Bidjoka, un chef milicien et, enfin, coulé dans le béton à Eséka, sans sépulture, sans rite.

Il s'agissait, au total, d'effacer Um de la mémoire des hommes en le renvoyant au chaos où il ne serait plus strictement personne. Lorsqu'en 1960 l'indépendance pour laquelle il avait milité et pour laquelle il fut tué échut finalement aux forces qui en avaient combattu le principe, l'État postcolonial veilla à ce qu'aucun dispositif de mémorisation ne rappelle ce mort<sup>104</sup>.

Ce traumatisme, nombre de camerounais·es l'ont ressenti plus ou moins directement dans leur chair, dans leur mémoire ; l'assassinat de R. Um Nyobè fonctionnant alors comme une synecdoque de l'histoire de la colonisation française au Cameroun.

Nombreux·ses sont les morts dus à la répression coloniale puis à celle du régime post-colonial. Entre 1955 et 1971, la Guerre du Cameroun a provoqué « la mort violente de plusieurs dizaines – voire plusieurs centaines – de milliers de personnes, presque

---

<sup>100</sup> A. MBEMBE, *La Naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960)*, op. cit., p. 17-18.

<sup>101</sup> Sur l'existence des différents mouvements et la fondation de l'UPC, ainsi que son organisation, voir Thomas DELTOMBE, Manuel DOMERGUE et Jacob TATSITSA, *Kamerun ! Une guerre cachée aux origines de la Françafrique 1948-1971*, Paris, La Découverte, 2011, p. 74-95.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 291.

<sup>104</sup> A. MBEMBE, *La Naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960)*, op. cit., p. 16.

uniquement des Camerounais<sup>105</sup> ». Des membres de la famille d'A. Mbembe ont ainsi été victimes de cette violence, en raison de leur engagement indépendantiste. C'est le cas de Pierre Yém Mback, adjoint de R. Um Nyobè et chef du secrétariat administratif du bureau des liaisons, qui fut un des deux hommes en compagnie desquels R. Um Nyobè fut assassiné le 13 septembre 1958<sup>106</sup>. P. Yém Mback était l'oncle d'A. Mbembe, ayant épousé sa tante, Martina Ngo Yébga. La mère de P. Yém Mback, Susana Ngo Yém intégra le foyer de sa bru après la mort de son fils pour lui prêter main-forte. A. Mbembe la considéra dès lors comme sa grand-mère.

C'est donc ma grand-mère qui, à travers ses chants de lamentations, me lança sur les traces d'un homme disparu, dont la mémoire, ensevelie sous les décombres des interdits et de la censure d'État, était, je le découvris plus tard, écrite, comme phonétiquement, par-devers un oubli officiel dont l'excédent de signification, manifeste, constituait à lui seul un aveu. Parce que, dans l'acte même d'oublier – fable officielle qui menaçait de le signer à jamais dans l'inexistence et de l'exiler dans le chaos de l'innommé –, quelque chose était resté d'Um. Dans l'inconscient de cette contrée d'Afrique que l'on nomma tardivement le Cameroun, son nom et le texte que constituait sa mort n'avaient pas disparu<sup>107</sup>.

Si A. Mbembe n'a pas connu le colonialisme français – excepté les dernières années de conflits, les plus brutales, et ses effets post-indépendance –, puisque le Cameroun est déclaré indépendant le 1<sup>er</sup> janvier 1960, il a vécu le régime colonial dans son histoire familiale, d'une certaine manière dans sa chair et très certainement dans sa mémoire. Comme il le dit : « Au chevet de l'État indépendant gît, par conséquent, le *crâne d'un parent mort*<sup>108</sup>. ». Le mode sur lequel A. Mbembe fait l'expérience de la France opère avant tout par la violence coloniale, physique et symbolique.

Né dans la foulée des indépendances, je suis donc, dans une large mesure, le produit du premier âge du postcolonialisme — de son enfance et de son adolescence. J'ai grandi en Afrique à l'ombre des nationalismes triomphants. À l'époque, la dette, l'ajustement structurel, le chômage de masse, la grande corruption et la grande criminalité, les rapines, voire les guerres de prédation ne faisaient guère partie de l'expérience ordinaire — ou du moins n'avaient-ils pas le même degré d'intensité qu'aujourd'hui<sup>109</sup>.

---

<sup>105</sup> T. DELTOMBE, M. DOMERGUE et J. TATSITSA, *Kamerun !*, op. cit., p. 641.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 291.

<sup>107</sup> Achille MBEMBE, *Sortir de la grande nuit : Essai sur l'Afrique décolonisée*, Nouvelle éd., Paris, La Découverte, 2013 [2010], p. 39.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 38 [souligné dans l'original].

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 36.

Durant l'adolescence, A. Mbembe navigue dans les tumultes d'une mémoire meurtrie, d'un monde marqué par la mort, omniprésente, mais aussi par l'invisible. Conjointement à l'administration coloniale française, les missions chrétiennes – catholiques et protestantes – étaient installées au Cameroun, notamment à Malandé<sup>110</sup>. Le christianisme, ses rites et ses croyances sont bien implantés, comme en témoigne le souvenir d'A. Mbembe des *Stabat Mater* chantés par les aînées du village. A. Mbembe met en lumière deux manières de faire l'expérience du dogme chrétien dans son enfance et son adolescence, l'érotisme et l'incompréhension.

Présentons successivement deux récits, qui occupent chacun dans le texte duquel ils sont issus, la même place.

Et surtout, que Dieu me pardonne, la statue de la Vierge, exotique, fraîche comme une rosée, sur le flanc gauche de l'église, le buste haut, le visage frais, la chevelure blonde, les jambes bien rassemblées, les yeux bleus, les seins semblables à des grappes qui pendent mais sans excès. Maintenant, je me souviens qu'elle se saisissait discrètement de nos yeux et s'emparait de nos pensées et de nos corps déjà violentés par le désir. La statue de la Vierge, exotique, assiégeait nos concupiscences encore à peine déflorées, leur imprimant de petites secousses, tout ce qu'il y avait d'innocent, de rare et d'étonnant pour les adolescents à la veille de la puberté que nous étions, alors que nos envies ne trouvaient pas un seul commencement effectif de réalisation, pas même dans la masturbation qui nous était alors inconnue, tandis que, par ailleurs, nous pouvions, déjà, à cet âge, sentir se dresser, discrètement faut-il le souligner, ces parties de nous-mêmes jusque-là socialement supposées inertes : comprenez l'érection. L'érection pour cause de statue de la Vierge<sup>111</sup> !

Je n'étais pas pieux. Mais, pendant longtemps, le crucifix ne cessa de m'intriguer. Je ne comprenais pas, en effet, pourquoi, alors que l'homme était cloué au bois, remué en profondeur par la peine, la soif, la souffrance et la fièvre, du moins je l'imagine, pourquoi le Christ ne bavait pas à la poupe, pourquoi le supplicié, soumis à cette monstrueuse torture, n'avait pas ses sens dérégés, pourquoi ne crevait-il pas dans son bondissement, ne s'affaissait-il pas, ne ruait-il pas dans la folie, pourquoi, au milieu de cette terreur extrême, n'avait-il pas les yeux exorbités et usés, pourquoi ne pleurait-il pas, pourquoi n'était-il pas méconnaissable et défiguré, pourquoi avait-il un visage si serein, au point de

---

<sup>110</sup> On trouve un ensemble de missions chrétiennes au Cameroun. La plus ancienne a été inaugurée par Joseph Merrick, un missionnaire baptiste jamaïcain, qui fonda plusieurs missions sur la côte sud-ouest du Cameroun en 1844 (Mark Dike DELANCEY, Rebecca NEH MBUH et Mark W. DELANCEY, *Historical Dictionary of the Republic of Cameroon*, 4<sup>e</sup> éd., Lanham & Toronto & Plymouth, The Scarecrow Press, Inc., 2010 [1974], p. 245). Au Nord dans la région Adamaoua, ce sont des missions protestantes qui se sont implantées : la « Mission Soudan », une mission luthérienne états-unienne, fondée le 10 octobre 1918 ; la « Mission norvégienne protestante », également de confession luthérienne, a été fondée en 1925 (*Ibid.*, p. 356). En pays bassa, au centre et sud du Cameroun, la « Mission presbytérienne américaine » s'est établie dès 1875 et il est supposé que son projet éducationnel a eu un effet dans le développement du mouvement nationaliste et de l'UPC (*Ibid.*, p. 36). Des missions catholiques allemandes ont été établies dès 1890 sous l'égide des missions pallottines, cependant que des missions catholiques françaises ont été établies dès le début des années 1920 (*Ibid.*, p. 93).

<sup>111</sup> A. MBEMBE, « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », art. cit., p. 73.

sourire, au point de dégager cette espèce de lueur magique qui donnait à sa couronne d'épines et à sa statue un air de sottise, et risquait de faire de sa mort et de son nom de vulgaires sobriquets<sup>112</sup> ?

Nous reviendrons plus tard sur la confrontation entre ces deux textes, écrits à presque vingt ans d'écart ; deux transcriptions d'un geste identique. Précisons toutefois que ces deux passages sont insérés exactement au même endroit dans les deux versions, précédés et suivis des mêmes lignes. La fascination qui se manifeste dans ces deux extraits prend source dans deux sentiments différents : l'érotisme, face à une représentation de la Vierge, effective – au sens où elle produit des effets – et une représentation du Christ, dont l'ineffectivité interroge. La relation qu'entretient A. Mbembe au christianisme est donc marquée par une certaine ambivalence. C'est la lecture, dans la bibliothèque de la mission dominicaine dont il suit l'enseignement, d'un livre en particulier qui va lui permettre de dépasser cette ambivalence en trouvant une définition adéquate du christianisme. L'ouvrage en question est *Théologie de la libération* de Gustavo Gutierrez<sup>113</sup>, un théologien péruvien.

Le Péruvien m'a aidé à repenser le christianisme comme mémoire et langage de l'insoumission, récit de l'affranchissement et rapport à un événement, peu importe qu'il fût symbolique, hyperbolique, mythique ou historique — la mort et la résurrection d'un homme né à Bethléem et crucifié au bois, sur le Golgotha, au terme d'un éprouvant calvaire, par la puissance publique. Il m'a aidé aussi à le concevoir comme un récit critique des potentats et des autorités, une poétique sociale, un songe subversif et un souvenir partisan, l'actuation d'un langage (propre et figuré) sur le sens de la vie. Mais, davantage encore, il me fit comprendre que l'au-delà de la mort mérite d'être pensé en soi, comme préalable à toute habitation du monde historique<sup>114</sup>.

Bien sûr, l'ensemble des informations que nous venons de mobiliser concernant l'enfance et le début de l'adolescence d'A. Mbembe constituent des récits *a posteriori*, parfois très stylisés. C'est en effet A. Mbembe qui choisit et rassemble les anecdotes, comme en atteste la transformation que subit le souvenir d'incompréhension entre ses deux versions. Ces récits constituent toutefois des renseignements sur la sensibilité d'A. Mbembe et sur quelques détails factuels, auxquels nous n'aurions autrement pas accès. A. Mbembe passe son adolescence à Malandé et reçoit l'éducation des frères

---

<sup>112</sup> A. MBEMBE, *Sortir de la grande nuit*, op. cit., p. 35.

<sup>113</sup> Gustavo GUTIERREZ, *Théologie de la libération : Perspectives*, traduit par François MALLEY, Bruxelles & Paris, Lumen Vitae & Office général du livre, 1974 [1972].

<sup>114</sup> A. MBEMBE, *Sortir de la grande nuit*, op. cit., p. 35.

dominicains de la mission locale. Nous verrons dans le prochain chapitre son entrée dans les études et son départ pour la France.

## *Les traces du passage des structures descendues dans la rue*

Lorsque W. Mignolo arrive à Paris, la France vit l'après-68, une période encore tumultueuse politiquement. En janvier, des lycées et universités sont occupés ; le président Charles de Gaulle annonce sa démission le 28 avril, au lendemain du référendum concernant la rénovation du Sénat et la régionalisation du territoire français, lors duquel le « non » l'emporte. Georges Pompidou est élu en juin. Le « Parti Socialiste » est créé pendant le Congrès d'Issy-les-Moulineaux de la « Section Française de l'Internationale Ouvrière »<sup>115</sup>. « Je suis arrivé à Paris en août 1969, juillet ou août, mais 69 pour sûr. Il y avait encore la fumée de 68, l'ambiance [en français dans le texte] était là<sup>116</sup>. ». En mai 1969, quelques semaines avant son départ, W. Mignolo assiste à des soulèvements étudiants et ouvriers à Córdoba : c'est l'épisode du *Cordobazo*. Pour reprendre la formule de Carmen Bernard, les agitations sont transportées « d'une rive à l'autre<sup>117</sup> ». De nombreux événements s'enchaînent en Argentine depuis le coup d'État de 1966 (manifestations dont la répression violente provoque de nombreuses victimes, mouvement des prêtres pour le tiers-monde, occupations étudiantes, etc.). Comme le souligne Horacio Tarkus :

C'est dans cette dernière ville [Córdoba] que toutes les traînées de poudre convergèrent pour exploser dans ce qui fut populairement baptisé le *Cordobazo* (le suffixe « azo » donne en espagnol l'idée de coup). Tous les éléments étaient réunis dans cette ville, centre universitaire et épice de la nouvelle industrialisation. Les forces convergèrent : un mouvement étudiant dont la tradition combative remonte à la Réforme universitaire de 1918, une nouvelle classe de travailleurs industriels et enfin des intellectuels critiques, dont les tendances représentaient un large spectre s'étendant du communisme orthodoxe à la nouvelle gauche<sup>118</sup>.

Le *Cordobazo* inaugure la séquence d'événements qui conduira à la destitution du dictateur militaire J. C. Onganía en 1970 et de manière plus générale à la période de troubles et de violente répression qui s'ensuivra<sup>119</sup>. De manière plus spécifique, le

---

<sup>115</sup> Michelle ZANCARINI-FOURNEL, « Chronologie France. 1962-1981 » dans Philippe ARTIERES et Michelle ZANCARINI-FOURNEL (éds.), 68. *Une histoire collective (1962-1981)*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2018 [2008], p. 796-797.

<sup>116</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 6 décembre 2021 [TO 2.17].

<sup>117</sup> C. BERNAND, « D'une rive à l'autre », art. cit.

<sup>118</sup> H. TARCUS, « Le "Mai argentin" », art. cit., p. 86.

<sup>119</sup> « Le *Cordobazo* marqua le début des troubles pour le retour de Perón et fut suivi, en mai 1970 d'un *Cordobazo* bis, le *Viborazo*, qui chassa du pouvoir le détesté général Onganía mais ouvrit la porte aux guérillas urbaines, aux courants divers, qui seront impitoyablement broyées [*sic*] à partir de 1974. » (C. BERNAND, « D'une rive à l'autre », art. cit., parag. 6).

mai 68 parisien et le *Cordobazo* marquent les esprits de nombreux·ses étudiant·es argentin·es. Comme l'indique Beatriz Sarlo, une critique culturelle argentine qui a vécu ces périodes, un troisième épisode laissa son empreinte sur ces mêmes esprits : la mort en 1967 de Ernesto « Che » Guevara, qui renvoie aussi indirectement à l'impact de la Révolution Cubaine de 1959 dans les mémoires de nombreux·ses sud-américain·es. Confrontons les souvenirs de B. Sarlo à celui de W. Mignolo.

Une autre strate de sens venait du côté de la Révolution cubaine, et surtout de ce qui commençait à s'appeler le « guévarisme ». Le Mai argentin eut lieu en 1969, un an après le français ; encore un an avant, en 1967, le Che était mort en commandant un mouvement guérillero. Ces deux dates encadrèrent le Mai français et le convertirent en un triptyque formé par la révolution paysanne et juvénile à Cuba, la révolution étudiante de France, l'insurrection ouvrière et étudiante du *Cordobazo*. Imaginairement, ces trois dates restaient unies par la jeunesse de ses protagonistes<sup>120</sup>.

J'avais décidé d'étudier la philosophie et la littérature, et donc j'étudiai la philosophie et la littérature. Les choses ont commencé à changer après la deuxième année, à cause de la Révolution Cubaine. Toutes mes lectures ont été réorientées dans une direction latino-américaine. La Révolution Cubaine, pour nombre d'entre nous, pour moi, nous a forcé à mettre de côté nos lectures lycéennes – je n'oublierai pas que j'ai Camus, Hemingway et Sartre – et de les ranger à ce moment. Nous avons commencé à lire de la littérature et à propos de l'histoire et la politique d'Amérique Latine et d'Argentine<sup>121</sup>.

La Révolution Cubaine essaime ses effets durant la décennie des années 1960 et amène W. Mignolo à réorienter son regard vers le continent qu'il habite et ses problématiques ; autrement dit, la Révolution Cubaine provoque un recentrement. Néanmoins, W. Mignolo semble toujours à contretemps de ces événements politiques : trop jeune en 1959 pour s'engager politiquement, parti trop tôt en 1969 pour pleinement s'investir dans le *Cordobazo* et les vicissitudes de la vie politique argentine par la suite, arrivé trop tard en France pour participer aux manifestations de mai-juin 1968.

À l'inverse, R. Connell s'engage dans les expériences politiques et les mouvements de jeunesse des années 1960, ce qui l'amène à réorienter ses études. En effet,

---

<sup>120</sup> Beatriz SARLO, « Mayo 68/mayo 98. Tríptico revolucionario », *La Nación*, 12 avr. 1998 citée par H. TARCUS, « Le “Mai argentin” », art. cit., p. 87.

<sup>121</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 6 décembre 2021 [TO 2.18].



elle avait obtenu une licence en histoire et en psychologie, mais n'était pas convaincue de continuer dans ces voies. Les années 1960 constituent une période de transition pour l'appareil d'éducation supérieure en Australie : pour répondre à l'augmentation des effectifs de bacheliers, une réorganisation a lieu qui conduit à la création de structures de formation technique (*colleges*) et une spécialisation des universités pour la recherche académique, limitant ainsi l'expansion du système universitaire<sup>122</sup> ; à l'image des réformes menées au Royaume-Uni<sup>123</sup>. Il n'est donc pas nécessaire d'obtenir un diplôme de master ou une maîtrise avant de s'inscrire en doctorat ; seule une année de préparation à la thèse est requise, sans que cette année débouche sur un quelconque diplôme. La réorientation est dans ce cas facilitée par un contexte de restructuration de l'enseignement supérieur. L'engagement militant de R. Connell au sein de la *New Left* la fait progressivement douter de poursuivre ses études historiques, redoutant une déconnexion pratique trop grande avec l'actualité politique. La rencontre avec Jean Martin, plus importante sociologue australienne de l'époque va décider R. Connell à bifurquer vers la sociologie.

Dans les années 1960, à la fin de ma licence, j'ai commencé à réfléchir à la suite. À cette époque, j'avais décidé que l'histoire était vraiment fascinante et charmante. J'avais écrit un bon mémoire, mais l'histoire qui nous était enseignée était très empiriciste. Elle était influencée par le modèle britannique, empiriciste et dirigé par la curiosité, elle n'allait nulle part où elle n'avait pas de conséquences pratiques et au milieu des années 1960 – vous savez, j'étais engagée politiquement à gauche – le mouvement étudiant croissait, j'avais participé à mes premières manifestations à Melbourne et donc je voulais faire quelque chose qui s'adresse à ce qui se passait alors dans le monde. J'avais rencontré ma première sociologue, qui était également la meilleure sociologue du pays, bien qu'elle n'eût pas de poste à l'époque. C'était Jean Martin<sup>124</sup>.

La sociologie a été institutionnalisée en Australie seulement dans la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Lorsque R. Connell décide de se réorienter vers la sociologie,

---

<sup>122</sup> « Le rapport de 1964-65 du Comité Martin recommandait la création de *colleges* d'éducation avancée comme alternative à l'expansion des universités. Martin et le rapport de son comité différenciaient les *colleges* des universités, du point de vue de leur fonction : des *colleges* orientés vers la formation pédagogique et vocationnelle d'une part, des universités orientées vers l'académisme et la recherche d'autre part. La substance de ce qui viendrait à être appelé le système binaire, suivant en cela le précédent anglais, repose dans cette doctrine. (...) Ce qui arriva en Australie a suivi de très près ce qui s'est fait en Grande-Bretagne concernant les universités et les instituts polytechniques. » (Vincent LYNN MEEK, « The Transformation of Australian Higher Education from Binary to Unitary System », *Higher Education*, 1991, vol. 21, n° 4, p. 466 [TO 2.19]).

<sup>123</sup> Christophe CHARLE et Jacques VERGER, *Histoire des universités : XII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012, p. 162-163.

<sup>124</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 31 janvier 2022 [TO 2.20].

l'Université australienne ne dispose que de deux lieux de formation : une chaire de sociologie fondée en 1959 à l'Université de Nouvelle-Galles du Sud à Sydney et un département de sociologie fondé en 1966 à l'Université de Monash à Melbourne<sup>125</sup>. Les années 1960 coïncident aussi avec le passage de l'Australie comme réservoir de données à productrice de théorie. L'Australie, en tant qu'ancienne colonie, avait été reléguée par les autorités scientifiques coloniales au rang d'espace de collecte d'informations ; une répartition assez commune dans les différents empires coloniaux<sup>126</sup>. Insatisfaite par les options offertes par ces deux formations, R. Connell entreprend d'intégrer le département d'études de l'administration de l'Université de Sydney, exploiter le flou disciplinaire et se réorienter progressivement vers la sociologie.

Ce que j'ai fait c'est d'aller [cherche ses mots] au département d'études de l'administration à l'Université de Sydney, parce que j'avais été formée à la statistique durant ma formation en psychologie et que j'étais intéressée par l'opinion publique, je pouvais obtenir un diplôme dans les études de l'opinion publique. (...) Le sujet est passé de l'étude de l'opinion publique australienne à, ce que je considérais être une question préalable : comment se forme l'opinion publique politique ? Ça m'a reconduit à la psychologie cognitive, à mon travail sur [Jean] Piaget. J'ai commencé par combiner ça avec la littérature américaine sur la socialisation politique, un nouveau sujet dans la science politique états-unienne. J'ai fabriqué un projet qui combinait la psychologie développementale, les études sur l'opinion publique et c'était mon doctorat<sup>127</sup>.

Durant ses études et au moment de sa réorientation, R. Connell pouvait bénéficier des conseils et de l'expérience des membres de sa famille, en particulier de son père. Les parcours et intérêts de R. Connell étaient, jusqu'à la thèse, très proches de ceux de son père : « Il était très versé en psychologie, lui aussi avait lu Freud, il avait rencontré Piaget, il connaissait le professeur de psychologie à Melbourne, savait que c'était un personnage intéressant et que je trouverais le programme intéressant, ce qui a été le cas<sup>128</sup>. ». La trajectoire de R. Connell incarne d'une certaine manière la recomposition de la science sociale anglophone : la fragmentation de l'hégémonie de l'histoire et la progressive

---

<sup>125</sup> Helen MARSHALL et al., *Teaching Sociology in Australia. A Report to the Australian Learning and Teaching Council*, Sydney, Australian Learning & Teaching Council, 2009, p. 11.

<sup>126</sup> Sur la périphérie et les colonies comme réservoir à données et la métropole comme productrice de données, on peut consulter S.F. Alatas, « Academic Dependency and the Global Division of Labour in the Social Sciences », art. cit. Sur cette problématique spécifique à la sociologie australienne on peut consulter Raewyn CONNELL, « Australia and World Sociology » dans John GERMOV et Tara Renae MCGEE (éds.), *Histories of Australian Sociology*, Melbourne, Melbourne University Press, 2005, p. 3-27 & Raewyn CONNELL, « Setting sail: The making of sociology in Australia, 1955-75 », *Journal of Sociology*, 2014, vol. 51, n° 2, p. 354-369.

<sup>127</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 31 janvier 2022 [TO 2.21].

<sup>128</sup> *Ibid.* [TO 2.22].

émergence de la sociologie. Celle-ci, en pleine institutionnalisation, offre donc un certain nombre d'opportunités et une plus grande tolérance à la politisation, sans mentionner sa dimension pratique peut-être plus évidente<sup>129</sup>. En bénéficiant d'une bourse fédérale, R. Connell n'est pas dans l'obligation de travailler à côté de ses études pour les financer, ce qui en retour libère davantage de temps pour l'activité militante. C'est également dans ces manifestations qu'elle rencontre Pam Benton, avec qui elle partagera sa vie 29 ans durant et avec qui elle aura un enfant, Kylie. P. Benton est décédée en 1999 d'un cancer.

À la complétion de sa thèse en 1969, R. Connell est décidée à poursuivre une carrière académique en sociologie, mais les programmes existants en Australie ne la convainquent pas. Elle envisage d'aller à l'étranger, en l'occurrence les États-Unis d'Amérique, centre de l'espace anglophone de la science sociale. Dans le propos qui suit, on retrouve l'importance des ressources qu'elle peut mobiliser chez son père.

---

<sup>129</sup> Les années 1960 et 1970 correspondent à une période de fragmentation des différentes disciplines des sciences sociales, qui s'explique en partie par un changement de système de financement, provoqué par une multiplication des sources de financement : « Le passage du premier système, caractérisé par la prééminence de plusieurs fondations privées, le "Social Science Research Council", et une variété d'agence de recherche militaire, au second système, centré autour de la "National Science Foundation" et les "National Health Institutes", s'est révélé particulièrement significatif parce qu'il a marqué le changement d'entreprises de recherche interdisciplinaire après la Seconde Guerre mondiale à des orientations plus spécialisées qui caractérisaient les disciplines en sciences sociales du début des années 1970. » (Roger E. BACKHOUSE et Philippe FONTAINE, « Introduction » dans Roger E. BACKHOUSE et Philippe FONTAINE (éds.), *The History of the Social Sciences since 1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 10 [TO 2.23]). J. Platt remarque que la « sociologie n'a pas toujours possédé une identité clairement distincte de celles d'autres sciences sociales » (Jennifer PLATT, « Sociology » dans Roger E. BACKHOUSE et Philippe FONTAINE (éds.), *The History of the Social Sciences since 1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p.102 [TO 2.24]) et qu'elle connaît de profonds bouleversements au cours du 20<sup>e</sup> siècle, passant d'une conception suivant laquelle elle opérait une liaison entre les différentes sciences sociales par un geste théorique à une conception d'après laquelle elle était en mesure de collecter des données et de fonder une identité propre. C'est en partie l'expansion des effectifs universitaires qui expliquent, selon elle, ce bouleversement, « [puisqu'é]tant donnés de tels taux de croissance [des différents systèmes d'enseignement supérieur] il était inévitable, au moins en dehors des États-Unis d'Amérique, que nombre des nouveaux employés recrutés disposaient de qualifications dans d'autres champs, commençaient à enseigner avec seulement une licence, ou acquéraient des compétences clés à l'étranger ; la transmission de traditions préexistantes, là où il y en avait, était donc interrompue. » (*Ibid.*, p. 105 [TO 2.25]). Un enjeu majeur consiste désormais de trouver un récit dans lequel unifier ces mouvements distincts qui ont affecté la sociologie d'un point de vue mondial. Aux récits centrés sur l'américanisation ou la globalisation de la sociologie, J. Platt ajoute celui articulé par la fragmentation de la discipline, tout en précisant que ces récits se complètent, si ce n'est qu'ils se superposent partiellement. « Tandis que la sociologie se développait, d'aucuns qui avaient travaillé en théories des organisations et en sociologie de l'industrie avaient intégré des écoles de commerce ; les postes pour des sociologues dans des environnements médicaux ont augmenté ; les études sur les femmes sont devenues un champ interdisciplinaire autonome ; les études sociolégales et les *media studies* et/ou *cultural studies* sont devenues des départements séparés, non plus seulement des options au sein de la sociologie. Simultanément, certains usages d'idées issues d'autres disciplines établies, telles que l'économie ou la biologie, sont devenues pertinentes, cependant que les frontières avec la politique et le travail social n'ont jamais été clairement établies, et la recherche sociale commerciale a ses propres traditions et associations. » (*Ibid.*, p. 128-129 [TO 2.26]). Cette fragmentation, dans un contexte de forte expansion permettait des passages d'une discipline à une autre et offrait également un certain potentiel à la politisation de la recherche et à l'engagement politique des chercheurs.

J'avais donc besoin de trouver un bon programme en sociologie. Je pensais qu'il n'y en avait pas à cette époque en Australie. Je suis partie — et ici, mon père a été une source d'information très utile, parce qu'il avait étudié et enseigné aux États-Unis d'Amérique dans les années 1950 et qu'il avait gardé ses liens là-bas : il y avait de nouveau enseigné en 1959. Il connaissait plutôt bien ce qu'il s'y faisait en sciences sociales, donc je lui ai simplement demandé : « Les États-Unis d'Amérique sont le centre mondial de ce que l'on nomme la sociologie, dis-moi quels en sont les six meilleurs départements de sociologie ? » et il pouvait me le dire. (...) Il m'a dit ce qu'il considérait être la meilleure demi-douzaine. J'y aurais peut-être ajouté un ou deux noms. J'ai alors écrit à chacun de ces départements en disant : « Je veux venir pour un an comme postdoc, est-ce que vous me prenez ? ». Chicago m'a répondu : « Oui. » Donc c'est là que je suis partie. (...) Pour une sociologue intéressée par l'histoire, Chicago [cherche ses mots] était évidemment là où la part la plus intéressante de l'histoire de la sociologie états-unienne avait eu lieu<sup>130</sup>.

R. Connell utilise alors l'héritage qu'elle a fait de sa tante, environ cinq mille dollars<sup>131</sup>, pour payer les billets aller et retour, pour elle et P. Benton. L'argent ne suffit pas pour couvrir les frais de vie sur place et P. Benton est obligée d'exercer une activité rémunérée pour soutenir le couple. Pour contourner l'absence de visa professionnel, elle trouve un emploi en ambassade britannique. Par ailleurs, les contenus des cours qu'a suivis R. Connell la déçoivent. Le séjour constitue toutefois l'occasion d'approfondir son engagement politique, mais aussi son engagement sociologique, en fréquentant notamment la bibliothèque de l'Université de Chicago, réputée pour sa grande qualité et la richesse de ses fonds. R. Connell résume ainsi son année passée à Chicago :

---

<sup>130</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 31 janvier 2022 [TO 2.27].

<sup>131</sup> Selon le « CPI Inflation Calculator », 5 000 dollars états-unis de 1969 équivalraient à 40 601,09 dollars états-unis en 2022 (<https://www.in2013dollars.com/us/inflation/1969?amount=5000> [consulté le 23 novembre 2022]). Il n'est toutefois pas sûr que R. Connell fait ici référence à des dollars états-unis, mais peut-être à des dollars australiens. Dans ce cas, et toujours d'après le « CPI Inflation Calculator », 5 000 dollars australiens de 1969 équivalraient à 67 429,58 dollars australiens en 2022 (<https://www.in2013dollars.com/australia/inflation/1969?amount=5000> [consulté le 23 novembre 2022]). En 1969, aux États-Unis d'Amérique, le salaire médian d'un homme qui travaillait à plein temps — soit au moins trente-cinq heures hebdomadaires — entre quarante et quarante-neuf semaines par an s'élevait à 6 690 dollars états-unis et à 8 670 dollars états-unis pour un homme travaillant à plein temps pendant toute l'année — soit les 52 semaines. Le salaire médian d'une femme qui travaillait à plein-temps entre quarante et quarante-neuf semaines par an correspondait à 3 800 dollars états-unis, cependant que le salaire médian d'une femme travaillant à plein temps pendant toute l'année — soit les 52 semaines — s'élevait à 5 080 dollars états-unis. 5 000 dollars états-unis en 1969 représentaient un peu moins du salaire annuel médian d'un ouvrier agricole (6 024 \$) et un tout petit moins du salaire annuel médian d'une employée de bureau (5 161 \$) (U.S. BUREAU OF THE CENSUS, *Income in 1969 of Families and Persons in the United States*, Washington, D.C., U.S. Government Printing Office, 1970, p. 3-4). En mars 1969, le salaire médian hebdomadaire en Australie était de 67,2 dollars australiens, environ 3 494,4 dollars australiens à l'année (COMMONWEALTH BUREAU OF STATISTICS AND STATISTICS, *Average Weekly Earnings. March Quarter 1969*, Canberra, Australian Bureau of Statistics, 1969, p. 1). Par ailleurs, en 1970, le loyer mensuel médian brut — c'est-à-dire toutes charges comprises — en Illinois, l'état auquel appartient Chicago, avoisinait 124 dollars états-unis de 1970, c'est-à-dire non ajustés (UNITED STATES CENSUS BUREAU, « Historical Census of Housing Tables: Gross Rents », <https://www.census.gov/data/tables/time-series/dec/coh-grossrents.html> [consulté le 16 mars 2023]).

J'ai principalement socialisé et comploté avec les étudiants et passé énormément de temps dans la merveilleuse bibliothèque de sociologie que possède l'Université de Chicago. C'est probablement – à cette époque et partout – la meilleure bibliothèque de sociologie du monde. Vous savez, j'avais le champ libre pendant un an. Qu'est-ce qui pouvait mal se passer ? Je me suis fait une éducation sociologique cette année et j'ai traîné avec les étudiants. Nous avons marché après la fusillade de l'Université d'état de Kent<sup>132</sup>, nous sommes allés à Washington D.C. en Volkswagen et avons goûté la politique états-unienne. C'était mon année à Chicago<sup>133</sup>.

Dans cet extrait affleurent l'esthétique et l'ambiance contestataire des mouvements étudiants états-uniens. Le mouvement *hippie* est déjà mort lors de l'arrivée de R. Connell à Chicago, mais son héritage esthétique est encore répandu — le bus Volkswagen, un des symboles du mouvement hippie. La contestation étudiante – bien plus large que le mouvement *hippie*, et ne s'y réduisant en aucun cas<sup>134</sup>, notamment parce que celui-ci était principalement blanc et hostile aux homosexuel·les<sup>135</sup> – demeure toutefois bien présente et active, R. Connell s'inscrivant en plein dedans et y retrouvant sûrement les valeurs de la *New Left*.

Pendant son séjour à Chicago, R. Connell se voit offrir un poste à l'Université de Sydney, au sein du département dans lequel elle avait effectué son doctorat. C'est alors l'occasion de soutenir P. Benton, financièrement, pour qu'elle termine à son tour ses études. C'est aussi ainsi que R. Connell décrit son entrée en carrière.

[D]urant l'année on m'a offert un poste à l'Université de Sydney, au sein du département dans lequel j'avais eu mon doctorat. J'ai réfléchi : « Qui pourrait refuser un poste à occuper dès que je sors de l'avion ? ». J'ai donc accepté et soutenu Pam dans ses études, grâce à ce poste. Au bout de deux ans, elle était diplômée. Je m'étais brouillée avec le chef du département dans lequel j'étais à l'Université de Sydney, le département d'études de la démocratie. Je cherchais un autre poste et j'en ai trouvé un à l'Université Flinders. Nous avons quitté

---

<sup>132</sup> Le 4 mai 1970, la Garde nationale de l'Ohio fait feu à soixante-sept reprises en l'espace de treize secondes sur des manifestant·es venu·es contester l'annonce d'une opération militaire états-unienne au Cambodge. Les tirs ont fait quatre mort·es et neuf blessé·es.

<sup>133</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 31 janvier 2022 [TO 2.28].

<sup>134</sup> « Puisque le terme “hippies” était utilisé sans problème à cette époque par les médias généralistes, il est possible de considérer les “hippies” comme une devinette idéologique portée temporairement par certains membres de la contre-culture, mais ensuite abandonnée dès 1968-69, après quoi le terme a persisté comme un signifiant assertorique pour désigner un style, une mode, une attitude, ou un style de vie. » (Peter BRAUNSTEIN et Michael William DOYLE, « Introduction: Historicizing the American Counterculture of the 1960s and '70s » dans Peter BRAUNSTEIN et Michael William DOYLE (éds.), *Imagine Nation. The American Counterculture of the 1960s and '70s*, New York & Londres, Routledge, 2002, p. 11 [TO 2.29]). C'est donc une version dépolitisée d'un mouvement qui ne portait déjà pas beaucoup de revendications politiques qui subsiste dans l'appellation « hippie ».

<sup>135</sup> Christopher GAIR, *The American Counterculture*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2007, p. 140.

Sydney pour Adélaïde. C'est ainsi, dans les faits, qu'a démarré ma carrière en sociologie [en 1974]<sup>136</sup>.

---

<sup>136</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 31 janvier 2022 [TO 2.30].

## *Accumuler du capital culturel international dès l'adolescence*

Jusqu'à son entrée en carrière, R. Connell a pu bénéficier d'un ensemble de ressources matérielles, mais aussi symboliques, qui l'ont aidée à naviguer dans le système universitaire et intellectuel anglophone. Elle était en mesure d'identifier les départements les plus à même de lui offrir la liberté de recherche et d'intégrer une discipline en pleine institutionnalisation, dans un contexte de restructuration de l'appareil d'enseignement supérieur, du point de vue national, ainsi que mondial. Par les connaissances de son père, elle pouvait cibler des compétences à acquérir, mais également des organisations d'élite qu'elle pouvait rejoindre. Une épargne suffisante et le soutien de sa compagne lui ont permis de tirer le maximum de son année à Chicago. R. Connell a accumulé un certain nombre de capitaux, qu'elle a pu mobiliser dans sa carrière. En particulier un capital économique et un capital culturel, auxquels on peut ajouter un capital international<sup>137</sup>. Leonora Dugonjic-Rodwin a par exemple montré par l'étude de l'option internationale au baccalauréat français comment un système d'enseignement transnational s'est développé depuis 1968, producteur d'une élite transnationale propriétaire d'un *ethos international* qui s'appuie sur « la croyance véhiculée par ses institutions [caractérisée] par un élitisme qui ne peut se comprendre que par l'affirmation du principe de distinction qui le porte : l'international est supérieur au national<sup>138</sup> ».

Si R. Connell n'a pas bénéficié *stricto sensu* d'une éducation transnationale institutionnalisée, elle possède, grâce aux différentes ressources familiales un capital international, et ce dès son plus jeune âge. Anne-Catherine Wagner définit le capital culturel international, en se référant à P. Bourdieu et ses trois états du capital culturel :

Sous sa forme incorporée, il se réfère à un habitus cosmopolite, une attirance pour les autres cultures et une aisance dans les relations avec les étrangers. Sous sa forme objectivée, il renvoie à tous les supports matériels d'acquisition de ces compétences linguistiques (la résidence de famille dans un autre pays, les séjours

---

<sup>137</sup> Anne Catherine WAGNER, *La mondialisation des classes sociales*, Paris, La Découverte, 2020.

<sup>138</sup> Leonora DUGONJIC-RODWIN, *Le privilège d'une éducation transnationale : Sociologie historique du baccalauréat international*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2022, p. 303. Précisons que l'auteur a lui-même bénéficié d'une éducation transnationale, spécifiquement celle qu'étudie L. Dugonjic-Rodwin, et ce de la maternelle à la terminale, aux « Sections Internationales de Sèvres ». Cette expérience a par ailleurs servi de facteur de proximité avec un enquêté, ayant également suivi un cursus des « Sections Internationales », quoiqu'à une époque plus ancienne et dans un autre lycée (celui de Saint-Germain-en-Laye) (Entretien de l'auteur avec P. FARGES, fait par Zoom le 3 mai 2021).

à l'étranger, etc.). Il existe enfin sous une forme institutionnalisée, par le biais des diplômes et de titres scolaires attestant de compétences internationales<sup>139</sup>.

R. Connell a voyagé dès son plus jeune âge, résidé à l'étranger durant son enfance, appris plusieurs langues étrangères, bénéficié d'une connaissance de la structure du champ académique anglophone, séjourné à l'étranger dans une prestigieuse institution de recherche, etc. Elle est par ailleurs diplômée des meilleures universités nationales et dispose par conséquent d'un capital international et d'un capital national, lesquelles articulations produisent des effets. Comme le précise A.-C. Wagner, « [c]e sont ceux qui possèdent au plus haut niveau la culture dominante de leur pays qui sont les mieux placés pour donner une forme internationale à leurs capitaux<sup>140</sup> ».

Ce capital culturel international s'incarne également dans les références que mobilise R. Connell dans ses premiers travaux. Ce sont ici les renvois à des recherches de langue française qui nous intéressent spécifiquement.

La recherche doctorale de R. Connell, soutenue en 1969 et intitulée *The Child's Construction of Politics*<sup>141</sup>, portait sur l'étude de la socialisation politique des enfants et des jeunes adolescent·es. Ses premiers textes publiés concernent cette thématique. Il s'agit notamment d'enquêter à propos de la conscience de classe des enfants<sup>142</sup> ; celle-ci désigne deux éléments :

(a) l'interprétation de la structure de classe : un ensemble de croyances relatives aux fondements des inégalités sociales, la distribution des richesses et d'autres avantages, aux principaux clivages et couches, et (b) les attitudes à l'égard de la structure de classes : attitudes à l'égard de l'inégalité en général et des couches particulières, perception et ressenti de la propre position, idées à propos de l'action politique, etc.<sup>143</sup>

Cette conscience de classe, objet d'étude de la socialisation politique, est comparée à celle des parents des enfants interrogés<sup>144</sup>. Lorsque les opinions du parent et de l'enfant coïncident, on observe une correspondance de *paire* ; lorsque la structure de la distribution des jugements se répète d'une génération à l'autre, indépendamment du

---

<sup>139</sup> A.C. WAGNER, *La mondialisation des classes sociales*, op. cit., p. 50.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>141</sup> Une version de la thèse a été publiée en 1971 : R. CONNELL, *The Child's Construction of Politics*, op. cit.

<sup>142</sup> Raewyn CONNELL, « Class Consciousness in Childhood », *The Australian and New Zealand Journal of Sociology*, 1970, vol. 6, n° 2, p. 87-99.

<sup>143</sup> R. CONNELL, *The Child's Construction of Politics*, op. cit., p. 87 [TO 2.31].

<sup>144</sup> Raewyn CONNELL, « Political Socialization in the American Family: The Evidence Re-Examined », *The Public Opinion Quarterly*, 1972, vol. 36, n° 3, p. 323-333.



positionnement de l'enfant en comparaison à celui de son parent, on peut qualifier cette situation de correspondance de *groupe*.

R. Connell spécialise ses travaux sur les adolescent·es de Sydney, ayant participé au « Sydney Adolescent Research Project »<sup>145</sup>. Elle interroge les attitudes des adolescent·es à l'égard des populations immigrées et souligne comment les garçons expriment de manière générale une plus forte hostilité, que les filles, à l'égard des populations immigrées<sup>146</sup> ; elle étudie également les opinions politiques et sociales de ces mêmes adolescent·es et met en lumière la manière dont les plus âgé·es d'entre eux·elles s'informent davantage et mieux, et affichent une plus grande radicalité<sup>147</sup>. Remarquons ici, comment R. Connell mobilise déjà le concept d'hégémonie culturelle :

Donc, si l'on voit que l'opinion se polarisait sur certains thèmes, un consensus apparaît ailleurs. Sur ces sujets, la grande majorité des adolescents opte pour une voie moyenne, vague et sans émotion. Il semble que d'une certaine façon – bien que cette façon demeure obscure – un sens est transmis de ce qu'est une opinion acceptable, modérée ; et un dégoût est créé pour ce qui ne l'est pas. *Le mécanisme de l'hégémonie culturelle* opère clairement à un jeune âge<sup>148</sup>.

Nous insistons sur ce point, puisque le concept de « masculinité hégémonique<sup>149</sup> », sur lequel nous reviendrons plus tard, constitue probablement la notion à laquelle le nom de R. Connell est le plus souvent associé. L'idée plus générale d'« hégémonie » occupe dans l'architecture interne de l'œuvre de R. Connell une position particulière, comme l'avait déjà mis en lumière Demetrakis Demetriou, dans son analyse des travaux de R. Connell<sup>150</sup>. Elle est elle-même consciente à quel point l'« hégémonie » innerve ses écrits. Voici le souvenir qu'elle a de sa prise de connaissance du concept :

Ce que j'en reconstruis a sûrement été refaçonné [rires] par des événements postérieurs. Je veux dire, on parle des années 1960, ça remonte à loin. Si je devais

---

<sup>145</sup> Les principaux résultats de cette enquête ont été publiés dans William F. CONNELL et al., *12 To 20: Studies of City Youth*, Sydney, Hicks Smiths & Sons, 1975.

<sup>146</sup> R. CONNELL, « Attitudes toward Migrants among Sydney Teenagers », art. cit.

<sup>147</sup> Raewyn CONNELL, « Patterns of Social and Political Opinion among Sydney Youth », *Australian Journal of Politics and History*, 1974, vol. 20, n° 2, p. 176-185.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 184 [TO 2.32].

<sup>149</sup> T. CARRIGAN, R. CONNELL et J. LEE, « Toward a new sociology of masculinity », art. cit.

<sup>150</sup> Demetrakis Z. DEMETRIOU, *Adventures of a Diasporic Intellectual: R. W. Connell, from social class to the synthetic turn in gender analysis*, Thèse de doctorat en Philosophie sous la direction de Jan LARBALESTIER et Bettina CASS, University of Sydney, Sydney, 2005. Nous nous permettons de renvoyer au travail de D. Demetriou concernant l'interprétation, l'exégèse et l'analyse proprement théorique de l'œuvre de R. Connell, pour les écrits allant jusqu'au début des années 2000. Le·a lecteur·rice francophone trouvera quelques éléments abordés dans cette thèse ici : D. Z. DEMETRIOU, « La masculinité hégémonique », art. cit.

examiner mes propres écrits de l'époque, peut-être auraient-ils quelque chose de différent à dire. Aussi loin que je me souviens, la raison pour laquelle je m'y intéressais était pratico-politique. À cette époque, malgré un rapide processus de modernisation, d'expansion de l'enseignement supérieur et ainsi de suite en Australie, nous étions quand même gouvernés par un régime conservateur et vieux jeu, qui n'avait cessé de remporter les élections pendant vingt-trois années consécutives. Je veux dire, c'était assez remarquable. Rien de comparable à l'histoire de France à cette époque. J'étais curieuse du pourquoi : pourquoi ce régime anachronique, raciste et anti-populaire revenait-il sans cesse au pouvoir ? J'imagine que c'est à ce moment que j'ai commencé à réfléchir sérieusement aux questions d'hégémonie. J'avais sans doute croisé le concept dans des débats au sein de magazines de gauche [cherche ses mots] australiens, écrits par des gens qui avaient lu Antonio Gramsci. [cherche ses mots] Je lisais également des travaux – qui normalement ne sont pas considérés comme travaillant la même problématique, mais que j'ai interprétés ainsi – de Herbert Marcuse, en particulier à propos de la relation entre psychanalyse et sexualité d'une part, et entre pouvoir et domination sociale de l'autre. Il y avait toute une littérature à ce sujet dans les années 1950 et 1960, dont une partie avait circulé au sein de la *New Left*<sup>151</sup>.

R. Connell avait en effet été active politiquement depuis le début des années 1960, dans un contexte mondial de soulèvements, principalement initiés par la jeunesse. Anthony Crézégut a insisté sur la globalisation de la référence à Gramsci dans les années 1960<sup>152</sup>, en particulier dans les sphères militantes britanniques et la *New Left*<sup>153</sup>. C'est surtout au sein de la *New Left* que R. Connell avait été active dès le milieu des années 1960.

*New Left* est un terme polysémique par lequel on désigne dans son acception la plus large le « mouvement des mouvements<sup>154</sup> » de contestation qui se développèrent dès les années 1950 aux États-Unis d'Amérique, et dans son acception la plus restreinte « les jeunes blancs dans la “Students for a Democratic Society”<sup>155</sup> ». L'expression nomme aussi le groupe d'intellectuel·les Britanniques d'obédience marxiste qui se sont regroupé·es autour de la *New Left Review*, fondée en 1960, et parmi lesquel·les on trouve Perry Anderson, S. Hall, Richard Hoggart, Edward P. Thompson ou encore Raymond Williams<sup>156</sup>. De manière générale, la formule évoque le renouveau politique et intellectuel

---

<sup>151</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 4 février 2022 [TO 2.33].

<sup>152</sup> Anthony CREZEGUT, *Inventer Gramsci au XXe siècle : Décomposition d'une intelligence française au prisme italien*, Thèse de doctorat en Histoire sous la direction de Marc LAZAR, Institut d'Études Politiques de Paris, Paris, 2020, p. 678 *sqq.*

<sup>153</sup> David FORGACS, « Gramsci and Marxism in Britain », *New Left Review*, 1989, n° 176, p. 70-88 ; Madeleine DAVIS, « The Origins of the British New Left » dans Martin KLIMKE et Joachim SCHARLOTH (éds.), *1968 in Europe*, New York, Palgrave Macmillan, 2008, p. 45-56.

<sup>154</sup> VAN GOSSE, *Rethinking the New Left. An Interpretative History*, New York, Palgrave Macmillan, 2005, p. 2 [TO 2.34]

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 5 [TO 2.35].

<sup>156</sup> Armand MATTELART et Érik NEVEU, *Introduction aux Cultural Studies*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2018 [2003], p. 22-26.

qui est amorcé à gauche à partir des années 1950 et dont les incarnations les plus puissantes opèrent aux États-Unis d'Amérique : le mouvement étudiant, le mouvement contre la guerre du Vietnam, les mouvements pour les droits civiques et plus généralement en défense des Noir·es, les mouvements féministes, etc. C'est en référence à la situation particulière états-unienne que R. Connell semble mobiliser le vocable.

Quand je suis arrivée à Sydney pour commencer mes études de maîtrise, à l'Université de Sydney – c'était au début de 1966 – le mouvement étudiant commençait à s'étendre et s'intensifier, globalement. À ce moment, cela arrivait en Australie. Notre gouvernement était [cherche ses mots] impliqué dans la guerre états-unienne au Vietnam. C'était vraiment formateur pour la *New Left* en Australie. C'était la priorité politique numéro une pour la *New Left* en Australie, autant qu'aux États-Unis d'Amérique, bien que nous fussions seulement un acteur marginal, nous avons des troupes déployées au Vietnam, faisant ce que les états-unisens faisaient. Dès le début de mes études de maîtrise j'étais plutôt impliquée dans des activités antiguerre, puis dans des tentatives de réformer les universités, qui était également un débat important pour la *New Left* en Australie<sup>157</sup>.

R. Connell a par exemple cofondé et participé à la « Free University » de Sydney, une tentative d'éducation populaire et antiautoritaire, menée pendant quelques semestres par des étudiant·es. La « Free University » était un projet d'éducation radicale mis en place par plusieurs étudiant·es de l'Université de Sydney, à partir de 1967, et auquel participèrent quelques professeur·es titulaires. L'expérience était inspirée par les communautés éducatives qui se développaient à la même époque aux États-Unis d'Amérique.

Son manifeste – signé par Rowan Cahill, R. Connell, Brian Freeman, Terry Irving et Bob Scribner – est publié en 1967 dans *Honi Soit*, qui est le journal étudiant de l'Université de Sydney. Les auteur·rices y défendent une vision égalitaire et interdisciplinaire de la recherche académique et une conception de l'éducation selon laquelle la créativité des étudiant·es doit être encouragée.

L'idée de la « Free University » est la suivante : elle est libre en esprit, mais payante — elle ne recevra ni subvention gouvernementale ni frais de scolarité. Elle ne délivre pas de diplômes et n'accorde pas de postes. C'est un petit groupe d'étudiants et d'enseignants qui se réunissent en dehors du système universitaire établi, parce qu'ils considèrent ce système comme inadéquat. Elle assume les principales activités d'une université – recherche avancée et enseignement avancé en rapport avec la recherche menée – mais étend ses intérêts à des

---

<sup>157</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 4 février 2022 [TO 2.36].

problématiques et thèmes exclus des cours universitaires classiques. Elle est basée sur la coopération au lieu de la compétition ; elle abat la répartition formelle entre étudiants et enseignants, entre inférieur et supérieur ; et expérimente des méthodes d'enseignement. En somme, c'est l'enthousiasme de ses membres qui la fait tenir — ou succomber<sup>158</sup>.

L'expérience ne durera que quelques années – jusqu'en 1972 précisément – mais connaîtra de nombreuses difficultés dès 1968 : désaffectation étudiante, difficultés financières, etc. Les fondateur·rices ne seront d'ailleurs plus présent·es à partir de 1969 — l'année du départ de R. Connell pour Chicago. Le principal obstacle au maintien de la « Free University » fut la question du local : il était impossible d'acheter un bien immobilier et la location posait trop de difficultés pratiques<sup>159</sup>. R. Connell vit donc une intense socialisation politique au cours des années 1960 qui se traduit notamment dans le choix de ses sujets d'étude, comme nous l'avons vu précédemment.

Si dans ces premiers travaux, la référence à des études francophones se limite surtout à une référence aux recherches du psychologue suisse Jean Piaget, c'est à partir du milieu des années 1970 que R. Connell confronte de manière approfondie les œuvres de certains des principaux·les penseur·ses français·es de l'époque. C'est, de la même manière que le concept d'hégémonie, des raisons politico-pratiques qui vont décider R. Connell à privilégier certain·es auteur·rices et sujets.

R. Connell cite par exemple Étienne Balibar, Raymond Boudon, C. Lévi-Strauss, Emmanuel Terray ou encore J. Piaget dans un texte de 1977<sup>160</sup>, mais c'est à Louis Althusser et sa théorie de la classe qu'elle consacre tout un article critique en 1979<sup>161</sup>. L'intention politico-pratique est explicite :

---

<sup>158</sup> Rowan J. CAHILL et al., « The Lost Ideal » [1967], *Honi Soit*, 22 oct. 2020 [En ligne] (<https://honisoit.com/2020/10/the-lost-ideal/> [consulté le 23 novembre 2022]) [TO 2. 37].

<sup>159</sup> Nina DILLON BRITTON, « The Free University: A people's history », *Honi Soit*, 26 oct. 2020 [En ligne] (<https://honisoit.com/2020/10/the-free-university-a-peoples-history/> [consulté le 23 novembre 2022]). On trouve des informations supplémentaires dans Raewyn Connell, *The Good University: What Universities Actually Do and Why It's Time for Radical Change*, Londres, Zed Books, 2019, p. 148-149. T. Irving, un des fondateur·rices du projet fournit un récit personnel de l'expérience dans Terry IRVING, « *The triumph of green hearts over sere*': reflections on student radicalism at Sydney University in the 1910s and the 1960s, Présentation dans le cadre du « History of University of Life Seminar » à l'Université de Sydney le 23 octobre 2013.

<sup>160</sup> Raewyn CONNELL, « Logic and Politics in Theories of Class », *The Australian and New Zealand Journal of Sociology*, 1977, vol. 13, n° 3, p. 203-211.

<sup>161</sup> Raewyn CONNELL, « A Critique of the Althusserian Approach to Class », *Theory and Society*, 1979, vol. 8, n° 3, p. 303-345.

Je souhaite évaluer les althussériens, non pas comme candidats à la succession apostolique de Marx, mais comme des voix dans un débat bien plus important au sein des socialistes, à propos de la nature de la société capitaliste et la stratégie future du mouvement ouvrier. C'est cela, j'en suis convaincue, qu'aborde en réalité la théorie de la classe. Le nœud de la discussion sera donc la manière dont une approche de la structure de classe dans une société capitaliste est construite dans les écrits des althussériens, et quelles peuvent être les politiques de cette approche<sup>162</sup>.

En examinant non seulement les travaux de L. Althusser, mais également ceux de Nicos Poulantzas et Guglielmo Carchedi, R. Connell met en lumière l'approche fonctionnaliste de la classe qu'ils proposent. La classe est déterminée structurellement et se retrouve définie par la fonction qu'elle remplit dans le mode de production étudié. Or, cela revient à évacuer toute historicité de la classe, puisque son mode d'apparition et de constitution, les mobilisations qui la soutiennent, le contexte historique, etc. ne sont jamais étudiés.

Si la classe n'est pas le résultat d'une mobilisation, mais d'une distribution des individus en des lieux prédéterminés, donc d'un processus idéologique, alors les membres de la classe ouvrière en soi ne peuvent devenir une classe pour soi sans l'intervention d'une avant-garde politique et théorique, dont L. Althusser et ses épigones seraient les représentant·es. La théorie justifierait ainsi l'existence des intellectuel·les qui développent celle-là. Il ressort également que par l'écriture à laquelle ils·elles recourent, les althussérien·nes ne peuvent pas s'adresser à la classe ouvrière, puisque « [l]es gens qui souhaiteraient servir le mouvement des masses, et être corrigés par celui-ci, doivent sans cesse lutter pour être clair, pour user du langage le plus simple possible<sup>163</sup> ».

Si la nécessité de l'avant-garde ne constitue pas une proposition inédite, puisque c'est un des fondements du marxisme-léninisme, R. Connell souligne à quel point les althussérien·nes ont été occupé·es à développer une œuvre théorique « qui fait apparaître cette stratégie non pas comme l'option douteuse qu'elle est en vérité, mais comme une nécessité logique découlant de la nature la plus profonde du capitalisme<sup>164</sup> ». C'est alors à une véritable disqualification de l'action politique concrète – autre que la théorisation – que conduit l'althussérianisme selon R. Connell et explique pourquoi il ne peut établir une pensée de gauche réellement critique et militante.

---

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 304 [TO 2.38].

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 338 [TO 2.39].

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 339 [TO 2.40].

C'est donc sur des préoccupations militantes et politiques que R. Connell fonde son dialogue avec des penseur·ses français·es au cours des années 1970, travaillée par la question du rôle des intellectuel·les – qu'elle est de fait – dans les mouvements politiques. C'est d'autant plus un rapport critique qu'elle entretient à l'égard de ces penseur·ses, avec qui elle débat. Ce dernier est en partie l'expression du capital politique et intellectuel de R. Connell, lui-même alimenté en partie par son capital culturel international, comme nous l'avons vu précédemment.

Nous avons vu de quelles ressources culturelles, économiques, symboliques ou encore linguistiques profitait R. Connell dès sa prime enfance pour accumuler du capital culturel international. De ce point de vue, elle semble avoir été élevée dans un environnement similaire à celui dans lequel grandit M. Foucault et qu'a étudié J. L. Moreno Pestaña : richement doté en capitaux culturels, économiques et scolaires, mais également soutenu par sa mère. C'est en particulier la combinaison de ces capitaux, ses propres dispositions et l'appui de sa mère qui permet à M. Foucault d'intégrer une autre trajectoire que celle qui avait été dessinée pour lui : médecin. M. Foucault est en effet né dans une famille de médecins, de père en fils. Chaque revers est amorti par un revirement stratégique orchestré par sa mère, qui engage son capital personnel, pour conserver les meilleures chances à son fils. Par exemple, l'échec d'admission à l'École Normale Supérieure de la Rue d'Ulm après des études à Poitiers, est corrigé par une inscription au lycée Henri IV à Paris, grâce à l'entregent de sa mère.

Ni la guerre, ni le professeur anti-bourgeois, ni la médiocrité de l'enseignement, ni l'origine provinciale, – autant d'obstacles dans l'itinéraire scolaire de Foucault –, ne purent briser la volonté familiale : la mobilisation des conditions matérielles privilégiées et de relations qui ne l'étaient pas moins protégea la motivation intellectuelle intense de Paul-Michel. Mais les réseaux de la famille ne l'aiderent pas seulement à avoir une vision plus réaliste des atouts qui comptent réellement sur les marchés scolaires et intellectuels. Avant de quitter Poitiers, Foucault entra aussi en contact avec deux personnes qui allaient avoir un certain rôle dans son avenir. L'une d'entre elles devait faciliter sa première publication, l'autre allait l'inviter, après l'écriture de *L'histoire de la folie*, à faire partie du conseil de rédaction de la revue *Critique*<sup>165</sup>.

Il est incontestable que W. Mignolo ne bénéficiait pas des mêmes moyens que R. Connell pour amasser un tel capital, en particulier du point de vue de son environnement familial et des ressources économiques. Nous avons par ailleurs constaté

---

<sup>165</sup> J.L. MORENO PESTAÑA, *En devenant Foucault*, op. cit., p. 42.

que la lecture d'ouvrages francophones traduits et la découverte du cinéma étranger permettaient de pallier en partie ces carences. C'est surtout le séjour qu'effectue W. Mignolo en France de 1969 au début de l'année 1973 qui constitue un mode supplémentaire et efficace d'accumuler du capital culturel international.

W. Mignolo se remémore ainsi son arrivée en France :

C'était l'après-midi. Je pense que j'avais une chambre d'hôtel ; je ne me souviens pas comment je l'avais réservée, mais j'avais une chambre d'hôtel. Il était 16 h ou 16 h 30, quelque chose comme ça. J'avais une amie, Susana Pasternak, une étudiante, mais je ne me souviens plus pourquoi elle était en France. Quand je suis arrivé en France, elle était déjà là. Je me souviens que vers 18 h ou 19 h je suis allé à son domicile, où elle vivait avec son compagnon. Nous avons dîné dans le Quartier latin [rires]. C'était juste, woow [rires]. C'était incroyable<sup>166</sup>.

Toujours au sujet de S. Pasternak, W. Mignolo précise :

Elle m'a en quelque sorte guidé la première semaine, jusqu'à ce que j'emménage à la « Cité universitaire » [en français dans le texte]. Il y avait beaucoup de gens à la « Cité universitaire » [en français dans le texte], c'était un endroit agréable, un endroit sûr, où l'on se sentait en sécurité, tout du moins à cette époque. C'était important d'avoir quelqu'un ; Susana m'a en quelque sorte accueilli<sup>167</sup>.

Il est déterminant pour des étudiant·es étranger·ères de pouvoir tirer parti de la présence de quelqu'un de connu. C'est un des facteurs d'intégration et de réussite des études des étudiant·es étranger·ères, comme y insiste justement Christine Renaudat, au sujet des étudiant·es africain·es des campus bordelais<sup>168</sup>. Un deuxième facteur de réussite dépend des ressources matérielles. Bénéficier d'une bourse mensuellement versée et d'un montant régulier constitue une sécurité inestimable. W. Mignolo disposait d'une bourse du gouvernement argentin, d'une valeur équivalente à 850 nouveaux francs<sup>169</sup>. Les

---

<sup>166</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 13 décembre 2021 [TO 2.41].

<sup>167</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 6 décembre 2021 [TO 2.42].

<sup>168</sup> C. RENAUDAT, *Les étudiants africains à Bordeaux*, op. cit.

<sup>169</sup> Pour donner une idée du pouvoir d'achat de W. Mignolo grâce à cette bourse, on peut rappeler qu'en 1965 « [p]our l'ensemble des ménages locataires et sous-locataires, la dépense annuelle de loyers et charges (non compris le chauffage collectif) atteignait en 1965 1 393 francs, alors qu'elle s'élevait en 1956 à 392 francs (soit 116 francs par mois, à comparer à 33 francs en 1956) » (Gabriel VANGREVELINGHE, « Les niveaux de vie en France, 1956 et 1965 », *Économie et Statistique*, 1969, n° 1, p. 14). Avec un revenu annuel de 10 200 francs, W. Mignolo aurait été en mesure de louer un bien et de pouvoir couvrir ses dépenses courantes, s'il n'avait pas vécu à la Cité universitaire. Avec un revenu annuel de 10 200 francs, W. Mignolo avoisinait le niveau de revenu d'un manœuvre en 1965 (revenu annuel médian de 10 400 francs). Il se situait légèrement en dessous de la médiane nationale (12 000 francs) (*Ibid.*, p. 21). Bien sûr, ce sont les valeurs de 1965, elles ne peuvent donc être transposées telles quelles pour la période 1969-1974. Elles servent uniquement d'indications.

premiers jours de W. Mignolo sont consacrés à trouver un hébergement. Il n'avait pas postulé à un logement à la « Cité universitaire » et c'est seulement grâce à un partenariat entre la « Cité universitaire » et la « Maison du Japon » que W. Mignolo a pu y obtenir une chambre.

Cette première semaine est aussi faite de rencontres avec d'autres étudiant·es étranger·ères à la « Cité universitaire », notamment argentin·es, également venu·es de Córdoba. À ce sujet, W. Mignolo relève que la plupart des gens dont il avait fait la connaissance n'était pas français·es, mais étranger·ères.

Laissez-moi vous raconter quelque chose à ce sujet : je n'avais pas d'amis français. Tous mes amis venaient d'ailleurs : Espagne, Portugal, Afrique. C'est quelque chose que nous avons remarqué, la difficulté d'être en contact avec des étudiants français. Nous étions des étrangers, nous étions des *sudaca*. Nous avons simplement remarqué cela et c'est des années plus tard que j'ai compris ce qu'était le racisme. C'est incrusté. C'est ensuite devenu le cœur de ma recherche, de mon écriture, de mes prises de parole. Nous avons commencé à comprendre que le racisme est, comme le dit Rigoberta Menchú, une chose mentale, épistémologique, une classification : la couleur de votre peau, la région ou le pays, votre langage, ce sont des marqueurs de surface. Nous étions prédéterminés à l'époque [rires]. Les Sud-Américains, les Africains, les Moyen-Orientaux, les Indiens, sont différents. C'est désormais clair, mais à l'époque nous ne parlions pas de racisme. Nous sentions la différence, face à ces gens nous nous sentions inférieurs. C'est ce que j'ai pensé avec la « différence coloniale », la « blessure coloniale ». Tous ces concepts ne viennent pas d'une discipline, mais [se racle la gorge] de l'expérience<sup>170</sup>.

Cette expérience du racisme par les étudiant·es étranger·ères a été soulignée par C. Renaudat à propos des étudiant·es africain·es sur les campus bordelais<sup>171</sup>, mais également par Job Avalos Romero au sujet des immigré·es latino-américain·es en France<sup>172</sup>. À la manière du *Grand Tour*, voyage initiatique dans l'éducation humaniste, le passage à l'étranger sert aussi de vecteur de prise de conscience des discriminations raciales. Ce n'est que des années plus tard que W. Mignolo peut intellectualiser cette expérience et l'intégrer à ses préoccupations théoriques et politiques. D'une certaine manière, le séjour laisse des traces qui seront réactivées bien des années après.

---

<sup>170</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 13 décembre 2021 [TO 2.43].

<sup>171</sup> C. RENAUDAT, *Les étudiants africains à Bordeaux*, *op. cit.* A. Mbembe fait aussi mention de l'expérience du racisme dans sa propre trajectoire et ses séjours en France (A. MBEMBE, « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », art. cit., p. 88).

<sup>172</sup> Job AVALOS ROMERO, *Latino-américains en France : Insertion professionnelle et intégration (1973-2016)*, Thèse de doctorat en Sciences de l'éducation sous la direction de Dominique GAY-SILVESTRE, Université de Limoges, Limoges, 2018, p. 57.



W. Mignolo nous a également fait part du racisme dont il a été victime à son arrivée aux États-Unis d'Amérique, lorsqu'il s'y installa définitivement en 1974.

Ces premiers temps, entre incertitudes quant au logement, rencontres de futures amies et expérience du racisme, recouvrent également les jours lors desquels W. Mignolo doit s'inscrire à la VI<sup>e</sup> section de l'EPHE et rencontrer G. Genette, puis R. Barthes. Il fallait en effet d'abord faire connaissance avec G. Genette, qui assistait à l'époque R. Barthes<sup>173</sup>. C'est d'ailleurs principalement avec G. Genette que W. Mignolo discute au début de sa thèse. C'est à l'occasion de ces entretiens que s'affine son projet de recherche<sup>174</sup>. Dans son travail, il vise à combiner son intérêt pour la philosophie des sciences et pour le structuralisme. Cette double orientation se trouve dans le titre de la thèse, *Modèles et poétique*<sup>175</sup>, sur laquelle nous reviendrons par la suite.

Les drastiques dévaluations successives du *peso* argentin à la fin des années 1960 et au début des années 1970 mettent à mal les finances de W. Mignolo. En effet, entre 1955 et 1972, le *peso* nouveau est passé d'un taux de change d'un quart de peso nouveau pour un dollar, à huit pesos pour un dollar<sup>176</sup>. La bourse de W. Mignolo voit sa valeur chuter de huit-cent-cinquante francs à cent-cinquante francs<sup>177</sup>. Il est alors obligé de prendre un emploi salarié pour couvrir ses frais. C'est par l'intermédiaire de Jorge Aguilar Mora, un écrivain mexicain rencontré à Paris, que W. Mignolo trouve une aubaine. J. Aguilar Mora faisait cours à l'Université de Toulouse-Le Mirail (dont la

---

<sup>173</sup> G. Genette est nommé directeur d'études à la VI<sup>e</sup> section de l'EPHE le 1<sup>er</sup> janvier 1972. Il n'est plus maître-assistant stagiaire à partir du 1<sup>er</sup> octobre 1971, titularisé par le même arrêté que C. Coquery-Vidrovitch. Il a été élu lors de l'assemblée des directeurs d'études du dimanche 5 décembre 1971 avec l'appui de R. Barthes, Jacques Le Goff, P. Bourdieu, Emmanuel Le Roy Ladurie, Jean Delumeau et Pierre Vidal-Naquet et une lettre de soutien de C. Lévi-Strauss (CAMPUS CONDORCET, GRAND ÉQUIPEMENT DOCUMENTAIRE, 363 EHE (dossier 13, carton 2), *Fonds Gérard Genette* [Dossier de carrière dans l'enseignement supérieur (1963-v. 1994)] s. d.).

<sup>174</sup> Nous avons consulté les archives du Fonds Gérard Genette, conservées au «Grand Équipement Documentaire» du Campus Condorcet, pour essayer de retrouver une trace de ces rendez-vous et plus généralement de la relation entre W. Mignolo et G. Genette. Si le Fonds contient les emplois du temps de G. Genette (CAMPUS CONDORCET, GRAND ÉQUIPEMENT DOCUMENTAIRE, 363 EHE (dossier 2, carton 1), *Fonds Gérard Genette* [Archives synoptiques (1969-2016)] s. d.), l'emploi du temps n'enregistre pas les rendez-vous avec les doctorantes. On y trouve uniquement les conférences, les séminaires, quelques dîners, ses séjours, ses textes à écrire et les dates de soutenance. La seule indication relative à W. Mignolo est inscrite au 11 janvier 1974, date de la soutenance de W. Mignolo. L'emploi du temps de G. Genette devient plus précis à partir de la fin des années 1970.

<sup>175</sup> W.D. MIGNOLO, *Modèles et poétique*, *op. cit.*

<sup>176</sup> REDACTION LE MONDE, «Le peso argentin est dévalué de 1 %», *Le Monde*, 7 avr. 1971 ; REDACTION LE MONDE, «Forte dévaluation du peso argentin», *Le Monde*, 23 mars 1972.

<sup>177</sup> Avec un revenu annuel de 1 800 francs, après dévaluation de la bourse, W. Mignolo tombe dans la précarité.

dénomination actuelle est Université de Toulouse-II-Jean Jaurès). Il effectue un séjour à Princeton, auprès de Sylvia Molloy, et propose à W. Mignolo de récupérer sa charge d'enseignement. Les deux avaient fait connaissance à Paris et avaient en 1971 publié un article ensemble<sup>178</sup>.

Je ne sais pas pour quelle raison il enseignait à Toulouse, comme lecteur. Il a eu un poste à Princeton, parce qu'il connaissait Sylvia Molloy, une écrivaine argentine et professeure là-bas. Il m'a dit : « Walter, je vais à Princeton ; aimerais-tu aller à Toulouse pour me remplacer ? » ; j'ai répondu : « Oui ! ». J'avais besoin de l'argent et j'ai commencé à gagner 1 500 francs. J'étais riche ! Et j'avais encore les 150 francs d'Argentine<sup>179</sup>.

En arrivant à Toulouse en tant que lecteur<sup>180</sup> au sein de la section d'espagnol en janvier 1972, W. Mignolo connaît déjà J. Aguilar Mora. Il va également rencontrer plusieurs spécialistes de littérature espagnole, d'américanistes et plus spécifiquement de spécialistes de l'Amérique latine, principalement des historien·nes et anthropologues.

Cet ensemble de savant·es s'est aggloméré au sein de la revue *Caravelle*, que fondent en 1963 Paul Mérimée, hispaniste spécialiste de littérature, Frédéric Mauro, historien moderniste et de l'économie, et Jean Roche, spécialiste du Brésil<sup>181</sup>. La création de la publication résultait de la « [v]olonté d'unir dans notre Institut tous les membres de l'Université de Toulouse qui ont consacré leurs travaux à l'immense domaine hispanique et luso-brésilien, et de leur offrir un moyen d'expression commode[ ; mais aussi de la

---

<sup>178</sup> Jorge Aguilar MORA et Walter D. MIGNOLO, « Borges, el libro y la escritura », *Caravelle. Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, 1971, vol. 17, p. 187-194.

<sup>179</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 13 décembre 2021 [TO 2.44]. Avec un revenu annuel de 19 800 francs (18 000 francs de charge d'enseignement et 1 800 francs par la bourse), W. Mignolo se situe désormais presque au niveau d'un cadre moyen, dont le revenu annuel médian était de 20 500 francs en 1965 (G. VANGREVELINGHE, « Les niveaux de vie en France, 1956 et 1965 », art. cit., p. 21). On comprend dès lors la réaction de W. Mignolo qui traduit cette soudaine ascension matérielle.

<sup>180</sup> Le décret n° 87-754 du 14 septembre 1987 relatif au recrutement de lecteurs de langue étrangère et de maîtres de langue étrangère dans les établissements publics d'enseignement supérieur relevant du ministre chargé de l'enseignement supérieur entérine le statut du·e la lecteur·rice, ses qualifications requises et ses tâches. Le·a lecteur·rice doit être titulaire d'un diplôme de maîtrise ou équivalent étranger, d'une année d'études doctorales à l'étranger ou de troisième cycle en France, accomplie avec succès (Article 5), peut normalement seulement être recruté·e pour une durée d'un an (Article 6), le recrutement est assuré par les recteur·rices d'académie et par les chancelier·ères des universités (Article 4). Une fois recruté·es, ils·elles doivent assurer en présence des étudiants un service annuel de 300 heures, dont un maximum de 100 heures de travaux dirigés (Article 2) (COLLECTIF, « Journal officiel du Lundi 14 et Mardi 15 septembre 1987 », *Journal officiel de la République française. Lois et Décrets*, 1987, vol. 119, n° 213, p. 10 727-10 728).

<sup>181</sup> Pierre VAYSSIERE, « Caravelle : Entre Lettres et Sciences Humaines », *Caravelle*, 2013, n° 100, p. 151-169. La direction de la revue est par ailleurs assurée par le trio de fondateurs, mais aussi « Georges Baudot, son “élève” préféré [à P. Mérimée], bientôt épaulé dans la tâche ingrate de “rédacteur” par plusieurs assistants d'Espagnol : Jean Andreu, Maurice Frayse et Jacques Gilard, spécialistes de l'Argentine, du Chili et de la Colombie ; Jacques Beyrie, Marc Vitse pour les “questions espagnoles” et Jacques Emorine pour le monde luso-brésilien » (*Ibid.*, p. 158).

n]écessité d'accroître les échanges intellectuels d'un bord à l'autre de l'Atlantique, dans les deux sens<sup>182</sup> ». La revue édite deux numéros par an, contenant des articles en français, espagnol et portugais et s'octroyant ainsi les ressources pour accueillir les productions de chercheurs étrangers, ce qui relevait d'une volonté revendiquée par Paul Mérimée dès le premier exemplaire : « nous serons heureux d'accueillir plus nombreux nos amis d'Amérique (...), à titre de visiteurs et de conférenciers, de professeurs associés et de lecteurs<sup>183</sup> ». La revue héberge en plus une section de textes de création pour la plupart inédits, de comptes-rendus, de notes de lecture et une chronique de la vie scientifique américaniste toulousaine.

À cette époque, Toulouse constituait un des principaux centres de recherches hispaniques, portugais et américanistes en France (aux côtés de l'Université de Bordeaux, de l'Institut d'Études Ibériques et Ibéro-américaines et de l'Institut des Hautes Études de l'Amérique latine), avant tout parce que la Faculté de Lettres de l'Université de Toulouse attribua en 1886 la première chaire de langue et de littérature espagnoles à Ernest Mérimée<sup>184</sup>. L'Université de Toulouse créa en 1943 un cours de portugais, dont la charge fut confiée à Léon Bourdon. Le regroupement de l'ensemble des activités, d'échanges, de partenariats internationaux menés par les titulaires de ces chaires et de leurs élèves nécessita l'ouverture en 1959 de l'Institut d'Études Hispaniques, hispano-américaines et luso-brésiliennes, dont les opérations se distinguaient de celles des départements d'espagnol et de portugais administrés par la Faculté de Lettres de l'Université de Toulouse.

La revue fondée et dirigée par des chercheurs<sup>185</sup> en lettres et en sciences humaines et sociales a durablement cheminé sur la ligne de crête entre « lettres et sciences humaines<sup>186</sup> ». À cet état de fait, Pierre Vayssière propose un éclaircissement historique à propos de l'intrication entre histoire latino-américaine et littérature : « [P]endant longtemps, [l'histoire latino-américaine] était abandonnée aux spécialistes de la langue et de la civilisation ibéro-américaines, c'est-à-dire aux Facultés de Langues : au début des années 1970, on ne comptait que trois chaires d'histoire (à Paris-X Nanterre,

---

<sup>182</sup> Paul MERIMEE, « Caravelle », *Caravelle*, 1963, n° 1, p. 5.

<sup>183</sup> *Ibid.*

<sup>184</sup> La création de cette chaire rend alors possible, par la production d'élèves et donc de potentiel·les instructeur·rices, l'enseignement de l'espagnol dans les collèges et lycées. L'agrégation d'espagnol est créée en 1902 (*Ibid.*, p. 7).

<sup>185</sup> Le terme est volontairement genré au masculin, nous n'avons pas trouvé de mentions de chercheuses qui auraient participé à la fondation de la revue et à ses premières activités.

<sup>186</sup> P. VAYSSIERE, « *Caravelle* : Entre Lettres et Sciences Humaines », art. cit.

Paris-I Sorbonne et Perpignan) et les étudiants inscrits en Facultés d'Histoire ne maîtrisaient guère les langues ibériques<sup>187</sup>.». Au-delà de sa volonté d'accueil des chercheur·ses spécialistes de l'Amérique – au sens de P. Mérimée –, l'orientation disciplinaire de *Caravelle* constituait un facteur favorable à l'intégration de W. Mignolo au sein des activités de la revue.

La proximité géographique, disciplinaire et humaine avec les membres de *Caravelle* explique aussi pourquoi W. Mignolo s'est investi dans cette publication, et non par exemple dans une autre jeune revue d'analyse des Amériques : les *Cahiers des Amériques Latines* nés en 1968 et qui « auront toujours été dirigés par des représentants des sciences humaines : géographes, historiens et enseignants-chercheurs aux Hautes Études en Sciences Sociales<sup>188</sup> ».

Dans le contexte d'un américanisme en pleine structuration, partagé entre un pôle à dominante littéraire et un pôle à dominante social-scientifique, W. Mignolo se retrouve au pôle à dominante littéraire, dont les représentant·es sont aggloméré·es autour et au sein de *Caravelle*. Il est à l'époque particulièrement proche de Georges Baudot et Jean Andreu, qu'il a respectivement rencontrés par l'intermédiaire probable de J. Aguilar Mora et par l'intérêt commun pour l'Argentine :

*Caravelle* était dirigée – je ne sais pas si elle était dirigée – mais Georges Baudot avait de l'influence au sein de *Caravelle*. Puis, il y avait Jean Andreu, qui était un professeur de littérature latino-américaine. Je ne sais pas s'ils étaient directeurs, ou s'ils faisaient simplement partie du comité de rédaction, mais c'était par Baudot [que W. Mignolo a rencontré les membres de *Caravelle*]; parce que Baudot était un spécialiste du Mexique Ancien et que Jorge Aguilar Mora était mexicain, ils avaient donc une connexion, quand bien même Aguilar Mora ne s'intéressait pas au *nahuatl*. J'avais un lien avec Jean Andreu, parce qu'il était un spécialiste de littérature argentine. C'étaient les ingrédients pour de grandes amitiés comme je le disais, bières, dîners, discussions, le cassoulet [en français dans le texte], l'Armagnac des Pyrénées [en français dans le texte], toutes ces choses. C'était grâce à eux<sup>189</sup>.

---

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>189</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 13 décembre 2021 [TO 2.45].

## *Un américanisme entre deux rives*

L'américanisme français traverse à cette époque une phase de restructuration, pris entre l'anthropologie et l'ethnologie d'un côté, les disciplines dans lesquelles il émergera originellement<sup>190</sup> ; l'histoire de l'autre côté, ou plutôt une histoire qui poursuit la refondation entamée avec le lancement des *Annales d'histoire économique et sociale* en 1929 par Marc Bloch et Lucien Febvre. « Avec la revue et les auteurs qui lui sont associés, la discipline historique s'ouvre vers de nouveaux horizons. Elle devient histoire économique, histoire sociale, histoire comparative<sup>191</sup>. ». Fernand Braudel, « à travers la VI<sup>e</sup> section de l'EPHE qu'il préside et la MSH qu'il anime, influence toute la génération suivante (...) qui s'oriente vers des types d'histoire multiples où domine l'étude des "mentalités" et des fondements anthropologiques des sociétés médiévales et de l'époque moderne<sup>192</sup> ». Si l'histoire apparaît comme une discipline qui jouit à l'époque d'une solide institutionnalisation, ce n'est pas la situation d'un ensemble nombreux de sciences humaines et sociales (sociologie, ethnologie, anthropologie, linguistique, etc.) et dont l'essor important au début des années 1960 bénéficia justement de cette faible institutionnalisation, ainsi que le souligne M. Hauchecorne. De manière générale, « [I]es disciplines ne structurent pas les SHS comme c'est le cas aujourd'hui<sup>193</sup> », permettant des transferts et transitions plus faciles et approfondis entre disciplines.

Deux générations après le lancement des *Annales*, un chercheur incarne particulièrement la jonction entre histoire et ethnologie : N. Wachtel. Né en 1935, agrégé d'histoire en 1963 et titulaire d'un doctorat de troisième cycle en histoire en 1969<sup>194</sup>, il publie dès 1967 un article dans les *Annales*<sup>195</sup> qui annonce son livre de 1971 *La Vision des vaincus*<sup>196</sup>. L'ouvrage s'efforce d'explorer la manière dont les habitant·es des Andes,

---

<sup>190</sup> Philippe ERIKSON, Jacques GALINIER et Antoinette MOLINIE, « Les études américanistes » dans Martine SEGALÉN (éd.), *Ethnologie. Concepts et aires culturelles*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 203-237.

<sup>191</sup> Laurent JEANPIERRE, « L'aventure des sciences de l'homme » dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éds.), *La vie intellectuelle en France. Le temps des combats (1914-1962)*, Paris, Seuil, 2019 [2016], vol. 3/2, p. 188.

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>193</sup> Mathieu HAUCHECORNE, « Essor et disciplinarisation des sciences humaines et sociales » dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éds.), *La vie intellectuelle en France. Le temps des crises (de 1962 à nos jours)*, Paris, Seuil, 2019 [2016], vol. 3/3, p. 194.

<sup>194</sup> COLLECTIF, « Bio-bibliographie de Nathan Wachtel » dans Juan Carlos GARAVAGLIA, Jacques POLONI-SIMARD et Gilles RIVIERE (éds.), *Au miroir de l'anthropologie historique : Mélanges offerts à Nathan Wachtel*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 13-20.

<sup>195</sup> Nathan WACHTEL, « La vision des vaincus : La conquête espagnole dans le folklore indigène », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1967, vol. 22, n° 3, p. 554-585.

<sup>196</sup> Nathan WACHTEL, *La vision des vaincus : Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole 1530-1570*, Paris, Gallimard, 1971.

en particulier les Incas, ont perçu l'invasion espagnole de leur territoire, les effets de cette colonisation sur ces territoires et leurs habitant·es, d'un point de vue démographique, sanitaire, mais surtout symbolique et culturel. En recourant aux méthodes historiques et ethnologiques, N. Wachtel met en lumière « la déstructuration du monde andin par la conquête, le métissage et l'acculturation, les logiques andines (celles de la réciprocité et de la redistribution) par lesquelles les Indiens intégrèrent bien des composantes des institutions, de la religion et de la culture apportées ou imposées par les Espagnols<sup>197</sup> ». La grande force de l'ouvrage réside également dans son effort d'adopter le point de vue des vaincu·es, s'inscrivant ainsi dans une filiation particulière de travaux historiques, dans le sillage des recherches de l'anthropologue et historien mexicain M. León-Portilla<sup>198</sup> ou de l'anthropologue états-unien John Victor Murra<sup>199</sup>.

Le livre rencontre un succès commercial<sup>200</sup>, mais avant tout critique. Il trouve un écho favorable au sein des anthropologues<sup>201</sup>, des sociologues<sup>202</sup>, des démographes<sup>203</sup>, mais surtout auprès des historien·nes<sup>204</sup>, qui identifient non seulement l'inversion des perspectives que N. Wachtel vise à opérer<sup>205</sup>, mais aussi son ambition structuraliste et globale. Le texte, en posant cette problématique de l'inversion du point de vue, apporte également des éléments à des chercheur·es intéressé·es par cette question, mais dans d'autres disciplines ou à propos d'autres vaincu·es. C'est le cas d'E. Terray, qui se

<sup>197</sup> Jacques POLONI-SIMARD et Carmen BERNAND, « Un historien-anthropologue en Amérique » dans Juan Carlos GARAVAGLIA, Jacques POLONI-SIMARD et Gilles RIVIERE (éds.), *Au miroir de l'anthropologie historique : Mélanges offerts à Nathan Wachtel*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, paragr. 4.

<sup>198</sup> Miguel LEON-PORTILLA, *Visión de los vencidos: relaciones indígenas de la conquista*, traduit par Ángel María GARIBAY KINTANA, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 1959. L'ouvrage a été traduit en français en 1965, sous un titre éloigné de l'original : Miguel LEON-PORTILLA, *Le crépuscule des Aztèques : Récits indigènes de la Conquête*, traduit par Ángel María GARIBAY KINTANA et André JOUCLA-RUAU, Paris, Casterman, 1965 [1959]. Le titre de l'ouvrage de N. Wachtel est la traduction directe de l'ouvrage de M. León-Portilla, à qui N. Wachtel avait demandé l'autorisation (Gilles HAVARD et al., « Discussion », *Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac*, 2016, n° 7, paragr. 30).

<sup>199</sup> John Victor MURRA et Waldemar ESPINOZA SORIANO (éds.), *Visita hecha a la provincia de Chucuito por Garci Diez de San Miguel en el año 1567*, Lima, Casa de la Cultura del Perú, 1964.

<sup>200</sup> 9 789 exemplaires de la 1<sup>re</sup> édition ont été vendus, 17 331 exemplaires de l'édition poche, soit 27 120 au total (Philippe CARRARD, *Le passé mis en texte. Poétique de l'historiographie française contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2013, p. 170).

<sup>201</sup> Pierre CLASTRES, « N. Wachtel, *La Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole 1530-1570* », *L'Homme*, 1972, vol. 12, n° 1, p. 144-145.

<sup>202</sup> Henri DESROCHE, « Wachtel (Nathan) *La Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole* », *Archives de sociologie des religions*, 1972, n° 33, p. 307-308.

<sup>203</sup> Jacques HOUDAILLE, « Wachtel Nathan, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole 1530-1570* », *Population*, 1975, vol. 30, n° 4-5, p. 937-938.

<sup>204</sup> Robert MUCHEMBLED, « A la recherche des cultures réprouvées : Ethnologie et histoire du XVI<sup>e</sup> siècle. Nathan Wachtel : *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole. 1530-1570/80*, 1971 », *Revue du Nord*, 1973, vol. 55, n° 217, p. 175-178.

<sup>205</sup> La réussite de l'inversion n'est pas totale d'un point de vue de l'écriture et de la poétique du texte selon Philippe Carrard (P. CARRARD, *Le passé mis en texte, op. cit.*, p. 136-138).

souvent que « les jeunes chercheurs qui s’apprêtaient à se faire historien de l’Afrique se demandaient anxieusement comment entendre et recueillir la parole des dominés. [Ainsi] la publication en 1971 de *La vision des vaincus* fut accueillie par ces derniers avec une sorte d’enthousiasme<sup>206</sup> ».

N. Wachtel rappelle par ailleurs, plusieurs décennies après la publication de son texte, que la combinaison des disciplines et des méthodes s’accompagnait également d’une pluralisation des facteurs explicatifs : « Il y a cette dimension d’études socioéconomiques et l’histoire démographique jouant un rôle indispensable, mais ce n’est pas totalement déterminant. Il convient justement de tenter d’équilibrer les différents facteurs qui s’entremêlent et *a priori* il n’y a pas d’instance déterminante. Une fois cette formule précisée, tout est possible<sup>207</sup>. ». On devine en filigrane une réponse à la poussée économiste du marxisme qui considère l’économie comme déterminante en *dernière instance*.

Ce qui nous intéresse spécifiquement ici, c’est l’écho que va avoir ce texte dans les travaux de chercheur·ses dont W. Mignolo deviendra proche par la suite, à un moment charnière de sa carrière : les années 1990. Nous pensons particulièrement à S. Gruzinski, sûrement le principal héritier de la geste wachtelienne<sup>208</sup>. Sans entrer dans trop de détails, puisque nous reviendrons à ce sujet dans le prochain chapitre, mentionnons dès à présent le souvenir que nous donne S. Gruzinski de l’influence dans laquelle il baignait au milieu des années 1970, durant sa formation :

J’appartiens à [cherche ses mots] un monde d’historien qui était dominé [cherche ses mots] au Mexique par la figure de Miguel León Portilla — ça vous dit quelque chose ? — qui a écrit la *Visión de los vencidos* dans les années 1950. Nathan Wachtel publie en 1970, 1971, *La Vision des vaincus*. C’est-à-dire que l’idée de donner la parole aux victimes et d’inverser, je veux dire, pour nous c’était [cherche ses mots] absolument évident [pause] et en France on a complètement oublié ça je dois dire ; et Mignolo était très intéressé justement, par Nathan Wachtel, par moi, parce qu’on avait renversé la perspective. Au lieu de faire l’histoire depuis les Espagnols, on regardait depuis les Indiens<sup>209</sup>.

---

<sup>206</sup> Emmanuel TERRAY, « La vision des vaincus et le silence des dominés », *Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac*, 2016, n° 7, paragr. 2.

<sup>207</sup> Romain BERTRAND et al., « Conclusion et discussion », *Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac*, 2016, n° 7, paragr. 5.

<sup>208</sup> N. Wachtel fonde avec S. Gruzinski et C. Bernand à l’EHESS le « Centre de recherches sur le Mexique, l’Amérique centrale et les Andes » (CERMACA) en 1984.

<sup>209</sup> Entretien de l’auteur avec Serge GRUZINSKI, fait à Paris le 27 septembre 2021.

Un mouvement est amorcé dans l'histoire américaniste française au cours des années 1960 et dont l'œuvre de N. Wachtel incarne les recompositions. Si ces préoccupations sont alors éloignées des travaux de W. Mignolo *stricto sensu* – quel rapport entre l'étude ethnohistorique de la conquête espagnole des Andes et l'analyse des fondements scientifiques d'une poétique ? –, il n'en reste pas moins que W. Mignolo baigne par sa fréquentation de la revue *Caravelle* et de ses membres à Toulouse, dans une ambiance de restructuration de l'américanisme français. C'est en particulier la relation avec G. Baudot qui exercera un effet profond sur W. Mignolo.

G. Baudot est né à Madrid en 1935. Il est cacique à l'agrégation d'espagnol en 1958, après avoir obtenu son diplôme d'études supérieures en 1957. Il effectue un premier séjour de recherche au Mexique en 1966. Il est engagé comme maître-assistant à l'Université de Toulouse en octobre 1968. Il soutient sa thèse de doctorat d'État ès lettres et Sciences humaines en novembre 1975, intitulée *Utopie et histoire au Mexique. Les premiers chroniqueurs de la civilisation mexicaine (1520-1569)*. Il est promu maître de conférences en décembre 1975 et devient professeur des universités en août 1979<sup>210</sup>.

Même s'il n'a été élu directeur de la revue qu'en 1975, au moment de la retraite de P. Mérimée, il pilotait de fait la revue depuis presque dix ans<sup>211</sup>. Il ne publie son premier livre qu'en 1975<sup>212</sup>, mais produit dès 1959 régulièrement des articles sur le Mexique préhispanique et précolonial<sup>213</sup>. Spécialiste du *nahuatl*, une des langues les plus importantes en Mésoamérique préhispanique, il a considérablement participé à sa diffusion en France, en créant notamment un enseignement de *nahuatl* sitôt arrivé à Toulouse<sup>214</sup>.

C'est avant tout sa connaissance du *nahuatl* et sa spécialisation mexicaine qui influencèrent grandement W. Mignolo. Les deux chercheurs ont forgé une amitié pendant leur cohabitation toulousaine. W. Mignolo se souvient d'un moment pivot, qu'il qualifie de crucial à propos de G. Baudot.

---

<sup>210</sup> Jacques GILARD, « Hommage à Georges Baudot », *Caravelle*, 2001, n° 76-77, p. 5-7.

<sup>211</sup> Georges BAUDOT, « *Caravelle*, vingt-huit ans après », *Caravelle*, 1995, n° 64, p. 5.

<sup>212</sup> Georges BAUDOT (éd.), *Les Lettres précolombiennes*, traduit par Georges Baudot, Toulouse, Privat, 1975.

<sup>213</sup> Georges BAUDOT, « Le "complot" franciscain contre la première audience de Mexico », *Caravelle*, 1964, n° 2, p. 15-34 ; Georges BAUDOT, « L'institution de la dîme pour les Indiens du Mexique. Remarques et documents », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 1965, vol. 1, p. 167-221.

<sup>214</sup> J. GILARD, « Hommage à Georges Baudot », art. cit., p. 8.



Il y a eu un moment crucial pour mon avenir. Georges Baudot – il est décédé récemment – était un spécialiste reconnu de *nahuatl* et du Mexique Ancien. Je ne connaissais rien de tout cela à l'époque. Dans nos conversations – nous sommes devenus de très bons amis, buvions des bières et dinions l'un chez l'autre –, il parlait sans cesse du Mexique et j'ai donc commencé à lire ses travaux. Mon premier livre en anglais<sup>215</sup>, après la thèse [cherche ses mots] traite de la Renaissance, perçue par les Aztèques. Tout cela je le devais à Georges Baudot, et c'était de la chance ! Ce sont les choses que l'on trouve, sans les chercher, et qui réorientent une vie<sup>216</sup>.

Si W. Mignolo mobilise ici une explication formulée en termes de « chance », la rencontre entre les deux hommes est elle-même tributaire d'un ensemble de recompositions historiques et sociales – telle que la reconstitution de l'américanisme français en France au cours des années 1960 et sa bipolarisation, entre autres – qui ne relèvent pas de la chance ; peut-être que la chance correspond au fond à une situation dans laquelle les mouvements dans lesquels un·e individu·e est pris·e n'exercent pas de contraintes et opèrent pour le mieux.

W. Mignolo et G. Baudot évoluaient au sein d'un petit groupe de collègues auquel appartenaient également J. Aguilar Mora, J. Andreu, José Luis Gonzalez<sup>217</sup> et Jaime del Palacio. La compagnie se retrouvait pour de « longues séances de bar<sup>218</sup> ». Au cours de ces discussions, W. Mignolo, qui se spécialisait à l'époque en sémiotique, rencontre de nouveaux collaborateurs<sup>219</sup>, avec lesquels – peut-être en raison de leur pratique commune de l'espagnol et de son ascendance argentine – ils échangent à propos de thématiques qui relèvent d'un domaine de recherche qui n'est pas – encore – le sien : l'américanisme. G. Baudot, à l'instar de N. Wachtel, mobilisait également une combinaison de l'ethnologie et de l'histoire. J. Andreu était quant à lui davantage spécialisé en littérature, et plus particulièrement des lettres argentines et l'on peut imaginer qu'ils ont tous les deux été très tôt en contact, notamment pour publier l'extrait de *novella*<sup>220</sup> de W. Mignolo<sup>221</sup>, laquelle il avait écrite pendant son séjour parisien.

---

<sup>215</sup> W.D. MIGNOLO, *The Darker Side of the Renaissance*, *op. cit.*

<sup>216</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 13 décembre 2021 [TO 2.46].

<sup>217</sup> J. L. Gonzalez sera par ailleurs le témoin de mariage de W. Mignolo et Anne Wylie à Mexico à l'été 1972 (*Ibid.*).

<sup>218</sup> Jacques GILARD, « *In memoriam* », *Caravelle*, 1996, n° 67, p. 278-279.

<sup>219</sup> Nous utilisons ici et dans les lignes qui suivent volontairement le masculin, car W. Mignolo n'a pas fait mention de collaboratrices.

<sup>220</sup> La *novella* est une « [f]orme littéraire intermédiaire entre la nouvelle et le roman dont la longueur varie entre 105 000 et 240 000 signes » (Laurent QUEYSSI, « Le doigt sur le pouls de l'Amérique : Dick nouvelliste » dans Philip K. DICK, *Nouvelles complètes 1947-1953*, Paris, Gallimard, 2020 [1994], vol. 2/1, p. 15).

<sup>221</sup> Walter D. MIGNOLO, « Rebis en las landas del boques (chase) », *Caravelle. Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, 1971, vol. 17, p. 199-205.

Si la réorientation de la recherche de W. Mignolo n'opère pas immédiatement et ne découle pas directement de sa rencontre et de ses échanges avec G. Baudot et J. Andreu, il reconnaît l'importance que ces deux camarades ont eue pour lui et dans sa trajectoire :

Baudot m'a donné le *nahuatl* et les Aztèques, autant Andreu que Baudot, directeurs des études latino-américaines, m'ont fait réfléchir à la pensée coloniale<sup>222</sup>.

Ce n'est que des années plus tard que la réorientation pourra s'appuyer sur ces rencontres et ces ressources intellectuelles.

C'est au sein de *Caravelle* que W. Mignolo publie ses premiers textes : des notes de lecture<sup>223</sup>, de courts articles<sup>224</sup> et un extrait de la *novella* à laquelle il avait travaillé<sup>225</sup>. Certains de ces écrits ont paru avant l'arrivée de W. Mignolo à Toulouse. On peut supposer que dans la nécessité de publier, W. Mignolo à Paris avait identifié la revue *Caravelle*, qui présentait l'avantage d'être ouverte à l'étude du fait littéraire, qui accueillait une importante rubrique de comptes-rendus, mais aussi une section d'œuvres inédites de création<sup>226</sup> et permettait la publication en espagnol. L'intégralité des textes de W. Mignolo imprimés par *Caravelle* est en espagnol.

C'est également avec des membres de *Caravelle* que W. Mignolo mène ses premières activités de recherche, par exemple un séminaire qu'il inaugure avec

---

<sup>222</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 13 décembre 2021 [TO 2.47].

<sup>223</sup> Walter D. MIGNOLO, « Manuel Puig, *Boquitas Pintadas* », *Caravelle*, 1970, n° 15, p. 169-170 ; Walter D. MIGNOLO, « Néstor Sanchez, *El amhor, los orsinis y la muerte* », *Caravelle*, 1970, n° 15, p. 170-172 ; Walter D. MIGNOLO, « Francisco Delich, *Tierra y conciencia campesina en Tucumán* », *Caravelle*, 1971, n° 16, p. 229-231 ; Walter D. MIGNOLO, « Noé Jitrik, *Ensayos y Estudios de Literatura Argentina* », *Caravelle*, 1971, n° 16, p. 231-233 ; Walter D. MIGNOLO, « Manuel Espinoza García, *La política económica de los Estados Unidos hacia América Latina entre 1945 y 1961* », *Caravelle*, 1971, n° 17, p. 241-242 ; Walter D. MIGNOLO, « Tad Szulc (Ed.), *The United States and the Caribbean* », *Caravelle*, 1971, n° 17, p. 242-244 ; Walter D. MIGNOLO, « Roberto Esquenazi-Mayo y Michael C. Meyer (éd.), *Latin American Scholarship Since World War II* », *Caravelle*, 1971, n° 17, p. 244-245 ; Walter D. MIGNOLO, « Francine F. Rabinovitz y Felicity M. Trueblood, *Latin American Urban Research* », *Caravelle*, 1971, n° 17, p. 245-247 ; Walter D. MIGNOLO, « Manuel Cofiño Lopez, *La última mujer y el próximo combate* », *Caravelle*, 1971, n° 17, p. 247-250 ; Walter D. MIGNOLO, « Jorge Aguilar Mora, *Cadáver lleno de mundo* », *Caravelle*, 1972, n° 18, p. 143-149.

<sup>224</sup> J. AGUILAR MORA et W.D. MIGNOLO, « Borges, el libro y la escritura », art. cit.

<sup>225</sup> W.D. MIGNOLO, « Rebis en las landas del boques (chase) », art. cit. Une copie du tapuscrit intégral a récemment été publiée par la revue *Cronopio* (Walter D. MIGNOLO, *Rebis en las landas del boques* [En ligne], Revista Cronopio, 2022 [1971]).

<sup>226</sup> Pour une vue d'ensemble des textes et auteur·rices publiés par la revue durant ses vingt-cinq premières années d'existence, on consultera Jean ANDREU, « Une arche de Noé. *Caravelle* et les écrivains latino-américains », *Caravelle*, 1988, n° 50, p. 161-178. W. Mignolo figure parmi ces auteur·rices et il est qualifié d'« écrivain latino-américain » (*Ibid.*, p. 170).

J. Aguilar Mora le 9 novembre 1972 intitulé « *Aproximación a los métodos de crítica literaria* » [Approche des méthodes de critique littéraire] au sein de la section d'espagnol, qui aborde « du point de vue de la méthodologie de la critique littéraire, les œuvres les plus représentatives de la littérature hispano-américaine actuelle<sup>227</sup> » ; ou bien une participation en compagnie de J. Andreu à un séminaire organisé par le Centre de Recherches Latino-Américaines de l'Université de Poitiers en janvier et mai 1973, consacrée à Felisberto Hernández<sup>228</sup>.

Les séjours parisien et toulousain permettent à W. Mignolo de publier ses premiers textes dans des revues académiques françaises. La recension ou le compte-rendu constituent des formes d'écriture facilement accessibles aux nouveaux·lles entrant·es sur le marché académique<sup>229</sup>. À la même époque, deux articles en espagnol de W. Mignolo paraissent, dans une revue mexicaine<sup>230</sup> – par l'intermédiaire de J. Aguilar Mora qui connaissait le directeur de la rédaction, Antonio Alatorre – et dans une publication états-unienne<sup>231</sup>. Comme l'explique W. Mignolo, ces deux textes « faisaient partie de ce qui deviendrait la thèse<sup>232</sup> ».

---

<sup>227</sup> J. ANDREU, « Chronique », art. cit., p. 275.

<sup>228</sup> COLLECTIF, « Chronique », art. cit., p. 285. Précisons que la même annonce indique une parution prochaine des actes de ce séminaire par le « Centre de Recherches Latino-Américaines » de l'« Université de Poitiers », mais nous n'en avons pas trouvé de traces.

<sup>229</sup> Alexandre MATHIEU-FRITZ et Alain QUEMIN, « Publier pendant et après la thèse. Quelques conseils à l'attention des jeunes sociologues », *Socio-logos*, 2007, n° 2, paragr. 31.

<sup>230</sup> Walter D. MIGNOLO, « La dispersión de la palabra (aproximación lingüística a un poema 'Vallejo') », *Nueva Revista De Filología Hispánica*, 1972, XXI, p. 399-411.

<sup>231</sup> Walter D. MIGNOLO, « La escena y la escritura: una hipótesis de trabajo sobre la poética en América », *Hispanamérica*, 1973, vol. 4-5, p. 3-39.

<sup>232</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 13 décembre 2021 [TO 2.48].

## *Un pied dedans, un pied dehors : Un rapport ambivalent au structuralisme*

La thèse que W. Mignolo soumet en septembre 1973 et soutient en janvier 1974 devant un jury composé de R. Barthes, G. Genette, sous la présidence de J. Kristeva, s'intitule *Modèles et poétique*<sup>233</sup>. Cette recherche s'inscrit dans ce qui constitue à l'époque l'un des deux principaux courants de pensée en France : le structuralisme. Le rapport au structuralisme s'établit toutefois de manière critique. C'est précisément d'une critique du structuralisme que part la réflexion que mène W. Mignolo dans son travail.

Le « moment » structuraliste a posé des problèmes concernant la théorie littéraire d'un point de vue nouveau. On sait combien ce point de vue doit à la linguistique. En plus, ce moment a permis de comprendre que le problème n'était pas la structure mais la théorie : le contexte théorique qui donne des règles explicites pour des descriptions structurales. Mais il a quand même manqué à cette étape une discussion autour des problèmes métathéoriques ; discussion qui vise les problèmes de connaissance et, par conséquent, l'élaboration d'un appareil « évaluatif » non seulement des textes poétiques mais aussi des textes théoriques<sup>234</sup>.

Pour formuler sa critique, il s'inspire du « Théorème d'incomplétude de Gödel »<sup>235</sup>, nommé d'après le mathématicien Kurt Gödel, selon lequel un système pour être démontré suppose toujours un élément qu'il ne contient pas, extérieur au système. Autrement dit, un système ne peut se fonder sur une unique théorie, qu'il inclurait intégralement en lui-même, pour être vérifié. Ainsi, pour être cohérente, une théorie ne peut elle-même démontrer sa propre cohérence. W. Mignolo propose dans sa thèse une discussion à propos de la fondation de la Poétique comme système, qui ne pourrait donc s'établir sur une seule théorie et qui ne pourrait contenir en elle-même tous les composants nécessaires à sa démonstration. C'est ce que W. Mignolo nomme « la dispersion de la poétique », « l'intention de nier le langage totalisant, le dogmatisme du langage unique<sup>236</sup> ».

---

<sup>233</sup> W.D. MIGNOLO, *Modèles et poétique*, op. cit.

<sup>234</sup> *Ibid.*, avant-propos non paginé.

<sup>235</sup> Une formulation du théorème, qui ne serait pas trop technique, serait la suivante : « Tous les systèmes formels [cohérents, i.e. qui ne peuvent démontrer une proposition et sa négation] avec un nombre fini d'axiomes qui contiennent l'arithmétique des entiers naturels sont incomplets. Cela vaut aussi pour les systèmes avec une infinité d'axiomes pourvu que la règle (c'est-à-dire la loi par laquelle l'ensemble infini des axiomes est engendré) soit constructive (en un sens qui peut être rendu assez précis). » (Pierre CASSOU-NOGUES, *Les Démons de Gödel. Logique et folie*, Nouvelle éd., Paris, Seuil, 2012 [2007], p. 167).

<sup>236</sup> W.D. MIGNOLO, *Modèles et poétique*, op. cit., avant-propos non paginé.

L'argumentation démarre par une longue réflexion sur la notion de « modèle », sa définition, ses types et les usages qui peuvent en être faits.

Un modèle est décrit à partir des définitions des concepts et de leurs relations. Relations qui se préciseront logiquement dans le système formel. Ce système formel se constituera comme une théorie qui gardera, évidemment, des relations avec le modèle. Il est possible, à la rigueur, de déduire la théorie du modèle ou d'induire le modèle de la théorie. Les modèles ne sont pas vrais ou faux, ils sont utiles, ils sont des instruments de travail. Une théorie étant formalisée à partir d'un modèle (ou d'une classe de modèles), ceux-ci ne perdent pas leur valeur d'utilité qui permet de continuer à travailler avec eux, et même de construire de nouveaux modèles qui à leur tour changeront ou obligeront à modifier la théorie<sup>237</sup>.

W. Mignolo examine du point de vue d'une poétique deux types spécifiques de modèles : le « modèle poétique-linguistique » et le « modèle poétique-sémiotique ». Le premier cherche à répondre à la question posée par la définition du langage poétique comme écart de la langue courante<sup>238</sup> cependant que le second cherche à répondre à la question posée par la définition du langage poétique comme productivité. Le premier s'inspire particulièrement de R. Jakobson et le second de J. Kristeva.

De manière générale, l'ambition à l'œuvre dans la réflexion de W. Mignolo concerne les conditions qui assureraient à une théorie la possibilité d'unifier les autres théories, c'est-à-dire les conditions de possibilité d'une théorie générale. En ce sens, la thèse de W. Mignolo s'inscrit en plein dans le structuralisme, dont cette recherche d'unification a constitué la question centrale dans certains des travaux les plus importants du structuralisme : chez C. Lévi-Strauss et A. J. Greimas<sup>239</sup>.

Si « Lévi-Strauss a été le premier à formuler ce programme unificateur des sciences humaines dès l'après-guerre [et si] la constellation qu'il a élaborée gravitait autour d'une anthropologie sociale dont il était le représentant et qui, seule, pouvait mener à bien cette entreprise totalisante<sup>240</sup> », il n'est pas isolé dans cette voie. A. J. Greimas développe de son côté un programme unificateur centré autour de la sémiotique. Le

---

<sup>237</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>238</sup> Dans la droite lignée des formalistes russes (T. TODOROV (éd.), *Théorie de la littérature*, op. cit.).

<sup>239</sup> Comme le rappelle L. Jeanpierre cette ambition unificatrice, synthétique a innervé le 20<sup>e</sup> siècle et fondé les appétits de nombreuses disciplines : « Sur le plan épistémologique, entre 1914 et le début des années 1960, le durkheimisme est en déclin et le structuralisme n'est pas encore né. Dans l'interregne, l'histoire des Annales est apparue comme le seul sol stable d'où l'unité des sciences de l'homme pourrait s'affirmer. » (L. JEANPIERRE, « L'aventure des sciences de l'homme », art. cit., p. 210).

<sup>240</sup> F. DOSSE, *Histoire du structuralisme — Le Champ du signe 1945-1966*, op. cit., p. 449.

ressort pour réaliser ce projet demeure le même : une formalisation mathématique croissante, dont on trouve les traces dans la thèse de W. Mignolo<sup>241</sup>.

L'originalité du travail de W. Mignolo est de combiner cette réflexion quant à un programme unificateur aux œuvres de penseur·ses qui poursuivaient différentes voies : J. Kristeva, R. Barthes<sup>242</sup> et J. Derrida. Si W. Mignolo se réfère à J. Derrida dans son argumentation<sup>243</sup>, il ne mentionne pourtant pas un livre dont le titre résonne étrangement avec la notion de « dispersion de la poétique » : *La Dissémination*<sup>244</sup> paru en 1972.

Si l'idée principale est que le sens ne peut être fixé, fait toujours l'objet d'une « différance », l'ombre de J. Derrida plane sur d'autres parties de la thèse de W. Mignolo : dans son analyse du supplément<sup>245</sup> – un concept que mobilise également R. Barthes dans son séminaire à propos de *Sarrasine*<sup>246</sup> et qu'a suivi W. Mignolo –, mais de même dans des remarques à l'inspiration très proche du propos de J. Derrida dans *De la Grammatologie* :

[I] ne peut y avoir d'unification au niveau de la théorie générale, telle qu'elle a été définie dans les paragraphes précédents, qu'au nom d'un discours qui prolongeant le geste de H. Spencer – par exemple – postule l'évolution de la société victorienne comme le degré maximal d'un processus évolutif et par ce geste impose un état de choses comme l'ÉTAT des choses. Autrement dit, il ne peut y avoir unification car la langue théorique est aussi une infinité décentrée. Ce décentrement brise la métaphore de la sphère et du centre, fondamentale dans la civilisation d'occident. Centre-vérité, logocentrisme, qui permet l'étouffement de tout autre discours en dehors de lui-même<sup>247</sup>.

Dans quelle mesure se trompe-t-elle [la théorie spécifique] intelligemment à propos du réel pour dé-construire le cadre épistémologique de son passé et, se produisant, produire un nouveau cadre épistémologique<sup>248</sup> ?

---

<sup>241</sup> On consultera à cet effet la page reproduite en ANNEXE E5a.

<sup>242</sup> Notons que A. J. Greimas et R. Barthes s'étaient côtoyés entre 1949 et 1950 à Alexandrie et que le premier initia le second à l'œuvre de Ferdinand de Saussure et exerça une influence considérable sur sa première partie de carrière.

<sup>243</sup> Principalement deux œuvres : Jacques DERRIDA, *De la Grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1967 ; Jacques DERRIDA, *Positions*, Paris, Éditions de Minuit, 1972.

<sup>244</sup> J. DERRIDA, *La dissémination*, *op. cit.*

<sup>245</sup> W.D. MIGNOLO, *Modèles et poétique*, *op. cit.*, p. 142.

<sup>246</sup> Roland BARTHES, *Sarrasine de Balzac. Séminaires à l'École pratique des hautes études 1967-1968, 1968-1969*, Paris, Seuil, 2011.

<sup>247</sup> W.D. MIGNOLO, *Modèles et poétique*, *op. cit.*, p. 101.

<sup>248</sup> *Ibid.*, p. 105.

Le problème est pour toute Ts [théorie spécifique], se construisant, de dé-construire ou prolonger (consolider) un univers du savoir idéologiquement marqué<sup>249</sup>.

En somme, si W. Mignolo s'inscrit dans un débat central au structuralisme – la possibilité de l'unification des sciences humaines et sociales autour d'une discipline, d'une théorie et d'un programme communs (le structuralisme) – la réponse qu'il y apporte relève quant à elle d'une inspiration poststructuraliste. Ce poststructuralisme affleure dans l'anti-essentialisme que défend W. Mignolo à propos de la définition du langage poétique : « Qu'est-ce que la température ? Ce que mesure le thermomètre. Qu'est-ce que la poétique ? L'objet que *délimite* chaque théorie spécifique<sup>250</sup>. ». Il transparaît surtout dans la coloration derridienne – dont les recherches à partir de 1966 annoncent le poststructuralisme<sup>251</sup> – et l'idée sous-jacente à celle de « dissémination » et de « différence », résumée dans la citation suivante, tirée de la thèse de W. Mignolo : « la constitution de la Méta-P2 [poétique 2, de type général] comme moment d'unification est à son tour destinée à se dissoudre dans le langage métathéorique de la théorie de modèles dans le mouvement constant unification/dispersion qui est à la base de l'infinité textuelle de tout discours, et non seulement du discours poétique<sup>252</sup> ».

Si l'on considère cet ensemble de réflexions du point de vue futur des recherches de W. Mignolo, on peut souligner que l'on trouve déjà des éléments épars dans sa thèse, que W. Mignolo reprendra des années plus tard : une référence à Inca Garcilaso de la Vega – un chroniqueur métis de père espagnol et de mère inca, ayant vécu aux 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> siècles –, la nécessité de dépasser la métaphysique occidentale, etc. Le fragment qui nous semble toutefois le plus décisif apparaît dans la discussion qu'entame W. Mignolo, dans le sillage de Friedrich Nietzsche, à propos du fondement idéologique de toute théorie. Si le discours ne porte en soi aucune vérité sur la réalité dont il forme le texte, et ne constitue au mieux qu'un instrument d'appréhension de ce monde (*i.e.* la leçon nietzschéenne), alors tout discours est idéologiquement situé. À partir de là, toute théorie spécifique existe en concurrence avec d'autres théories spécifiques, toutes situées idéologiquement. La question centrale s'énonce alors ainsi : à quelles

---

<sup>249</sup> *Ibid.*

<sup>250</sup> *Ibid.*, p. 100 [souligné par l'auteur].

<sup>251</sup> « Ainsi, le colloque [à Baltimore en 1966] qui devait présenter le structuralisme aux Américains servit plutôt à lui inventer, à quelques années d'intervalle [à la suite de la conférence de J. Derrida], un successeur ouvert, autrement maniable, qui présente le double avantage d'une définition plus lâche, donc plus accueillante » (F. CUSSET, *French Theory, op. cit.*, p. 41).

<sup>252</sup> W.D. MIGNOLO, *Modèles et poétique, op. cit.*, p. 103.

conditions une théorie spécifique de la poétique s'impose-t-elle face à d'autres, dans un contexte défini par la multiplication des poétiques ? Il suffit d'altérer à peine cette interrogation pour identifier une des principales questions qu'examinera W. Mignolo dans la suite de sa carrière : à quelles conditions une théorie spécifique s'impose-t-elle face à d'autres, dans un contexte défini par la colonisation ?

Notre propos n'est pas ici de soutenir l'idée selon laquelle les réflexions amorcées par W. Mignolo dans sa thèse seront complétées deux décennies plus tard dans *The Darker Side of the Renaissance*<sup>253</sup>, hypothèse téléologique qu'il s'agit d'écarter, mais plutôt d'indiquer qu'une réflexion identique – présente dans deux états d'achèvement distincts – se trouvera reformulée en fonction du contexte d'énonciation. W. Mignolo posera la même interrogation, qu'il explorera plus avant, dans un environnement radicalement différent : les années 1960 en Argentine et en France dominées par le structuralisme et le poststructuralisme, les années 1980 et 1990 aux États-Unis d'Amérique durant lesquelles se développent les études postcoloniales et décoloniales.

À la question de savoir si W. Mignolo avait essayé de publier sa thèse en français, il répond que non, justifiant cela par un manque de ressources personnelles – il ne connaissait personne pour l'introduire et l'accompagner – et linguistiques — il ne maîtrisait pas suffisamment le français et aurait eu besoin d'assistance professionnelle.

La thèse [en français dans le texte] était en français, mais je l'ai ensuite reprise en espagnol pour sa publication.<sup>254</sup> C'était d'une certaine manière libérateur, parce que je n'avais pas pensé que j'aurais quatre professeurs qui jugeraient ma thèse. [inintelligible]. C'était mon tour. J'avais grandi. Aussi, parce qu'écrire en français était douloureux. J'avais besoin d'un éditeur pour la version définitive. (...) Je n'ai même pas essayé de faire ça [la publier en français]. C'était une thèse et je n'avais pas les contacts à mobiliser pour une publication. En somme, j'étais certain que c'était une bonne thèse, mais ce n'était pas un livre. C'était une bonne thèse pour deux raisons : Barthes le mentionne dans son rapport, que la thèse indique à quel point je suis familier de la littérature concernée. C'était très précieux pour moi, parce qu'en tant que document c'était un panorama. Puis l'analyse. Quoiqu'après avoir publié les deux articles en espagnol, je me sentais plus proche du lecteur espagnol. Je n'avais pas le sentiment d'avoir quoi que ce soit à dire au lecteur français<sup>255</sup>.

Le sentiment dont fait part W. Mignolo, à propos du public auquel il cherche à s'adresser trouve son fondement également ailleurs. D'un strict point de vue scientifique,

---

<sup>253</sup> W.D. MIGNOLO, *The Darker Side of the Renaissance*, op. cit.

<sup>254</sup> Walter D. MIGNOLO, *Elementos para una teoría del texto literario*, Barcelone, Crítica Grijalbo, 1978.

<sup>255</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 13 décembre 2021 [TO 2.49].



le structuralisme est à cette époque déjà bien installé dans les publications de langue française, au contraire de l'Espagne<sup>256</sup>. C'est quelque chose dont W. Mignolo est bien conscient à ce moment-là.

[Ces deux articles<sup>257</sup>] étaient très structuralistes, très structuralistes. Ils ont eu un impact, parce qu'à cette époque il y avait peu de personnes écrivant en espagnol et qui faisaient ce genre de choses. Il y avait moi, Jorge Aguilar Mora, Enrique Ballón Aguirre, un péruvien que j'avais également rencontré à Paris et qui suivait plutôt Greimas ; il avait traduit le dictionnaire de Greimas en espagnol. Il y avait trois jeunes hommes qui faisaient ce genre de choses en Amérique Latine, à cette époque. Il était donc possible de publier<sup>258</sup>.

Il repère une chance de publication en espagnol pour le type d'analyses qu'il cherche à mener, confronté à un marché français déjà bien fourni. Et ce malgré les commentaires positifs de R. Barthes. Ce dernier souligne, dans le rapport de soutenance, la chose suivante :

Vous marquez bien que votre objet ce n'est pas de construire une [telle ou telle] poétique mais d'évaluer les conditions générales d'une [la] connaissance poétique ; vous vous installez donc au cœur du structuralisme poétique lae m modèle et les niveaux d'analyse<sup>259</sup>.

---

<sup>256</sup> Si les travaux de Ferdinand de Saussure semblent rapidement circuler en Espagne dans les cercles d'études linguistiques, on n'observe pas pour autant le même emballement qu'en France, à la même époque (Salvador GUTIERREZ ORDOÑEZ, « Eran los años cincuenta. La llegada del estructuralismo a España », *Boletín de la Sociedad Española de Historiografía Lingüística*, 2018, n° 12, p. 1-34) Si l'on trouve trace d'un « structuralisme » en Espagne, c'est une déclinaison économique de celui-ci, développée en Amérique latine, conjointement à la théorie de la dépendance (Joseph LOVE, « Structuralism and Dependency in Peripheral Europe: Latin American Ideas in Spain and Portugal », *Latin American Research Review*, 2004, vol. 39, n° 2, p. 114-140).

<sup>257</sup> W.D. MIGNOLO, « La dispersión de la palabra », art. cit. ; W.D. MIGNOLO, « La escena y la escritura », art. cit.

<sup>258</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 13 décembre 2021 [TO 2.50].

<sup>259</sup> BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE, DEPARTEMENT DES MANUSCRITS, NAF 28630 (34), *Fonds Roland Barthes* [Rapport de soutenance de Walter Mignolo], 11 janvier 1974, feuillet 56 recto. Le rapport de soutenance est reproduit en ANNEXE B2aα, accompagné d'une retranscription tapuscrite en ANNEXE B2aβ. Nous avons également consulté le « Fonds Gérard Genette » pour récupérer sa version du rapport de soutenance, car celle-ci n'était pas jointe au rapport présent dans le « Fonds Roland Barthes » — c'était parfois le cas pour certains rapports. Nous avons parcouru l'ensemble des rapports contenus dans le fonds, sans pouvoir trouver celui de la soutenance de W. Mignolo (CAMPUS CONDORCET, GRAND ÉQUIPEMENT DOCUMENTAIRE, 363 EHE (dossier 15, carton 2), *Fonds Gérard Genette* [Soutenances de thèse et/ou de mémoire (1972-2006 ; sd)], s. d.). Nous avons par ailleurs examiné chaque rapport pour déterminer s'il y avait eu une erreur d'attribution ou un mélange, sans succès. Nous avons également consulté lettres de recommandation que G. Genette a produites pour d'anciens étudiants — ce qui s'avérait presque systématique — mais là aussi, sans succès (CAMPUS CONDORCET, GRAND ÉQUIPEMENT DOCUMENTAIRE, *Fonds Gérard Genette, op. cit.*).

R. Barthes identifie aussi clairement l'intention structuraliste de W. Mignolo, confirmant par-là que W. Mignolo avait bien identifié les difficultés qu'il pourrait rencontrer en cherchant à publier sa thèse. Si l'hégémonie structuraliste offrait une certaine aubaine à W. Mignolo, le fait que 1966, « l'année-soleil du structuralisme » fut déjà passée, annonçant le déclin du structuralisme, que W. Mignolo était un jeune inconnu, qui plus est étranger n'auguraient rien de bon pour une tentative de publication d'un texte aussi technique et formaliste. R. Barthes identifie aussi clairement le pluralisme et la transdisciplinarité que W. Mignolo cherche à mettre en acte dans sa thèse et qu'il érigera comme principes plus tard dans sa carrière.

Ajoutons par ailleurs que la publication de la thèse aurait été nécessaire si W. Mignolo avait voulu poursuivre une carrière académique en France. Le contexte d'alors n'était pas le plus propice à une telle trajectoire. Si le système d'enseignement supérieur et de recherche français connaît de profondes transformations à partir de la fin des années 1960, elles concernent principalement l'organisation de ce système, plutôt que ses membres.

Si les réformes institutionnelles engagées entre 1968 et 1975 sont impressionnantes, celles concernant les statuts des universitaires sont plus modestes. La loi d'orientation de l'enseignement supérieur du 12 novembre 1968, préparée par le ministre Edgar Faure, comporte deux nouveautés à ce sujet. D'une part, elle donne enfin le droit, par dérogation aux règles de la fonction publique, de recruter des étrangers dans les corps d'universitaires<sup>260</sup>.

Cette période est aussi marquée par une importante augmentation des effectifs enseignants dont la situation devient de plus en plus intenable. Ce sont en particulier les corps de maîtres-assistants et d'assistants – c'est-à-dire des personnels non titulaires – qui connaissent les plus importants taux de croissance<sup>261</sup>. Le maintien des statuts pré-1968 s'accompagne d'un nombre grandissant d'inégalités entre les corps, principalement au niveau de la représentation institutionnelle de ces corps. Ce n'est qu'en 1975 que les

---

<sup>260</sup> Jean-Yves MERINDOL, « Les universitaires et leurs statuts depuis 1968 », *Le Mouvement Social*, 2010, vol. 4, n° 233, p. 71.

<sup>261</sup> Jean-Yves Merindol fait état d'une situation qui « n'est guère tenable alors que les professeurs et maîtres de conférences 14, qui étaient 3 572 en 1960, sont presque 9 600 en 1973, que les corps des maîtres-assistants, créés en 1960 avec 500 emplois, comptent 9 842 personnes | en 1973 et surtout que les divers corps d'assistants, sans même compter les assistants et chefs de clinique des facultés de médecine, sont passés de 2 798 en 1960 à 12 037 en 1973 et sont ainsi devenus les corps les plus importants » (*Ibid.*, p. 72-73).

personnels précaires de l'Université obtiennent la garantie de l'emploi, après une considérable grève administrative.

Par ailleurs, l'existence des deux diplômes de troisième cycle que sont la thèse de doctorat de troisième cycle et la thèse de doctorat d'État ajoute en complexité et rend difficile la navigation dans ce système pour celles et ceux qui n'en possèdent pas les codes<sup>262</sup>. Le tournant des années 1960 et 1970 constitue une période de transformations de l'appareil d'éducation supérieure en France, dans lequel les précaires sont toujours plus nombreux et la garantie de l'emploi évanescence. Du point de vue d'un docteur étranger, la situation paraît encore plus morose.

À ces recompositions structurelles, il faut ajouter que le déclin du structuralisme coïncide également avec un basculement dans l'ordre mondial de la science sociale, le rayonnement de la France décroît au profit de celui des États-Unis d'Amérique, ainsi que le souligne T. Brisson.

Les évolutions de l'influence intellectuelle française depuis un demi-siècle peuvent être lues dans une perspective de transformation des logiques hégémoniques qui parcourent un « système-monde » toujours organisé selon la division entre zones centrales et périphériques. D'ancienne tradition de pensée dominante, en particulier du fait de sa position impériale, la France a connu un affaiblissement progressif à cause de la dislocation des empires coloniaux. Au début des années 1960, elle possède des ressources suffisantes pour retrouver une position de force : au plan culturel, elle peut reconstruire une influence notablement supérieure à son poids économique et politique réel, le legs impérial continuant paradoxalement à jouer en sa faveur. Par contre, au tournant des années 1980, les recompositions du système international fragilisent la place de la France | et celle de plusieurs de ses zones d'influences traditionnelles<sup>263</sup>.

Au cours de ces années 1970, dans l'anticipation des années 1980, semble également se jouer une scène complémentaire, pour laquelle compréhension F. Cusset propose un constat et une hypothèse supplémentaire, à propos de la réorganisation de la « global economy of knowledge<sup>264</sup> » et de la position que la France y occupe.

La France, ou le monde à l'envers. Pendant qu'à la suite des États-Unis le reste du champ intellectuel mondial incorporait peu à peu les perspectives lacano-

---

<sup>262</sup> C'est seulement en 1984 que la thèse de doctorat d'État est supprimée et qu'est créée l'« habilitation à diriger des recherches », qui n'est pas un remplacement équivalent de celle-là (*Ibid.*, p. 79).

<sup>263</sup> Thomas BRISSON, « Le rayonnement déclinant de la pensée française ? » dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éds.), *La vie intellectuelle en France. Le temps des crises (de 1962 à nos jours)*, Paris, Seuil, 2019 [2016], vol. 3/3, p. 468-469.

<sup>264</sup> R. CONNELL et al., « Re-making the global economy of knowledge », art. cit.

derridiennes et foucaldo-deleuziennes, non seulement celles-ci mais, très vite, la possibilité même d'un débat à leur sujet se trouvaient bannies de l'Hexagone<sup>265</sup>.

1974, année du départ définitif de W. Mignolo, correspond à l'entrée sur le territoire français d'Alexandre Soljenitsyne, un an après la parution à Paris de *L'Archipel du Goulag*<sup>266</sup> en version russe. La publication de l'ouvrage et l'arrivée d'A. Soljenitsyne servirent de base à la montée de l'antitotalitarisme et l'avènement des Nouveaux Philosophes, qui se nourrirent également de la « pensée anti-68<sup>267</sup> ». Cette deuxième partie des années 1970 coïncida aussi avec un progressif recul de la figure de Karl Marx des débats publics. C'est l'hypothèse proposée par F. Cusset, qui lie cet effacement de K. Marx à l'effacement de la France dans le champ intellectuel mondial<sup>268</sup>.

À qui prêtait une forte attention aux évolutions nationales et internationales des sciences humaines et sociales, apparaissaient peut-être déjà les signes avant-coureurs d'un tel déplacement du centre de gravité. C'est un argument qui aurait pu justifier un départ pour les États-Unis d'Amérique, mais ce n'est toutefois pas la raison que mobilise W. Mignolo. À l'occasion du séjour de R. Barthes au Maroc de septembre 1969 à juin 1970<sup>269</sup>, W. Mignolo voyage pendant deux semaines aux États-Unis d'Amérique, à New York et Austin. C'est à cette occasion qu'il rencontre Anne Wylie, sa future épouse.

Quand j'étais à Paris, Barthes est parti deux semaines à Marrakech. J'avais besoin de connaître les États-Unis d'Amérique, je vous l'ai dit, je pense, ce qui m'attirait étaient les centres commerciaux, les parkings, ce que l'on voyait dans les films. J'avais deux amis à New York, l'un était argentin. (...) Je voulais aller au « MoMA » [Museum of Modern Art] pour Guernica, qui était encore au « MoMA » à cette époque. (...) Je suis allé au bar après pour boire une bière et j'y ai fait la connaissance d'Anne [Wylie], qui est devenue ma femme. C'était à nouveau de la chance, j'imagine ; être au bon endroit au bon moment<sup>270</sup>.

De cette rencontre naît rapidement une relation ; W. Mignolo et A. Wylie se revoient à son retour d'Austin et avant qu'il ne rentre en France. A. Wylie le rejoint

---

<sup>265</sup> F. CUSSET, *French Theory*, op. cit., p. 323.

<sup>266</sup> Alexandre SOLJENITSYNE, *L'Archipel du Goulag. 1918-1956, essai d'investigation littéraire*, traduit par José JOHANNET, Geneviève JOHANNET et Nikita STRUVE, Éd. en deux volumes, Paris, Seuil, 1974.

<sup>267</sup> Serge AUDIER, *La pensée anti-68 : Essai sur les origines d'une restauration intellectuelle*, Paris, La Découverte, 2009 [2008].

<sup>268</sup> F. CUSSET, *French Theory*, op. cit., p. 344.

<sup>269</sup> Claude COSTE et Andy STAFFORD, « Préface » dans Claude COSTE et Andy STAFFORD (éds.), *Sarrasine de Balzac. Séminaires à l'École pratique des hautes études 1967-1968, 1968-1969*, Paris, Seuil, 2011, p. 23.

<sup>270</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 13 décembre 2021 [TO 2.51].

quelque temps après à Toulouse. L'anticipation de la fin de la thèse amène W. Mignolo à réfléchir à son avenir et prendre en compte sa relation avec A. Wylie. Il n'envisageait pas de continuer comme lecteur à Toulouse pendant une durée indéfinie. C'est de nouveau J. A. Mora qui va indiquer une aubaine à W. Mignolo.

Je pense que Jorge Aguilar Mora était déjà à Princeton, et il m'a dit : « Je pense que tu devrais postuler », parce qu'à cette époque il était relativement aisé de trouver un poste. Ce n'était pas comme aujourd'hui. À cause d'elle [A. Wylie] et parce que j'avais besoin d'organiser mon futur, j'ai écrit ces lettres [seize lettres de candidature spontanée adressées à des universités états-uniennes] et l'on m'a invité à l'Université de Toulouse [W. Mignolo s'emmêle ici les pinceaux et veut mentionner l'Université d'Indiana à Bloomington, dont il a fait mention juste avant], une invitation pour enseigner la théorie littéraire, la sémiotique (...). Comme je vous l'ai expliqué auparavant, ces sujets arrivaient déjà aux États-Unis d'Amérique, mais il n'y avait qu'une poignée de personnes qui pouvaient les enseigner en espagnol<sup>271</sup>.

Aux années d'entre-deux-guerres et d'après-guerre, durant lesquelles les États-Unis d'Amérique servirent de « refuge des arts, des lettres et des sciences européennes<sup>272</sup> », accroissant par là leur capital symbolique et leur capacité d'attraction, succédèrent les années 1960-1970 qui constituaient une période de forte expansion des universités états-uniennes : en raison d'un afflux sans précédent d'étudiant·es (fin de la ségrégation raciale, plus grande ouverture aux femmes, le *G.I. Bill* qui permet l'accès à l'Université à plus de 3 400 000 vétérans<sup>273</sup>) ; d'investissements massifs de la part de l'État fédéral dans la recherche, certes avant tout fondamentale<sup>274</sup> ; d'une marchandisation croissante de la recherche académique, rendue possible par le *Bayh-Dole Act*, voté en 1980, qui approuva le brevetage des découvertes et donc leur commercialisation, ce qui autorisa graduellement aux universités de produire de la richesse par la commercialisation des produits obtenus par des recherches subventionnées par l'État fédéral<sup>275</sup>.

C'est particulièrement au cours des années 1950 et 1960 que les taux de croissance de la population étudiante atteignent leurs sommets, diminuant légèrement pendant les

---

<sup>271</sup> *Ibid.* [TO 2.52].

<sup>272</sup> Marie SCOT, « L'impérialisme des idées et de la culture françaises » dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éds.), *La vie intellectuelle en France. Le temps des combats (1914-1962)*, Paris, Seuil, 2019 [2016], vol. 3/2, p. 477.

<sup>273</sup> C. CHARLE et J. VERGER, *Histoire des universités*, op. cit., p. 152-156.

<sup>274</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>275</sup> Elizabeth POPP BERMAN, *Creating the Market University: How Academic Science became an Economic Engine*, Princeton, Princeton University Press, 2012.

années 1970<sup>276</sup>. En 1955, 2 653 000 étudiant·es sont inscrit·es, 5 921 000 en 1965 et 11 185 000 en 1975<sup>277</sup>. On constate un mouvement constant de croissance qui structure la population étudiante états-unienne, mais qui se traduit également dans la croissance du nombre d'institutions d'enseignement supérieur – 1 850 à la rentrée 1955-1956, 2 230 à la rentrée 1965-1966 et 3 026 à la rentrée 1975-1976<sup>278</sup> – et dans la progression du personnel administratif et enseignant. Les effectifs administratifs passent de 298 210 employé·es en 1955 à 1 073 119 employé·es en 1976, pendant que les effectifs enseignants passent de 228 188 employé·es en 1955 à 793 296 employé·es en 1976<sup>279</sup>. Les dépenses par étudiant·e restent stables, grâce à l'accroissement des ressources des différentes institutions. Les recettes courantes totales et agrégeant les diverses sources de revenus passent de 3 603 370 000 \$ en 1955 à 39 703 166 000 \$ en 1975<sup>280</sup>. Sur la même période, la valeur totale des propriétés détenues par les institutions d'éducation supérieure est passée de 12 561 046 000 \$ à 80 300 595 000 \$, tandis que la valeur nette comptable totale des dotations de ces institutions est passée de 3 702 139 000 \$ à 13 952 291 000 \$<sup>281</sup>.

Non seulement le système d'éducation supérieure états-unien connaît un mouvement similaire de massification, toutes proportions gardées, à celui de la France, mais il dispose des moyens pour amortir et absorber cette massification. Cette phase représente donc une aubaine pour intégrer le marché académique états-unien et ce d'autant plus si on consulte l'évolution du nombre d'étudiant·es internationaux·les inscrites dans les universités états-uniennes sur cette période. En 1969-1970 ce sont près de 135 000 étudiant·es internationaux·les qui sont recensé·es, et 286 340 en 1979-1980<sup>282</sup>. Parmi les 31 principaux États d'émigration, six sont des pays hispanophones d'Amérique centrale et latine (Cuba, Mexique, Colombie, Venezuela, Pérou et Argentine)<sup>283</sup>. On

---

<sup>276</sup> Thomas D. SNYDER et al., *120 years of American Education: A Statistical Portrait*, Washington, D.C., National Center for Education Statistics, 1993, p. 66.

<sup>277</sup> *Ibid.*, p. 76-77.

<sup>278</sup> *Ibid.*, p. 80. Parmi ces institutions sont incluses les écoles médicales, les écoles dentaires, les universités – publiques et privées – qui délivrent une licence en quatre ans et les écoles vocationnelles – publiques et privées – qui délivrent un certificat en deux ans.

<sup>279</sup> *Ibid.*

<sup>280</sup> *Ibid.*, p. 89. Cet accroissement des ressources découle d'une augmentation des revenus représentés par les frais de scolarité (722 215 000 \$ en 1955 ; 8 171 942 000 \$ en 1975 ; augmentation de 1 131 %), des subventions fédérales (489 800 000 \$ en 1955 ; 5 413 847 000 \$ en 1975 ; augmentation de 1 105 %) et des subventions par les états (878 349 000 \$ en 1955 ; 12 260 885 000 \$ en 1975 ; augmentation de 1 395 %).

<sup>281</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>282</sup> Teresa BRAUNER BEVIS et Christopher J. LUCAS, *International Students in American Colleges and Universities. A History*, New York, Palgrave Macmillan, 2007, p. 164 & 172.

<sup>283</sup> *Ibid.*, p. 165.

constate le développement – somme le soulignait W. Mignolo – un besoin de main-d'œuvre hispanophone pour enseigner à ces étudiant·es hispanophones.

Enfin, l'obtention d'un visa – dont les critères d'attribution peuvent être relativement nombreux et les délais de délivrance très longs – conditionne l'entrée sur le territoire états-unien et l'exercice d'une activité professionnelle. Le mariage de W. Mignolo et A. Wylie à l'été 1972 a grandement facilité l'acquisition du visa, puisque les époux ses de citoyen·nes états-unien·nes bénéficient d'une procédure aménagée et d'un visa spécial. W. Mignolo peut alors être recruté par l'Université de l'Indiana à Bloomington, dès l'année 1973, pendant laquelle il achève son doctorat et qu'il soutient le 11 janvier 1974, venant exprès en France.

Ce n'est donc pas uniquement une connaissance – J. A. Mora – ni seulement la recomposition de la « global economy of knowledge », ni simplement la relation amoureuse avec A. Wylie, ni exclusivement la maîtrise de l'espagnol et des sujets évoqués, mais la combinaison de ces éléments et la rencontre de ce complexe avec un marché de l'enseignement supérieur états-unien plus ouvert – surtout pour un étranger – qui permettent cette réorientation de W. Mignolo.

De manière générale, « [l]a guerre froide donne (...) à l'impérialisme de l'universel américain l'occasion d'étendre son rayonnement. La diplomatie culturelle, soutenue par les Fondations Rockefeller, Carnegie et Ford et par la puissante Motion Picture Export Association d'Hollywood, se dote de nouveaux outils d'influence<sup>284</sup> ». C'est dans ce contexte d'extension de la domination états-unienne et de passage de flambeau intellectuel de la France aux États-Unis d'Amérique, de Paris à New York, que W. Mignolo arrive chargé du poststructuralisme, alors en pleine explosion aux États-Unis d'Amérique et qu'il développera dans une direction particulière, qui cristallisera seulement à la fin des années 1980.

R. Connell qui a saisi le structuralisme par son entrée politique en fera quelque chose de radicalement différent au cours des années 1980, qui marqueront le cheminement d'une réflexion avant tout centrée sur les processus de socialisation politique des individus et des questions théoriques d'ordre pratique dans l'organisation

---

<sup>284</sup> M. SCOT, « L'impérialisme des idées et de la culture françaises », art. cit., p. 479.

des luttes politiques, à une réflexion de plus en plus centrée sur le genre, les rapports de genre et le concept de masculinité hégémonique.



## *Conclusion du chapitre*

Nous avons vu que R. Connell a pu accumuler du capital culturel international dès l'enfance – par les ressources linguistiques et culturelles auxquelles elle avait accès par l'entremise de son père et grâce à l'environnement socio-économique dans lequel elle a grandi – et qu'elle n'a cessé d'en engranger depuis lors. L'accès à ce capital culturel international a été plus tardif et compliqué pour W. Mignolo, mais la rencontre avec de jeunes intellectuels à Corral de Bustos et l'existence d'une bibliothèque municipale en pleine expansion ont permis une première accumulation par la lecture de littérature étrangère traduite. Dans un deuxième temps, le réseau de diplomatie culturelle française par l'intermédiaire de l'« Alliance française » lui a rendu possible l'apprentissage progressif du français. La fréquentation des milieux d'avant-garde culturelle durant sa *licenciatura* à Cordoba lui a également permis d'engranger du capital culturel international. C'est toutefois à partir de son départ pour la France, pour étudier sous la direction d'un des plus prestigieux·ses intellectuel·les au monde – R. Barthes – et son installation définitive aux États-Unis d'Amérique en 1974, qu'il se trouve dans les meilleures dispositions pour continuer à amasser du capital culturel international. Nous verrons dans le chapitre suivant, qu'A. Mbembe qui appartient à une génération plus récente connaîtra une trajectoire relativement similaire à celle de W. Mignolo, durant les années 1980.

La trajectoire de W. Mignolo dans ces années-là correspond à celles étudiées par T. Brisson. Ce dernier insiste sur l'influence du déplacement sur deux plans – géographique et intellectuel – sur le développement des études postcoloniales :

C'est bien, à les lire, le déplacement géographique qui permet le déplacement intellectuel, seul ce dernier autorisant à penser en dehors des cadres établis. Intellectuel déplacé, l'intellectuel postcolonial parvient, en passant par les « laboratoires de l'émigration », à déplacer les limites acceptables et habituelles du pensable. D'où l'idée, solidement établie, que la pensée postcoloniale est fille de migrations d'intellectuels du Sud vers les centres du savoir du Nord<sup>285</sup>.

Bien plus, T. Brisson insiste sur la position interstitielle dans laquelle se trouvent ces intellectuel·les lorsqu'ils·elles s'établissent en Occident :

---

<sup>285</sup> T. BRISSON, *Décentrer l'Occident, op. cit.*, p. 16.

*Déplacés* en Occident, ils l'étaient déjà, tout d'abord, dans leurs sociétés d'origine, puisqu'ils furent précocement occidentalisés du fait de leur passage par les écoles et les langues coloniales. Mais ils le furent, également à leur arrivée en Occident où, bien qu'occidentalisés, ils se trouvèrent cette fois renvoyés à leurs |origines étrangères. Doublement étrangers de l'intérieur (« *oustiders as insiders* ») ils se trouvèrent pris dans une tension qui fit d'eux des intellectuels sans place ni lieu propres<sup>286</sup>.

Dans le cas présent, l'accumulation de capital culturel international se fait sous la forme d'une occidentalisation, de manière bien plus appuyée pour W. Mignolo que pour R. Connell. Nous verrons dans le chapitre suivant que la trajectoire d'A. Mbembe est à cet égard similaire à celle de W. Mignolo. S. Dufoix propose comme hypothèse de saisir cette position interstitielle à l'aide du concept d'« habitus clivé » qu'il emprunte à P. Bourdieu.

Cette condition sociologique particulière, [autrement dit leur] *position* rend possible une *prise de position* apparemment improbable et contradictoire, celle de penseurs et de penseuses élaborant une approche critique anti-eurocentrique tout en pouvant bénéficier, de par leur présence au cœur même de l'Occident épistémique, des réseaux de diffusion (revues, maisons d'édition, départements, programmes de recherche...) susceptibles de leur procurer plus de visibilité dans l'espace académique mondial qu'ils ne pourraient en obtenir à partir de la seule Amérique latine<sup>287</sup>.

Nous reviendrons dans l'ENCADRE N° 4.4 sur les effets de cet habitus clivé au niveau de l'écriture de W. Mignolo et A. Mbembe.

---

<sup>286</sup> *Ibid.*, p. 17-18 [souligné dans l'original].

<sup>287</sup> S. DUFOIX, *Décolonial*, *op. cit.*, p. 47-49.



## Chapitre 3. D'une hégémonie à l'autre (1981-1992)

So I waka waka waka / I go many places / I see my people /  
Them dey cry cry cry

(...)

I waka many village anywhere in Africa (\*2) / Pastor's house na  
him dey fine pass / My people them dey stay for poor  
surroundings / Pastor's dress na him dey clean pass / E hard for  
my people for them to buy soap / Pastor na him them give  
respect pass / And them do bad bad bad bad bad bad things

(...)

Call corruption / Them dey call nepotism / Inside the promotions  
/ And inside all business / I say I waka waka waka / I see see see  
/ So I waka waka waka / I waka many business anywhere in  
Africa (\*2) / North and South them get them policies / One  
Christian and the other one Muslim / Anywhere the Muslims  
them they reign / Na Senior Alhaji na him be Director /  
Anywhere the Christians them they reign / Na the best friend to  
Bishop na him be Director / It is a known fact that for many  
thousand years / We Africans we had our own traditions / These  
moneymaking organizations / Them come put we Africans in  
total confusion

(...)

So I waka waka waka / I go many places / I go government  
places / I see see see / All the bad bad bad things / Them they do  
do do / Them steal all the money / Them kill many students /  
Them burn many houses / Them burn my house too / Them kill  
my mama / So I carry the coffin / I waka waka waka / Movement  
of the People / Them waka waka waka / Young African Pioneers  
/ Them waka waka waka / We go Obalende / We go Dodan  
barracks / We reach them gate o / We put the coffin down /  
Obasanjo dey there / With him big fat stomach / Yar'Adua dey  
there / With him neck like ostrich / We put the coffin down<sup>1</sup>.

Le 20 janvier 1981, le président élu des États-Unis d'Amérique, Ronald Reagan, est investi dans sa fonction. Sa politique rejoint rapidement celle de la Première ministre du Royaume-Uni Margaret Thatcher, de l'autre côté de l'Atlantique, dans une

---

<sup>1</sup> Fela ANIKULAPO-KUTI, « Coffin for Head of State », dans FELA & AFRICA 70, *Coffin for Head of State*, Lagos, Kalakuta Records, 1981.

visée « anti-étatiste, anti-dirigiste et antisocialiste [ainsi qu']antisoviétique<sup>2</sup> ». Le couple britannico-états-unien incarne alors le programme conservateur et néolibéral qui semble devenir hégémonique en Occident durant les années 1980<sup>3</sup>. C'est le début de ce que F. Cusset nomme « le grand cauchemar des années 1980<sup>4</sup> ». Un village sur le continent paraît toutefois résister à l'invasion néolibérale, résistance personnifiée par l'accession de François Mitterrand le 10 mai 1981 à la présidence de la République française. C'est la première fois que le Parti Socialiste prend les rênes du pays et qu'il remporte les élections législatives de juin, après avoir proposé et fait voter un ensemble de mesures (suspension d'expulsion d'étrangers, augmentation du SMIC de 10 %, du minimum vieillesse de 20 %, des allocations familiales et de l'aide au logement de 25 %, etc.<sup>5</sup>). L'« état de grâce » sera cependant de courte durée ; à l'euphorie de la victoire succédera vite l'ambiguïté, puis l'amertume croissante face au continuum de la rigueur<sup>6</sup>. Le ver était en réalité déjà présent dans le fruit, comme le souligne Michelle Zancarini-Fournel :

Les débuts du premier septennat de François Mitterrand, élu le 10 mai 1981, sont marqués par deux lois – l'une très connue, l'autre à peu près oubliée – qui en illustrent, prises ensemble, les ambiguïtés. La première est l'œuvre du garde des Sceaux Robert Badinter : le 18 septembre 1981, par 363 voix contre 117, l'Assemblée nationale décide d'abolir la peine de mort. La seconde est imposée aux députés le 23 octobre 1982, par le recours à l'article 49-3 : elle prévoit la

---

<sup>2</sup> Philippe CHASSAIGNE, *La Grande-Bretagne et le monde. De 1815 à nos jours*, 2<sup>e</sup> éd. revue et complétée, Paris, Armand Colin, 2021 [2003], p. 272.

<sup>3</sup> Pierre DARDOT et Christian LAVAL, *La nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale*, Paris, La Découverte, 2010 [2009], p. 273.

<sup>4</sup> F. CUSSET, *La décennie*, *op. cit.*

<sup>5</sup> M. ZANCARINI-FOURNEL, « Chronologie France. 1962-1981 », art. cit., p. 801-802.

<sup>6</sup> Si l'expression de « tournant de la rigueur » est l'expression qui a remporté le plus franc succès pour désigner la bifurcation de la politique socialiste au cours du mois de mars 1983, en réalité cette expression offre une représentation inadéquate de ce qui se joue à ce moment-là. Ainsi, « les travaux des historiens (Michel Margairaz, Matthieu Tracol, Mathieu Fulla) ont permis d'établir précocement, contre la vulgate communément admise, qu'à la notion de "tournant" il était plus juste de substituer celle de "virage" ou de "continuum", plus respectueuse d'un processus de décision par ajustements successifs, mettant aux prises au sein du Parti socialiste plusieurs courants politiques et plusieurs doctrines économiques (première gauche et deuxième gauche, protectionnisme contre intégration européenne), elles-mêmes issues d'une histoire longue remontant aux années 1970 ainsi qu'à la Libération (la bataille de Pierre Mendès France en faveur de la rigueur en 1945, | les nationalisations conçues comme une action de modernisation). Ils ont ainsi relativisé la rupture de 1983, en soulignant que la rigueur était déjà présente dans le premier discours du Premier ministre Pierre Mauroy le 21 mai 1981, et que Jacques Delors ministre de l'Économie et des Finances, adepte lui aussi "de la rigueur dans la solidarité", avait réclamé dès novembre 1981 une "pause", à la suite de la présentation d'un budget "expansionniste" à l'automne 1982 et à la dévaluation-sanction d'octobre 1981. Ils ont aussi rappelé qu'un premier plan d'ajustement avait déjà été mis en œuvre pour accompagner la deuxième dévaluation du 12 juin 1982 (blocage des prix et des salaires, économies budgétaires). » (Florence DESCAMPS et Laure QUENNOUËLLE-CORRE, « Le tournant de mars 1983 a-t-il été libéral ? », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2018, vol. 2, n° 138, p. 12-13).

réparation des « préjudices de carrière » subis par les officiers qui avaient participé, en avril 1961, à la tentative de putsch contre de Gaulle<sup>7</sup>.

La colère remplace l'euphorie : de nombreuses grèves ouvrières émaillent le territoire français dès 1981, en particulier dans le secteur automobile. L'été de la même année, les affrontements entre jeunes et forces de l'ordre aux Minguettes, un quartier de la ville de Vénissieux dans la banlieue lyonnaise ouvrent une séquence qui dure encore aujourd'hui : celle de la « crise des banlieues ». À l'enchaînement d'émeutes, achevé par la blessure par balle en mars 1983 du président de l'association « SOS Avenir Minguettes », Toumi Djaïdja, succède une démonstration non violente : la « Marche pour l'égalité, Marseille 15 octobre-Paris 3 décembre 1983 ». Celle-ci marque l'irruption d'une nouvelle population militante sur la scène politique française, composée de « jeunes garçons nés au début des années 1960, de nationalité algérienne ou française (pour les enfants de parents français ou de rapatriés d'Algérie), père ouvrier, mère au foyer. Sortis prématurément du système scolaire, la plupart sont au chômage en 1983<sup>8</sup> ».

Le 9 septembre 1981, Jacques Lacan décède d'une tumeur abdominale<sup>9</sup>, un peu moins d'un an après R. Barthes et Jean-Paul Sartre, deux ans avant R. Aron, trois ans avant M. Foucault et cinq ans avant Michel de Certeau. Un ensemble de penseurs centraux du structuralisme et plus largement de la vie intellectuelle française succombe au début de cette décennie. Ces personnalités incarnaient un état du champ intellectuel, lequel permettait de concilier légitimité académique et légitimité médiatique. La disparition de ces figures s'accompagne d'une scission entre les deux espaces légitimant, académique et universitaire. Au pôle académique, « [l]'intellectuel d'hier, maître d'un vaste champ de savoir, hériter d'une culture universelle, s'efface de plus en plus devant le chercheur, regardé comme l'expert d'un domaine particulier<sup>10</sup> ». Au pôle médiatique, à l'opposé désormais, un nouveau type de manieur·se d'idées, recourt à un ensemble inédit d'outils pour asseoir sa légitimité intellectuelle : la tribune dans la presse écrite, l'essai, l'intervention télévisée, la pétition, l'entretien avec un·e journaliste. C'est la

---

<sup>7</sup> Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *Les luttes et les rêves. Une histoire populaire de la France de 1685 à nos jours*, Paris, Zones, 2016, p. 866.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 874.

<sup>9</sup> François DOSSE, *Histoire du structuralisme — Le chant du cygne 1967 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2012 [1992], vol. 2/2, p. 448.

<sup>10</sup> Christian DELPORTE, « Une lutte croissante pour l'attention médiatique » dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éds.), *La vie intellectuelle en France. Le temps des crises (de 1962 à nos jours)*, Paris, Seuil, 2019 [2016], vol. 3/3, p. 27.

naissance de l'intellectuel·le médiatique.<sup>11</sup> Rapidement, à partir de la fin des années 1970 on assiste à un dédoublement de la logique d'acquisition de légitimité intellectuelle – logique académique et logique médiatique – qui conduit à une fragmentation du champ des idées et de leur diffusion en France, achevée au cours des années 1980 :

[D]eux mondes s'éloignent l'un de l'autre depuis les années 1980 : d'un côté celui des essayistes qui parlent au grand public et ont la confiance des éditeurs, de l'autre celui des chercheurs aux spécialités étroites qui ne peuvent espérer toucher qu'un lectorat restreint<sup>12</sup>.

Dans cette restructuration, une constante persiste toutefois au niveau des conditions à remplir pour être un·e intellectuel·le, qu'il·elle soit légitimé·e par la logique académique ou médiatique. Le sujet intellectuel demeure principalement un homme blanc et bourgeois. Insistons sur ce point : « [si] depuis 1924 les programmes de l'enseignement secondaire sont identiques pour les filles et les garçons, [si] elles sont autant bachelières que les garçons en 1965 et majoritaires sur les bancs de l'Université dès 1971, et ce dans les trois cycles entre 1982 et 1992<sup>13</sup> », ce n'est pas pour autant que leur présence dans le champ académique devient proportionnelle à ces données initiales. Si des exceptions existent, elles ne font cependant que confirmer la règle. À cette situation relative au pôle académique, on trouve une situation identique au pôle médiatique. Laurent Jeanpierre cerne quatre facteurs qui semblent déterminants dans l'accès à l'espace médiatique :

[L]e genre, les femmes étant particulièrement sous-représentées (...); l'âge, ensuite, car non seulement la propension à être visible dans les médias augmente avec ce dernier (...), mais la vieillesse n'est aucunement un handicap pour conserver une grande visibilité (...); l'appartenance à une institution parisienne reste décisive (...); enfin, parmi ces institutions qui autorisent à parler, l'affiliation à un organisme de recherche (...), à une grande école (...) ou à un

---

<sup>11</sup> Christian Delporte date du 27 mai 1977 la naissance de l'intellectuel médiatique en France, avec l'invitation d'André Glucksman et Bernard Henri-Lévy par Bernard Pivot dans son émission *Apostrophes* (*Ibid.*, p. 50).

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>13</sup> Delphine NAUDIER, « Les intellectuelles depuis les années 1960 » dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éds.), *La vie intellectuelle en France. Le temps des crises (de 1962 à nos jours)*, Paris, Seuil, 2019 [2016], vol. 3/3, p. 27. En 2011, si les femmes constituaient 57,6 % des inscrites en licence et master, leur part ne fait que diminuer au cours de l'avancement dans la carrière académique : 48 % des doctorantes, 42,4 % des maîtresses de conférence, 22,5 % des professeur·es d'université et 14,8 % des président·es d'université (*Ibid.*, p. 66).

grand établissement (...) est un atout par rapport à la simple affiliation universitaire<sup>14</sup>.

Dans son étude sur la présence en France d'intellectuel·les africain·es post-Fédération des Étudiants d'Afrique Noire en France – fondée en 1950 –, Abdoulaye Gueye indique que les situations des détenteur·rices africain·es d'un doctorat en France ne peuvent être uniformisées<sup>15</sup>, mais qu'une position médiatique ne semble pas constituer un débouché accessible. Quatre perspectives s'offrent à ces docteur·es : l'édition, le conseil, l'industrie et la recherche ; la voie universitaire demeurant toutefois la principale voie visée par ces docteur·es. Sur les soixante-dix possesseur·es de doctorat étudié·es par A. Gueye, seize sont employé·es à l'Université française (un·e ingénieur·e de recherche, un·e chargé·e de recherche de première classe, sept chargé·es de cours, trois maître·sse de conférences et un·e professeur·e des universités)<sup>16</sup>. De manière plus générale, quel que soit le groupe étudié (docteur·e et titulaire d'un poste universitaire, docteur·e et précaire universitaire, docteur·e et extérieur·e à l'Université), un discours commun existe : les candidat·es rencontreraient des difficultés en raison de leur couleur de peau ou de leurs origines. Cela entre en écho avec un article de l'historien Charles-Didier Gondola paru en 1997 dans *Politique africaine*<sup>17</sup> et qui suscita un important débat à l'intérieur de la rédaction<sup>18</sup>. Dans le même numéro, Ivan Crouzel et Boubacar Issa Abdourahmane cherchent à quantifier la présence d'auteur·rices africain·es au sein de la revue<sup>19</sup>. Ils mettent ainsi en lumière le fait que ce sont des français·es qui rédigent la plupart des textes sur la période 1987-1996, de même que les français·es restent toujours les plus représentés dans chaque rubrique de la revue et que les auteur·rices qui ont publié le plus grand nombre d'articles sur cette période demeurent en grande majorité français·es. Comi M. Toulabor, qui a longtemps – et dès ses débuts –

---

<sup>14</sup> Laurent JEANPIERRE, « Tribunes et plateaux : Logiques de la visibilité intellectuelle » dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éds.), *La vie intellectuelle en France. Le temps des crises (de 1962 à nos jours)*, Paris, Seuil, 2019 [2016], vol. 3/3, p. 101.

<sup>15</sup> A. GUEYE, *Les intellectuels africains en France, op. cit.*, p. 148-149.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>17</sup> Charles-Didier GONDOLA, « La crise de la formation en histoire africaine en France, vue par les étudiants africains », *Politique africaine*, 1997, n° 65, p. 132-139.

<sup>18</sup> Jean-Pierre CHRETIEN, « Une crise de l'histoire de l'Afrique en langue française ? », *Politique africaine*, 1997, n° 68, p. 141-149 ; Michel CAHEN, « Africains et africanistes : À propos de l'article de Ch. Didier Gondola », *Politique africaine*, 1997, n° 68, p. 149-155 ; Jean COPANS, « Six personnages en quête d'un africanisme », *Politique africaine*, 1998, n° 69, p. 89-108 ; Jean-Pascal DALOZ, « Misère(s) de l'africanisme », *Politique africaine*, 1998, n° 70, p. 105-117.

<sup>19</sup> Ivan CROUZEL et Boubacar Issa ABDOURAHMANE, « Présence africaine dans *Politique africaine* ? », *Politique africaine*, 1997, n° 65, p. 140-145.



participé à *Politique africaine* – y compris à la direction<sup>20</sup> –, partage le constat de C.-D. Gondola dans un article publié la même année<sup>21</sup>.

A. Gueye insiste sur l'importance de ces débats et leurs conséquences sur les discours de ses enquêtés, qui auraient réarticulé leurs arguments autour du racisme qu'attesteraient ces discussions ; mais il souligne également un effort indispensable de nuance, puisque si ce racisme produit des effets, il n'est pas seul à expliquer les situations des chercheur·es africain·es en France. « La compréhension de cette situation procède de sa mise en perspective, qui nécessite la prise en compte des problèmes économiques de l'Université et aussi des pratiques de sélection universitaire qui s'appliquent aux étrangers et aux chercheurs français<sup>22</sup>. ».

Les années 1980 sont marquées par une deuxième massification de l'enseignement supérieur dans un vaste ensemble de pays, y compris la France. Entre 1980 et 1990, la population étudiante française croît de 57,7 %, passant de 1 076 700 à 1 698 900 étudiant·es<sup>23</sup>. Cet accroissement découle de l'augmentation relative du taux de bachelier·ères par génération – 20,1 % de bachelier·ères par génération en 1970 et 61,8 % en 2002 – et de l'augmentation constante du nombre total de bachelier·ères depuis les années 1970 – 167 307 en 1970, 493 754 en 2002, soit une hausse de près de 200 %<sup>24</sup>. Ce sont des lycées techniques et professionnels, mais également des formations supérieures d'enseignement technique et professionnel qui absorbent une importante partie de ces nouveaux·lles arrivant·es<sup>25</sup>. On observe donc une transformation de la population estudiantine, qui s'accélère durant les années 1980 (augmentation des effectifs, progression de l'enseignement professionnalisant, ségrégation grandissante selon l'origine sociale, etc.) et qui se

---

<sup>20</sup> C. Toulabor a publié son premier article pour *Politique africaine* en 1981 (Comi M. TOULABOR, « Jeu de mots, jeu de vilains : Lexique de la dérision politique au Togo », *Politique africaine*, 1981, no 3, p. 55-71), est devenu membre de l'Association des Chercheurs de *Politique africaine* (ACPA) en 1985, en a été le secrétaire général de juillet 1986 à février 1988, a été rédacteur en chef de *Politique africaine* de juillet 1992 à décembre 1995 et directeur de la publication de janvier 2000 à décembre 2002. C. Toulabor démissionne d'ailleurs en 1995, en réaction au racisme de Jean-Pascal Daloz, qu'il a dénoncé dans sa lettre de démission (C. TOULABOR cité par A. GUEYE, *Les intellectuels africains en France*, op. cit., p. 158).

<sup>21</sup> Comi M. TOULABOR, « Des africanistes, français en particulier », *LiMes*, 1997, n° 3.

<sup>22</sup> A. GUEYE, *Les intellectuels africains en France*, op. cit., p. 161.

<sup>23</sup> C. CHARLE et J. VERGER, *Histoire des universités*, op. cit., p. 203. Entre 1990 et 2006, l'augmentation n'est « plus que » de 29,6 %, les effectifs atteignant 2 201 000 étudiant·es.

<sup>24</sup> ABELARD, *Universitas calamitatum : Le Livre noir des réformes universitaires*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2003, p. 12. L'augmentation de la part relative de bachelier·ères est la plus importante entre 1985 et 1995, le taux passant de 30 % à 60 % (*Ibid.*, p. 13-14).

<sup>25</sup> Les inscrit·es en formations dispensées par les « Sections de techniciens supérieurs » passent de 55 188 à la rentrée 1980-1981 à 196 647 à la rentrée 1990-1991, soit une augmentation de près de 356 % (Antoine PROST et Jean-Richard CYTERMANN, « Une histoire en chiffres de l'enseignement supérieur en France », *Le Mouvement Social*, 2010, vol. 4, n° 233, p. 36).

répercute aussi au niveau du doctorat, avec un décalage de quelques années, en raison de la longueur des études.

Entre les rentrées 1980-1981 et 1990-1991, les effectifs des doctorant·es – à l'exclusion des thèses en santé – passent de 77 294 à 115 598, soit une croissance de près de 50 %<sup>26</sup>. Bien qu'une titularisation à l'Université continue d'apparaître à cette époque comme le débouché principalement poursuivi par les docteur·es, le nombre de postes ne suit pas l'évolution du nombre de candidat·es. Les recours aux contrats postdoctoraux et les postes d'« Attaché·es Temporaires d'Enseignement et de Recherche » ne font qu'augmenter au cours des années 1980 et 1990, une situation qui « dénote un excès de candidats par rapport aux postes offerts, un vieillissement de la population, et la constitution de files d'attente, particulièrement longues dans certaines disciplines<sup>27</sup> ».

Les années 1980 connaissent aussi un moment de regain d'intérêt de la part de l'État et des entreprises pour les docteur·es, ce qu'acte la création des « Conventions Industrielles de Formation par la Recherche » en 1981 et à l'uniformisation du format des thèses (disparition de la thèse de troisième cycle et de la thèse d'État) et à leur raccourcissement en 1984<sup>28</sup>.

Un phénomène de précarisation croissante des doctorant·es – et qui, de manière générale, affecte l'ensemble de l'enseignement supérieur public – s'installe durant les années 1980 et touche non seulement les étudiant·es africain·es, mais également les populations étudiantes en général. De plus, comme le souligne A. Gueye, les règles de recrutement des maître·sses de conférence sont particulièrement opaques en France et souffrent de différents biais (localisme et préférence pour les candidat·es agrégé·es)<sup>29</sup>. Concernant le « Centre National de la Recherche Scientifique » (CNRS), les candidat·es africain·es pâtissent de la limite d'âge au concours de chargé·e de recherches de 2<sup>e</sup> classe<sup>30</sup>, les doctorant·es et docteur·es africain·es terminant fréquemment leurs recherches plus tardivement : en partie en raison d'un retard accumulé pendant l'enseignement secondaire ou supérieur dans le pays de scolarisation, à cause de grèves récurrentes, qui invalident certaines années de formation. La précarité économique des étudiant·es africain·es – par le fait d'un soutien financier restreint de la part de leurs pays

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>27</sup> Françoise MALLET, « Les docteurs et le marché de l'emploi », *Éducation & Formation*, 1995, n° 41, p. 22.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>29</sup> A. GUEYE, *Les intellectuels africains en France*, op. cit., p. 165-166.

<sup>30</sup> Le·a candidat·e ne doit pas être âgé·e de plus de 31 ans.

d'émigration<sup>31</sup> – les oblige souvent à combiner un emploi rémunéré à leurs études. Enfin, une faible connaissance du système universitaire, de ses hiérarchies et classements internes, la plupart du temps en conséquence d'un manque de ressources humaines, conduit ces étudiant·es à de mauvaises décisions (multiplication des cursus par exemple).

À l'inverse, c'est bien le capital social et les diverses techniques pour l'activer et le mobiliser qui demeurent déterminants pour les docteur·es africain·es recruté·es au sein de l'Université française : les relations avec des membres à l'intérieur et à l'extérieur de l'institution, qui peuvent être valorisées dans celle-ci<sup>32</sup>.

C'est dans une Université française en pleine mutation d'un point de vue morphologique qu'arrive au début des années 1980 le jeune A. Mbembe, après avoir quitté le Cameroun en novembre. Si la situation politique diffère de celle qu'avait vécue W. Mignolo un peu plus de dix ans auparavant, c'est durant les années 1980 que se réalisent les mouvements réformistes initiés à la fin des années 1960, en particulier la deuxième massification.

A. Mbembe a effectué la première partie de ses études supérieures au Cameroun, en histoire à l'Université de Yaoundé. Il s'inscrit en 1977 à la Faculté de Lettres et de Sciences humaines, obtient son « Diplôme d'Études Fondamentales » en octobre 1979, sa licence d'histoire en juin 1980 et une maîtrise en juin 1981<sup>33</sup>. Il fréquente les clubs de philosophie, de sociologie et de psychologie, qui organisaient chaque semaine des discussions<sup>34</sup>. La rupture avec le Cameroun s'échelonne sur plusieurs temps. A. Mbembe a longuement milité au sein de la « Jeunesse Étudiante Chrétienne » (JEC), dont il

---

<sup>31</sup> C. Renaudat indique les étudiant·es africain·es bénéficiant d'une bourse peuvent être allocataires d'une bourse française ; allocataires d'une bourse étrangère gérée par le CROUS dans le cadre d'une convention entre la France et l'autre pays ; allocataires d'une bourse du pays d'origine. Les premières, dites « tapis rouges », sont dotées des plus hauts montants, des plus importants avantages et du plus considérable dispositif d'accueil, d'accompagnement et d'insertion. Elles sont toutefois de moins en moins fréquemment allouées (elles constituent 23 % des bourses en 1986-1987) (C. RENAUDAT, *Les étudiants africains à Bordeaux*, op. cit., p. 26 sq.).

<sup>32</sup> A. GUEYE, *Les intellectuels africains en France*, op. cit., p. 171-175.

<sup>33</sup> Son dossier de candidature à une inscription en deuxième année de troisième cycle à l'Université Paris 1-Panthéon Sorbonne pour la rentrée 1982-1983 fait également état d'une inscription en première année de troisième cycle à la rentrée 1981-1982 à Yaoundé, avec un examen d'accès à la deuxième année à présenter en octobre 1982 (DIRVAL—SERVICE DES THESES EN SCIENCES HUMAINES, 20 190 048, *Dossier étudiant d'Achille Mbembe* [Candidature à une inscription en troisième cycle], 12 juillet 1982). Dans ce même dossier figure par ailleurs une indication selon laquelle A. Mbembe préparerait alors un mémoire de fin de première année de troisième cycle sur le thème « Appareil éducatif musulman et système hégémonique Peul au Nord-Cameroun ».

<sup>34</sup> Entretien de l'auteur avec Charles Romain MBELE, fait par Skype le 13 novembre 2021.

apprend l'existence par les frères dominicains qu'il côtoyait à Malandé. Dans le cadre de sa participation à la JEC, il intègre la rédaction du journal *Au large*, et voyage, notamment en 1980 pour assister à Dar es Salam à un congrès panafricain de la JEC, lors duquel il rencontre Jean-Marc Éla, avec qui il entretiendra une amitié pérenne. L'expulsion du Cameroun du père-révérénd André Coulée, marque durablement A. Mbembe, alors inscrit dans les milieux chrétiens, et le conduit à douter « qu'il fût [*sic*] jamais possible de créer, dans les conditions de l'époque, avec leur poids douloureux d'arbitraire et d'injustice, leur effet d'aveuglement et leurs "valeurs de second ordre" y compris chez les catholiques, une vie digne de mémoire<sup>35</sup> ». À ce choc, s'ajoutent les vicissitudes de la soutenance de mémoire de maîtrise<sup>36</sup> d'A. Mbembe.

Quoi qu'il en soit, le contentieux atteignit un point critique au printemps de 1981, lorsque je rédigeai un mémoire de maîtrise d'histoire sur *La violence dans la société bassa du Sud-Cameroun : essai d'analyse historique*, et consacrai la troisième partie de cette étude à l'insurrection anticoloniale des années cinquante. Dans un geste d'innocence gratuite, mais aussi de « rébellion » naïve contre le despotisme du parti unique, sa préoccupation apologétique et ses pratiques d'exclusion à l'égard des opinions adverses, je l'avais dédié à Ruben Um Nyobè, héros de la lutte anticoloniale assassiné en 1958 par les troupes françaises, enterré comme un brigand à Eséka, exilé dans le chaos, le non-être et l'oubli par l'État postcolonial, et dont il était interdit, à l'époque, de prononcer le nom en public ou de s'y référer<sup>37</sup>.

Nous avons vu dans le précédent chapitre la violence de laquelle fut victime R. Um Nyobè avant et après son décès. Son existence faisait l'objet d'un rejet si brutal, qu'il pourrait être qualifié de refoulement. C'est d'ailleurs en des termes psychanalytiques que Luc Sindjoun, passé quelques années plus tard qu'A. Mbembe par les bancs de l'Université de Yaoundé, décrit le geste d'A. Mbembe :

Achille Mbembe, si vous voulez, s'intéressait à, ce qui pendant longtemps était considéré comme un tabou, on n'en parlait pratiquement pas : la question de la décolonisation, le rôle de l'UPC, le rôle de Ruben Um Nyobè. On n'en parlait pas. [cherche ses mots] Achille Mbembe apparaissait comme un véritable hétérodoxe. Il nous permettait de revoir une dimension cachée de l'histoire du Cameroun. Il permettait une réécriture de l'histoire du Cameroun, ce qui nous a menés à sortir, si vous voulez, du régime officiel de l'histoire, qui ne s'attardait pas suffisamment sur la lutte armée en vue de la décolonisation du Cameroun.

---

<sup>35</sup> A. MBEMBE, « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », art. cit., p. 80.

<sup>36</sup> Il s'agit d'un mémoire dirigé par Thierno Mouctar Ba, chargé de cours à l'Université de Yaoundé, et consacré à « La Violence dans la Société Bassa du Sud Cameroun. Essai d'étude historique » (DIRVAL—SERVICE DES THESES EN SCIENCES HUMAINES, *Dossier étudiant d'Achille Mbembe, op. cit.*).

<sup>37</sup> A. MBEMBE, « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », art. cit., p. 81.

C'est là le premier moment [de ma rencontre avec A. Mbembe] : Achille Mbembe comme une espèce d'artisan du retour du refoulé<sup>38</sup>.

Charles Romain Mbele, qui a été camarade d'A. Mbembe à l'Université de Yaoundé et qui a connu cette époque, s'en souvient d'autant plus vivement.

Nous étions à l'époque, dans une situation dans laquelle la liberté de penser n'était pas toujours appréciée ; dans laquelle travailler sur les idées, sur quelqu'un qui avait été assassiné, avait été exclu de l'histoire par les gens en place n'a pas été apprécié. [silence] Ce mémoire, je crois qu'il l'a soutenu dans le bureau de son professeur, ça n'a pas été un mémoire soutenu publiquement. Il a été soutenu par le jury dans le bureau de son professeur et après ça il est allé en Europe. Je n'ai pas lu ce mémoire je dois vous dire, il n'a pas circulé. J'aimerais bien le lire maintenant, mais je doute fortement qu'il soit disponible ici [au Cameroun]. Je l'ai cherché, mais je ne l'ai pas trouvé. Donc je ne peux pas faire de comparaison entre ce qu'il disait dans ce mémoire et ce qu'il dit maintenant<sup>39</sup>.

La soutenance du mémoire au printemps 1981 constitue l'étape suivante dans la rupture avec le Cameroun, qui sera entérinée par un départ pour la France en novembre 1982<sup>40</sup>.

Dès la sortie du mémoire, l'étonnement et la désapprobation firent unanimes, et les soutiens fort rares et discrets. Beaucoup se lavèrent les mains devant ce qui leur semblait relever d'un acte de pure folie, compte tenu du caractère implacable de la dictature sous laquelle nous vivions. Je ne sais toujours pas, jusqu'à ce jour, comment je pus échapper à l'arrestation et à la prison. La soutenance du mémoire n'eut jamais lieu, bien que le diplôme de maîtrise me fût remis. L'espèce de rage amère, de joie maligne, de mélancolie, de mépris et de dédain à l'égard de mon pays, de ma société et de ma culture qui s'ensuivirent achevèrent de me persuader que dans cette contrée que l'on nomma, récemment, le « Cameroun », l'étendue du possible n'était pas indéfinie. Un an plus tard, il me fut offert de m'en aller. Ce que je fis<sup>41</sup>.

Nous n'en saurons pas plus sur l'offre qui lui fût faite de s'en aller ni sur les raisons justifiant son choix de la France comme destination. Le 4 novembre 1982, Ahmadou Ahidjo, qui a dirigé *de facto* le Cameroun depuis 1958 – il est élu le 5 mai 1960, après deux ans en tant que Premier ministre et donc chef de l'État sous

---

<sup>38</sup> Entretien de l'auteur avec Luc SINDJOUN, fait par Skype le 23 juin 2021.

<sup>39</sup> Entretien de l'auteur avec C. R. MBELE, fait par Skype le 13 novembre 2021.

<sup>40</sup> A. MBEMBE, « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », art. cit., p. 83 & 89.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 82.

tutelle – démissionne pour laisser place à son Premier ministre, Paul Biya<sup>42</sup>. Ce dernier poursuivra la politique autoritaire de son prédécesseur, agressive envers les rebelles et les contestataires<sup>43</sup>. Est-ce qu'A. Mbembe s'est vu offrir cette opportunité dans l'espace ouvert par la transition ? Ou bien ces deux événements sont-ils décorrés ? Le départ a peut-être été également provoqué par un échec à l'examen d'entrée en deuxième année de troisième cycle qu'il devait présenter en octobre 1982, sur un thème qui apparaît éloigné de celui travaillé dans son mémoire de maîtrise, pour éviter la censure.

Il semble toutefois que la décision de poursuivre ses études à Paris n'ait pas été prise sur un coup de tête. A. Mbembe prépare en effet dès juillet 1982, depuis Yaoundé, une candidature à une inscription en deuxième année de troisième cycle d'histoire à l'Université Paris 1-Panthéon Sorbonne. Dans ce dossier de candidature, il indique être marié et père d'un enfant ainsi qu'une adresse dans un quartier central de Paris. Il précise par ailleurs ne disposer d'aucune expérience professionnelle et ne pas prévoir d'activité salariée pendant ses études. Il semble donc qu'A. Mbembe bénéficie de ressources économiques et sociales qui lui permettent d'envisager sérieusement un départ pour la France. Nous n'avons toutefois pas pu identifier la nature de ces ressources : familiales, amicales ou militantes<sup>44</sup>.

---

<sup>42</sup> Jean-François BAYART, « La société politique camerounaise (1982-1986) », *Politique africaine*, 1986, n° 22, p. 5-35.

<sup>43</sup> Pour un récit détaillé d'une poursuite qui s'achèvera « heureusement » par l'exil, on peut consulter le récit que fait Célestin Monga de son arrestation et de son « procès » (Célestin MONGA, *Un Bantou à Washington* suivi de *Un Bantou à Djibouti*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007, p. 32 *sqq.*).

<sup>44</sup> DIRVAL—SERVICE DES THESES EN SCIENCES HUMAINES, *Dossier étudiant d'Achille Mbembe*, *op. cit.*

## *L'hétérodoxie comme attracteur*

Après avoir écrit un mémoire sur *La violence dans la Société Bassa du Sud-Cameroun : essai d'étude historique* il se dirige vers l'histoire africaniste. Le 8 novembre 1982, l'Université Paris 1-Panthéon Sorbonne conditionne son inscription en deuxième année de troisième cycle à l'obtention d'un diplôme d'études approfondies (DEA) en « Histoire de l'Afrique », qu'il soutient le 27 juin 1983 avec la mention « Très Bien »<sup>45</sup>. Il peut dès lors s'enregistrer en thèse de doctorat de troisième cycle d'histoire, sous la direction de C. Coquery-Vidrovitch, avec un premier sujet intitulé *Pratiques politiques et protestations populaires au Cameroun de 1930 à 1960*, déposé le 25 novembre 1983 au « Fichier central des thèses »<sup>46</sup>. Il apparaît que ce sont les enquêtes pionnières de C. Coquery-Vidrovitch sur les sociétés concessionnaires qui ont motivé A. Mbembe à travailler sous sa direction. Les deux développent un récit similaire à ce sujet.

Catherine Coquery-Vidrovitch supervisait, à l'époque, ma thèse d'histoire même si, inscrit à Paris I-Panthéon Sorbonne, puis peu après à Sciences-Po, je n'appartenais pas, à proprement parler, à son « écurie ». De son interminable œuvre, j'avais mis un soin particulier à déchiffrer *Le Congo au temps des compagnies concessionnaires*. Peut-être parce que, plus que tous les autres, ce texte me rendait lisible la laideur du colonialisme, avec ses pattes énormes, ses rudes sabots et sa gueule hideuse<sup>47</sup>.

Cela explique l'accueil extraordinaire du livre (paru en 1972) par un certain nombre de jeunes Africains (il n'eut alors que peu de lecteurs en France où l'histoire de l'Afrique peinait encore à être reconnue). Achille Mbembe, brillant chercheur alors étudiant, voulut absolument faire sa thèse avec moi ; Blaise Tchikaya, devenu un juriste éminent qui fut président de la CUADI (Commission de l'Union africaine pour le droit international), m'en parle encore ; Henri Lopes, historien et écrivain de renom, me reçut les bras ouverts en 1974 alors qu'il était Premier ministre du Congo. C'est que, pour la première fois, ils découvraient la confirmation écrite de ce qu'ils avaient connu leurs parents et leurs grands-parents. Rien n'était alors connu ni enseigné de ce que je décrivais. Ce travail rend compte du nombre élevé d'étudiants africains qui vinrent s'inscrire à l'université Paris-7 pour travailler sur la période coloniale, en un temps où il n'existait pas encore de troisième cycle d'histoire en Afrique francophone et où l'université voisine de Paris-1 s'était plutôt spécialisée en

---

<sup>45</sup> *Ibid.*

<sup>46</sup> *Ibid.* Il s'inscrit parallèlement en DEA d'études politiques à l'« Institut d'Études Politiques » (IEP) de Paris et soutient en 1986 un mémoire intitulé *Le Secrétariat Général de la Présidence de la République française*, sous la direction de Jean Leca (Jean MEYRIAT et Nadine DADA, « IV. Institutions et politiques publiques françaises et comparées », *Revue française de science politique*, 1987, vol. 37, n° 3, p. 420-422). Nous avons cherché à consulter le dossier étudiant d'A. Mbembe à l'IEP de Paris, mais ce dernier n'a pas signé la dérogation nécessaire nous autorisant à accéder au dossier.

<sup>47</sup> A. MBEMBE, « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », art. cit., p. 94.

histoire précoloniale privilégiée par Yves Person puis par Claude-Hélène Perrot, qui lui succéda<sup>48</sup>.

En entretien, C. Coquery-Vidrovitch se souvient de sa surprise lorsqu'A. Mbembe la sollicita pour la direction de thèse. Elle savait en effet qu'A. Mbembe était inscrit à l'IEP de Paris, qu'il fréquentait J.-F. Bayart et qu'il suivait un cursus de science politique. C'est quelques années après qu'elle a appris que c'est le livre susmentionné<sup>49</sup>, qui avait décidé A. Mbembe à travailler sous sa direction. Ce que souligne justement C. Coquery-Vidrovitch, c'est l'écart entre la réception française de son ouvrage et la réception en Afrique francophone de celui-ci, qui fonctionne comme un indice plus général de l'état de l'histoire africaniste en France à cette époque. La trajectoire de C. Coquery-Vidrovitch demeure par ailleurs inséparable du renouvellement de l'histoire africaniste en France.

C'est dans le sillage des décolonisations en Afrique francophone que s'ouvre le champ pour une recomposition de l'histoire africaniste, mais plus généralement des anciennes sciences coloniales.

[C'est-à-dire] un nouveau corpus de savoirs issus des sciences humaines (« histoire et géographie coloniales », « législation et économie coloniales », « psychologie indigène », etc.) [qui] remplit des fonctions apparemment contradictoires. Il doit légitimer l'œuvre française dans l'Empire en étayant la dimension « humanitaire » et rationnelle de la colonisation qui deviendra alors l'expression de la civilisation et du progrès<sup>50</sup>.

À la suite des décolonisations, un pareil récit et une telle fonction ne peuvent plus être assumés, en raison de l'intolérable violence et la profonde inhumanité du projet impérial français, qui s'incarnent à la fin des années 1950 dans la Guerre d'Algérie, et s'y révèlent quotidiennement. Les luttes pour la décolonisation mettent en crise les sciences coloniales. Il est nécessaire de refonder ces savoirs dans une perspective non impérialiste. Ce geste avait déjà été mené au Royaume-Uni dès les années 1940, avec l'ouverture de deux chaires d'Histoire de l'Afrique : pour Roland Oliver à la *School of Oriental and*

---

<sup>48</sup> Catherine COQUERY-VIDROVITCH, *Le choix de l'Afrique. Les combats d'une pionnière de l'histoire africaine*, Paris, La Découverte, 2021, p. 166.

<sup>49</sup> Catherine Coquery-Vidrovitch, *Le Congo au temps des grandes compagnies concessionnaires. 1898-1930*, Paris & La Haye, Mouton, 1972.

<sup>50</sup> Pierre SINGARAVELOU, « Sciences coloniales et sciences humaines » dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éds.), *La vie intellectuelle en France. Le temps des combats (1914-1962)*, Paris, Seuil, 2019 [2016], vol. 3/2, p. 212.



*African Studies* en 1948<sup>51</sup> et pour John D. Fage au *University College of the Gold Coast* à Legon au Ghana, qui était affilié à la *University of London*, en 1949<sup>52</sup>. Ils fondèrent ensemble le *Journal of African History* en 1960 et publièrent deux ans plus tard un manuel de référence<sup>53</sup>.

C'est à cette époque que sont créées les premières chaires d'histoire de l'Afrique en France : en 1962 la chaire d'« histoire moderne et contemporaine de l'Afrique » attribuée à Hubert Deschamps et en 1963 la chaire d'« histoire ancienne de l'Afrique » décernée à Raymond Mauny, toutes deux sises à la Sorbonne ; en 1962, Henri Brunschwig devient directeur de recherche à la VI<sup>e</sup> section de l'EPHE, au sein de laquelle il rejoint le « Centre d'Études Africaines » (CEAf), établi en 1956 par l'anthropologue Georges Balandier et le géographe Gilles Sauter<sup>54</sup>. En 1965, les deux titulaires de la chaire en Sorbonne participent à la fondation du « Centre de Recherches Africaines », un laboratoire à l'ambition pluridisciplinaire. En 1960 est publié le premier numéro des *Cahiers d'études africaines*.

L'ensemble de ces acteur·rices, au sein de ces institutions, œuvre à opérer le principal changement nécessaire à la légitimation d'une histoire de l'Afrique, à savoir mettre en lumière l'historicité des sociétés africaines : « L'accent est désormais mis sur l'Afrique, dont on envisage l'histoire dans la longue durée, et plus sur le phénomène colonial en lui-même<sup>55</sup>. ».

Une jeune médiéviste, née en 1935 dans une famille juive et rescapée de l'Occupation, découvre l'Algérie en accompagnant son mari mobilisé à Oran, à partir de 1960. Il s'agit de C. Coquery-Vidrovitch et Michel Coquery. C'est une résonance forte de la situation vécue par les Algérien·nes avec l'histoire personnelle de C. Coquery-Vidrovitch qui la conduit à changer d'orientation.

Le début de mon histoire personnelle est intrinsèquement lié à mon métier, celui d'historienne de l'Afrique : choix qui, en dépit des apparences, ne fut pas fortuit,

---

<sup>51</sup> M. C., « Roland Oliver », *The Journal of African History*, 1988, vol. 29, n° 1, p. 1-4.

<sup>52</sup> D. R., « John Donnelly Fage », *The Journal of African History*, 1986, vol. 27, n° 2, p. 193.

<sup>53</sup> Roland OLIVER et John D. FAGE, *A Short History of Africa*, Londres, Penguin African Library, 1962.

<sup>54</sup> Sophie DULUCQ, *Écrire l'histoire de l'Afrique à l'époque coloniale (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Karthala, 2009, p. 260-261 ; Sophie DULUCQ, « Writing African History in France during the Colonial Era » dans Thomas SPEAR (éd.), *Oxford Research Encyclopedia of African History*, Oxford, Oxford University Press, 2018, paragr. 42.

<sup>55</sup> S. DULUCQ, *Écrire l'histoire de l'Afrique à l'époque coloniale (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, op. cit., p. 260.

malgré les hasards successifs qui m'y ont conduite. Si je me suis d'instinct intéressée à des cultures « autres » à l'époque coloniale, ce n'est pas par désir de déracinement anthropologique. C'est au contraire parce que ces « autres », en l'occurrence les Africains subsahariens, sont étonnamment proches : comme les Français sous l'Occupation, ils ont été « occupés » ; comme les Français juifs, on leur a dénié leur qualité d'habitants ayant les mêmes droits que les autres. Mon expérience et mon métier ont renforcé chez moi la haine du racisme sous toutes ses formes, quelles qu'elles soient<sup>56</sup>.

Elle intègre en octobre 1962 la VI<sup>e</sup> section de l'EPHE, comme assistante de H. Brunschwig, puis est promue maîtresse-assistante en 1968. Elle effectue durant les années 1960 de nombreux séjours en Afrique subsaharienne, et fait partie des rares historien·nes français·es à s'intéresser à l'Afrique, sans posséder de lien affectif avec celle-ci (enfance en Afrique, etc.) et à ne pas y être en poste. Initialement formée à l'histoire économique, C. Coquery-Vidrovitch déploie un programme centré sur l'exploitation coloniale dans sa dimension financière, qui explore dans un premier temps la mission de Pierre Savorgnan de Brazza – objet de sa thèse de troisième cycle soutenue en 1966 – et dans un deuxième temps les sociétés concessionnaires en « Afrique Équatoriale Française » — objet de sa thèse d'État soutenue en 1970.

Dans le sillage de la loi du 12 novembre 1968 d'orientation de l'enseignement supérieur dite « loi Faure », « plusieurs décrets vont réorganiser l'ancienne Université de Paris et créer de nouvelles entités dont le nom administratif renvoie à la numérotation des universités parisiennes après 1971, de un à treize<sup>57</sup> ». Ce fut alors l'occasion de regroupements selon des affinités disciplinaires, intellectuelles, amicales, affectives, etc., y compris dans le milieu des historien·nes.

Les historiens s'entendirent pour se répartir, selon leurs affinités, entre trois points de chute : les modérés classiques à Paris-1, les « conservateurs » à Paris-4 et les « réformateurs » à Paris-7, la plupart de gauche (mais pas tous) et désireux d'innover. Ce fut particulièrement net pour les sciences humaines : les jeunes historiens qui ne travaillaient pas sur l'histoire européenne choisirent de suivre à Paris-7 Jean Chesneaux (1922-2007), spécialiste de la Chine et à l'époque communiste, qui fit néanmoins cause commune avec Emmanuel Le Roy Ladurie, alors centriste, spécialiste de l'histoire foncière au Moyen Âge, sur un programme commun, consistant à faire évoluer le « quadripartisme » à la française [répartition de l'histoire en quatre périodes]<sup>58</sup>.

---

<sup>56</sup> C. COQUERY-VIDROVITCH, *Le choix de l'Afrique*, op. cit., p. 7.

<sup>57</sup> Christine BARATS, « La dénomination comme trace du passé et enjeu. L'exemple des universités parisiennes », *Mots. Les langages du politique*, 2011, n° 96, p. 67.

<sup>58</sup> C. COQUERY-VIDROVITCH, *Le choix de l'Afrique*, op. cit., p. 215.

Ce ne sont pas tant les orientations politiques que l'ambition de renouveler l'historiographie française qui anime les historien·nes regroupé·es à Paris-7, constituant un pôle innovateur et d'une certaine manière hérétique, dans le champ historique français ; d'autant plus que Jussieu est alors une université très récente : elle est établie en 1970, en même temps que Paris-6, dans le sillage du Centre expérimental de Vincennes – future Paris-8 – créé en 1968<sup>59</sup>. Ce pôle attire de fait un ensemble de jeunes titulaires, travaillant sur des thématiques ou des régions hétérodoxes, qui se rassemblent au sein du département d'histoire, intitulé « Géographie, histoire et sciences de la société ». C. Coquery-Vidrovitch est élue en 1972 à Paris-Jussieu, où elle fonde le laboratoire « Connaissance du tiers-monde ».

Dans le souci d'institutionnaliser le laboratoire, il faut obtenir la reconnaissance du CNRS. En 1981, « Connaissance du tiers-monde » et le « Centre de recherches africaines » de Paris-1, alors dirigé par Jean Devisse, postulent simultanément à la reconnaissance ; la solution : une fusion. C'est la création du laboratoire « Tiers monde, Afrique », codirigé par C. Coquery-Vidrovitch et J. Devisse. La division entre universités continue de fonctionner au sein du laboratoire, comme s'en souvient C. Coquery-Vidrovitch :

À cette époque, dans les années 1980 et 1990, le laboratoire de Paris-1, exclusivement consacré à l'Afrique subsaharienne, avait plutôt tendance à se spécialiser sur l'histoire africaine précoloniale sous l'influence des professeurs Yves Person puis Claude-Hélène Perrot. En revanche, à Paris-7, les étudiants en histoire focalisaient sur la période coloniale<sup>60</sup>.

C'est à cette époque, en pleine institutionnalisation de ce centre d'innovation, porteur d'un programme de renouvellement de l'histoire de l'Afrique au début des années 1980, qu'A. Mbembe prend contact avec C. Coquery-Vidrovitch. S'il est affilié à Paris-1, c'est bien en raison de l'existence de ce laboratoire commun qu'il peut demander une direction par C. Coquery-Vidrovitch. Le projet que soutient A. Mbembe s'inscrit alors en plein dans le travail de l'historienne : réaliser l'histoire des phénomènes d'indiscipline au Cameroun, un pays d'Afrique subsaharienne, entre 1920 et 1960, c'est-à-dire la période coloniale française. Si A. Mbembe évolue au pôle innovant de l'histoire africaniste française, sous la direction de C. Coquery-Vidrovitch, ses relations

---

<sup>59</sup> Christian HOTTIN, « Jussieu, l'inachevée. Cinquante ans de projets pour la “faculté des sciences de Paris centre” », *Livraisons d'Histoire de l'Architecture*, 2007, n° 13, paragr. 13.

<sup>60</sup> C. COQUERY-VIDROVITCH, *Le choix de l'Afrique*, *op. cit.*, p. 226.

grandissantes avec un autre réseau, par l'intermédiaire de J.-F. Bayart, dans une discipline différente, la science politique, le mettent au centre d'un nouveau mouvement de réjuvenation de l'africanisme français, porté par la revue *Politique africaine* et la maison d'édition Karthala.

Si l'anthropologie et l'histoire africanistes avaient effectué leurs mues au moment des indépendances, la science politique française, au commencement des années 1980, accuse un certain retard. Le regroupement de plusieurs acteur·rices, à l'université et dans l'édition, dans un contexte marqué par l'élection de F. Mitterrand, qui laissait augurer un changement d'orientation dans la politique française en Afrique, s'opère au début des années 1980 et conduit à la formation d'un nouveau pôle des recherches africanistes françaises.

On trouve d'une part les chercheurs J.-F. Bayart, Jean Copans, Étienne Le Roy, Robert Buijtenhuijs, Jean-François Médard et Alain Ricard – fondateurs de la revue *Politique africaine* –, d'autre part Robert Ageneau et la maison d'édition *Karthala*, l'ensemble de ces acteur·rices étant rassemblé au sein de l'« Association des Chercheurs de *Politique Africaine* » (ACPA). Une certaine fraction des fondateurs s'était déjà réunie quelques années plus tôt, à l'occasion d'un numéro des *Cahiers d'études africaines*<sup>61</sup> dédié à la discussion critique d'un texte de J.-F. Bayart<sup>62</sup>.

J.-F. Bayart est né le 20 mars 1950, et passe une partie de son enfance au Cameroun, de 1962 à 1964<sup>63</sup>. Il travaille dès le début des années 1970 sur le Cameroun, sur la position et la force des Églises dans leur relation à l'État<sup>64</sup> avant de consacrer son diplôme d'études supérieures<sup>65</sup> et sa thèse de doctorat d'État à l'État au Cameroun<sup>66</sup>. Il

---

<sup>61</sup> COLLECTIF (éd.), « Politique et politiques », *Cahiers d'Études africaines*, 1978, vol. 18, n° 69-70, p. 5-122.

<sup>62</sup> Jean-François BAYART, « Régime de parti unique et systèmes d'inégalité et de domination au Cameroun : Esquisse », *Cahiers d'Études africaines*, 1978, vol. 18, n° 69-70, p. 5-35 ; Jean-François BAYART, « À chacun son histoire », *Cahiers d'Études africaines*, 1978, vol. 18, n° 69-70, p. 115-122. Ce sont J. Copans (Jean COPANS, « À chacun sa politique », *Cahiers d'Études africaines*, 1978, vol. 18, n° 69-70, p. 93-113) et R. Buijtenhuijs (Robert BUIJTENHUIJS, « Les potentialités révolutionnaires de l'Afrique noire : Les élites dissidentes », *Cahiers d'Études africaines*, 1978, vol. 18, n° 69-70, p. 79-92) qui discutent J.-F. Bayart.

<sup>63</sup> C.M. TOULABOR, *L'aventure de Politique africaine ou l'histoire d'une revue pas comme les autres*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>64</sup> Jean-François BAYART, « Les rapports entre les églises et l'état du Cameroun de 1958 à 1971 », *Revue française d'études politiques africaines*, 1972, vol. 80, p. 79-104 ; Jean-François BAYART, « La fonction politique des Églises au Cameroun », *Revue française de science politique*, 1973, vol. 23, n° 3, p. 514-536.

<sup>65</sup> Jean-François BAYART, *La naissance du régime politique camerounais (1958-1972)*, Mémoire de Diplôme supérieur de recherches et d'études politiques sous la direction de Pierre ALEXANDRE, Institut d'Études Politiques de Paris, Paris, 1972.

<sup>66</sup> Jean-François BAYART, *Le régime politique camerounais : 1958-1972*, Thèse de doctorat d'État en Science politique sous la direction de Serge HURTIG, Institut d'Études Politiques de Paris, Paris, 1977. La thèse sera publiée en 1979 : Jean-François BAYART, *L'État au Cameroun*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1979.

analyse la mise en place de l'État au Cameroun à partir de la fin des années 1950 et des conflits qui mèneront à l'indépendance, et sa consolidation au cours des années 1960 et 1970. Pour ce faire, il s'étaye notamment sur les recherches de G. Balandier, mais également sur les écrits d'Antonio Gramsci, en particulier la notion d'« hégémonie ». C'est la question de l'hégémonie qui occupe le cœur de l'ouvrage, les effets que la décolonisation et l'indépendance ont provoqués – ou non – sur l'hégémonie et les moyens auxquels elle a dû recourir pour se maintenir. J.-F. Bayart propose l'hypothèse suivante :

[L]a recherche hégémonique, au Cameroun, paraît reposer sur un processus d'assimilation réciproque et de fusion des groupes dominants anciens et des nouvelles élites nées de la colonisation et de la décolonisation. Les lignes contemporaines d'inégalité et de domination semblent ainsi s'inscrire dans le prolongement direct des structures sociales précoloniales, les dominés d'hier constituer la masse des dominés d'aujourd'hui<sup>67</sup>.

Au-delà de cette hypothèse continuiste, J.-F. Bayart initie un programme de refondation de la science politique, qui résonnera avec les travaux de plusieurs collègues politistes, mais également des collègues anthropologues ou historien·nes, dont certain·es avaient déjà participé au mouvement de réjuvenation de l'africanisme, deux décennies auparavant (notamment J. Copans). Il s'agit de trouver l'espace dans lequel mener cette opération. J.-F. Bayart amorce une première tentative lorsqu'il est rédacteur en chef de la revue *Le Mois en Afrique/Revue française d'études politiques africaines* durant l'année 1980. Cette première tentative tourne court après seulement trois semaines, quand J.-F. Bayart découvre que le nouveau propriétaire, Michel Lambinet, fait partie des réseaux de J. Foccart et donc de la barbouze<sup>68</sup>.

Au même moment, un des fondateurs des éditions L'Harmattan, R. Agneau, quitte celles-ci et crée une maison d'édition, Karthala. R. Agneau, né en 1938, avait rencontré Denys Pryn, l'autre fondateur des éditions L'Harmattan, lorsqu'ils travaillaient ensemble au sein de la « Congrégation du Saint-Esprit », une société missionnaire en Afrique, dont les membres sont les Spiritains. Entre 1969 et 1974 ils ont dirigé la revue *Spiritus*, influencée par les décolonisations, l'esprit de mai 1968 et du

---

<sup>67</sup> Jean-François BAYART, *L'État au Cameroun*, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1985 [1979], p. 19.

<sup>68</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-François BAYART, réalisé le 7 juin 2021 au domicile de l'enquêté.

concile Vatican II<sup>69</sup>. Revenus à l'état laïque, ils établissent en 1975 L'Harmattan, sur le modèle de deux maisons d'édition : Présence africaine, fondée en 1947 par Alioune Diop et Maspero, créée en 1959 par François Maspero. Si celle-là se caractérise comme une maison d'édition et une revue de et sur l'Afrique portées par des intellectuel·les du Continent, celle-ci se singularise par son positionnement anticolonialiste et socialiste.

La spécificité des éditions L'Harmattan découle de l'engagement chrétien de R. Ageneau et D. Pryn, puisqu'elles consistent en une « librairie et maison d'édition tiers-mondiste, avec une coloration chrétienne<sup>70</sup> ». Cette coloration, nous la qualifierons, à la suite de M. Hauchecorne, comme « un *ethos* chrétien reconverti<sup>71</sup> », puisqu'elle s'avère le fruit d'une socialisation chrétienne qui survit à une profession religieuse et qui marquera les éditions Karthala. René Luneau y dirigera en effet une collection intitulée « Chrétiens en liberté », dans laquelle A. Mbembe publiera son premier ouvrage chez Karthala, en 1988<sup>72</sup>. Nous verrons par la suite comment cet « *ethos* chrétien reconverti » sert de dispositions communes implicites aux membres de l'ACPA les plus impliqués dans la réception d'A. Mbembe.

---

<sup>69</sup> Entretien de l'auteur avec Robert AGNEAU, réalisé le 5 novembre 2021 dans les locaux de Karthala, au 22-24, boulevard Arago, 75 013.

<sup>70</sup> Chloé MAUREL, « Comment une maison d'édition française donne la parole aux historiens des Suds. Entretien avec Robert Ageneau », *Revue Tiers Monde*, 2013, vol. 4, n° 216, p. 130.

<sup>71</sup> M. HAUCHECORNE, *La gauche américaine en France, op. cit.*, p. 292. La notion permet à M. Hauchecorne de mettre en lumière la principale condition du point de vue individuel de réception des travaux de J. Rawls en France. Il identifie parmi ses médiateur·rices un certain nombre d'individu·es qui ont d'abord poursuivi une vocation religieuse, avant de *reconvertir* cette vocation en vocation philosophique, en réaction aux transformations du champ philosophique français dans la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle. Cet *ethos* désigne ainsi un ensemble de dispositions initialement acquises par une pratique et un enseignement religieux (engagement social, etc.) qui résonnent intensément avec les dispositions contenues dans les travaux de J. Rawls. Bien plus, M. Hauchecorne insiste sur le fait que cette adéquation – ces « affinités électives » entre les dispositions individuelles des médiateur·rices et les dispositions individuelles de J. Rawls exprimées dans ses écrits – se révèle d'autant plus forte, que nombre des médiateur·rices ont connu une trajectoire homologue à celle de J. Rawls. Dans le cas présent, « l'*ethos* chrétien reconverti » dont disposent les individu·es les plus proches d'A. Mbembe se distingue sur un point précis : la relation à la *doxa* chrétienne. En effet, que ce soient F. Eboussi Boulaga, J.-M. Ela, R. Ageneau ou D. Pryn, ou plus tard J.-F. Bayart, ou encore après Yala Kisukidi, au-delà d'une formation, d'une vocation ou même d'une profession religieuses, la plupart de ces individu·es ont entretenu ou entretiennent un rapport hétérodoxe à l'Église de Rome qui passe en partie par l'approbation à « Vatican II », concile qui acte l'ouverture partielle de l'Église au monde moderne, hétérodoxie qui s'exprime chez A. Mbembe, notamment dans *Afriques indociles*. Comme le précise M. Hauchecorne, durant la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle de nombreux sous-espaces d'intervention temporelle pour des militant·es chrétien·nes se développent, mais « [a]près mai 68, dans un contexte de sécularisation accélérée de la société française, le militantisme catholique entre en "crise". La politisation que connaissent la plupart des institutions issues du catholicisme social suite à mai 68 prépare chez nombre de militants une sortie de la religion, sortie qui s'accélère dans les années 1980, quand les partisans de la lecture "conservatrice" de l'*aggiornamento* l'emportent au sein du Vatican » (*Ibid.*, p. 312-313). Si ces dispositions ne peuvent plus être exprimées directement, que ce soit en raison d'un espace académique en cours de sécularisation ou d'un espace médiatique en cours de sécularisation, ces dispositions continuent d'exercer un effet non négligeable : dans des expressions éthiques, esthétiques, stylistiques ou les références mobilisées.

<sup>72</sup> A. MBEMBE, *Afriques indociles, op. cit.*

R. Ageneau fonde Karthala en 1980, emportant avec lui le fonds qu'il avait constitué au sein de L'Harmattan, et cherche à opérer de manière plus efficace et rationnelle que L'Harmattan.

Jean-François Bayart a été déterminant dans la mise de ces compteurs à zéro, de redéfinir un paradigme de départ qui était le fait que vingt ans après la décolonisation, il y avait déjà un certain bilan des espérances énormes soulevées par les indépendances africaines. Les pays qui étaient devenus indépendants, la jeunesse, les intellectuels des pays. Quel était un petit peu le bilan à faire ? Quels étaient les espoirs déçus ? C'est comme ça qu'est né Karthala, avec une rationalisation aussi par rapport à la période de L'Harmattan : les auteurs arrivaient, on essayait de classer les livres, dans une optique je dirais encore un peu tiers-mondiste, voire un peu tiers-mondiste chrétienne, mais à peine. Ça a permis de partir de principes [cherche ses mots] : qu'il fallait sortir d'une approche tiers-mondiste [cherche ses mots] purement émotionnelle des indépendances [cherche ses mots] [interruption par l'arrivée de Xavier Audrain]<sup>73</sup>.

L'Harmattan est une maison d'édition qui publie un grand nombre de titres par an (aux alentours de mille au début des années 2000<sup>74</sup>), dont des travaux universitaires fournissent un contingent important.

Le vivier est pour partie constitué de thèses (120 titres dans les années 1980, près de huit cents en 2002) qui n'ont souvent pas trouvé de débouché éditorial ailleurs. Vendus en moyenne à l'époque entre 400 à 700 exemplaires, ces livres sont produits et diffusés dans un cadre très contraint. Les coûts de fabrication sont réduits au maximum, les auteurs sont invités à remettre un texte prêt à être imprimé, la relecture et la réécriture ne sont pas monnaie courante. Accusé de casser les prix, de publier des ouvrages de qualité très inégale sans hiérarchie des priorités et sans distinction, de ne pas vraiment payer ses auteurs (ceux-ci doivent préacheter un certain nombre d'exemplaires | et ne touchent des droits d'auteur qu'à partir du 501<sup>e</sup> exemplaire)<sup>75</sup>.

L'Harmattan est une maison d'édition à la fois traversée par une sensibilité tiers-mondiste et chrétienne, et qui souscrit à la logique marchande en offrant des opportunités de publication à de jeunes chercheurs disposant des moyens de financer une édition qui

---

<sup>73</sup> Entretien de l'auteur avec R. AGENEAU, réalisé le 5 novembre 2021 dans les locaux de Karthala, au 22-24, boulevard Arago, 75 013.

<sup>74</sup> Daniel DELAS et Romuald FONKOUA, « Entretien avec... Robert Ageneau. Directeur des éditions Karthala », *Études littéraires africaines*, 1999, n° 7, p. 5.

<sup>75</sup> Rémy RIEFFEL, *L'emprise médiatique sur le débat d'idées. Trente années de vie intellectuelle 1989-2019*, Paris, Presses Universitaires de France, 2022, p. 148-149.

s'apparente à du compte d'auteur-riche, dans le but d'imprimer leurs premiers textes, tirés de mémoires ou de thèses<sup>76</sup>.

C'est notamment au sein de la collection « Logique sociales » qu'A. Mbembe fait paraître son premier ouvrage en langue française, en 1985<sup>77</sup>. Il avait déjà proposé en 1984 une anthologie de textes de R. Um Nyobè<sup>78</sup> et il y présentera en 1989 une seconde compilation de textes de R. Um Nyobè<sup>79</sup>, tous les deux dans la collection « Racines du présent », dont la majorité des titres correspondent à des monographies de terrains africains. Retenons qu'A. Mbembe s'inscrit et tisse des liens à différents pôles des études africanistes en France : un pôle innovateur, par ses recherches sous la direction de C. Coquery-Vidrovitch, un deuxième pôle innovateur, par son compagnonnage avec J.-F. Bayart et son travail au sein de *Politique africaine*, un pôle tiers-mondiste chrétien de l'édition africaniste et africaine par ses publications chez L'Harmattan et Karthala.

La fondation de Karthala passe par une rupture avec L'Harmattan, du point de vue de la logique éditoriale : un travail de sélection et d'édition plus important, pour réaliser le programme de publier des études de qualité universitaire. La sensibilité reste toutefois proche, nourrie de tiers-mondisme et de christianisme laïque. La création de Karthala représente également l'occasion de dresser le bilan des indépendances, de « remettre les compteurs à zéro<sup>80</sup> ». Le projet défendu par J.-F. Bayart d'une revue universitaire dédiée à l'Afrique et visant à renouveler sa compréhension résonne fortement avec les ambitions de R. Ageneau.

Les deux avaient fait connaissance à la fin des années 1970, lorsque J.-F. Bayart cherchait à faire publier sa thèse de doctorat d'État, mais le projet n'avait pas abouti, faute de moyens. Pour ce nouveau projet, il s'agit dans un premier temps de monter une équipe de rédaction qui porterait la revue. J. Copans propose une explication rétrospective, dans laquelle il fait allusion au dossier consacré à J.-F. Bayart publié dans les *Cahiers d'études africaines* en 1978 :

---

<sup>76</sup> Cette logique est encore d'actualité, notamment avec la collection « Logique sociales » créée par Dominique Desjeux, désormais dirigée par Bruno Pequignot.

<sup>77</sup> Achille MBEMBE, *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 1985.

<sup>78</sup> Ruben UM NYOBE, *Le problème national kamerunais*, Paris, L'Harmattan, 1984.

<sup>79</sup> Ruben UM NYOBE, *Écrits sous maquis*, Paris, L'Harmattan, 1989.

<sup>80</sup> Entretien de l'auteur avec R. AGENEAU, réalisé le 5 novembre 2021 dans les locaux de Karthala, au 22-24, boulevard Arago, 75 013.



Je pense que cette discussion publique dans la seule revue formellement académique des études africaines françaises a rempli une fonction plus que symbolique, démontrant qu'il y avait là un champ empirique et conceptuel à occuper et à construire et que le moment était venu d'en rassembler les acteurs encore trop dispersés<sup>81</sup>.

L'ensemble de ces acteur·rices se réunit au sein de l'ACPA. Parmi les dix-sept membres fondateur·rices<sup>82</sup>, plusieurs sont de nouveaux·lles entrant·es dans le monde académique, qui se donnent à voir comme dominé·es (« cinq chargés de recherche, quatre maîtres-assistants, trois attachés de recherche<sup>83</sup> ») – même si cette présentation relève d'une autostylisation, puisque la plupart de ces dominé·es deviendront Professeur·e des universités ou Directeur·rice de recherche au CNRS et reconnaîtront l'effet que la revue a exercé dans leur ascension –, qui sont relativement jeunes – entre 30 et 35 ans – et qui sont principalement des hommes, à l'exception de M.-C. Smouts et Christine Desouches. Les adhérent·es de l'ACPA sont majoritairement répartis entre Paris et Bordeaux, les villes accueillant alors les plus importants centres de recherche africaniste en France.

Les membres sont d'abord recrutés de manière informelle, par adhésion à l'ACPA – validée par un agrément de la candidature par le conseil d'administration de l'ACPA et par le règlement des frais d'adhésion – puis selon une démarche plus structurée à partir de 1985 : acte de candidature avec dossier et examen du dossier par deux membres de l'ACPA. C'est néanmoins seulement à partir de 1995 que cette procédure plus stricte devient systématique. Appartenir à l'ACPA conduit automatiquement à intégrer le comité de rédaction de *Politique africaine*.

A. Mbembe intègre l'ACPA en octobre 1985, en même temps que C. M. Toulabor<sup>84</sup> et apparaît sur l'ours de la troisième de couverture du n°22 publié en juin 1986<sup>85</sup>. Ce sont les deux premiers chercheurs africains à intégrer la revue et son comité de rédaction, qualifiés de « piliers du politique par le bas<sup>86</sup> » par J. Copans.

---

<sup>81</sup> Jean COPANS, « *Politique africaine* : La naissance heureuse d'une sociabilité scientifique inédite », *Politique africaine*, 2021, vol. 161-162, n° 1, p. 38.

<sup>82</sup> C. M. Toulabor liste les noms suivants : Daniel Bach, Jean-Louis Balans, Jean-Claude Barbier, R. Buijtenhuijs, Gérard Chaliand, François Constantin, J. Copans, Christian Coulon, C. Desouches, Yves-André Fauré, Zaki Laïdi, J.-F. Bayart, Denis-Constant Martin, J.-F. Médard, Guy Nicolas, A. Ricard et M.-C. Smouts (C.M. TOULABOR, *L'aventure de Politique africaine* ou l'histoire d'une revue pas comme les autres, *op. cit.*, p. 16-17).

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>84</sup> Compte rendu de l'assemblée générale de l'ACPA du 24 octobre 1985 tenue à Bordeaux cité par *Ibid.*, p. 24.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>86</sup> J. COPANS, « *Politique africaine* », art. cit., p. 46.

Le politique par le bas désigne une approche théorique le plus souvent associée à *Politique africaine*, qui est alors considérée comme son organe d'expression. Si les deux sont pensés comme inséparables, J.-F. Bayart, principal théoricien de cette approche, précise que la problématique du politique par le bas est venue après la création de la revue<sup>87</sup>. C'est le départ de J. Foccart de l'Élysée en 1974 qui rend en partie le développement du politique par le bas, puisqu'il contrôlait auparavant toute publication française qui avait trait à l'Afrique<sup>88</sup>. La science politique française africaniste s'intéressait avant tout aux institutions dirigeantes et à ses élites<sup>89</sup> ; le politique par le bas cherche à renverser le regard. Comme le résume C. M. Toulabor :

À *Politique africaine*, l'on a adopté une toute [sic] autre perspective [que la perspective wébérienne] : le politique y est compris comme un rapport de pouvoir que l'on peut rencontrer à différentes échelles de la vie en société. Il n'est pas le monopole réservé uniquement aux détenteurs du pouvoir étatique. D'où l'idée que les dominés font à leur niveau de la politique autant que les dominants. Ou plus exactement, entre les dominés et les dominants, s'il y a une différence d'échelle, il y a néanmoins une relation interactive, un jeu d'influence réciproque, même si en définitive ce sont les dominants qui | détiennent le gros bâton du *surveiller et punir* en faisant allusion à Michel Foucault. Il s'agit de considérer les dominés africains comme des acteurs politiques à part entière et non entièrement à part comme cela avait cours avant la création de *Politique africaine*. C'est-à-dire banalement des êtres humains comme les autres avec des défauts et des qualités, tout en sachant qu'ils ont leur histoire propre qui ne saurait se réduire à celle de l'Occident, l'étalon à partir duquel on ordonne tout et donne sens à tout<sup>90</sup>.

Ce renversement de perspective s'opère également dans les références intellectuelles, la science politique française africaniste de facture classique étant jugée insuffisante pour effectuer la bascule. J. Copans, à l'issue de l'examen des références mobilisées par J.-F. Bayart dans un article fondateur du politique par le bas, publié dans le premier volume de *Politique africaine*<sup>91</sup>, dresse le constat suivant :

---

<sup>87</sup> Entretien de l'auteur avec J.-F. BAYART, réalisé le 7 juin 2021 au domicile de l'enquêté.

<sup>88</sup> *Ibid.*

<sup>89</sup> La science politique africaniste de l'époque, qui dépendait jusqu'en 1982 et la création de la section 40 du CNRS des facultés de droit, consistait principalement en un positivisme juridique, se contentant « d'analyser le politique en Afrique en termes institutionnalistes essentiellement, saupoudré d'un zeste d'approches développementaliste et dépendantiste venues des Etats-Unis [sic] d'Amérique et d'Amérique latine » (C.M. TOULABOR, *L'aventure de Politique africaine* ou l'histoire d'une revue pas comme les autres, *op. cit.*, p. 94).

<sup>90</sup> Comi M. TOULABOR, *Le politique par le bas : Un paradigme de bon sens*, Texte de présentation des travaux réunis pour le diplôme d'habilitation à diriger des recherches en science politique sous la direction de Jean LECA, Institut d'Études Politiques de Paris, Paris, 2004, p. 6-7 [souligné dans l'original].

<sup>91</sup> Jean-François BAYART, « Le politique par le bas en Afrique noire. Questions de méthode », *Politique africaine*, 1981, n° 1, p. 53-82. Le premier dossier de la revue est d'ailleurs consacré à cette question du

Sur environ la quarantaine d'auteurs cités par Bayart, la moitié sont des anthropologues, notamment marxistes et français. Les historiens et les philosophes (dont bien entendu les inspirateurs Michel de Certeau et Michel Foucault) font un quart des autres références, et la science politique ne renvoie finalement qu'à 20 % des auteurs cités. Bayart tire autant d'inspiration de l'Afrique anglophone, y compris orientale et australe, que de l'Afrique francophone<sup>92</sup>.

L'adoption de cette approche entraînerait selon C. M. Toulabor plusieurs conséquences en matière épistémologique : « Dotation des acteurs subordonnés de parcelle de pouvoir (...) [; d]ifficile inscription des subordonnés dans l'ordre autoritaire (...) [; p]luralité et diversité d'opinion et de comportement (...) [; e]ffort de connaissance de l'Autre par implication de soi<sup>93</sup>. ».

Le politique par le bas n'est pas seulement développé au sein des colonnes de *Politique africaine*, puisqu'il n'est pas mobilisé par toutes les auteur·rices<sup>94</sup> – la revue demeurant pluraliste – mais également à l'intérieur d'un groupe de recherches, fondé en 1980 au CERI de l'IEP de Paris : le « Groupe d'analyse des modes populaires d'action politique ». Son activité cessera au printemps 1985<sup>95</sup>.

Nous pouvons supposer que c'est par le même intermédiaire que C. M. Toulabor qu'A. Mbembe a fait la connaissance de J.-F. Bayart : J. Leca. Si J.-F. Bayart se souvient avoir rencontré A. Mbembe dans les locaux de Karthala en décembre 1980, il ne se souvient plus de l'intermédiaire<sup>96</sup>. C. M. Toulabor se souvient quant à lui que c'est son « directeur de thèse, Jean Leca, [qui lui] fit rencontrer Jean-François Bayart qui [l]'invita à participer aux travaux du Groupe d'analyse des modes populaires d'action

---

haut et du bas : Christian COULON, Jean-François BAYART et Yves-André FAURE (éds.), « La politique en Afrique noire : Le haut et le bas », *Politique africaine*, 1981, n° 1, p. 2-139.

<sup>92</sup> J. COPANS, « *Politique africaine* », art. cit., p. 41-42.

<sup>93</sup> C.M. TOULABOR, *Le politique par le bas*, op. cit., p. 7.

<sup>94</sup> À l'instar de J. Copans, qui se souvient de ce qu'incarnait pour lui la revue : « En tout cas pour moi, l'ambition de la revue visait à un triple retour : à celui de l'histoire africaine aussi bien précoloniale que coloniale (comme pour J.-F. Bayart), à une anthropologie sociale et culturelle du quotidien politique des populations (qui ne manifestait en rien a priori des qualités populaires ou populistes !) et enfin à une compréhension sans exotisme ethnographique de l'action politique de "toutes" les catégories sociales. Même si le bas avait été quelque peu oublié, il n'était pas possible de l'examiner sans l'inclure systématiquement dans un ensemble relationnel structuré avec "le haut". Tout cela me paraissait parfaitement marxiste avec une touche d'engagement, sinon pratique du moins intellectuel, tout à fait indispensable. Dans les années 1980, la revue répondait parfaitement à ces trois critères. » (J. COPANS, « *Politique africaine* », art. cit., p. 49).

<sup>95</sup> C.M. TOULABOR, *L'aventure de Politique africaine ou l'histoire d'une revue pas comme les autres*, op. cit., p. 10.

<sup>96</sup> Entretien de l'auteur avec J.-F. BAYART, réalisé le 7 juin 2021 au domicile de l'enquêté. J.-F. Bayart se souvient par ailleurs que A. Mbembe était à l'époque doctorant de C. Coquery-Vidrovitch et qu'il venait en provenance du Zimbabwe, où A. Mbembe avait selon lui été responsable de la JEC. Il semble y avoir une incohérence du point de vue temporel, puisque J.-F. Bayart aurait rencontré A. Mbembe plus tard qu'en décembre 1980.

politique qu'il montait au CERI (...) et qui sera l'antichambre de *Politique africaine*<sup>97</sup> ». Puisque A. Mbembe était à la même époque sous la direction de J. Leca dans le cadre de son DEA à l'IEP de Paris, nous pouvons considérer cette option comme vraisemblable.

Quand A. Mbembe arrive à Paris, un vaste mouvement de rénovation de la science politique africaniste a lieu, qui intervient plus de dix ans après la refonte de l'africanisme par l'anthropologie et l'histoire. A. Mbembe fréquente alors plusieurs des acteur·rices centraux·les de ces mouvements de réjuvenation : C. Coquery-Vidrovitch sa directrice de thèse, J.-F. Bayart et les membres de *Politique africaine*, mais plus spécifiquement les instigateurs du politique par le bas. Avec J.-F. Bayart et C. M. Toulabor, A. Mbembe constitue le noyau dur de cette approche, comme en atteste le recueil de leurs articles parus dans *Politique africaine*, publié en 1992 et intitulé *Le Politique par le bas* aux éditions Karthala<sup>98</sup>, réédité en 2008<sup>99</sup>.

Le champ africaniste est structuré autour de plusieurs maisons d'édition et revues, dont certaines offrent des conditions d'accueil favorables aux jeunes auteur·rices : notamment L'Harmattan, mais aussi *Politique africaine*. De fondation récente, elle est organisée en différentes rubriques, qui traduisent la volonté de l'équipe rédactionnelle de proposer une revue de qualité universitaire, qui ne s'adresserait toutefois pas uniquement à un public restreint au monde académique. On trouve pour cela des rubriques qui présentent des recherches de terrains, des articles exploratoires, des dossiers thématiques, des discussions critiques d'ouvrages (« À livre ouvert »), une « Chronique scientifique » et une « Chronique bibliographique », mais également une rubrique de « Documents » et un « Magazine » qui permet des réactions plus à chaud. De manière générale, la structure des divers numéros souffre d'un manque de stabilité, la maquette changeant régulièrement.

---

<sup>97</sup> C.M. TOULABOR, *Le politique par le bas*, op. cit., p. 4.

<sup>98</sup> J.-F. BAYART, A. MBEMBE et C. TOULABOR, *Le politique par le bas en Afrique noire*, op. cit.

<sup>99</sup> Jean-François BAYART, Achille MBEMBE et Comi M. TOULABOR, *Le Politique par le bas en Afrique noire : Contributions à une problématique de la démocratie*, 2<sup>e</sup> éd. augmentée, Paris, Karthala, 2008 [1992].

Il n'empêche que c'est au sein de *Politique africaine* qu'A. Mbembe publie une grande partie de ses premiers écrits parus dans une revue française. Si on se concentre sur la période 1982-1992 – année de parution de ses premiers articles en anglais<sup>100</sup> –, on trouve dix-neuf recensions<sup>101</sup>, trois articles de fond<sup>102</sup>, deux interventions dans le magazine<sup>103</sup> et une direction de dossier<sup>104</sup>. Ajoutons à cela les livres, au nombre de deux<sup>105</sup>, les ouvrages édités, au nombre de deux<sup>106</sup>, les articles publiés ailleurs, au nombre de huit<sup>107</sup>, les chapitres au nombre d'un<sup>108</sup>, les paratextes, au nombre de trois<sup>109</sup>, ainsi que divers articles de presse, principalement au sein du *Monde diplomatique*<sup>110</sup>. Cette période est celle d'une intense productivité, A. Mbembe publiant près d'une cinquantaine de textes. L'ensemble de ces écrits est concerné par l'Afrique, certains pays en particulier comme le Cameroun, ses situations économiques et politiques.

---

<sup>100</sup> A. MBEMBE, « Provisional notes on the postcolony », art. cit. ; A. MBEMBE, « Prosaics of Servitude and Authoritarian Civilities », art. cit.

<sup>101</sup> Achille MBEMBE, « CALLINICOS (Luli) — *A people's history of South Africa. Gold and workers. 1886-1924* », *Politique africaine*, 1982, n° 5, p. 127-129 ; Achille MBEMBE, « CRUMMEY (Donald) (éd.) — *Banditry, Rebellion and Social Protest in Africa* », *Politique africaine*, 1987, n° 28, p. 157 ; Achille MBEMBE, « ELLIS (Stephen) — *The Rising of the Red Shawls: A Revolt in Madagascar. 1895-1899* », *Politique africaine*, 1987, n° 28, p. 155-156 ; Achille MBEMBE, « HAYWARD (Fred M.) — *Elections in Independent Africa* », *Politique africaine*, 1987, n° 27, p. 136-137 ; Achille MBEMBE, « LAN (David) — *Guns and Rain: Guerrillas and Spirit Mediums in Zimbabwe* », *Politique africaine*, 1987, n° 27, p. 138 ; Achille MBEMBE, « LUNEAU (René) — *Laisse aller mon peuple ! Églises africaines au-delà des modèles ?* », *Politique africaine*, 1987, n° 27, p. 138-139 ; Achille MBEMBE, « NURSE (Derek), SPEAR (Thomas) — *The Swahili: Reconstructing the History and Language of an African Society, 800-1500* », *Politique africaine*, 1987, n° 26, p. 144-145 ; Achille MBEMBE, « THORNTON (John K.) — *The Kingdom of Kongo. Civil War and Transition (1641-1718)* », *Politique africaine*, 1987, n° 28, p. 157 ; Achille MBEMBE, « VANSINA (Jan) — *Oral Tradition as History* », *Politique africaine*, 1987, n° 28, p. 155 ; Achille MBEMBE, « BENNETT (Norman R.) — *Arab Versus European: Diplomacy and War in Nineteenth Century East Central Africa* », *Politique africaine*, 1988, n° 30, p. 128-129 ; Achille MBEMBE, « CORDELL (Dennis D.) — *Dar al-Kuti and the Last Years of the Trans-Saharan Slave Trade* », *Politique africaine*, 1988, n° 30, p. 128 ; Achille MBEMBE, « MACGAFFEY (Wyatt) — *Religion and Society in Central Africa. The Bakongo in Lower Zaire* », *Politique africaine*, 1988, n° 31, p. 132 ; Achille MBEMBE, « RANGER (Terence) — *Peasant Consciousness and Guerilla War in Zimbabwe* », *Politique africaine*, 1988, n° 31, p. 133-134 ; Achille MBEMBE, « REINHOLD (Grimm), HERMAND (Jost) — *Blacks and German Culture* », *Politique africaine*, 1988, n° 30, p. 127 ; Achille MBEMBE, « WILLIAMS (Walter L.) — *Black Americans and the Evangelization of Africa (1877-1900)* ; BENOIST (Joseph-Roger de) — *Église et pouvoir colonial au Soudan français. Administrateurs et missionnaires dans la boucle du Niger (1885-1945)* ; FIELDS (Karen E.) — *Revival and Rebellion in Colonial Central Africa* ; COMAROFF (Jean) — *Body of Power, Spirit of Resistance. The Culture and History of a South African People* », *Politique africaine*, 1988, n° 29, p. 148-150 ; Achille MBEMBE, « PARPART (Jean L.), STAUDT (Kathleen) — *Women and the State in Africa* », *Politique africaine*, 1989, n° 35, p. 164-165 ; Achille MBEMBE, « ILIFFE (John) — *The African Poor. A History* », *Politique africaine*, 1990, n° 37, p. 138-139 ; Achille MBEMBE, « MBUYINGA (Elenga) — *Tribalisme et problème national en Afrique noire. Le cas du Kamerun* », *Politique africaine*, 1990, n° 37, p. 141 ; Achille MBEMBE, « MUDIMBE (V.Y.) — *The Invention of Africa. Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge* », *Politique africaine*, 1990, n° 38, p. 167-169.

<sup>102</sup> Achille MBEMBE, « Pouvoir des morts et langage des vivants : Les errances de la mémoire nationaliste au Cameroun », *Politique africaine*, 1986, n° 22, p. 37-72 ; Achille MBEMBE, « L'argument matériel dans les églises catholiques d'Afrique noire : Le cas du Zimbabwe (1975-1987) », *Politique africaine*, 1989, n° 35, p. 50-65 ; Achille MBEMBE, « Pouvoir, violence et accumulation », *Politique africaine*, 1990, n° 39, p. 7-24.

A. Mbembe contribue explicitement aux recherches qui veulent mettre en lumière l'historicité des sociétés africaines et analyser les processus politiques à l'œuvre sur le continent. Il s'inscrit en plein dans l'ambition rénovatrice portée par les gens qu'il fréquente alors. Un thème particulier relie une grande partie de ces textes, celui de l'« indiscipline » ou de l'« indocilité », qui semble idoine pour saisir l'histoire en train de se faire sur le continent. Le sujet se retrouve dans le titre de deux de ses principales publications<sup>111</sup>. A. Mbembe privilégie l'étude de deux formes d'indiscipline dans ses travaux : l'indiscipline politique et l'indiscipline religieuse.

<sup>103</sup> Jean-François BAYART et Achille MBEMBE, « La bataille de l'archidiocèse de Douala », *Politique africaine*, 1988, n° 35, p. 77-84 ; Achille MBEMBE, « Le Cameroun après la mort d'Ahmadou Ahidjo », *Politique africaine*, 1990, n° 37, p. 117-122.

<sup>104</sup> Achille MBEMBE, « Avant-propos : Désordres, résistances et productivité », *Politique africaine*, 1991, n° 42, p. 2-8 ; Achille MBEMBE (éd.), « Violence et pouvoir », *Politique africaine*, 1991, n° 42, p. 2-86.

<sup>105</sup> A. MBEMBE, *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, op. cit. ; A. MBEMBE, *Afriques indociles*, op. cit.

<sup>106</sup> R. UM NYOBE, *Le problème national kamerunais*, op. cit. ; R. UM NYOBE, *Écrits sous maquis*, op. cit.

<sup>107</sup> Achille MBEMBE, « La palabre de l'indépendance : Les ordres du discours nationaliste au Cameroun (1948-1958) », *Revue française de science politique*, 1985, vol. 35, n° 3, p. 459-486 ; Achille MBEMBE, « Christianisme et invention des sociétés africaines : Une théologie au carrefour », *Développement et Civilisations*, 1986, n° 140 [En ligne] ; Achille MBEMBE, « État, Violence et Accumulation : Leçons d'Afrique noire », *Développement et Civilisations*, 1988, n° 164-165 [En ligne] ; Achille MBEMBE, « Le Spectre et l'État : Des dimensions politiques de l'imaginaire historique dans le Cameroun postcolonial », *Revue de la Bibliothèque Nationale*, 1989, XXXIV, p. 2-13 ; Achille MBEMBE, « Afrique sub-saharienne : Enjeux de fin de siècle », *Développement et Civilisations*, 1990, n° 187-188 [En ligne] ; Achille MBEMBE, « Domaines de la nuit et autorité onirique dans les maquis du Sud-Cameroun (1955-1958) », *The Journal of African History*, 1991, vol. 32, n° 1, p. 89-121 ; Achille MBEMBE, « Pouvoir et économie politique en Afrique contemporaine : Une réflexion », *Afrique 2000*, 1992, vol. 8, p. 51-71 ; Achille MBEMBE, « Traditions de l'autoritarisme et problèmes de gouvernement en Afrique sub-saharienne », *Africa Development/Afrique et Développement*, 1992, vol. 17, n° 1, p. 37-64.

<sup>108</sup> Achille MBEMBE, « La Prolifération du divin en Afrique subsaharienne » dans Gilles KEPEL (éd.), *Les Politiques de Dieu*, Paris, Seuil, 1992, p. 177-201.

<sup>109</sup> Achille MBEMBE, « Mpodol s'est-il trompé ? » dans Achille MBEMBE (éd.), *Le problème national kamerunais*, Paris, L'Harmattan, 1984, p. 7-96 ; Achille MBEMBE, « Présentation » dans Achille MBEMBE (éd.), *Écrits sous maquis*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 7-8 ; Achille MBEMBE, « Introduction. L'État historien » dans Achille MBEMBE (éd.), *Écrits sous maquis*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 9-42.

<sup>110</sup> Achille MBEMBE, « Les aspirations de la jeunesse », *Le Monde*, 15 mars 1985 ; Achille MBEMBE, « Les hoquets du changement et les pesanteurs de la continuité au Cameroun », *Le Monde diplomatique*, juin 1984, p. 18-19 ; Achille MBEMBE, « Les Églises chrétiennes : Assoupissement ou créativité ? », *Le Monde diplomatique*, avr. 1985, p. 24-25 ; Achille MBEMBE, « Le conflit des symboles », *Le Monde diplomatique*, avr. 1985, p. 26-27 ; Achille MBEMBE, « Tensions entre Rome et les Églises africaines », *Le Monde diplomatique*, sept. 1985, p. 10-11 ; Achille MBEMBE, « L'Afrique noire va implorer », *Le Monde diplomatique*, avr. 1990, p. 10-11 ; Achille MBEMBE, « Comment organiser le sauvetage des économies africaines », *Le Monde diplomatique*, nov. 1990, p. 18-19 ; Achille MBEMBE, « Les sources culturelles du nouveau radicalisme noir », *Le Monde diplomatique*, juin 1992, p. 16-17.

<sup>111</sup> A. MBEMBE, *Afriques indociles*, op. cit. ; Achille MBEMBE, *La naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960) : Esquisse d'une anthropologie historique de l'indiscipline*, Thèse de doctorat en Histoire sous la direction de Catherine COQUERY-VIDROVITCH, Paris-1, Paris, 1989.

En définissant ce qu'il entend par « indiscipline » dans son travail de thèse, A. Mbembe donne à voir plus généralement les différents éléments qui retiennent son attention :

Le concept d'« indiscipline » qui parcourt en filigrane cette étude sert à désigner un ensemble de pratiques disparates ou coordonnées, d'évitement ou d'affrontement. Ces pratiques « travaillent » les structures de domination, parvenant, parfois, à les obliger à corriger leurs modalités d'exécution. Ces pratiques sont « situationnelles », et elles changent au fur et à mesure de l'aménagement ou du réaménagement des structures de domination elles-mêmes. L'une des propriétés des mouvements d'indiscipline est aussi d'affecter les systèmes de signification et de mise en ordre du monde qui cherchent à légitimer la domination, non qu'ils y échappent totalement, mais dans le sens où ils s'y relient à partir de positions relativement autonomes. Le concept d'indiscipline renvoie par conséquent à l'ordre matériel et symbolique d'une société. Les mouvements d'indiscipline se caractérisent aussi, non par leur capacité à vaincre totalement la domination, mais à « faire avorter » constamment (et provisoirement) les systèmes qui la supportent. De façon générale, ils se font avorter à leur tour, se « précipitent » et sont « pulvérisés », avant de se reconstituer dans l'imaginaire et la mémoire d'une société. Il s'agit donc de mouvements diffus et plastiques, qui ont pour propriété d'obliger les systèmes de domination à ne jamais atteindre leurs buts qu'au terme d'un itinéraire couvert d'aspérité<sup>112</sup>.

Il s'agit ici de penser l'indiscipline comme l'expression de la capacité d'agir historique des dominé·es dans les sociétés africaines. Elle constitue ce par quoi ceux·elles-ci savent constamment la discipline à laquelle veulent les soumettre les diverses institutions de domination : l'État postcolonial, l'Église de Rome, le Fonds Monétaire International. Ce qui transparaît dans cet extrait, c'est l'existence d'une dialectique entre dominant·es et dominé·es, discipline et indiscipline, dont la synthèse n'est autre que l'histoire. Si leurs noms n'apparaissent pas explicitement dans les lignes citées ci-dessus, trois penseurs innervent ces réflexions : M. de Certeau, M. Foucault et A. Gramsci ; trois patronymes brandis en étendard par le paradigme du politique par le bas.

Des références à ces trois auteurs parsèment les textes de cette période et nourrissent l'effort d'A. Mbembe de sortir d'une analyse dichotomique de la situation coloniale et postcoloniale. Selon qu'il est question des rapports entre colons et colonisé·es – entre la France et le Cameroun par exemple – ou bien des relations entre missionnaires occidentaux·les et populations locales ou bien des rapports entre l'État et

---

<sup>112</sup> A. MBEMBE, *La naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960)*, op. cit., p. 18-19.

ses sujets, l'ambition est d'échapper à une vision binaire, qui isolerait hermétiquement chaque pôle. A. Mbembe vise à mettre en lumière les négociations, les réappropriations, etc., opérées par les différents sujets qui attestent de leur capacité d'agir.

Une des originalités du travail d'A. Mbembe consiste à saisir ces phénomènes d'indiscipline et d'insoumission sur deux plans : matériel et symbolique ; par l'étude des luttes armées et de la résistance anticoloniale dans le maquis, mais également dans le domaine de la nuit, celui des rêves et de la mémoire, dans lesquels sont façonnés les nouveaux symboles dont s'emparent les dominés. En leur restituant une capacité d'agir individuelle, il devient nécessaire de reprendre le sujet comme objet d'analyse historique et politique.

Or, notre aptitude à penser l'indiscipline et l'insoumission en colonie comme produites, certes, mais surtout comme erratiques et non pas mécaniquement déductibles des propriétés d'ordre structurel de la machinerie coloniale ou de ses soubassements économiques et matériels dépend, en grande partie, du doigté que nous mettrons à restituer le caractère presque hasardeux de nombre de ses aboutissements en Afrique et du « travail » des mouvements qui s'y opposèrent, qu'ils se définissent comme « révolutionnaires » ou non. Ceci suppose que, quelque part, on accepte de revenir aux individus et à leur subjectivité, aux opérations fragmentaires grâce auxquelles ils cherchèrent à échapper aux rets, mais sans jamais parvenir à se soustraire entièrement à la toile coloniale proprement dite. Ceci suppose aussi que l'analyse valorise, plus que par le passé, les diverses pratiques de la « négociation », les différents types de « braconnage » : toute cette logique des « ratés », de l'« équivoque » ou de la « glissade » qui font que le champ colonial fut, en réalité, une pluralité fort incohérente<sup>113</sup>.

Cela l'amène à notamment analyser les rêves du leader de l'UPC R. Um Nyobè et à montrer comment cette expression subjective ne relève pas uniquement du privé et de l'individu, mais aussi son enchevêtrement dans un ensemble de relations sociales.

À rebours de ces dualismes et de ces interprétations réductrices, le projet ici est de montrer d'une part comment, concrètement, en situation d'insoumis, le sujet africain colonisé continue de construire et de « figurer » le réel, non sur le mode du fantasme réprimé, mais en s'adossant, sur une série de configurations culturelles qu'il ré-invente sans cesse ; et d'autre part comment cette activité onirique et l'économie psycho-symbolique qui la sous-tend, loin d'être a-sociale et réductible à la sphère du privé ou du sexuel apolitisé, a partie liée avec les

---

<sup>113</sup> A. MBEMBE, « Domaines de la nuit et autorité onirique dans les maquis du Sud-Cameroun (1955-1958) », art. cit., p. 97.



tribulations d'un temps (ici l'époque coloniale) et a pour enjeu les luttes pour la constitution du colonisé en sujet politique<sup>114</sup>.

En résumé, cette dimension de l'œuvre d'A. Mbembe correspond à une étude des phénomènes de subjectivation et les conditions qui l'informent en contexte colonial et postcolonial. C'est donc logiquement que Frantz Fanon, qui avait placé cette question au cœur de ses travaux et de ses combats, prendra progressivement de l'importance dans les recherches d'A. Mbembe, dont le livre fanonien *Sortir de la grande nuit* constituera l'aboutissement<sup>115</sup>.

Si l'opposition matérielle et symbolique a atteint son apex durant la colonisation, A. Mbembe vise à exposer et à analyser la permanence des structures politiques et symboliques dans le régime postcolonial et à montrer en quoi elles innovent. À l'aide de deux notions, celles d'« État-historien » et d'« État-théologien », A. Mbembe indique comment l'État postcolonial instrumentalise à la fois l'histoire et la mémoire, mais aussi le registre divin et la divination pour asseoir sa domination.

L'« État-historien » intervient dans l'écriture de l'histoire en l'orientant, mais également en déterminant ses sources. Il produit des techniques de gestion de l'histoire et de la mémoire, de manière autant symbolique que matérielle. Par exemple, « les morts des luttes anti-coloniales ont été empêchées de devenir des *objets de connaissance*, dans la mesure même où la bureaucratie postcoloniale les avait, au préalable, condamnés à ne jamais surgir dans l'espace public que comme *objets d'excommunication*<sup>116</sup> ». Il est ici clairement fait référence à la figure de R. Um Nyobè, dont nous avons vu comment l'État postcolonial a voulu effacer le souvenir en profanant le corps et en n'offrant pas de sépulture à partir de laquelle créer une mémoire. L'« État-historien » cherche à dire la vérité finale en ce qui concerne l'histoire.

L'« État-théologien » nourrit la même ambition en ce qui concerne Dieu. Il s'appuie pour cela sur un ensemble de techniques et de savoirs déjà développés par l'État colonial. L'État est dit théologien, lorsqu'il parvient à être « proclamateur et interprète attitré de la vérité révélée, et qui, en tant que telle, ne se discute pas, puisque relevant de la foi elle-même<sup>117</sup> ».

---

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>115</sup> A. MBEMBE, *Sortir de la grande nuit*, *op. cit.*

<sup>116</sup> A. MBEMBE, « Introduction. L'État historien », art. cit., p. 26 [souligné dans l'original].

<sup>117</sup> A. MBEMBE, *Afriques indociles*, *op. cit.*, p. 13.

A. Mbembe mobilise donc des outils pour saisir des points de vue matériel et symbolique comment les institutions hégémoniques œuvrent pour maintenir l'hégémonie, mais comment à l'opposé les sujets en proie à ces mêmes institutions agissent pour s'en défaire. Bien plus, il cherche également à montrer comment celles-ci peuvent être envisagées et utilisées comme des ressources matérielles et symboliques par les sujets dominés.

Si l'hégémonie politique constitue la principale forme d'hégémonie étudiée, elle n'est pas la seule espèce à laquelle A. Mbembe consacre ses réflexions. Il examine aussi l'hégémonie religieuse et plus particulièrement l'expansion et l'ambition impérialiste du christianisme dans les sociétés africaines. A. Mbembe insiste sur un point précis : le faux universalisme revendiqué par l'Église pour appuyer son message missionnaire. En effet, ce faux universalisme est soutenu par un « régionalisme épistémologique occidental<sup>118</sup> », c'est-à-dire que les interprétations faites de la Révélation et son message restent propres à une pensée et une symbolique spécifiques.

Comme il l'indique, les réappropriations par les cultures locales africaines de la Révélation ne constituent pas des obstacles à la diffusion du message évangélique :

Ce qui est par contre suspect, c'est le fait, et pour cause de *latinocentrisme*, de vouloir, sous prétexte de sauvegarder la pureté du « dépôt révélé », nier que l'on exporte vers des sociétés différentes des canons de pensée et des idéologies, des savoirs et des discours qui, pour être tenus au nom même de Dieu, n'en demeurent pas moins ethniques<sup>119</sup>.

Ici « ethnique » est à comprendre comme un synonyme de « particulier ». Si le christianisme possède, selon A. Mbembe, une dimension universelle et universaliste, elle ne réside pas dans la propagation d'un message identique et homogène, mobilisant les mêmes *signes* en toute circonstance ; mais dans un fond commun constitué par la parole révélée du Christ.

Ce qui est indiscutable, c'est que chaque territoire est convié à se réapproprier la mémoire active du Juif de Galilée pour y retrouver les dimensions de son originalité, et, se servant des langages de ses terroirs, retraduire en des

---

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 50.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 48 [souligné dans l'original].

perspectives nouvelles les données fondamentales du christianisme. C'est ainsi que l'on témoignera historiquement de la figure universelle du Christ<sup>120</sup>.

Dans ces quelques pages, dont la portée a échappé aux commentateur·rices à l'époque<sup>121</sup>, se formule non seulement une critique explicite de l'hégémonie chrétienne et la fausse universalisation d'une interprétation particulière de la Révélation, mais également une critique implicite de toute universalisation d'un particulier qui ne veut pas donner son nom. Une telle critique peut être déplacée aisément sur le terrain historique ou épistémique, ce qu'effectuera A. Mbembe au cours des années 2000 et 2010, une reformulation rendue possible par un autre contexte, sur lequel nous reviendrons dans les CHAPITRES 4 et 5.

Les travaux d'A. Mbembe rencontrent dès leur parution un écho certain, de manière générale plutôt positif, au sein de *Politique africaine* ou ailleurs sous la plume de membres de *Politique africaine*. La revue ne propose donc pas seulement un espace de publication pour jeunes chercheur·es, mais également un réseau de cooptation qui permet à ses membres d'engranger de la reconnaissance et de la visibilité, donc du capital symbolique. Ce sont principalement les ouvrages publiés qui font le plus souvent l'objet de discussions. Ainsi de J.-P. Chrétien qui reconnaît la qualité et la finesse des analyses d'A. Mbembe<sup>122</sup>, mais aussi la pertinence des questions qu'il pose<sup>123</sup>. J.-F. Bayart souligne également la nouveauté de la démarche, « qui participe de certaines des analyses poursuivies dans les colonnes de *Politique africaine* et qui annonce une autre façon de poser le politique, aux antipodes des unanimités officiels, en marge des vulgates révolutionnaires<sup>124</sup> ». L'importance du travail d'édition par A. Mbembe des écrits de R. Um Nyobè est reconnue, que ce soit pour le premier volume par J.-F. Bayart<sup>125</sup> ou

---

<sup>120</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>121</sup> Cette remarque n'est pas une critique envers ces commentateur·rices ; la lecture étant partiellement informée par la sensibilité du·e la lecteur·rice. Notre travail, qui relève et s'inscrit dans une ambition d'étude critique de l'hégémonie épistémique, s'avère motivé par une attention à cette dimension dans les textes étudiés.

<sup>122</sup> Jean-Pierre CHRETIEN, « AFRIQUES INDOCILES d'Achille Mbembe. *Karthala* », *Esprit*, 1988, n° 139, p. 122-124.

<sup>123</sup> Jean-Pierre CHRETIEN, « MBEMBE (Achille) — *Afriques indociles. Christianisme, pouvoir et État en société postcoloniale* », *Politique africaine*, 1989, n° 33, p. 150-151.

<sup>124</sup> Jean-François BAYART, « MBEMBE (J.A.) — *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire* », *Politique africaine*, 1985, n° 19, p. 134.

<sup>125</sup> Jean-François BAYART, « UM NYOBE (Ruben) — *Le problème national kamerunais* », *Politique africaine*, 1986, n° 21, p. 131.

pour le second par R. Buijtenhuijs, qui précise que « Mbembe [est], jusqu'ici, à peu près le seul Camerounais à essayer de sauver de l'oubli des nationalistes sincères | qui ne sont point à l'honneur dans leur pays<sup>126</sup> ».

La qualité de ce travail a aussi été appréciée en entretien, par des compatriotes d'A. Mbembe, restés au pays, et à même d'évaluer les risques encourus par A. Mbembe ; ainsi de L. Sindjoun dont nous avons déjà cité le jugement<sup>127</sup>, mais pareillement par des critiques d'A. Mbembe, tels que C.-R. Mbele, dont nous avons également cité le souvenir<sup>128</sup>.

À ces jugements positifs, s'ajoutent des jugements critiques, y compris par les mêmes auteur·rices. C'est le cas de R. Buijtenhuijs qui à propos du « politique par le bas » et les références que ses défenseur·ses utilisent, exprime un certain agacement :

[L]'une des choses que je reprocherais le plus aux « politistes par le bas », c'est d'user et d'abuser d'un langage hermétique et codé, inaccessible au profane, pratique qui me choque d'autant plus que nos auteurs prétendent rendre compte de ce que font ou pensent, en politique, ceux d'en bas<sup>129</sup>.

C'est en particulier à A. Mbembe que R. Buijtenhuijs adresse cette critique.

L'excuse vaut moins pour A. Mbembe quand il analyse (chapitre 5) le discours nationaliste au Cameroun avec des mots dont certains, j'ai l'impression, ne se trouvent même pas dans le dictionnaire. A. Mbembe s'enivre souvent de sa propre parole où, pour utiliser son langage à lui, l'énoncé du discours scientifique de l'auteur, loin de s'affirmer comme hégémonique, est parasité, voire phagocyté par un message « poétisant » sous-jacent, dérive qui n'en facilite pas la compréhension, le rend parfois opaque et en occulte le sens primordial (mes excuses pour cette pastiche maladroite ; A. Mbembe lui-même fait beaucoup mieux dans le genre). Bref, je pense que l'on pourrait dire la même chose de façon beaucoup plus brève et accessible, et je me sens renforcé dans cette opinion par A. Mbembe lui-même : sa deuxième contribution, dans le volume sur la lutte d'indépendance au Cameroun, est d'une toute autre veine, et l'on se met à regretter d'autant plus que l'auteur ne prenne pas plus souvent la peine de penser un peu aux autres, moins doués que lui sur le plan du vocabulaire et des concepts<sup>130</sup>.

---

<sup>126</sup> Robert BUIJTENHUIJS, « UM NYOBE (Ruben) — *Écrits sous maquis* », *Politique africaine*, 1990, n° 40, p. 158-159.

<sup>127</sup> Voir *supra*.

<sup>128</sup> Voir *supra*.

<sup>129</sup> Robert BUIJTENHUIJS, « Les hauts et les bas du politique par le bas », *Politique africaine*, 1992, n° 46, p. 150.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 151.

Si en creux R. Buijtenhuijs reconnaît le talent d'A. Mbembe pour le maniement des concepts et des mots, il n'hésite toutefois pas à en critiquer les abus, en faisant référence à un principe de clarté qui doit guider les chercheur·es. Si la violence de la réprobation peut désarçonner, elle apparaît néanmoins caractéristique des échanges au sein de *Politique africaine*, et vaut presque comme garantie de scientificité : l'honnêteté et la critique sont de rigueur, y compris pour ceux·elles dont on est proche ou avec lequel·les on s'avère d'accord. Nous verrons dans le CHAPITRE 4, dans lequel nous reviendrons plus longuement sur l'écriture d'A. Mbembe, que celle-ci peut simultanément être appréciée en raison même des éléments critiqués par R. Buijtenhuijs.

Ces jugements s'expriment également dans d'autres institutions de la vie scientifique, ainsi du rapport de soutenance de la thèse d'histoire qu'A. Mbembe soutient le 12 mai 1989, devant un jury présidé par l'économiste Philippe Hugon, et composé par sa directrice de thèse l'historienne C. Coquery-Vidrovitch, le politiste J.-F. Bayart et les anthropologues J.-P. Chrétien et Peter Geschiere<sup>131</sup>. Le jury s'avère pluridisciplinaire – on y trouve une historienne, un économiste, un politiste et deux anthropologues – et formé par un certain nombre de membres du réseau de *Politique africaine* : J.-F. Bayart ; J.-P. Chrétien ou P. Geschiere, qui a été membre du comité de rédaction de la revue. Le jury décerne, à l'unanimité, la mention « Très honorable » à la recherche d'A. Mbembe.

C. Coquery-Vidrovitch souligne insiste sur la qualité de l'étude d'A. Mbembe, en particulier en regard de la charge de travail d'A. Mbembe, qui depuis 1988 enseigne à l'Université de Columbia à New York. C'est tout particulièrement l'écriture et la qualité de la dimension théorique de l'enquête qu'elle met en lumière. C'est un point sur lequel tombent également d'accord P. Hugon, J.-F. Bayart et P. Geschiere, qui encensent la créativité à l'œuvre et l'étendue des interprétations théoriques qu'elle permet.

Chaque membre exprime toutefois un certain nombre de réserves, dont la plus fréquente – partagée par l'ensemble du jury – vise la qualité de la cartographie mobilisée, jugée indigne d'un tel travail. Viennent ensuite des remarques plus spécifiques, ayant notamment trait à la qualité du plan et à l'articulation entre les différents chapitres (J.-F. Bayart et P. Hugon). Le flou concernant certains concepts – « événement colonial » ou « indiscipline » – est également souligné (J.-F. Bayart), cependant que

---

<sup>131</sup> DIRVAL—SERVICE DES THESES EN SCIENCES HUMAINES, 20 190 048, *Dossier étudiant d'Achille Mbembe* [Rapport de soutenance d'Achille Mbembe], 12 mai 1989 ; DIRVAL—SERVICE DES THESES EN SCIENCES HUMAINES, 20 190 048, *Dossier étudiant d'Achille Mbembe* [Résultat de la soutenance d'Achille Mbembe], 1989. Certains de ces documents ont été reproduits en ANNEXE B2b, lorsque cela était possible et en conformité au RGPD.

P. Hugon se demande si l'usage de ces concepts ne revient pas à épouser le point de vue du colon. Viennent enfin des critiques individuelles, qui découlent souvent des propres positionnements disciplinaires et théoriques de celui·celle qui formule la critique : C. Coquery-Vidrovitch indique que faire l'histoire par le bas empêche d'adopter une vue d'ensemble qui permettrait de saisir les relations économiques ; P. Geschiere regrette d'une part qu'A. Mbembe réduit le christianisme au catholicisme, cependant que le luthérianisme a également joué un rôle dans le développement de l'UPC, et d'autre part qu'A. Mbembe ne prend pas en compte la place de la sorcellerie dans l'exercice quotidien du pouvoir ; J.-F. Bayart propose trois pistes à approfondir : la biographie de R. Um Nyobè, la notion de « prophétisme politique » et une meilleure délimitation des terroirs politiques ; J.-P. Chrétien s'avère le plus critique des membres du jury, critiquant d'une part un usage maladroit des tableaux, une utilisation des sources sur le mode de la traduction et une bibliographie dans laquelle manquent des références, et s'interrogeant d'autre part sur l'interprétation de l'expansion coloniale comme expansion capitaliste et sur l'articulation entre passé et conjoncture présente ; P. Hugon déplore la faiblesse du traitement statistique ainsi que le rejet trop rapide de certaines hypothèses (sur le rôle économique de la Sanaga Maritime comme voie de communication dans le développement du mouvement de l'indiscipline par exemple), et le fait qu'A. Mbembe ne réinscrit pas l'UPC dans le contexte international.

C'est une certaine ambivalence qui caractérise les jugements exprimés dans le rapport de soutenance – louanges quant à l'écriture, de la présentation et du travail accompli ; nombreuses critiques plus spécialisées sur le fond –, qui s'énonce peut-être le mieux dans la classification disciplinaire du travail d'A. Mbembe. Il propose en effet une enquête qui articule histoire et anthropologie, ce que reconnaît et souligne P. Geschiere, lui-même anthropologue ; cependant que le second anthropologue du jury, J.-P. Chrétien, assigne le travail à l'histoire : « C'est un travail d'historien, en dépit des apparences, par une démarche à la fois très impliquée mais avec la distanciation nécessaire, par l'utilisation croisée des sources, par le jeu de l'événement, de la conjoncture, des ambiguïtés et des contradictions<sup>132</sup>. ».

Bien que certains des articles et la thèse s'appuient sur un véritable travail de terrain, de consultation d'archives, mais également de collecte de récits, une part considérable de ses productions s'informent par des sources de seconde main, et prennent

---

<sup>132</sup> DIRVAL—SERVICE DES THESES EN SCIENCES HUMAINES, *Dossier étudiant d'Achille Mbembe, op. cit.*

souvent la forme de l'essai. C'est ainsi le cas des deux ouvrages publiés en 1985 et 1988, ce qui n'a pas échappé à leurs commentateur·rices, qui identifient bien la nature essayiste des textes proposés, mais ce qui n'empêche pas leurs commentaires d'être élogieux. J.-F. Bayart toutefois, s'il ne cache pas son enthousiasme pour le travail d'A. Mbembe, ne se prive pas de lui rappeler « de mieux conformer son appareil critique aux canons méthodologiques de l'historiographie<sup>133</sup> ».

Le fait que les livres produits par A. Mbembe à cette époque relèvent de l'essai se révèle par ailleurs dans leur orientation. Ce ne sont pas seulement des textes d'analyse, mais également des écrits à visée normative. A. Mbembe pose un diagnostic dans *Les jeunes et l'ordre en Afrique noire* selon lequel il existerait un divorce culturel entre la jeunesse africaine, génération de l'indépendance, et l'ordre politique, une rupture générationnelle qui s'exprimerait en matière politique. A. Mbembe identifie l'État autoritaire – combinaison de l'« État-historien » et l'« État-théologien » – qui s'appuie sur l'existence d'un parti unique, comme source du problème.

A. Mbembe préconise une inversion des rapports de force : à l'État prédateur, qui accapare les ressources produites par la société civile et qui est au service d'une caste et de ses intérêts, doit être substitué un État au service de la société civile.

La tâche principale de l'État en milieu africain est d'opérer la rupture avec toutes les formes d'autoritarisme historiques ou inédites qui ont occasionné ou continuent de rendre possible aujourd'hui l'avortement des *créativité* | indigènes. L'État en Afrique ne peut pas construire à lui seul le développement. Pour que le développement se construise, des médiations nouvelles doivent avoir la possibilité de surgir, qui organisent les rapports entre la société et l'État. Les partis politiques constituent une de ces médiations, mais n'épuisent guère les formes que celles-ci peuvent prendre<sup>134</sup>.

Plus spécifiquement, l'État doit permettre aux créativités des individus de s'exprimer, à l'innovation de relâcher son plein potentiel. Le vocabulaire employé par A. Mbembe relève de l'entrepreneuriat et de l'activité économique. Les implications politiques – voire ontologiques – de la mobilisation de l'innovation et de la créativité apparaissent explicitement dans l'extrait suivant.

Les réponses à ces questions imposent aujourd'hui de libérer l'activité et la créativité de tous les secteurs sociaux afin de limiter la mise en marge, l'aliénation

---

<sup>133</sup> J.-F. BAYART, « UM NYOBE (Ruben) — *Le problème national kamerunais* », art. cit., p. 131.

<sup>134</sup> A. MBEMBE, *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, op. cit., p. 215-216 [souligné par l'auteur].

et l'exclusion des peuples africains d'un monde qui avance contre eux. Il s'agit de capitaliser la morphologie actuelle des sociétés africaines pour envisager les grandes adaptations, non de manière passive, mais en suscitant la capacité des groupes à trouver leur propre identité et à formuler eux-mêmes leurs propres projets. Le rôle de l'État en milieu africain est, dans cette perspective, de favoriser la création des conditions qui permettent aux gens eux-mêmes de réagir, de manière créative, aux conditions de leur environnement social<sup>135</sup>.

On retrouve ici la rhétorique du changement mise en lumière par Maud Saint-Lary dans le cas des entrepreneur·ses sur le territoire africain, mobilisée pour justifier l'entreprise pour laquelle on cherche à susciter l'adhésion.

Parce que toute entreprise se doit d'être reconnue par un groupe, les acteurs qui les mettent en place tentent de l'insérer dans un mouvement d'ensemble, de la rendre justifiable et acceptable aux yeux de tous. Ceci est d'autant plus vrai pour les entreprises qui n'ont pas à première vue des visées lucratives. Leur légitimité est autre, ce qui pose un rapport dialectique entre intérêt personnel et action sur le monde. En effet, le caractère non lucratif supposé des entreprises qui s'inscrivent dans le champ culturel, religieux ou social, place souvent la question de l'intérêt économique sous le signe de la censure. L'entrepreneur doit mettre en avant les bienfaits de son initiative pour la société et taire ses intérêts personnels. Pour cela, il développe une rhétorique du changement, à laquelle il croit profondément ou pas, qui a pour but de séduire les protagonistes de son projet : les travailleurs, les bénévoles et tous ceux qui participeront à la réussite de son entreprise, mais surtout, les bailleurs de fonds. Cette rhétorique s'appuie sur des normes et des valeurs dans lesquelles chacun doit se reconnaître. Elles sont celles de la tradition, de la valorisation des produits du terroir, de l'émancipation féminine ou encore de la solidarité et de l'hospitalité<sup>136</sup>.

Nous insistons sur ce point, parce qu'il est une des raisons invoquées par certain·es détracteur·rices d'A. Mbembe pour fonder leur non-usage ; ses œuvres de jeunesse ne font pas partie des plus mobilisées et rares sont les jugements contemporains relatifs à ces œuvres. C.-R. Mbele identifie cette rhétorique et appuie sur elle sa critique.

J'ai senti que mon jeune camarade avait une autre vision du monde [silence] un peu différente de la mienne. Moi j'étais inscrit dans la tradition du marxisme africain, notamment le consciencisme philosophique de Kwame Nkrumah [silence] et les idées de Samir Amin et autres. Là je sentais qu'il y avait une autre façon [cherche ses mots] de penser [cherche ses mots] la réalité sociale, notamment une opposition entre les aînés et les cadets. Cette opposition me semblait un peu particulière, puisque dans le cadre du marxisme traditionnel, classique, ce sont les oppositions [cherche ses mots] qui sont liées à la structure sociale : est-ce qu'on est un travailleur ? [cherche ses mots] est-ce

---

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>136</sup> Maud SAINT-LARY, « Introduction : Des entrepreneurs entre rhétorique et action sur le monde », *Bulletin de l'A.P.A.D.*, 2009, n° 29-30, paragr. 15.



qu'on est un prolétaire ? [cherche ses mots] est-ce qu'on est d'une classe sociale bien déterminée ? Non pas des oppositions de ce genre. D'une certaine manière [cherche ses mots] il y avait une orientation qui n'était pas, en tant que telle, la mienne<sup>137</sup>.

C'est donc une divergence d'ordre politique et idéologique qui trouve à s'exprimer ici, entre une conception marxiste et une conception libérale de l'action politique. À cette divergence s'ajoute une différence de jugement à propos du degré de responsabilité à accorder à la colonisation dans l'état présent des sociétés africaines. Dans la lignée de son identification de l'État postcolonial et du parti unique comme source des maux des sociétés africaines, A. Mbembe produit un réquisitoire contre l'idée d'une responsabilité purement externe à la situation contemporaine des sociétés africaines.

Il apparaît aujourd'hui et de plus en plus que l'on ne pourra indéfiniment faire porter la responsabilité des échecs de l'Afrique sur le colonialisme, le néo-colonialisme, l'impérialisme ou un ordre économique international injuste. Il s'agit, sans nier les dominations externes qui pèsent sur les peuples du continent, de faire en sorte que les Africains et leurs dirigeants soient enfin comptables de leurs actes et mettent un terme à la quête d'irresponsabilité collective qui les caractérise face au monde<sup>138</sup>.

Les travaux des années 1980 d'A. Mbembe posent donc un diagnostic quant à la situation des sociétés africaines postcoloniales : c'est l'État postcolonial, prédateur, historien et théologien, à la tête d'un « monopole abusif où un seul groupe d'intérêt prétend savoir seul le bien de toute la société et sa vérité ultime<sup>139</sup> » qui empêche les créativités subjectives et les innovations de se développer, niant par-là « un état de pluralisme culturel et social »<sup>140</sup> qui caractériserait les sociétés africaines. Cette innovation et cette créativité logent dans la société civile, dans les subjectivités dominées, et s'expriment dans l'indocilité et l'insoumission, à la fois matérielle et symbolique. A. Mbembe identifie une situation hégémonique et met en lumière les germes contre-hégémoniques qui lui font face. En sus, il pose les prémices d'une critique de l'hégémonie épistémique qui sera davantage élaborée dans ses travaux futurs, en particulier à partir de ses séjours aux États-Unis d'Amérique, où il commence à séjourner à partir du milieu des années 1980.

---

<sup>137</sup> Entretien de l'auteur avec C. R. MBELE, fait par Skype le 13 novembre 2021.

<sup>138</sup> A. MBEMBE, *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, op. cit., p. 229.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 238.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 239.

C'est en effet au cours des années 1980 que s'opère la jonction entre les écrits d'E. Said et les recherches développées par les membres du « Subaltern Studies Group » (SSG) en Inde ; rencontre qui s'incarne dans la publication états-unienne d'une anthologie d'études produite par le SSG, éditée par Ranajit Guha et G. Chakravorty Spivak, avec une préface d'E. Said<sup>141</sup>. T. Brisson identifie cette jonction entre E. Said et le SSG comme l'acte de naissance véritable des *postcolonial studies*, car « [e]n joignant ses forces à celles de Spivak (...), [le texte de Said] pose les bases d'un mouvement postcolonial, à la fois américain et global, qui poursuit les *subaltern studies* tout en en dépassant certaines limitations<sup>142</sup> ». Nous reviendrons dans le CHAPITRE 4 sur la rencontre entre A. Mbembe et un courant des *postcolonial studies*, incarné par la revue *Public Culture*.

Pour saisir l'hégémonie et ses différentes formes, ses effets et ses opérations, A. Mbembe forge de nouveaux concepts — au premier rang desquels ceux d'« État-historien » et d'« État-théologien ». A. Mbembe embrasse par ailleurs les possibilités offertes par l'essai, en particulier au niveau de l'écriture, puisque les critères de publication n'atteignent pas la même rigueur que pour un article, passé par un processus d'évaluation par les pairs<sup>143</sup>.

Dans une perspective certes différente de celle d'H. R. Jauss, on trouve un processus cryptographique à l'œuvre dans l'écriture d'A. Mbembe : c'est-à-dire que certaines de ses affirmations acquièrent un relief supplémentaire lorsqu'on les replace dans la trajectoire biographique d'A. Mbembe<sup>144</sup>. J.-P. Chrétien a – accidentellement ? – mis le doigt dessus dans sa recension d'*Afriques indociles* publiée dans *Politique africaine*, quand il désigne A. Mbembe comme un « Africain indocile à l'africanisme<sup>145</sup> ». A. Mbembe pourrait en effet, dans un certain nombre de cas, être identifié à l'objet dont il propose l'étude : ainsi des jeunes en Afrique noire, ou du

---

<sup>141</sup> Ranajit GUHA et Gayatri Chakravorty SPIVAK (éds.), *Selected Subaltern studies*, New York, Oxford University Press, 1988.

<sup>142</sup> Thomas BRISSON, *Décentrer l'Occident*, *op.cit.*, p. 247-248.

<sup>143</sup> C'est en parfaite connaissance de cause qu'A. Mbembe exploite cette plus grande lâcheté des critères : « J'assume enfin totalement la liberté de ton que je me suis octroyée même si, quelquefois, elle a failli me conduire aux extrêmes frontières des différentes “tribus” auxquelles j'appartiens, simultanément » (A. MBEMBE, *Afriques indociles*, *op. cit.*, p. 13), écrit-il dans les premières pages d'*Afriques indociles*.

<sup>144</sup> Il ne s'agit pas ici de prétendre que l'autobiographique s'exprime uniquement sur un mode crypté dans les écrits d'A. Mbembe, puisqu'il recourt au « je » ; mais plutôt d'ajouter qu'il existe un second mode d'énonciation de l'autobiographique dans son écriture, sur un mode crypté, dans lequel l'autobiographique ne fait qu'affleurer.

<sup>145</sup> J.-P. CHRETIEN, « MBEMBE (Achille) — *Afriques indociles*. *Christianisme, pouvoir et État en société postcoloniale* », art. cit., p. 150.

christianisme en Afrique et de ses courants hétérodoxes, ou encore de la mémoire nationaliste au Cameroun. Dès lors peut-on se demander dans quelle mesure A. Mbembe écrit à propos de lui, lorsqu'il écrit à propos de ces objets ?<sup>146</sup>

Ce double niveau de lecture apparaît particulièrement présent dans certains passages de ses deux livres de 1985 et 1988. Ainsi de l'extrait suivant qui acquiert une nouvelle profondeur quand on le met en parallèle avec un extrait du texte strictement autobiographique de 1993.

De fait, le grand rêve de milliers d'étudiants africains aujourd'hui n'est pas de « faire la révolution ». C'est, avant tout, d'échapper à leurs conditions d'origine, lesquelles sont en majorité paysannes. *L'ambition ouvertement confessée sur les campus est de faire partie de ceux qui gouvernent*. Venus, pour la majorité d'entre eux, de milieux ruraux, ils tentent de tourner le dos à une réalité de misère qui rend fragile tout espoir de vivre mieux. Les modes de penser et de consommer du monde étudiant africain révèlent les aspirations de groupes, qui, peu à peu, accèdent aux marges qui assureront l'intégration au centre des systèmes dominants<sup>147</sup>.

Au demeurant, je n'avais jamais imaginé qu'un jour, je m'en irais. Je rêvai, un temps, de devenir *journaliste*, c'est-à-dire, à l'époque, un de ces soldats de la routine, voyous du mensonge dont la duplicité, la pourriture mentale et la « double bouche » nous font palper, au quotidien, la postcolonie, ce tombeau ouvert dans toute sa laideur, son fracas de chaînes et ses débauches, puisqu'ici, on naît et grandit dans une contrée où l'on ment pour un rien : en chuchotant, en dansant, en riant, en mangeant, en priant, en torturant, en roulant dans l'ordure, en forniquant, en s'encrapulant, juste comme ça, comme une veste sale. Plus sérieusement, je rêvai de devenir *préfet, gouverneur de province, ministre* même. Et, j'oubliais, *prêtre*<sup>148</sup>.

---

<sup>146</sup> L'écriture d'A. Mbembe a été examinée, sans que ce double niveau de lecture ait été spécifiquement étudié. Dans son travail de doctorat – lequel emprunte son titre à un texte d'A. Mbembe –, Yannick Martial Ndong Ndong évalue la dimension littéraire de l'écriture d'A. Mbembe, plus précisément par le recours aux textes littéraires qu'il fait (Yannick Martial NDONG NDONG, *Les écritures africaines de soi : 1950-2010 : Du Postcolonial au postracial ?*, Thèse de doctorat en Littératures françaises et francophones, études postcoloniales et culturelles sous la direction d'Anthony MANGEON, Université de Strasbourg, Strasbourg, 2014, p. 462 *sqq.*). Le travail de Y. M. Ndong Ndong porte plus généralement sur le champ littéraire africain et A. Mbembe y est étudié en tant qu'il se situe à la marge de celui-ci. Pour ce faire, Y. M. Ndong Ndong entreprend une comparaison du positionnement d'A. Mbembe, vis-à-vis du champ littéraire, avec celui de M. Foucault (*Ibid.*, p. 468 *sqq.*). Catherine Coquio insiste, quant à elle, davantage sur l'esthétique apocalyptiste de son écriture, manière de saisir les bouleversements qui frappent le monde. Ce souci planétaire « le projette inmanquablement aux frontières de l'utopie et de la catastrophe, et fait passer son écriture de l'hallucination infernale à l'éblouissement lumineux » (Catherine COQUIO, « Monde zéro, accélération et inimitié : Avec et contre la catastrophe », *Esprit*, 2018, Décembre, n° 12, p. 114 ; voir aussi Catherine COQUIO, « L'épreuve du monde et l'unité du monde. Achille Mbembe, entre Carl Schmitt et Frantz Fanon. À propos de : Achille Mbembe, *Politiques de l'inimitié*, Paris, Éditions de la Découverte, 2016, 184 pages », *Raison publique*, 2017, vol. 21, n° 1, p. 247-265).

<sup>147</sup> A. MBEMBE, *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, *op. cit.*, p. 54 [souligné par l'auteur].

<sup>148</sup> A. MBEMBE, « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », *art. cit.*, p. 74 [souligné par l'auteur].

Dans les années 1980, A. Mbembe possède peut-être encore l'espoir de revenir au Cameroun – un Cameroun débarrassé de son gouvernement autoritaire ? – et peut-être d'assumer une charge gouvernementale. On observe toutefois qu'il ne mentionne pas ici la volonté d'intégrer le monde universitaire. On note également un changement de style dans l'écriture d'A. Mbembe : l'écriture, à peine huit ans après la rédaction du premier extrait, se fait plus violente, plus brute, plus métaphorique. S'il est ici question d'une volonté plutôt conformiste d'intégrer l'appareil gouvernemental, on trouve une tension à l'œuvre avec une volonté de contestation, notamment visible dans un engagement chrétien hétérodoxe.

Toute une prise de parole d'allure contestataire s'organise ainsi en marge des structures d'*encadrement* officiel caractérisées par la *parole unique*, celle venue d'en-haut. À travers maintes expériences de ce genre, des jeunes tentent de se mettre ensemble et en mouvement, dans le but d'appréhender et de comprendre les problèmes qui les travaillent. Ces interrogations conduisent souvent à des initiatives visant à traduire dans de petits gestes concrets l'aspiration à la solidarité qui les traverse. De nombreuses initiatives ont eu lieu au cours des dernières années. Elles sont connues sous le nom de *camps paysans*.

Elles constituent, non seulement une initiation et une éducation au temps libre pendant les grandes vacances, mais surtout un processus pédagogique à travers lequel les jeunes tentent de rejoindre les préoccupations de leurs peuples et des communautés qui les portent. Ce faisant, ils rompent symboliquement les rapports d'ignorance mutuelle qui caractérisent la relation entre l'École et le milieu en Afrique.

Rattachés pendant quelques jours dans des communautés en milieu rural, ils participent à des initiatives collectives avec les populations. Toutes les activités ainsi organisées (reboisement, brigade sanitaire, hydraulique villageoise, confection de latrines, alphabétisation, soirées et veillées de créativité) sont ponctuées et prolongées par une réflexion d'ensemble qui s'efforce de construire une vision différente de celle produite par les structures d'aveuglement aux mains de l'État<sup>149</sup>.

Dans le même texte de 1993, A. Mbembe a exposé sa participation à ces camps paysans dans le Nord du Cameroun. Les années 1980 apparaissent comme une période d'instabilité ou tout du moins d'indécision pendant laquelle se pose une série de questions à A. Mbembe concernant son rapport au Cameroun, son engagement politique et son avenir professionnel. Est-il possible de revenir au Cameroun ? Qu'est-ce qui doit être fait ? Quelles positions assumer ? Dans quelle voie s'engager ?

---

<sup>149</sup> A. MBEMBE, *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, op. cit., p. 198-199 [souligné dans l'original].

Il semble que c'est la publication des écrits de R. Um Nyobè qui consommera la rupture avec le Cameroun, enterrant toute perspective de retour au pays. En effet, « peu de temps après sa parution, l'ouvrage [*Le Problème national kamerunais*] fit l'objet d'une mesure d'interdiction administrative. L'autorité qui l'édicte estimait que la détention, la diffusion ou la vente d'écrits de Ruben Um Nyobè étaient de nature à “troubler l'ordre public”. Par conséquent, l'ouvrage tombait sous le coup des lois contre la “subversion”<sup>150</sup>. ». Le retour au Cameroun n'est plus possible<sup>151</sup>, sous peine de courir le risque d'emprisonnement ou d'assassinat<sup>152</sup>. Si A. Mbembe explique rétrospectivement que « les perspectives pour un Africain de trouver un travail dans le système universitaire [français] étaient négatives<sup>153</sup> », J.-F. Bayart semble se souvenir qu'A. Mbembe n'a pas entamé les démarches nécessaires à une candidature à la sortie de sa thèse<sup>154</sup>. Nous avons vu qu'A. Gueye dans son étude sur les intellectuel·les africain·es en France invitait à nuancer le facteur raciste dans le faible recrutement à l'Université de docteur·es africain·es et insistait plutôt sur le capital social des docteur·es, comme facteur de réussite. De ce point de vue il semble qu'A. Mbembe était favorisé, car parfaitement intégré dans les réseaux de recherche africaniste<sup>155</sup>.

A. Gueye soulignait également les effets du discours centré autour du facteur raciste sur les intellectuel·les africain·es et il est vrai qu'A. Mbembe décrit selon cet axe l'atmosphère telle qu'il la ressentait en France dans les années 1980 :

En outre, on se sentait à l'étroit, coincé dans ce vieux pays, où la flambée anti-immigrés, les vexations de la bureaucratie et sa machine à refuser des cartes de séjour aux « indésirables », les « charters » bourrés de 101 Maliens, les « grottes d'Ouvéa » chez les Kanaks, la police et ses chasses au « faciès », tout cela finissait par instiller, au fond de nous, un terrible sentiment de marginalité et de misère existentielle : l'angoisse d'être tombé dans un traquenard, comme des souris indésirables, sans défense, pourchassées, livrées aux jeux cruels et sans merci du chat<sup>156</sup>.

<sup>150</sup> A. MBEMBE, « Introduction. L'État historien », art. cit., p. 13.

<sup>151</sup> Le tournant semble avoir eu lieu en 1986 ou 1987, puisqu'A. Mbembe séjournait au Cameroun en 1986 pour effectuer une enquête dans le cadre de son travail de thèse (A. MBEMBE, « Présentation », art. cit., p. 7). A. Mbembe y retourne toutefois de juin à août 1993 pour une enquête avec Janet Roitman (Achille MBEMBE et Janet ROITMAN, « Des figures du sujet en temps de crise », *Sociétés africaines et diaspora*, 1996, n° 2, p. 120).

<sup>152</sup> Ainsi du cas du prêtre jésuite Engelbert Mveng, retrouvé assassiné chez lui le 23 avril 1995.

<sup>153</sup> A. MBEMBE, « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », art. cit., p. 94.

<sup>154</sup> Entretien de l'auteur avec J.-F. BAYART, réalisé le 7 juin 2021 au domicile de l'enquêté.

<sup>155</sup> Parallèlement, C. M. Toulabor a été recruté comme chercheur par la FNSP. J.-F. Bayart n'a quant à lui pas de doute qu'A. Mbembe aurait été recruté au CNRS s'il y avait candidaté (*Ibid.*).

<sup>156</sup> A. MBEMBE, « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », art. cit., p. 94.

La France et le Cameroun ne constituent donc pas des options viables. Au cours des années 1980, outre ses voyages au Cameroun, A. Mbembe a été au Burundi, au Rwanda, en Tanzanie, au Kenya ou encore en Côte d'Ivoire sur le territoire africain, mais également en Amérique du Sud, précisément au Pérou, au Brésil, en Argentine et en Uruguay en 1984 et 1985 dans le cadre de voyages d'études<sup>157</sup>, mais aussi en Amérique du Nord, dans le cadre de séjours d'études<sup>158</sup> ou de conférences. C'est notamment en intervenant au colloque « Mémoires, histoires, identités : Expériences des sociétés francophones » à l'Université Laval au Québec, organisé entre le 9 et 12 octobre 1987, qu'A. Mbembe rencontre Marcia Wright et Bogumil Jewsiewicki, qui l'encouragèrent à candidater à un poste à Columbia University. Il semblerait que C. Coquery-Vidrovitch, qui connaissait également M. Wright, ait recommandé A. Mbembe à M. Wright<sup>159</sup>. C'est ainsi que débute à l'automne 1987 l'aventure états-unienne d'A. Mbembe, qui s'achèvera près de dix ans plus tard en 1996.

L'*événement colonial* et le contentieux postcolonial constituent, ici, des « inédits culturels » que l'on n'a pas fini de décoder en tant que tels. Les débordements de la piété populaire démontrent *a posteriori* l'ampleur de ce besoin de décodage, et de nouvelles instances sont inventées, qui s'emparent des fonctions de réparation symbolique rendues indispensables suite aux dégâts mentaux subséquents à la gestion coloniale et postcoloniale des sociétés noires. En proposant des sens et des intelligibilités aux événements africains du temps qui est le nôtre, ces instances accompagnent l'indigène dans sa quête de réponses aux principales questions d'aujourd'hui : « pourquoi en est-il arrivé là ? », « qu'est-ce qui s'est passé ? », « jusqu'à quand cela va-t-il durer »<sup>160</sup> ?

Voici l'axe identifié par A. Mbembe, le long duquel s'égrène la série de questions auxquelles répondre, et qui nourriront ses recherches dans les années subséquentes.

---

<sup>157</sup> A. MBEMBE, *Afriques indociles*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>158</sup> A. Mbembe a par exemple bénéficié d'un financement de la « Fondation Ford » pour passer une année de recherche à l'Université du Wisconsin à Madison ; sûrement pendant l'année 1986, puisqu'il a passé le premier semestre de 1987 à Harare au Zimbabwe (*Ibid.*, p. 6). C'est durant cette année à Madison qu'il effectue le séjour d'enquête au Cameroun, dont il a été question ci-dessus. Il se trouve encore à Harare en mai 1987, puisqu'il signe les remerciements d'*Afriques indociles* à cette date de Harare. En février 1987, il était encore à Madison, puisqu'il signe son introduction aux *Écrits sous maquis* à cette date à Madison. Probablement durant son séjour, l'Université du Wisconsin a accueilli du 29 octobre au 2 novembre 1986 le 29<sup>e</sup> Congrès de l'« *African Studies Association* » (ASA).

<sup>159</sup> Entretien de l'auteur avec C. R. MBELE, fait par Skype le 13 novembre 2021.

<sup>160</sup> A. MBEMBE, *Afriques indociles*, *op. cit.*, p. 124 [souligné dans l'original].

## *L'hégémonie à l'autre bout du monde*

Nous avons vu que la question de l'hégémonie intéressait A. Mbembe dès un projet de mémoire à présenter en examen d'entrée en deuxième année de troisième cycle à l'Université de Yaoundé, intitulé *Appareil éducatif musulman et système hégémonique Peul au Nord-Cameroun* ; bien plus, l'hégémonie sous sa forme religieuse ou politique résidait au cœur de ses préoccupations dans les années 1980. Ces réflexions résultent d'un processus historique à l'issue duquel l'hégémonie devient dans les années 1970 et 1980 une notion centrale et un enjeu important dans la théorie critique. C'est notamment le cas de la *New Left* et de ses principaux penseur·ses. Prenons pour exemples S. Hall, qui aura consacré un nombre conséquent de textes à A. Gramsci et en particulier à la notion d'« hégémonie<sup>161</sup> », qu'il aura aussi articulée à celle de race et au racisme<sup>162</sup> ; ou bien les publications d'Ernesto Laclau et Chantal Mouffe<sup>163</sup> qui auront innervé de multiples débats dans les années 1980.

Nous avons également relevé dans le chapitre précédent comment R. Connell, qui militait au sein de la *New Left* depuis le milieu des années 1960, avait pris connaissance des travaux d'A. Gramsci et de ses commentateur·rices, et en particulier de la notion d'« hégémonie »<sup>164</sup>. R. Connell avait été formée durant sa licence à l'histoire et l'historiographie et pouvait donc être sensible à la dimension historique dans les travaux d'A. Gramsci. Si elle reconnaît cette possible influence, elle propose une seconde raison ayant motivé son attrait pour A. Gramsci et la notion d'« hégémonie » :

J'imagine que [ma formation historique] m'a permis, au moins, de percevoir la dimension historique du propos de Gramsci ; mais [cherche ses mots] la principale force à l'œuvre fut que je n'avais pas seulement envie de m'engager dans l'exercice académique de description de systèmes de pouvoir et d'inégalité, mais également de contribuer intellectuellement à leur renversement, leur transformation. C'est tout du moins ce que je m'explique être la raison [rires]<sup>165</sup>.

---

<sup>161</sup> S. HALL, « Codage/décodage », art. cit. ; Stuart HALL, « Le crapaud dans le jardin : Thatcherisme et théorie » dans Maxime CERVILLE (éd.), *Identités et cultures : Politiques des cultural studies*, traduit par Christophe JAQUET, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Amsterdam, 2017 [1988], p. 325-363.

<sup>162</sup> Stuart HALL, « La pertinence de Gramsci pour l'étude de la race et de l'ethnicité » dans Maxime CERVILLE (éd.), *Identités et cultures : Politiques des différences*, traduit par Aurélien BLANCHARD et Florian VÖRÖS, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, Paris, Amsterdam, 2019 [1986], p. 241-290.

<sup>163</sup> Ernesto LACLAU et Chantal MOUFFE, *Hégémonie et stratégie socialiste : Vers une radicalisation de la démocratie*, traduit par Julien ABRIEL, Paris, Pluriel, 2019 [1985].

<sup>164</sup> Voir *supra*.

<sup>165</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 4 février 2022 [TO 3.1].

Au début des années 1980, R. Connell s'intéresse progressivement à une nouvelle dimension dans ses travaux, nommément au « genre ». Le chemin par lequel R. Connell est arrivée au genre est de nature militante, davantage que purement intellectuelle. Le genre ne fait pas soudainement irruption dans ses recherches, elle avait en effet dès 1974 consacré une réflexion en matière de genre aux études sur les adolescent·es qu'elle menait à cette époque<sup>166</sup>. Elle avait notamment été rendue sensible à cette dimension par l'engagement progressif de sa compagne, P. Benton, dans le « *Women's Liberation Movement* » [« Mouvement de Libération des Femmes »] et elle raconte comment la rencontre avec le genre relève avant tout du contexte dans lequel elle évolue alors.

Ce n'était pas le fait d'une rencontre avec une personne, mais d'une rencontre avec un mouvement, le « Mouvement de Libération des Femmes ». Il gagnait en puissance dans la première moitié des années 1970 en Australie et impliquait fortement des personnes avec lesquelles je travaillais, y compris ma compagne, qui était devenue une militante féministe dans la première moitié des années 1970. Elle avait participé à la mise en place du premier centre de santé des femmes en Australie du Sud, elle est devenue impliquée dans le mouvement de santé des femmes, de conseil féministe, elle a pris part plus tard dans les années 1970 au développement d'un agenda féministe dans l'administration, dans le secteur public, développant des programmes d'égalité des chances et d'autres similaires. Mes collègues à l'Université étaient influencés par, impliqués dans le mouvement des femmes<sup>167</sup>.

R. Connell ne devient pas seulement plus sensible au genre en raison de l'implication de sa compagne et de ses collègues, elle tâche également de participer à l'institutionnalisation des études féministes et genre à l'Université. Quand elle est nommée professeure de sociologie à l'Université Macquarie en 1976, elle œuvre avec d'autres, à la mise en place de cours consacrés au genre et aux sexualités. Parallèlement à cela, la thématique prend une importance croissante dans les projets de recherche qu'elle mène alors ; en particulier les projets qu'elle dirige avec Dean Ashenden, et qui forment la base de *Making the Difference*<sup>168</sup>. Le projet ne porte plus uniquement sur les adolescent·es, mais également sur les institutions dans lesquelles ils·elles évoluent et les individu·es qui leur enseignent. Si ce projet aboutit à une publication sous forme de livre

---

<sup>166</sup> Raewyn CONNELL, « You Can't Tell Them Apart Nowadays, Can You? », *Search*, 1974, vol. 5, n° 7, p. 282-285.

<sup>167</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 4 février 2022 [TO 3.2].

<sup>168</sup> Raewyn CONNELL et al., *Making the Difference: Schools, Families and Social Division*, Sydney, Allen & Unwin, 1982.



en 1982, d'autres parutions présentaient déjà certains des résultats du projet de recherche<sup>169</sup>.

R. Connell décide en sus de mener un travail théorique sur le genre. Un premier écrit aborde la notion de « patriarcat » mise en relation avec celle de « classe », toutes deux scrutées à l'aune de la théorie de la pratique de J.-P. Sartre<sup>170</sup>. Cet examen part du constat selon lequel un nombre croissant de travaux étudie les intrications entre la classe et le genre et vise à théoriser ces intrications. Ces tentatives de théorisation relèvent de la première importance, puisqu'elles ont des conséquences cruciales du point de vue de la stratégie et de l'organisation des mouvements émancipateurs.

Ces théories partagent le présupposé d'après lequel il existe deux structures – c'est-à-dire des ensembles de relations – articulées l'une à l'autre : le capitalisme, un ensemble de relations de production et le patriarcat, un ensemble de relations de reproduction. Ces deux structures sont généralement analysées selon la manière qu'elles ont de s'influencer l'une et l'autre. Le risque demeure toutefois de retomber dans un argumentaire systémique et fonctionnaliste. Il s'agit donc d'éviter ce risque en repensant les éléments en jeu, notamment la notion de structure. Une conceptualisation adéquate de la structure doit reposer sur l'idée de pratique, puisque la structure – dans le sillage de l'historien britannique E. P. Thompson – doit être envisagée comme un « événement », c'est-à-dire le produit d'une pratique. R. Connell s'appuie sur le premier volume de la *Critique de la raison dialectique*<sup>171</sup> de J.-P. Sartre, qui met la pratique au centre. La théorie sartrienne permettrait de dépasser certaines des apories du structuralisme, notamment la déconnexion entre pratique et structure.

J.-P. Sartre distingue trois niveaux de pratique : la pratique individuelle, l'activité collective, mais passive (ce que J.-P. Sartre nomme le « pratico-inerte » et qui correspond aux institutions : le produit de l'action humaine qui en constitue une limite) et les phénomènes de groupe. Le pratico-inerte génère des « séries », c'est-à-dire des groupes d'individus dans une même situation, déterminée par une logique extérieure. Ces individus, dans cette situation, existent sur le mode de la « sérialité », équivalente à la classe-en-soi marxienne. Le passage au groupe ne suppose pas l'addition d'une

---

<sup>169</sup> Raewyn CONNELL et al., « Class and Gender Dynamics in a Ruling-class school », *Interchange*, 1981, vol. 12, p. 102-117 ; S. KESSLER et al., *Ockers and Disco Maniacs*, *op. cit.*

<sup>170</sup> Raewyn CONNELL, « Class, patriarchy, and Sartre's theory of practice », *Theory and Society*, 1982, vol. 11, n° 3, p. 305-320.

<sup>171</sup> Jean-Paul SARTRE, *Critique de la raison dialectique. Théorie des ensembles pratiques* précédé de *Questions de méthode*, Paris, Gallimard, 1960, vol. 2/1.

conscience de classe – comme pour la transition de la classe-en-soi à la classe-pour-soi chez K. Marx – mais la négation de certains éléments de la sérialité. Bien plus, la classe doit être comprise en tant que relation en développement qui relie différentes formes de pratique dans l’histoire. Elle doit être saisie comme « pratique de classe » et en tant que telle, elle ne compose pas quelque chose de constitué une fois pour toutes, elle peut toujours retourner à l’état de sérialité. R. Connell montre que le genre relève de la pratique au sens sartrien du terme :

La catégorie sociale du genre implique une négation et un dépassement de la dispersion sérielle de la catégorie corporelle, dans des pratiques qui créent la solidarité d’un genre ou d’un sous-genre. Il y a un effort continu et nécessaire de maintenir la définition sociale du genre, précisément parce que la logique biologique, et la pratique inerte qui lui correspond, *ne peuvent maintenir les catégories de genre*. Nous devons donc avoir des pratiques masculinisantes pendant l’éducation des garçons (...) et des pratiques féminisantes pour les filles. Et ceci exige des formes de répression qui souvent vont à *l’encontre* des états biologiques. Les jeunes adolescentes, quoique généralement plus grandes et fortes que les garçons dans leurs classes, doivent être rendues passives et craintives des mâles<sup>172</sup>.

Considérer que les catégories de genre sont le résultat d’une pratique va à l’encontre des deux synthèses dominantes qui ont été produites jusqu’alors (début des années 1980) du genre et des relations de genre : la théorie des rôles de sexe, qui se concentre sur la construction sociale des catégories de genre, et qui repose sur des notions telles que « rôles de sexe », « stéréotypes », « socialisation » et le catégorialisme, qui postule acquises les catégories « homme » et « femme » et analyse les relations de pouvoir entre elles, et qui s’appuie sur des notions telles que « politiques sexuelles », « oppression », « patriarcat ». Si la théorie des rôles de sexe, davantage que le catégorialisme, envisage la possibilité d’un changement, celui-ci n’est pas historicisé : il est imposé et mis en œuvre par des sanctions. Cette théorie est par ailleurs limitée par une *regressio ad infinitum*, puisque la source des rôles et leur changement ne peuvent jamais être fixés une fois pour toutes.

Bien plus, ces deux théories s’avèrent incapables d’intégrer les relations de pouvoir dans leurs analyses ; or, à l’issue des années 1970, il apparaît inconcevable de développer une théorie de structures d’inégalités qui n’inclut pas les relations de pouvoir.

---

<sup>172</sup> R. CONNELL, « Class, patriarchy, and Sartre’s theory of practice », art. cit., p. 316 [souligné dans l’original] [TO 3.3].

Il s'agit donc d'aménager un espace pour celles-ci et de déconnecter la théorisation du genre de la nature.

Le social est radicalement non-naturel, et sa structure ne peut jamais être déduite des structures naturelles. Ce qui subit une transformation est véritablement transformé. Mais cette non-naturalité n'équivaut pas à une déconnexion, une *séparation* radicale avec la nature. La négation pratique implique l'incorporation de ce qui est nié dans la pratique transformée. Une *pertinence pratique* est établie, plutôt qu'une détermination, entre les structures naturelles et sociales<sup>173</sup>.

De la même manière que la classe est pensée comme une pratique classificatrice qui se fonde sur des critères sociaux ou économiques naturalisés<sup>174</sup>, le genre désigne une pratique classificatrice qui se fonde sur des critères sociaux et culturels présentés comme naturels. S'il existe des articulations entre les deux structures, l'analyse ne peut se contenter de mettre en lumière les interactions entre elles à un unique niveau pratique. Par ailleurs, il n'y a pas de règle *a priori* qui limiterait à deux les structures examinées, qui devraient forcément être la classe et le genre. En résonance avec certaines propositions du courant « *Critical Legal Studies* » développé aux États-Unis d'Amérique dans les mêmes années – dont les travaux de Kimberlé Crenshaw fournissent une excellente illustration<sup>175</sup> –, R. Connell conclut sur une approche que l'on pourrait qualifier d'intersectionnelle.

Pourquoi ne pas ajouter la race, l'âge ou toute autre structure de différence entre les personnes ? Et, si c'est le cas, pourquoi commencer avec la classe et le patriarcat ; qu'est-ce qui nous dit que ce sont les plus importantes, les plus générales, ou les plus nécessaires ? La réponse générale est qu'il n'y a pas de raison *a priori* de se limiter à ces deux-là ou de commencer par celles-ci<sup>176</sup>.

Si R. Connell appelle à dépasser les théories dichotomiques entre les classes de sexe, elle enjoint également à dépasser de telles théories dans les rapports entre les membres d'une même classe de sexe. Cet appel a lieu dans un article coécrit avec

---

<sup>173</sup> Raewyn CONNELL, « Theorising Gender », *Sociology*, 1985, vol. 19, n° 2, p. 269 [souligné dans l'original] [TO 3.4].

<sup>174</sup> Sur la naturalisation des fondements économiques de la classe sociale et donc la constitution d'une « race ouvrière » au 19<sup>e</sup>, voir Colette GUILLAUMIN, *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris, Gallimard, 2002 [1972].

<sup>175</sup> Kimberlé W. CRENSHAW, « Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence Against Women of Color », *Stanford Review of Law*, 1991, vol. 6, n° 43, p. 1241-1299 ; Kimberlé W. CRENSHAW, « Cartographie des marges : Intersectionnalité, politique de l'identité et violence contre les femmes de couleur », *Cahiers du Genre*, traduit par Oristelle BONIS, 2005, n° 39, p. 51-82.

<sup>176</sup> R. CONNELL, « Class, patriarchy, and Sartre's theory of practice », art. cit., p. 318 [TO 3.5].

Tim Carrigan et John Lee, deux chercheurs et militants gais, et publié en 1985. De la même manière que le « Mouvement de Libération des Femmes » et la diffusion des pensées féministes avaient développé la sensibilité de R. Connell à la catégorie de genre et les analyses fondées sur celles-ci, c'est la connaissance par J. Lee et T. Carrigan des mouvements gais, et des débats internes à ces mouvements, qui va nourrir cette réflexion.

[Q]uand j'ai décidé de travailler théoriquement sur le genre, ce que j'ai fait aux alentours de 1980/1981, j'ai décidé qu'il était temps pour moi d'entreprendre un travail intellectuel sérieux sur l'analyse de genre, et non pas avoir un simple passe-temps. J'ai postulé à un financement pour faire de la recherche sur les problèmes théoriques concernant le genre. J'ai postulé à, ce qui s'appelait à l'époque la « Commission Australienne des Financements de Recherche » à Canberra. C'était de l'argent de l'administration. J'ai eu le financement. Je crois que c'était le premier financement pour de la science sociale théorique en Australie. C'était inhabituel. Le financement m'a permis d'employer un assistant de recherche et deux hommes gais se sont présentés : Tim Carrigan et John Lee. J'étais enchantée, les deux étaient activistes pour la libération gaie. Ils étaient très intelligents. Tim menait un doctorat sur la théorisation de la libération gaie. Je me sentais bénie des cieux [rires] qui m'avaient amené ces deux personnes avec qui travailler. Nous avons travaillé ensemble et (...) rapidement, la partie sur la masculinité est celle qui s'est développée le plus rapidement, parce que John et Tim étaient en mesure d'intégrer leur connaissance des débats au sein de la libération gaie : à propos des relations hiérarchiques entre hommes hétéros et hommes gais, qui était la pièce manquante dans la théorie sexuelle féministe. Cela a fourni le contexte pour penser la masculinité hégémonique<sup>177</sup>.

Si le terme de « masculinité hégémonique » n'apparaît pas pour la première fois dans ce texte<sup>178</sup>, c'est bien ce dernier qui va le populariser. Une importante partie de celui-ci est consacrée à la littérature existante : celle qui traite des hommes, mais de manière inadéquate, et celle qui n'en traite pas. L'ambition n'est pas de parler des hommes parce qu'ils auraient été écartés et *devraient* faire l'objet de discussions, mais bien de les intégrer à une analyse féministe des relations de genre, étant donné qu'ils y participent.

Les auteur·rices proposent un nouveau cadre d'analyse de la masculinité, qui doit nécessairement prendre en compte et rendre compte de l'implication des hommes dans les relations sociales constitutives de l'ordre de genre, c'est-à-dire un ensemble de relations sociales en lien étroit avec les divisions reproductives et de genre, présent dans toutes les sociétés sous des formes diverses. Un tel ensemble est évidemment historique, différencié et articule la « division du travail », les « relations de pouvoir », auxquelles les

---

<sup>177</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 4 février 2022 [TO 3.6].

<sup>178</sup> C'est dans le texte suivant que le terme est pour la première fois employé : S. KESSLER et al., *Ockers and Disco Maniacs*, op. cit.

auteur·rices ajoutent la « *cathexis* », *i.e.* l'organisation sociale de la sexualité et du désir. L'élément central de cette structure demeure la subordination des femmes sur laquelle elle est fondée, par laquelle les hommes obtiennent et conservent un avantage, le « dividende patriarcal<sup>179</sup> ». Si la subordination est générale, cela n'empêche pas des situations locales caractérisées par une absence de subordination : le croisement avec la classe ou la race peut expliquer certaines de ces situations. La contradiction entre le local et le général ne disqualifie pas le fait central que constitue la subordination générale des femmes aux hommes. Les groupes de sexe en relation ne s'avèrent toutefois pas homogènes, on trouve des différenciations et des hiérarchisations internes.

À propos de celles-ci, les auteur·rices proposent un modèle qui repose sur deux modalités : il existe une « masculinité subordonnée » et une « masculinité hégémonique » qui constitue une réponse à la question de savoir « comment des groupes particuliers d'hommes occupent des positions de pouvoir et de richesse, et comment ils légitiment et reproduisent les relations sociales qui génèrent leur domination<sup>180</sup> ». À ces deux modalités en seront ajoutées deux autres, quelques années plus tard : la « masculinité complice », qui sans incarner la « masculinité hégémonique » et défendre le patriarcat bénéficie toutefois du « dividende patriarcal », et la « masculinité marginalisée », des masculinités disqualifiées, car produites aux marges de l'hégémonie<sup>181</sup>.

La masculinité hégémonique n'a pas besoin d'être incarnée pour être efficace. Elle correspond à une représentation particulière de la masculinité, de la féminité et des relations de genre, dont le but est de légitimer la subordination des femmes aux hommes. Le paradigme de la masculinité subordonnée dans ce texte consiste en la masculinité homosexuelle, qui est disqualifiée par la masculinité hégémonique par une féminisation infamante. S'il existe donc des groupes d'hommes opprimés, ce sont des groupes particuliers d'hommes.

« Hégémonie » renvoie toujours à une situation historique, un ensemble de circonstances dans lesquelles le pouvoir est gagné et conservé. La construction de l'hégémonie n'est pas une affaire de mise en retrait ou en avant de groupes déjà formés, mais est en partie une affaire concernant la *formation* de ces groupes. Comprendre les différentes sortes de masculinité exige, avant tout, un examen

---

<sup>179</sup> Raewyn CONNELL, « New directions in gender theory, masculinity research, and gender politics », *Ethnos: Journal of Anthropology*, 1996, vol. 61, n° 3-4, p. 162.

<sup>180</sup> T. CARRIGAN, R. CONNELL et J. LEE, « Toward a new sociology of masculinity », art. cit., p. 592 [TO 3.7].

<sup>181</sup> R. CONNELL, « New directions in gender theory, masculinity research, and gender politics », art. cit., p. 164.

des pratiques par lesquelles est constitué et contestée l'hégémonie — en bref, les techniques politiques de l'ordre social patriarcal<sup>182</sup>.

Le texte puise dans la psychanalyse pour explorer la *cathexis* et dans la philosophie sartrienne, telle que présentée ci-dessus, pour considérer la masculinité comme une pratique. Il faut garder à l'esprit que les auteur·rices proposent une acception résolument anti-essentialiste – ou constructiviste – de la masculinité et ses différentes modalités. Leur définition doit permettre de saisir la fabrique des différentes sortes de masculinité, leurs effets et leurs fondements. Le contenu de la masculinité hégémonique n'est pas transhistorique : en tant que position dans les rapports de pouvoir entre classes de sexe et au sein de la classe de sexe des mâles, son contenu a besoin d'être réactualisé. Ses caractéristiques varient dans le temps et l'espace, mais elle demeure omniprésente sitôt qu'il existe une situation de subordination des femmes aux hommes. Elle en constitue la justification, non pas au sens de raison d'être, mais au sens de raison de se maintenir.

Ce qui ressort de cette démonstration est le concept central de *masculinité hégémonique*, non pas comme le « rôle masculin », mais comme une variété spécifique de masculinité à laquelle d'autres – parmi lesquels des hommes jeunes et efféminés, mais aussi gais – sont subordonnés. Ce sont des groupes spécifiques d'hommes, pas les hommes en général, qui sont opprimés dans les relations sexuelles patriarcales, et dont les situations sont reliées de manières diverses à la logique générale de subordination des femmes aux hommes. Un examen de l'homosexualité procure donc les prémisses d'une conception dynamique de la masculinité comme structure de relations sociales<sup>183</sup>.

Cet article fondateur était terminé dès 1983 et les auteur·rices ont cherché à le publier dans des revues australiennes qui n'en voulaient pas, en raison de son format inhabituel et son propos théorique. C'est finalement la revue états-unienne *Theory & Society* qui publie le texte. R. Connell postulera à un autre financement pour mettre en place un programme de collecte de données à l'aune desquelles éprouver ce nouveau cadre théorique. Ce sont les études qui formeront le cœur de *Masculinities*, l'ouvrage le plus cité et commenté de R. Connell, paru près de dix ans plus tard, en 1995<sup>184</sup>.

---

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 594 [souligné dans l'original] [TO 3.8].

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 587 [souligné dans l'original] [TO 3.9].

<sup>184</sup> R. CONNELL, *Masculinities*, *op. cit.* C'est également le texte de R. Connell le plus cité en langue française, de loin. Au 7 juin 2021, les éditions anglaises avaient été citées 194 fois et les traductions françaises 163 fois, un total de 357 citations. Cela représente presque la moitié de l'ensemble des citations des travaux de R. Connell en langue française (804 au total).

## *L'hégémonie, 500 ans plus tôt*

Les années 1980 représentent également pour W. Mignolo un moment de restructuration de l'orientation de ses recherches. La notion d'« hégémonie » constituait pour R. Connell un objet d'étude dès ses premiers travaux, appliquée à un nouveau terrain dans les années 1980 – le genre et les masculinités – ; de manière équivalente, les analyses de W. Mignolo, dans cette même décennie, explorent une piste qui était déjà présente dans ses premiers travaux, quoique de façon non centrale.

Nous avons vu que les premiers travaux de W. Mignolo s'inscrivent dans la tradition sémiotique et proposent l'élaboration d'une poétique originale, c'est-à-dire une théorie neuve à partir de laquelle distinguer différents types de textes ; une poétique qui serait fondée logiquement et scientifiquement. Si cette voie est toujours poursuivie dans les années 1980, W. Mignolo l'approfondit progressivement en étudiant des écrits historiques, ainsi que des archives<sup>185</sup> : les relations et cartes produites dans le contexte de la Conquête espagnole des Amériques<sup>186</sup>. Nous avons également souligné comment cet intérêt pour l'Amérique coloniale lui avait été transmis par G. Baudot et J. Andreu lors de sa période toulousaine. Les années 1980 constituent donc un moment de réorientation explicite des travaux de W. Mignolo : la poétique n'est plus la finalité de ses recherches, mais devient un outil pour saisir la manière dont « [l]es impulsions qui conduisent encore à rechercher les origines de la littérature hispano-américaine dans les textes coloniaux devraient peut-être commencer par mettre en évidence les forces idéologiques qui circulent non seulement dans les idées, mais aussi dans la “forme” de ces textes<sup>187</sup> ».

W. Mignolo vise à développer une « sémiosis coloniale » pour étudier la relation qui s'établit entre colons et colonisés d'un point de vue sémiotique, c'est-à-dire des signes qu'ils·elles produisent ; ici en l'occurrence des textes, pris au sens large. La « sémiosis coloniale » « fait référence à un domaine conflictuel des interactions sémiotiques entre les membres de cultures radicalement différentes engagées dans des luttes d'imposition et d'appropriation, d'une part, et de résistance, opposition et

---

<sup>185</sup> Walter D. MIGNOLO, « El metatexto historiográfico y la historiografía indiana », *MLN*, 1981, vol. 96, n° 2, p. 358-402 ; Walter D. MIGNOLO, « Qué clases de texto son géneros? Fundamentos de tipología textual », *Acta Poética*, 1983 1982, vol. 4-5, p. 25-51.

<sup>186</sup> Walter D. MIGNOLO, « Cartas, crónicas y relaciones del descubrimiento y de la conquista » dans Luis IÑIGO MADRIGAL (éd.), *Historia de la literatura Hispanoamericana. Epoca Colonial*, Madrid, CATEDRA, 1982, p. 57-102.

<sup>187</sup> W.D. MIGNOLO, « El metatexto historiográfico y la historiografía indiana », art. cit., p. 402 [TO 3.10].

adaptation d'autre part<sup>188</sup> ». Ces luttes prennent place dans une « situation coloniale », caractérisée par le fait qu'une minorité ethnique chrétienne, technologiquement avancée, cherche à s'imposer à une majorité ethnique, non chrétienne et technologiquement moins avancée<sup>189</sup>.

En tant qu'il se situe au cœur d'un enjeu de conquête et d'occupation et qu'il délimite l'espace dans lequel évoluent les différentes actrices de la situation coloniale, le territoire constitue un élément majeur de celle-ci. Bien plus, il apparaît également central d'un point de vue symbolique, puisqu'objet de représentations. La représentation territoriale, en tant qu'activité de signification d'un espace délimité, désigne un type particulier de « sémiosis coloniale ». Dans une situation coloniale, différentes représentations territoriales concurrentes existent. Pour comprendre cette coprésence concurrente, l'adoption d'une approche comparatiste qui attribue aux deux partis une importance équivalente s'avère nécessaire. En étudiant un corpus de cartes géographiques, W. Mignolo veut mettre en œuvre une méthode qui permette de saisir également cette coexistence d'alternatives. Pour y parvenir, il faut développer et mobiliser une boîte à outils d'interprétation – une herméneutique – qui soit à même d'appréhender dans un même regard ces points radicalement éloignés. Le passage d'une herméneutique monotopique – ancrée dans un seul lieu, adaptée à un seul objet – à une herméneutique au moins diatopique, si ce n'est pluritopique, constitue dès lors le principal défi<sup>190</sup>. Concrètement, cette herméneutique diatopique suppose de considérer comme égaux les systèmes de représentation en jeu, mais aussi de les reconstruire et maîtriser également. Il s'agit d'interpréter les productions sémiotiques à l'aune des systèmes dans et à partir desquels elles ont été fabriquées, puis de comparer ces productions et de les interpréter à l'aune d'un système qui intègre les critères des divers systèmes en présence.

Après le système de représentation territoriale, W. Mignolo revient à ses premiers objets et éprouve son appareil théorique aux langages en situation coloniale. Il s'intéresse

---

<sup>188</sup> Walter D. MIGNOLO, « Colonial Situations, Geographical Discourses and Territorial Representations: Toward a Diatopical Understanding of Colonial Semiosis », *Dispositio*, 1989, vol. 14, n° 36/38, p. 93 [TO 3.11].

<sup>189</sup> Pour définir cette notion, W. Mignolo fait appel à Georges Balandier, qui avait initialement développé la notion dans les années 1950 (Georges BALANDIER, « La situation coloniale. Approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, 1951, vol. 11, p. 44-79).

<sup>190</sup> W. Mignolo emprunte cette notion au philosophe et théologien espagnol Raimon Panikkar (Raimon PANIKKAR, *Myth, Faith and Hermeneutics. Cross-Cultural Studies*, New York, Paulist Press, 1979).



spécifiquement à ce qu'il appelle la « colonisation du langage<sup>191</sup> ». Il étudie pour cela la production de grammaires espagnoles – notamment celle du lettré Antonio de Nebrija<sup>192</sup> – et la manière dont au 15<sup>e</sup> siècle, le rapport entre écrit et oral s'inverse.

W. Mignolo se concentre sur ces deux systèmes de communication : l'oral, qui compose « un système de sons codés qui activent la langue et l'oreille<sup>193</sup> », et l'écrit, qui désigne « un système de signes visibles ou graphiques codés, activant la main et les yeux<sup>194</sup> ». La colonisation du langage désigne ainsi les dispositifs mobilisés pour transformer les langues amérindiennes orales à l'aide de grammaires écrites, les écritures amérindiennes à l'aide de l'alphabet latin et les mémoires amérindiennes par les mêmes procédés. Au-delà de ces phénomènes, W. Mignolo vise expliciter la philosophie qui sous-tend la conviction des Espagnols de la supériorité de l'écrit sur l'oral, de celle de la grammaire sur l'absence de grammaire et, *in fine*, de celle des Espagnols sur les Amérindiens. Plus qu'une philosophie, c'est une idéologie que s'efforce de mettre en lumière W. Mignolo.

Nous avons vu comment sa thèse de 1974 contenait un certain nombre de réflexions à propos du fondement idéologique de toute théorie, l'idéologie étant entendue « comme un type d'organisation commune à tout genre de messages<sup>195</sup> ». Ce qui se joue dans les textes des années 1980 n'est donc pas une réorientation radicale des recherches de W. Mignolo, mais une *reformulation* et un approfondissement de certaines de ses principales propositions. Ce sont le contexte historique et la réorganisation de la science sociale mondiale – en particulier états-unienne – qui provoquent cette reformulation.

W. Mignolo est depuis 1974 professeur à l'Université du Michigan, réputée notamment pour ses départements d'histoire et d'anthropologie. De manière générale, la montée en puissance aux États-Unis d'Amérique des *subaltern studies* initiées en Inde, et des *postcolonial studies* – qui occuperont le devant de la scène pendant les

---

<sup>191</sup> Walter D. MIGNOLO, « On the Colonization of Amerindian Languages and Memories: Renaissance Theories of Writing and the Discontinuity of the Classical Tradition », *Comparative Studies in Society and History*, 1992, vol. 34, n° 2, p. 301-330.

<sup>192</sup> A. de Nebrija est connu pour sa grammaire latine publiée en 1481 (Antonio DE NEBRIJA, *Introductiones latinae*, Salamanque, Universidad de Salamanca, 1981 [1481]) et surtout sa grammaire espagnole publiée en 1492 (Antonio DE NEBRIJA, *Gramática castellana*, Madrid, Fundación Antonio de Nebrija, 1992 [1492]), la première grammaire d'une langue vernaculaire européenne qui a été faite.

<sup>193</sup> W.D. MIGNOLO, « On the Colonization of Amerindian Languages and Memories », art. cit., p. 303.

<sup>194</sup> *Ibid.*

<sup>195</sup> W.D. MIGNOLO, *Modèles et poétique*, op. cit., p. 192.

années 1990 – marque la fin des années 1980. Celles-ci constituent dès lors un contexte intellectuel favorable à une exploration des diverses histoires de la colonisation ; d’autant plus que l’année 1992 ponctue les 500 ans de l’arrivée de l’expédition menée par Christophe Colomb dans les Caraïbes. W. Mignolo était alors impliqué dans un certain nombre d’événements en Amérique du Sud, Espagne ou encore en France liés à cette date.

Parmi ces événements, on note la création en 1992 du « *Latin American Subaltern Studies Group* » (LASSG), dont le manifeste est publié en 1993<sup>196</sup>. Le groupe, auquel appartient W. Mignolo, s’inscrit dans l’héritage des *subaltern studies* indiennes et leur ambition est de poursuivre l’effort d’étude du subalterne dans les sociétés latino-américaines. Les membres du collectif ajoutent une dimension postmoderne aux travaux fondateurs indiens en partant du principe qu’il faut saisir l’hétérogénéité de l’État-nation et de la nation, les créoliser et mettre en lumière la mobilité des subalternes. Comme le souligne John Beverley, la sensibilité postmoderne ajoutée s’exprime aussi dans « l’intérêt pour les effets des processus contemporains de la transnationalisation économique, démographique et culturelle sur l’Amérique Latine<sup>197</sup> ».

Le LASSG mobilise donc un courant d’études déjà institutionnalisé et reconnu – les *subaltern studies* indiennes – qu’il combine à une orientation postmoderne, indiquant ainsi le contexte dans lequel est formé le LASSG, marqué par l’irruption des notions de « globalisation » et de « global ». S. Dufoix a repéré comment à la fin des années 1980 et au début des années 1990 « [l]a naissance de nouvelles revues, dans le champ de l’anthropologie, de la science politique, de la sociologie, va de pair avec la recherche de nouveaux concepts susceptibles de décrire de manière adéquate les relations à l’espace des communautés dispersées dans un monde progressivement désigné comme “global” ou en voie de “globalisation”<sup>198</sup> ».

Dans le sillage des travaux de l’historien indien Ranajit Guha, les membres du LASSG considèrent en particulier les phénomènes d’hégémonie culturelle et les

---

<sup>196</sup> LATIN AMERICAN SUBALTERN STUDIES GROUP, « Founding Statement », *boundary 2*, 1993, vol. 20, n° 3, p. 2.

<sup>197</sup> John BEVERLEY, « Writing in Reverse: On the Project of the Latin American Subaltern Studies Group » dans Ana DEL SARTO, Alicia RÍOS et Abril TRIGO (éds.), *The Latin American Cultural Studies Reader*, Durham & Londres, Duke University Press, 2004, p. 627 [TO 3.12].

<sup>198</sup> S. DUFOIX, *La dispersion*, *op. cit.*, p. 385.

résistances que développent les subalternes à cette hégémonie — un thème déjà présent, quoique traité en des termes différents, dans les études de W. Mignolo durant cette période. La globalisation est en effet pensée comme un processus d'hégémonisation culturelle.

Si 1992 constitue pour W. Mignolo un moment de convergence théorique et de regroupement avec d'autres chercheur·es intéressé·es par les effets matériels et symboliques de la colonisation dans l'espace latino-américain, elle désigne aussi une année importante du point de vue de la réception française de W. Mignolo.

En juin 1992, S. Gruzinski et N. Wachtel invitent W. Mignolo à participer à un colloque coordonné par le CERMACA et dont les 500 ans de 1492 constituent le prétexte. L'ambition n'en est pas mémorielle, mais scientifique.

[Le colloque] ne se proposait ni de commémorer, ni de contre-commémorer, mais de susciter une réflexion sur l'expérience américaine dans toute son ampleur et au carrefour de plusieurs champs de recherche. Ce colloque se situe également, en effet, au terme d'une conjoncture scientifique qui se caractérise, depuis deux ou trois décennies, par les progrès spectaculaires des études américanistes : or ceux-ci sont dus, essentiellement, à une combinaison renouvelée de deux approches disciplinaires, celles de l'histoire et de l'anthropologie<sup>199</sup>.

W. Mignolo est invité à intervenir à la demi-journée consacrée à la colonisation des langages, modérée par S. Gruzinski. Interviennent également l'historien états-unien Arthur G. Miller et l'anthropologue états-unien William F. Hanks. Chaque communication est discutée par un ensemble d'expert·es. Les commentateur·rices des interventions à cette demi-journée sont les historiens français Roger Chartier, Jean-Claude Schmitt et Hugues Neveux, l'historienne états-unienne Nancy M. Farriss, l'historienne bolivienne Teresa Gisbert, le spécialiste français de littérature française Frank Lestringant et l'historien péruvien Juan Carlos Estenssoro. Ce sont donc parmi les principaux·les spécialistes mondiaux·les qui sont présent·es ce jour-là.

L'intervention de W. Mignolo est en anglais et présente plusieurs des idées qu'il a développées dans les années 1980, à propos des colonisations du langage, de la mémoire et de l'espace. Il rappelle ainsi que la seconde a été effectuée par l'intermédiaire de la diffusion de la « littératie » (« *literacy* ») qui a conduit à penser la lettre comme la forme

---

<sup>199</sup> Serge GRUZINSKI et Nathan WACHTEL, « Avant-propos » dans Serge GRUZINSKI et Nathan WACHTEL (éds.), *Le Nouveau Monde—Mondes Nouveaux. L'expérience américaine*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations & Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1996, p. IX.

supérieure – et unique – d’écriture. La philosophie de l’histoire dominante – dont W. Mignolo fait d’A. de Nebrija le parangon – dérivait la capacité historiographique de la maîtrise de la lettre ; sans maîtrise de la lettre pas d’histoire. Les colons et missionnaires étaient donc convaincus que les Indiens n’avaient et ne produisaient pas d’histoire, disqualifiant par conséquent toutes les formes d’écritures maîtrisées par les Indiens qui ne correspondaient pas à la vision européenne. C’est selon W. Mignolo l’idéologie qui sous-tendait la vision du monde des *conquistadores* et qu’il a cherché à mettre en lumière.

W. Mignolo insiste sur le fait que la diffusion de l’histoire et de la mémoire de la Conquête écrites du point de vue des Espagnols n’a pas conduit au remplacement des mémoires et histoires amérindiennes, mais que celles-ci disposaient de très faibles moyens de diffusion et de conservation en comparaison aux moyens dont profitaient les mémoires et histoires coloniales.

La reconfiguration de la mémoire entreprise par l’écriture de l’histoire d’un point de vue espagnol et d’un point de vue chrétien n’a pas remplacé les mémoires amérindiennes. Mais elle a réussi – à l’aide des presses à imprimer – à créer (ou inventer) une histoire et une réalité qui a été, depuis lors, transmise massivement à travers les siècles. Les mémoires amérindiennes n’ont toutefois ni été effacées ni remplacées<sup>200</sup>.

La qualité de l’intervention de W. Mignolo est généralement reconnue. R. Chartier souligne l’ambition épistémologique de W. Mignolo :

[Celui-ci] veut rompre avec l’épistémologie de la représentation qui habite depuis des siècles la logique et la linguistique occidentales et qui suppose que ce qui est représenté est antérieur et extérieur à sa représentation. Contre cette théorie classique du signe, Walter Mignolo plaide pour une démarche qui caractérise la construction du savoir sur l’autre comme une invention de cet autre et, en même temps, comme la production d’une représentation de soi<sup>201</sup>.

---

<sup>200</sup> Walter D. MIGNOLO, « Misunderstanding and Colonization: The Reconfiguration of Memory and Space » dans Serge GRUZINSKI et Nathan WACHTEL (éds.), *Le Nouveau Monde—Mondes Nouveaux. L’expérience américaine*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations & Éditions de l’École des hautes études en sciences sociales, 1996, p. 290 [TO 3.13].

<sup>201</sup> Roger CHARTIER, « Commentaire de Roger Chartier » dans Serge GRUZINSKI et Nathan WACHTEL (éds.), *Le Nouveau Monde—Mondes Nouveaux. L’expérience américaine*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations & Éditions de l’École des hautes études en sciences sociales, 1996, p. 311.

J.-C. Schmitt insiste sur la défiance à l'égard de l'eurocentrisme présente dans les trois interventions, tandis que N. Farriss reconnaît également l'ambition de W. Mignolo d'étendre la définition du « texte » de manière à inclure des cartes ou encore d'autres formes de représentation dans son analyse. Cette extension fonde toutefois une distinction d'après N. Farriss entre d'une part les textualistes dont « l'intérêt primaire demeure le texte, et les contextes comme moyens subordonnés à l'interprétation, cependant que le but des historiens est de reconstruire les contextes (constitués, bien sûr, d'une myriade de textes), et l'analyse de n'importe quel texte spécifique est subordonnée à ce but<sup>202</sup> ». N. Farriss range selon cette définition W. Mignolo parmi les textualistes et exprime ici le plus explicitement une ambivalence générale qui caractérise la plupart des propos tenus par ces commentateur·rices. Si certain·es louent l'ambition des recherches de W. Mignolo, ils·elles n'hésitent pas non plus à mettre en lumière la distance qui les sépare, en tant qu'historien·nes, des perspectives de W. Mignolo.

F. Lestringant insiste sur la nécessité de prendre en compte le producteur des signes étudiés, pour ne pas oublier le but premier de production de ces signes, cependant que H. Neveux met en garde contre l'idéalisme auquel pourrait conduire l'étude seule des phénomènes de métissage post-conquête si les rapports sociaux dans lesquels s'insèrent ces phénomènes ne sont pas intégrés dans l'enquête.

L'échange qui se met en place ne passe pas uniquement par la communication orale, mais également par la publication en 1992 d'un article de W. Mignolo dans la revue *L'Homme*<sup>203</sup>, dans un numéro spécial dédié aux 500 ans de 1492, dirigé par C. Bernard et S. Gruzinski<sup>204</sup>. Le texte se trouve dans une section consacrée aux phénomènes d'acculturation et d'adaptation.

Dans cet article, il met en lumière une certaine concurrence entre les acteur·rices de la colonisation du langage et les acteur·rices de la colonisation spirituelle.

[L]es Frères Mendiants étaient moins intéressés par enseigner le castillan aux Amérindiens, que de les convertir au christianisme. Les buts incompatibles de la Couronne et des frères a mis en lumière une étrange inversion du programme de

---

<sup>202</sup> Nancy M. FARRISS, « Commentaire de Nancy M. Farriss » dans Serge GRUZINSKI et Nathan WACHTEL (éds.), *Le Nouveau Monde—Mondes Nouveaux. L'expérience américaine*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations & Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1996, p. 317 [TO 3.14].

<sup>203</sup> Walter D. MIGNOLO, « Nebrija in the New World. The Question of the Letter, the Colonization of American Languages, and the Discontinuity of the Classical Tradition », *L'Homme*, 1992, vol. 32, n° 122-124, p. 185-207.

<sup>204</sup> Serge GRUZINSKI et Carmen BERNAND (éds.), « La Redécouverte de l'Amérique », *L'Homme*, 1992, vol. 32, n° 122-124, p. 7-375.

Nebrija : cependant que Nebrija proposait l'apprentissage du latin comme un moyen d'unification et de consolidation de la Castille, les frères dans le Nouveau Monde utilisaient les langues amérindiennes pour accomplir les mêmes buts à propos de la République Chrétienne<sup>205</sup>.

On retrouve à nouveau, non pas la simple formulation d'une coexistence de différents savoirs, mais également une coexistence d'intentions et d'intérêts, dont l'étude ne peut se satisfaire d'une approche moniste — *i.e.* qui ne reposerait et ne s'appliquerait qu'à un seul objet. Ici aussi on note la réécriture d'un thème déjà présent dans la thèse de doctorat, dans un autre contexte, favorable aux idées de dissémination et de pluralisme épistémologique. W. Mignolo bénéficie donc de la montée en puissance du postmodernisme aux États-Unis d'Amérique au tournant des années 1980-1990, qui développe en son cœur la critique d'une conception moniste de la science<sup>206</sup>.

C'est en particulier la relation entre W. Mignolo et S. Gruzinski qui a rendu possible cet ensemble d'interventions en France au cours de l'année 1992. S. Gruzinski, né le 5 novembre 1949 a été formé en histoire et travaille à partir des années 1970 sur le Mexique précolonial et colonial<sup>207</sup>. Profondément influencé par l'approche de N. Wachtel et M. Léon-Portilla, il publie en 1988 l'ouvrage *La colonisation de l'imaginaire*, dans lequel il cherche à montrer quels ont été les effets de la Conquête et de la colonisation du Mexique sur les représentations amérindiennes. Il observe ainsi une occidentalisation progressive des techniques et des critères de représentation, et non une rupture claire et nette.

Bornons-nous à souligner que la conquête espagnole, conçue au sens le plus large, ne s'est pas exclusivement soldée par des interdictions, des destructions et des abolitions. Elle eut des implications moins spectaculaires, quoique aussi dissolvantes à long terme. Des implications latentes, muettes qui prirent la forme aussi bien de la déqualification (de l'oral), de la décontextualisation (du langage pictographique par rapport à ses référents habituels, ou des éléments de ce langage par rapport à l'ensemble qui les organisait), que de la singularisation, du rétrécissement du champ des connotations ou de la distanciation... Ces inflexions, ces déplacements ne furent pas des jeux de l'esprit ou les produits d'un affrontement abstrait entre de grandes entités que par commodité l'on nomme cultures, mais les aboutissements concrets de pratiques aussi diverses que

---

<sup>205</sup> W.D. MIGNOLO, « Nebrija in the New World », art. cit., p. 196 [TO 3.15].

<sup>206</sup> Simon SUSEN, *The « Postmodern Turn » in the Social Sciences*, New York, Palgrave Macmillan, 2015, p. 40-48.

<sup>207</sup> Serge GRUZINSKI, « Le Passeur susceptible : Approches ethnohistoriques de la conquête spirituelle du Mexique », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 1976, vol. 12, n° 1, p. 195-217 ; Serge GRUZINSKI, *Les Hommes-Dieux du Mexique. Pouvoir indigène et domination coloniale, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 1985 ; Serge GRUZINSKI, *Le Destin brisé de l'empire aztèque*, Paris, Gallimard, 1988.

la peinture de glyphes, la mise en écriture, le dessin cartographique ou la création plastique. C'est au travers de ces pratiques qu'est passée la révolution des modes d'expression et de communication qu'a déclenchée la colonisation espagnole. Révolution inachevée car trop vite étouffée, l'expérience mexicaine ne prospéra que tant que l'équilibre des forces s'y prêta. Car tout nous ramène au poids des hommes et à la mort collective : le recul et la décimation des anciennes noblesses, la mobilité sociale, le déclin de l'« empire des Mendiants », la montée des métis et des Blancs<sup>208</sup>.

L'on reconnaît ici des intérêts communs et une vision similaire à celle que développe W. Mignolo dans les mêmes années. Au cours des dix ans qu'il vécut au Mexique entre 1975 et 1985, S. Gruzinski séjourna à de nombreuses reprises aux États-Unis d'Amérique. C'est à l'occasion de ces voyages qu'il rencontre Arjun Appadurai et Carol Breckenridge, qui fondèrent en 1988 la revue *Public Culture*. Si la critique de l'eurocentrisme constitue un terrain commun, ce n'est pas par leur intermédiaire que S. Gruzinski prend conscience de cette dimension, mais par sa propre expérience pratique du déracinement.

Quand je suis arrivé au Mexique pour faire ma thèse, j'arrivais de l'École des Hautes Études et de la Sorbonne, j'avais l'impression de tout savoir ; et puis là-bas, j'ai dû reconnaître qu'il y avait des anthropologues, des philosophes, etc. Ç'a été une découverte non pas théorique, mais dans la vie quotidienne, donc j'ai dû réfléchir sur le fait que j'étais français, européen, que je prétendais faire l'histoire du Mexique et pourquoi, donc je me posais la question. J'étais très heureux de trouver chez des gens comme Arjun, Carol, des gens qui développaient – entre autres – les disciplines eurocentrées, l'eurocentrisme, 'fin, tout ce que vous savez. Donc ça, ça a précédé ; mais ce n'est pas la raison pour laquelle Mignolo était entré en rapport avec moi. Il avait lu *La colonisation de l'imaginaire*, qui est ma thèse, et avait trouvé ça intéressant. Je l'ai connu donc d'abord comme spécialiste de l'histoire des Indiens d'Amérique latine<sup>209</sup>.

W. Mignolo découvre le livre en assistant à une conférence avant de rencontrer S. Gruzinski en 1989, dans le cadre d'un atelier organisé par N. Farriss :

Une précédente tentative avait été faite en 1989 lorsque j'ai été invité par Nancy Farriss à participer à un atelier sur « La colonisation des langages : verbaux et non-verbaux », organisé par le Centre Latino-américain et l'Université de Pennsylvanie. Là j'ai rencontré Serge Gruzinski, dont *La colonisation de*

---

<sup>208</sup> Serge GRUZINSKI, *La colonisation de l'imaginaire : Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1988, p. 99.

<sup>209</sup> Entretien de l'auteur avec S. GRUZINSKI, fait à Paris le 27 septembre 2021.

*l'imaginaire* avait grandement changé mon approche de l'historiographie des Indes<sup>210</sup>.

S. Gruzinski était proche de N. Farriss, une spécialiste de l'histoire des Maya, avec qui il était souvent en contact. C'est dans ce cadre que les deux font connaissance et développent par la suite une relation assez soutenue. Selon la définition de W. Keim<sup>211</sup>, on peut estimer qu'un « échange » se met dès lors en place entre W. Mignolo et S. Gruzinski : rappelons que S. Gruzinski invite W. Mignolo dès 1992 en France et publie un de ses articles dans un dossier spécial co-dirigé avec C. Bernard. De son côté, W. Mignolo qui occupe depuis 1993 un poste d'enseignant à l'Université de Duke invite à son tour S. Gruzinski pour une série de conférences en 1995. À l'issue de ce séjour, une traduction d'un livre de S. Gruzinski paraît dans une collection co-dirigée par W. Mignolo à Duke University Press<sup>212</sup>.

Cet échange ne demeure toutefois pas exempt de critique ; dans deux recensions d'ouvrages de W. Mignolo, S. Gruzinski exprime les limites qu'il estime inhérentes au travail de W. Mignolo et prolonge les réserves que formulait déjà N. Farriss en 1992 lorsqu'elle distinguait les historien·nes des textualistes, et classait W. Mignolo parmi ces dernier·ères. Ces limites relèvent donc avant tout d'un fond disciplinaire ; S. Gruzinski, s'il salue l'érudition et les ruptures que provoquent les études de W. Mignolo, considère néanmoins qu'elles ne répondent pas aux critères et à la rigueur du travail d'historien·ne.

Mignolo n'est pas véritablement parvenu à effectuer le décentrement qu'il prône par rapport à l'académie et aux travers occidentaux. Les idées qu'il expose mériteraient d'être mieux défendues à partir de sérieuses bases historiques qui donneraient davantage de chair à ces « border thinkings », au lieu de les réduire souvent à des formules peu substantielles<sup>213</sup>.

---

<sup>210</sup> Walter D. MIGNOLO, *The Darker Side of the Renaissance: Literacy, Territoriality, and Colonization*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995, p. xix [TO 3.16].

<sup>211</sup> W. KEIM, « Conceptualizing Circulation of Knowledge in the Social Sciences », art. cit.

<sup>212</sup> Serge GRUZINSKI, *La guerre des images : De Christophe Colomb à « Blade Runner » (1492-2019)*, Paris, Fayard, 1990 ; Serge GRUZINSKI, *Images at war: Mexico from Columbus to Blade Runner (1492-2019)*, traduit par Heather MACLEAN, Durham, Duke University Press, 2001 [1990]. Le livre a été publié dans la collection *Latin America Otherwise*, initiée en 1997, et co-dirigée par W. Mignolo, Irene Silverblatt et Sonia Saldívar-Hull.

<sup>213</sup> Serge GRUZINSKI, « Walter D. Mignolo, Local Histories/Global Designs. Coloniality, Subaltern Knowledges and Border Thinking, Princeton, Princeton University Press, 2000, 371p. », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2002, vol. 57, n° 1, paragr. 1.



Cette critique disciplinaire est combinée à une critique de nature éthique de la posture de W. Mignolo : développer une critique de l'impérialisme états-unien, tout en étant logé au centre de cet empire ; vouloir acter un décentrement qu'il ne parvient pas à mettre en place. En tant que spécialiste des phénomènes analysés par W. Mignolo, S. Gruzinski propose une seconde critique de type disciplinaire : l'unilatéralité des analyses de W. Mignolo dans les échanges culturels entre colons et indiens.

L'ampleur du thème entraîne d'inévitables lacunes, tout comme l'approche philologique explique la part restreinte faite aux contextes socio-historiques et aux périodisations. On ne saurait non plus reprocher à l'auteur d'avoir escamoté l'autre facette de l'occidentalisation : la diffusion de l'image européenne dont le rôle est certainement aussi important que celui de l'écriture dans la colonisation de l'Amérique. On aurait par contre souhaité qu'il explorât davantage la réceptivité et la sensibilité des lettrés occidentaux aux cultures indiennes<sup>214</sup>.

Ces critiques – que l'on pourrait qualifier de *disciplinaire*, *éthique* et *spécialiste* – sont exprimées plus longuement par S. Gruzinski en entretien. Concernant la critique disciplinaire :

Après [cherche ses mots], il y a un problème de, comment dirais-je, de communication. C'est un linguiste, c'est un sémiologue, ce n'est pas un historien. Ça, c'est ma critique contre [cherche ses mots] le décolonial, mais aussi contre Walter Mignolo, ils construisent toutes leurs théories, c'est-à-dire ils attaquent leur idée de la colonisation sur une idée absolument fausse de la colonisation ibérique ; qui est une idée qui vient de la légende noire, qui est une idée positiviste du 19<sup>e</sup> siècle. Ça c'est très embêtant, parce qu'il y a toute une série d'idées : critiquer l'eurocentrisme, inverser les points de vue, etc., mais en fin de compte, comme ce ne sont pas des historiens, ils ne travaillent pas sur les sources, ils ne tiennent pas compte des transformations de la recherche historique et ils construisent ce monde manichéen sur lequel on vit actuellement<sup>215</sup>.

Les critères disciplinaires ne sont pas respectés, des critères qui sont avant tout collectifs et qui permettent la définition d'une communauté scientifique. C'est au sein de celle-ci que ne peut être intégré W. Mignolo, comme cela est exprimé explicitement dans l'extrait suivant :

---

<sup>214</sup> Serge GRUZINSKI, « W. D. Mignolo, The Darker Side of the Renaissance. Literacy, Territoriality and Colonization. — F. J. Cevallos-Candau Et Al., Eds., Coded Encounters. Writing, Gender and Ethnicity in Colonial Latin America. — E. H. Boone & W. Mignolo, eds., Writing without Words. Alternative Literacies in Mesoamerica and the Andes », *L'Homme*, 1997, vol. 141, p. 184.

<sup>215</sup> Entretien de l'auteur avec S. GRUZINSKI, fait à Paris le 27 septembre 2021.

Je veux dire : ça ne tient pas la route et tout de suite en France ça a provoqué, je parle début des années 1990, les gens rigolaient. Dans mon milieu d'historiens, ça n'est pas passé [pause] [avec insistance], ça n'est pas passé du tout ! Mais pas pour des raisons, comment dirais-je, ce ne sont pas des raisons idéologiques ; ce n'est pas parce que c'était un discours déconstructeur de gauche, mais parce que les bases historiographiques n'étaient pas là. Nous on est des historiens, on n'est même pas des sociologues, donc on travaille sur des archives, sur des sources, sur des faits, pas sur des constructions théoriques<sup>216</sup>.

Par le recours au « nous », S. Gruzinski se place comme le représentant et le porte-parole de la communauté historique — que ce soit à juste titre ou non. Dans ces propos, ce sont les logiques institutionnelles qui viennent à s'exprimer, dont le jugement demeure catégorique ; bien plus, S. Gruzinski arase l'ambivalence qui caractérisait les remarques faites par les commentateur·rices de la présentation de W. Mignolo, mentionnées précédemment. S. Gruzinski fait alors partie des principaux·les représentant·es de l'américanisme français, et plus spécifiquement des spécialistes du Mexique précolonial et colonial et d'une tradition qui allie ethnologie et histoire, dont les figures tutélaires sont M. Léon-Portilla et N. Wachtel. Le travail de S. Gruzinski dans cet échange avec W. Mignolo s'apparente à ce que J. L. Moreno Pestaña, à la suite de L. Pinto, définit comme « surveillance des frontières<sup>217</sup> ». S. Gruzinski en est d'ailleurs conscient, quand bien même il ne le formule pas de cette manière. Il justifie ainsi les recensions des livres de W. Mignolo qu'il a produites :

C'était pour [cherche ses mots] pour le donner à connaître ; parce qu'il y avait [pause] une attitude tout de même très désagréable dans mon milieu que ça n'a aucun intérêt. En même temps, je suis très critique envers Mignolo, mais, quand on est des intellectuels [ne finit pas sa phrase]. Je voyais l'importance que cela prenait, c'est surtout ça, en disant : « Attention, il y a là quelque chose dont on doit tenir compte ». On ne peut pas faire comme si ça n'existait pas ; ce qu'il s'est passé. Ce qu'il s'est passé systématiquement<sup>218</sup>.

---

<sup>216</sup> *Ibid.*

<sup>217</sup> J.L. MORENO PESTAÑA, *En devenant Foucault*, op. cit., p. 157.

<sup>218</sup> Entretien de l'auteur avec S. GRUZINSKI, fait à Paris le 27 septembre 2021. Ou bien cet autre extrait : « Moi, j'ai beaucoup utilisé *The Darker Side* pour dire : "Écoutez. Là, il y a quelque chose qu'on doit tout prix prendre en compte", mais en même temps, Mignolo n'a aucune idée de ce qu'est la domination coloniale. Il a une série de clichés qu'il brasse ; mais il faut le connaître, parce qu'il faut savoir – je le disais à mes étudiants – ce qui apparaît actuellement dans le champ intellectuel nord-américain, parce que pour nous, c'est le champ qui compte pour, par rapport à ça, définir ce que nous, Européens, pouvons apporter : est-ce qu'on est condamnés au silence ? est-ce qu'il faut être argentin pour parler de la colonisation ? Donc il faut le lire. Pour moi, ça me paraissait être une démarche honnête et tout à fait nécessaire. ».

Le poids de S. Gruzinski est toutefois tel que sa surveillance des frontières s'accompagne d'une autorisation ou interdiction d'entrée sur le territoire. Les deux recensions sont par ailleurs publiées dans deux des plus prestigieuses revues françaises d'anthropologie et d'histoire : *L'Homme* et les *Annales*. Si dans les années 1980 et 1990 S. Gruzinski et W. Mignolo entretiennent des rapports relativement intenses, qualifiables d'échange, celui-ci ne se fait pas au détriment du travail de surveillance des frontières que mène S. Gruzinski. L'échange est même partie intégrante de ce dernier. En décrétant que la méthode de W. Mignolo ne répond pas aux critères minimaux du travail historien – c'est-à-dire le travail à partir de sources et d'archives, dans le respect des procédures développées par les spécialistes – les travaux de W. Mignolo se voient opposer une fin de non-recevoir dans le champ disciplinaire historique français, qui constituait, à l'époque, le principal champ par lequel l'entrée de W. Mignolo pouvait se faire dans l'espace académique français. La frontière que dessine S. Gruzinski n'est pas seulement symbolique, mais également sociale, parce que douée d'une efficacité matérielle dans la définition d'un groupe<sup>219</sup>. À ce titre, nous soulignons que si l'échange désigne une intensification de la réception, l'échange ne débouche pas systématiquement sur la reconnaissance et l'intégration à la communauté scientifique. W. Mignolo et S. Gruzinski sont en mesure de dialoguer, puis d'*échanger*, car ils sont tous les deux intéressés par des thèmes similaires – colonisations de l'écriture, de l'imaginaire, de la mémoire, etc. – abordés dans une perspective semblable – prendre à rebours le discours des « vainqueurs » – signalant par-là leur appartenance à une même tradition ; mais cela ne suffit pas : la discordance disciplinaire met un arrêt à cet échange grandissant, avant qu'il ne conduise à une reconnaissance et une intégration parmi les références disciplinaires. S'il est nécessaire de parler de la même chose, encore faut-il en parler non seulement avec les mêmes mots, mais surtout en usant de la même grammaire.

---

<sup>219</sup> M. LAMONT et V. MOLNÁR, « The Study of Boundaries in the Social Sciences », art. cit.

## *Conclusion du chapitre*

En 1992 s'achève donc une séquence d'échange entre W. Mignolo et le champ historique français américaniste, par l'intermédiaire de S. Gruzinski, mais également les interventions de W. Mignolo dans ce même champ, qui resteront sans suite. Cet échange sur le terrain de l'histoire a été rendu possible par la réécriture par W. Mignolo de ses propositions sémiotiques, en propositions historiques, dans un contexte marqué par le développement des *subaltern* et *postcolonial studies* aux États-Unis d'Amérique<sup>220</sup>. Une nouvelle reformulation découlera de la rencontre avec A. Quijano et son concept de « colonialité du pouvoir<sup>221</sup> » et de la création du collectif « *Modernidad/Colonialidad* » [« Modernité/Colonialité »] à l'orée des années 2000, dans le sillage du LASSG ; une reformulation qui permettra une entrée par une autre voie.

1993 constitue l'année par laquelle Razmig Keucheyan borne la fin d'une période débutée en 1977 et qu'il qualifie de « défaite de la pensée critique<sup>222</sup> ».

Jusqu'à la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, le centre de gravité des pensées critiques s'est situé en Europe occidentale et orientale. Il s'est aujourd'hui déplacé aux États-Unis — soit parce que les auteurs concernés sont des ressortissants de ce pays, soit, lorsqu'ils ne le sont pas, parce qu'ils enseignent dans des universités états-uniennes<sup>223</sup>.

Le tournant des années 1980 et 1990 forme donc un moment important de recomposition de l'espace mondial intellectuel : le centre de gravité de l'espace occidental, alors suffisamment puissant pour constituer le principal centre de gravité, se déplace vers l'Ouest, se loge aux États-Unis d'Amérique. C'est en quelque sorte aussi la trajectoire concrète de deux des penseur·ses dont nous étudions la réception : W. Mignolo installé définitivement à partir de 1974 aux États-Unis d'Amérique, et A. Mbembe qui y séjournera de 1986 à 1996. Comme le soulignait M. Hauchecorne, l'étude de la circulation et de la réception permet de saisir des recompositions globales. Il identifiait dans son travail sur la réception de J. Rawls et des théories de la justice en France le fait que le début des années 1980 correspondait à une « domination accrue du champ

---

<sup>220</sup> T. BRISSON, *Décentrer l'Occident*, *op. cit.*

<sup>221</sup> Anibal QUIJANO, « Coloniality and Modernity/Rationality », *Cultural Studies*, traduit par Sonia THERBORN, 2007, vol. 21, n° 2-3, p. 168-178.

<sup>222</sup> Razmig KEUCHEYAN, *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques*, 2<sup>e</sup> éd. augmentée, Paris, La Découverte, 2017 [2010], p. 15.

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 10.

intellectuel étasunien [qui] se traduit plus largement par une ouverture accrue du champ intellectuel français aux productions anglophones<sup>224</sup> ». En miroir, cette domination croissante se révèle aussi dans la trajectoire d'intellectuel·les postcoloniaux·les en déplacement – W. Mignolo et A. Mbembe dans notre cas – qui s'avèrent toujours plus attiré·es par les États-Unis d'Amérique. Leurs trajectoires incarnent cette recomposition globale et leurs études appuient le point cerné par M. Hauchecorne.

1992 représente une année charnière pour A. Mbembe, puisqu'il publie ses premiers articles de langue anglaise<sup>225</sup>, notamment dans une revue – *Public Culture* – relativement jeune et qui se place au pôle innovant de l'espace académique états-unien —, en accueillant des recherches consacrées entre autres au thème de la globalisation dans une perspective postmoderne. Nous reviendrons dans le prochain chapitre sur la relation entretenue par A. Mbembe et la revue *Public Culture*. Si les années 1990 constitueront avant tout une décennie états-unienne et sénégalaise – avec son élection en 1996 au secrétariat exécutif du Codesria – pour A. Mbembe, les années 1980 ont incontestablement composé une décade française.

Il publie durant ces années-là un nombre important de textes – près d'une cinquantaine – tout en intégrant des réseaux de chercheur·es africanistes préoccupés par la réjuvenation de l'approche africaniste dans la science politique française. Ces réseaux s'incarnent dans la revue *Politique africaine* et l'ACPA, toutes les deux soutenues par la maison d'édition Karthala. La plupart des membres de ce réseau sont à l'époque de jeunes chercheurs, des points de vue biographique et professionnel. Ils·elles sont motivé·es par conduire en science politique un même effort de reconceptualisation de l'approche africaniste tel qu'il a été mené au cours des années 1960 en histoire et en anthropologie. En travaillant sous la direction de C. Coquery-Vidrovitch et régulièrement avec J.-F. Bayart, A. Mbembe est en contact avec deux des principaux·les acteur·rices de ces deux moments de refonte, en histoire et en science politique. Le « politique par le bas » constitue le drapeau autour duquel se réunissent J.-F. Bayart, A. Mbembe et C. M. Toulabor, formant ainsi un groupe au sein du réseau, particulièrement intéressé par inverser les points de vue dans l'étude des sociétés africaines, en reconnaissant

---

<sup>224</sup> M. HAUCHECORNE, *La gauche américaine en France*, op. cit., p. 20.

<sup>225</sup> A. MBEMBE, « Provisional notes on the postcolony », art. cit. ; A. MBEMBE, « Prosaics of Servitude and Authoritarian Civilities », art. cit.

pleinement l'historicité de celles-ci. C'est une perspective similaire à celle défendue par S. Gruzinski et W. Mignolo.

Le sujet de la thèse que soutient A. Mbembe à l'Université Paris 1—Panthéon Sorbonne sous la direction de C. Coquery-Vidrovitch s'inscrit dans cette approche : il propose une analyse du mouvement nationaliste camerounais de l'UPC en tant qu'incarnation de la capacité de résistance des sujets camerounais. L'indiscipline constitue la catégorie à l'aide de laquelle A. Mbembe articule le « politique par le bas » à l'étude des récits et archives des combats menés par l'UPC de 1920 à 1960. Les jugements des pairs, tels qu'ils sont exprimés dans le rapport de soutenance d'A. Mbembe s'avèrent dans l'ensemble positifs et soulignent surtout la qualité de l'écriture et l'érudition d'A. Mbembe ; la qualité des reproductions cartographiques est toutefois considérée comme indigne d'un tel travail.

A. Mbembe est reconnu par ses pairs d'un point de vue institutionnel – délivrance du grade de docteur –, d'un point de vue théorique – par sa participation à *Politique africaine* et au « politique par le bas » – et de manière générale d'un point de vue scientifique. En comparaison avec la trajectoire de C. M. Toulabor, qui obtient à l'orée des années 1990 un poste de chargé de recherches à la « Fondation Nationale des Sciences Politiques » (FNSP), A. Mbembe aurait pu attendre une même évolution, ce qu'a souligné J. F. Bayart. À partir de 1986, A. Mbembe séjourne régulièrement aux États-Unis d'Amérique, dans lesquelles universités il occupe diverses charges d'assistant. Il investit principalement cet espace à compter du début des années 1990, en justifiant son départ par le racisme ambiant en France. A. Gueye a montré comment ce discours articulé autour du racisme vécu est mobilisé par les chercheur·ses africain·es en France, mais insiste sur la maîtrise des arcanes de la vie universitaire française et la taille du réseau à mobiliser pour expliquer la réussite ou l'échec dans l'intégration de l'espace académique français. Nous avons vu que de ce point de vue, A. Mbembe était suffisamment doté.

Les trajectoires de W. Mignolo et A. Mbembe, étudiants argentin et camerounais venus en France à une génération d'écart et partis par la suite aux États-Unis d'Amérique incarnent donc la recomposition de l'espace mondial de la production scientifique, dont le centre se déplace dans les années 1980 vers les États-Unis d'Amérique.

La centralité grandissante des États-Unis d'Amérique exerce un pouvoir d'attraction moins important et a moins d'incidence sur la trajectoire de R. Connell. Si elle a vécu un an à Chicago de 1969 à 1970, l'expérience s'avère décevante d'un point de vue intellectuel et théorique. Sa maîtrise de l'anglais et son appartenance à une institution

de l'anglosphère lui permet en sus de s'inscrire directement dans les débats menés aux États-Unis d'Amérique, en proposant une approche originale, qui s'exprime dans son travail sur les masculinités et dont la « masculinité hégémonique » apparaît comme le concept phare.

Dans ce chapitre nous avons vu que la notion d'hégémonie – dans son acception gramscienne – opérait chez les trois penseur·ses, de manière plus ou moins prépondérante, attestant de l'influence grandissante qu'exerce l'œuvre du philosophe italien dans les dernières décennies du 20<sup>e</sup> siècle, comme l'a identifiée R. Keucheyan<sup>226</sup>. C'est particulièrement le concept d'« hégémonie » qui lui permet de devenir aussi central, car il autorise la compréhension de « la spécificité des formes de domination qui ont cours dans certains contextes politiques<sup>227</sup> » et historiques aimerions-nous ajouter : hégémonie dans les rapports de genre, hégémonie dans la colonisation symbolique et spirituelle.

La notion d'« hégémonie » vivra un *apex* en 1989 avec la chute du mur de Berlin et la chute de l'URSS : fin de l'histoire et hégémonie libérale d'un côté<sup>228</sup>, pluralisme et renouvellement critique de l'autre<sup>229</sup>. Les années 1990 connaîtront en réalité un renforcement du paysage critique, sous l'impulsion de courants pour la plupart au moins déjà développés dans les années 1980 : les études postcoloniales, les études décoloniales latino-américaines et les études féministes et genre notamment. Nous prolongerons l'examen de la manière spécifique dont ces trois auteur·rices s'inscrivent chacun·e dans ces nouveaux courants et comment ces inscriptions exerceront des effets sur leurs réceptions françaises à compter de 2000, date à partir de laquelle nous poursuivons notre enquête.

---

<sup>226</sup> R. KEUCHEYAN, *Hémisphère gauche*, *op. cit.*, p. 53.

<sup>227</sup> *Ibid.*

<sup>228</sup> Francis FUKUYAMA, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, traduit par Denis-Armand CANAL, Paris, Flammarion, 2008 [1992].

<sup>229</sup> Jacques DERRIDA, *Spectres de Marx : L'état de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*, Paris, Éditions Galilée, 2006 [1993].

## Chapitre 4. Un renouveau de la théorie critique (2000-2010)

No you won't be name'n no buildings after me / To go down  
dilapidated ooh / No you won't be name'n no buildings after  
me / My name will be mistated, surely

His world done changed / So much yeah yeah / This world done  
changed / Since I been conscious

This world done changed / So much yeah yeah / This world done  
changed / Since I been conscious / Oh, what in the world will  
we do? / Will we ever make it, yeah / Oh yeah know it ain't  
right / Oh, is it in Your plan?

Say, I won't be name'n no buildings after me / To go down  
dilapidated / No you won't be name'n no bulidings after me /  
My name won't be mistated, surely / Surely, surely...

And oh... / And oh... / And oh...

No you won't be name'n no buildings after me / To go down  
dilapidated, no / No you won't be name'n no buildings after me /  
My name will be mistated, surely / Surely, yeah, yeah<sup>1</sup>

Le nom que ne prononce pas la chanteuse Erykah Badu est celui d'Amadou Diallo, un jeune Guinéen de 23 ans, abattu le 4 février 1999 par quatre officiers de la police new-yorkaise. Quarante-et-un coups furent tirés ; dix-neuf touchèrent A. Diallo. Faussement identifié comme un suspect recherché, les officiers ont fait feu lorsqu'ils ont cru qu'A. Diallo sortait une arme ; alors qu'il cherchait son portefeuille. De nombreuses manifestations ont alors émergé contre les forces de l'ordre new-yorkaises et le racisme dont ses employé·es faisaient preuve<sup>2</sup>. Si le deuxième millénaire finissant annonçait une rupture et une recomposition de l'hégémonie, le spectre de la violence dont fut victime A. Diallo continuera de traverser les années, frappant aux États-Unis d'Amérique, mais aussi ailleurs dans le monde.

---

<sup>1</sup> Erykah BADU et Betty WRIGHT, « A.D. 2000 », dans Erykah BADU, *Mama's Music*, New York, Motown Records, 2000.

<sup>2</sup> Christian RED, « Years Before Black Lives Matter, 41 Shots Killed Him », *The New York Times*, 19 juill. 2019 [En ligne].



Les violences policières à l'encontre des minorités raciales font également l'objet de débat en France dans cette nouvelle décennie. C'est en 2005, à la suite de la mort des adolescents Zyed Benna et Bouna Traoré le 27 octobre 2005, qui fuyaient un contrôle de police à Clichy-sous-Bois, que la question occupera le devant de la scène politique et médiatique durant les trois semaines de soulèvements qui succédèrent. Les décès des deux garçons et les émeutes conséquentes s'inscrivent elles-mêmes dans une longue séquence, initiée par les « émeutes des Minguettes en 1981, [suivies par] celles de Vaulx-en-Velin en 1990 [et] celles de Toulouse-Le Mirail en 1998<sup>3</sup> ».

L'année 2005, comme l'a d'abord identifiée S. Dufoix<sup>4</sup> puis approfondie A.-C. Collier<sup>5</sup>, opère également une déssectorisation de la question coloniale. La loi n° 2005-158 du 23 février 2005 portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés – et en particulier son article 4 à propos du « rôle positif » de la présence française, autrement dit de la colonisation – et les débats que sa promulgation suscite ; la publication le 12 avril 2005 du premier rapport du « Comité pour la mémoire de l'esclavage », fondé en janvier 2004 ; l'*Appel pour les assises de l'anticolonialisme postcolonial : Nous sommes les Indigènes de la République*<sup>6</sup> lancé en janvier 2005 à l'initiative de l'association « Indigènes de la République » ainsi que la parution de plusieurs ouvrages<sup>7</sup>, forment un complexe de conditions qui permettent aux *postcolonial studies* de percer et d'acquérir une légitimité dans les espaces médiatique, politique et intellectuel français.

---

<sup>3</sup> Didier LAPEYRONNIE, « Révolte primitive dans les banlieues françaises. Essai sur les émeutes de l'automne 2005 », *Déviance et Société*, 2006, vol. 4, n° 30, p. 433.

<sup>4</sup> S. DUFOIX, « Historiens et mnémographes », art. cit.

<sup>5</sup> A.-C. COLLIER, *Le moment français du postcolonial*, op. cit.

<sup>6</sup> L'appel est reproduit en intégralité dans l'article suivant : Jérémy ROBINE, « Les "indigènes de la République" : Nation et question postcoloniale. Territoires des enfants de l'immigration et rivalité de pouvoir », *Hérodote*, 2006, vol. 1, n° 120, p. 120-122.

<sup>7</sup> Olivier PETRE-GRENOUILLEAU, *Les traites négrières : Essai d'histoire globale*, Paris, Gallimard, 2004 ; N. BANCEL, P. BLANCHARD et S. LEMAIRE (éds.), *La fracture coloniale*, op. cit.

## De la postcolonie, *départ d'une nouvelle trajectoire*

En 2000 paraît chez Karthala l'ouvrage d'A. Mbembe *De la postcolonie*, sous-titré *Essai sur l'imagination politique en Afrique contemporaine*<sup>8</sup>, qui a pour ambition de fonder une « éthique du prochain », ce qui supposerait une rupture avec les *postcolonial studies* et les *subaltern studies*, car celles-ci, dans leur effort salutaire de penser l'altérité, auraient écarté le semblable ; or, A. Mbembe cherche à penser la violence fraternelle, la violence entre semblables. Une « éthique du prochain » doit s'appuyer sur une pensée de la vie et de sa politique<sup>9</sup>, elle-même indissociable d'une pensée de la mort et de sa politique. Dans l'histoire moderne, c'est dans la colonie que la question de la vie s'est révélée le plus visiblement, puisque celle-là fonctionnait selon un régime de « mort dans la vie et de vie dans la mort<sup>10</sup> », c'est-à-dire que la colonie opérait sur le mode de la violence larvée ou jaillissante. On note ici une première ambivalence, dont jouera par la suite A. Mbembe, entre le recours externe au vocable « postcolonie » dans le titre et une ambition interne de s'éloigner des *postcolonial studies*.

Si F. Fanon offrait un socle à partir duquel penser cette violence généralisée – cette mort généralisée –, elle ne suffit plus, selon A. Mbembe, à fonder une éthique, puisque le contexte entre la colonie et la postcolonie diffère. Si pour F. Fanon, donner la mort permettait d'affirmer la vie, il s'agit désormais de penser une « relation éthique qui résiderait dans la lutte pour que le souverain droit de tuer n'échappe jamais à la mesure d'une loi chaque fois plus souveraine : celle qui consiste à “donner la mort à la mort”<sup>11</sup> ».

Pour forger cette politique de la vie, c'est-à-dire réfléchir aux possibilités de subjectivation en postcolonie, l'examen des conditions actuellement à l'œuvre dans la situation contemporaine, que désigne le vocable de « postcolonie », apparaît nécessaire. A. Mbembe pose la thèse selon laquelle les commandant·es et les commandé·es en postcolonie partagent un même ordre symbolique, « gouverné par deux sortes de pulsions : d'une part le désir illimité d'acquisition des biens et des

---

<sup>8</sup> A. MBEMBE, *De la postcolonie, op. cit.* Dans la suite, nous allons nous référer à la dernière édition en date, réimprimée aux éditions La Découverte en 2020 : Achille MBEMBE, *De la postcolonie : Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2020 [2000]. Les pages indiquées correspondent à la pagination de l'édition de 2020.

<sup>9</sup> La politique de la vie désigne « les conditions de possibilités du sujet africain de “s'atteindre lui-même”, d'exercer sur lui-même sa souveraineté et de trouver dans ce rapport à lui-même la plénitude de son bonheur » (A. MBEMBE, *De la postcolonie, op. cit.*, p. 23).

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 22.

richesses (*chrématistique*) et de l'autre l'abrutissement dans la jouissance (*pleonexia*)<sup>12</sup> ». Il s'agit donc d'enquêter à propos des figures qui peuplent cet ordre symbolique partagé, à commencer par les figures du pouvoir, dont la verge en érection constitue le paradigme, attestation de la nature virile du pouvoir en postcolonie.

Pour rendre compte de ces produits de l'imagination il faut trouver un dispositif et une écriture qui ne les rejettent pas directement en dehors du domaine de la raison, car ce serait retomber dans un discours européen qui considère l'Afrique comme son « Autre », son « Inconscient », autrement dit comme la face sombre et l'envers de la raison, et dont l'Europe composerait le discours. Selon ce dernier, l'Afrique serait le lieu d'une différence si radicale, qu'elle ne relèverait plus d'un être-autre mais d'un non-être.

Pour saisir adéquatement cette subjectivation, A. Mbembe part de deux constats. Le premier selon lequel « ce qui tient lieu de réalité sociale en Afrique subsaharienne, c'est un ensemble de pratiques socialement produites, matériellement codifiées et symboliquement objectivées<sup>13</sup> » : la subjectivation ne relève alors pas uniquement du discours, elle relève aussi d'une pratique sensuelle ; le second d'après lequel le sujet africain n'existe pas seulement dans ces actes et pratiques, mais également dans le « procès par lequel ces pratiques sont, pour ainsi dire, mises en sens<sup>14</sup> ». Les lieux et les moments d'existence des différentes formes de ce procès, ainsi que les relations que ces subjectivités produites entretiennent avec le pouvoir, dans le contexte de la postcolonie, constituent donc l'objet premier de l'ouvrage.

A. Mbembe propose dans cet ouvrage une définition de la « postcolonie », notion qu'il utilise depuis les années 1980 et à laquelle il travaille depuis les années 1990 :

[Elle] renvoie, simplement, à l'identité propre d'une trajectoire historique donnée : celle des sociétés récemment sorties de l'expérience que fut la colonisation, celle-ci devant être considérée comme une relation de violence par excellence. Mais plus que cela, la postcolonie est une pluralité chaotique, pourvue d'une cohérence interne, de systèmes de signes bien à elle, de manières propres de fabriquer des simulacres ou de reconstruire des stéréotypes, d'un art spécifique de la démesure, de façons particulières d'exproprier le sujet de ses identités. Elle n'est cependant pas qu'une économie de signes dans lesquels le pouvoir *s' imagine*. Elle consiste également en une série de « corps », d'institutions et d'appareils de capture qui font d'elle un régime de violence bien distinct, capable de créer ce sur quoi il s'exerce ainsi que l'espace au sein duquel il se déploie. Voilà pourquoi la postcolonie pose, de façon fort aiguë, le problème de

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 26 [souligné dans l'original].

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>14</sup> *Ibid.*

l'assujettissement, et de son corollaire, l'indiscipline ou, pour ainsi dire, de l'émancipation du sujet<sup>15</sup>.

La « postcolonie » désigne donc non seulement une réalité chronologique – la situation de la période subséquente à la décolonisation – mais surtout un mode d'existence politique, fondée sur la violence et le simulacre, c'est-à-dire une copie du réel qui s'avère n'être jamais exacte et qui « est toujours un propos conventionnel, la transcription d'un réel, d'un mot, d'une vision ou d'une idée en un code visible qui devient, à son tour, une manière de parler du monde et de l'habiter<sup>16</sup> ».

A. Mbembe cherche à produire une pensée à même de saisir l'existence en postcolonie en tant que telle, en forgeant des concepts à partir de l'expérience qu'elle représente et non en lui appliquant des concepts extérieurs ; plus spécifiquement : des concepts occidentaux. Selon lui, presque toutes les traditions intellectuelles dominantes depuis les Lumières partageraient l'idée suivant laquelle l'Occident accueillerait des sujets émancipés des traditions, c'est-à-dire autonomes et souverains, et se distinguerait ainsi des autres parties du monde, considérées dès lors comme plus primitives. La théorie sociale développée en Occident se déploierait dans l'erreur de fausse généralisation du local, estimant que ses principes locaux sont universellement valables. Il convient dès lors de s'interroger quant à la possibilité d'une lecture et d'une interprétation intelligibles de la réalité sociale africaine à partir de concepts et de catégories desquels elle est *de facto* exclue.

S'il s'agit de rompre avec l'impérialisme épistémologique de l'Occident, l'ambition n'est pas pour autant de rejeter les idéaux moraux et normatifs des Lumières. La tâche demeure la recherche des conditions d'émancipation et de subjectivation d'un sujet autonome dans un contexte qui n'est pas celui des Lumières. L'ouvrage ne vise donc « ni à retrouver, en Afrique, des traces de la modernité | européenne, ni à esquisser des comparaisons hasardeuses entre trajectoires historiques différentes<sup>17</sup> ». On retrouve ici la critique du « latinocentrisme » que développait A. Mbembe dans les années 1980, examinée dans le CHAPITRE 3.

---

<sup>15</sup> Achille MBEMBE, « Notes provisoires sur la postcolonie », *Politique africaine*, 1995, n° 60, p. 76-77 [souligné dans l'original].

<sup>16</sup> Achille MBEMBE, « La "chose" et ses doubles dans la caricature camerounaise », *Cahiers d'Études africaines*, 1996, vol. 36, n° 141/142, p. 143.

<sup>17</sup> A. MBEMBE, *De la postcolonie*, *op. cit.*, p. 64-65.

ENCADRE N° 4.1 : L'INTELLECTUEL·LE DE LUXE, SYMPTÔME D'UN NOUVEL ETAT DU CHAMP INTELLECTUEL

L. Pinto note l'émergence d'une nouvelle version de l'intellectuel·le, qui se distingue à la fois de sa version savant·e, dont la reconnaissance par les pairs et le rattachement universitaire fondent la légitimité, et de sa version médiatique, dont la visibilité médiatique et la reconnaissance économique fondent la légitimité ; l'intellectuel·le de luxe, dont ce dernier renvoie à la combinaison d'une dimension symbolique et d'une dimension économique. Cette forme manifeste « [c]ontre l'intellectuel médiatique, (...) un rejet des effets trop faciles, des polémiques journalistiques, de la vulgarité ; contre l'intellectuel savant, elle suggère une affinité avec le monde de l'art rendue visible par la prédilection pour la métaphore, l'allusion, l'ellipse, et par l'art | subtil de combiner l'assurance docte du maître qui sait et le tremblement intrépide de l'explorateur qui entrevoit ce qu'il reste encore à savoir<sup>18</sup> ». À ce style – qualifié de *chic* –, s'ajoute une *griffe*<sup>19</sup>, qui désigne la marque par laquelle identifier l'intellectuel·le de luxe dans l'espace intellectuel. « La griffe remplit une double fonction. Non seulement elle procure de la légitimité à ceux qui en sont détenteurs, mais elle réalise, en outre, une sorte d'économie de pensée pour une vaste audience qui peut trouver, au-delà du bruit et du brouillage inhérents à une communication élargie, de quoi se raccrocher simultanément à deux séries de repères : *des mots ésotériques, indispensables gages d'authenticité intellectuelle, et des signes exotériques indiquant une conformité irréprochable aux valeurs politico-intellectuelles tenues pour essentielles (créativité, spontanéité, exploration, | humeur anti-institutionnelle, refus des dogmes et des classements...)*<sup>20</sup>. ».

Le rapport des intellectuel·les de luxe à l'État est ambivalent : l'État, par l'intermédiaire de l'Université, assure une mesure relativement stable de la dimension savante ; mais pas de la dimension créatrice, que d'autres instances doivent valider, parmi lesquelles L. Pinto mentionne les suivantes : « les conférences (BNF, Beaubourg, Université de tous les savoirs, UNESCO), (...) les émissions culturelles (France Culture), (...) les Journées de débats organisées par *Le Monde*, par *Libération* ou par *Télérama*<sup>21</sup> », ou bien encore le Collège International de Philosophie. Ce sont de manière générale « des lieux doubles ou hybrides (presse de qualité, institutions...) où s'opère au meilleur taux la conversion dans un sens ou dans l'autre de la valeur intellectuelle et de la valeur commerciale (mesurable *grosso modo* par les perspectives à court ou moyen terme de fortes ventes)<sup>22</sup> ». Cette conversion fonde la *visibilité*, forme de capital dont dépend le poids de l'intellectuel·le de luxe dans l'espace intellectuel.

Le nouvel état de l'espace intellectuel, dont l'intellectuel·le de luxe se révèle le symptôme, réside dans l'accumulation désormais possible entre profit symbolique et profit économique, alors qu'auparavant ils étaient liés dans une relation inverse et exclusive. Cette transformation du champ intellectuel ne découle pas uniquement du pouvoir grandissant des médias – dont les capacités ne doivent pas être surestimées – mais de la combinaison de cet accroissement à une double crise, politique et universitaire : effacement du discours marxiste et déclassement des universitaires.

L'intellectuel·le de luxe est ainsi caractérisé·e par une forme de *chic* – autrement dit un style de pensée et d'écriture –, une *griffe* – une marque qui le·a rend identifiable dans l'espace intellectuel et une forte *visibilité* – sur laquelle se fonde sa légitimité.

Le fondement de la critique n'est plus le faux universalisme du discours religieux considéré à partir du continent africain, mais désormais le faux universalisme du discours

<sup>18</sup> L. PINTO, « Pour une sociologie des intellectuels de luxe », art. cit., p. 98-99 [souligné par l'auteur].

<sup>19</sup> « [L]'imposition de la "griffe" représente un cas exemplaire d'*alchimie sociale*, opération de *transsubstantiation* qui, sans rien changer de la nature physique du produit, en modifie radicalement la qualité sociale. » (Pierre BOURDIEU et Yvette DELSAULT, « Le couturier et sa griffe : Contribution à une théorie de la magie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1975, vol. 1, n° 1, p. 23 [souligné dans l'original]).

politique et scientifique ayant pour objet le continent africain. C'est en partie sur cette critique de l'universalisme que peut se fonder le détachement d'A. Mbembe de sa spécialisation historique dans l'espace académique français, ainsi que sa progressive transformation en « intellectuel de luxe », notion que nous empruntons à L. Pinto et que nous avons développé dans l'ENCADRE N° 4.1 ci-dessus.

L'écriture dont fait usage A. Mbembe pour y parvenir est une présentation fragmentaire « de ce qui ressemblerait à l'Afrique »<sup>23</sup>, une langue à même de saisir ce que constitue l'expérience des temps présents, à savoir une « existence contingente, dispersée et dépourvue de puissance<sup>24</sup> », parce que prise au piège de l'arbitraire du souverain, dont la violence et la mort composent les formes d'expression ultimes. Si la métaphore et la stylisation de l'écriture occupaient déjà une place dans certains des textes des années 1990<sup>25</sup>, *De la postcolonie* constitue une rupture. Les concepts fleurissent et l'écriture cherche à restituer l'expérience dont elle se fait le véhicule par un usage grandissant de la métaphore et des références littéraires, notamment à l'œuvre de l'écrivain congolais Sony Labou Tansi. La distance considérée comme condition *sine qua non* de l'écriture scientifique est ici abolie autant que possible, pour plonger le·a lecteur·rice dans un espace-temps alternatif. Nous reviendrons par la suite sur la nature de cette écriture et le potentiel d'attrait ou de répulsion qu'elle contient ; mais notons dès à présent qu'elle constitue un des éléments du chic dont se parera progressivement A. Mbembe dans les années suivantes, au fur et à mesure qu'il se positionnera comme intellectuel de luxe dans l'espace intellectuel français.

Au cours des différents chapitres de l'ouvrage, A. Mbembe analyse le commandement, en tant que « relation d'assujettissement », et montre comment le commandement postcolonial existe dans la continuité des formes qu'il revêtait durant la période coloniale, c'est-à-dire qu'il est caractérisé par les régimes d'exception, de faveurs et d'immunités desquels il participe, la confusion entre « gouverner », « commander » et « civiliser », et, enfin, sa circularité. Le gouvernement en postcolonie opère sous la forme du « gouvernement privé indirect », une déclinaison dans laquelle la souveraineté fait l'objet d'une privatisation grandissante, dans un contexte de dérégulation

---

<sup>20</sup> L. PINTO, « Pour une sociologie des intellectuels de luxe », art. cit., p. 100 [souligné par l'auteur].

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>23</sup> A. MBEMBE, *De la postcolonie*, op. cit., p. 65.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 68.

<sup>25</sup> A. MBEMBE, « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », art. cit. ; A. MBEMBE, « Notes provisoires sur la postcolonie », art. cit.

globale – sous l’égide des organismes financiers mondiaux – et d’incapacité des États postcoloniaux à s’acquitter de leurs dettes par la levée d’impôts.

Le commandement dans la postcolonie est assumé par le « potentat postcolonial », dont la banalité du pouvoir s’exprime dans une esthétique de la vulgarité qu’examine A. Mbembe. Le potentat est « cette forme d’exercice de la domination qui mêle fantaisie brutale, rire convulsif et bruyant, échange incessant de peine et de plaisir entre agents et victimes, bref, jouissance orgiaque du pouvoir<sup>26</sup> ». Comment le potentat postcolonial parvient-il à imposer son imaginaire et à conférer une dimension sociale et historique à ce monde de significations ? La fétichisation du potentat postcolonial rend cela possible, ce par quoi A. Mbembe entend que « [l]es signes, les langages et les récits qu’il produit ne sont pas seulement destinés à devenir des objets de représentation. Ils prétendent être investis d’un surplus de sens qu’il n’est pas permis de discuter, et dont on est interdit de se démarquer<sup>27</sup> ». La relation entre instance de commandement et commandé·es opère dès lors sur le mode du « simulacre ».

L’existence en postcolonie est aussi marquée par l’exercice d’une « *libido* divine », c’est-à-dire « une forme de radiation d’une énergie biopsychique dont l’ancrage central est à rechercher du côté de la sexualité<sup>28</sup> ». Suivant A. Mbembe, derrière cette *libido* divine se cachent le « pouvoir du fantasme » et le « fantasme du pouvoir », par lequel jeu de mots il désigne le fait que tout acte religieux implique également un acte érotico-sexuel. Cette *libido* divine s’exprimerait dans trois figures : « [L]a croyance en l’idée d’un *dieu Un*, sa mort et sa résurrection, et le phénomène de la conversion<sup>29</sup> ». Ce serait le monothéisme qui recourrait le plus à ces trois figures, et qu’A. Mbembe définit à partir de sa *priméité*, l’idée selon laquelle dieu ne renvoie qu’à lui-même ; de la *totalisation*, qui désigne la concentration de tout pouvoir en un lieu unique ; du *monopole*, c’est-à-dire qu’un seul culte prévaut ; de *l’omnipotence*, à savoir la capacité d’une subjectivité à dépasser toute limite objective et de *l’ultime*, l’idée suivant laquelle le dieu constitue le principe dernier et donc la *vérité*. Parmi les monothéismes, c’est le christianisme qui introduit une rupture par son ambition universaliste et la généalogie que rend possible la mort et la résurrection du dieu. Ainsi, tout pouvoir se fonderait sur un

---

<sup>26</sup> A. MBEMBE, « La “chose” et ses doubles dans la caricature camerounaise », art. cit., p. 150.

<sup>27</sup> A. MBEMBE, « Notes provisoires sur la postcolonie », art. cit., p. 78.

<sup>28</sup> A. MBEMBE, *De la postcolonie*, op. cit., p. 235.

<sup>29</sup> *Ibid.* [souligné dans l’original].

fantasme originaire, dans lequel se croisent mort et sexualité, et qui attesterait de la parenté entre potentat postcolonial et *libido* divine.

Enfin, A. Mbembe examine plus spécifiquement la nature de la violence et de la mort en colonie et en postcolonie, en indiquant comment celles-ci relèvent d'un « hors-monde ». A. Mbembe définit l'indigène comme « *cette chose qui est, mais qui n'est qu'en tant qu'elle n'est rien*<sup>30</sup> ». La violence coloniale et postcoloniale désigne en effet un processus paradoxal qui exécute simultanément une néantisation et une ontologisation, c'est-à-dire qu'elle fait dans un même geste naître quelque chose – sur le mode du « rien » – et disparaître autre chose. La vie indigène en colonie et en postcolonie est donc caractérisée à la fois comme « vie brute<sup>31</sup> », mais aussi comme « demi-mort » et « demi-vie<sup>32</sup> ».

*De la postcolonie* propose ainsi une mise en situation par l'écriture, une restitution de l'expérience en Afrique postcoloniale. Il est à noter que c'est bien l'Afrique qui constitue l'objet de l'ouvrage, et non un ensemble spécifique de sociétés africaines, mais aussi que le texte opère à un niveau de généralisation, qui a pu lui être reproché<sup>33</sup>. L'existence postcoloniale remet essentiellement en cause les catégories traditionnelles de la science politique, de la philosophie, de l'économie, etc., occidentales, puisqu'elles n'en permettraient pas l'analyse, sans renvoyer l'expérience postcoloniale dans l'irrationnel, dans un ailleurs qui perpétuerait le geste colonisateur et raciste. La tâche est dès lors de dépasser la fausse universalité des catégories occidentales de pensée en plongeant au cœur

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 292 [souligné dans l'original].

<sup>31</sup> A. Mbembe ne fait pas ici référence à Giorgio Agamben et le concept de « vie nue », bien que les deux concepts possèdent des airs de famille et que l'ouvrage de G. Agamben dans lequel est présenté ce nouvel usage de la « vie nue » a paru dès 1995 en italien (Giorgio AGAMBEN, *Homo Sacer I. Il potere sovrano e la nuda vita*, Turin, Einaudi, 1995), 1997 en français (Giorgio AGAMBEN, *Homo Sacer I. Le pouvoir souverain et la vie nue*, traduit par Marilène RAIOLA, Paris, Seuil, 1997 [1995]) et 1998 en anglais (Giorgio AGAMBEN, *Homo Sacer I. Sovereign Power And Bare Life*, traduit par Daniel HELLER-ROAZEN, Stanford, Stanford University Press, 1998 [1995]). Ce rapport à G. Agamben est d'ailleurs invoqué par Alexie Tcheuyap, Professeur au département de français de l'Université de Toronto, puisqu'il explique que « [q]uand on lit Mbembe, quand je lis Mbembe – je n'ai pas le temps de faire ce travail-là – je vois de manière intime les travaux de deux personnes : Fabien Eboussi Boulaga [silence] et Giorgio Agamben, qu'il ne cite pas beaucoup. C'est quand même spectaculaire ! Il y a un rapport intertextuel presque intime » (Entretien de l'auteur avec Alexie TCHEUYAP, fait par Skype le 27 mai 2021).

<sup>32</sup> A. Mbembe se rapporte abondamment à l'œuvre de l'écrivain S. Labou Tansi – au point que *De la postcolonie* pourrait être considéré comme placé sous son signe, notamment du point de vue de l'écriture –, mais cette dernière partie fonctionne comme une discussion critique avec les œuvres de S. Labou Tansi, en particulier son roman *La Vie et demie* (Sony LABOU TANSI, *La Vie et demie*, Paris, Seuil, 1979).

<sup>33</sup> A. Tcheuyap souligne ainsi que si le texte contient des idées très puissantes, il est malaisé de savoir quelle Afrique est l'objet du propos d'A. Mbembe. En effet, il parle de tyrannie ou de potentat, qui renvoient à des situations bien précises – qu'A. Mbembe ne mentionne pas – et qu'il semble étendre à l'Afrique entière, ou présenter comme lui étant consubstantielles. L'Afrique semble alors fonctionner comme métaphore (Entretien de l'auteur avec A. TCHEUYAP, fait par Skype le 27 mai 2021).



des interactions et univers symboliques sur lesquels se fonde le pouvoir en postcolonie. A. Mbembe insiste, en sus, à travers la notion de « simulacre » sur le fait que les sujets ne s'engagent jamais entièrement dans leur relation avec le « commandement ».

*De la postcolonie* ne propose donc pas des thèmes absolument neufs, mais plutôt des reformulations de sujets qui logent au cœur de sa réflexion depuis les années 1980 : la question du faux universalisme et celle de l'indiscipline. Un lecteur attentif et exhaustif de l'œuvre d'A. Mbembe comme J. Copans a par ailleurs identifié cette continuité des textes rassemblés dans *De la postcolonie* avec ses recherches des années 1980 et 1990<sup>34</sup>. Le style employé par A. Mbembe confère toutefois un vernis de nouveauté et de radicalité aux thèmes qu'il développe dans cet ouvrage, un vernis d'autant plus efficace pour les lecteur·rices qui découvriront A. Mbembe avec ce livre sans connaître les précédents<sup>35</sup>.

C'est par exemple le cas d'A. Doquet, anthropologue africaniste spécialiste du Mali, qui découvre A. Mbembe avec *De la postcolonie, peu de temps après sa publication* et selon elle dans le cadre d'un séminaire de littérature africaine à l'EHESS animé par Maria-Benedita Basto et Jean-Pierre Dozon<sup>36</sup>. Elle décrit ainsi sa lecture :

J'ai le souvenir de ma lecture, en me disant : « Mais ce livre est une bombe » [cherche ses mots]. Je ne savais pas du tout comment Mbembe écrivait. J'ai commencé par le plus, peut-être par le meilleur d'ailleurs, je n'en sais rien, je n'ai pas tout lu. Je pense que j'ai commencé par le plus fort, le plus percutant. J'étais assez secouée par ce livre, assez impressionnée par son écriture et par ce qu'il décrit<sup>37</sup>.

A. Doquet se souvient également avoir assisté à une conférence d'A. Mbembe à l'EHESS – sans se remémorer l'année précise, elle hésite entre 2002 et 2005<sup>38</sup> – et éprouve un même sentiment de fascination à l'oral.

---

<sup>34</sup> Entretien de l'auteur avec Jean COPANS, fait par téléphone le 23 avril 2021.

<sup>35</sup> C'est notamment le cas du philosophe Norman Ajari qui, s'il a lu tous les ouvrages parus après *De la postcolonie*, n'a lu aucun des ouvrages antérieurs, car difficiles d'accès selon lui (Entretien de l'auteur avec Norman AJARI, fait par Skype le 26 mai 2021).

<sup>36</sup> Le séminaire « Regards croisés sur les littératures de l'Afrique subsaharienne. Anthropologie, littérature, histoire et politique » a été organisé entre 2004 et 2007 au CEAF et à l'EHESS (<https://crimic-sorbonne.fr/wp-content/uploads/2011/11/CV-2017-pour-page-CRIMIC-3.pdf> [consulté le 15 septembre 2022]). Nous avons en outre trouvé la trace d'une intervention d'A. Mbembe dans un séminaire dirigé à l'EHESS par J.-P. Dozon, Didier Fassin et Kadya Tall intitulé « Médiations théoriques et pratiques de l'anthropologie », durant le cycle 2004/2005 (Jean-Pierre DOZON, Didier FASSIN et Kadya TALL, « Médiations théoriques et pratiques de l'anthropologie » dans *Annuaire de l'EHESS 2004-2005*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), 2006, paragr. 3).

<sup>37</sup> Entretien de l'auteur avec Anne DOQUET, fait par Skype le 17 février 2021.

<sup>38</sup> Il s'agit très sûrement d'une journée d'étude organisée par M.B. Basto au CEAF et l'EHESS les 28 et 29 mars 2002, intitulée « Enjeux littéraires et construction d'espaces démocratiques en Afrique. Littérature-Politique-Identités ». A. Mbembe a participé à cette journée d'étude dans le cadre d'une table ronde avec

J'avais donc été assez fascinée par son écriture et j'ai été assez fascinée par sa narration, par sa voix, par sa manière de raconter. Alors qu'il n'avait pas du tout la violence de son écriture, qui était au contraire une voix très douce. Mais mon souvenir [cherche ses mots] c'est que je suis ressortie positive de cette conférence, mais que des gens qui le connaissaient – notamment les gens du séminaire de littératures africaines dont je vous ai parlé, mais pas que, des gens de mon labo, des gens du « Centre d'Études Africaines », qui le connaissaient bien, c'est un labo par lequel il est passé durant ses études – étaient agacés, par son afrocentrisme pour faire très vite<sup>39</sup>.

L'écriture, qui mêle un certain nombre de registres, brouille les pistes. C'est le souvenir qu'en garde Abdoulaye Imorou, Maître de conférences spécialiste de littérature africaine francophone. Dans la remembrance qu'il propose, on note la manière dont l'identification disciplinaire d'un texte évolue – le passage de *De la postcolonie* comme ouvrage de science politique aux études postcoloniales – mais également l'identification par A. Imorou de certains éléments de la *griffe* et du *chic* d'A. Mbembe : usage intense de la métaphore, usage de la littérature<sup>40</sup>, forte dimension sexuelle et violence.

Ce qui m'avait aussi intéressé, c'était l'écriture d'Achille Mbembe elle-même ; parce que pour quelqu'un qui écrit des essais, il a aussi une écriture très littéraire, au sens qu'il emploie beaucoup de métaphores. Lorsque je parlais de l'usage des rapports sexuels pour montrer sa puissance politique, le secret [difficilement audible] de ces thématiques-là c'est d'écrire d'une manière très littéraire, donc ça aussi c'était intéressant, parce que ça montrait [ne finit pas sa phrase]. Et l'usage qu'il faisait des textes littéraires – voilà, les souvenirs reviennent petit à petit – puisqu'une fois de plus c'est un texte, bon aujourd'hui, c'est un texte postcolonial, et on sait aujourd'hui le lien entre les études postcoloniales et les études littéraires ; mais à l'époque, pour moi – qui maîtrisait beaucoup moins les questions postcoloniales – pour moi c'était un texte de science politique. Quand je le lisais, je le lisais comme un texte de science politique, et cette manière d'utiliser la littérature, Sony Labou Tansi – si je ne me trompe pas – entre autres, c'était impressionnant. Ça m'avait marqué. [silence] Et je pense que – comme je disais, je le lis beaucoup moins aujourd'hui – je pense que c'était une de ses marques de fabrique. Alors je ne sais pas si son écriture a changé actuellement, mais voilà<sup>41</sup>.

Le cas de Yolaine Parisot, Professeure des universités en littérature, illustre la situation générale de cet ensemble de chercheur·es. Elle découvre *De la postcolonie* parce

---

Abiola Irele, E. Terray, Michel Cahen, Jacques Rancière et Bernard Mouralis. L'après-midi, il a présenté une intervention sur « Écritures et politiques du désir » ([http://www.mamacoca.org/feb2002/evento\\_journee\\_etudes\\_espace\\_afrique.htm](http://www.mamacoca.org/feb2002/evento_journee_etudes_espace_afrique.htm) [consulté le 15 septembre 2022]).

<sup>39</sup> Entretien de l'auteur avec A. DOQUET, fait par Skype le 17 février 2021.

<sup>40</sup> Voir Y.M. NDONG NDONG, *Les écritures africaines de soi, op. cit.*

<sup>41</sup> Entretien de l'auteur avec Abdoulaye IMOROU, fait par Skype le 17 mai 2021.

qu'il en était de plus en plus question dans le monde de la recherche. C'est particulièrement vrai en études littéraires – sa discipline de rattachement – parmi les chercheur·ses travaillant sur les littératures dites postcoloniales. Ce sont en effet des chercheur·es né·es vers la fin des années 1970, qui complètent ou viennent d'achever leurs cursus de troisième degré au moment où paraît *De la postcolonie*. Ce sont par ailleurs des chercheur·es spécialistes de littérature ou bien sensibles à la dimension littéraire de la recherche. Si ils·elles estiment avoir été fortement impressionné·es par cette lecture, ce n'est toutefois pas pour autant qu'ils·elles adoptent un usage approfondi des travaux d'A. Mbembe. Il ne devient pas une référence centrale dans leurs analyses et l'usage de ses travaux demeure *faible*.

*De la postcolonie* est le premier livre d'A. Mbembe à être traduit en anglais, à peine un an après la publication originale en français<sup>42</sup>, dans une collection dirigée par la sociologue états-unienne Victoria E. Bonnell et l'historienne états-unienne Lynn Hunt, qui avait conseillé à A. Mbembe de mettre en livre différents textes<sup>43</sup>. Il est fort probable que L. Hunt et A. Mbembe se soient côtoyé·es à l'Université de Pennsylvanie, dans laquelle *School of Arts and Science* L. Hunt avait été recrutée en 1987 au poste de « *Professor of History*<sup>44</sup> » – elle y restera jusqu'en 1998 – et A. Mbembe en 1992 comme « *Associate Professor of History*<sup>45</sup> ». C'est le séjour d'A. Mbembe aux États-Unis d'Amérique, les relations qu'il y noue et la reconnaissance dans l'espace académique états-unien qu'il obtient – en évoluant notamment à un pôle innovant de celui-ci, au sein de la revue *Public Culture* – qui rendent cette traduction possible.

Fondée en 1988 par deux anthropologues, A. Appadurai et C. Breckenridge, qui impulsent dès le premier numéro une orientation spécifique à la revue, comme l'a identifié S. Dufoix :

Appadurai et Breckenridge articulent de manière assez inédite plusieurs termes, expressions et idées qui sont devenus au cours des années 1990 des lieux communs de la recherche en anthropologie et en sociologie : flux culturels mondiaux, cosmopolitisme, interprétation de la modernité comme un processus

---

<sup>42</sup> Achille MBEMBE, *On the Postcolony*, traduit par A. M. BERRETT et al., Berkeley, University of California Press, 2001 [2000].

<sup>43</sup> A. MBEMBE, *De la postcolonie, op. cit.*, p. 76. Le chapitre 3 « Esthétique de la vulgarité » est une version remaniée d'un texte d'abord écrit en français et initialement paru en 1992 en anglais (A. MBEMBE, « Provisional notes on the postcolony », art. cit.) puis en français en 1995 (A. MBEMBE, « Notes provisoires sur la postcolonie », art. cit.).

<sup>44</sup> UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA, « Appointments and Promotions in the Standing Faculty, 1986-87 », *Almanac*, 14 juillet 1987, vol. 34, n° 1, p. 6.

<sup>45</sup> UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA, « Appointments and Promotions in the Standing Faculty, 1991-1992 », *Almanac*, 13 octobre 1992, vol. 39, n° 7, p. 4.

multidirectionnel, ouvert [et étant a]ttentifs à trouver une troisième voie entre une interprétation angélique de la nouveauté et une conception selon laquelle « tous les maux du monde » pourraient être décrits par des termes du passé, Appadurai et Breckenridge en appellent au développement d'une vision plus complexe des relations entre les élites et les masses<sup>46</sup>.

C'est dans cette revue qu'A. Mbembe publie principalement ses écrits de langue anglaise durant les années 1990. En effet de 1992 à 2021 il publie douze articles<sup>47</sup> en tant qu'auteur, un entretien<sup>48</sup>, trois articles collectifs<sup>49</sup> et il co-dirige un dossier<sup>50</sup>. La relation d'A. Mbembe avec *Public Culture* s'avère pour le moins intense, d'autant plus que certaines de ses parutions donnent lieu à de nombreuses réactions passionnées, regroupées en dossiers consacrés à ses textes. Ainsi de son article de 1992<sup>51</sup> qui a été commenté dès le numéro suivant par l'historien nigérian Tejumola Olaniyan<sup>52</sup>, par l'historien états-unien David William Cohen<sup>53</sup>, par le philosophe congolais Valentin Yves Mudimbe<sup>54</sup>, par l'anthropologue australien Michael Taussig<sup>55</sup>, par la

---

<sup>46</sup> S. DUFOIX, *La dispersion*, op. cit., p. 404.

<sup>47</sup> A. MBEMBE, « The Banality of Power and the Aesthetics of Vulgarly in the Postcolony », art. cit. ; A. MBEMBE, « Prosaics of Servitude and Authoritarian Civilities », art. cit. ; Achille MBEMBE, « God's Phallus », *Public Culture*, traduit par Steve RENDALL, 1999, vol. 11, n° 3, p. 475-498 ; Achille MBEMBE, « At the Edge of the World: Boundaries, Territoriality, and Sovereignty in Africa », *Public Culture*, traduit par Steven RENDALL, 2000, vol. 12, n° 1, p. 259-284 ; Achille MBEMBE, « African Modes of Self-Writing », *Public Culture*, traduit par Steven RENDALL, 2002, vol. 14, n° 1, p. 239-273 ; Achille MBEMBE, « On the Power of the False », *Public Culture*, traduit par Judith INGG, 2002, vol. 14, n° 3, p. 629-641 ; A. MBEMBE, « Necropolitics », art. cit. ; Achille MBEMBE, « Aesthetics of Superfluity », *Public Culture*, 2004, vol. 16, n° 3, p. 373-405 ; Achille MBEMBE, « Passages to Freedom: The Politics of Racial Reconciliation in South Africa », *Public Culture*, 2008, vol. 20, n° 1, p. 5-18 ; Achille MBEMBE, « In Memoriam: Carol A. Breckenridge September 6, 1942–October 4, 2009 », *Public Culture*, 2010, vol. 22, n° 2, p. v-x ; Achille MBEMBE, « Provincializing France? », *Public Culture*, traduit par Janet ROITMAN, 2011, vol. 23, n° 1, p. 85-119 ; Achille MBEMBE, « Futures of Life and Futures of Reason », *Public Culture*, 2021, vol. 33, n° 1, p. 11-33.

<sup>48</sup> Achille MBEMBE, Nsizwa DLAMINI et Grace KHUNOU, « Soweto Now », *Public Culture*, 2004, vol. 16, n° 3, p. 499-506.

<sup>49</sup> A. MBEMBE et J. ROITMAN, « Figures of the Subject in Times of Crisis », art. cit. ; Achille MBEMBE et Sarah NUTTALL, « Writing the World from an African Metropolis », *Public Culture*, 2004, vol. 16, n° 3, p. 347-372 ; Sarah NUTTALL et Achille MBEMBE, « A Blase Attitude: A Response to Michael Watts », *Public Culture*, 2005, vol. 17, n° 1, p. 193-202.

<sup>50</sup> A. MBEMBE et S. NUTTALL (éds.), « Johannesburg—The Elusive Metropolis », art. cit.

<sup>51</sup> A. MBEMBE, « The Banality of Power and the Aesthetics of Vulgarly in the Postcolony », art. cit. Cet article, dont la version française est A. MBEMBE, « Notes provisoires sur la postcolonie », art. cit., a également paru dans une autre revue la même année, sans modifications apparentes, si ce n'est la disparition de la mention de J. Roitman comme traductrice (A. MBEMBE, « Provisional notes on the postcolony », art. cit.). Cette dernière publication est d'ailleurs l'article le plus cité de la revue (Wale ADEBANWI et Rogers OROCK, « Rethinking Achille Mbembe's "Provisional notes on the postcolony" », *Africa*, 2022, vol. 92, n° 1, p. 43).

<sup>52</sup> Tejumola OLANIYAN, « Narrativizing Postcoloniality: Responsibilities », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 47-55.

<sup>53</sup> David William COHEN, « The Banalities of Interpretation », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 57-59.

<sup>54</sup> Valentin Yves MUDIMBE, « Save the African Continent », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 61-62.

<sup>55</sup> Michael TAUSSIG, « The Magic of the State », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 63-66.

philosophe états-unienne J. Butler<sup>56</sup>, par l'anthropologue haïtien-états-unien Michel-Rolph Trouillot<sup>57</sup>, par l'anthropologue états-unien John Pemberton<sup>58</sup>, par l'anthropologue vénézuélien Fernando Coronil<sup>59</sup>, par l'historien états-unien Dain Borges<sup>60</sup> et par la romaniste états-unienne Michèle Richman<sup>61</sup>. Les commentaires s'avèrent tous généralement élogieux et insistent en particulier sur l'innovation et la créativité dont fait preuve A. Mbembe dans ses analyses. Ces discussions contribuent donc à signaler et renforcer l'identification d'A. Mbembe comme penseur créatif et original dans l'espace états-unien, et participent dès lors à la constitution de son *chic* et de sa *griffe*.

L'article de 2002<sup>62</sup> est quant à lui commenté par l'angliciste ghanéen Ato Quayson<sup>63</sup>, par le sociologue anglais Paul Gilroy<sup>64</sup>, par l'historien canadien B. Jewsiewicki<sup>65</sup>, par l'anthropologue écossaise Jane Guyer<sup>66</sup>, par la sociologue états-unienne Bennetta Jules-Rosette<sup>67</sup>, la politiste française Françoise Vergès<sup>68</sup>, par l'historien turco-états-unien Arif Dirlik<sup>69</sup>, par l'angliciste états-unienne Kimberly Wedeven Segall<sup>70</sup>, par le philosophe sénégalais Souleymane Bachir Diagne<sup>71</sup>, par la philosophe états-unienne Candace Vogler<sup>72</sup> et A. Mbembe lui-même<sup>73</sup>.

---

<sup>56</sup> Judith BUTLER, « Mbembe's Extravagant Power », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 67-74.

<sup>57</sup> Michel-Rolph TROUILLOT, « The Vulgarity of Power », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 75-81.

<sup>58</sup> John PEMBERTON, « Disempowerment. Not. », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 83-88.

<sup>59</sup> Fernando CORONIL, « Can Postcoloniality be Decolonized? Imperial Banality and Postcolonial Power », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 89-108.

<sup>60</sup> Dain BORGES, « Machiavellian, Rabelaisian, Bureaucratic? », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 109-112.

<sup>61</sup> Michèle RICHMAN, « On the Power of the Banal: (UN)Common Categories in Recent Social Thought », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 113-122.

<sup>62</sup> A. MBEMBE, « African Modes of Self-Writing », art. cit.

<sup>63</sup> Ato QUAYSON, « Obverse Denominations: Africa? », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 585-588.

<sup>64</sup> Paul GILROY, « Toward a Critique of Consumer Imperialism », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 589-591.

<sup>65</sup> Bogumil JEWSIEWICKI, « The Subject in Africa: In Foucault's Footsteps », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 593-598.

<sup>66</sup> Jane GUYER, « Contemplating Uncertainty », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 599-602.

<sup>67</sup> Bennetta JULES-ROSETTE, « Afro-Pessimism's Many Guises », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 603-605.

<sup>68</sup> Françoise VERGÈS, « The Power of Words », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 607-610.

<sup>69</sup> Arif DIRLIK, « Historical Colonialism in Contemporary Perspective », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 611-615.

<sup>70</sup> Kimberly WEDEVEN SEGALL, « Postcolonial Performatives of Victimization », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 617-619.

<sup>71</sup> Souleymane BACHIR DIAGNE, « Keeping Africanity Open », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 621-623.

<sup>72</sup> Candace VOGLER, « Social Imaginary, Ethics, and Methodological Individualism », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 625-627.

<sup>73</sup> A. MBEMBE, « On the Power of the False », art. cit.

L'article de 2011<sup>74</sup> a quant à lui été publié conjointement à un article de J.-F. Bayart<sup>75</sup> et un article d'Ann Laura Stoler<sup>76</sup> dont l'ensemble a suscité des commentaires de l'historien britannique Robert J. C. Young<sup>77</sup>, de la sociologue algérienne Marnia Lazreg<sup>78</sup>, de l'angliciste Ranjana Khanna<sup>79</sup>, de l'historienne française Sandrine Bertaux<sup>80</sup> et de l'angliciste française Émilienne Baneth-Nouialhetas<sup>81</sup>. L'anthropologue états-unienne J. Roitman a dirigé le dossier<sup>82</sup>. Cette dernière controverse constitue par ailleurs la poursuite d'une controverse initiée en France après la parution en 2009 d'un article de J.-F. Bayart<sup>83</sup> et en 2010 chez Karthala d'un pamphlet de J.-F. Bayart dirigé contre les études postcoloniales<sup>84</sup>, auxquels a en partie réagi A. Mbembe dans *Politique africaine*<sup>85</sup> — la cible principale de ce dernier demeurant sans doute l'ouvrage de Jean-Loup Amselle paru en 2008<sup>86</sup>. Cette réponse d'A. Mbembe fera elle-même l'objet de commentaires dans *Politique africaine* de la part de Vincent Foucher<sup>87</sup> et Frédéric Le Marcis<sup>88</sup>. Nous reviendrons plus tard sur cette dernière controverse.

Ces commentateur·rices qui évoluent dans l'espace intellectuel états-unien disposent pour la majorité d'un certain prestige, déjà à l'époque du commentaire (comme V. Y. Mudimbe, qui a publié en 1988 *The Invention of Africa* et obtenu le « *Herskovits Award* » de l'ASA en 1989 ; M. Taussig ou bien P. Gilroy) ou qui deviendraient parmi

---

<sup>74</sup> A. MBEMBE, « Provincializing France? », art. cit.

<sup>75</sup> Jean-François BAYART, « Postcolonial Studies: A Political Invention of Tradition? », *Public Culture*, traduit par Andrew BROWN et Janet ROITMAN, 2011, vol. 23, n° 1, p. 55-84.

<sup>76</sup> Ann Laura STOLER, « Colonial Aphasia: Race and Disabled Histories in France », *Public Culture*, 2011, vol. 23, n° 1, p. 121-156.

<sup>77</sup> Robert J. C. YOUNG, « Bayart's Broken Kettle », *Public Culture*, 2011, vol. 23, n° 1, p. 167-175.

<sup>78</sup> Marnia LAZREG, « Mirror, Mirror, Tell Me Who I Am: Colonial Empire and French Identity », *Public Culture*, 2011, vol. 23, n° 1, p. 177-189.

<sup>79</sup> Ranjana KHANNA, « Racial France, or the Melancholic Alterity of Postcolonial Studies », *Public Culture*, 2011, vol. 23, n° 1, p. 191-199.

<sup>80</sup> Sandrine BERTAUX, « The Return of the Native: Postcolonial Smoke Screen and the French Postcolonial Politics of Identity », *Public Culture*, 2011, vol. 23, n° 1, p. 201-215.

<sup>81</sup> Émilienne BANETH-NOUAILHETAS, « Postcolonizing France », *Public Culture*, 2011, vol. 23, n° 1, p. 217-231.

<sup>82</sup> Janet ROITMAN (éd.), « Racial France », *Public Culture*, 2011, vol. 23, n° 1, p. 1-254.

<sup>83</sup> Jean-François BAYART, « Les études postcoloniales, une invention politique de la tradition ? », *Sociétés politiques comparées. Revue européenne d'analyse des sociétés politiques*, 2009, n° 14, p. 1-46.

<sup>84</sup> Jean-François BAYART, *Les études postcoloniales : Un carnaval académique*, Paris, Karthala, 2010.

<sup>85</sup> Achille MBEMBE, « Faut-il provincialiser la France ? », *Politique africaine*, 2010, vol. 119, n° 3, p. 159-188. Ce texte sera en partie repris, ainsi que la dernière partie de sa version anglaise, dans *Sortir de la grande nuit* (A. MBEMBE, *Sortir de la grande nuit, op. cit.*, p. 121-171.).

<sup>86</sup> J.-L. AMSELLE, *L'Occident décroché, op. cit.*

<sup>87</sup> Vincent FOUCHER, « Achille Mbembe et l'hiver impérial français : Politiques de la différence et sciences du fragment », *Politique africaine*, 2010, vol. 120, n° 4, p. 209-221.

<sup>88</sup> Frédéric LE MARCIS, « Voir la France depuis l'Afrique du Sud », *Politique africaine*, 2010, vol. 120, n° 4, p. 201-208.

les intellectuel·les de langue anglaise les plus célèbres dans les années qui suivent (comme J. Butler ou M.-R. Trouillot). Au-delà du prestige, ces commentateur·rices sont également des innovateur·rices, personnellement impliqu·es dans des entreprises de rénovation de leur discipline (africanisme, histoire, philosophie, *cultural studies*, etc.). Ce n'est donc pas une simple reconnaissance par les pairs à laquelle accède A. Mbembe, mais également une entrée dans cette population d'innovateur·rices.

En enseignant jusqu'en 1996 dans des institutions prestigieuses, sans pourtant être titularisé, et en intégrant un groupe et un espace de publication hautement innovant et en pleine ascension, A. Mbembe amasse une reconnaissance importante et le type de prestige national le plus aisément convertible en prestige international dans l'espace académique : le prestige états-unien<sup>89</sup>. La stratégie apparaît identique à celle mobilisée une décennie plus tôt en France : fréquenter et investir le pôle innovant du champ disciplinaire dans lequel il est investi, un investissement qui prend la forme d'un « échange ». Cette stratégie répétée aux États-Unis d'Amérique semble doublement payante, dans l'espace états-unien et l'espace français, comme le soulignent longuement G. Blouin Genest et D. Grondin :

C'est cependant avec la publication de « The Banality of Power and the Aesthetics of Vulgarity in the Postcolony » dans la revue *Public Culture* en 1992, période coïncidant avec son retour à Paris et sa participation à de nombreuses publications francophones et anglophones avec son mentor Jean-François Bayart, que Mbembe obtient son premier accueil d'importance dans le monde anglo-américain. À la suite de la publication de cet article influent, il fera l'objet d'un numéro spécial dédié aux réponses provoquées par la publication dans cette même revue de son article initial. Il est cependant important de noter que malgré

---

<sup>89</sup> Cela découle non seulement de la position centrale des États-Unis d'Amérique dans l'économie globale de production des connaissances, mais aussi du rapport à l'internationalisation, sur lequel se fonde également cette centralité. Hantian Wu et Qiang Zha distinguent quatre types d'internationalisation du point de vue de l'éducation supérieure : une internationalisation dirigée vers l'extérieur fondée sur l'expansion ; une internationalisation dirigée vers l'extérieur fondée sur la relocalisation ; une internationalisation dirigée vers l'intérieur fondée sur l'expansion ; une internationalisation dirigée vers l'intérieur fondée sur la relocalisation. La nuance entre « expansion » et « relocalisation » désigne les processus sur lesquels s'appuient les pays, cependant que la direction de l'internationalisation correspond à la position dans le processus d'échange des pays concernés : vers l'extérieur, le pays est émetteur ; vers l'intérieur, le pays est récepteur. Ainsi, dans un processus d'expansion, un pays opère vers l'extérieur quand il exporte un modèle et vers l'intérieur lorsqu'il adopte un modèle produit ailleurs. La relocalisation nomme le déplacement matériel d'individu·es, de ressources, etc. (Hantian WU et Qiang ZHA, « A New Typology for Analyzing the Direction of Movement in Higher Education Internationalization », *Journal of Studies in International Education*, 2018, vol. 22, n° 3, p. 259-277). Les États-Unis d'Amérique constituent le paragon du pays dont les actions sont dirigées vers l'extérieur, c'est-à-dire pour reprendre la formule de Márton Demeter, c'est un pays « où la science nationale coïncide avec la science internationale » (Márton DEMETER, *Academic Knowledge Production and the Global South: Questioning Inequality and Under-representation*, Cham, Springer International Publishing, 2020, p. 36). Ainsi, de cette manière l'accumulation de capital national s'avère utile à l'avancement de la carrière nationale et internationale, car le capital accumulé peut être converti à l'international.

cette forte réception en anglais à partir de 1992, Mbembe ne délaissa jamais le français comme langue de publication. En effet, malgré ce succès, la majorité de ses publications restent [*sic*] en français, et ce, jusqu'à la fin des années 1990. Même si Mbembe atteint réellement la reconnaissance avec la publication de *On the Postcolony* en 2001, version anglaise de *De la Postcolonie* publiée l'année précédente, cet ouvrage qui lui valut sa plus grande réception dans le monde anglo-américain, la publication de la version française y avait tout de même reçu un accueil important. En effet, la version française de cette œuvre, bien qu'effectivement beaucoup moins remarquée que la traduction anglaise, fut considérablement discutée dans le monde anglophone et favorisa également la reconnaissance de l'auteur au niveau international sans que celui-ci n'eut à se soumettre à la langue universelle de publication. Sa popularité dans le monde anglo-américain ne s'est donc pas révélée uniquement dépendante de la publication de *On the Postcolony*, bien que celle-ci ait stimulé de fortes discussions et ait grandement favorisé sa reconnaissance, | suggérant une relation non linéaire entre l'utilisation de la langue universelle de publication et la possibilité d'accéder au stade d'énonciateur légitime<sup>90</sup>.

La reconnaissance obtenue dans les années 1990, ainsi que les relations établies, rend le public anglophone sensible à ses futures parutions, y compris françaises<sup>91</sup>. Cette reconnaissance se transmettra à la version anglaise publiée peu de temps après, et enfin à l'espace académique français. Cette combinaison d'une reconnaissance états-unienne et française qui caractérise la trajectoire d'A. Mbembe à l'orée des années 2000 est incarnée, parmi toutes les recensions françaises dont le livre fait l'objet<sup>92</sup>, dans la discussion critique consacrée à *De la postcolonie* et menée dans *Politique africaine* en 2003.

Le dossier, dirigé par l'anthropologue italienne Mariane C. Ferme, concerne les versions francophone et anglophone. M. Ferme avait rencontré A. Mbembe au début des années 1990, lorsqu'elle est intervenue à un colloque au « *Barnard College* » de l'Université Columbia à New York, auquel assistait A. Mbembe. Ce dernier lui pose des questions après sa communication.

Il était vraiment extraordinaire. Les questions qu'il m'avait posées à la fin de ce colloque [rires] étaient vraiment très très intéressantes, sur ma version très pauvre de la question du pouvoir [rires]. Il était vraiment très engagé et comme je fais souvent, quand je rencontre un intellectuel très intéressant, qui est sérieusement

---

<sup>90</sup> G. BLOUIN GENEST et D. GRONDIN, « "This is Africa"... », art. cit., p. 242-243.

<sup>91</sup> Patrick CHABAL, « De la postcolonie: essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine by Achille Mbembe », *International Affairs*, 2001, vol. 77, n° 4, p. 1021-1022.

<sup>92</sup> Olivier MONGIN, « Achille Mbembe. *DE LA POSTCOLONIE. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine* », *Esprit*, 2000, n° 269, p. 228 ; Catherine COQUERY-VIDROVITCH, « Mbembe, Achille. – *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris, Karthala, 2000, 293 p., index (« Les Afriques »). », *Cahiers d'Etudes africaines*, 2002, n° 167 [En ligne] ; COLLECTIF, « Autour d'un livre : Mbembe (Achille), *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000, 236 pages. *On the Postcolony*, Berkeley, University of California, 2001, 274 pages », *Politique africaine*, 2003, vol. 91, n° 3, p. 171-194.



engagé avec mon travail, je suis allée chercher son travail après et voir ce qu'il avait écrit<sup>93</sup>.

M. Ferme décrit ici la manière dont se met concrètement en place un échange entre deux chercheur·es, qui peut alors prendre différentes formes (recensions, citations, etc.). C'est dans le cadre de cet échange qu'a lieu la discussion critique dans *Politique africaine*, dont M. Ferme avait rejoint le comité de rédaction à la fin des années 1990, sur invitation des membres du comité.

Quatre chercheur·es sont réuni·es pour discuter cet ouvrage : l'historien français Jacques Pouchepadass, M. Ferme, le politiste camerounais Yves-Alexandre Chouala et l'anthropologue argentin Juan Obarrio. Enfin, le dossier présente une réponse d'A. Mbembe à ces critiques. J. Pouchepadass reconnaît la dette du texte d'A. Mbembe à l'égard des études postcoloniales – critique de la violence – et la manière dont il s'inscrit dans celles-ci – remise en question de l'épistémologie coloniale et de l'eurocentrisme –, mais également les points sur lesquels il s'en écarte, notamment le refus de « l'esthétisme de la violence<sup>94</sup> ». Si les critiques que formule A. Mbembe paraissent d'autant plus convaincantes aux yeux de J. Pouchepadass en comparaison à celles des subalternistes indien·nes, il regrette toutefois le manque de perspectives proposées par A. Mbembe. Cela découle en partie de la représentation de l'Afrique déconnectée du terrain que mobilise A. Mbembe. Enfin, il identifie une raison selon laquelle la critique postcoloniale rencontre jusqu'alors peu de succès en France :

Dans un pays comme la France, dont le discours identitaire est d'abord un discours politique sur les principes, et où la pensée des Lumières, l'imaginaire et la rhétorique de la nation, le centralisme étatique de la République une et indivisible, l'idéalisme de l'intégration républicaine négateur des communautés et des particularismes constituent le socle de la culture citoyenne, une telle pensée ne rencontre pas un terreau très favorable<sup>95</sup>.

M. Ferme souligne la qualité de l'ouvrage en indiquant directement comment son application à ses recherches en Sierra Leone s'avère fructueuse. Y. A. Chouala relève quant à lui plusieurs limites du livre : l'historicisme dans lequel se nicherait la critique d'A. Mbembe, l'aveuglement aux améliorations éthiques à l'œuvre dans la nouvelle économie du pouvoir, l'afro-pessimisme dans lequel retomberait A. Mbembe en œuvrant

---

<sup>93</sup> Entretien de l'auteur avec Mariane C. FERME, fait par Zoom le 22 janvier 2021.

<sup>94</sup> COLLECTIF, « Autour d'un livre », art. cit., p. 172.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 176.

à disqualifier l'afrocentrisme et le nativisme. J. Obarrio souligne la pertinence à mettre en lumière la continuité entre colonie et postcolonie du point de vue de l'exercice du pouvoir et de son imaginaire.

Dans sa réponse, A. Mbembe reconnaît à nouveau sa dette à l'égard de F. Fanon et insiste sur les critiques qu'il formule de trois discours selon lui périmés pour saisir la réalité de l'expérience africaine : l'afro-pessimisme, l'africanisme et l'afrocentrisme. Il rappelle ensuite plusieurs des idées qu'il développe dans *De la postcolonie* sans nécessairement répliquer aux critiques exprimées.

Les quatre lecteur·rices sont familier·ères des *postcolonial studies* et des débats en cours aux États-Unis d'Amérique puisqu'ils·elles travaillent pour la plupart dans des institutions états-uniennes (M. Ferme à l'Université de Berkeley, Y. A. Chouala à la « *Harry Frank Guggenheim Foundation* » à New York et J. Obarrio a été étudiant de Mahmood Mamdani à Columbia). Ils sont donc capables d'identifier les débats dans lesquels s'insère le livre d'A. Mbembe mais également d'en apprécier l'écriture. L'inventivité conceptuelle est valorisée ainsi que le recours répété à la métaphore.

L'année 2000 marque donc un premier tournant dans la réception française d'A. Mbembe. Son public se divise dès lors en plusieurs sous-publics conjointement aux transformations que subit l'œuvre d'A. Mbembe durant son séjour aux États-Unis d'Amérique. Si ses premières productions s'adressaient avant tout à un public spécialiste de l'Afrique – et plus précisément du Cameroun –, composé majoritairement d'africanistes – historien·nes, politistes et anthropologues –, et qu'A. Mbembe gravitait autour des pôles innovants de l'africanisme, publiait dans ses principales maisons d'édition et revues, la parution de *De la postcolonie* coïncide avec un usage particulier des études postcoloniales, un usage en porte-à-faux.

Si l'ouvrage contient le terme « postcolonie » dans son titre, cela ne signifie pas pour autant qu'A. Mbembe se revendique de ce courant, ainsi que l'ont bien remarqué les commentateur·rices versé·es dans les *postcolonial studies*. A.-C. Collier l'a indiqué : si les *postcolonial studies* sont discutées en France dès les années 1990 et le début des années 2000, c'est seulement par une infime minorité<sup>96</sup>. Le public académique français connaît encore très mal les *postcolonial studies* à cette époque. Le terme « postcolonie » fonctionne ici davantage comme une *griffe*, sur lequel usage jouera A. Mbembe, mais par laquelle il restera longtemps identifiable et identifié, notamment au cours de

---

<sup>96</sup> A.-C. COLLIER, *Le moment français du postcolonial*, *op. cit.*

l'année 2005, ainsi que nous le verrons dans la suite de ce chapitre. Le flou qui entoure le terme lui permet également de brouiller les pistes et de naviguer plus facilement entre les champs disciplinaires, technique que l'on désignera dans la suite par le terme de *sfumato*, et que nous explicitons dans l'ENCADRE N° 4.2 ci-dessous.

ENCADRE N° 4.2 : LE *SFUMATO*, UNE TECHNIQUE D'ECRITURE POUR BROUILLER LES PISTES

Le *sfumato* désigne une technique picturale développée par Léonard de Vinci et qui consiste à nimer les contours des formes peintes d'un flou. « Il s'agit de faire saillir les formes sans recourir à la brutalité des contours ni à l'accentuation du relief... Il n'y a pas de lignes dans la nature, il ne doit donc pas y en avoir dans la peinture. Il faut simplement, en passant des nuances du clair à l'obscur, indiquer les infinités de teintes qui font la variété des choses à représenter. Non les isoler d'un gros trait, mais les laisser paraître, surgir de la nuit. C'est de l'obscurité que naît la lumière. Tout part du sombre pour advenir à la vue. | Très rapidement, la technique du *sfumato* s'apparente à un sentiment. S'attache à rendre une humeur, à restituer le climat d'un moment. Cette technique lui permet désormais de sertir ses sujets de plus près, de s'en approcher encore mieux afin d'en détailler le trouble<sup>97</sup>. ».

Le *sfumato* fonctionne donc comme un flou à la marge qui affecte toutefois l'impression générale de l'œuvre et des formes représentées. L'univers sensible ne se décompose plus selon des lignes et leurs différentes incurvations, mais selon les différentes nuances de couleur, qui dessinent alors les formes. La couleur ne vient plus remplir des formes préexistantes, elles composent les formes ; les couleurs sont des formes.

Si le *sfumato* désigne originellement une technique picturale, un équivalent littéral apparaît exister, à savoir le geste qui consiste à mélanger différents registres de langage et différents genres de textes, de manière à produire un texte non plus en s'appuyant sur un canevas prédéterminé, mais directement à partir des différentes nuances d'un langage et d'une écriture. Un même mouvement de rapprochement avec l'objet peint ou écrit opère par l'intermédiaire du *sfumato*.

À ce *sfumato* que l'on pourrait qualifier d'*externe*, A. Mbembe ajoute un *sfumato interne* en brouillant les repères disciplinaires ; difficile de ranger ce livre dans une discipline précise, puisqu'il relève d'un type d'ouvrage et d'écriture qui, s'il est reconnu dans l'espace académique états-unien, l'est beaucoup moins en France : la *theory*. L'essai d'avant-garde en constituerait l'équivalent français. Le texte ne repose pas sur un terrain de recherche, n'en expose pas les résultats, mais s'appuie sur de nombreuses lectures qui viennent nourrir l'ambition théorique de l'essai. Ce *sfumato* lui permettra de naviguer au-delà des frontières disciplinaires et d'atteindre un nouveau type de public académique, non plus africaniste en histoire ou en anthropologie, mais appartenant à d'autres disciplines telles que les études littéraires ou la philosophie. Le *sfumato* constitue concrètement un moyen d'opérer « l'adaptabilité » de l'œuvre à divers contextes et

<sup>97</sup> Sophie CHAUVEAU, *Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 2008, p. 177-178.

s'avère dans ce cas une condition de félicité de la réception, ainsi que l'avait identifiée M. Lamont.

*De la postcolonie* représente pour un certain public – le public africaniste<sup>98</sup> – le dernier ouvrage valable d'A. Mbembe, cependant qu'il apparaît pour ces nouveaux publics le premier livre par lequel s'initier à A. Mbembe<sup>99</sup>, voire le premier texte tout court d'A. Mbembe. À ce clivage disciplinaire s'ajoute un clivage générationnel, puisque dans le milieu africaniste, de nombreux jeunes chercheur·es – nées à la fin des années 1970 ou début des années 1980 –, n'ayant donc pas connu A. Mbembe dans sa première période découvrent et mobilisent *De la postcolonie*.

---

<sup>98</sup> Ainsi de J. Copans ou J.-F. Bayart.

<sup>99</sup> Ainsi de Catherine Mazauric, N. Ajari, Guillaume Lachenal ou de Delphine Abadie.

## *Des premières traductions discrètes*

L'année 2000 représente également un tournant dans la réception française de R. Connell, puisque paraît cette année-là la première traduction française d'un de ses textes<sup>100</sup> qui, examinant la question de la relation entre masculinités et mondialisation, est publiée dans une anthologie dirigée par D. Welzer-Lang<sup>101</sup>. Ce dernier est professeur d'anthropologie et travaille sur les rapports sociaux de sexe et la violence masculine. L'ouvrage affiche comme ambition de contribuer à l'élaboration d'une sociologie du masculin, qui soit chapeautée par une sociologie féministe et qui dépasse l'androcentrisme à l'œuvre dans la sociologie produite par des mâles à propos du masculin. L'ouvrage vise donc à combler «une impression générale : [selon laquelle] nous manquons encore d'outils sociologiques dans la déconstruction du masculin<sup>102</sup>». Dans cet effort de construction d'une sociologie du masculin, les auteur·rices n'hésitent pas à chercher des inspirations étrangères : «Non pour nous soumettre à une quelconque obligation due à la mondialisation anglophile de nos sociétés, mais là aussi pour nous aider à construire un champ de recherche qui intègre acquis, pensées et analyses venant d'ailleurs, nous avons tenu à publier ici quelques traductions de certains de nos collègues étrangers<sup>103</sup>. ».

C'est à ce titre que l'on trouve un chapitre de R. Connell qui a publié *Masculinities* en 1995<sup>104</sup>, soit le texte de référence sur la question et le plus facilement identifiable dans toute recherche bibliographique, notamment à cause de son titre. Le chapitre traduit de R. Connell est « une version révisée de l'allocution *Men in the World : Masculinities and Globalization*, donnée à l'occasion de la conférence *Masculinities in Southern Africa*, à l'université de Natal à Durban (Afrique du Sud), en juillet 1997<sup>105</sup> » ; mais nous n'avons

---

<sup>100</sup> R. CONNELL, « Masculinités et mondialisation », art. cit.

<sup>101</sup> D. Welzer-Lang a été depuis 2003 visé par plusieurs plaintes auprès d'associations pour harcèlement sexuel sur des étudiantes. Les plaintes sont restées sans suites, juridique ou institutionnelles. Les faits ont été rappelés en 2005 lors de la nomination de D. Welzer-Lang à un poste de professeur à Toulouse-Le Mirail et en 2017 à l'occasion de son éméritat. Si son nom apparaît dans ces pages, c'est uniquement en tant qu'il est impliqué dans la première traduction française d'un texte de R. Connell. Il est également mentionné, car discuté par Léo Thiers-Vidal dans un ouvrage que nous examinons. Pour une présentation plus complète de l'affaire, voir Marie PERRIN, *Des savoirs dissidents à l'université. Processus d'institutionnalisation des études féministes et de genre en France et en Angleterre (1970-2020)*, Doctorat en Sociologie sous la direction de Catherine ACHIN et Anne-Marie DEVREUX, Université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis, Saint-Denis, 2022, p. 192.

<sup>102</sup> Daniel WELZER-LANG, « Introduction. Les hommes en débats » dans Daniel WELZER-LANG (éd.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000, p. 15.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 23.

<sup>104</sup> R. CONNELL, *Masculinities*, op. cit.

<sup>105</sup> R. CONNELL, « Masculinités et mondialisation », art. cit., p. 195.

pas pu déterminer si D. Welzer-Lang avait assisté à cette conférence, ou une autre personne impliquée dans le projet.

Toujours est-il que ce chapitre constituera pendant près d'une décennie le seul texte de R. Connell disponible en langue française. C'est n'est pas pour autant que son monopole lui assure une grande circulation, dont les citations se révéleraient l'indice partiel : il ne constitue pas l'écrit le plus cité dans cette période, les deux ouvrages de référence *Gender and Power*<sup>106</sup> et *Masculinities*<sup>107</sup> demeurant davantage cités, quand bien même ce fût dans leur version anglaise. Par ailleurs, nous le verrons plus en détail dans le prochain chapitre, mais l'usage des travaux de D. Welzer-Lang et la traduction qu'il avait éditée s'avérait *de facto* inenvisageable pour tout·e chercheur·e féministe en raison des nombreuses plaintes déposées auprès d'associations pour harcèlement sexuel de la part de D. Welzer-Lang sur des étudiantes. Il y avait donc une impossibilité à mobiliser un « héritage honteux<sup>108</sup> ».

Une autre publication francophone paraît dans les années 2000, qui s'avérera encore plus confidentielle. Il s'agit de la traduction en français des actes d'une réunion d'un groupe d'experts de l'Unesco à Oslo du 24 au 28 septembre 1997 sur « Des rôles des hommes et des masculinités dans la perspective d'une culture de la paix », à laquelle R. Connell participait comme experte<sup>109</sup>. Le point de vue du genre avait été progressivement mobilisé dans plusieurs programmes de l'Unesco et de l'Organisation des nations unies au cours des années 1990, notamment par la mise en œuvre du « *gender mainstreaming* », qui désigne l'ambition de constituer l'égalité homme-femme et le féminisme comme éléments constitutifs des politiques publiques et d'intégrer la perspective de genre à n'importe quelle étape de leur élaboration<sup>110</sup>. Depuis 1994 et l'organisation du premier « Forum international sur une culture de la paix » à San

---

<sup>106</sup> R. CONNELL, *Gender and Power*, *op. cit.*

<sup>107</sup> R. CONNELL, *Masculinities*, *op. cit.*

<sup>108</sup> Entretien de l'auteur avec Arthur VUATTOUX, fait par Skype le 24 novembre 2020.

<sup>109</sup> Ingeborg BREINES, Raewyn CONNELL et Ingrid EIDE (éds.), *Rôles masculins, masculinités et violence. Perspectives d'une culture de paix*, Paris, Éditions UNESCO, 2004.

<sup>110</sup> M. PERRIN, *Des savoirs dissidents à l'université*, *op. cit.*, p. 166. À propos du *gender mainstreaming* on peut consulter Sandrine DAUPHIN et Réjane SENAC (éds.), « *Gender mainstreaming. De l'égalité des sexes à la diversité* », *Cahiers du Genre*, 2008, vol. 1, n° 44, p. 5-184.

Salvador<sup>111</sup>, l'Unesco mène un vaste projet de développement d'une culture de la paix, dont l'éducation représente le principal levier identifié.

La réunion sur « Des rôles des hommes et des masculinités dans la perspective d'une culture de la paix » fut organisée en réaction à la prise de conscience des problèmes relatifs aux hommes et à la masculinité. Bien que les masculinités existantes relèvent souvent d'une culture de violence, les hommes doivent s'investir plus activement dans la construction d'une culture de paix. Les attentes liées à la réunion étaient de développer des stratégies et de préconiser des mesures concrètes pour faire évoluer les sociétés vers une culture de paix. Si la question de la violence masculine était, et est toujours, une question « brûlante », l'intention de cette réunion n'était pas trop de s'étendre sur la violence. Il s'agissait plutôt de mettre en commun les talents et les énergies des experts dans ce domaine afin de formuler des suggestions et des mécanismes d'évolution des modèles profondément enracinés de la culture de guerre et de la violence. Les participants étaient invités à examiner les obstacles au développement d'une culture de paix et à développer des projets pour les surmonter<sup>112</sup>.

Le texte de R. Connell s'inscrit dans cette perspective et présente les principaux résultats des recherches sur les masculinités. Dès lors, il résonne également avec le chapitre publié en français quatre ans plus tôt, lorsqu'elle dresse le constat suivant :

[L]a forme hégémonique de masculinité dans le nouvel ordre mondial est représentée par la masculinité des cadres d'entreprise qui travaillent sur des marchés mondiaux, et des cadres politiques et dirigeants militaires qui collaborent avec eux en permanence. J'appelle ceci « une masculinité transnationale propre au monde des affaires »<sup>113</sup>.

L'étude du lien entre mondialisation et masculinités constitue un des principaux objets de recherche de R. Connell à la fin des années 1990 et début des années 2000. La parution demeurera très confidentielle, notamment en raison de la spécificité du réseau de distribution des éditions de l'Unesco, qui n'ont pas de véritable ambition commerciale, et de la forte spécialisation du sujet. Si deux publications de R. Connell en langue française apparaissent dans cette décennie, elles ne suscitent pas beaucoup de réactions, ou d'interactions.

---

<sup>111</sup> UNESCO, *L'UNESCO s'engage à promouvoir une culture de la paix*, Paris, Unesco, 2002, p. 2.

<sup>112</sup> Ingeborg BREINES, Raewyn CONNELL et Ingrid EIDE, « Introduction » dans Ingeborg BREINES, Raewyn CONNELL et Ingrid EIDE (éds.), *Rôles masculins, masculinités et violence. Perspectives d'une culture de paix*, Paris, Éditions UNESCO, 2004, p. 10.

<sup>113</sup> Raewyn CONNELL, « Les armes et l'homme : Comment la nouvelle recherche sur la masculinité permet de comprendre la violence et de promouvoir la paix dans le monde d'aujourd'hui » dans Ingeborg BREINES, Raewyn CONNELL et Ingrid EIDE (éds.), *Rôles masculins, masculinités et violence. Perspectives d'une culture de paix*, Paris, Éditions UNESCO, 2004, p. 26.

C'est également le cas d'un texte de W. Mignolo qui paraît en français en 2001 dans la revue *Multitudes*<sup>114</sup>. L'article est publié dans le n° 6 de la revue, dans une « Majeure » consacrée à la « raison métisse ». La revue, fondée en 1999 autour de Y. Moulrier-Boutang et certains proches de Toni Negri, représente une des manifestations du renouveau critique en cours en France à l'époque.

La seconde moitié des années 1990 [qui] a été marquée par d'importants mouvements sociaux : manifestations à l'automne 1995 contre la réforme des retraites, « Nous sommes la gauche » en 1997, mouvement des chômeurs et de tous les « sans » en 1998. Ce retour des luttes jusque-là peu nombreuses depuis « l'âge d'or » des années 1970 a été accompagné d'un renouveau de la pensée radicale qui passe alors par la création de collectifs comme ATTAC ou Acrimed ainsi que d'éditeurs « critiques » tels que Raison d'Agir, La Fabrique ou Agone<sup>115</sup>.

La revue possède une forte dimension militante, car dirigée par des universitaires et des penseur·ses proches des luttes politiques, auxquelles ils·elles ont participé depuis les années 1960. Ainsi de Y. Moulrier-Boutang, né en 1949, dont l'engagement politique débute à la fin des années 1960, et en particulier à l'occasion de « Mai 68 ».

Étudiant en hypokhâgne au lycée Louis-Le-Grand (...) [il] s'engage aux *Cahiers de Mai*, périodique qui veut faciliter l'émergence d'un « mouvement autonome du prolétariat » et où il se forme à la tradition conseilliste. Après les événements, il est admis en 1970 à l'ENS, où Althusser exerce encore une influence centrale. Très intéressé par le soulèvement social italien, celui qui se fait désormais appeler Yann Moulrier pour se détacher de son père Pierre Boutang, intellectuel maurassien, commence à nouer des liens avec des militants italiens et rencontre Antonio (dit Toni) Negri en 1973. C'est ainsi qu'il se familiarise avec l'opéraïsme, courant marxiste hétérodoxe apparu en Italie à la fin des années 1950 autour de la revue *Quaderni Rossi*<sup>116</sup>.

Y. Moulrier-Boutang mène très tôt cet engagement politique sous une forme éditoriale : il crée en 1971 le groupe « Matériaux pour l'intervention » et sa revue *La stratégie du refus* ; il dirige une collection aux éditions Christian Bourgois, intitulée « Cibles » — abandonnée en 1985 ; il fonde en 1974 le collectif « Camarades » ; après avoir obtenu l'agrégation de « Sciences économiques et sociales » en 1980, il inaugure la revue *Babylone* chez Christian Bourgois — terminée en 1985. La revue

---

<sup>114</sup> W.D. MIGNOLO, « Géopolitique de la connaissance, colonialité du pouvoir et différence coloniale », art. cit.

<sup>115</sup> A. AUBERT, « Multitudes », art. cit., p. 31.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 34.



*Multitudes* s'inscrit dans cet engagement politique et intellectuel qui prend la forme d'une production éditoriale.

La revue est organisée en différentes sections : la « Majeure » qui constitue le dossier principal, un dossier annexe intitulé « Mineure » — on peut trouver plusieurs « Mineures » par numéro et un dossier iconographique nommé « Icône ». L'article de W. Mignolo paraît donc dans la « Majeure » du n°6, consacré à la « raison métisse ». Ce dossier, parmi les premiers de la revue, s'inscrit dans le projet de départ de celle-ci.

Au départ *Multitudes* s'était promis de passer au crible le républicanisme français comme un obstacle majeur à la coupure épistémologique qu'exige un usage minoritaire de la raison. Mais rapidement ce débat est apparu trop franco-français tandis que la mondialisation mettait au premier plan une crise bien plus intéressante de l'universalisme. Certaines contributions de ce dossier partent de la question républicaine, d'autres remontent plus haut dans le temps. Elles se complètent car toutes partagent le projet de reconstruire les conditions d'un autre savoir commun et de l'être sujet de la multitude<sup>117</sup>.

L'article de W. Mignolo s'inscrit dans cette prise de recul temporel dans l'analyse du rapport entre républicanisme, universalisme et usage de la raison. Le terme « minoritaire » renvoie aux usages qu'en proposent Gilles Deleuze et Félix Guattari, et signale un questionnement particulier :

Comment les subalternes peuvent-ils prétendre organiser la sécession de la Raison, comment peuvent-ils se dresser comme sujet de l'histoire sans ajouter un chapitre redondant de plus aux ruses de la Raison dans l'histoire ? Face à la raison blanche, trop blanche, une raison autre, totalement autre, une raison de couleur pour filer la métaphore, a-t-elle un sens ? Appelons au moins la possibilité de se tenir sur une ligne de crête, raison métisse. Ce que Walter D. Mignolo dans ce même numéro appelle la pensée double qui veut ne pas ventriloquer la colonialité du pouvoir<sup>118</sup> ?

Le dossier explore donc des questions non pas inédites – ces questions s'avéraient centrales aux différents mouvements anticoloniaux, décoloniaux ou autochtones depuis au moins le milieu des années 1950, en réalité depuis bien plus longtemps – et cherche à fournir des références neuves dans l'espace intellectuel français ; ainsi de W. Mignolo.

---

<sup>117</sup> Yann MOULIER-BOUTANG, « Raison métisse », *Multitudes*, 2001, vol. 3, n° 6, p. 10.

<sup>118</sup> *Ibid.*, p. 14.

Cette citation indique d'ailleurs le point auquel a achoppé l'intérêt de Y. Moulier-Boutang : la « colonialité du pouvoir ».

C'est une notion originellement développée par le sociologue péruvien A. Quijano dans un texte publié en 1992<sup>119</sup> et définie de la manière suivante :

[Elle est l]a plus générale forme de domination dans le monde aujourd'hui, sitôt que le colonialisme, comme ordre politique explicite, a été détruit. Évidemment, elle n'épuise ni les conditions ni les modes d'exploitation et de domination entre individus. Mais elle n'a cessé d'être, pendant 500 ans, son principal modèle<sup>120</sup>.

La colonialité n'est donc pas à confondre avec le colonialisme, elle désigne un mode spécifique d'organisation du pouvoir politique, économique, etc., dont la particularité réside dans son articulation autour de la « race ».

La colonialité du pouvoir se fonde sur une classification sociale « raciale » de la population mondiale sous le joug d'un pouvoir mondial eurocentré. Mais la colonialité du pouvoir n'est pas cantonnée au problème de relations sociales « racistes ». Elles ont innervé et modulé les instances de base du pouvoir mondial colonial/moderne capitaliste et eurocentré jusqu'à devenir la pierre angulaire de cette colonialité du pouvoir<sup>121</sup>.

Parallèlement à cette première traduction qui paraît dans une revue critique, un certain nombre de textes de W. Mignolo paraissent – dont une traduction française –, qui explorent aussi les préoccupations contemporaines de W. Mignolo — dont la « colonialité du pouvoir ». Ces traductions sont toutefois le résultat de l'activité d'une institution bien précise, dont la marginalité a conduit à ce que ces publications circulent très peu, ainsi que l'explique l'ENCADRE N° 4.3 ci-dessous.

---

<sup>119</sup> A. QUIJANO, « Colonialidad y Modernidad/Racionalidad », art. cit.

<sup>120</sup> A. QUIJANO, « Coloniality and Modernity/Rationality », art. cit., p. 170 [TO 4.1].

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 171 [TO 4.2].

#### ENCADRE N° 4.3 : DES TRADUCTIONS TROP DISCRETES

Le 18 et 19 septembre 1999, un ensemble de représentant·es politiques et d'intellectuelles européen·nes et extraeuropéen·nes se réunissent en Italie, plus précisément au « Castello di Gargonza » en Toscane en Italie. De cette rencontre, placée sous l'égide de l'Unesco, résultera quelques mois plus tard la création de l'« Académie de la Latinité », qui « aura pour objet de constituer une autorité morale indépendante, d'affirmer la solidarité des pays de culture latine et d'aider à la juste présence de leurs apports dans les évolutions du monde<sup>122</sup> ». Parmi les fondateur·rices, on trouve : Luigi Berlinguer, Claude Allègre, Federico Mayor, Maurice Druon, Candido Mendes, Marc Fumaroli, Hélène Carrère d'Encausse, Edgar Morin, Hector Bianciotti, Gianni Vattimo, Edoardo Lorenco, Dan Haulica — José Saramago, Carlos Fuentes et Nelida Pinon étant excusé·es<sup>123</sup>. La « latinité » désigne ici l'héritage de la langue latine et de la civilisation dont elle aurait permis la circulation. Les langues latines constituent les principales manifestations de cet héritage, qui s'étend par conséquent sur un territoire transnational. Elle possède un bureau à la FMSH de Paris, qui ferme en 2006, et un bureau au Brésil à l'Université Candido Mendes à Rio de Janeiro, créée par l'avocat et homme politique Candido Mendes de Almeida, dont le descendant Candido Antônio José Francisco Mendes de Almeida faisait partie des membres fondateur·rices de l'« Académie ».

L'activité principale de l'« Académie » consiste en l'organisation de colloques et la publication de leurs actes. W. Mignolo apparaît à partir de 2005 parmi les 67 membres de l'« Académie » dont la liste est ratifiée lors d'une réunion à Paris le 11 mars 2005<sup>124</sup>. W. Mignolo participe à de nombreux événements de l'« Académie », et douze de ses communications s'avèrent publiées<sup>125</sup>, parfois en français<sup>126</sup>, entre 2004 et 2012. Aucun de ces écrits ne figure dans le décompte des citations et des mentions que nous avons effectué. Comme pour le chapitre français de R. Connell, le réseau de diffusion dans lequel s'insèrent ces publications – un éditeur universitaire brésilien – n'a pas vocation à faire circuler ces ouvrages pour un large public. Nous confrontons ici un type de marge que l'on pourrait appeler « marge trop marginale ». D'une certaine manière, l'usage de ces textes ressemble à celui qui est fait de traductions d'ouvrages étrangers de philosophie vers le russe, commandées par les structures « Éditions de littérature étrangère » et « Progress » entre 1956 et 1985, qualifiées par l'expression « Pour usage de service », dont la citation était interdite et qui devaient être détruites à terme ; ainsi que l'a identifié Lenny Smirnova<sup>127</sup>.

Dans cette première formulation produite par A. Quijano, la colonialité du pouvoir désigne un mode spécifique d'organisation du pouvoir, articulé par la race. Si elle

<sup>122</sup> <https://www.academie-francaise.fr/actualites/creation-dune-academie-de-la-latinité> (consulté le 31 mai 2022)

<sup>123</sup> La liste des membres fondateur·rices fournie sur le site de l'« Académie » indique les noms suivants : Candido Mendes, Edgar Morin, Gianni Vattimo, Carlos Fuentes, Mario Soares, Federico Mayor, Maurice Druon, Hélène Carrère d'Encausse, Marc Fumaroli, Hector Bianciotti, François Gros, Claude Allègre, Luigi Berlinguer, Dan Haulica, Jérôme Bindé, Eduardo Lourenço, Jean-Michel Blanquer, Nelson Vallejo-Gomez (<http://alati.com.br/fr/membros/membros-fundadores/>) (consulté le 31 mai 2022).

<sup>124</sup> <http://alati.com.br/fr/membros/> (consulté le 31 mai 2022).

<sup>125</sup> Walter D. MIGNOLO, « Huntington's Fears: "Latinidad" in the Horizon of the Modern/Colonial World » dans Candido MENDES (éd.), *Hegemony and Multiculturalism. 10th International Conference. New York, from the 6<sup>th</sup> to the 8<sup>th</sup> of October, 2004*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2004, p. 386-411 ; Walter D. MIGNOLO, « Imperial/Colonial Metamorphosis: From the Ottoman and Spanish Empires to the US and the European Union » dans Candido MENDES (éd.), *Islam, Latinité, Transmodernité. 11<sup>e</sup> Colloque International. Ankara-Istanbul, du 12 au 16 avril 2005*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2005, p. 91-145 ; Walter D. MIGNOLO, « Africanity, Indianity, Latinity: the Racism and the Colonial Matrix of Power » dans Candido MENDES (éd.), *Latinité et identité haïtienne : Entre la tradition et la modernité*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2005, p. 50-72 ; Walter D. MIGNOLO, « Dwelling in the Borders: Nations and Subaltern Cultures » dans Candido MENDES (éd.), *Culture of the Difference in Eurasia: Azerbaijan—Past and Present in the*

s'exprime le plus visiblement dans un contexte colonial, son existence ne coïncide pas exactement avec celle du colonialisme. C'est la grande force de ce concept, de permettre de penser la continuité entre l'exploitation coloniale et l'exploitation post-coloniale. La colonialité du pouvoir s'est formée dans le colonialisme moderne, à partir de la fin du 15<sup>e</sup> siècle. Elle s'avère non seulement contemporaine de l'apparition d'un paradigme moderne/rationnel – c'est-à-dire la conception de la modernité comme usage spécifique de la raison et rapport au monde, une épistémologie et une politique – mais elle s'en révèle consubstantielle. Le paradigme moderne/rationnel ne repose pas seulement sur la colonialité du pouvoir, elle en constitue l'envers obscur<sup>128</sup>.

Les travaux d'A. Quijano n'opère donc pas une critique de la modernité en identifiant les Lumières comme son paradigme et la réalisation ultime de la raison utilitariste dans le totalitarisme, partant des conséquences de la modernité pour remonter

---

*Dialogue of Civilizations. 13<sup>th</sup> Conference of the Académie de la Latinité. Baku, April 19-21, 2006*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2006, p. 277-313 ; Walter D. MIGNOLO, « The De-Colonial Option and the Meaning of Identity in Politics » dans Candido MENDES (éd.), *Desarrollo e Interculturalidad, Imaginario y Diferencia: la Nación en el Mundo Andino. 14<sup>a</sup> Conferencia Internacional. Quito, del 21 al 23 de Septiembre de 2006*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2006, p. 119-156 ; Walter D. MIGNOLO, « The Many Faces of Cosmo-Polis: Border Thinking and Critical Cosmopolitanism » dans Candido MENDES (éd.), *The Universal of Human Rights: Precondition for a Dialogue of Cultures. XV<sup>th</sup> Conference of the Académie de la Latinité. Amman, Jordan, April 14<sup>th</sup>-17<sup>th</sup>, 2007*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2007, p. 225-277 ; Walter D. MIGNOLO, « Hermenéutica de la democracia: el pensamiento de los límites y la diferencia colonial » dans Candido MENDES (éd.), *Democracia Profunda: Reinenciones Nacionales y Subjetividades Emergentes. XVI<sup>a</sup> Conferencia Internacional. 5-7 de noviembre del 2007, Lima, Perú*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2007, p. 123-161 ; Walter D. MIGNOLO, « Coloniality and Social Classification » dans Candido MENDES (éd.), *La Dialectique du Dialogue : La quête de l'interculturalité. XVII<sup>e</sup> Conférence Internationale de l'Académie de la Latinité, Rabat, 17 au 20 avril 2008*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2008, p. 321-353 ; *Ibid.* ; Walter D. MIGNOLO, « Who Speaks for the Human in Western Humanism? » dans Candido MENDES (éd.), *Hermenéutica y Humanismo Redescubierto. XXI<sup>a</sup> Conferencia de la Academia de la Latinidad. Córdoba, España, del 26 al 28 de Abril de 2010*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2010, p. 303-338 ; Walter D. MIGNOLO, « The role of BRICS countries in the becoming world order: "humanity", colonial/imperial differences, and the racial distribution of capital and knowledge » dans Candido MENDES (éd.), *Humanity and Difference in the Global Age. XXV<sup>th</sup> Conference of the Academy of Latinity. Beijing, China, May 23-25, 2012*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2012, p. 41-89.

<sup>126</sup> Walter D. MIGNOLO, « Le salaire de la peur : La fracture hégémonique, la rhétorique de la modernité et la logique de la colonialité » dans Candido MENDES (éd.), *Hégémonie et Civilisation de la Peur. 9<sup>e</sup> Colloque International. Alexandrie, du 13 au 17 avril 2004*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2004, p. 226-269.

<sup>127</sup> Lenny Elena SMIRNOVA, *Philosophies entre la France et l'URSS (1956-1985). Circulations de textes et pratiques de traduction*, Thèse de doctorat en Histoire et Civilisations sous la direction de Sophie CÈURE, Université Paris Cité, Paris, 2022, p. 295 sqq.

<sup>128</sup> Walter D. MIGNOLO, *The Darker Side of Western Modernity: Global Futures, Decolonial Options*, Durham, Duke University Press, 2011 ; Claude BOURGUIGNON-ROUGIER, Philippe COLIN et Ramón GROSGOUEL (éds.), *Penser l'envers obscur de la modernité : Une anthologie de la pensée décoloniale latino-américaine*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2014.

à rebours à leur matrice<sup>129</sup> ; mais en repérant la fin du 15<sup>e</sup> siècle comme naissance de la modernité et la colonialité – qui s’exprime alors dans le colonialisme – en tant que son envers obscur et son fondement. La catastrophe n’est plus envisagée sur le mode de l’inéluctabilité : elle est pensée comme indissociable ; elle n’est plus conçue comme point d’arrivée : elle apparaît présente dès le départ. On note ainsi une parenté entre la théorie critique et les études décoloniales, que souligne W. Mignolo lui-même, lorsqu’à propos d’une collection d’études des membres du groupe « Modernité/Colonialité », il explique que leur ensemble « est réfléchi en tant que contribution à une pensée dé-coloniale comme une espèce particulière de théorie critique<sup>130</sup> ».

Ce renversement opéré par A. Quijano provoque l’intérêt de nombre de chercheur·ses, à commencer par W. Mignolo, qui découvre ce concept au milieu des années 1990, avant de rencontrer son auteur.

Dans *The Darker Side*, je parlais du colonialisme, sans pour autant parler de colonialité et décolonialité. J’ai rencontré Quijano après la publication de *The Darker Side of the Renaissance*, quand j’étais à Duke, mais j’avais croisé par hasard son article fondateur *Coloniality and Modernity/Rationality* pendant la dernière année durant laquelle je travaillais sur le manuscrit de *The Darker Side of the Renaissance*, donc il n’y avait pas de place de dissenter à ce propos, puisque *The Darker Side of the Renaissance* était déjà terminé. Sitôt que j’ai terminé, j’ai commencé à explorer la colonialité plutôt que le colonialisme<sup>131</sup>.

Il intègre ce concept très rapidement à ses recherches des années 1990, dont les résultats paraissent en 2000 dans un ouvrage – *Local Histories/Global Designs*<sup>132</sup> – qui se fonde sur la thèse selon laquelle « il n’y a pas de modernité sans colonialité et que la colonialité est constitutive, et non pas dérivative, de la modernité<sup>133</sup> ». W. Mignolo utilise le concept de « pensée frontalière », inspiré des travaux de la penseuse chicana Gloria Anzaldúa<sup>134</sup>, pour identifier un terrain sur lequel cette relation apparaît clairement et y envisager des voies alternatives. La « pensée frontalière » désigne l’effort de « penser

---

<sup>129</sup> Max HORKHEIMER et Theodor W. ADORNO, *La dialectique de la Raison. Fragments philosophiques*, traduit par Éliane KAUFHOLZ, Nouvelle éd., Paris, Gallimard, 1974 [1944].

<sup>130</sup> Walter D. MIGNOLO, « Introduction: Coloniality of power and de-colonial thinking », *Cultural Studies*, 2007, vol. 21, n° 2-3, p. 155 [TO. 4.3].

<sup>131</sup> Entretien de l’auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 19 janvier 2022 [TO 4.4].

<sup>132</sup> Walter D. MIGNOLO, *Local Histories/Global Designs: Coloniality, Subaltern Knowledges, and Border Thinking*, 2<sup>e</sup> éd., Princeton & Woodstock, Princeton University Press, 2012 [2000].

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. IX [TO 4.5].

<sup>134</sup> Gloria ANZALDUÁ, *Borderlands—La Frontera. The New Mestiza*, San Francisco, Aunt Lute Books, 1987.

à partir de concepts dichotomiques, plutôt que d'organiser le monde en dichotomies<sup>135</sup> ». La « pensée frontalière » constitue l'expression d'une pensée fracturée, énoncée à partir d'un lieu fracturé, en réponse à la « différence coloniale<sup>136</sup> ». Elle compose le discours qu'opposent les subalternes à l'hégémonie.

Le livre entier opère sous le signe de la frontière, puisqu'en ajout à la notion de « pensée frontalière », W. Mignolo propose deux concepts supplémentaires : celui de « gnose frontalière », une « connaissance conçue de l'extérieur des frontières du système-monde moderne/colonial<sup>137</sup> » et celui de « gnoséologie frontalière » :

[U]ne réflexion critique sur la production de connaissance, à la fois des frontières internes du système-monde moderne/colonial (conflits impériaux, langues hégémoniques, directions des traductions, etc.) et de ses frontières extérieures (conflits impériaux avec des cultures par la suite colonisées, ainsi que les étapes subséquentes d'indépendance ou de décolonisation)<sup>138</sup>.

L'appui sur ces types de connaissances doit permettre le développement de connaissances alternatives à la connaissance moderne/coloniale. En effet, selon W. Mignolo, la modernité désigne l'universalisation d'une pensée locale — la pensée occidentale. Les tentatives contemporaines de constituer des histoires locales non-occidentales doivent passer par le « *delinking* », *i.e.* la déconnexion, mais aussi par la « pensée frontalière », puisque toutes les histoires locales ont été enchevêtrées à la pensée coloniale/moderne. W. Mignolo propose une conception spécifique de la modernité :

[Elle ne désigne pas tant] les contributions de la modernité occidentale à l'histoire globale, mais plutôt (...) la croyance impériale selon laquelle le reste du monde devrait se soumettre à sa cosmologie, et la croyance naïve ou perverse que le déploiement de l'histoire mondiale a été celui d'une temporalité et devrait nécessairement aboutir à un présent qui correspondrait à la civilisation occidentale<sup>139</sup>.

---

<sup>135</sup> W.D. MIGNOLO, *Local histories/global designs*, *op. cit.*, p. 85 [souligné dans l'original] [TO 4.6].

<sup>136</sup> La « différence coloniale » désigne « la différence que le discours hégémonique a attribuée aux “autres” peuples, les classant comme inférieurs tout en déclarant ses propres configurations géohistoriques et corporelle sociale comme supérieures et comme étant les modèles à suivre » (Walter D. MIGNOLO et Madina V. TLOSTANOVA, « Theorizing from the Borders: Shifting to Geo- and Body-Politics of Knowledge », *European Journal of Social Theory*, 2006, vol. 9, n° 2, p. 208 [TO 4.7]).

<sup>137</sup> W.D. MIGNOLO, *Local histories/global designs*, *op. cit.*, p. 11 [TO 4.8].

<sup>138</sup> *Ibid.* [TO 4.9].

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. X [TO 4.10].

Ce que W. Mignolo désigne par le concept de « *global design* » correspond à l'universalisation du local. Il critique l'universalisation d'un local occidental opérée par la colonisation et l'exercice de la modernité/colonialité, ce qu'il appelle « occidentalisme ». Réinscrire la production du savoir dans l'espace géographique dans lequel elle a lieu – puisqu'elle en dépend – mais également dans le corps dans lequel elle prend place s'avère absolument nécessaire. C'est ce que W. Mignolo désigne par le concept de « *geo- and body-politics of knowing* », autrement dit une « géo et corpo-politique<sup>140</sup> » du savoir.

W. Mignolo défend une contextualisation du savoir de laquelle découle une conception pluraliste du savoir, dont la justification n'advient toutefois pas au détriment d'un projet universaliste. La « postcolonialité » opère la mise en place de ce dernier, en fonctionnant comme « connecteur (...) qui peut résumer la diversité des histoires locales dans un projet universel, écartant l'universalisme abstrait d'UNE histoire locale, dans laquelle le système-monde moderne/colonial a été imaginé (...). En somme, la diversalité<sup>141</sup> comme projet universel<sup>142</sup>. ».

L'article publié dans *Multitudes* présente trois de ces idées : celles de « colonialité du pouvoir », de « géopolitique de la connaissance » et de « différence coloniale ». C'est notamment la première notion qui a décidé Y. Moulrier-Boutang à faire traduire ce texte, car il y sentait une certaine résonance avec les analyses qu'il proposait lui-même du capitalisme. La traduction est dès lors un des premiers écrits francophones à introduire le concept<sup>143</sup>.

---

<sup>140</sup> W.D. MIGNOLO, « Géopolitique de la sensibilité et du savoir », art. cit., p. 183.

<sup>141</sup> Si le terme « *diversality* » est présent dans l'article de 2001, il y est traduit par « diversité ». Cependant, le terme est généralement rendu par « diversalité » dans les traductions françaises (voir par exemple : Shunqing CAO et Bernard FRANCO, « Introduction », *Revue de littérature comparée*, 2020, vol. 4, n° 376, p. 394 ; Ute HEIDMANN, « Différenciation, dialogisme, diversalité. Paradigmes pour un comparatisme différentiel et plurilingue », *Revue de littérature comparée*, 2020, vol. 4, n° 376, p. 487-497), pour souligner l'opposition du concept à celui d'« universalité ».

<sup>142</sup> W.D. MIGNOLO, *Local histories/global designs*, op. cit., p. 92 [mise en majuscules dans l'original] [TO 4.11].

<sup>143</sup> Selon une recherche effectuée sur le moteur de recherche *Isidore* avec le mot clé « “colonialité du pouvoir” » (<https://isidore.science/s?q=%22colonialité+du+pouvoir%22#> (consulté le 19 septembre 2022)). Le terme « colonialité » apparaît toutefois plus tôt, sans qu'il bénéficie d'une définition. Par exemple chez A. Mbembe (Achille MBEMBE, « Domaines de la nuit et autorité onirique dans les maquis du Sud-Cameroun (1955-1958) », *The Journal of African History*, 1991, vol. 32, n° 1, p. 98). En réalité, le concept avait été introduit en France dès 1994, très rapidement après sa formulation, dans un article d'A. Quijano traduit dans la revue *Futur antérieur* : Anibal QUIJANO, « Colonialité du pouvoir et démocratie en Amérique latine », *Futur antérieur*, traduit par James COHEN, 1994, p. 93-100. La revue avait été fondée en 1990 par T. Negri et Jean-Marie Vincent. Animée par l'ambition hétérodoxe de repenser le marxisme et le communisme, la revue a toujours accueilli divers courants, même si on dénotait deux tendances lourdes : l'opéraïsme et le trotskysme. Y. Moulrier Boutang a rapidement participé à la revue. Quand T. Negri retourne en Italie en 1997, convaincu qu'il ne resterait que quelques semaines en prison, la

Je pense qu'il y avait une correspondance profonde entre ce que racontaient les postcoloniaux – ou les décoloniaux comme on dit maintenant – et ce que je racontais de la dynamique de l'histoire. Le décolonial — je n'aime pas trop le postcolonial, parce qu'en France, cela a été compris de façon assez idiote comme l'analyse des sociétés après la décolonisation, or ce que disait W. Mignolo ce n'était pas ça du tout, c'était : la colonialité du pouvoir ; c'est-à-dire que le pouvoir, et notamment le pouvoir du capitalisme, il était nécessairement colonial parce qu'il faut qu'il réduise la résistance, qu'il contourne la fuite éperdue des esclaves<sup>144</sup>.

On relève également dans cet extrait que la compréhension que développe Y. Moulier-Boutang du concept de « colonialité du pouvoir » ne se superpose pas exactement à la définition qu'en propose A. Quijano. Si pour ce dernier, elle désigne avant tout une organisation spécifique de l'exercice du pouvoir et de l'exploitation, elle correspond pour Y. Moulier-Boutang à la collusion entre capitalisme et colonialisme ; une idée bien plus proche de la *doxa* marxiste-léniniste<sup>145</sup>, dans laquelle était versé Y. Moulier-Boutang. Si pour A. Quijano c'est la race qui articule la colonialité du pouvoir, c'est le mode de production capitaliste qui l'opère selon Y. Moulier-Boutang. C'est notamment cette hypothèse qu'il défend dans sa thèse soutenue en 1997 *Le salariat bridé, origines des politiques migratoires, constitution du salariat et contrôle de la mobilité du travail*<sup>146</sup>. La compréhension qu'a Y. Moulier-Boutang du propos d'A. Quijano et donc de W. Mignolo est passée au prisme du cadre marxiste dans lequel il s'inscrit. Cette distinction théorique est apparue aux yeux de W. Mignolo, lors de leur rencontre à Madrid, à l'occasion d'une conférence dans laquelle il intervenait<sup>147</sup>. Selon ses souvenirs, c'est Y. Moulier-Boutang qui est venu le voir.

---

revue perd une partie de sa direction. Les deux tendances se dissocient et s'autonomisent : la tendance trotskyste autour de J.-M. Vincent avec la revue *Variations*, et ceux·celles qui n'étaient pas trotskystes autour de Y. Moulier Boutang au sein de *Multitudes* (A. AUBERT, « Multitudes », art. cit.). La publication de W. Mignolo s'inscrit dès lors dans le sillage de cette précédente traduction d'un texte d'A. Quijano et la continuité apparaît au niveau des individu·es et non des revues.

<sup>144</sup> Entretien de l'auteur avec Yann MOULIER-BOUTANG, fait par Skype le 1<sup>er</sup> décembre 2020.

<sup>145</sup> Ainsi que l'exprime Vladimir Ilitch Lénine (Vladimir Ilitch LENINE, *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme : Essai de vulgarisation*, Éd. de Georges LABICA, Paris, Le Temps des cerises, 2001 [1917]).

<sup>146</sup> La thèse a été publiée presque en intégralité l'année suivante : Yann MOULIER-BOUTANG, *De l'esclavage au salariat. Économie historique du salariat bridé*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998.

<sup>147</sup> Ni W. Mignolo ni Y. Moulier-Boutang n'ont été en mesure de dater exactement cette conférence. Ils se souviennent seulement qu'elle a eu lieu à Madrid avant 2001. Nous avons identifié une conférence à laquelle sont intervenus les deux, bien que ce ne fût pas dans le même panel. Cette conférence a été organisée par l'« Universidad Nómada » qui « est le résultat de la confluence d'une série de collectifs et de personnes aux origines et aux qualifications différentes, mais avec un désir et une volonté communs de construire de nouveaux outils conceptuels qui rendent compte des schémas d'exploitation et de domination que nous connaissons actuellement et des initiatives et projets qui pourraient les court-circuiter » (<https://sindominio.net/unomada/>) (consulté le 19 septembre 2022) [TO 4.12]. La conférence portait sur « Jornadas sobre migraciones, flujos de capital, fuerza de trabajo » (« Journées sur les migrations, les flux



J'étais surpris qu'un marxiste – parce qu'il est très marxiste – s'intéresse à cela. C'est quelqu'un de très gentil, je l'apprécie. C'est un marxiste, mais en même temps il est ouvert d'esprit<sup>148</sup>.

Il est possible que cette communication ait été facilitée par la malléabilité du concept de « colonialité du pouvoir ». En effet, de la même manière qu'A. Mbembe exécute un certain *sfumato* dans la définition et l'usage qu'il propose de la notion de « postcolonie », les concepts que mobilise W. Mignolo brouillent également les frontières disciplinaires<sup>149</sup>, en plus de présenter une apparente élasticité. Le concept de « colonialité » a été étendu à d'autres terrains que le pouvoir<sup>150</sup> et semble ainsi offrir un fort potentiel de réutilisation et donc des applications multiples. Recourir au concept de « colonialité » autoriserait par conséquent une « adaptabilité » manifeste qui accroîtrait le potentiel de circulation d'une œuvre, par le véhicule d'un concept précis.

---

de capitaux et la force de travail») et a eu lieu du 29 mai 2001 au 3 juin 2001. Y. Moulier-Boutang a prononcé la leçon inaugurale, à laquelle a pu assister W. Mignolo, ou bien ils ont pu se rencontrer le jeudi 31 mai, puisqu'ils intervenaient tous les deux ce jour-là ou bien Ramon Grosfoguel, également présent, a pu servir d'intermédiaire (<https://sindominio.net/unomada/migraciones/planjornadas.html>) [consulté le 19 septembre 2022].

<sup>148</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 19 janvier 2022 [TO 4.13].

<sup>149</sup> L'ambition des études décoloniales latino-américaines est en partie de jouer des frontières disciplinaires (Santiago CASTRO GOMEZ et Eduardo MENDIETA (éds.), *Teorías sin disciplina. Latinoamericanismo, postcolonialidad y globalización en debate*, Mexico, Miguel Ángel Porrúa, 1998 ; Catherine E. WALSH, Freya SCHIWY et Santiago CASTRO GOMEZ (éds.), *Indisciplinar las ciencias sociales: Geopolíticas del conocimiento y colonialidad del poder: Perspectivas de lo andino*, Quito, Universidad Andina Simón Bolívar & Ediciones Abya Yala, 2002). Cette ambition découle directement de la transdisciplinarité nécessaire à l'étude de la colonialité, mais aussi du fait qu'il « faut en effet sortir des limites de la sociologie pour rendre compte de la différence coloniale, et construire un espace alternatif à la philosophie et aux sciences sociales » (W.D. MIGNOLO, « Géopolitique de la connaissance, colonialité du pouvoir et différence coloniale », art. cit., p. 65).

<sup>150</sup> Claude Bourguignon-Rougier repère en sus de la « colonialité du pouvoir », une « colonialité de l'être », une « colonialité du genre », une « colonialité de la nature » et une « colonialité du savoir » (Claude BOURGUIGNON-ROUGIER (éd.), *Un dictionnaire décolonial. Perspectives depuis Abya Yala Afro Latino America*, Québec, Éditions Science et Bien Commun, 2021). Chacune de ces réappropriations est d'ailleurs le plus généralement associée à un membre spécifique du groupe Modernité/Colonialité : Nelson Maldonado-Torres et la « colonialité de l'être » (Nelson MALDONADO-TORRES, « Sobre la colonialidad del ser: Contribuciones al desarrollo de un concepto » dans Santiago CASTRO GOMEZ et Ramón GROSFUGUEL (éds.), *El giro decolonial: Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, Bogota, Siglo del Hombre Editores : Universidad Central, Instituto de Estudios Sociales Contemporáneos, IESCO-UC : Pontificia Universidad Javeriana, Instituto de Estudios Sociales y Culturales, Pensar, 2007, p. 127-167.); Lugones et la « colonialité du genre » (María LUGONES, « Colonialidad y Género », *Tábula Rasa*, 2008, vol. 9, p. 73-101); Edgardo Lander et la « colonialité du savoir » (Edgardo LANDER (éd.), *La colonialidad del saber: Eurocentrismo y ciencias sociales. Perspectivas latinoamericanas*, Buenos Aires, Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales-CLACSO & UNESCO & Unidad Regional de Ciencias Sociales y Humanas para América Latina y el Caribe, 2000). On trouve également une « colonialité environnementale » (Miriam LANG, « Colonialité environnementale ou internationalisme responsable ? Réflexions sur la transition écosociale depuis l'Amérique latine », *Mouvements*, 2022, vol. 1, n° 109, p. 25-37).

Les interactions entre Y. Moulrier-Boutang et les études décoloniales, et plus spécifiquement W. Mignolo, si elles n'aboutissent pas à un véritable « échange », s'inscrivent toutefois dans plusieurs des phénomènes identifiés par R. Keucheyan à propos des théories critiques dont il élabore une cartographie.

Tant les membres de *Multitudes* que ceux·celles de « Modernité/Colonialité » produisent de la théorie critique et participent activement à son renouvellement. R. Keucheyan définit de la manière suivante ce qui constitue une théorie critique :

Une nouvelle théorie critique est une *théorie*, et non une simple analyse ou explication. Elle réfléchit non seulement sur ce qui est, mais aussi sur ce qui est souhaitable. En cela, elle comporte nécessairement une dimension politique. Sont *critiques* les théories qui remettent en question l'ordre social existant de façon globale<sup>151</sup>.

Les décoloniaux·les identifient la « colonialité » en tant qu'elle apparaît constitutive de la modernité et à l'œuvre sous ses différentes formes comme objet de la critique, et la « décolonialité » ou « décolonisation » en tant que projet politique et critique. La revue *Multitudes*, dans sa filiation à l'œuvre du penseur T. Negri<sup>152</sup>, participe également de cette nouvelle constellation critique, puisque « [l]a pensée critique la plus discutée depuis la chute du mur de Berlin est incontestablement la théorie de l'Empire et de la Multitude de Michael Hardt et Toni Negri<sup>153</sup> ». Ces deux efforts s'inscrivent dès lors, quoique de manières différentes, dans le renouveau des théories critiques.

R. Keucheyan identifie un certain nombre de caractéristiques propres à ces théories critiques émergentes, au premier rang desquelles le changement dans les références intellectuelles. C'est en particulier un recul des figures tutélaires du marxisme qui ouvre le champ à l'intégration de références inédites, qu'elles demeurent proches de ce dernier, dans une version hétérodoxe (tel·les que W. Benjamin ou A. Gramsci), qu'elles s'y opposent radicalement (ainsi de Carl Schmitt) ou bien qu'elles lui octroient une attention moins grande (ainsi de H. Arendt et J. Rawls). Il identifie également une importance croissante accordée au fait religieux ou aux références théologiques. Enfin,

---

<sup>151</sup> R. KEUCHEYAN, *Hémisphère gauche*, op. cit., p. 9.

<sup>152</sup> La filiation est la plus évidente dans la référence au vocable de « multitude » et l'inspiration spinoziste afférente (Sonja LAVAERT et Pierre-François MOREAU (éds.), *Spinoza et la politique de la multitude*, Paris, Éditions Kimé, 2021). T. Negri publie en 2004 avec Michael Hardt un ouvrage intitulé *Multitude* (Michael HARDT et Antonio NEGRI, *Multitude : Guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*, traduit par Nicolas GUILHOT, Paris, La Découverte, 2004 [2004]).

<sup>153</sup> R. KEUCHEYAN, *Hémisphère gauche*, op. cit., p. 127.

R. Keucheyan propose, parmi quatre hypothèses relatives à ce renouvellement, une hypothèse à propos du déplacement des lieux de production des pensées critiques.

De plus en plus, celles-ci proviendront à l'avenir de régions situées dans les périphéries du système-monde, comme l'Asie, l'Amérique latine et l'Afrique. L'Europe et le monde occidental ont perdu le (quasi-) monopole dont ils disposaient jusqu'ici sur la production des théories critiques. Ceci n'empêche pas le caractère central des États-Unis et de leurs universités dans la « république mondiale des théories critiques ». Les universités états-uniennes constituent pour les théoriciens critiques actuels un lieu de consécration comparable à celui que fut Paris pour les écrivains de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>154</sup>.

Si cette hypothèse est vérifiée dans le cas de W. Mignolo, qui quitte définitivement la France pour les États-Unis d'Amérique en 1974 et y occupe dès lors un poste, c'est également le cas d'autres membres actuels ou passés du groupe « Modernité/Colonialité », tels qu'Arturo Escobar – qui a enseigné à l'Université du Massachusetts et à l'Université de Caroline du Nord, dont il est émérite –, R. Grosfoguel – qui a enseigné dans de nombreuses universités états-uniennes et qui occupe aujourd'hui un poste à l'Université de Berkeley – ou A. Quijano — qui a été professeur à l'Université de Binghamton. Bien plus, c'est aussi le cas d'A. Mbembe, à propos duquel nous avons vu la mesure dans laquelle ses séjours aux États-Unis d'Amérique ont contribué à sa reconnaissance et sa consécration grandissantes.

C'est donc effectivement d'un déplacement des lieux de validation, de consécration et de production des théories critiques dont attestent les trajectoires mentionnées, mais également de la force d'attraction des universités états-uniennes. À ce titre, nous confrontons un paradoxe : le cœur de l'hégémonie intellectuelle accueille la formulation de critiques de cette hégémonie. Précisons pour commencer que la critique de l'hégémonie n'est pas uniquement produite au cœur de l'hégémonie, mais que les critiques produites en son sein sont celles qui ont le plus de chances d'être dicibles, audibles et de circuler au sein de l'hégémonie. Si ces théoricien·nes produisent des théories critiques au cœur de l'hégémonie, il faut garder à l'esprit les critères que doivent respecter ces productions pour être reconnues en tant que théories critiques par l'hégémonie, en raison même de leur ancrage universitaire — dont il faut alors obéir aux règles et aux lois dont R. Keucheyan rappelle la force.

---

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 120.

Parmi ces lois, il en est une qui ne fait pas de doute, qui est la domination, sur le marché mondial de l'enseignement supérieur et de la recherche, des universités nord-américaines en matière de financements, de publications et de facilités infrastructurelles. L'attrait qu'exercent ces universités sur les théoriciens critiques est un cas particulier valant de façon générale pour tous les intellectuels, quelle que soit leur orientation politique. Le tropisme états-unien des théoriciens critiques s'explique par le tropisme états-unien des théoriciens en général. Les penseurs critiques contemporains, pleinement intégrés au système universitaire, ne forment nullement une « contre-société » intellectuelle, comme pouvait l'être au début | du siècle l'école des cadres de la social-démocratie allemande, ou plus tard celle du Parti communiste français. Des institutions parallèles de ce type existent peut-être aujourd'hui à l'état embryonnaire. On peut également considérer que certains sites Internet exercent une fonction de « contre-société » intellectuelle. Mais, d'un point de vue général, les intellectuels critiques contemporains se situent à l'intérieur de la « tour d'ivoire ». Or ceci implique leur soumission aux règles et ressources qui régissent ce champ social, qui font des institutions universitaires nord-américaines des attracteurs irrésistibles<sup>155</sup>.

Les penseur·ses critiques contemporaines sont donc également caractérisé·es – à des degrés variables – par une déconnexion grandissante avec les mouvements sociaux et les organisations politiques. Quand bien même il existe des exceptions, ce n'est pas le cas de W. Mignolo et A. Mbembe, et dans une moindre mesure de R. Connell, qui a toujours été proche des mouvements sociaux et ce encore récemment, en participant en 2013 au mouvement de grève dans l'enseignement supérieur australien<sup>156</sup>. Cette déconnexion se traduit également d'une certaine façon dans leur écriture, lieu d'expression d'une certaine forme d'existence paradoxale, comme l'examine l'ENCADRE N° 4.4 ci-dessous.

---

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 39-40.

<sup>156</sup> R. CONNELL, *The Good University*, *op. cit.*, p. 1.

#### ENCADRE N° 4.4 : UNE EXISTENCE CRITIQUE PARADOXALE

Comment expliquer le paradoxe suivant : produire de la critique dans un espace hégémonique, dont il faut respecter les règles, au premier rang desquelles un faible engagement organisationnel et politique ?

De la même manière que certains textes d'A. Mbembe publiés dans les années 1980 peuvent être lus sur deux plans simultanés, il semble en aller de même dans les textes de W. Mignolo. Le développement d'une « pensée frontalière », d'une « gnose frontalière » et d'une « gnoséologie frontalière » n'est-il pas une réponse à la question de savoir comment développer un discours critique de l'hégémonie tout en logeant au cœur de cette hégémonie ? Reprenons les extraits auparavant cités, et relisons-les éclairés sous ce jour nouveau. N'est-ce pas une pensée logée au cœur de l'hégémonie et qui essaie de se situer en dehors que décrit W. Mignolo, lorsqu'il décrit « une réflexion critique sur la production de connaissance, à la fois des frontières internes du système-monde moderne/colonial (conflits impériaux, langues hégémoniques, directions des traductions, etc.) et de ses frontières extérieures (conflits impériaux avec des cultures par la suite colonisées, ainsi que les étapes subséquentes d'indépendance ou de décolonisation)<sup>157</sup> ».

Comment également interpréter le plaidoyer de W. Mignolo par lequel il conclut son ouvrage, en faveur d'un transnationalisme cosmopolitain, autrement que comme une tentative de faire sens de sa propre existence ? « Ne pas être en mesure d'être là où l'on est la promesse d'un potentiel épistémologique et d'un transnationalisme cosmopolitain qui pourrait dépasser les limites et les violentes conditions générées par la capacité d'être toujours là où l'on doit être. Je suis où je pense<sup>158</sup>. ».

N'est-ce pas le mode d'existence d'un Argentin, fils d'immigrés italiens, ayant fait ses études en France et enseignant et habitant aux États-Unis d'Amérique depuis les années 1970 que ce fondement mobile de l'existence ? Nous avons vu que S. Dufoix qualifie la condition générale des penseur·ses décoloniaux·les à l'aide de la notion d'« habitus clivé » de P. Bourdieu, pour souligner le fait que leur « position rend possible une prise de position apparemment improbable et contradictoire, celle de penseurs et de penseuses élaborant une approche critique anti-eurocentrique tout en pouvant bénéficier, de par leur présence au cœur même de l'Occident épistémique, des réseaux de diffusion (revues, maisons d'édition, départements, programmes de recherche...) susceptibles de leur procurer plus de visibilité dans l'espace académique mondial qu'ils ne pourraient en obtenir à partir de la seule Amérique latine<sup>159</sup> ». L'écriture cryptographique que nous avons identifiée chez A. Mbembe et W. Mignolo constituerait dès lors un des modes d'expression de cet « habitus clivé ».

Ainsi, la publication de l'article de W. Mignolo en 2001 dans *Multitudes* s'inscrit dans cette (re)construction d'une constellation mondiale critique. Or, si elle n'aboutit pas à un engagement plus approfondi, sous la forme d'un échange, cela tient à plusieurs facteurs. En premier lieu, *Multitudes* multiplie les références théoriques, se voulant avant tout un incubateur de la pensée critique — avec en toile de fond les travaux de T. Negri. Pour ce faire, elle se conçoit comme un panorama de la pensée critique, assumant une fonction de défrichage. Elle n'a donc pas pour vocation de fonctionner comme l'organe d'une théorie critique particulière. En deuxième lieu, ses membres affichent un rapport

<sup>157</sup> W.D. MIGNOLO, *Local histories/global designs*, op. cit., p. 11 [TO 4.9].

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 334 [souligné dans l'original] [TO 4.14].

<sup>159</sup> S. DUFOIX, *Décolonial*, op. cit., p. 49.

plus intime au marxisme, quand bien même ce dernier serait hétérodoxe, en comparaison à la relation qu'entretient W. Mignolo avec le marxisme. Enfin, une appréciation différente accordée à la place de la race et du racisme dans l'analyse critique. Nous avons vu que la race occupait un rôle central dans la formulation de la « colonialité du pouvoir » chez A. Quijano. C'est également le cas pour W. Mignolo, mais le texte de 2001, bien qu'il mentionne l'importance de la race dans la « colonialité du pouvoir » n'insiste pas sur cette dimension. Comme le souligne M. Zancarini-Fournel, c'est progressivement que la race devient un objet de discussion dans l'espace intellectuel et politique en France, notamment à partir de 2005.

[J]usqu'à très récemment, il n'était guère possible (et cela ne l'est toujours pas complètement) de parler de race ou de racialisation, entendues au sens | de notions historiquement et socialement construites – qui ont donc une histoire et une efficacité – et non au sens de d'existence de races biologiques en tant que telles<sup>160</sup>.

---

<sup>160</sup> M. ZANCARINI-FOURNEL, *Les luttes et les rêves*, op. cit., p. 904-905.

## *2005, un tournant pour A. Mbembe*

A.-C. Collier a montré comment l'année 2005 constituait un tournant dans la réception française des études postcoloniales<sup>161</sup>. Notamment parce que durant cette année s'opère une déssectorisation de l'étude de la colonisation, qui découle en partie du fait que cette année « est caractérisée par la domination de la question coloniale dans le débat politique<sup>162</sup> » : en raison des réactions à la loi n° 2005-158 du 23 février 2005 portant reconnaissance de la Nation et contribution nationale en faveur des Français rapatriés et son article 4 sur le « rôle positif » de la colonisation ; de la publication le 12 avril 2005 du rapport rédigé par le « Comité pour la mémoire de l'esclavage » ; des débats suscités par la parution des livres d'Olivier Le Cour Grandmaison<sup>163</sup> et Gilles Manceron<sup>164</sup> qui révèlent les clivages au sein de la communauté historique et alimentent leur réaffirmation disciplinaire.

L'ensemble des controverses qui traverse la communauté historique conduit à des discussions autour de la scientificité de l'histoire, de ses productions, de ses visées et de ses membres. Si à un pôle on observe une réaffirmation de la dimension scientifique de l'histoire, reposant sur des méthodes spécifiques et une qualification à montrer pour en produire, à un autre pôle on note un relâchement de ces critères. La production historique « fait au contraire intervenir d'autres acteurs, situés dans l'espace politique et dans l'espace militant. La lecture de la colonisation jusque-là confinée à l'histoire devient progressivement un enjeu de société et surtout un enjeu présent<sup>165</sup> ». Un renouvellement de l'historiographie coloniale en France a lieu durant l'année 2005, qui permet à un certain nombre de nouveaux·lles acteur·rices d'entrer dans l'arène intellectuelle.

C'est notamment à propos de l'hypothèse de continuité entre les périodes coloniale et postcoloniale que surgissent des voix inouïes : à travers la publication de *l'Appel pour les assises de l'anticolonialisme postcolonial : Nous sommes les Indigènes*

---

<sup>161</sup> Nous ne rappellerons pas et ne reviendrons pas en détail sur tous les éléments qui établissent l'année 2005 comme un tournant pour les études postcoloniales en France. Nous nous attarderons seulement sur les éléments qui s'avèrent pertinents du point de vue de notre objet d'étude, à savoir les réceptions de R. Connell, A. Mbembe et W. Mignolo. Pour une présentation détaillée de ces éléments, nous ne pouvons qu'encourager le·a lecteur·rice à consulter directement le travail d'A.-C. Collier (A.-C. COLLIER, *Le moment français du postcolonial*, *op. cit.*, p. 287-350).

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 290.

<sup>163</sup> Olivier LE COUR GRANDMAISON, *Coloniser, exterminer : Sur la guerre et l'État colonial*, Paris, Fayard, 2005.

<sup>164</sup> Gilles MANCERON, *Marianne et les colonies : Une introduction à l'histoire coloniale de la France*, Paris, La Découverte & La Ligue des Droits de l'homme, 2005.

<sup>165</sup> A.-C. COLLIER, *Le moment français du postcolonial*, *op. cit.*, p. 300.

de la République<sup>166</sup> en janvier 2005 par l'association *Indigènes de la République* et la parution en octobre 2005 de l'ouvrage collectif *La fracture coloniale*<sup>167</sup> par l'ACHAC. Le livre contient un chapitre écrit par A. Mbembe<sup>168</sup>, lequel point de départ est le suivant :

[L]'idée selon laquelle la politique de l'avenir est profondément liée à la triple question de savoir « qui est mon prochain », comment traiter *l'ennemi* et que faire de *l'étranger* [et que l]a difficulté que nous éprouvons à « répondre de » ces trois figures a, pour l'essentiel, partie liée avec ce que les démocraties existantes ont fait du problème de la race<sup>169</sup>.

Ce chapitre s'inscrit dans le projet que mène A. Mbembe depuis le début des années 2000 d'élaborer une cosmopolitique. Cela suppose de trouver une alternative au faux universalisme sur lequel se sont appuyées la fondation et la construction de la République française, et dont la discordance entre les revendications et les pratiques s'avéra la plus explicite dans sa politique coloniale. A. Mbembe insiste par conséquent sur la continuité entre plantation, colonie et République du point de vue de la violence raciste et des mécanismes employés par cette violence. L'abolition de l'esclavage et la décolonisation n'ont pas été accompagnées par la création d'une véritable communauté, résultant en une situation dans laquelle « ceux qui, tout en étant avec *nous*, parmi *nous* ou à côté de *nous*, ne sont finalement pas des *nôtres*<sup>170</sup> ». C'est parce que l'Afrique a constitué le paradigme de cette intrication entre la race et la colonie qu'A. Mbembe part de celle-ci pour réfléchir cette question.

La décolonisation de l'Afrique n'a pas mis fin à la présence, à l'influence, aux intérêts et à la mainmise de l'État français en Afrique. Bien plus, l'histoire de ce paradoxe n'a pas été écrite, pire, « à bien des égards, l'histoire de la France et de son Empire reste à écrire. C'est en partie parce qu'elle a été mal écrite que nous éprouvons tant de peine à déchiffrer la “nouvelle société française” au sein de laquelle nous vivons, et la puissante demande d'identité qui la travaille<sup>171</sup> ». Une telle histoire de la République et de l'Empire ne pourrait que bénéficier d'un recours aux études postcoloniales selon A. Mbembe, car elles ont insisté sur l'importance de la race dans la domination impériale. L'appui sur ces

---

<sup>166</sup> J. ROBINE, « Les “indigènes de la République” », art. cit., p. 120-122.

<sup>167</sup> N. BANCEL, P. BLANCHARD et S. LEMAIRE » (éds.), *La fracture coloniale, op. cit.*

<sup>168</sup> A. MBEMBE, « La République et l'impensé de la “race” », art. cit.

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 139 [souligné dans l'original].

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 140 [souligné dans l'original].

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 148.



études permettrait d'examiner à nouveaux frais l'ambition universaliste au fondement de la République.

Or, historiquement, cette sollicitude pour le sort réservé à l'homme et à la raison a vite montré ses limites chaque fois qu'il a fallu reconnaître la figure de l'homme dans le visage d'Autrui défiguré par la violence de la *race*. Dans l'histoire de la République, la mise en forme institutionnelle de la visée destructrice dont la race est porteuse, ce furent l'esclavage et le fait colonial. De fait, en quoi consistent la race et le racisme – et inversement en quoi consistent la mise en esclavage et l'assujettissement colonial –, sinon en le pouvoir de se représenter autrui comme « déchet » et en la capacité de l'assigner à cet état de déchet « de son vivant même » ? Le versant nocturne de la République, l'épaisseur inerte où vient s'engluer sa radicalité, c'est donc bel et bien la *race*. Car la race est cette page obscure où, placé par la force du regard de l'autre, l'« homme » se retrouve dans l'impossibilité de savoir en quoi consistent l'essence du travail et ses lois<sup>172</sup>.

L'universalisme républicain doit donc être dépassé, non pas dans ses ambitions, mais dans ses modalités d'existence. Il doit être remplacé par un cosmopolitisme qui seul permettrait, selon A. Mbembe, de passer outre, d'une part, le repli sur soi identitaire et communautaire et, d'autre part, une démocratie pas entièrement démocratique, car fondée sur la race. A.-C. Collier a montré de quelle manière sont mobilisées les références postcoloniales dans l'ouvrage dans lequel figure le chapitre.

Bien qu'ils prennent quelques précautions dans l'ouvrage, les auteurs articulent toute leur pensée autour de l'idée d'une continuité (sans utiliser le terme de continuum) entre la période coloniale et la période postcoloniale (ou contemporaine). Si les coordinateurs inscrivent leur ouvrage dans le prolongement des travaux des études postcoloniales, il est intéressant de noter que les références théoriques mobilisées dans l'introduction sont quasiment exclusivement franco-françaises. Cette inscription dans la continuité des auteurs anglo-saxons peut alors être considérée comme un effet de positionnement. Dans l'ouvrage, le seul à mobiliser les auteurs postcoloniaux classiques américains est l'historien Achille Mbembe. Ainsi les directeurs de l'ouvrage ne font pas de distinction entre « postcolonie » et « postcolonial » ce qui brouille les frontières entre les théoriciens du postcolonial anglo-saxon et Achille Mbembe<sup>173</sup>.

Le propos que présente A. Mbembe dans sa contribution semble donc en accord avec l'argumentation générale développée dans l'ouvrage. Par ailleurs, la manière dont les coordinateur·rices du livre mobilisent les études postcoloniales correspond davantage à un effet d'annonce, plutôt qu'à un véritable engagement. Le seul auteur à manifester

---

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 151 [souligné dans l'original].

<sup>173</sup> A.-C. COLLIER, *Le moment français du postcolonial*, *op. cit.*, p. 319.

une connaissance précise de ces auteur·rices est A. Mbembe. Bien plus, si A. Mbembe recourt au *sfumato* quant à son inscription dans les études postcoloniales, les coordinateur·rices alimentent également ce *sfumato* en utilisant indistinctement « postcolonie » et « postcolonial », et en rattachant ainsi explicitement A. Mbembe aux études postcoloniales.

Si la connaissance qu'a A. Mbembe de celles-ci découle probablement de ses séjours aux États-Unis d'Amérique et donc de l'accès direct qu'il a pu avoir à ces théories et leurs producteur·rices, la connaissance qu'en ont les coordinateur·rices n'apparaît pas de première main : elle s'avère médiée par A. Mbembe. En effet, bien que résidant à l'époque aux États-Unis d'Amérique, A. Mbembe revient régulièrement en France pour participer à des événements. À l'occasion de ces retours, il transporte avec lui certaines références et opère *de facto* en tant que médiateur des études postcoloniales. Ainsi, comme le racontent les deux membres fondateurs de l'ACHAC, N. Bancel et P. Blanchard :

On n'était pas des postcoloniaux. En fait, on ne le savait pas. On en faisait sans le savoir. C'est nos potes qui ont commencé à nous dire « euh t'as lu Bhabha », Achille de quoi tu parles ? Achille Mbembe, quand on le voit arriver c'est un Spoutnik. Spoutnik pour nous Achille à l'époque<sup>174</sup>.

A. Mbembe connaissait N. Bancel et P. Blanchard depuis le début des années 1990. P. Blanchard et N. Bancel ont chacun soutenu une thèse d'histoire, respectivement en 1995 sous la direction de J. Devisse et 1999, d'abord sous la direction de J. Devisse, puis de C. Coquery-Vidrovitch à la suite du décès de J. Devisse en 1996. Ils s'étaient rencontrés en assistant au séminaire de J. Devisse à la fin des années 1980<sup>175</sup>. Ils ont créé ensemble l'ACHAC en 1989. En 1991, ils fondent la revue *Plein Sud*, dirigée d'abord par Armelle Chatelier, à l'époque doctorante en histoire à l'EHESS. A. Mbembe siège alors au comité scientifique de la revue<sup>176</sup>, éditée par Karthala.

La collaboration s'intensifie : A. Mbembe participe en 1993 à un colloque organisé par l'ACHAC. Intitulé *Images et colonies. Nature, discours et influence de l'iconographie coloniale liée à la propagande coloniale et à la représentation des*

---

<sup>174</sup> Entretien d'A.-C. COLLIER avec N. BANCEL et P. BLANCHARD, fait à Paris le 4 avril 2013 cité par A.-C. COLLIER, *Le moment français du postcolonial*, op. cit., p. 319.

<sup>175</sup> Entretien de l'auteur avec Nicolas BANCEL, fait par Skype le 11 janvier 2021.

<sup>176</sup> Aux côtés de « Jean Boulègue, Monique Chastanet, Jean-Pierre Chrétien, Catherine Coquery-Vidrovitch, Jean Devisse (...) et Michel Robert » (A.-C. COLLIER, *Le moment français du postcolonial*, op. cit., p. 196).

*Africains et de l'Afrique en France, de 1920 aux Indépendances*, il se tient du mercredi 20 janvier au vendredi 22 janvier 1993 à la Bibliothèque nationale de France (BnF)<sup>177</sup>. L'événement est placé sous le patronage d'Emmanuel Le Roy Ladurie, alors administrateur général de la BnF, qui en prononce l'allocution d'ouverture, et du président de la République du Sénégal, Abdou Diouf. Le colloque bénéficie du soutien matériel et logistique de la BnF, du ministère de la Coopération et du Développement, de la Ligue de l'Enseignement, du Centre de recherches africaines, de l'Agence de coopération culturelle et technique, du ministère de la Recherche et de l'Espace, de la Ville de Paris, de Paris-1 Panthéon Sorbonne, de l'Unesco, des éditions Syros et du Centre national des Lettres. L'événement s'avère donc appuyé par d'importantes institutions politiques, culturelles et académiques, mais aussi par des individus dotés d'un capital symbolique considérable, tel qu'E. Le Roy Ladurie.

On dénombre trente-huit intervenants au colloque, parmi lesquelles on retrouve certains individus qui participeront à *La fracture coloniale* (N. Bancel, P. Blanchard, A. Mbembe ou Benjamin Stora), mais également des universitaires déjà établis et qui avaient participé au renouvellement de l'histoire africaniste à partir des années 1960 : C. Coquery-Vidrovitch et J. Devisse. Ce colloque s'inscrit dans une continuité manifeste avec la geste innovatrice menée près de 25 ans plus tôt par leurs aînés. Les principaux organisateurs étaient sous la direction de J. Devisse ou de C. Coquery-Vidrovitch durant leur thèse. La dimension novatrice du projet – travailler le fait colonial par l'iconographie qu'il a produite – s'avère d'ailleurs explicitement reconnue par E. Le Roy Ladurie, qui avait lui-même évolué pendant plusieurs décennies au pôle innovant de l'histoire<sup>178</sup>.

A. Mbembe intervient le vendredi 22 janvier 1993 à une session de « Regards croisés » dirigée par G. Manceron, à laquelle participent aussi l'historien états-unien Raymond F. Betts, l'historien italien Alessandro Triulzi, l'historienne Nathalie Tousignant, l'historienne portugaise Isabel de Castro Henriques et l'historien algérien Tayeb Chenntouf. A. Mbembe délivre aussi la synthèse de la session aux côtés de R. Betts. Le même jour, il participe à d'autres débats et tables rondes. Sa communication

---

<sup>177</sup> Les actes du colloque paraissent dans un numéro spécial de la revue *Plein Sud* : Pascal BLANCHARD et Armelle CHATELIER (éds.), *Images et Colonies. Nature, discours et influence de l'iconographie coloniale liée à la propagande coloniale et à la représentation des Africains et de l'Afrique en France, de 1920 aux indépendances*, Paris, Syros & ACHAC, 1993.

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 5.

s'intitule *Le Regard de l'Afrique noire sur elle-même*<sup>179</sup>, dont la version manuscrite porte le titre *Regard d'Afrique sur l'image et l'imaginaire colonial*<sup>180</sup>.

L'intervention d'A. Mbembe peut être qualifiée d'iconoclaste, puisqu'elle consiste en une interrogation à propos des images montrées et discutées pendant le colloque. Il annonce recourir pour cela à une manière qui soit « *la moins "académique" possible, c'est-à-dire dans un langage accessible à tous*<sup>181</sup> ». La même année que paraît *Écrire l'Afrique à partir d'une faille*<sup>182</sup>, un texte qui, nous l'avons vu, mobilise un registre affectif et autobiographique, A. Mbembe utilise un type identique de registre dans sa communication, ainsi que l'illustre l'avertissement énoncé à son début :

*Or donc, je sais que certains dans la salle se demandent : « Mais pourquoi il parle comme ça ? » Ou encore : « Les voilà encore, ces Africains, toujours polémiques, toujours émotifs – ou, pour utiliser un terme qui semble encore avoir de beaux jours dans le vocabulaire académique en France, toujours subjectifs – dès qu'il s'agit de la colonisation, toujours prompts à blâmer leurs malheurs sur les autres, sur le passé, sur les Blancs. » Peu m'importe que certains dans la salle pensent ainsi. J'ai quelque chose à dire. Il me suffira de le dire*<sup>183</sup>.

L'intervention d'A. Mbembe explore le paradoxe sur lequel repose le colloque : discuter de la représentation coloniale des colonisé·es, sans jamais mentionner la représentation des colons par les colonisé·es, qui existe pourtant. A. Mbembe met donc en lumière la manière dont le colloque, que ce soit ou non par inadvertance, reproduit le discours colonisateur à l'égard des colonisés, dans une situation postcoloniale : c'est-à-dire de fonder un discours sur autrui dont autrui demeure absent. A. Mbembe définit le colonialisme comme « un rapport terrible et violent, où la parole de l'un s'énonce presque toujours à partir de la mise au silence de l'autre, de sa condamnation au bégaiement<sup>184</sup> ». Cette situation provoque une interrogation pour A. Mbembe à propos de son positionnement en regard de ces images : sans avoir été lui-même colonisé et sans s'identifier lui-même comme ex-colonisé il ressent toutefois une parenté avec les

---

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>180</sup> Achille MBEMBE, « Regard d'Afrique sur l'image et l'imaginaire colonial » dans Pascal BLANCHARD et Armelle CHATELIER (éds.), *Images et Colonies. Nature, discours et influence de l'iconographie coloniale liée à la propagande coloniale et à la représentation des Africains et de l'Afrique en France, de 1920 aux indépendances*, Paris, Syros & ACHAC, 1993, p. 133-137.

<sup>181</sup> *Ibid.*, p. 133 [souligné dans l'original].

<sup>182</sup> A. MBEMBE, « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », art. cit.

<sup>183</sup> A. MBEMBE, « Regard d'Afrique sur l'image et l'imaginaire colonial », art. cit., p. 133 [souligné dans l'original].

<sup>184</sup> *Ibid.*, p. 135.

individues dont sont discutées les représentations durant le colloque. Bien plus, il insiste sur le fait que ces représentations structurent en creux un discours sur l'Occident : elles constituent le support de l'Autre par rapport auquel l'Occident se construit et s'affirme, tout en rejetant ce discours en creux sur l'Autre. A. Mbembe conclut ainsi :

Ces images constituent une péripétie du drame qu'est l'histoire de la déraison en Occident, sa densité rituelle et symbolique, sa matérialité, sa provincialité, sa jouissance narcissique, sa façon de régler des comptes avec soi-même aux dépens des autres, sa violence sur les corps et sur les esprits, ses viols, ses rapines et ses châtiments dans les colonies. Que voulez-vous donc que j'en fasse ?

Rien, sinon sourire et, lors de ces rares moments où le logos occidental sort de sa folie et redevient lucide, lui dire tranquillement : « Dis-donc, vraiment, là, tu es encore en train de mentir »<sup>185</sup>.

C'est la communication d'A. Mbembe qui clôt le colloque et les actes ne retranscrivent pas les débats qui ont suivi les interventions. N. Bancel a néanmoins été marqué par celle d'A. Mbembe, qu'il qualifie de « remarquée et remarquable » dans son geste de prendre à rebours le colloque et mettre en lumière le paradoxe sur lequel il s'appuie<sup>186</sup>.

A. Mbembe noue dans les années 1990 des relations avec des chercheurs légèrement plus jeunes que lui (N. Bancel est né en 1965 et P. Blanchard en 1964), qui partagent toutefois cette ambition innovatrice, qui exprime une stratégie de positionnement dans un champ académique progressivement caractérisé par une compétition à l'issue toujours plus incertaine, à laquelle le travail collectif de l'ACHAC constitue, selon A.-C. Collier, une réponse.

La diversification des activités de l'association à partir de 1993 avec l'organisation d'expositions, la réalisation de documentaires, l'organisation de débats grand public rend visible le glissement des membres les plus actifs de l'association de l'espace savant, tourné vers la production académique ; à l'espace intellectuel, tourné vers la production culturelle. La structuration en association apparaît un moyen de construire une figure d'intellectuel collectif. Ce terme, souvent utilisé pour caractériser des revues ou des collectifs qualifie un groupe de personnes peu doté en capitaux qui se regroupent pour acquérir un poids symbolique grâce à la cumulativité des actions individuelles<sup>187</sup>.

---

<sup>185</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>186</sup> Entretien de l'auteur avec N. BANCEL, fait par Skype le 11 janvier 2021.

<sup>187</sup> A.-C. COLLIER, *Le moment français du postcolonial*, *op. cit.*, p. 198.

Nous avons vu que l'espace intellectuel en France avait subi une importante transformation dans la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle avec l'autonomisation de l'espace médiatique. Si l'espace intellectuel des années 1960 et 1970 permettait encore de concilier légitimité académique et légitimité médiatique, la fin des années 1970 apparaît caractérisée par une incompatibilité croissante entre les deux logiques d'acquisition de légitimité. Avec l'autonomisation de l'espace médiatique apparaît l'intellectuel·le médiatique, dont la légitimité intellectuelle ne repose plus sur une logique académique, convertible dans l'espace médiatique, mais sur une logique propre. La garantie de cette légitimité intellectuelle ne découle plus du jugement des pairs, mais de la validation dans l'espace médiatique : à savoir les échos provoqués par une intervention, dont les chiffres de vente demeurent le principal indice. Dans un second temps, Rémy Rieffel observe le remplacement de cette hétérogénéité entre espaces médiatique et intellectuel par une attraction grandissante entre eux<sup>188</sup>, qui rend possible l'émergence d'une nouvelle figure, identifiée par L. Pinto comme « intellectuel·le de luxe ».

À la bipartition classique entre intellectuel·le savant·e et intellectuel·le médiatique, L. Pinto substitue une tripartition dont l'intellectuel·le de luxe constitue le troisième pôle<sup>189</sup>. Caractérisé·e par sa légitimité symbolique et sa légitimité économique, l'intellectuel·le de luxe est identifié·e par une *griffe* et un *chic*, qui lui permettent de cultiver sa *visibilité*<sup>190</sup>. Cette figure apparaît comme le symptôme d'un état de l'espace intellectuel dans lequel le cumul des profits symbolique et économique s'avère possible.

Si A.-C. Collier identifie justement la nature de l'ACHAC comme intellectuel·le collectif·ve<sup>191</sup>, nous aimerions ajouter une précision : le groupe fonctionne comme un·e « intellectuel·le collectif·ve de luxe ». En tant que tel, l'ACHAC incarne cette recomposition de l'espace intellectuel en orientant désormais ses productions vers l'espace culturel et médiatique – soumettant dès lors sa production à la logique culturelle et médiatique – et en s'appuyant sur une relative légitimité académique. Il devient alors possible d'acquérir une légitimité intellectuelle dans l'espace médiatique, légitimité qui n'est plus uniquement garantie par la production intellectuelle – dont la qualité est évaluée

---

<sup>188</sup> R. RIEFFEL, *L'emprise médiatique sur le débat d'idées*, op. cit., p. 22 sqq.

<sup>189</sup> L. PINTO, « Pour une sociologie des intellectuels de luxe », art. cit.

<sup>190</sup> La visibilité constitue « une forme de capital spécifique permettant avec une efficacité variable, selon les moments et les conjonctures, d'accéder au monde des médias et d'y être reconnu » (R. RIEFFEL, *L'emprise médiatique sur le débat d'idées*, op. cit., p. 31).

<sup>191</sup> A.-C. COLLIER, *Le moment français du postcolonial*, op. cit., p. 198 sqq.

par les pairs –, mais qui repose dorénavant sur la logique médiatique et dans le fond, marchande.

Ces transformations de l'espace intellectuel se traduisent également dans ses rapports à l'espace politique et au pôle administratif de celui-ci. Si le capital intellectuel s'appuyait aussi sur l'engagement politique des intellectuel·les, au pôle militant de l'espace politique, la légitimité intellectuelle académique perd dans les années 1970 et 1980 de sa convertibilité en légitimité politique. C'est seulement à partir des années 1990 et le développement de nouvelles luttes sociales que l'engagement politique redevient une option pour les intellectuel·les, un engagement au pôle militant.

Parallèlement, la légitimité médiatique gagne également en convertibilité, toutefois au pôle administratif de l'espace politique : participation en commission parlementaire, attribution de missions, etc. C'est grâce à cette convertibilité de la légitimité intellectuelle médiatique en légitimité politique administrative qu'A. Mbembe se verra confier par la Présidence de la République française l'organisation du « Nouveau Sommet Afrique-France » en 2021.

L'ACHAC opère donc dès les années 1990 comme un·e intellectuel·le collectif·ve de luxe, accumulant de la visibilité par ses différentes interventions, à l'interface entre l'espace académique, l'espace culturel et l'espace médiatique. Le fonctionnement en tant qu'intellectuel·le collectif·ve de luxe autorise ces chercheur·es en devenir de compenser leur position dominée dans l'espace académique, ainsi que l'a justement identifié A.-C. Collier<sup>192</sup>. Ni N. Bancel, ni P. Blanchard, ni A. Mbembe, ainsi que d'autres membres de l'ACHAC n'ont obtenu de poste dans l'espace académique français. L'ACHAC leur permet néanmoins d'engranger de la visibilité, en particulier à partir de 2005. L'efficacité de cette accumulation dépend toutefois d'un certain nombre de conditions et s'avère être elle-même le résultat d'un processus cumulatif entamé dans les années 1990. Parmi ces conditions, il faut mentionner l'accès à un réseau de diffusion et de distribution éditorial qui rende possible la circulation de leurs idées.

*La fracture coloniale* est publiée par les éditions La Découverte qui connaissent également une mobilité ascendante au début des années 2000 et pour lesquelles l'année 2005 constituera aussi un tournant. L'ACHAC avait déjà collaboré avec les éditions La Découverte, notamment en 2002 pour la parution de *Zoos humains*<sup>193</sup>, ouvrage

---

<sup>192</sup> *Ibid.*, p. 198 *sqq.*

<sup>193</sup> Nicolas BANCEL et al. (éds.), *Zoos humains : XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. De la vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, 2002.

collectif tiré d'un colloque et d'une série d'expositions organisés par l'ACHAC. Le texte rencontre un véritable succès : il est vendu à près de vingt mille exemplaires<sup>194</sup> ; il connaît plusieurs éditions<sup>195</sup> et traductions. Comme l'explique N. Bancel, ce succès d'un livre « impubliable » rassure l'éditeur·rice et donne confiance pour la suite. Bien plus, les chiffres de vente de l'ouvrage fondent la *visibilité* de ses coordinateur·rices ainsi que leurs *chic* et *griffe* : un examen de l'iconographie coloniale de manière iconoclaste ; plus généralement un traitement du fait colonial sur un mode apparemment novateur.

Je vais vous avouer très franchement quelque chose : quand vous avez publié deux ou trois bouquins qui ont « marché » – s'entend pour des éditions en sciences humaines, c'est-à-dire qu'un bouquin qui tire à mille exemplaires en sciences humaines, c'est déjà un bouquin qui marche très bien, donc quand vous en tirez à vingt mille ou quinze mille, c'est énorme – ça rend les choses beaucoup plus faciles. Nous, très honnêtement, quand on a publié *Zoos humains*, on ne s'attendait vraiment pas du tout à ça. On s'attendait effectivement à avoir les trois cents lecteurs habituels des bouquins de sciences sociales. Et puis non le bouquin s'est vendu extrêmement bien, il y a eu plusieurs rééditions ensuite, puisqu'on a changé aussi la matrice du livre. Il y a eu énormément de recherches complémentaires qui ont été faites et le bouquin à chaque fois s'est extrêmement bien vendu. Il a été traduit en italien, en allemand, en anglais, aux États-Unis, 'fin c'est un bouquin qui a vraiment marqué l'historiographie, en toute modestie, mais qui a marqué l'historiographie en son temps. Donc quand vous arrivez avec un tel bagage c'est beaucoup plus facile vis-à-vis d'un éditeur<sup>196</sup>.

Du côté de l'éditeur en question, François Gèze, directeur des éditions La Découverte, le projet porté par l'ACHAC résonnait avec ses propres préoccupations. Comme indiqué précédemment, l'historiographie coloniale connaît un renouveau. Les éditions La Découverte, créées pour reprendre le fonds des éditions Maspero avaient réédité un certain nombre de titres emblématiques des éditions Maspero relatifs à l'histoire coloniale.

C'est assez logiquement que le projet de *La fracture coloniale* me paraissait être un projet particulièrement important. J'avais publié de mon côté d'autres livres, comme Annie Rey-Goldzeiguer sur les massacres dans le Nord-Constantinois en [19]45, puis plein d'autres livres sur l'Algérie coloniale, encore une fois. Du coup, là aussi j'ai découvert d'autres auteurs qui étaient peu connus, etc. Donc *La fracture coloniale* partait d'une enquête qui a été conduite par Blanchard et son équipe à Toulouse, sur les perceptions de la colonisation et de l'histoire coloniale en France [avec insistance] aujourd'hui. À partir de cette enquête-là,

---

<sup>194</sup> Entretien de l'auteur avec N. BANCEL, fait par Skype le 11 janvier 2021.

<sup>195</sup> Nicolas BANCEL et al. (éds.), *Zoos humains : Au temps des exhibitions humaines*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2004 [2002].

<sup>196</sup> Entretien de l'auteur avec N. BANCEL, fait par Skype le 11 janvier 2021.



dont ils présentaient les résultats, ils avaient, nous avions eu l'idée de concevoir ensemble ce collectif, qui a en effet accueilli l'article d'Achille, dont je ne connaissais pas plus que ça les travaux. Les questions postcoloniales, puisque c'était l'objet de son premier livre publié chez Karthala, commençaient à peine à être connues en France. Il n'y avait que des travaux pour l'essentiel nord-américains, états-uniens, et certains commençaient à être traduits, chez Amsterdam notamment, mais c'était encore très faible. Les *postcolonial studies* commençaient à percer en France au début des années 2000, et c'est comme ça que j'ai découvert ces différents courants extérieurs à la France qui s'intéressaient à l'histoire coloniale de la France. De fil en aiguille, c'est comme ça que la mayonnaise a pris<sup>197</sup>.

L'année 2005 marque une rupture dans le traitement de la question coloniale dans l'espace médiatique et culturel, qui se traduit par des conditions économiques favorables pour les différentes formes d'intervention à ce sujet. Ce qui se passe en 2005, ce n'est pas seulement que divers·es acteur·rices travaillant sur ces questions depuis plusieurs années se regroupent et entreprennent des actions collectives, c'est également que celles-ci rencontrent un public et le succès commercial. Ce dernier constitue un des critères dont le respect assure d'une part la légitimité dans l'espace médiatique et culturel et d'autre part le cumul de visibilité. Si le traitement du fait colonial entre dans une nouvelle dimension, c'est aussi le cas de nombreux·ses acteur·rices : au premier rang desquel·les l'ACHAC et les éditions généralistes La Découverte tournées vers l'enseignement supérieur, ainsi que d'autres petites maisons d'édition critique indépendantes<sup>198</sup>, telles qu'Amsterdam. C'est également vrai d'acteur·rices individuel·les tel·les que P. Blanchard, F. Vergès ou A. Mbembe.

La trajectoire d'A. Mbembe connaît en effet un changement de direction important durant les années autour de 2005. Si Karthala réédite *De la postcolonie* en 2005, c'est avec beaucoup de retard, certaines réticences et au bout de longues hésitations.

*De la Postcolonie*, ça n'a pas démarré tout de suite, ça a démarré un peu lentement. À un moment, on se demandait [ne finit pas sa phrase]. Puis à l'époque, on était encore au niveau des méthodes d'imprimerie dans une [cherche ses mots] méthode où il fallait faire des tirages de cinq cents, six cents ou mille pour réimprimer. L'impression à la demande n'était pas encore ; au début des années 2000, ça commençait disons. L'ouvrage, à un moment donné on s'est dit : « Est-ce qu'il faut le réimprimer ? ». À ce moment-là, il y a eu une tentative

---

<sup>197</sup> Entretien de l'auteur avec François GEZE, fait par téléphone le 8 novembre 2021.

<sup>198</sup> Sophie NOËL, « Maintenir l'économie à distance dans l'univers des biens symboliques : Le cas de l'édition indépendante "critique" », *Revue Française de Socio-Économie*, 2012, vol. 2, n° 10, p. 73-92. Les éditeurs critiques désignent « les structures indépendantes publiant dans le domaine des sciences humaines et des essais, animées par une conception politique (globalement de gauche) ou "engagée" de leur métier, dont la production se situe au carrefour des secteurs universitaire, militant et grand public » (*Ibid.*, p. 74).

déjà par certains de ses amis de dire : « Essayons de le confier à d'autres, notamment La Découverte ». Puis à La Découverte non plus il n'y a pas eu de répondant à l'époque. Il y avait Gèze à l'époque, Gèze n'est plus à La Découverte depuis quelques années déjà. À ce moment-là, on s'est ressaisi en disant : « On le reprend ». Après avoir hésité, on le reprend pour le réimprimer. Ça s'est vérifié, c'est un bouquin qui a été constamment réimprimé, parce qu'à partir des années 2003 on pouvait tirer à cinq cents exemplaires, voire même à trois cents, puis après à cent. On l'a porté jusqu'au bout ; sauf que lui, à un moment donné, souhaitait accéder – vu sa notoriété – à un éditeur qui soit mieux distribué quantitativement. C'est une de nos limites par rapport [ne finit pas sa phrase]. On récupère souvent de jeunes auteurs, ou des auteurs qui n'ont pas la possibilité d'accéder directement soit au « Seuil », soit à La Découverte/Ex-Maspero, soit chez Albin Michel, ou d'autres, et qui viennent chez nous. C'est pour ça qu'on a beaucoup de demandes encore. On arrive parfois à publier des bouquins avec une durée à trois mille ou quatre mille, mais ce n'est pas la majorité. Lui-même a fait une rupture par rapport à nous si vous voulez, puis on avait peut-être un petit peu de retard dans les droits d'auteurs, pour les deux, trois dernières années. Si vous voulez, quand un bouquin traîne huit ans, on n'a pas forcément un arrêté — sauf si c'est vraiment un « Prix Goncourt » ou un prix comme ça. C'est là [cherche ses mots] qu'il a franchi le pas de La Découverte, sans nous en parler. C'était une autre étape, une autre étape et on l'a laissé partir. On l'a laissé partir, on n'avait pas de raison de le retenir : on n'avait pas les capacités de le retenir. Je ne sais pas ce que sont devenus ses bouquins, parce que même La Découverte actuellement, ce ne sont pas forcément des bouquins qui se vendent. Bon, il est très connu donc il y a beaucoup de gens qui l'achètent, mais je ne sais pas si ça se traduit en plusieurs milliers ou au-delà de dix mille. Je ne suis pas du tout sûr ; parce qu'Achille se répète aussi, il se répète un peu à la fin [court silence] : le thème de la nuit [léger rire]<sup>199</sup>.

On observe donc tout d'abord un changement d'échelle. Face au succès que rencontre A. Mbembe, les éditions Karthala ne s'avèrent plus à même, du point de vue de l'infrastructure et de la distribution, d'accommoder leur production à cette nouvelle échelle. Les éditions La Découverte sont quant à elles en mesure de soutenir un rythme de production plus élevé. Il semblerait que F. Gèze prenne connaissance des travaux d'A. Mbembe au moment de la publication de *La fracture coloniale*, et lui manifeste son intérêt pour une future parution. La Découverte est à l'époque en pleine croissance, occupant en 2023 une place de premier plan dans le paysage éditorial français des sciences humaines et sociales. Elle incarne également une tradition anticolonialiste et politique dont pouvait se sentir proche A. Mbembe, à la différence de maisons d'édition plus grandes et prestigieuses, mais moins engagées politiquement.

Si les éditions Karthala étaient en mesure d'assumer un tirage à mille ou mille cinq cents exemplaires, elles n'auraient pas été capables d'assurer la production des

---

<sup>199</sup> Entretien de l'auteur avec R. AGENEAU, réalisé le 5 novembre 2021 dans les locaux de Karthala, au 22-24, Boulevard Arago, 75013.

ouvrages postérieurs d’A. Mbembe. En effet, les chiffres de vente de ses textes publiés à La Découverte avoisinent ou dépassent les dix mille exemplaires : en date du 18 mai 2022, *Sortir de la grande nuit* a été vendu à quatre mille exemplaires en grand format et sept mille exemplaires au format poche, soit onze mille exemplaires ; *Critique de la raison nègre* a été vendu à cinq mille cinq cents exemplaires en grand format et sept mille cinq cents exemplaires au format poche, soit treize mille exemplaires ; *Politiques de l’inimitié* a été vendu à cinq mille deux cents exemplaires en grand format et trois mille exemplaires au format poche, soit huit mille deux cents exemplaires ; *Brutalisme* a été vendu à quatre mille cinq cents exemplaires en grand format et la réédition en 2020 de *De la postcolonie* a été vendu à deux mille exemplaires.<sup>200</sup>

Le changement de trajectoire concerne également le public auquel s’adresse et cherche à s’adresser A. Mbembe, et coïncide aussi avec son passage de Karthala à La Découverte. Si nous avons vu que *De la postcolonie* laissait déjà entendre un basculement dans l’écriture et le dispositif méthodologique, les ouvrages suivants entérinent ce changement. Ces publications s’avèrent des recueils d’articles réécrits de manière plus ou moins substantielle et dont l’ajout d’une préface ou introduction rend l’ensemble cohérent. Ces livres s’appuient moins – si ce n’est pas du tout – sur un travail de terrain et s’inscrivent dès lors dans l’essai d’avant-garde tel que nous l’avons défini précédemment. Cette forme de texte offre également une solution au dilemme constitutif vécu par les maisons indépendantes d’édition critique, auxquelles appartient à l’époque encore La Découverte. S. Noël formule ainsi ce dilemme : « Toute la difficulté [à laquelle font face ces maisons] consiste par conséquent à concilier une conception “haute” du métier, sans concession aux valeurs du marché, tout en s’assurant une installation pérenne dans le champ éditorial, c’est-à-dire, malgré tout, un volume de ventes correct<sup>201</sup>. ». L’essai d’avant-garde apparaît dès lors comme forme possible de conciliation entre l’incitation au désintéressement – sous la forme d’une production théorique pure : la « théorie pour la théorie » – et la nécessité marchande – sous la forme d’un produit accessible au grand public, avec des slogans, une griffe, qui circulent facilement –, qui permet alors de cumuler profits symbolique et économique.

Cette réorientation découle premièrement du statut professionnel d’A. Mbembe, qui après avoir été secrétaire de direction du Codesria à Dakar, de 1996 à 2000, a été nommé « *Research Professor* » au *Wits Institute for Social and Economic*

---

<sup>200</sup> Communication mail avec Pascale ILTIS, 18 mai 2022.

<sup>201</sup> S. NOËL, « Maintenir l’économie à distance dans l’univers des biens symboliques », art. cit., p. 82.

*Research (WiSER)* de l'Université de Witswatersrand à Johannesburg en Afrique du Sud en 2000. Sa titularisation l'empêche désormais – ou ne rend plus aussi urgente – de poursuivre des candidatures à un poste dans l'enseignement supérieur et la recherche en France. Cela signifie qu'il dispose dorénavant d'une plus importante marge de manœuvre dans sa manière d'écrire et ses interventions publiques, puisqu'il n'a plus à respecter les critères contraignants de la discipline historique et de l'espace académique français. La nécessité de s'adresser uniquement et en priorité à un public universitaire diminue.

Les éditions La Découverte ont pour particularité de publier des ouvrages et des collections à ambition académique, mais également des ouvrages et des collections dirigées vers le grand public de consommation intellectuelle ou constituées d'interventions militantes. Le type d'ouvrage que propose A. Mbembe depuis 2000 s'inscrit donc parfaitement dans le catalogue de la maison. Bien plus, le fonctionnement et la position de celle-ci dans l'espace éditorial français, l'encouragent à produire de tels ouvrages, dont le succès économique contribue en retour à renforcer cette incitation.

Si cette nouvelle orientation permet de toucher un plus large public à l'université – en dehors de la discipline de rattachement – mais également à l'extérieur de l'université, elle se ferme progressivement à un public de spécialistes universitaires, dont le jugement est informé des critères d'évaluation académique. Ainsi d'Anthony Mangeon, Professeur en littérature, spécialisé en littératures africaines à l'Université de Strasbourg, et qui date à cette époque le changement de trajectoire d'A. Mbembe.

Pour moi, Mbembe à ce moment-là [formation d'un courant de postcolonial à la française autour de N. Bancel, P. Blanchard et F. Vergès] choisit de se détourner d'une exigence historiographique et politiste, pour aller vers un discours qui se veut plus interdisciplinaire, mais qui est en fait beaucoup plus mou ; beaucoup moins ancré disciplinairement. Il y a vraiment une nette différence entre [cherche ses mots] Mbembe quand il travaille avec Bayart et Mbembe quand il travaille avec Blanchard [léger rire]<sup>202</sup>.

À l'opposé, des chercheur·es davantage investi·es dans l'espace culturel et médiatique éprouvent un jugement bien plus positif des travaux d'A. Mbembe, qui se traduit par de nombreuses sollicitations. Ainsi de Mathieu Potte-Bonneville, maître de conférences en philosophie à l'ENS Lyon et directeur du département « Culture & Création » du Centre Pompidou, qui a invité A. Mbembe dans

---

<sup>202</sup> Entretien de l'auteur avec Anthony MANGEON, fait par BBB le 22 juin 2021.

le cadre de la première édition de « La Nuit des idées » organisée le 27 janvier 2016 par l'« Institut français » au Quai d'Orsay<sup>203</sup>. Il y mène un dialogue avec Patrick Boucheron sur le thème « Quelles frontières ? », animé par Emmanuel Laurentin, journaliste culturel à « France Culture ». Des dialogues parallèles ont lieu simultanément, regroupant entre autres, Pierre Rosanvallon, Saskia Sassen, Robert Badinter, Olivier Roy ou encore S. B. Diagne<sup>204</sup>.

Il a fallu faire une sorte de casting si vous voulez. [cherche ses mots] Dans la réflexion, l'idée d'installer un débat entre Patrick Boucheron et Achille Mbembe s'est installée assez vite. Cela fait partie des premiers duos auxquels j'ai pensé, parce que je connaissais bien le travail de Patrick Boucheron, pour avoir échangé avec lui, notamment au Mexique, puisque nous avons construit un cycle de rencontres sur l'histoire globale au Mexique, nous sommes partis au Mexique ensemble ; et puis j'avais rencontré Achille Mbembe quelque temps auparavant, et j'avais été très intéressé par son travail, par sa démarche, d'où l'idée de les mettre en relation, de les mettre en discussion. [cherche ses mots] C'était un jeu assez complexe de réunir comme ça ces duos, parce que vous imaginez bien que s'assurer de la disponibilité de deux intervenants qu'on a envie de faire dialoguer ensemble ce n'est pas facile. C'est un travail de conviction, c'est un travail qui consiste à sécuriser ces invitations ; sinon on se retrouve avec un invité et puis on ne sait pas qui mettre en face. On ne peut pas désinviter en disant : « Votre partenaire a décliné donc on ne vous invite plus » [rires]. C'est un exercice un peu acrobatique. Je me souviens que [cherche ses mots] l'invitation de Patrick Boucheron avait permis, avait fait partie des éléments permettant de convaincre Achille Mbembe de nous rejoindre, parce que je savais qu'Achille était très demandé, très sollicité, donc pas très facile à avoir en débat, et je me souviens que Patrick Boucheron lui avait écrit directement pour lui dire qu'il en serait et qu'il serait heureux de le rencontrer à cette occasion. Ce qui je pense a fait partie des raisons qui ont convaincu Achille de nous rejoindre<sup>205</sup>.

L'occasion à laquelle s'étaient rencontrés A. Mbembe et M. Potte-Bonneville était une invitation d'A. Mbembe à l'émission « La Grande table » de « France Culture » en date du 11 octobre 2013, présentée par les journalistes culturels Caroline Broué et Antoine Mercier<sup>206</sup>. M. Potte-Bonneville était un chroniqueur régulier pour « La Grande table ». Il le retrouve le 4 mai 2016 pour animer un nouveau dialogue entre P. Boucheron et lui, à l'occasion de la publication de *Politiques de l'inimitié*, à la « Cité internationale des Arts »<sup>207</sup>. En tant que responsable du pôle « Savoirs et Débats d'idées » à l'« Institut Français », M. Potte-Bonneville contribue à l'organisation de la première édition

---

<sup>203</sup> M. Potte-Bonneville était alors responsable du pôle « Savoirs et Débats d'idées » à l'« Institut Français ».

<sup>204</sup> <https://www.rfi.fr/fr/com/20160114-nuit-idees-27-janvier-2016> (consulté le 21 septembre 2022).

<sup>205</sup> Entretien de l'auteur avec Mathieu POTTE-BONNEVILLE, fait par Skype le 2 mars 2021.

<sup>206</sup> <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-grande-table-2eme-partie/achille-mbembe-3369303> (consulté le 21 septembre 2022).

<sup>207</sup> <https://www.editionsdecouverte.fr/archives-80> (consulté le 21 septembre 2022).

des « Ateliers de la pensée » à Dakar en 2016, coordonnée par A. Mbembe et F. Sarr, à laquelle l'« Institut Français » offre un soutien logistique. A. Mbembe et M. Potte-Bonneville se retrouvent à l'été 2018 au « Banquet du livre », préparé par les éditions Verdier à l'abbaye de Lagrasse<sup>208</sup>. Enfin, M. Potte-Bonneville est invité à participer à l'édition 2022 des « Ateliers de la pensée »<sup>209</sup>. Un échange se met donc en place entre les deux, mais non plus au sens de W. Keim. Si la notion désigne selon elle un échange entre intellectuel·les dans le but de produire du savoir académique, l'échange en question ici n'a pas nécessairement pour but la production d'un savoir purement universitaire.

A. Mbembe s'insère dans un nouveau marché, dont le principal bien est un produit intellectuel qui s'adresse au grand public de consommation des biens intellectuels : l'essai d'avant-garde. Produit par des intellectuel·les formé·es à la recherche, un tel bien ne reprend pas les techniques en vigueur dans la recherche et vise avant tout la production d'idées. Ce marché est composé de divers acteur·rices : producteur·rices d'« idées », tel·les qu'A. Mbembe – ou encore Zygmunt Bauman<sup>210</sup> ou Bruno Latour – qui développent une griffe et usent d'un chic, de diffuseur·ses tel·les que les éditions La Découverte, Amsterdam ou La Fabrique, de promoteur·rices tel·les qu'une radio culturelle – « France Culture » – ou un événement culturel – « La Nuit des Idées » ou « Les Ateliers de la pensée » –, et dont la valeur n'est plus garantie par le jugement des pairs, mais par une logique médiatique et une logique marchande. L'enjeu principal devient alors la visibilité.

L'année 2005 a de nombreuses conséquences sur la trajectoire d'A. Mbembe dans l'espace intellectuel français. Nous avons vu qu'elle n'est plus celle d'un chercheur, mais plutôt celle d'un « intellectuel de luxe ». Les formes de ses interventions changent dès lors, moins contraintes par les critères académiques, davantage dirigées vers le grand public de consommation des biens intellectuels, son écriture est moins ancrée dans une recherche de terrain et ses prises de position dans le monde universitaire deviennent plus éparses, à mesure que croît la quantité de ses interventions médiatiques<sup>211</sup>. L'organisation

---

<sup>208</sup> [https://www.lepoint.fr/culture/achille-mbembe-pour-un-nouvel-espace-de-reflexions-sur-la-france-et-l-afrique-12-08-2018-2243073\\_3.php](https://www.lepoint.fr/culture/achille-mbembe-pour-un-nouvel-espace-de-reflexions-sur-la-france-et-l-afrique-12-08-2018-2243073_3.php) (consulté le 21 septembre 2022).

<sup>209</sup> <https://lcp.univ-paris8.fr/les-ateliers-de-la-pensee-de-dakar-cosmologie-du-lien-et-formes-de-vie-2022> (consulté le 21 septembre 2022).

<sup>210</sup> S. TABET, « Itinéraires d'une sociologie liquide », art. cit.

<sup>211</sup> Prenons pour seul exemple les textes qu'A. Mbembe publie sur *AOC* à partir de 2018. *AOC* (acronyme de « Analyse Opinion Critique ») propose quotidiennement trois textes, correspondant à chaque initiale. Les textes ont pour particularité d'être rédigés par des spécialistes universitaires ou bien des artistes, mais de s'adresser au grand public de consommation de biens intellectuels. A. Mbembe est présenté comme

du « Nouveau Sommet Afrique-France » en 2021 constituera l'aboutissement de ce processus d'accumulation de visibilité.

Cette transformation, si elle est rendue possible à partir de 2005, suppose toutefois un complexe de conditions à respecter. Les individus qui interviennent progressivement dans le débat public à l'orée des années 2000 à propos de l'histoire coloniale et qui sont réunies dans *La fracture coloniale* se connaissent pour la plupart avant. A. Mbembe était lié à l'ACHAC et ses membres fondateurs depuis le début des années 1990. Sa pensée doit par ailleurs s'avérer pertinente à mobiliser dans ce contexte de controverse : en usant du *sfumato*, en particulier par le recours à la notion de « postcolonie », A. Mbembe peut se positionner comme un interlocuteur de choix concernant la question coloniale et postcoloniale, quand bien même on noterait une discrédence théorique. Le concept de « postcolonie » opère donc à la fois en tant que médium du *sfumato* – A. Mbembe joue de la proximité du concept avec « postcolonial » – et en tant que griffe — « postcolonie » permet d'identifier A. Mbembe dans l'espace intellectuel. Ses travaux peuvent facilement être adaptés à des controverses contemporaines. La stabilité professionnelle qu'obtient A. Mbembe en 2000 avec son poste de professeur de recherche au *WiSER* lui assure une plus grande marge de manœuvre, ainsi que la mise en relation avec les éditions La Découverte par l'intermédiaire des membres de l'ACHAC et leurs projets auxquels il participe. Enfin, le contexte politique, culturel, médiatique, intellectuel et économique doit s'avérer favorable ; si les questions coloniales occupent une place considérable dans les débats durant l'année 2005, souvent sous la forme de la controverse, cette présence s'accompagne du développement d'un marché éditorial sur ces questions. Il devient possible de traiter ces questions pour une maison d'édition et un·e auteur·rice. C'est la

---

« philosophe et historien » par le site et l'on dénombre, selon les catégories mobilisées par le site, deux « analyses » (Achille MBEMBE, « À propos de la restitution des artefacts africains conservés dans les musées d'Occident », *AOC*, 5 octobre 2018 [En ligne]; Achille MBEMBE, « Notes sur l'eurocentrisme tardif », *AOC*, 17 mars 2021 [En ligne]), un entretien avec le directeur du site, l'ancien journaliste de « France Culture » Sylvain Bourmeau (Sylvain BOURMEAU, « Achille Mbembe : “La lecture occupe une trop grande partie de ma vie” », *AOC*, 3 avril 2021 [En ligne]), une « critique » (Achille MBEMBE, « “Black Panther” ou le retournement du signe africain », *AOC*, 5 mars 2018 [En ligne]) et neuf « opinions » (Achille MBEMBE, « L'Afrique, laboratoire mondial d'une ignorance organisée ? », *AOC*, 2 février 2018 [En ligne]; Achille MBEMBE, « Le grand débarras », *AOC*, 2 mai 2018 [En ligne]; Achille MBEMBE, « Tribut nègre à la France », *AOC*, 18 juillet 2018 [En ligne]; Achille MBEMBE, « Si l'Autre n'est qu'un sexe... », *AOC*, 24 août 2018 [En ligne]; Achille MBEMBE, « Pour un droit universel à l'hospitalité », *AOC*, 16 octobre 2018 [En ligne]; Achille MBEMBE, « Étrange époque », *AOC*, 4 septembre 2019 [En ligne]; Achille MBEMBE, « Pourquoi ont-ils tous peur du postcolonial ? », *AOC*, 21 janvier 2020 [En ligne]; Achille MBEMBE, « Le droit universel à la respiration », *AOC*, 6 avril 2020 [En ligne]; Achille MBEMBE, « Afrique-France : La disruption », *AOC*, 13 octobre 2021 [En ligne])

combinaison de ces éléments qui permet à A. Mbembe de mobiliser au début des années 2000 les ressources dont il disposait depuis les années 1990.

Si l'année 2005 constitue un tournant pour les études postcoloniales en France, et donc pour A. Mbembe qui y est, à juste titre ou non, rattaché, elle ne l'est pas pour autant pour les études décoloniales. Premièrement parce que les études décoloniales s'avèrent bien plus jeunes que les études postcoloniales : les unes naissent véritablement à la fin des années 1980 cependant que les autres émergent au début des années 2000. Du point de vue particulier de W. Mignolo, 2005 aurait pu également représenter un point de bascule, si ce n'est que son rapport au champ intellectuel français s'avère bien moins intense et qu'il ne dispose pas des ressources symboliques et relationnelles à mobiliser.

W. Mignolo intervient dans l'espace académique français à deux reprises après 2005, les deux fois à la FMSH de Paris. Dans un premier temps, les 2 et 3 juin 2006, dans le cadre d'un colloque organisé par le sociologue portoricain R. Grosfoguel et le sociologue Éric Mielants, sur « The Post-September 11 New Ethnic/Racial Configurations in Europe and the United States: The Case of Islamophobia »<sup>212</sup> ; la deuxième fois, à l'occasion d'un colloque coordonné par Lewis Gordon et R. Grosfoguel le 29 et 30 juin 2007 sur « The Post-September 11 New Ethnic/Racial Configurations in Europe and the United States: The Case of Anti-Semitism »<sup>213</sup>. R. Grosfoguel était à l'époque professeur invité à la FMSH et appartenait encore au groupe « Modernité/Colonialité », au sein duquel il côtoyait W. Mignolo. C'est un colloque international qui réunit un grand nombre de spécialistes internationaux et français, tel·les que le philosophe franco-brésilien Michaël Löwy, le philosophe

---

<sup>212</sup> Les actes de ce colloque ont été publiés par la revue *Human Architecture : Journal of the Sociology of Self-Knowledge* : Ramón GROSGOQUEL et Éric MIELANTS (éds.), « Othering Islam. Proceedings of the International Conference on "The Post-September 11 New Ethnic/Racial Configurations in Europe and the United States: The Case of Islamophobia" », *Human Architecture: Journal of the Sociology of Self-Knowledge*, 2006, V, n° 1, p. 1-118. Ces actes contiennent la contribution de W. Mignolo : Walter D. MIGNOLO, « *Islamophobia/Hispanophobia: The (Re) Configuration of the Racial Imperial/Colonial Matrix* », *Human Architecture: Journal of the Sociology of Self-Knowledge*, 2006, V, n° 1, p. 13-28.

<sup>213</sup> Les actes de ce colloque ont été publiés par la même revue : Lewis R. GORDON, Ramón GROSGOQUEL et Éric MIELANTS (éds.), « Historicizing Anti-Semitism. Proceedings of the International Conference on "The Post-September 11 New Ethnic/Racial Configurations in Europe and the United States: The Case of Anti-Semitism" », *Human Architecture: Journal of the Sociology of Self-Knowledge*, 2009, VII, n° 2, p. 1-178. Ces actes contiennent également la contribution de W. Mignolo : Walter D. MIGNOLO, « *Dispensable and Bare Lives: Coloniality and the Hidden Political/Economic Agenda of Modernity* », *Human Architecture: Journal of the Sociology of Self-Knowledge*, 2009, VII, n° 2, p. 69-87.



français Étienne Balibar, la sociologue roumaine Manuela Boatcă ou la philosophe russe Madina Tlostanova. Si une partie des interventions a été publiée en français<sup>214</sup>, dont celle de W. Mignolo<sup>215</sup>, les interventions ne se concentrent pas sur la situation française et réfléchissent davantage à une situation globale. W. Mignolo n'est par ailleurs pas identifié du public français, exception faite de certains historien·nes américanistes, mais qui lui ont opposé une fin de non-recevoir, et quelques figures éparses, principalement proches de *Multitudes*, qui évoluent à un pôle politique, à l'intersection de l'espace académique et l'espace culturel.

La position périphérique de la FMSH dans l'espace académique et plus généralement dans l'espace intellectuel française explique également pourquoi ces interventions, quand bien même elles respectent les critères académiques, passent sous les radars. Bien plus, la FMSH est depuis sa création un espace de recherche davantage tourné vers l'international que les questions nationales, en accueillant un nombre considérable de chercheur·es étranger·ères. La publication des actes des deux colloques dans le journal *Human Architecture*, édité par le « *Omar Khayam Center for Integrative Research in Utopia, Mysticism, and Science (Utopystics)* » contribuait également à la faible visibilité de ces événements.

Un des effets les plus immédiats de ce changement de trajectoire pour A. Mbembe concerne les espaces dans lesquels il s'exprime et la forme de ces interventions : A. Mbembe multiplie les entretiens dans les revues<sup>216</sup>, mais à l'interface entre l'espace académique et l'espace culturel.

---

<sup>214</sup> Mohamed MESTIRI, Ramón GROSFUGUEL et El Yamine SOUM (éds.), *Islamophobie dans le monde moderne*, Paris & Berkeley, Institut International de la Pensée Islamique & University of California, Department of Ethnic Studies, 2008.

<sup>215</sup> Walter D. MIGNOLO, « Islamophobie-Hispanophobie : La (re)configuration de la matrice raciale » dans Mohamed MESTIRI, Ramón GROSFUGUEL et El Yamine SOUM (éds.), *Islamophobie dans le monde moderne*, traduit par Zineb BOUIZEM et al., Paris & Berkeley, Institut International de la Pensée Islamique & University of California, Department of Ethnic Studies, 2008, p. 113-144.

<sup>216</sup> Ayoko MENSAH, Norbert N. OUENDJI et Achille MBEMBE, « “Le temps de l’Afrique viendra”. Entretien avec Achille Mbembe », *Africultures*, 2011, vol. 83, n° 1, p. 87-100 ; Seloua LUSTE BOULBINA et Achille MBEMBE, « “Penser par éclairs et par la foudre”. Entretien avec Achille Mbembe », *Rue Descartes*, 2014, vol. 83, n° 4, p. 97-116 ; Achille MBEMBE, Jacques BONANE et Jean MERCKAERT, « Quand l’Afrique sort de l’ombre. Entretien avec Achille Mbembe », *Revue Projet*, 2014, vol. 338, n° 1, p. 84-87 ; Anne BOCANDE et Achille MBEMBE, « “L’Afrique est plus qu’un ensemble géographique. Elle est et doit demeurer une question”. Entretien avec Achille Mbembe », *Africultures*, 2015, n° 99-100, n° 3, p. 104-107 ; Claire BENIT-GBAFFOU et Achille MBEMBE, « Actualité de Fanon dans les mouvements étudiants sud-africains contemporains : Un entretien avec Achille Mbembe », *Politique africaine*, 2016, vol. 143, n° 3, p. 169-183 ; Achille MBEMBE et Bregtje VAN DER HAAK, « Afrocomputation. Entretien avec Achille Mbembe », *Multitudes*, traduit par François RONAN-DUBOIS, 2017, vol. 69, n° 4, p. 198-204 ; Achille MBEMBE et Azzedine HAJJI, « “La colonisation n’aura été qu’une (énorme) parenthèse” Colonialité et rapports postcoloniaux. Entretien avec Achille Mbembe », *La Revue Nouvelle*, 2018, vol. 1, n° 1, p. 45-51 ; Yala KISUKIDI et Achille MBEMBE, « Ré-enchanter l’Afrique. Entretien avec Achille Mbembe »,

Parmi ces revues dans lesquelles publie désormais majoritairement A. Mbembe, on trouve *Le Débat* et *Esprit*. La première a été fondée en 1980 par l'historien français Pierre Nora et a longtemps été dirigée par le philosophe français Marcel Gauchet. Dans le principal débat qui animait l'espace intellectuel dans les années 1970 et le début des années 1980, à savoir la critique du totalitarisme, elle assume une position antitotalitaire<sup>217</sup>. Elle se caractérise notamment par la recherche et la défense d'un républicanisme universaliste. Elle s'efforçait par ailleurs de développer un espace d'expression à mi-chemin entre l'université et le grand public de consommation des biens intellectuels. La revue *Esprit* s'avère plus ancienne, puisqu'elle a été créée en 1932 par Emmanuel Mounier, croyant catholique non conformiste. Dans les années 1970 et 1980, elle partageait l'engagement antitotalitaire du *Débat*. Après la chute du mur en 1989, la rédaction a été dirigée par Olivier Mongin et l'objet premier de réflexion est devenue la démocratie et ses conditions d'existence et de réalisation. Elle a également pour ambition de construire un espace d'expression à la frontière entre l'espace académique et le grand public de consommation des biens intellectuels. La taille restreinte des articles – en comparaison aux normes universitaires –, leurs conditions de publication plus lâches – absence d'évaluation par les pairs – et leurs rythmes de parution mensuel ou bimensuel permettent à ces revues de réagir bien plus promptement à l'actualité et d'éclairer celle-ci par le regard de spécialistes.

À partir de 2005, A. Mbembe publie quatre articles<sup>218</sup> dans *Le Débat*, un article<sup>219</sup> dans *Esprit* et deux entretiens<sup>220</sup>, la revue lui consacre également un dossier<sup>221</sup>. Nous nous intéressons ici aux deux textes qui ont paru aux alentours directs de 2005. Dans son article pour *Le Débat*, A. Mbembe conduit une réflexion proche de celle qu'il a menée dans le chapitre paru dans *La fracture coloniale*. L'objet principal demeure la République et son rapport à l'autre, tel qu'il s'exprime dans l'universalisme républicain. Le texte prend pour

---

*Multitudes*, 2020, vol. 4, n° 81, p. 132-141 ; Achille MBEMBE, Lisa PIGNOT et Jean-Pierre SAEZ, « Résister au “brutalisme” du monde contemporain à l'ère numérique. Entretien avec Achille Mbembe », *L'Observatoire*, 2021, vol. 58, n° 2, p. 76-80.

<sup>217</sup> S. AUDIER, *La pensée anti-68*, *op. cit.*

<sup>218</sup> Achille MBEMBE, « Notes sur le pouvoir du faux », *Le Débat*, 2002, n° 118, p. 49-58 ; Achille MBEMBE, « La république désœuvrée : La France à l'ère post-coloniale », *Le Débat*, 2005, n° 137, p. 159-176 ; Achille MBEMBE, « Le temps de l'Afrique viendra », *Le Débat*, 2011, n° 163, p. 146-152 ; Achille MBEMBE, « Purger l'Afrique du désir d'Europe », *Le Débat*, 2019, n° 205, p. 100-107.

<sup>219</sup> Achille MBEMBE, « La Démondialisation », *Esprit*, 2018, n° 450, p. 86-94.

<sup>220</sup> A. MBEMBE et al., « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? », art. cit. ; Fabien EBOUSSI BOULAGA, Achille MBEMBE et Célestin MONGA, « Penser africain : Raison, identité et liberté », *Esprit*, 2006, n° 330, p. 106-116.

<sup>221</sup> Yala KISUKIDI (éd.), « Frontières et déchets d'hommes. Autour d'Achille Mbembe », *Esprit*, 2018, n° 450, p. 83-114.

points de départ deux questions : pourquoi est-ce que dans un contexte toujours plus globalisé et traversé de mouvements migratoires, la France ne pense-t-elle pas la postcolonie d'un point de vue critique ? Ce qu'A. Mbembe appelle ici la postcolonie désigne « l'histoire de [l]a présence [française] au monde et l'histoire de la présence du monde en son sein aussi bien avant, pendant, qu'après l'Empire<sup>222</sup> ? »

La deuxième question découle directement de ce premier état de fait : quels renseignements cette impossibilité de rapport critique à la postcolonie fournit-elle sur la république et l'universalisme républicain sur lequel elle se fonde ? Ces questions sont intimement liées à celle des frontières, mais également aux figures du prochain, de l'ennemi et de l'étranger — l'ensemble de ces éléments étant articulé par la race ; des figures déjà traitées dans le chapitre de 2005. Il s'agit donc de repenser l'histoire de la république et son universalisme du point de vue de ce qu'elle a dû nécessairement exclure, à savoir la plantation et la colonie. Selon A. Mbembe, reconsidérer la république dans son rapport à ces figures suppose de concevoir une « politique du monde ».

Cette politique du monde repose sur le souci que nous porterons à l'unicité de chacun que le visage de chacun exprime. Du coup, la responsabilité pour autrui et à l'égard du passé deviendra l'orbite à partir de laquelle notre discours sur la justice et la démocratie et la pratique que nous en avons se mettent en mouvement<sup>223</sup>.

Cette « politique du monde » doit fonder non pas un nouvel universalisme, mais un « cosmopolitisme ». L'universalisme ne s'oppose en effet pas au communautarisme selon A. Mbembe, mais au cosmopolitisme. Le cosmopolitisme désigne « l'idée d'un monde commun, d'une commune humanité, d'une histoire et d'un avenir que l'on peut s'offrir en partage<sup>224</sup> ».

La réflexion d'A. Mbembe s'inscrit premièrement dans une analyse de l'actualité politique, puisque l'article est publié dans la deuxième partie d'un dossier intitulé *Problèmes du multiculturalisme à la française (suite)*, dont la première partie – parue dans le précédent numéro – comprenait deux textes d'O. Pétré-Grenouilleau<sup>225</sup> et de la

---

<sup>222</sup> A. MBEMBE, « La république désœuvrée », art. cit., p. 159.

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 175.

<sup>224</sup> *Ibid.*, p. 160 [souligné dans l'original].

<sup>225</sup> Olivier PETRE-GRENOUILLEAU, « Les identités traumatiques : Traites, esclavage, colonisation », *Le Débat*, 2005, n° 136, p. 93-107.

sociologue française Yolène Dilas-Rocherieux<sup>226</sup>. En réaction aux divers débats qui ont égrené l'année 2005 – et avant les émeutes de l'automne 2005 – le dossier soutient l'idée suivante :

L'universalisme républicain, quoi qu'on en ait dit, n'a pas eu trop de peine, en dépit de sa phobie des « communautés », à s'accommoder de l'univers des identités. Mais le voici rattrapé, en revanche, par une question devant laquelle il est vulnérable, celle du passé colonial de la République et, au-delà encore, du passé esclavagiste de la France d'avant la République<sup>227</sup>.

Par ailleurs, cette actualité s'inscrit elle-même dans les thématiques centrales de la revue : la notion de République et celle de républicanisme. Le dossier mobilise certaines des principaux·les acteur·rices des débats de l'année 2005 et organise une confrontation de points de vue, quand bien même l'un serait critique de la République. A. Mbembe avait déjà publié un texte dans la revue<sup>228</sup>, quelques années auparavant, et la position intermédiaire qu'il occupe dans les controverses lui permet d'intervenir dans différents espaces, selon diverses modalités. Bien plus, l'idée d'une « politique du monde » et de « cosmopolitisme » rejoint d'une certaine manière la notion d'« universalisme républicain » défendue par les membres de la rédaction de la revue. La principale différence concerne la question des identités : effacement ou reconnaissance de celles-ci ; la finalité demeure similaire : la construction d'un espace de vie commune, articulé autour de valeurs communes. Enfin, A. Mbembe mobilise explicitement des auteurs qui appartiennent aux références de la revue, tels que Alexis de Tocqueville, M. Foucault, Fernand Braudel, J.-F. Bayart, ou l'éthique d'Emmanuel Levinas et le concept de « visage ».

Des interventions qu'il fait dans ces espaces à la croisée des mondes, la plus significative et celle qui aura le retentissement le plus important est l'entretien accordé à la rédaction d'*Esprit*<sup>229</sup>. Cet entretien fait en effet partie des textes les plus cités d'A. Mbembe dans l'espace académique français<sup>230</sup>. Il est publié dans un dossier intitulé « Pour comprendre la pensée postcoloniale », dont l'objectif est d'aborder « le débat postcolonial [non] par son versant militant, mais comme le courant intellectuel méconnu

---

<sup>226</sup> Yolène DILAS-ROCHERIEUX, « Tradition, religion, émancipation : La question du voile chez les jeunes musulmanes », *Le Débat*, 2005, n° 136, p. 108-116.

<sup>227</sup> COLLECTIF, « Présentation », *Le Débat*, 2005, vol. 136, p. 92.

<sup>228</sup> A. MBEMBE, « Notes sur le pouvoir du faux », art. cit.

<sup>229</sup> A. MBEMBE et al., « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? », art. cit.

<sup>230</sup> Voir *infra*.

qu'il représente à l'échelle mondiale<sup>231</sup> ». Pour ce faire, le dossier compile deux articles<sup>232</sup> et trois entretiens<sup>233</sup>. Comme le souligne A.-C. Collier, « [l]e numéro, jusque dans son titre, semble s'organiser autour de l'entretien avec Achille Mbembe<sup>234</sup> ». L'intention et la fonction de l'entretien apparaissent explicitement dans le titre de l'entretien – *Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ?* – et dans la première question qui est posée à A. Mbembe :

*Pouvez-vous nous présenter l'école de pensée dite « postcoloniale » ? Elle est présente en Afrique, en Inde, en Grande-Bretagne, en Australie, aux États-Unis, mais peu en France. Pouvez-vous nous présenter sa substance, ses moteurs ? En quoi se distingue-t-elle notamment de mouvements de réflexions anti-occidentaux ou tiersmondistes<sup>235</sup> ?*

L'entretien a donc pour fonction d'introduire le·a lecteur·rice à la pensée postcoloniale. A. Mbembe insiste en premier lieu sur l'hétérogénéité de la « pensée » postcoloniale, un vocable qu'il préfère mobiliser, plutôt que celui de « théorie » ou « études ». Malgré cette hétérogénéité, les déclinaisons de la « pensée postcoloniale » s'appuient sur un certain nombre de points communs, qu'énumère A. Mbembe : la critique de la cruauté exercée au nom d'une version coloniale de la raison (le décalage entre les idéaux défendus et la pratique ; insistance sur l'humanité-à-venir postcoloniale) ; une attention portée au racisme ; une critique de la « nécropolitique » ; elle constitue une pensée de l'imbrication (qu'A. Mbembe désigne lui-même comme « concaténation » et « enchevêtrement ») ; la volonté d'élaborer une politique du semblable ; son intégration à des mouvements sociaux. Enfin, la « pensée postcoloniale » nomme également une pensée de la mondialisation. La « pensée postcoloniale » que présente A. Mbembe apparaît par conséquent proche de la pensée qu'il conçoit lui-même à la même époque.

---

<sup>231</sup> COLLECTIF, « Mémoires d'empire et cultures transnationales : Introduction », *Esprit*, 2006, n° 330, p. 76-78. Le titre de cet article est une allusion à un ouvrage publié par R. Bertrand (R. BERTRAND, *Mémoires d'empire*, *op. cit.*), qui copublice également un article dans le dossier d'*Esprit* (Jean-François BAYART et Romain BERTRAND, « De quel "legs colonial" parle-t-on ? », *Esprit*, 2006, n° 330, p. 134-160).

<sup>232</sup> Filip DE BOECK, « La ville de Kinshasa, une architecture du verbe », *Esprit*, traduit par Jean-Pierre JACQUEMIN, 2006, n° 330, p. 79-105 ; J.-F. BAYART et R. BERTRAND, « De quel "legs colonial" parle-t-on ? », *art. cit.*

<sup>233</sup> F. EBOUSSI BOULAGA, A. MBEMBE et C. MONGA, « Penser africain », *art. cit.* ; A. MBEMBE et al., « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? », *art. cit.* ; Philippe ROUSSIN et Marc-Olivier PADIS, « Situation française, littérature mondiale et courants postcoloniaux », *Esprit*, 2006, n° 330, p. 161-168.

<sup>234</sup> A.-C. COLLIER, *Le moment français du postcolonial*, *op. cit.*, p. 398.

<sup>235</sup> A. MBEMBE et al., « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? », *art. cit.*, p. 117 [souligné dans l'original].

La « nécropolitique » désigne un concept introduit par A. Mbembe dans un article paru originellement en anglais dans la revue *Public Culture* en 2003<sup>236</sup> et qui est traduit et publié en 2006 en français dans la revue *Raisons politiques*<sup>237</sup>. Inspirée de la notion de « thanatopolitique » développée par M. Foucault<sup>238</sup>, et dans son sillage G. Agamben<sup>239</sup>, A. Mbembe propose celle de « nécropolitique » — traduit dans l'article par « pouvoir de la mort », quand bien même le vocable de « nécropolitique » est maintenu dans le titre, quoiqu'au singulier. La notion soutient la proposition suivante :

[L]es formes contemporaines de soumission de la vie au pouvoir de la mort (politique de la mort [« nécropolitique »]) reconfigurent profondément les relations entre résistance, sacrifice et terreur. J'ai tenté de démontrer que la notion de bio-pouvoir est insuffisante pour rendre compte des formes contemporaines de soumission de la vie au pouvoir de la mort. En outre, j'ai avancé les notions de politique de la mort et de pouvoir de la mort, pour rendre compte des divers moyens par lesquels, dans notre monde contemporain, les armes sont déployées dans le but d'une destruction maximum des personnes et de la création de *mondes de mort* [« *death-worlds* »], formes uniques et nouvelles d'existence sociale, dans lesquelles de nombreuses populations sont soumises à des conditions d'existence leur conférant le statut de *morts-vivants*. L'essai a également souligné quelques-unes des topographies refoulées de la cruauté (plantation et colonie en particulier) ; il a suggéré que le pouvoir de la mort brouille les frontières entre résistance et suicide, sacrifice et rédemption, martyr et liberté<sup>240</sup>.

Le texte compose une discussion critique de deux des plus importants théoriciens politiques contemporains – M. Foucault et G. Agamben – et autorise A. Mbembe à se situer dans un nouvel espace de débats dans l'espace académique francophone : celui de la théorie politique. En même temps, la mention de ce concept dans l'entretien permet à A. Mbembe de le diffuser auprès de la large audience que constitue le lectorat de la revue *Esprit*.

Si la présentation que propose A. Mbembe de la « pensée postcoloniale » s'approche de la pensée qu'il développe à partir des années 2000, il continue toutefois d'user du *sfumato* et de brouiller les pistes en cherchant à distinguer ses travaux de la « pensée postcoloniale », notamment l'ouvrage *De la postcolonie*. C'est sûrement par

---

<sup>236</sup> A. MBEMBE, « Necropolitics », art. cit.

<sup>237</sup> Achille MBEMBE, « Nécropolitique » [2003], *Raisons politiques*, traduit par Émilie COUSIN, Sandrine LEFRANC et Eleni VARIKAS, 2006, vol. 1, n° 21, p. 29-60.

<sup>238</sup> Michel FOUCAULT, « La technologie politique des individus » dans Daniel DEFERT, François EWALD et Jacques LAGRANGE (éds.), *Dits et écrits II. 1976-1988*, traduit par Pierre-Emmanuel DAUZAT, Paris, Gallimard, 2001 [1988], p. 1645.

<sup>239</sup> G. AGAMBEN, *Homo Sacer I*, op. cit., p. 132.

<sup>240</sup> A. MBEMBE, « Nécropolitique », art. cit., p. 59 [souligné dans l'original].

l'intermédiaire de cet ouvrage, son titre, mais également la recension qu'en a publiée O. Mongin dans *Esprit*<sup>241</sup> en 2000, que la rédaction d'*Esprit* a identifié A. Mbembe comme interlocuteur idoine pour un entretien didactique. On observe ici la manière dont la *griffe* opère : élaboration d'un terme mémorable, qui laisse une trace dans l'esprit du·e la lecture, éventuellement réactivée dans un contexte inédit. C'est donc davantage en tant que spécialiste et en quelque sorte porte-parole des études postcoloniales qu'A. Mbembe est invité, avant d'en être considéré un producteur, quand bien même il se défend d'une relation avec les études postcoloniales.

Mon livre se démarque, à bien des égards, de la pensée postcoloniale, ne serait-ce que dans le privilège que cette pensée accorde aux questions d'identité et de différence, ou encore le rôle central qu'elle accorde à la thématique de la résistance. À mes yeux, il y a une différence entre la pensée de la « postcolonie » et la pensée « postcoloniale ». La question qui parcourt *De la postcolonie* est celle-ci : « Qu'est-ce que c'est qu'aujourd'hui, et qu'est-ce que c'est que nous, aujourd'hui<sup>242</sup> ? »

Si l'on se souvient du contenu de l'ouvrage en question, on peut être étonné quant à la reformulation qu'en propose A. Mbembe. Nous avons en effet montré que l'objet principal de *De la postcolonie* était certes de développer une « éthique du prochain », mais que le livre consistait majoritairement en une exploration des structures imaginaires du pouvoir et de son exercice en postcolonie. La réécriture de l'argument de l'ouvrage à travers la mise en exergue de sa dimension éthique, et donc philosophique indique d'une certaine manière la réorientation de la trajectoire d'A. Mbembe ; il passe d'une investigation historique de l'exercice du pouvoir en colonie et en postcolonie à une recherche éthique à partir de la postcolonie.

Bien plus, nous avons vu que le thème de « l'indocilité » et de « l'indiscipline » de la part des dominé·es constituait le point de départ des analyses d'A. Mbembe dans les années 1980, et d'une certaine manière en composait le cœur même. Aussi apparaît-il étonnant que son ouvrage, et plus généralement sa pensée, se distingue de la « pensée postcoloniale », car celle-ci accorderait un « rôle central (...) à la thématique de la résistance<sup>243</sup> ».

---

<sup>241</sup> O. MONGIN, « Achille Mbembe. *DE LA POSTCOLONIE. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine* », art. cit.

<sup>242</sup> A. MBEMBE et al., « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? », art. cit., p. 130.

<sup>243</sup> *Ibid.*

L'entretien donné à *Esprit* met en lumière la réorientation du projet intellectuel d'A. Mbembe, achevant la mutation de son regard d'historien en regard d'intellectuel de luxe, vêtu des attributs du philosophe. Cela coïncide avec le mouvement souterrain à l'œuvre dans ses recherches depuis *De la postcolonie* et la modification du registre de ses interventions et de son inscription dans le champ académique et le champ intellectuel français. La nature du projet que veut désormais mener A. Mbembe – et desquels oripeaux il revêt son travail passé – apparaît explicitement dans l'entretien.

La pensée de la postcolonie, en revanche, est une pensée de la vie et de la responsabilité, mais à travers le prisme de ce qui dément les deux. Elle se situe en droite ligne de certains aspects de la pensée noire (Fanon, Senghor, Césaire et autres). Elle est une pensée de la responsabilité, responsabilité en tant qu'obligation de répondre de soi-même, d'être garant de ses actes. L'éthique sous-jacente à cette pensée de la responsabilité est l'avenir de soi au souvenir de ce que l'on a été entre les mains de quelqu'un d'autre, au souvenir des souffrances que l'on a endurées du temps de la captivité, lorsque la loi et le sujet étaient divisés<sup>244</sup>.

Nous reconnaissons ici un thème déjà présent dès les années 1980 dans les travaux d'A. Mbembe, et notamment dans ses deux livres publiés en 1985<sup>245</sup> et 1988<sup>246</sup> : celui de la responsabilité des dominé·es de prendre leur avenir en main et d'œuvrer à la libération et au développement ; objet d'un traitement aux accents managériaux, sur lesquels nous avons insisté<sup>247</sup>. Si la responsabilité constitue en effet un sujet central de la philosophie morale, en particulier dans la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle, l'angle par lequel l'approche A. Mbembe demeure celui qu'il mobilisait dans les années 1980<sup>248</sup>. Par ailleurs, A. Mbembe continue d'user du *sfumato*, puisqu'ici, la pensée de la postcolonie est présentée comme directement inspirée de F. Fanon, A. Césaire et L. Sédar Senghor, alors que ces trois noms ont également, tout du long du texte, été mentionnés et inscrits dans une généalogie pas toujours explicitée de la « pensée postcoloniale<sup>249</sup> ».

---

<sup>244</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>245</sup> A. MBEMBE, *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, *op. cit.*

<sup>246</sup> A. MBEMBE, *Afriques indociles*, *op. cit.*

<sup>247</sup> Voir *supra*.

<sup>248</sup> Rappelons à ce titre le propos des années 1980 : « Il apparaît aujourd'hui et de plus en plus que l'on ne pourra indéfiniment faire porter la responsabilité des échecs de l'Afrique sur le colonialisme, le néo-colonialisme, l'impérialisme ou un ordre économique international injuste. Il s'agit, sans nier les dominations externes qui pèsent sur les peuples du continent, de faire en sorte que les Africains et leurs dirigeants soient enfin comptables de leurs actes et mettent un terme à la quête d'irresponsabilité collective qui les caractérise face au monde » (A. MBEMBE, *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, *op. cit.*, p. 229).

<sup>249</sup> Ainsi qu'en atteste l'extrait suivant : « Finalement, si la pensée postcoloniale est aujourd'hui le privilège des institutions académiques anglo-saxonnes et des intellectuels de langue anglaise, il ne faut pas oublier



A. Mbembe joue par conséquent sur plusieurs tableaux à la fois, se présentant selon la situation comme producteur d'une « pensée postcoloniale » ou producteur d'une « pensée de la postcolonie ». La similitude aux yeux des non-spécialistes entre les deux concepts permet à A. Mbembe d'évoluer dans divers espaces, parfois opposés dans les controverses autour du postcolonial — ainsi de l'ACHAC et *Le Débat* par exemple. La période 2000-2010 s'avère donc faite de ruptures pour A. Mbembe : avec l'africanisme et ses exigences, quand bien même elle n'empêche pas de maintenir des interactions avec le milieu africaniste, davantage fondées sur l'amitié que l'échange ; avec l'histoire comme discipline ; avec les normes universitaires ; avec Karthala. L'historien prometteur du Cameroun et de l'indocilité s'efface, dorénavant remplacé par le penseur global, réfléchissant la situation de l'Afrique à l'échelle du monde. Cette ambition se révèle dans la variante de cosmopolitisme que propose A. Mbembe dans ces années : l'« afropolitisme ».

L'« afropolitisme » veut être une alternative crédible aux principaux discours politiques développés sur le continent africain au long du 20<sup>e</sup> siècle : marxisme, nationalisme anticolonial et panafricanisme. Le monde a changé et ces discours s'avèrent inadéquats pour l'interpréter selon A. Mbembe. La migration croissante d'individues nées en Afrique, sur le Continent et à l'extérieur de celui-ci conduit à poser la question de savoir qui est africain·e, à laquelle le « nativisme » se propose d'être une réponse. Le « nativisme » se fonde essentiellement sur une distinction entre « autochtones » et « allogènes ». À rebours de cette logique, A. Mbembe suggère une alternative, non pas basée sur la séparation, mais sur l'imbrication.

La conscience de cette imbrication de l'ici et de l'ailleurs, la présence de l'ailleurs dans l'ici et vice-versa, cette relativisation des racines et des appartenances primaires et cette manière d'embrasser, en toute connaissance de cause, l'étrange, l'étranger et le lointain, cette capacité de reconnaître sa face dans le visage de l'étranger et de valoriser les traces du lointain dans le proche, de domestiquer l'in-familier, de travailler avec ce qui a tout l'air des contraires — c'est cette

---

que ce courant s'est largement inspiré de la pensée de langue française. J'ai évoqué Fanon, Césaire, Senghor. J'aurais pu y ajouter Glissant et d'autres encore. Aujourd'hui, certaines œuvres de la littérature africaine francophone font partie des textes canoniques de la critique postcoloniale » (A. MBEMBE et al., « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? », art. cit., p. 121).

sensibilité culturelle, historique et esthétique qu'indique bien le terme « afropolitanisme »<sup>250</sup>.

On retrouve certains thèmes ainsi que certaines figures, en réalité récurrentes dans l'œuvre d'A. Mbembe : celles du « proche », du « lointain », du « visage », etc. Si l'« afropolitanisme » désigne en quelque sorte un cosmopolitisme fondé sur l'expérience africaine contemporaine, faite de déracinement et de concaténation, il semble également alimenter un discours par lequel A. Mbembe justifie son « africanité ». En effet, comme souvent, on trouve une écriture cryptographique à l'œuvre dans ces travaux, concernant la question de l'« africanité », mais aussi celle de l'expérience individuelle d'A. Mbembe<sup>251</sup>.

Aujourd'hui, nombre d'Africains vivent hors d'Afrique. D'autres ont librement choisi de vivre sur le Continent, et pas nécessairement dans les pays qui les ont vu [*sic*] naître. Davantage encore, beaucoup d'entre eux ont la chance d'avoir fait l'expérience de plusieurs mondes et n'ont guère cessé, en réalité, d'aller et de venir, développant, au détour de ces mouvements, une incalculable richesse du regard et de la sensibilité. Il s'agit généralement de gens qui peuvent s'exprimer en plus d'une langue. Ils sont en train de développer, parfois à leur insu, une culture transnationale que j'appelle « afropolitaine »<sup>252</sup>.

Ce n'est pas seulement une justification de son « africanité », mais également une valorisation de son propre parcours et de son expérience que permet l'« afropolitanisme ». Non seulement d'après les caractéristiques de l'« afropolitain·e », mais aussi par son mode de vie et en particulier la ville qu'il habite. Cette ville n'est autre que Johannesburg.

[L]e centre par excellence de l'afropolitanisme est, de nos jours, Johannesburg, en Afrique du Sud. Dans cette métropole forgée au fer d'une histoire brutale est en train de se développer une figure inédite de la modernité africaine. Il s'agit d'une modernité qui n'a que très peu à voir avec ce que l'on connaissait jusqu'à présent. Elle se nourrit à la source de multiples héritages raciaux, d'une économie vibrante, d'une démocratie libérale, d'une culture de la consommation qui participe directement des flux de la globalisation. Ici est en train de se créer une éthique de la tolérance susceptible de réanimer la créativité esthétique et

---

<sup>250</sup> Achille MBEMBE, « Afropolitanisme », *Africultures*, 2006, vol. 66, n° 1, p. 13.

<sup>251</sup> En réaction à l'article d'A. Mbembe publié en 1992 dans *Public Culture* (A. MBEMBE, « The Banality of Power and the Aesthetics of Vulgarity in the Postcolony », art. cit.), J. Butler propose également l'hypothèse d'une écriture cryptographique, à propos de la manière de théoriser d'A. Mbembe (J. BUTLER, « Mbembe's Extravagant Power », art. cit., p. 68-69).

<sup>252</sup> A. MBEMBE, « Afropolitanisme », art. cit., p. 15.

culturelle africaine de la même manière qu'Harlem ou la Nouvelle Orléans [*sic*] autrefois pour les États-Unis<sup>253</sup>.

Le portrait que compose A. Mbembe de l'afropolitain·e est celui d'un·e avant-gardiste intellectuel·le et artistique. Le travail sur l'« afropolitanisme », s'il incarne la recherche éthique que mène désormais A. Mbembe, lui permet également de se styliser et se présenter comme intellectuel africain d'avant-garde. L'article est publié dans la revue *Africultures*, qui est une revue fondée en 1997 avec pour ambition « de documenter, d'analyser, de critiquer les expressions culturelles contemporaines africaines<sup>254</sup> ». C'est une revue avant tout culturelle, qui accueille toutefois des universitaires, pour des contributions relativement courtes et accessibles. L'audience de la revue est plutôt ouverte au grand public de consommation des biens intellectuels et offre des éclairages variés de l'actualité politique, culturelle et intellectuelle des sociétés africaines. En publiant son texte dans cette revue, A. Mbembe s'adresse donc en priorité à des individu·es intéressé·es par l'Afrique et à un lectorat africain, puisque la revue dispose de rédactions dans plusieurs pays du continent.

C'est par-là que Patrick Awondo, sociologue qui a effectué ses études à l'Université de Yaoundé-1 au début des années 2000, prend connaissance des travaux d'A. Mbembe. De la même manière dont l'afropolitanisme autorise A. Mbembe de faire sens de sa trajectoire et sa position, cette notion permet la même chose à P. Awondo.

Ça [le parcours de P. Awondo] correspond à un itinéraire, à une vie itinérante personnelle [inaudible], parce que mon épouse est française et mes enfants sont français. Donc je me projette un tout petit peu dans l'afropolitanisme quand même [rires] ou en tous les cas la réflexion qu'il veut porter m'interpelle, moi ou mes enfants, moi pour mes enfants, pour moi-même, mais, je pense, plus pour mes enfants, parce que moi je suis quand même un vrai camerounais je pense, et eux seront plus des afropolitains ou afropéens ou je ne sais pas quoi<sup>255</sup>.

---

<sup>253</sup> *Ibid.* La présentation de Johannesburg comme métropole africaine, soit une « afropolis » résulte du travail qu'il mène avec son épouse Sarah Nuttall sur ces questions. Ils·elles publient un ensemble de texte à ce sujet (A. MBEMBE et S. NUTTALL, « Writing the World from an African Metropolis », art. cit. ; S. NUTTALL et A. MBEMBE, « A Blase Attitude », art. cit. ; Sarah NUTTALL et Achille MBEMBE, « Afropolis: From Johannesburg », *PMLA*, 2007, vol. 122, n° 1, p. 281-288.) et dirigent un dossier de *Public Culture* (A. MBEMBE et S. NUTTALL (éds.), « Johannesburg—The Elusive Metropolis », art. cit.) qui devient par la suite un ouvrage (Sarah NUTTALL et Achille MBEMBE (éds.), *Johannesburg: The Elusive Metropolis*, Durham, Duke University Press, 2008.).

<sup>254</sup> <http://africultures.com/qui-sommes-nous/> (consulté le 22 septembre 2022).

<sup>255</sup> Entretien de l'auteur avec Patrick AWONDO, fait par Skype le 19 avril 2021.

A. Mbembe évolue donc sur plusieurs fronts et propose dans chacun de ces espaces une représentation distincte de son projet et de lui-même par la formulation et l'élaboration d'une *griffe* spécifique : la «nécropolitique» lorsqu'il dialogue en théoricien politique avec M. Foucault et G. Agamben ; l'«afropolitanisme» dans le développement de son projet éthique ou bien encore la «postcolonie» quand il assume la charge de porte-parole intermittent des études postcoloniales. La multiplication des griffes et des interventions lui permet également de toucher un public toujours plus large et hétérogène, adaptant son discours aux exigences de ces divers publics.

## *L'histoire de la sociologie comme socle d'un discours postcolonial*

À partir de la fin des années 1990, R. Connell a également commencé à explorer un nouveau domaine, celui de l'histoire de la sociologie. L'étude de celle-ci au regard de l'histoire coloniale dans laquelle elle s'est développée – les effets que cela a pu exercer sur ses concepts, ses méthodes et théories –, mais aussi au prisme des relations Nord/Sud, constitue un nouvel enjeu. Un des premiers textes que R. Connell consacre à cette question paraît en 1997 et explore l'interrogation suivante : *Why is Classical Theory Classical?* [Pourquoi la théorie classique est-elle classique ?]<sup>256</sup>.

R. Connell part du constat selon lequel la plupart des manuels de sociologie articulent l'histoire de la sociologie autour de trois principales figures : É. Durkheim, K. Marx et M. Weber — auxquelles sont parfois ajoutés Ferdinand Tönnies, Auguste Comte, etc. Leurs œuvres sont présentées comme des réponses aux questions soulevées par les profonds changements qui affectent à leur époque les sociétés européennes : la révolution industrielle, la lutte des classes, etc. C'est la même structure que l'on trouve dans les histoires de la sociologie et qui exerce un effet direct sur la discipline en tant que telle.

Ce n'est pas seulement par le commentaire direct que les textes classiques affectent la discipline. En tant que symboles de « ce qui est le plus explicitement sociologique », ils influencent le type de débat qui relève de la théorie sociologique, quel langage théorique les sociologues doivent parler, et quels problèmes sont dignes de discussion.

Il est désormais acté que l'idée d'une théorie classique incarne un « canon », dans le sens mobilisé par la théorie littéraire : *un ensemble privilégié de textes, dont l'interprétation et la réinterprétation définissent un champ*<sup>257</sup>.

Bien que l'on observe des changements, ils demeurent principalement superficiels. Ils ne remettent pas en question la nature du concept de « passé » qui est usé dans la théorie classique. Si l'histoire de la discipline possède un certain prestige, elle est rarement mobilisée dans la recherche. Ce qui apparaît à l'examen, c'est que les sociologues contemporains de ce moment fondateur – fin du 19<sup>e</sup> – ne partagent pas du tout cette vue de la discipline. Leur rapport s'avère davantage *encyclopédique* – compilation de l'ensemble des individus participant au

---

<sup>256</sup> R. CONNELL, « Why Is Classical Theory Classical? », art. cit.

<sup>257</sup> *Ibid.*, p. 1512 [souligné par l'auteur] [TO 4.15].

développement de la discipline – plutôt que *canonique* — une sélection de textes conçus comme fondamentaux. C'est seulement à partir des années 1950 et 1960 que la vision canonique de l'histoire de la discipline devient dominante. L'étude de la structure de la pensée sociologique en tant que telle se révèle nécessaire pour comprendre le basculement qui s'opère :

[E]xaminer l'histoire de la sociologie comme un produit collectif – les intérêts partagés, présuppositions, et pratiques constituant la discipline à divers moments – et la forme donnée à cette histoire par les forces sociales mouvantes qui construisent la discipline<sup>258</sup>.

L'analyse des recherches et comptes-rendus publiés dans *L'Année sociologique* révèle que la question de la modernité n'apparaît pas prépondérante dans les investigations de l'époque ; la véritable question centrale s'avère celle de la différence entre les métropoles soi-disant « civilisées » et un Autre soi-disant « primitif », qui habiterait les colonies. R. Connell la nomme « différence globale », qui, conjointe à l'idée d'un progrès évolutionniste – du primitif vers l'évolué –, constitue le postulat majeur de la sociologie de l'époque et son principal objet de recherche. Des enquêtes coloniales – menées par les métropoles impériales – collectaient et fournissaient les données sur lesquelles s'appuyaient ces recherches. L'apparition et le développement de la sociologie doivent donc être saisis d'un point de vue géopolitique et s'avèrent indissociables de l'expansion coloniale et impérialiste. En tant que telle, la « [s]ociologie a été formée au sein de la culture de l'impérialisme et a incarné une réponse culturelle au monde colonisé<sup>259</sup> ».

Si les histoires de la discipline mettent avant tout en lumière l'intérêt de la sociologie pour les notions de classe, d'aliénation, etc., la sociologie, telle qu'elle se déployait, ne pouvait pas escamoter un travail sur les phénomènes qui relèvent de la race, du genre ou de la sexualité. Dans les faits, ces phénomènes opéraient au cœur même de la recherche sociologique. Par exemple, la perception raciste du monde apparaît souvent intrinsèque à une conception progressiste et évolutionniste de l'histoire.

Du point de vue de la méthode, la sociologie reposait sur une approche comparatiste, qui empruntait ses manières de procéder à la logique coloniale elle-même : distribution unilatérale de l'information, position de surplomb et déplacement

---

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 1515 [TO 4.16].

<sup>259</sup> *Ibid.*, p. 1519 [TO 4.17].

sans entraves d'une société à une autre. Autrement dit, « [l]a méthode comparatiste de la sociologie incarnait le regard impérial sur le monde<sup>260</sup> ». À ce regard impérial, logé dans la métropole, s'oppose celui d'intellectuel·les colonisé·es, dont la discipline et ses tenant·es ne reconnaissent pas les productions. La sociologie en tant que pratique collective s'inscrit dans un emplacement social particulier :

[P]armi les hommes de la bourgeoisie libérale métropolitaine. Ceux qui produisirent de la sociologie étaient un composite d'ingénieurs et docteurs, d'universitaires, de journalistes, de clercs, et une poignée qui (comme Weber après sa dépression) pouvait subsister grâce à une rente familiale<sup>261</sup>.

La Première Guerre Mondiale ruine la conviction des sociologues selon laquelle le progrès s'avère inéluctable ; une telle vision du monde s'écroule et conduit à une profonde remise en question de la discipline. Dans ces décombres émerge un certain nombre d'alternatives, mais aucune ne parvient à atteindre l'ampleur du premier projet sociologique ; non pas par manque d'ambition intellectuelle, mais en raison des vicissitudes historiques et politiques dans la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle, au premier rang desquelles la montée des fascismes et totalitarismes. Un nouveau projet sociologique prend toutefois forme aux États-Unis d'Amérique selon lequel la société, la différenciation sociale et le désordre social au sein de la métropole constituent désormais les objets centraux de la discipline. Ce projet s'accompagne d'une conception originale de la discipline, plus empirique, de nouvelles méthodes, et un rapport inédit à son histoire et son public. Il ne parvient néanmoins pas à fonder un programme commun pour l'ensemble de la discipline.

C'est dans le contexte de ce renouveau disciplinaire, marqué à un niveau général par la massification de l'enseignement supérieur aux États-Unis d'Amérique et donc l'arrivée d'étudiant·es qui nécessitaient des introductions, des manuels, etc., qu'émerge ce nouveau rapport à l'histoire de la discipline, forgé en premier lieu par les sociologues états-uniens T. Parsons et Charles Wright Mills. L'existence de cette relation canonique s'avère attestée par le développement d'un type original de textes : le commentaire et la présentation, dont le langage repose sur une certaine quantité de figures spécifiques — âge d'or, pères fondateurs (dont le sens pour les États-Uniens est autrement plus chargé émotionnellement), etc.

---

<sup>260</sup> *Ibid.*, p. 1524 [TO 4.18].

<sup>261</sup> *Ibid.*, p. 1527 [TO 4.19].

L'adoption d'un mode et d'un style canoniques de production de l'historiographie de la sociologie a conduit à l'obscurcissement non seulement de nombreux·ses sociologues contemporains de la création de la discipline, d'un ensemble d'enquêtes innovantes, mais aussi de recherches dont l'objet principal relevait de la race, du genre, de la sexualité, etc. Selon R. Connell, ni la rectification de cette histoire canonique ni son rejet ne constituent des options viables ; seul un basculement d'historiographie de la discipline s'avère satisfaisant.

Ce dont nous avons besoin, plutôt qu'une « théorie classique » est une meilleure histoire – une histoire sociologique – et une manière inclusive de produire de la théorie. La sociologie peut être présentée aux étudiants non pas comme l'histoire « d'hommes illustres », mais en tant que pratique formée par les relations sociales qui la rendent possible. L'ensemble des intellectuels qui ont produit des « théories de la société » peut être récupéré pour cette histoire, y compris les féministes, anarchistes et colonisés qui ont été effacés de cette histoire canonique. Les exclusions qui ont construit la discipline peuvent intégrer le savoir sur soi de la discipline<sup>262</sup>.

R. Connell considère qu'il faut essayer de reconstruire le contexte intellectuel, mais surtout historique dans lequel la sociologie s'est formée pour saisir son histoire correctement. En réalité, il s'agit de modifier complètement non pas le rapport aux classiques, mais la relation à l'histoire de la discipline et surtout la manière de la concevoir.

Ce qui suppose d'intégrer dans le processus de formation de la théorie les intellectuels du monde colonisé ainsi que de la métropole — sans, toutefois, réviser l'histoire des « hommes illustres » pour inclure Ibn Khaldoun parmi les classiques. Il s'agit plutôt d'étudier les riches analyses *du monde dans lequel la sociologie fut construite* qui provinrent de l'extérieur de la métropole, allant des débats islamiques et chinois à propos de la modernité, aux critiques indiennes et africaines de l'empire<sup>263</sup>.

C'est un tel projet que R. Connell exécute avec son livre paru en 2007, *Southern Theory*<sup>264</sup>. L'ambition de cet ouvrage est de poser les bases d'une science sociale concrètement planétaire, c'est-à-dire à même d'intégrer d'autres expériences et interprétations qu'occidentales. La sociologie, dont elle étudie certaines figures dans

---

<sup>262</sup> *Ibid.*, p. 1546 [TO 4.20].

<sup>263</sup> *Ibid.* [souligné dans l'original] [TO 4.21].

<sup>264</sup> R. CONNELL, *Southern Theory*, *op. cit.*



l'ouvrage, constitue donc un cas d'espèce de la science sociale. La « théorie du Sud<sup>265</sup> » désigne selon R. Connell un ensemble de relations qui prennent place dans un cadre centre-périphérie ; le fait que toutes les portions du monde produisent de la théorie ; l'inscription de toute pensée sociale dans un espace-temps défini et un corps spécifique.

Le propos défendu par le livre est plutôt que les sociétés colonisées et périphériques produisent de la pensée sociale *à propos du monde moderne* qui possède autant de puissance intellectuelle que la pensée métropolitaine, et davantage de pertinence politique<sup>266</sup>.

Nous avons souligné dans les précédents chapitres comment le concept d'hégémonie occupe chez R. Connell une place centrale ; il en va de même ici. Il s'agit de penser l'hégémonie du point de vue non plus politique ou du genre, mais du point épistémologique, voire épistémopolitique.

J'imagine, vous savez [rires], qu'en arrivant à la « théorie du Sud », la question de l'économie globale du savoir, des hiérarchies dans les mondes universitaire et scientifique, du pouvoir global et de l'influence d'institutions du Nord Global, de nouveau, plutôt que – ainsi que l'avait fait de nombreux penseurs postcoloniaux et décoloniaux – de voir cela en termes culturels abstraits – la culture occidentale dominant les cultures orientales ou colonisées –, j'étais intéressée par les mécanismes institutionnels qui permettaient cela. C'est mon livre sur les universités et le chapitre sur l'économie globale du savoir. Je suppose que l'on pourrait qualifier mon livre *Southern Theory* de central – certains chapitres avaient posé le problème – et il constituait une célébration du travail intellectuel de groupes subalternes, c'est-à-dire de communautés et pays colonisés et postcoloniaux, qui avaient au moins le potentiel de fissurer l'hégémonie incontestée de la production intellectuelle du Nord Global et défier cette division globale du travail, qui avait été diagnostiquée justement en premier par Paulin Hountondji (...) comme une division du travail entre la production de données et la production de théories et de méthodes, dans la métropole. C'est pourquoi j'ai continué à m'intéresser aux questions d'hégémonie, tout en travaillant à une variété de problèmes substantiels<sup>267</sup>.

Si R. Connell a presque toujours bénéficié de financements pour ses projets, celui de *Southern Theory* n'a pas été soutenu dans le cadre d'un programme de recherche, mais par l'exploitation des invitations rémunérées qu'elle recevait de manière croissante à

---

<sup>265</sup> L'expression « théorie du sud » a été préférée à celle de « théorie australe » – trop cryptique – et de « théorie méridionale » – trop proche de la « pensée méridienne » de Franco Cassano (Franco CASSANO, *La pensée méridienne*, traduit par Jérôme NICOLAS, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1998 [1996]) – après des discussions avec S. Dufoix, qui dirige la traduction française en cours de l'ouvrage de R. Connell.

<sup>266</sup> R. CONNELL, *Southern Theory*, *op. cit.*, p. xii [souligné dans l'original] [TO 4.22].

<sup>267</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 4 février 2022 [TO 4.23].

partir des années 1990 et le succès de son travail sur les masculinités. Ces invitations lui permettent de voyager et de rencontrer des chercheur·es dans le Nord Global et Sud Global, mais aussi de se procurer lors de ces séjours des textes introuvables en Australie<sup>268</sup>. Le livre est par ailleurs issu d'un processus inédit pour R. Connell dans son écriture, puisque plutôt qu'en tant que collection d'articles, l'ouvrage a principalement été pensé comme un livre, et donc rédigé en tant que tel ; à l'exception des trois premiers chapitres qui consistent en des reprises d'articles<sup>269</sup>.

L'ouvrage présente des analyses des œuvres de trois sociologues emblématiques du Nord Global – le sociologue britannique Anthony Giddens, le sociologue français P. Bourdieu et le sociologue états-unien James S. Coleman – pour révéler l'eurocentrisme à l'œuvre dans certains de leurs travaux. R. Connell met dans un deuxième temps en lumière une pensée produite dans le Nord Global orientée vers le Sud Global, en examinant les comptes-rendus de la découverte de l'Australie, mais également la place de l'Australie en tant que réservoir à données à la fin du 19<sup>e</sup> siècle et le développement d'une sociologie australienne. Enfin, R. Connell présente un certain nombre de chercheur·es issu·es du Sud Global, ainsi que leurs travaux : le sociologue nigérian Akinsola Akiwowo<sup>270</sup>, le philosophe béninois P. Hountondji<sup>271</sup>, le penseur afghan Sayyid Jamāl al-Dīn al-Afghani<sup>272</sup>, l'écrivain iranien Jalāl Āl-e Ahmad<sup>273</sup>, le théoricien iranien

---

<sup>268</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 11 février 2022.

<sup>269</sup> R. CONNELL, « Why Is Classical Theory Classical? », art. cit. ; R. CONNELL, « Australia and World Sociology », art. cit. ; Raewyn CONNELL, « Northern Theory: The Political Geography of General Social Theory », *Theory and Society*, 2006, vol. 35, p. 237-264 ; Raewyn CONNELL, « The Northern Theory of Globalization », *Sociological Theory*, 2007, vol. 25, n° 4, p. 368-385.

<sup>270</sup> Akinsola AKIWOWO, « Sociology in Africa today », *Current Sociology*, 1980, vol. 28, n° 2, p. 1-73 ; Akinsola AKIWOWO, « Contributions to the sociology of knowledge from an African oral poetry », *International Sociology*, 1986, vol. 1, n° 4, p. 343-358 ; Akinsola AKIWOWO, « Indigenous sociologies: Extending the scope of the argument », *International Sociology*, 1999, vol. 14, n° 2, p. 115-138.

<sup>271</sup> Paulin J. HOUNTONDJI, *African Philosophy: Myth and Reality*, traduit par Henri EVANS et Jonathan REE, Bloomington, Indiana University Press, 1983 [1976] (édition originale française : P.J. HOUNTONDJI, *Sur la philosophie africaine*, op. cit.) ; Paulin J. HOUNTONDJI (éd.), *Endogenous Knowledge: Research trails*, Dakar, Éditions du Codesria, 1997 [1994] (édition originale française : Paulin J. HOUNTONDJI (éd.), *Les Savoirs endogènes : Pistes pour une recherche*, Dakar, Éditions du Codesria, 1994).

<sup>272</sup> Sayyid Jamāl al-Dīn AL-AFGHANI, *An Islamic Response to Imperialism: Political and Religious Writings of Sayyid Jamal ad-Din « al-Afghani »*, traduit par Nikki R. KEDDIE et Hamid ALGAR, Berkeley, University of California Press, 1968.

<sup>273</sup> Jalāl AL-E AHMAD, *Gharbzadegi (Weststruckness)*, traduit par John GREEN et Ahmad ALIZADEH, Lexington, Mazda, 1982 [1962 & 1964] (traduction française : Djalāl AL-E AHMAD, *L'Occidentalité*, traduit par Françoise BARRÈS-KOTOBİ, Mortéza KOTOBİ et Daniel SIMON, Paris, L'Harmattan, 1988 [1962 & 1964]) ; Jalāl AL-E AHMAD, *Iranian Society: An Anthology of Writings*, Lexington, Mazda, 1982.

Ali Shariati<sup>274</sup>, l'économiste argentin Raúl Prebisch<sup>275</sup>, le sociologue brésilien Fernando Henrique Cardoso et le sociologue chilien Enzo Faletto<sup>276</sup>, l'écrivain argentino-chiléo-états-unien Ariel Dorfman et le sociologue belge Armand Mattelart<sup>277</sup>, le philosophe chilien Martín Hopenhayn<sup>278</sup>, l'anthropologue chilienne Sonia Montecino<sup>279</sup>, le psychologue indien Ashis Nandy<sup>280</sup> et l'anthropologue indienne Veena Das<sup>281</sup>.

R. Connell cherche à montrer concrètement comment la production de pensée sociale n'est pas l'apanage de l'Occident et survient dans toutes les parties du monde. Si l'on trouve de la production de pensée sociale dans toutes les parties du monde, comment se fait-il que seule la production occidentale circule et possède un droit de cité ? La théorisation des conditions de production et de circulation des savoirs dans un contexte centre-périphérie s'avère dès lors nécessaire. Les producteur·rices de connaissances sont concentré·es dans les institutions du centre, c'est-à-dire les pays les plus richement dotés : États-Unis d'Amérique, Royaume-Uni, France, Allemagne, etc. Bien plus, les producteur·rices de connaissances en périphérie dirigent leurs regards vers les centres, qui jouissent de moyens institutionnels et matériels, ainsi que symboliques, bien plus importants que les périphéries, ce qui a un impact sur le type de connaissance produite. Cette supériorité de ressources s'exprime aussi dans le système d'exportation de connaissances dont bénéficient les centres et dont leurs dispositifs d'édition constituent la principale force de frappe. L'étude de ces connaissances requiert le recours à une théorie de la production et de la circulation qui s'avère attentive à toutes les formes

---

<sup>274</sup> Ali SHARIATI, *On the Sociology of Islam*, traduit par Hamid ALGAR, Berkeley, Mizan Press, 1979 ; Ali SHARIATI, *What is to be Done? The Enlightened Thinkers and an Islamic Renaissance*, Houston, Institute for Research and Islamic Studies, 1986.

<sup>275</sup> Raúl PREBISCH, *The Economic Development of Latin America and its Principal Problems*, New York, Nations Unies, Département des affaires économiques, 1950.

<sup>276</sup> Fernando Henrique CARDOSO et Enzo FALETTI, *Dependency and Development in Latin America*, traduit par Marjory URQUIDI, Berkeley, University of California Press, 1979 [1967] (traduction française : Fernando Henrique CARDOSO et Enzo FALETTI, *Dépendance et développement en Amérique latine*, traduit par Annie MORVAN, Paris, Presses Universitaires de France, 1969 [1967]).

<sup>277</sup> Ariel DORFMAN et Armand MATTELART, *How to Read Donald Duck: Imperialist Ideology in the Disney Comic*, New York, International General, 1975 [1971] (traduction française : Ariel DORFMAN et Armand MATTELART, *Donald l'imposteur ou l'Impérialisme raconté aux enfants*, traduit par Michèle MATTELART, Paris, Alain Moreau, 1976 [1971]).

<sup>278</sup> Martín HOPENHAYN, *No Apocalypse, No Integration: Modernism and Postmodernism in Latin America*, Durham, Duke University Press, 2001.

<sup>279</sup> Sonia MONTECINO, « Identidades y diversidades en Chile » dans Antonio GARRETON (éd.), *Cultura y desarrollo en Chile*, Santiago, Andres Bello, 2001, p. 65-98.

<sup>280</sup> Ashis NANDY, *The Intimate Enemy: Loss and Recovery of Self under Colonialism*, New Delhi, Oxford University Press, 1980 (traduction française : Ashis NANDY, *L'ennemi intime : Perte de soi et retour à soi sous le colonialisme*, traduit par Annie MONTAUT, Paris, Fayard, 2007 [1980]).

<sup>281</sup> Veena DAS, *Critical Events: An Anthropological Perspective on Contemporary India*, New Delhi, Oxford University Press, 1995.

d'*incarnation* de la recherche : corporelle, géographique, matérielle, etc., afin de mettre en lumière les inégalités à l'œuvre dans la production mondiale de science sociale.

R. Connell souligne enfin la manière dont cette étude s'inscrit dans la continuité de réflexions qu'elle développait depuis les années 1980, dans le sillage d'une idée relativement répandue au sein de la *New Left*, sur le lien entre science et impérialisme.

J'avais publié l'article *Why is Classical Theory Classical?*, qui avait un peu circulé. Je ne pense qu'il a été beaucoup traduit, mais il a certainement été lu et discuté ; en fait, les gens ne me connaissaient pas juste comme l'auteur de choses sur les masculinités ou l'éducation, mais également comme l'auteur de cet article. (...) C'était un projet de recherche informel qui a cristallisé. J'imagine que j'écrivais à propos des intellectuels depuis [pause] le début des années 1980. Tout cela n'a jamais vraiment retenu l'attention. Je n'ai peut-être jamais pu cristalliser explicitement ce que je faisais, dans la mesure selon laquelle je pouvais me dire ce que je faisais. J'essayais de produire une sociologie industrielle des intellectuels et connecter la philosophie et la théorie sociale à l'idée de travail, du travail intellectuel comme travail. Ça n'a pas vraiment réussi à l'époque. Ça a certainement alimenté *Southern Theory*, me donnant l'idée de l'existence de différentes *intelligentsias*, différentes formations sociales de travailleurs intellectuels. J'imagine que cela fait partie du raisonnement conceptuel en arrière-fond de l'ouvrage, même si je n'exprime jamais ces choses dans le livre<sup>282</sup>.

Dans cette première décennie du 21<sup>e</sup> siècle, R. Connell consacre un ensemble de recherches à la question des rapports épistémopolitiques entre Nord Global et Sud Global, au rôle des intellectuel·les dans ces rapports et à la mise en place d'une réflexion de fond sur les fondements théoriques et politiques de la science sociale. Cette production relève d'un engagement qui prend aussi d'autres formes d'intervention, puisque R. Connell, depuis la publication de *Southern Theory*, essaie de donner davantage de visibilité à ces œuvres issues de contextes périphériques.

Depuis la parution de *Southern Theory* j'ai encouragé des revues anglophones dans le Nord Global, avec lesquelles j'étais en contact, d'être sensibles à la possibilité de la traduction et même d'essayer d'organiser la traduction d'articles d'autres langues. Je n'ai pas été dans une position organisationnelle permettant cela, mais je l'ai sûrement soutenu et vu se faire. De diverses façons, dans mes écrits et mes interventions orales, j'ai cité et discuté certaines choses que j'avais lues dans d'autres langues ; particulièrement en français et en espagnol, que j'ai envoyées à des collègues et quand je montais faire des conférences dans le Nord Global. Par exemple, le travail de Paulin Hountondji, dont une partie est traduite

---

<sup>282</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 11 février 2022 [TO 4.24].

en anglais, mais pas l'intégralité. J'affirmai alors : « Voilà une œuvre que vous devez connaître. Faites ce que vous pouvez pour mettre la main dessus »<sup>283</sup>.

La publication de *Southern Theory* ne marque donc pas seulement la mise en visibilité d'un travail de longue haleine de R. Connell, resté jusqu'alors relativement invisible, il signale aussi un engagement véritablement épistémopolitique. Il lui permet également de s'inscrire dans un nouvel ensemble de débats, relatifs aux études postcoloniales et décoloniales. R. Connell ne revendique toutefois pas d'attachement à ces courants, simplement une parenté de questionnement et d'engagement. En réfléchissant à sa propre réception et aux échos que pouvaient rencontrer ses travaux, R. Connell insiste sur l'impossibilité de connaître précisément à l'avance le destin d'un texte. En cas de succès, elle recourt à l'image de la vague qu'elle aurait réussie à prendre à temps et à surfer.

Concernant les masculinités et ainsi de suite, j'ai surfé une vague — pour utiliser un terme de surf ; je n'ai jamais surfé sur une planche de surf, mais j'ai fait quantité de bodysurf, je connais donc le sentiment de surfer une vague ; c'est un agréable sentiment en sus —, les premières productions théoriques ont paru à un moment lors duquel il y avait une prise grandissante d'intérêt à ce sujet. Ainsi nous avons surfé cette vague. Peut-être aussi le travail concernant la « théorie du Sud ». D'autres choses moins conséquentes aussi. Mes premiers travaux sur la classe ont surfé une certaine vague qui se développait dans les années 1970, durant lesquelles une nouvelle génération a intégré les sciences sociales en Australie et voulait [chercher ses mots] des analyses de classe plus sophistiquées, que celles déjà disponibles. Donc, il y a des moments lors desquels cela arrive, d'autres non. J'avais du mal, peut-être n'est-il pas possible de prédire quand cela arrive. Les effets indésirables se révèlent quand d'autres personnes que moi [rires] réfléchissent à ma carrière, ce pour quoi je suis connue : ce sont les masculinités et la « théorie du Sud », en gros. Ce sont les choses qui ont le plus largement circulé et attiré le plus d'attention. Cela ne représente qu'une partie de ce que constituait l'ensemble complet des projets. Il y a une certaine ironie<sup>284</sup>.

Comme nous l'explorerons davantage par la suite, R. Connell identifie correctement la structure de sa réception, notamment pour la France. Si ce sont bien les travaux sur les masculinités et sur la « théorie du Sud » qui ont le plus circulé, nous verrons que c'est toutefois dans des proportions incomparables en France. Par ailleurs, la félicité que rencontre la réception de ces idées ne relève pas uniquement de facteurs externes – la vague – mais également de facteurs internes — caractéristiques textuelles,

---

<sup>283</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 23 décembre 2021 [TO 4.25].

<sup>284</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 17 février 2022 [TO 4.26].

de publication, etc. R. Connell se repositionne dans les années 2000, en reformulant son intérêt pour l'hégémonie et en la transportant sur le terrain de l'épistémologie et de l'épistémopolitique, intégrant ainsi des débats actifs au sein des études postcoloniales et décoloniales.

## *Conclusion du chapitre*

Nous avons vu que l'année 2005 a marqué un tournant pour les études postcoloniales en France, point d'ébullition d'un certain nombre de mouvements antérieurs. Si les études postcoloniales ne surgissent pas *ex nihilo* en France au cours de cette année, c'est bien une *sensibilité* postcoloniale qui devient soudainement dicible et audible dans les espaces intellectuel, politique et culturel en France. Plusieurs acteur·rices qui produisaient depuis les années 1990 une réflexion à propos de l'histoire coloniale française ont ainsi bénéficié de cette mise en visibilité (et lisibilité). C'est généralement le cas des membres de l'ACHAC, véritable « intellectuel collectif de luxe », qui par la forme de ses interventions (expositions, ouvrages collectifs, etc.), le succès de ces interventions et l'étendue de son réseau a pu occuper les premiers rangs durant l'année 2005. A. Mbembe, qui avait intégré l'ACHAC et collaboré en son sein dès la première moitié des années 1990, bénéficie de cette visibilité. C'est notamment en jouant de son rattachement aux études postcoloniales – par le recours à la *griffe* « postcolonie » – et de son statut d'expert qu'il se positionne comme un interlocuteur idoine à nombre de non-expert·es en quête de défricheur·ses. L'appartenance d'A. Mbembe au réseau de l'ACHAC et sa participation à leurs activités, en dépit de son installation aux États-Unis d'Amérique à partir du début des années 1990 ; la publication de *De la postcolonie* en 2000 ; son implication dans des publications d'avant-garde théorique aux États-Unis d'Amérique au sein de *Public Culture* le laissent apparaître en tant qu'intellectuel de premier plan sur les questions postcoloniales, cependant qu'il ne se revendique pas systématiquement de ce courant.

En jouant de cette appartenance par le recours à la technique du *sfumato*, A. Mbembe est en mesure de reformuler son projet intellectuel : il ne s'agit plus de mener l'analyse historique de l'indocilité en Afrique coloniale et postcoloniale, mais de formuler un projet philosophique dont l'ambition s'avère de fonder une éthique du prochain. La forme dont il se sert de plus en plus, celle de l'essai d'avant-garde, lui donne une liberté d'action plus grande et lui permet de toucher un plus large public, quand bien même ce relâchement du respect de critères de scientificité de l'espace académique français s'accompagne d'une perte d'intérêt de plusieurs individu·es proches de lui depuis le début des années 1980. L'essai d'avant-garde rend également possible la conciliation entre une injonction au désintéressement et la soumission à une certaine logique marchande,

paradoxe auquel font face les éditions indépendantes critiques<sup>285</sup>. Il apparaît par ailleurs comme l'outil adapté à l'« intellectuel de luxe<sup>286</sup> » qu'il devient progressivement. Nouvelle déclinaison de l'intellectuel·le, cette figure apparaît comme symptôme d'un champ intellectuel dans lequel il s'avère possible de cumuler profits symboliques et économiques. C'est l'attraction entre les espaces médiatique et académique, après une période de répulsion et d'autonomisation, qui rend ce cumul possible. L'essai d'avant-garde autorise la production et la mise en circulation de *griffes* – qui permettent à A. Mbembe d'être identifié dans l'espace intellectuel – en recourant à un *chic* – un style fait de métaphores, d'une imagerie violente et sexualisée – par lesquels il engrange de la *visibilité*.

Son arrivée aux éditions La Découverte coïncide avec une stylisation de soi en tant que penseur de la condition cosmopolitique du point de vue de l'Afrique et donc comme penseur global. On constate un avant et un après *De la postcolonie*, puisque pour ses camarades des premières recherches il constitue le dernier ouvrage d'A. Mbembe, cependant que pour les membres du nouveau public, il s'agit de son premier livre. La nature des interventions d'A. Mbembe change également, moins d'articles de recherche et davantage d'interventions dans des espaces à l'intersection entre l'espace académique, l'espace médiatique et l'espace culturel (*Le Débat*, *Esprit*, *Africultures*, etc.) qui lui permettent de cultiver une image d'intellectuel, quand bien même ce fut sous la déclinaison de l'intellectuel de luxe. Sa titularisation comme professeur de recherche à l'Université de Witwatersrand en 2000 signe la fin de la nécessité de poursuivre une carrière académique en France et donc d'en respecter les critères. A. Mbembe ne s'adresse plus à et ne produit plus pour les spécialistes universitaires, mais désormais à et pour le grand public de consommation de biens intellectuels et pour son marché, en mettant en circulation des essais d'avant-garde.

L'année 2005 permet à A. Mbembe de changer de dimension, étant donné que les conditions s'avèrent dorénavant favorables pour exprimer la sensibilité qu'il explorait depuis plusieurs années, mais également parce qu'il devient possible d'activer un réseau de relations, entretenu malgré son installation aux États-Unis d'Amérique et à Dakar dans les années 1990. A. Mbembe ne cesse pas d'intervenir dans les espaces académique et intellectuel français au cours des années 1990. C'est en partie l'absence d'une telle démarche et de telles ressources, par une distance trop grande au champ intellectuel

---

<sup>285</sup> S. NOËL, « Maintenir l'économie à distance dans l'univers des biens symboliques », art. cit.

<sup>286</sup> L. PINTO, « Pour une sociologie des intellectuels de luxe », art. cit.



français, qui explique le défaut de bénéfices pour W. Mignolo en 2005. D'autant plus que W. Mignolo s'inscrit non pas dans les études postcoloniales – institutionnalisées depuis les années 1980 – mais dans les études décoloniales, dont les premières recherches s'avèrent encore très récentes en 2005. La fin de non-recevoir que lui oppose une partie de la communauté historique américaniste française le coupe durablement du monde académique français.

Enfin, si R. Connell élabore également une sensibilité à des interrogations similaires à celles que proposent les études postcoloniales et décoloniales, c'est bien après l'année 2005. Bien plus, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, le succès que rencontrent en France ses travaux sur les masculinités à partir de 2010, rend presque entièrement invisible le reste de ses productions, à l'exception récente de ses travaux sur la « théorie du Sud », par lesquels elle développe un engagement épistémopolitique.

## Chapitre 5. L'auteur·rice utilisé·e comme bien symbolique (2013-2022)

Boys, they're a dime a dozen / Boys, they ain't doin' nothin' / For me any longer / Might be getting stronger / Boys, a lot of women love you / But boys, they just make me mad / All the little things that you do / Ain't gonna make me sad.

(...)

Boys, I always see you smilin' / Boys, you never take the blame / All the rotten things that you do / Always getting in my way<sup>1</sup>.

Dans ce dernier chapitre, le plus contemporain, nous examinerons les développements les plus récents dans les trajectoires et les réceptions françaises des trois auteur·rices étudié·es. Ces années correspondent à celles durant lesquelles l'incarnation de la figure de l'intellectuel de luxe par A. Mbembe devient la plus saillante, ce qui coïncide avec les adieux qu'il exprime au milieu africaniste français et notamment la revue *Politique africaine*. Cet adieu prend la forme d'une controverse entre A. Mbembe et les anthropologues V. Foucher et F. Le Marcis. Si A. Mbembe intervient encore à quelques occasions dans la revue, ce n'est plus avec la même fréquence ou intensité, et sous une nouvelle forme. Une discrétion trop importante sépare désormais A. Mbembe de ce milieu.

Ces années constituent la période durant laquelle R. Connell devient une référence incontournable dans l'espace académique francophone sur les questions relatives aux masculinités. Nous verrons comment ce processus s'inscrit dans le phénomène plus général de formation d'un champ d'études des masculinités dans l'espace académique français qui accélère la réception de R. Connell, et vice-versa, comment cette réception s'avère elle-même nécessaire à la formation de ce champ d'études. Un intense travail d'importation a lieu à l'orée des années 2010, sous l'égide de plusieurs doctorant·es de l'EHESS, qui aboutit en 2013 avec l'invitation de R. Connell à une journée d'étude consacrée aux masculinités, qui réunit les chercheur·es jusqu'à présent dispersé·es qui traitaient ces questions, et en 2014 avec la publication de la traduction française d'un

---

<sup>1</sup> Sky FERREIRA, « Boys », dans Sky FERREIRA, *Night Time, My Time*, Los Angeles, Capitol, 2013.

ouvrage de R. Connell<sup>2</sup>. Ce travail d'importation qui structure la formation d'un champ d'études permet alors aux jeunes chercheur·es de façonner un environnement favorable à leurs recherches et bénéficier de la légitimité produite. Dans le sillage de ce succès, une autre mobilisation se développe pour importer le travail de R. Connell sur la « théorie du Sud ». Là où la première était collective, la seconde s'avère davantage le fait d'un chercheur seul, S. Dufoix.

Le cas de W. Mignolo, à certains égards similaire à celui de R. Connell dans ces années, nous renseigne en creux sur les conditions qui ont permis le succès du travail d'importation des travaux de R. Connell et celles de l'échec de l'importation des travaux de W. Mignolo. En effet, en 2015 paraît la traduction française d'un livre de W. Mignolo<sup>3</sup> qui circulera très peu. Fruit d'une collaboration transnationale entre plusieurs chercheur·es réunies au sein d'une structure précise, le Master « Erasmus Mundus » EuroPhilosophie, l'ouvrage restera confidentiel, pour diverses raisons. Enfin, une journée d'étude sera également consacrée aux travaux de W. Mignolo, en sa présence, en décembre 2018 à l'Université Paris-Nanterre, mais qui laissera peu de traces, notamment à cause des problèmes de santé de la chercheuse la plus impliquée dans ce travail autour de W. Mignolo, Claire Joubert.

---

<sup>2</sup> R. CONNELL, *Masculinités*, *op. cit.*

<sup>3</sup> W.D. MIGNOLO, *La Désobéissance épistémique*, *op. cit.*

## *Un adieu sous forme de controverse*

La décennie précédente s'achevait par la publication du premier livre d'A. Mbembe depuis *De la postcolonie* et donc son premier ouvrage aux éditions La Découverte : *Sortir de la grande nuit*<sup>4</sup>. Le texte entérine définitivement la forme que prendront ses livres désormais : collection d'articles retravaillés, réassemblés, augmentés et complétés. Ainsi du premier chapitre, qui s'avère une réécriture de son article autobiographique de 1993<sup>5</sup> ou bien du chapitre 4, qui propose une version en partie fabriquée à partir d'un article de 2010<sup>6</sup>. Nous avons vu dans le CHAPITRE 2 les reprises à l'œuvre entre la version de 1993 et 2010 et dans le CHAPITRE 4 la controverse à laquelle donna lieu la parution de l'article de 2010 dans les colonnes de *Politique africaine*. Nous revenons davantage en détail sur ces deux événements.

L'article de 1993 et sa version publiée en livre en 2010 divergent notamment sur la trajectoire d'A. Mbembe post-1993, puisqu'il s'avère alors impossible pour lui d'écrire ce qui arrive après. Le texte de 2010 poursuit donc le regard rétrospectif d'A. Mbembe au-delà de l'expérience états-unienne. Étant donné qu'il n'y a ici pas de remplacement d'une version par une autre, ce n'est pas à ce type de différence que nous nous intéresserons. C'est dans les premières parties du texte que se trouvent les différences significatives. A. Mbembe maintient comme point de départ une citation du poète français Saint-John Perse tirée de son recueil *Exil* et placée en exergue de l'article et du livre<sup>7</sup>. À cette citation succède la même réflexion sur la mort inspirée de M. Heidegger. Les deux versions se révèlent identiques au mot près, excepté en certains endroits. Ainsi de cette description que propose A. Mbembe de son rapport à la religion et que nous avons mise en lumière dans le CHAPITRE 2.

Et surtout, que Dieu me pardonne, la statue de la Vierge, exotique, fraîche comme une rosée, sur le flanc gauche de l'église, le buste haut, le visage frais, la chevelure blonde, les jambes bien rassemblées, les yeux bleus, les seins semblables à des grappes qui pendent mais sans excès. Maintenant, je me souviens qu'elle se saisissait discrètement de nos yeux et s'emparait de nos pensées et de nos corps déjà violentés par le désir. La statue de la Vierge,

---

<sup>4</sup> A. MBEMBE, *Sortir de la grande nuit*, op. cit.

<sup>5</sup> A. MBEMBE, « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », art. cit.

<sup>6</sup> A. MBEMBE, « Faut-il provincialiser la France ? », art. cit.

<sup>7</sup> « Ceux qui campent chaque jour plus loin du lieu de leur naissance, ceux qui tirent chaque jour leur barque sur d'autres rives, savent mieux chaque jour le cours des choses illisibles ; et remontant les fleuves vers leur source, entre les vertes apparences, ils sont gagnés soudain de cet éclat sévère où toute langue perd ses armes. » (Saint-John PERSE, *Éloges* suivi de *La Gloire des Rois—Anabase—Exil*, Éd. revue et corrigée, Paris, Gallimard, 1960 [1942], p. 203).

exotique, assiégeait nos concupiscences encore à peine déflorées, leur imprimant de petites secousses, tout ce qu'il y avait d'innocent, de rare et d'étonnant pour les adolescents à la veille de la puberté que nous étions, alors que nos envies ne trouvaient pas un seul commencement effectif de réalisation, pas même dans la masturbation qui nous était alors inconnue, tandis que, par ailleurs, nous pouvions, déjà, à cet âge, sentir se dresser, discrètement faut-il le souligner, ces parties de nous-mêmes jusque-là socialement supposées inertes : comprenez l'érection. L'érection pour cause de statue de la Vierge<sup>8</sup> !

Je n'étais pas pieux. Mais, pendant longtemps, le crucifix ne cessa de m'intriguer. Je ne comprenais pas, en effet, pourquoi, alors que l'homme était cloué au bois, remué en profondeur par la peine, la soif, la souffrance et la fièvre, du moins je l'imagine, pourquoi le Christ ne bavait pas à la poupe, pourquoi le supplicié, soumis à cette monstrueuse torture, n'avait pas ses sens déréglés, pourquoi ne crevait-il pas dans son bondissement, ne s'affaissait-il pas, ne ruait-il pas dans la folie, pourquoi, au milieu de cette terreur extrême, n'avait-il pas les yeux exorbités et usés, pourquoi ne pleurait-il pas, pourquoi n'était-il pas méconnaissable et défiguré, pourquoi avait-il un visage si serein, au point de sourire, au point de dégager cette espèce de lueur magique qui donnait à sa couronne d'épines et à sa statue un air de sottise, et risquait de faire de sa mort et de son nom de vulgaires sobriquets<sup>9</sup> ?

À la sidération érotique succédait l'inefficacité d'une représentation jugée incompréhensible. Comment s'était opérée cette bascule ? Pourquoi remplacer un paragraphe par l'autre ? Dans l'avant-propos à la seconde édition de *De la postcolonie*, parue en 2005, A. Mbembe répond en partie aux critiques qui avaient été adressées à la première édition. Ce faisant, il rétorque également aux critiques publiées dans le dossier de réaction à l'article d'A. Mbembe paru dans *Public Culture* en 1992<sup>10</sup>, soit avant la publication de *De la postcolonie*. Parmi ces critiques, il choisit de répliquer à celles formulées par J. Butler, laquelle signalait en particulier l'absence de prise en compte du genre par A. Mbembe et donc la considération d'un pouvoir politique violemment masculinisé (et masculiniste) comme neutre. Dans cette critique, J. Butler insiste notamment sur le gonflement du phallus du potentat colonial en tant que site de neutralisation du genre du pouvoir, non pas par la neutralisation du corps du potentat colonial, mais par l'omission de traitement de sa dimension genrée. Bien plus, J. Butler souligne l'absence de prise en compte d'A. Mbembe de la représentation des femmes par le potentat colonial et par la féminisation à laquelle il recourt pour refigurer son pouvoir.

Ce que le souverain et les sujets ont en commun, alors, c'est l'exigence de féminiser l'anus afin à la fois de réinstaurer et de remettre en question le

---

<sup>8</sup> A. MBEMBE, « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », art. cit., p. 73.

<sup>9</sup> A. MBEMBE, *Sortir de la grande nuit*, op. cit., p. 35.

<sup>10</sup> A. MBEMBE, « The Banality of Power and the Aesthetics of Vulgarity in the Postcolony », art. cit.

*commandement* en tant que phallus autosuffisant. Ici, ce n'est pas un quelconque mode d'autosuffisance ou de grandeur qui est en jeu, ni une quelconque cosmogonie, mais une construction profondément masculiniste, qui exige la production de femmes, soit comme déchets, soit comme spectatrices lamentables, pour être maintenue. Ce n'est donc pas par hasard que l'exposition improvisée de ce *commandement* forcera la souillure de la loi par sa féminisation, et que la loi réédifiera sa propre force par la figuration souillée du féminin<sup>11</sup>.

Indirectement, puisque le texte autobiographique de 1993 n'a, à notre connaissance, pas été traduit en anglais, J. Butler identifie la dette qu'entretient encore l'écriture d'A. Mbembe au potentat postcolonial. Dans la description de l'émoi suscité par la représentation de la Vierge point le gonflement du phallus du potentat colonial, point un rapport uniquement sexuel et violent au féminin. Bien plus, c'est en réalité un rapport fétichiste à la Vierge qui s'exprime dans ce passage, selon la définition que fournit J. Butler du fétichisme.

C'est, je crois, la psychanalyste Maud Mannoni qui a affirmé que la structure du fétichisme consistait à affirmer : « Je sais, mais quand même... » : Je connais toutes les raisons de ne pas désirer ce que je désire, mais je le désire quand même, ou je sais que ce que je désire est repoussant, mais je le désire quand même. Et plus loin, que c'est précisément parce qu'il est déraisonnable et répulsif de désirer ce que je désire que je le désire<sup>12</sup>.

J. Butler identifie dans sa critique un paradoxe dans lequel logeait le texte d'A. Mbembe : mettre en lumière les processus sur lesquels repose le pouvoir symbolique du potentat colonial en y recourant soi-même. La version que propose A. Mbembe en 2010 de son autobiographie est révisée par la critique états-unienne de ses travaux ; c'est également, pourrait-on supposer, une adaptation qui viserait le marché états-unien avant de viser le marché français. C'est-à-dire que c'est la traduction future de l'ouvrage à l'esprit qu'A. Mbembe reprend cette version<sup>13</sup>, plus appropriée à un public dont la sensibilité théorique aux questions de genre s'avère à cette époque nettement plus institutionnalisée qu'en France. Nous posons donc l'hypothèse selon laquelle ce texte aurait été révisé par l'effet du passage d'A. Mbembe aux États-Unis d'Amérique, qui s'exerce alors y compris sur ses productions adressées en premier lieu à un public francophone.

---

<sup>11</sup> J. BUTLER, « Mbembe's Extravagant Power », art. cit., p. 72 [TO 5.1].

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 73 [TO 5.2].

<sup>13</sup> L'ouvrage a été traduit en 2021 (Achille MBEMBE, *Out of the Dark Night: Essays on Decolonization*, traduit par Daniela GINSBURG, New York, Columbia University Press, 2021 [2010]).

On observe une deuxième manifestation de cet effet états-unien sur les interventions d'A. Mbembe dans l'espace académique francophone : en 2010 à l'occasion de la parution d'un article dans *Politique africaine*<sup>14</sup>. Dans ce texte polémique, A. Mbembe propose plusieurs constats : partout dans le monde, les études postcoloniales auraient acquis un droit de cité et feraient l'objet de nombreuses discussions et débats, exception faite de la France, où elles demeureraient encore relativement inconnues. Cette situation s'explique, selon lui, d'après plusieurs facteurs : il existerait en France de fortes barrières disciplinaires, un provincialisme et un narcissisme culturels et le fait que la France rentrerait dans un « hiver impérial<sup>15</sup> ». Par cette expression, A. Mbembe désigne une période de déconnexions intellectuelles, au premier rang desquelles le marxisme – dont l'influence a grandement diminué –, une marginalisation de l'étude du fait colonial et du fait impérial et la justification de la « défaite de la pensée » par la décolonisation<sup>16</sup>. C'est donc finalement en tant qu'avatar du gauchisme, dans sa version anticolonialiste et soixante-huitarde, que les études postcoloniales seraient rejetées. À ces raisons d'ordre intellectuel et culturel, A. Mbembe ajoute un argument épistémologique. Au crépuscule du 19<sup>e</sup> siècle se développent les « sciences coloniales », qui s'appuient sur un évolutionnisme, un primitivisme et un différentialisme assumés<sup>17</sup> et dont l'objet premier demeure la « différence ». Selon A. Mbembe, ce fondement n'aurait pas disparu avec le dépassement des « sciences coloniales ».

C'est un constat sévère que dresse A. Mbembe : les sciences sociales françaises demeureraient prises dans une épistémologie coloniale, dont le rejet majoritaire des études postcoloniales constituerait le symptôme. Si A. Mbembe relève quelques exceptions, il insiste grandement sur les hérauts de ce rejet, au premier rang desquels il place J.-L. Amselle, dont le livre *L'Occident décroché* a paru en 2008<sup>18</sup>, tout en signalant seulement J.-F. Bayart dont l'ouvrage *Les études postcoloniales* est publié en 2010<sup>19</sup>.

Il est vrai qu'A. Mbembe n'est lui-même que peu mentionné par J.-F. Bayart dans son livre, ce que J.-F. Bayart justifie de la manière suivante :

---

<sup>14</sup> A. MBEMBE, « Faut-il provincialiser la France ? », art. cit.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>16</sup> Dans ce texte, A. Mbembe semble autant s'adresser au pôle universitaire du champ intellectuel, qu'à son pôle médiatique. En effet, l'expression de « défaite de la pensée » renvoie directement à un ouvrage d'Alain Finkielkraut (Alain FINKIELKRAUT, *La Défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1987), cependant que la décolonisation comme facteur explicatif de cette défaite renvoie à une hypothèse développée par Pascal Bruckner (Pascal BRUCKNER, *Le Sanglot de l'homme blanc. Tiers-Monde, culpabilité, haine de soi*, Paris, Seuil, 1983).

<sup>17</sup> P. SINGARAVELOU, « Sciences coloniales et sciences humaines », art. cit.

<sup>18</sup> J.-L. AMSELLE, *L'Occident décroché*, op. cit.

<sup>19</sup> J.-F. BAYART, *Les études postcoloniales*, op. cit.

Je crois qu'au fond, Achille était étranger, c'est-à-dire que je n'avais aucune raison de m'en prendre à Achille [cherche ses mots], parce qu'au fond je n'ai rien contre les études postcoloniales. D'ailleurs, aujourd'hui vous savez que je suis traité d'islamo-gauchiste [rires] parce que [ne finit pas sa phrase]. Je pense qu'on peut tout à fait avoir un rapport critique aux études postcoloniales, comme on peut en avoir avec n'importe quel courant de pensée. On est là pour penser ensemble, ça veut dire parfois penser les uns contre les autres<sup>20</sup>.

En effet, ce que J.-F. Bayart reprocherait principalement aux études postcoloniales est leur identitarisme et leur « calvinisme », entendant par là leur défense d'une prédestination.

Les *postcolonial studies* s'occupent moins de pratiques, que documenterait un travail de terrain ou d'archives, que de discours et de représentations à partir desquels elles dissertent, voire extrapolent de manière souvent abusive. De ce fait, elles s'enferment dans le concept catastrophique d'« identité » et réifient une condition postcoloniale à laquelle elles confèrent un statut quasi ontologique, selon une sorte de calvinisme tropical ou diasporique : la colonie, l'esclavage, c'est la prédestination de l'indigène (et de son maître)<sup>21</sup>.

J.-L. Amselle accorde quant à lui de nombreux développements critiques à A. Mbembe dans son ouvrage, dans lequel ce dernier est identifié comme auteur postcolonial, à cause de *De la postcolonie* et de sa participation à *Ruptures postcoloniales*, et ses travaux abordés en tant qu'il a été secrétaire de direction du Codesria de 1996 à 2000. Le Codesria, fondé en 1973 par Samir Amin, a contribué à la recherche d'un paradigme africain en sciences sociales. Il a été et demeure le lieu de réunion des chercheurs du Continent, et constitue un espace de réflexion et de recherche central<sup>22</sup>.

J.-L. Amselle qualifie A. Mbembe « [d'i]ntellectuel brillant mais peu diplomate, essayiste à la prose alerte mais parfois sulfureuse, surtout pour un public africain<sup>23</sup> ». J.-L. Amselle indique que le secrétariat d'A. Mbembe a été marqué par de forts conflits internes, notamment en raison du rejet d'A. Mbembe de l'afrocentrisme, du tiers-mondisme, du marxisme, etc., dont plusieurs représentant·es appartiennent au Codesria,

---

<sup>20</sup> Entretien de l'auteur avec J.-F. BAYART, fait au domicile de l'enquêté le 7 juin 2021.

<sup>21</sup> J.-F. BAYART, *Les études postcoloniales*, op. cit., p. 44-45.

<sup>22</sup> Aboubacar Abdoulaye BARRO, « Coopération scientifique et débat sur les “sciences sociales africaines” au CODESRIA », *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, 2010, vol. 9, p. 53-72 ; M. MOURRE, « Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA), ou la volonté de savoir en Afrique pour l'Afrique », art. cit.

<sup>23</sup> Jean-Loup AMSELLE, *L'Occident décroché : Enquêtes sur les postcolonialismes*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Fayard/Pluriel, 2011 [2008], p. 91.



mais également pour sa gestion hasardeuse des fonds du Codesria. J.-L. Amselle souligne toutefois les aspects positifs de son mandat.

La période pendant laquelle [A. Mbembe] a exercé son mandat de secrétaire exécutif a correspondu à une réelle volonté d'ouverture intellectuelle de la recherche africaine vers l'extérieur, volonté d'ouverture se traduisant par l'invitation de chercheurs européens et américains à des manifestations organisées par le CODESRIA, ainsi que par la publication de leurs travaux dans les revues de cet organisme. Elle a été également marquée par la présence à ses côtés de chercheurs et universitaires africains partageant ses vues, comme Jean-Marc Éla ou Mamadou Diouf, qui l'ont accompagné dans son entreprise, même si cette collaboration s'est parfois révélée passablement conflictuelle<sup>24</sup>.

Au-delà de ces arguments institutionnels, J.-L. Amselle critique également A. Mbembe pour sa participation au développement des études postcoloniales, qui conduirait au remplacement d'une lutte des classes par une lutte des cultures. C'est d'un point de vue marxiste que s'énonce la critique de J.-L. Amselle.

Aux affrontements entre classes se substitue donc l'affrontement entre cultures. À l'énoncé de lois universelles se substitue l'affirmation de spécificités culturelles. Tout est mis en place pour que se trouve confirmée la prophétie autoréalisatrice du « choc des civilisations » tel qu'il est défini par Samuel Huntington. Puisque aucune communication entre les cultures n'est envisageable, la définition de catégories transcendant chaque entité devient impossible et, dès lors, ne subsistent que des humanités fragmentées, vivant chacune repliée sur elle-même et ne pouvant passer de contrats les unes avec les autres que sur la base de leur singularité<sup>25</sup>.

C'est finalement à une opposition entre marxistes et postmarxistes, recoupant une opposition entre universalistes et culturalistes, que s'abreuve le réquisitoire de J.-L. Amselle contre le « postcolonialisme » et par association, A. Mbembe. Nous avons vu qu'A. Mbembe n'abandonne pas l'ambition universaliste, puisque l'« afropolitanisme » constitue une alternative cosmopolite à l'universalisme républicain. Ici apparaît la limite du *sfumato* mobilisé par A. Mbembe dans son positionnement théorique par rapport aux études postcoloniales. En effet, en jouant continuellement sur son appartenance à celles-ci, il s'expose à y être assimilé et donc critiqué au titre de cette appartenance dont il joue.

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 93-94.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 272.

Le texte de 2010 joue d'ailleurs à nouveau du *sfumato*, à travers le recours à une écriture cryptographique, qui transparait en divers endroits du texte. Par exemple :

Entre 1980 et 1995, une génération d'universitaires formés dans les institutions françaises et composés en très grande partie de citoyens français « de couleur » et de ressortissants de minorités issues des anciennes possessions coloniales commence à tirer les conséquences de cet hiver culturel et intellectuel. En butte au *monocolourism* et au système mandarin et bureaucratique en vigueur dans les universités et les centres de recherche, ils émigrent aux États-Unis où, qu'il s'agisse du *linguistic turn*, du *self-reflexive moment* en anthropologie, de la critique féministe ou des *critical race studies*, une véritable effervescence est en cours dans les humanités et les sciences sociales. Ils se ressource à la rencontre de la pensée afro-américaine, des Caraïbes anglophones, des mondes sino-indiens et latino-américains, et des nouvelles interprétations de l'histoire et de la littérature françaises qui émergent au sein de l'académie américaine<sup>26</sup>.

On reconnaît ici la trajectoire d'A. Mbembe arrivé en France au début des années 1980, ayant soutenu sa thèse en 1989 à l'Université Paris 1-Panthéon Sorbonne et ayant enfin déménagé aux États-Unis d'Amérique à l'orée des années 1990. Au-delà de cette identification à une génération de chercheurs partis à l'étranger et dont viendra un renouvellement théorique, A. Mbembe précise également la nature du projet porté par les membres de cette génération et plus largement par les études postcoloniales, qui ne désigne finalement rien d'autre que le défi qui attend l'espace académique français.

Dans ces conditions, la véritable question posée aux intellectuels de France est celle de la refondation de la pensée critique. Une telle refondation renvoie d'abord, de nécessité, à une certaine disposition — celle qui affirme l'entière et radicale liberté des sociétés vis-à-vis de leur passé et de leur futur. C'est aussi une pensée qui sait s'expliquer son monde, qui cherche à comprendre l'histoire dont on est partie prenante et qui permet d'identifier la puissance du futur inscrite dans le présent. Si l'anti-postcolonialisme à la française doit être autre chose qu'un piètre remake de l'antitotalitarisme des années de la guerre froide et de l'anti-tiersmondisme des années 1980, alors il faut peut-être commencer par reconnaître à la suite du philosophe allemand Bernhard Waldenfels qu'au fond, il n'y a pas de monde où nous soyons totalement maîtres des lieux. Le propre toujours surgit en même temps que l'étranger. Ce dernier ne vient pas d'ailleurs. Toujours il naît d'une scission originelle et irréductible qui exige, en retour, détachement et appropriation. À l'évidence, l'avènement d'une telle pensée critique susceptible de féconder un universalisme latéral exige le dépassement du « parisianisme », cette forme bien française de l'anachronisme. Pour le reste, comme toute réalité historique, le monde colonial fut un monde incohérent et équivoque — ce qui n'enlève rien à sa brutalité, bien au contraire. La colonisation était loin d'être une nécessité. Elle n'était ni écrite d'avance ni déterminée comme une fatalité. Pour en restituer l'intelligibilité dans le présent, un effort de

---

<sup>26</sup> A. MBEMBE, « Faut-il provincialiser la France ? », art. cit., p. 167-168.

détachement et d'objectivité est nécessaire. Mais que cette objectivation se fasse à partir d'une perspective socio-historique, « postcolonialiste », littéraire ou même philosophique, son langage sera toujours en deçà de ce que fut l'événement<sup>27</sup>.

C'est en tant que théoricien critique que s'identifie désormais A. Mbembe, ce qui a notamment été cerné par R. Keucheyan dans sa cartographie des nouvelles théories critiques. A. Mbembe y est décrit comme un théoricien du « sujet », et non pas du « système ». C'est d'ailleurs par l'intermédiaire des études postcoloniales que R. Keucheyan arrive à A. Mbembe : « [E]n général, je lisais les théories postcoloniales, donc le nom de Mbembe évidemment est un nom qui arrivait régulièrement<sup>28</sup> ». R. Keucheyan mentionne en sus une raison qui expliquerait le recours à A. Mbembe :

Il est clair que pendant toutes ces années – deuxième moitié des années 2000 et première moitié des années 2010 – les questions de racisme, de statistiques ethniques, etc., prennent une importance de plus en plus grande. La pensée postcoloniale est encore loin d'être implantée, mais elle le devient de plus en plus et évidemment quand on s'intéresse à ces choses-là, Achille Mbembe étant quelqu'un qui rédige en français, il est une porte d'accès relativement commode à ces problèmes-là. Donc je ne pense pas que je sois un cas particulier, c'est une ambiance générale<sup>29</sup>.

Dans l'article de 2010, A. Mbembe continue de jouer du *sfumato* à propos de son appartenance aux études postcoloniales, mais également à propos de son positionnement théorique, confirmant le changement de trajectoire que nous avons mis en lumière dans le précédent chapitre. A. Mbembe ne se positionne plus comme un historien, mais en tant que penseur critique ; dont l'identification réussie des lecteur·rices constitue la garantie. A. Mbembe possède dès lors suffisamment de visibilité pour qu'il n'ait plus besoin de s'appuyer sur l'équipe de l'ACHAC pour opérer ce repositionnement<sup>30</sup>. Enfin, l'écriture cryptographique transparaît en un dernier endroit dans le texte de 2010, quand il est question de ce que la théorie postcoloniale – considérée désormais comme un ensemble unifié, et non plus contradictoire de recherches, alors que c'était encore le cas quatre ans plus tôt dans l'entretien avec la rédaction d'*Esprit*<sup>31</sup> – a produit de meilleur.

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 187-188.

<sup>28</sup> Entretien de l'auteur avec Razmig KEUCHEYAN, fait par Skype le 17 novembre 2020. Dans l'édition de 2010, A. Mbembe est seulement mentionné, avant que ne lui soit dédié une sous-section dans les éditions ultérieures.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> P. BAERT, « Positioning Theory and Intellectual Interventions », art. cit., p. 316.

<sup>31</sup> A. MBEMBE et al., « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? », art. cit.

Le meilleur de la pensée postcoloniale ne considère la colonisation ni comme une structure immuable et a-historique, ni comme une entité abstraite, mais comme un processus complexe d'invention à la fois de frontières et d'intervalles, de zones de passage et d'espaces interstitiels ou de transit. Parallèlement, il fait valoir qu'en tant que force historique et moderne, l'une de ses fonctions était la production de la subalternité. Diverses puissances coloniales avaient exercé dans leurs empires respectifs une subordination fondée sur des bases raciales et des statuts juridiques parfois différenciés, mais toujours, et en dernière instance, infériorisants [*sic*]. En retour, dans le but d'articuler leurs revendications à l'égalité, bien des sujets coloniaux durent procéder à la critique des torts que la loi de la race et la race de la loi (et celle du genre et de la sexualité) avaient contribué à créer. La pensée postcoloniale examine ce faisant le travail accompli par la race et les différences fondées sur le genre et la sexualité dans l'imaginaire colonial et leurs fonctions dans le processus de subjectivation des assujettis coloniaux. Elle s'intéresse par ailleurs à l'analyse des phénomènes de résistance qui jalonnèrent l'histoire coloniale, aux diverses expériences d'émancipation et à leurs limites, à la façon dont les peuples opprimés se constituèrent en sujets historiques et pesèrent d'un poids propre dans la constitution d'un monde transnational et diasporique. Elle se préoccupe enfin de la manière dont les traces du passé colonial font, dans le présent, l'objet d'un travail symbolique et pratique, ainsi que des conditions dans lesquelles ce travail donne lieu à l'émergence de formes inédites, hybrides ou cosmopolites de la vie et de la politique, de la culture et de la modernité<sup>32</sup>.

On reconnaît ici les principaux objets d'analyse d'A. Mbembe depuis les années 1980 – indiscipline, subalternité, race, subjectivation, symbolique et cosmopolitisme – dont la mention et l'attribution aux études postcoloniales permettent de fonder l'identification d'A. Mbembe au meilleur de ce qu'ont produit les études postcoloniales, dans un contexte états-unien et français dans lequel les études postcoloniales gagnent en puissance.

La défense que propose A. Mbembe des études postcoloniales, qui passe par une critique de l'espace académique francophone, provoque de nombreuses réactions au sein de la rédaction de *Politique africaine*. Un dossier de réponses – à l'image de ceux publiés par *Public Culture* – paraît dans le numéro suivant. Deux chercheurs décident de répliquer : V. Foucher et F. Le Marcis.

V. Foucher, politiste africaniste né en 1973, vise à aborder la controverse de manière apaisée. Il s'agit d'intégrer les remarques d'A. Mbembe, mais de montrer qu'elles constituent une forme d'injustice en regard de la production française relative au fait impérial et au fait colonial.

[expire] Le mot qui me vient est « injuste ». J'ai trouvé que Mbembe était un peu injuste au fond dans tout ça. Mais peut-être que c'est ce qu'il faut, le champ

---

<sup>32</sup> A. MBEMBE, « Faut-il provincialiser la France ? », art. cit., p. 160.

intellectuel progresse par série de controverses, de disputes et ce n'est pas forcément en étant juste que l'on dit grand-chose. Peut-être que justement il faut à un moment forcer le trait, un peu appuyer fort et c'est comme ça que l'on a des effets, et que si l'on est juste au fond et que l'on ne dit rien. Je ne sais pas. J'avais été un peu heurté, j'avais trouvé que ça avait été un peu violent ce papier et il me semblait qu'il y avait peut-être moyen [silence]de parler de tout cela de manière un peu plus posée : à la fois en reconnaissant le fait que [ne finit pas sa phrase]. Une fois encore, tout cela est un travail collectif, avec des questions qui reviennent un peu de manière sempiternelle et des questions que l'on arrive à décaler un petit peu, avec des angles nouveaux qui apparaissent ; mais que l'on ne travaille pas tout seul ; qu'au fond personne n'est une sorte de prophète qui peut faire complètement basculer les épistémologies comme ça ! Il y a des traditions intellectuelles, il y a des choses qui circulent, il y a des vieilles questions. Elles sont encore là et au fond cette espèce de geste où l'on montre [cherche ses mots] que l'on est totalement original, que l'on est totalement critique et que l'on est totalement en train de refonder les savoirs, bon. Je suis un tout petit peu méfiant envers ce geste-là<sup>33</sup>.

Cette réponse dénote une autre éthique et une conception alternative du travail scientifique. En effet, V. Foucher récuse une représentation du progrès scientifique fondée sur la rupture, il défend une position cumulative qui passe par le débat scientifique et insiste sur la dimension collective du travail scientifique. C'est également un rapport différent à la théorie et au terrain qui motive V. Foucher.

Pour moi la théorie ce n'est pas une fin en soi. Moi je conçois vraiment ce métier-là, en tous les cas ce qui m'intéresse dans ce métier c'est vraiment de documenter les vies des gens et au fond [cherche ses mots] il me semble que c'est ça qui est intéressant. Beaucoup plus que le roman ; je ne lis plus de romans d'ailleurs, je lis des livres d'histoire. C'est ça qui m'intéresse. L'histoire est tellement plus imaginative et intéressante que les romans. [cherche ses mots] C'est vraiment ça qui me plaît, c'est ce que je lis, je le vois bien. Alors je lis un peu de théorie, je suis bien obligé. Je suis en science politique, donc il y a une sorte d'incitation forte à être théoricien et à se placer dans les champs théoriques, donc [dans une expiration] je fais mes devoirs. Mais c'est sans plaisir. 'Fin j'exagère : je comprends bien comment les débats théoriques [ne finit pas sa phrase]. Pour moi, les débats théoriques sont des moments où l'on va réfléchir, d'un peu plus loin, sur les outils que l'on va pouvoir utiliser pour travailler les cas ; et au fond, on doit partir du cas, aller à la théorie et revenir au cas. Pour moi, c'est ça le fond de l'affaire ; ce n'est pas le modèle théorique. Le modèle théorique c'est un outil, c'est une réflexion sur les outils. Par ailleurs, je ne suis pas nécessairement convaincu qu'il puisse y avoir vraiment de progrès ou de résolution des apories dans les sciences sociales. Je pense qu'au fond, on est toujours – pas totalement – mais on a les mêmes problèmes que Weber et Durkheim il y a cent ans<sup>34</sup>.

---

<sup>33</sup> Entretien de l'auteur avec Vincent FOUCHER, fait par Skype le 3 mai 2021.

<sup>34</sup> *Ibid.*

F. Le Marcis, anthropologue africaniste, défend une position similaire quant à l'utilité de la théorie pour la recherche de terrain. Le travail théorique vient alimenter la recherche de terrain, elle ne constitue pas une fin en soi. À ce titre, les livres récents d'A. Mbembe représentent pour F. Le Marcis un cas limite, puisque le rapport entre la théorie et son application au terrain n'apparaissent pas toujours évidents. L'ambition de la réponse de F. Le Marcis au texte d'A. Mbembe est donc de mettre en lumière ce lien, et chercher à savoir ce « [qu'a]u-delà des débats passionnés, et à vrai dire souvent stériles tant la polémique l'emporte sur la discussion sérieuse des textes et des idées, (...) nous apprend le regard postcolonial tel que l'explique Mbembe<sup>35</sup> ? ». Comme il l'explique, c'est le comité de rédaction de *Politique africaine* – duquel il était encore membre – qui le charge de réagir : « Le bouquin d'Achille était sorti, donc on s'est dit : “Bah voilà”, enfin disons que dans *Politique africaine*, ce n'était pas possible de ne pas discuter de ce truc-là. Je crois qu'à l'époque on m'avait proposé parce que j'avais une accointance avec l'objet et une expérience sud-africaine<sup>36</sup>. ». C'était également le cas de V. Foucher, qui, dans des conversations autour de l'article d'A. Mbembe, avait été encouragé par ses collègues bordelais, dirigeant alors la rédaction de *Politique africaine*, d'exprimer les réflexions provoquées par le texte<sup>37</sup>.

F. Le Marcis connaissait A. Mbembe personnellement depuis un séjour postdoctoral effectué au département d'anthropologie de l'Université de Witwatersrand à Johannesburg, de 2001 à 2004. Le département d'anthropologie s'avère par ailleurs voisin du *WiSER*, qu'A. Mbembe avait intégré en 2000, et dont F. Le Marcis suit le séminaire avant de lire les travaux. L'Afrique du Sud traverse alors une période particulière, comme l'explique F. Le Marcis : « Dans un contexte sud-africain, post-apartheid, où finalement l'émergence d'une science sociale africaine noire était un enjeu majeur de la société sud-africaine post-apartheid, Achille Mbembe incarnait ce renouveau et l'espoir de l'émergence d'une science sociale africaine<sup>38</sup>. ». Les deux chercheurs collaborent, notamment dans le cadre d'un numéro de *Public Culture* dirigé par S. Nuttall et A. Mbembe<sup>39</sup>, dans lequel F. Le Marcis publie un article<sup>40</sup>. L'expérience sudafricaine constitue pour F. Le Marcis une période stimulante intellectuellement, mais également

---

<sup>35</sup> F. LE MARCIS, « Voir la France depuis l'Afrique du Sud », art. cit., p. 201.

<sup>36</sup> Entretien de l'auteur avec Frédéric LE MARCIS, fait par Skype le 26 mai 2021.

<sup>37</sup> Entretien de l'auteur avec V. FOUCHER, fait par Skype le 3 mai 2021.

<sup>38</sup> Entretien de l'auteur avec F. LE MARCIS, fait par Skype le 26 mai 2021.

<sup>39</sup> A. MBEMBE et S. NUTTALL (éds.), « Johannesburg—The Elusive Metropolis », art. cit.

<sup>40</sup> Frédéric LE MARCIS, « The Suffering Body of the City », *Public Culture*, 2004, vol. 16, n° 3, p. 453-477.

du point de vue de la connaissance de soi. C'est en Afrique du Sud qu'il comprend qu'il est blanc, qu'il prend conscience de sa blancheur ; ce qui lui permet de comprendre de manière incarnée ce que désigne la race.

C'a été un moment assez fondateur, non pas de la nécessité de me taire [léger rire], mais de la nécessité de prendre conscience que la race avait un sens social, avec lequel [cherche ses mots] on ne pouvait pas négocier, si, on devait négocier, mais qui était au départ une forme d'indépassable<sup>41</sup>.

C'est également l'occasion de prendre conscience de la dimension globale de la science sociale en train de se faire.

À l'époque, *WiSER* était un lieu d'une très grande effervescence, où l'on avait le sentiment de réfléchir au présent sur des enjeux extrêmement importants de la nouvelle Afrique du Sud. *WiSER* était un *hub* de la science sociale globale ; tout le monde y passait : il y avait les Comaroff, Appadurai, Peter Geschiere, tous les gens qui gravitent autour du réseau intellectuel d'Achille Mbembe, passaient à *WiSER*. Il y avait aussi Abdou Maliq Simone. C'était un lieu vraiment extraordinaire intellectuel. Venant de la France, c'était extrêmement plaisant, parce qu'en France chacun vit dans sa petite fac et on l'impression qu'on fait de la science sociale pour son plaisir et éventuellement donner son avis sur le monde ; mais en Afrique du Sud, il y avait vraiment – à ce moment-là – le sentiment de participer à la réflexion d'enjeux extrêmement brûlants<sup>42</sup>.

C'est le réseau intellectuel lié à Public Culture dont il est ici question. Les rapports qu'entretient A. Mbembe dans sa pratique académique s'avèrent à l'époque plus intenses avec les États-Unis d'Amérique, plutôt qu'avec la France. F. Le Marcis, du fait de son intégration à un réseau de recherche transnational, éprouve le sentiment d'occuper l'avant-garde de la production mondiale de science sociale.

La controverse qui occupe les pages de *Politique africaine* dans cette année 2010 s'opère donc sur un mode constructif. En accord avec leur rapport au terrain et à la recherche, les deux intervenants s'efforcent de retirer l'utile de l'interpellation d'A. Mbembe : la mise en valeur de l'héritage français en matière d'histoire du fait impérial et du fait colonial et la prise de conscience que permet l'interpellation d'A. Mbembe. Bien plus, les intervenants expriment leur accord sur de nombreux points ; notamment F. Le Marcis à propos de la nécessité qu'énonce A. Mbembe de développer une éthique du prochain. Si A. Mbembe publiera encore quelques fois dans les pages de

---

<sup>41</sup> Entretien de l'auteur avec F. LE MARCIS, fait par Skype le 26 mai 2021.

<sup>42</sup> *Ibid.*

*Politique africaine*<sup>43</sup>, cette controverse constitue le dernier échange d'une telle intensité, constituant en quelque sorte un chant du cygne du rapport d'A. Mbembe à une certaine tradition africaniste française et à un réseau de chercheur·ses. La rupture se fait donc non seulement à cause du fond de la controverse – la place des études postcoloniales dans l'africanisme et plus généralement l'espace académique français – mais également à cause des positions des chercheur·ses. A. Mbembe n'occupe plus la position d'un chercheur de terrain et se positionne explicitement comme penseur critique, philosophe et théoricien du critique. Il est par ailleurs de plus en plus reconnu comme tel. Les interventions intellectuelles – au sens de P. Baert – qu'il propose à partir de cette position sont donc de plus en plus abstraites – c'est-à-dire théoriques et détachées d'une recherche de terrain – mais aussi de plus en plus adressées au grand public de consommation de biens intellectuels. L'essai d'avant-garde n'est pas un bien à haute valeur du point de vue de V. Foucher et F. Le Marcis, parce qu'il a peu à offrir du point de vue de la recherche de terrain. Enfin, il y a également une raison d'ordre générationnel : les individu·es dont A. Mbembe était le plus proche dans les années 1980 se sont éloigné·es de la revue et ce sont désormais de jeunes chercheur·es qui dirigent la revue, de la même génération que V. Foucher ou F. Le Marcis. C'est-à-dire que ce sont des chercheur·es qui n'ont pas connu directement A. Mbembe – sauf à de rares exceptions près –, car ils·elles ont effectué leur entrée dans l'espace académique et dans la revue à la fin des années 1990 ou au cours des années 2000, lorsqu'A. Mbembe vivait à l'extérieur de la France.

---

<sup>43</sup> Achille MBEMBE, « Afrofuturisme et devenir-nègre du monde », *Politique africaine*, 2014, vol. 136, n° 4, p. 121-133 ; C. BENIT-GBAFFOU et A. MBEMBE, « Actualité de Fanon dans les mouvements étudiants sud-africains contemporains », art. cit.



## *La formation du sous-champ des masculinités en France : Préfigurations*

Nous présumons que l'accélération de la réception française de R. Connell à partir de 2010 apparaît indissociable de la formation d'un sous-champ d'étude des masculinités en France, et à l'inverse, que la formation de ce sous-champ d'études s'avère elle-même indissociable de la réception française de R. Connell. Cela ne signifie pas pour autant que c'est seulement depuis 2010 que des recherches françaises intéressées par les hommes et les masculinités émergent. De nombreux travaux de langue française qui ont abordé ces questions, dans diverses disciplines, existent.

En 1975, Georges Falconnet et Nadine Lefacheur publiaient *La Fabrication des mâles*<sup>44</sup>, cependant que Colette Guillaumin interrogeait la supposée naturalité du masculin<sup>45</sup>. Christophe Dejours<sup>46</sup> adoptait une perspective psychiatrique à propos de la construction des individus mâles, tandis que Maurice Godelier<sup>47</sup> recourait à une perspective anthropologique, inspirant les travaux ultérieurs de D. Welzer-Lang<sup>48</sup>, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent.

Du point de vue des études féministes et genre, Margaret Maruani et Chantal Nicole<sup>49</sup> étudiaient le masculin dans des métiers réputés féminins ou dans des situations inverses. Les thèmes de la « domination masculine »<sup>50</sup>, de la résistance des hommes au féminisme ou leur violence constituaient aussi des sujets privilégiés<sup>51</sup>. Il ne s'agit pas ici de dresser un panorama de l'ensemble des travaux qui ont été publiés à propos des hommes, du masculin, de la ou des masculinités, etc., en France – tâche vaine<sup>52</sup> – mais d'insister sur le fait que des études sur ces sujets existaient avant que ne se

---

<sup>44</sup> Georges FALCONNET et Nadine LEFAUCHEUR, *La Fabrication des mâles*, Paris, Seuil, 1979.

<sup>45</sup> Colette GUILLAUMIN, « Masculin banal/Masculin général », *Le Genre humain*, 1984, n° 10, p. 65-73 repris dans Colette GUILLAUMIN, *Sexe, race et pratique du pouvoir : L'idée de nature*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016, p. 103-112.

<sup>46</sup> Christophe DEJOURS, « Le masculin entre sexualité et société », *Adolescence*, 1988, vol. 6, n° 1, p. 89-116.

<sup>47</sup> Maurice GODELIER, *La Production des grands hommes : Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Fayard, 1982.

<sup>48</sup> Daniel WELZER-LANG (éd.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000.

<sup>49</sup> Margaret MARUANI et Chantal NICOLE, *Au labour des dames. Métiers masculins, emplois féminins*, Paris, Syros, 1989.

<sup>50</sup> P. BOURDIEU, *La domination masculine*, *op. cit.* ; François DE SINGLY, « Les Habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, 1993, vol. 196, n° 11, p. 54-64.

<sup>51</sup> Huguette DAGENAIS et Anne-Marie DEVREUX, « Les hommes, les rapports sociaux de sexe et le féminisme : Des avancées sous le signe de l'ambiguïté », *Nouvelles Questions Féministes*, 1998, vol. 19, n° 2-3-4, p. 1-22 ; Raymonde BOISVERT, « Éléments d'explication sociale de l'uxoricide », *Criminologie*, 2005, vol. 29, n° 2, p. 73-87.

<sup>52</sup> Le·a lecteur·rice curieux·se pourra se reporter à deux textes : la synthèse d'Éric Fassin (ÉRIC FASSIN, « Postface. Actualité des masculinités » dans Meoïn HAGEGE et Arthur VUATTOUX (éds.), *Masculinités :*

formalise un ensemble de recherches structuré par des questions et des références communes.

L'institutionnalisation des études des masculinités nécessite un certain nombre de conditions : l'institutionnalisation des études féministes et genre ; des interventions de spécification conceptuelle ; la mise à disposition de références ; un contexte général favorable. Si le complexe de ces facteurs opère bien évidemment simultanément, nous les distinguons dans la suite de la démonstration.

Marie Perrin<sup>53</sup> a montré comment les études féministes et genre en France ont nécessité plusieurs décennies avant d'être institutionnalisées. En effet, l'existence des recherches sur ces questions spécifiques, ou encore celle de centres de recherches – dont l'existence s'appuyait le plus souvent sur la position d'un·e individu·e que sur des soutiens institutionnels stables – ne suffisait pas. Dans le sillage des mouvements sociaux des années 1960, les études féministes connaissent une première institutionnalisation très limitée, qui exige la mise à distance de tout comportement militant, pour espérer gagner en crédibilité auprès de l'institution. Si cette mise à distance s'avère une opération nécessaire dans la formalisation de toute science, la suspicion du militantisme pèsera particulièrement fort sur les études féministes et genre en France, constituant longtemps un des principaux obstacles à leur institutionnalisation.

Les années 1980, en particulier avec le colloque organisé à Toulouse en 1982, intitulé « Femmes, féminisme et recherche » marque un tournant<sup>54</sup>, à cause du soutien reçu de la part du CNRS et son directeur scientifique des sciences de l'homme et de la société, M. Godelier.

L'année 1995 représente, après une grosse décennie de calme, un tournant dans l'institutionnalisation, notamment par la remobilisation autour d'enjeux féministes, en réaction à des attaques antiféministes (lutte contre le droit à l'avortement, etc.). Une nouvelle génération de féministes, avant tout caractérisée par une naissance postérieure aux années 1970 et par une découverte du féminisme à l'Université même, émerge et prend la relève. Une circulation croissante des universitaires féministes entre les pôles

---

*Enjeux sociaux de l'hégémonie*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Amsterdam, 2022 [2014], p. 323-331) sur cette question et l'ouvrage de Léo Thiers-Vidal (Léo THIERS-VIDAL, *De « L'Ennemi Principal » aux principaux ennemis. Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination*, Paris, L'Harmattan, 2010).

<sup>53</sup> M. PERRIN, *Des savoirs dissidents à l'université*, op. cit.

<sup>54</sup> Dominique FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL, « L'inscription des études féministes au sein du CNRS », *Les cahiers du CEDREF*, 2001, n° 10, p. 113-126.

académique et militant de l'espace de la cause des femmes marque la deuxième moitié des années 1990.

M. Perrin souligne le rôle crucial joué par les politiques publiques, en particulier au niveau européen, dans l'institutionnalisation des études féministes et genre en France. C'est spécifiquement dans les années 1990 et l'introduction du « *gender mainstreaming* »<sup>55</sup> que se mettent en place les conditions à une échelle macro, favorables à la consolidation de la position des études féministes et genre à l'Université. Le « *gender mainstreaming* » désigne l'ambition de considérer l'égalité homme-femme et le féminisme comme des éléments constitutifs des politiques publiques. « La méthode vise à prévenir les inégalités plutôt qu'à les corriger, et c'est là que se situe précisément la rupture avec le modèle précédent<sup>56</sup>. ».

À partir des années 1990, l'enseignement supérieur entre progressivement dans le viseur des politiques publiques européennes, car il est considéré comme un levier qui permettrait de remplir les objectifs budgétaires européens et de jouer sur la compétitivité. La fondation d'un « Espace Européen de l'Enseignement Supérieur » (EEES), qui suppose une uniformisation des différents systèmes nationaux, constitue le but.

[L]a déclaration de Bologne en 1999 [constitue le texte de référence], signée par vingt-neuf États européens, déclaration qui ambitionne de réaliser des objectifs précis : la réforme de l'architecture des cycles universitaires sous la forme Licence-Master-Doctorat (LMD), le renforcement de la mobilité étudiante au sein de l'Europe, l'harmonisation des diplômes avec la mise en place du système de crédits ECTS (*European Credit Transfer System*), et une évaluation accrue de l'enseignement et de la recherche<sup>57</sup>.

Les phénomènes conjoints d'incitations non contraignantes pour l'égalité homme-femme – pour faciliter l'insertion des femmes sur le marché du travail – et d'uniformisation des cursus et formations européennes – fondée sur des processus d'évaluation, de professionnalisation et de mise en compétition – constituent une fenêtre d'opportunité<sup>58</sup> pour les études féministes et genre. Tout cela aboutit à la création de programmes d'enseignement, fruits des mobilisations d'enseignant·es pour saisir cette fenêtre d'opportunité et inscrire les études féministes et genre dans le marbre

---

<sup>55</sup> Sur cette notion et son application, on peut consulter S. DAUPHIN et R. SENAC (éds.), « *Gender mainstreaming* », art. cit.

<sup>56</sup> M. PERRIN, *Des savoirs dissidents à l'université*, op. cit., p. 166.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 172.

<sup>58</sup> *Ibid.*

institutionnel. On peut citer parmi ces programmes le master *Genre, sexualité, politique*, créé en 2002 à l'EHESS, sous l'impulsion de Rose-Marie Lagrave, le master ÉGALES créé en 2009 à Lyon-2 par Laurence Tain, PRESAGE à Sciences Po en 2010, etc. Ces formations rencontrent le succès, notamment parce qu'elles répondent aux aspirations d'une population étudiante qui a changé depuis les années 1970, « [d]e plus en plus d'étudiant.e.s très politisé.e.s sur les questions de genre et militant dans des groupes féministes, LGBTQI et queer, fréquentent des masters genre<sup>59</sup> ».

Si, comme nous en proposons l'hypothèse, la formation d'un champ d'études spécialisées sur les masculinités en France constitue un environnement favorable à l'accélération de la réception française de R. Connell à partir de 2010, et que l'usage fait de ses écrits apparaît fondamental dans la formation de ce champ d'études, cela n'implique pas pour autant que R. Connell commence à être citée seulement depuis la mise en place des conditions nécessaires. En effet, les premières références aux travaux de R. Connell en France remontent au début des années 1970 et concernent principalement ses recherches sur la socialisation politique des enfants<sup>60</sup>. Ces références demeurent toutefois très limitées : sur la période qui va de 1974 à 2000 (moment de la première traduction<sup>61</sup>), on comptabilise vingt-neuf citations (soit 3,8 % du total des citations françaises de R. Connell).

Nous avons étudié la publication du chapitre traduit en 2000 dans le CHAPITRE 4, montrant comment il s'inscrivait dans un ensemble de recherches qui s'efforçait de résoudre la situation dans laquelle « nous manquons encore d'outils sociologiques dans la déconstruction du masculin<sup>62</sup> » et visait par conséquent à dresser un bilan des recherches sur le masculin qui intègrent une perspective féministe et mobilisent l'épistémologie du point de vue, en particulier les travaux rédigés par des auteurs<sup>63</sup>. L'impact de ce texte apparaissait plutôt limité. Dans les années qui suivent cette traduction, on observe un ensemble de recherches relativement isolées et développées dans des perspectives et des disciplines différentes. Nous nous concentrerons dans la suite

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>60</sup> Philippe BRAUD, « Données psycho-biographiques et formation des opinions politiques », *Revue française de science politique*, 1974, vol. 3, n° 24, p. 596-620 ; Jean G. PADIOLEAU, « La formation de la pensée politique : Développement longitudinal et déterminants socio-culturels », *Revue française de sociologie*, 1976, vol. 3, n° 17, p. 451-484 ; Léon BERNIER, « Les attitudes politiques des jeunes et de leurs parents : Une étude longitudinale », *Recherches sociographiques*, 1978, vol. 1, n° 19, p. 103-134.

<sup>61</sup> R. CONNELL, « Masculinités et mondialisation », art. cit.

<sup>62</sup> D. WELZER-LANG, « Introduction. Les hommes en débats », art. cit., p. 15.

<sup>63</sup> Le terme est volontairement généré au masculin.

sur les travaux de L. Thiers-Vidal et Christine Mennesson<sup>64</sup>, que nous avons sélectionnés, car ils s'avèrent particulièrement représentatifs de deux rapports aux travaux de R. Connell : un rapport critique et un rapport créatif.

L. Thiers-Vidal s'emploie dans ses travaux à mener une analyse empirique de la « conscience masculine de la domination », attachée à une position sociale spécifique.

Se dégage ainsi progressivement la possibilité de définir théoriquement et empiriquement les hommes comme ces êtres humains qui occupent une position vécue oppressive selon l'axe de genre (marquée notamment par l'hétéro-socialisation et l'hétéro-sexualisation de certains humains), qui sont également dotés d'une expertise politique masculiniste et dont la subjectivité est structurée de façon idéale et transgressive, nourrie de privilège épistémique et d'apprentissage épistémique-politique, et marquée par un attachement conscient à cette oppression de genre (éclairage féministe et lesbien matérialiste). Ces humains sont également dotés d'une conscience politique positionnelle, interactionnelle et réflexive spécifiques et ils se comportent vis-à-vis d'autres humains – désignés « femmes » – principalement de façon égoïste, égocentrique et indifférente ainsi que de façon violente, humiliante et méchante (éclairage masculin engagé et non-engagé)<sup>65</sup>.

Ses recherches s'ancrent dans une tradition matérialiste du féminisme français<sup>66</sup> : Christine Delphy, une des principales figures du féminisme matérialiste, a dirigé son

---

<sup>64</sup> On pourrait parmi ces travaux, également citer les travaux de Christine Castelain-Meunier (Christine CASTELAIN-MEUNIER, *La place des hommes et les métamorphoses de la famille*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002), de Christine Guionnet et Érik Neveu (Christine GUIONNET et Erik NEVEU, *Féminins-masculins : Sociologie du genre*, 1<sup>re</sup> édition, Paris, Armand Colin, 2004) ou bien encore de Stéphanie Guyon (Stéphanie GUYON, « Supporterisme et masculinité : L'exemple des Ultra à Auxerre », *Sociétés & Représentations*, 2007, vol. 24, n° 2, p. 79-95).

<sup>65</sup> L. THIERS-VIDAL, *De « L'Ennemi Principal » aux principaux ennemis*, op. cit., p. 355.

<sup>66</sup> Christine Delphy a fourni en 1975 la formulation originelle d'un féminisme matérialiste : « Une interprétation féministe de l'histoire est donc "matérialiste" au sens large, c'est-à-dire que ses prémisses la conduisent à considérer les productions intellectuelles comme le produit de rapports sociaux, et à considérer ceux-ci comme des rapports de domination » (Christine DELPHY, « Pour un féminisme matérialiste » dans *L'ennemi principal. 1. Économie politique du patriarcat*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Syllepse, 2013 [1975], p. 245). L'analyse féministe matérialiste pose comme rapport social de base l'oppression des femmes. Une telle analyse suppose de considérer comme inepte la production d'un savoir neutre : « Qu'il n'y ait pas de connaissance neutre est un lieu commun. Mais de notre point de vue cela a un sens très précis. Toute connaissance est le produit d'une situation historique, qu'elle le sache ou non. Mais qu'elle le sache ou non fait une grande différence ; si elle ne le sait pas, si elle se prétend "neutre", elle nie l'histoire qu'elle prétend expliquer, elle est idéologie et non connaissance. Toute connaissance qui ne reconnaît pas, qui ne prend pas pour prémisses l'oppression sociale, la nie, et en conséquence la sert objectivement. Une connaissance qui prendrait pour point de départ l'oppression des femmes constituerait une révolution épistémologique, et non une nouvelle discipline ayant les femmes pour objet ou une explication *ad hoc* d'une oppression particulière. Ce serait une expression du matérialisme, mais aussi un renouveau de celui-ci. En effet, elle apporterait un point de vue matérialiste jusqu'ici ignoré – celui de l'oppression des femmes – c'est-à-dire un regard nouveau, et non un nouvel objet ; et ce regard s'appliquerait nécessairement à la totalité de l'expérience humaine, individuelle ou collective. » (*Ibid.*, p. 249 [souligné dans l'original]). À propos de l'histoire du féminisme matérialiste, ses principales figures et les perspectives contemporaines qu'il nourrit, on consultera Annie BIDET-MORDREL, Elsa GALERAND et Danièle KERGOAT, « Analyse critique et féminismes matérialistes. Travail, sexualité(s), culture », *Cahiers du Genre*, 2016, 3 (HS n° 4), p. 5-27.

travail de thèse, dont le titre – puis du livre – constitue une référence directe à deux ouvrages de C. Delphy<sup>67</sup>.

La « conscience masculine de domination » opère comme une hypothèse que s’efforce de faire travailler L. Thiers-Vidal, plutôt que de la valider. Cette hypothèse désigne le fait que les hommes ont conscience de la domination qu’ils exercent sur les femmes et que les hommes dominent dès lors de manière consciente les femmes ; ainsi, « en suivant la piste d’une éventuelle conscience masculine de domination, [L. Thiers-Vidal] espère produire un savoir scientifique et politique “incarné” – donc positionné, vécu, situé, partiel, radical, axé sur le pouvoir et limité – quant au volet masculin des rapports de genre occidentaux contemporains<sup>68</sup> ».

Son travail s’articule en trois parties : un *défrichage* de la littérature existante à propos de l’oppression des femmes par les hommes ; une *germination*, dans laquelle L. Thiers-Vidal explore une hypothèse et comment celle-ci a été éprouvée par différents courants et recherches ; une *mise en terre*, dans laquelle il essaie de faire pousser cette hypothèse d’une conscience de la domination sur son terrain, constitué d’entretiens. Nous nous concentrerons en particulier sur la première, puisque c’est dans celle-ci qu’il consacre un chapitre aux « analyses masculines engagées ».

Pour cela, il examine les œuvres de quatre chercheurs<sup>69</sup> qui se revendiquent féministes et engagés : D. Welzer-Lang, P. Bourdieu, John Stoltenberg et Bob Connell. Si R. Connell a déjà transitionné quand L. Thiers-Vidal rédige sa thèse, ce dernier genre, sûrement involontairement, R. Connell au masculin. Le seul texte disponible en français date de l’époque à laquelle R. Connell signait encore par « Bob Connell » ou « R. W. Connell ». C’est à partir de 2005 que R. Connell signe systématiquement ses écrits par « Raewyn Connell », rendant ainsi définitivement publique sa nouvelle identité de genre.

Pour cette analyse spécifique des travaux de R. Connell, L. Thiers-Vidal s’appuie principalement sur *Gender and Power*<sup>70</sup> et s’il reconnaît certaines qualités à ces travaux, il souligne toutefois qu’ils s’avèrent limités par « l’érosion de la dimension politique des rapports de genre ; la tentation de développer une recherche globale et désincarnée des rapports de genre ; la non prise en considération de ma position située problématique<sup>71</sup> ».

---

<sup>67</sup> Christine DELPHY, *L’ennemi principal. 1. Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 1998 ; Christine DELPHY, *L’ennemi principal. 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2001.

<sup>68</sup> L. THIERS-VIDAL, *De « L’Ennemi Principal » aux principaux ennemis*, *op. cit.*, p. 22.

<sup>69</sup> Le terme est volontairement genré au masculin.

<sup>70</sup> R. CONNELL, *Gender and Power*, *op. cit.*

<sup>71</sup> L. THIERS-VIDAL, *De « L’Ennemi Principal » aux principaux ennemis*, *op. cit.*, p. 127.

Si ces critiques semblent davantage s'appliquer à D. Welzer-Lang et P. Bourdieu dans l'argumentaire de L. Thiers-Vidal, il associe néanmoins R. Connell à ces critiques. C'est une affirmation étrange, puisque nous avons vu dans les chapitres précédents comment R. Connell insiste systématiquement sur la dimension politique des rapports de genre et que sa recherche d'une analyse globale des rapports de genre n'opère pas au détriment du corps des individus, qui demeure le lieu principal d'inscription des rapports de genre. Une assertion d'autant plus étonnante en regard du long jugement – dans l'ensemble positif – que formule L. Thiers-Vidal à propos de R. Connell, et que nous reproduisons ci-dessous.

Le contenu de la théorie de la pratique développée par Connell me semble être compatible avec les analyses féministes radicales. Il accentue, plus que Stoltenberg, le matérialisme des rapports de genre bien que sa division en trois structures respectives travail, pouvoir et *cathexis* demande à être analysée de plus près, car cette séparation semble difficile à penser : comment penser la division sexuelle du travail ou les rapports intimes sans penser le pouvoir ? Mais son apport principal est, selon moi, son analyse des dynamiques entre personnalité, pratique et structure appliquée aux rapports de genre. Elle permet de comprendre et de relier les niveaux micro-politiques aux niveaux macro-politiques, les dynamiques individuelles aux dynamiques collectives ; de comprendre concrètement l'inscription d'une personne dans un contexte social, les limites structurelles du contexte social sur son évolution et les marges de manœuvre dont dispose tout de même cette personne, que ce soit par choix ou par « nature ». Il introduit ainsi une certaine complexité transversale aux différents niveaux d'analyse qui permet de penser la domination et l'oppression de genre en reconnaissant sa dimension intime et personnelle, tout en évitant de la dépolitiser à travers une approche psychologique réductrice évacuant la dimension politique commune aux différents rapports d'oppression comme le racisme, le sexisme ou le classisme. Connell semble également appliquer la notion d'asymétrie des rapports de genre telle qu'elle découle des analyses féministes radicales, contrairement à Welzer-Lang et Bourdieu, en évitant ainsi de nier implicitement par sa théorisation la notion générale de domination et d'oppression des femmes par les hommes. Et ceci semble être l'un des points les plus significatifs pour les analyses masculines des rapports de genre. Très souvent, les auteurs masculins s'inscrivent explicitement dans une analyse féministe des rapports de genre en situant leurs écrits dans la continuité des écrits féministes, en reprenant partiellement une terminologie développée par les féministes, en appuyant explicitement les thèses féministes, tout en développant une théorisation propre qui va à l'encontre de certains présupposés féministes<sup>72</sup>.

Soulignons que L. Thiers-Vidal s'appuie sur un seul ouvrage de R. Connell pour mener son analyse – *Gender and Power*, publié en 1987 – mais que le recours d'autres textes, notamment *Masculinities*, aurait permis de montrer comment R. Connell parvient

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 78-79.

à répondre aux questions justes que soulève L. Thiers-Vidal dans ce jugement. La disparition soudaine de L. Thiers-Vidal en novembre 2007 a mis un terme à cette confrontation avec les travaux de R. Connell et nous empêche de mettre en lumière sa prise de connaissance des travaux de R. Connell. En 2010, lorsque paraît le livre tiré de la thèse de L. Thiers-Vidal soutenue en 2007, les analyses qui y sont développées à propos des travaux de R. Connell demeurent les plus élaborées que l'on puisse trouver à l'époque en langue française. Bien plus, le projet que mène L. Thiers-Vidal s'avère un des plus intéressants et originaux concernant les masculinités, et plus spécifiquement la structure symbolique et les socialisations sur lesquelles s'appuie la domination des hommes<sup>73</sup>. Le décès de L. Thiers-Vidal aura constitué le principal obstacle à une diffusion de ses idées et il apparaîtra rarement comme une référence mobilisée dans les recherches qui s'agrégeront dans les années suivantes, autour des masculinités.

C. Mennesson travaille quant à elle en « Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives » en recourant aux notions de « régime de genre » et de « masculinités ». D'inspiration bourdieusienne, elle développe depuis le début des années 2000 un modèle qui combine la sociologie de P. Bourdieu à la notion de régime de genre de R. Connell. Si son point de départ s'avère l'étude de femmes pratiquantes de sports réputés masculins<sup>74</sup> et que la question de la masculinité se pose obligatoirement, C. Mennesson s'emploie en premier lieu à explorer la manière dont un régime de genre – *i.e.* « la structuration de toutes ces relations [les relations de genre] au sein d'une institution (telle qu'une école ou une entreprise)<sup>75</sup> » – participe à la production de dispositions particulières et de leur intégration selon des processus de socialisation spécifiques aux institutions examinées.

C. Mennesson est sans doute – dans les données que nous avons récoltées – la chercheuse qui cite le plus souvent R. Connell, que ce soit dans des textes dont elle est autrice ou co-autrice. Elle cite R. Connell à seize reprises entre 2006 et 2019 et contribue

---

<sup>73</sup> A propos de L. Thiers-Vidal et de l'originalité de ses travaux, le·a lecteur·rice peut se reporter aux hommages publiés dans *Nouvelles Questions Féministes* en 2008 (Hélène PALMA et al., « In Memoriam. Quelques mots pour Léo, sur Léo, de Léo Thiers-Vidal, l'ami et le militant que nous avons aimé », *Nouvelles Questions Féministes*, 2008, vol. 27, n° 3, p. 88-116).

<sup>74</sup> Christine MENNESSON, « La gestion de la pratique des femmes dans deux sports "masculins" : Des formes contrastées de la domination masculine », *Staps*, 2004, vol. 63, n° 1, p. 89-106 ; Christine MENNESSON, « Être une femme dans un sport "masculin" : Modes de socialisation et construction des dispositions sexuées », *Sociétés contemporaines*, 2004, vol. 55, n° 3, p. 69-90 ; Christine MENNESSON, « Les "formes identitaires" sexuées des femmes investies dans des sports "masculins" », *Science & Motricité*, 2005, vol. 54, n° 1, p. 63-90.

<sup>75</sup> R. CONNELL, « New directions in gender theory, masculinity research, and gender politics », art. cit., p. 161 [TO 5.7].



notamment à la circulation de R. Connell par sa pratique du co-autorat, qui lui permet de mobiliser la référence à R. Connell dans un grand nombre d'écrits. Malgré sa participation en 2015 à la direction d'un dossier sur les socialisations masculines<sup>76</sup>, publié dans la revue *Terrains & Travaux*, et dans lequel est présentée la traduction d'un article important de R. Connell et James Messerschmidt sur la notion de masculinité hégémonique<sup>77</sup>, C. Mennesson ne semble pas s'être davantage investie dans un projet d'importation des travaux de R. Connell en France<sup>78</sup>.

Le rapport qu'entretient C. Mennesson aux travaux de R. Connell illustre une relation qui s'avère certes intense du point de vue de la citation, mais qui se limite principalement à celle-ci. L'intensité s'explique par la centralité du modèle combiné de P. Bourdieu et R. Connell que développe C. Mennesson dans ses travaux. La notion de « régime de genre » permet d'étudier à l'échelle d'une institution la structuration des relations de genre et donc la production de masculinités particulières, auxquelles sont par exemple confrontées les femmes pratiquantes de sports majoritairement masculins. En l'absence de production de féminités spécifiques – puisque les femmes ne sont pas censées pratiquer ces sports –, l'interaction entre ces femmes et ces modèles disponibles, ainsi que la tension à laquelle elles font face constituent l'objet principal de ces enquêtes. Le « régime de genre » produit des dispositions particulières, autrement dit un *habitus* spécifique, dont la production et l'incorporation deviennent l'objet d'étude, à l'échelle de l'institution.

C. Mennesson commence à mobiliser la notion de « régime de genre » à partir de 2006<sup>79</sup> – selon nos recherches – dans une enquête à propos de footballeuses et de boxeuses, des pratiquantes de sports réputés masculins. C. Mennesson met en lumière les différences entre les deux pratiques sportives et recourt à la notion de « régime de genre » pour souligner le point suivant lequel « chaque contexte s'organise autour d'un "régime de genre" particulier, structuré par l'histoire des institutions sportives et par les

---

<sup>76</sup> Julien BERTRAND et al. (éds.), « Socialisations masculines, de l'enfance à l'âge adulte », *Terrains & Travaux*, 2015, vol. 2, n° 27, p. 5-192.

<sup>77</sup> Raewyn CONNELL et James W. MESSERSCHMIDT, « Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? », *Terrains & Travaux*, traduit par Élodie BETHOUX et Caroline VINCENSINI, 2015, vol. 2, n° 27, p. 151-192.

<sup>78</sup> Quand bien même le projet de traduction auquel elle a participé rencontre immédiatement le succès. Le succès de cet article – et du dossier en général – est confirmé au sein de la revue, puisque sur la période 2016 à 2021 la traduction de 2015 est l'article le plus consulté de la revue (2 799 consultations) et le dossier le plus consulté des dossiers de la revue (13 395 consultations) (Vinciane ZABBAN, communication personnelle avec l'auteur, 17 février 2021).

<sup>79</sup> Christine MENNESSON, « Le gouvernement des corps des footballeuses et boxeuses de haut niveau », *Clio*, 2006, n° 23, p. 179-196.

spécificités des modes de socialisation proposés<sup>80</sup> ». Dans ses recherches subséquentes, C. Mennesson mobilise de manière croissante la référence à R. Connell et insiste sur les apports de la notion de « régime de genre », qui permet une « analyse comparative [qui] se révèle particulièrement intéressante pour comprendre comment les rapports sociaux de sexe se recomposent dans des contextes spécifiques<sup>81</sup> ». La notion de « régime de genre » et de « masculinité hégémonique » à laquelle production participe le régime étudié, s'inscrivent dans une recherche sur la socialisation des individus saisie du point de vue du genre.

C. Mennesson a peut-être pris connaissance des écrits de R. Connell par l'intermédiaire de l'appel à contribution pour le numéro spécial de la revue *Clio*, coordonné par les historien·nes Thierry Terret et M. Zancarini-Fournel<sup>82</sup>, dans lequel a paru l'article de C. Mennesson en 2006. En effet, T. Terret avait publié en 2004 un texte dans lequel il menait une revue de littérature sur les rapports entre sport et masculinité<sup>83</sup>. Il y insiste sur les apports des recherches de R. Connell et l'inspiration qu'ils ont produite pour un ensemble de travaux. C'est notamment le cas pour les siens, puisque T. Terret publie en 2005 un livre qu'il a codirigé, dans une série de quatre ouvrages consacrés au « Sport et genre ». Le deuxième volume comporte dans son titre une référence à R. Connell par l'usage du concept de « masculinité hégémonique<sup>84</sup> ». L'hypothèse d'une mention de R. Connell dans l'appel à contribution pour le numéro s'avère fort probable, étant donné que sur les quatorze articles qui composent le dossier, six mentionnent R. Connell, de manière plus ou moins approfondie. C'est donc vraisemblablement en participant à ce numéro que C. Mennesson prend connaissance des travaux de R. Connell<sup>85</sup>.

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, paragr. 27.

<sup>81</sup> Christine MENNESSON, « Les sportives “professionnelles” : Travail du corps et division sexuée du travail », *Cahiers du Genre*, 2007, vol. 1, n° 42, p. 22.

<sup>82</sup> Thierry TERRET et Michelle ZANCARINI-FOURNEL (éds.), « Le genre du sport », *Clio*, 2006, n° 23, p. 5-292.

<sup>83</sup> Thierry TERRET, « Sport et masculinité : Une revue de questions », *Staps*, 2004, vol. 4, n° 66, p. 209-225.

<sup>84</sup> Thierry TERRET et Philippe LIOTARD (éds.), *Sport et Genre—Volume 2. Excellence féminine et masculinité hégémonique*, Paris, L'Harmattan, 2005.

<sup>85</sup> Cette hypothèse paraît d'autant plus probable au regard de la manière dont Sigolène Couchot-Schiex a pris connaissance des travaux de R. Connell. Elle collabore en sortie de thèse avec T. Terret et se familiarise avec les travaux de R. Connell qui présentaient une forte proximité avec les travaux de T. Terret (Entretien de l'auteur avec Sigolène COUCHOT-SCHIEX, fait par Skype le 28 avril 2021). Les appels permettent de faire découvrir et de les intégrer à des bibliographies. Alice Aterianus-Owanga a ainsi découvert R. Connell à l'occasion d'un appel à contributions pour un numéro spécial des *Cahiers d'études africaines* consacré au « Masculin pluriel » et dirigé par C. Broqua et A. Doquet (Christophe BROQUA et Anne DOQUET (éds.), « Masculin pluriel », *Cahiers d'Études africaines*, 2013, vol. 1-2, n° 209-210, p. 9-463). L'appel ne contient pas de références bibliographiques, mais c'est pour traiter le sujet qu'A. Aterianus-Owanga requiert des textes et qu'elle prend connaissance des travaux de R. Connell

R. Connell constitue dès lors une référence régulièrement mobilisée par C. Mennesson, majoritairement dans ses travaux sur les processus de socialisation et de construction des relations de genre dans des pratiques principalement sportives. Si le rapport qu'elle entretient avec les travaux peut être qualifié de « créatif », c'est parce que C. Mennesson mobilise des notions spécifiques – « régime de genre » et « masculinité hégémonique » – qu'elle intègre à un modèle théorique préexistant – l'approche bourdieusienne – qu'elle vise à augmenter. L'usage concerne des points précis et l'étude d'objets circonscrits. Ainsi, dans ses autres recherches qui ne portent pas sur ces objets la mention de R. Connell s'avère absente.

Dans les années qui précèdent l'année 2010, on note une multiplication des références aux travaux de R. Connell, sans que cette celle-ci aboutisse à une relation plus approfondie, tel un « échange ». Nous avons vu que le décès de L. Thiers-Vidal avait empêché un tel développement ou que ce dernier apparaissait comme inutile pour un usage précis et circonscrit de quelques notions, dans le cas de C. Mennesson. À partir de 2010, on constate non seulement une intensification des références faites aux écrits de R. Connell, mais surtout la mise en place d'un véritable travail de traduction, assumé par un ensemble de jeunes chercheur·es.

---

(Entretien de l'auteur avec Alice ATERIANUS-OWANGA, fait par Skype le 8 septembre 2021). L'appel est reproduit en ANNEXE E4a.

## *La formation du sous-champ des masculinités en France : Éléments*

Pour analyser le rapport qu'entretient le noyau de ces jeunes chercheur·es à l'œuvre de R. Connell, nous mobilisons la notion de « bien symbolique ». P. Bourdieu définit les biens symboliques comme « réalités à double face, marchandises et significations, dont la valeur proprement symbolique et la valeur marchande restent relativement indépendantes, même lorsque la sanction économique vient redoubler la consécration culturelle<sup>86</sup> ». En raison de sa centralité, de sa renommée mondiale et de son originalité reconnue, il semble certain que R. Connell constitue une grande figure contemporaine des sciences humaines et sociales anglophones et mondiales ; surtout, elle apparaît comme telle, car elle respecte les critères actuels qui garantissent la croyance<sup>87</sup> en la légitimité de la figure universitaire : importante production textuelle, maisons d'édition prestigieuses, poste dans une université richement dotée, prix internationaux, nombreuses citations. R. Connell correspond sous cet angle à un « bien symbolique » et en tant que tel, elle peut circuler, être consommée, mais également faire l'objet d'un usage spécifique, que nous désignerons comme « stratégique » dans l'étude qui suit.

Cette partie se concentre sur la période charnière de la réception de R. Connell et de formation du champ d'études sur les masculinités, à savoir les années 2010 à 2015, durant laquelle la présence de R. Connell prend une nouvelle ampleur, avant d'atteindre son pic en 2015 du point de vue de la citation et de constituer une référence désormais bien installée. Nous qualifions cette période de charnière, car dans cet espace de cinq ans on observe une accélération du travail d'importation des travaux de R. Connell en France : plusieurs entretiens sont publiés<sup>88</sup> ; trois articles sont traduits<sup>89</sup> ; un livre est traduit<sup>90</sup> ; un chapitre paraît<sup>91</sup> ; R. Connell est invitée en 2013 à l'EHESS pour une journée

---

<sup>86</sup> Pierre BOURDIEU, « Le marché des biens symboliques », *L'Année sociologique*, 1971, vol. 22, p. 52.

<sup>87</sup> Pierre BOURDIEU, « La production de la croyance. Contribution à une économie des biens symboliques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1977, vol. 13, n° 1, p. 3-43.

<sup>88</sup> Raewyn CONNELL, « Entretien avec Raewyn Connell : Les masculinités et les hommes dans les mouvements féministes » dans Pauline DEBENEST, Vincent GAY et Gabriel GIRARD (éds.), *Féminisme au pluriel*, Paris, Syllepse, 2010, p. 59-76 ; Raewyn CONNELL, « Masculinités, colonialité et néolibéralisme. Entretien avec Raewyn Connell », *Contretemps*, 10 septembre 2013 [En ligne] ; Hélène MARTIN, « Raewyn Connell, sociologue et militante féministe. Des rivages du Pacifique : Politiques du genre et connaissance », *Nouvelles Questions Féministes*, 2015, vol. 34, n° 1, p. 102-121.

<sup>89</sup> Raewyn CONNELL, « Fantômes de meurtre et vie pratique », *Travail, genre et sociétés*, traduit par Hélène TRONC, 2013, vol. 1, n° 29, p. 175-180 ; R. CONNELL, « Hégémonie, masculinité, colonialité », art. cit. ; R. CONNELL et J.W. MESSERSCHMIDT, « Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? », art. cit.

<sup>90</sup> R. CONNELL, *Masculinités*, op. cit.

<sup>91</sup> Raewyn CONNELL, « Inscriptions au masculin » dans Julie DAVID (éd.), *Chercher le garçon : Une exposition collective d'artistes hommes*, Vitry-sur-Seine, Musée d'Art Contemporain du Val-de-Marne, 2015, p. 162-171.

d'étude de deux jours consacrée aux recherches sur les masculinités et dont les actes sont publiés dans *Genre, sexualité & société*<sup>92</sup>, accompagnés d'un article critique par un spécialiste de R. Connell<sup>93</sup> ; un séminaire est lancé en 2013 à l'EHESS sur les masculinités. La présente partie revient sur cette période charnière afin de mettre en lumière les facteurs qui peuvent expliquer cette intensification des recherches qui mobilisent une autrice, dont seul un texte avait jusqu'à présent été traduit en français<sup>94</sup>.

En 2010 paraît le premier entretien de R. Connell en langue française<sup>95</sup>, dans un ouvrage dirigé par trois doctorant·es de l'EHESS inscrit·es en master « Genre, sexualité, politique » ou de sociologie générale – Pauline Delage, Vincent Gay et Gabriel Girard –, qui avaient fait connaissance à l'occasion d'un mouvement de grève contre la loi relative aux libertés et responsabilités des universités n° 2007-1199 du 10 août 2007. P. Delage avait découvert les travaux de R. Connell lors de ses études de littérature et civilisation anglaises à l'université Toulouse II-Jean Jaurès – à l'époque Université Toulouse II-Le Mirail – et avait proposé à ses camarades de l'intégrer à l'ouvrage qu'ils·elles coordonnaient.

Je ne sais pas pourquoi, mais on a dû se poser la question des masculinités et de la façon dont on travaillait la question des masculinités en sociologie du genre et à ce moment-là on a dû penser, mais je ne saurais pas vous dire précisément comment c'est venu. Juste peut-être le fait que j'avais trouvé intéressants les travaux de Raewyn Connell et que je trouvais que ce n'était pas très diffusé en France<sup>96</sup>.

C'est plus spécifiquement dans le cadre d'une fiche de lecture sur un ouvrage qui citait abondamment les travaux de R. Connell – dont P. Delage ne se souvient pas du titre – qu'elle prend connaissance de ses recherches. Elle rattache le texte fiché aux études genre. Ces premières années étudiantes correspondent à une période d'autonomisation et de découverte de soi, dans laquelle les études féministes et genre occupent une place grandissante. La plupart des ami·es de P. Delage étaient inscrit·es dans des formations de sociologie ou d'histoire, dont elle suivait par conséquent certains cours en auditrice libre.

---

<sup>92</sup> M. GOURARIER, G. REBUCINI et F. VÖRÖS (éds.), « Hégémonie », art. cit.

<sup>93</sup> D. Z. DEMETRIOU, « La masculinité hégémonique », art. cit.

<sup>94</sup> R. CONNELL, « Masculinités et mondialisation », art. cit. La traduction en 2004 des actes de la réunion en 1997 du groupe d'expert·es de l'Unesco (I. BREINES, R. CONNELL et I. EIDE (éds.), *Rôles masculins, masculinités et violence*, *op. cit.*), est davantage le fruit du volet linguistique de la politique éditoriale de l'Unesco que de la volonté de fournir une référence supplémentaire au marché français.

<sup>95</sup> R. CONNELL, « Entretien avec Raewyn Connell : Les masculinités et les hommes dans les mouvements féministes », art. cit.

<sup>96</sup> Entretien de l'auteur avec Pauline DELAGE, fait par Skype le 28 avril 2021.

C'est ainsi qu'elle a assisté à l'enseignement de l'américaniste Judith Ezekiel sur l'histoire des femmes ou à un cours de la sociologue Nicky Le Feuvre sur les rapports sociaux de sexe, dans lequel cette dernière revenait sur la distinction entre « régime de genre » et « ordre de genre » chez R. Connell. Jusqu'à ce que P. Delage se réoriente et s'inscrive en Master « Sociologie du genre » à l'EHESS, elle continue de cultiver sa connaissance des études genre. Par cette connaissance – approfondie par la suite dans son cursus à l'EHESS –, elle s'avère apte d'identifier certains manques dans la production française, d'autant plus qu'elle est en mesure d'opérer une comparaison avec d'autres situations nationales, au premier rang desquelles la situation états-unienne : son mémoire de maîtrise portait sur les normes de maternité aux États-Unis d'Amérique dans les années 1920 ; son mémoire de master sur le mouvement de *backlash* antiféministe aux États-Unis d'Amérique dans les années 1980, pour lequel elle effectue un séjour de recherche dans le New Hampshire ; son travail de thèse mettait en œuvre une comparaison entre les mobilisations féministes contre les violences conjugales aux États-Unis d'Amérique et en France.

L'université toulousaine constituait depuis 1978 et la fondation du « Groupe de Recherches Interdisciplinaire d'Étude des Femmes » (GRIEF) un des principaux lieux d'institutionnalisation des études féministes et genre en France, dans un contexte national de création de telles structures similaires<sup>97</sup>. C'est à Toulouse qu'est organisé le colloque de 1982 susmentionné, qui marque un véritable tournant dans l'institutionnalisation des études féministes en France<sup>98</sup> ; notamment parce que sont créés à Toulouse un poste en histoire fléché « études féministes » en 1984 et un poste en sociologie fléché « études féminines » en 1991. Le premier conduit à la fondation de l'équipe « SIMONE » en 1986, rebaptisé « SAGESSE » (« Savoirs, Genre et Rapports Sociaux de Sexe ») en 1998<sup>99</sup>. En 2001-2002, l'académie de Toulouse coordonne 51 enseignements sur le genre sur les 388 cours recensés à l'échelle nationale par le ministère de l'Éducation nationale, constituant *de facto* le deuxième pôle du pays, derrière Paris<sup>100</sup>. N. Le Feuvre, ancienne

<sup>97</sup> Le « Centre d'Études Féminines de l'Université de Provence » en 1972 à Aix-en-Provence, le « Groupe d'Études Féministes » en 1975 à Paris-7 ou bien encore le « Centre Lyonnais d'Études Féministes » en 1975 à Lyon-2 (Jacqueline MARTIN, « Recherche et Études Féministes en France : Une synthèse des processus institutionnalisant des enseignements et de la recherche entre 1970 et 1990 », *RFR/DRF*, 1994, vol. 23, p. 24-28).

<sup>98</sup> Jacqueline MARTIN, « Toulouse, 1982, un acte de naissance des recherches féministes », *Midi-Pyrénées Patrimoine*, 2012, Hors-Série n° 4, p. 76-79.

<sup>99</sup> Jacqueline MARTIN, « Les études féministes au Mirail : Quoi de neuf entre 1978 et 2008 ? », *Les Cahiers de Framespa*, 2018, vol. 29, paragr. 5.

<sup>100</sup> Françoise PICQ, « Les études féministes en France : Une institutionnalisation problématique », *Labrys, études féministes/estudos feministas*, 2005, n° 7, sect. 8.

directrice de « SAGESSE », mène en 2008 la création du réseau « ARPEGE » (« Approches Pluridisciplinaires du Genre ») qui permet le regroupement de plusieurs laboratoires dans un axe de la « Maison des Sciences de l'Homme et de la Société » à Toulouse<sup>101</sup>.

La dimension féministe et de genre est largement présente à Toulouse, en particulier dans ses départements de sciences sociales et de langue, qui s'avère dès lors un contexte propice à la découverte de celle-ci pour de jeunes étudiant·es, tel·les que P. Delage. Si Toulouse constitue du point de vue des études féministes et genre un des pôles majoritaires en France, moteur d'une tradition vieille de plusieurs décennies, elle loge dans une position plus marginale de l'espace universitaire national. L'attraction du centre parisien demeure puissante et explique le choix de P. Delage d'entrer à l'EHESS, lorsqu'elle hésitait entre celle-ci et Toulouse.

L'EHESS, malgré sa localisation parisienne, occupe une position intermédiaire dans l'espace universitaire français. Elle s'avère *marginale* sur le plan de la taille en comparaison à d'autres universités parisiennes – elle accueille à la rentrée 2019/2020 3 326 étudiant·es<sup>102</sup>, soit dix fois moins que Paris-1 par exemple, dont le nombre d'inscrit·es s'élève à 45 200<sup>103</sup> –, *spécialisée* dans la formation de deuxième et surtout troisième cycles en sciences humaines et sociales – l'EHESS ne dispense pas de formation de premier cycle et sur les 3 326 étudiant·es inscrit·es en 2019/2020, on compte 623 inscrit·es en Master 1, 888 inscrit·es en Master 2 et 1 498 inscrit·es en doctorat –, *internationalisée* – près de 41 % des étudiant·es inscrit·es en 2019/2020 viennent de l'étranger – et dans une position d'*avant-garde* — l'organisation des enseignements sous forme de séminaires de recherche permet aux enseignant·es d'être innovant·es et encourage les doctorant·es à l'être ; l'innovation est par ailleurs rendue possible par l'absence de « stratégie scientifique » à l'échelle de l'EHESS, conséquence de son mode de gouvernance dans lequel domine l'assemblée des enseignant·es-chercheur·ses, dont les 800 titulaires élisent les nouveaux membres<sup>104</sup>. L'EHESS constitue dès lors une institution marginale sur le plan de la taille, spécialisée

---

<sup>101</sup> J. MARTIN, « Les études féministes au Mirail », art. cit., p. 7.

<sup>102</sup> <https://www.ehess.fr/fr/etudiants-lehess-et-insertion-professionnelle-en-quelques-chiffres> (consulté le 9 janvier 2023).

<sup>103</sup> <https://www.pantheonsorbonne.fr/universite/presentation> (consulté le 9 janvier 2023).

<sup>104</sup> REDACTION LE FIGARO, « La prestigieuse École des hautes études en sciences sociales (EHESS) épinglée par la Cour des Comptes », *Le Figaro*, 25 janv. 2021 [En ligne].

dans la recherche en sciences humaines et sociales et qui offre une certaine liberté de recherche en raison de son mode de gouvernance et l'organisation de ses enseignements.

Le texte inaugure – du point de vue de la réception de R. Connell et malgré sa faible circulation – une phase intense de traduction et de mise à disposition de ses écrits. La situation des trois éditeur·rices de l'entretien indique aussi la situation plus générale des individu·es qui vont véritablement s'investir dans la réception de R. Connell à partir de 2010 et la place centrale de l'EHESS comme lieu de réception, de production et d'institutionnalisation d'un savoir sur les masculinités.

Ce sont également trois autres doctorant·es et docteur·es de l'EHESS, M. Gourarier – rattachée au « Laboratoire d'Anthropologie Sociale » (LAS) –, G. Rebucini – rattaché au « Laboratoire d'Anthropologie des Institutions et Organisations Sociales » – et F. Vörös – rattaché à l'« Institut de Recherche Interdisciplinaire sur les enjeux Sociaux » (Iris-EHESS) –, qui organisent le 13 et 14 juin 2013 une journée d'étude « Les masculinités au prisme de l'hégémonie » lors de laquelle ils·elles invitent R. Connell<sup>105</sup>. Cette journée d'étude est née de l'intérêt que portaient ces trois chercheur·es aux écrits de R. Connell, en raison de l'utilité qu'ils présentaient pour leurs travaux de thèse ou postdoctoraux<sup>106</sup>. En effet, les trois étaient confronté·es à la question des masculinités sur leurs terrains et nécessitaient des outils pour l'appréhender. G. Rebucini, d'ascendance italienne, a effectué ses études de premier et second cycles à l'Université de Rome, durant lesquelles il découvre les travaux de R. Connell<sup>107</sup>. Il poursuit par des études de troisième cycle en France, à cause de la difficulté matérielle à continuer ses études en Italie. Il peut dès lors introduire ses camarades de l'EHESS à R. Connell, dans un processus dans lequel la sociabilité étudiante jouait un rôle central, comme l'explique F. Vörös.

---

<sup>105</sup> Le programme de la journée d'étude est reproduit en annexe, voir *infra*.

<sup>106</sup> G. Rebucini avait travaillé directement la question des masculinités dans sa thèse soutenue en 2009 (Gianfranco REBUCINI, *Les masculinités au Maroc : Pour une anthropologie des genres et des sexualités dans la ville de Marrakech*, Thèse de doctorat en Anthropologie sous la direction de Jocelyne DAKHLIA, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2009), cependant que M. Gourarier travaillait sur la sociabilité masculine dans des communautés de séducteurs (Mélanie GOURARIER, *Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes : Une socio-anthropologie des sociabilités hétérosexuelles au de la Communauté de la séduction en France*, Thèse de doctorat en Anthropologie sous la direction de Marie-Élisabeth HANDMAN, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2012) et que F. Vörös avait directement travaillé la question de la construction des masculinités en rapport avec la pornographie (Florian VÖRÖS, *Les usages sociaux de la pornographie en ligne et les constructions de la masculinité : Une sociologie matérialiste de la réception des médias*, Thèse de doctorat en Sociologie sous la direction de Michel BOZON, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2015).

<sup>107</sup> *Masculinities* avait été traduit dès 1996 en italien : Raewyn CONNELL, *Maschilità: Identità e trasformazioni del maschio occidentale*, traduit par David MEZZACAPA, Milan, Feltrinelli, 1996 [1995].



Je travaillais à la bibliothèque de l'EHESS, je faisais ma thèse à l'EHESS. Il y avait toute une sociabilité : les pauses cigarette et les pauses café. Il y avait deux collègues que je connaissais par ailleurs – quand on est en thèse on ne se considère pas forcément comme des collègues, plus comme des connaissances ou des amis – qui sont devenus des amis, que je connaissais un peu comme ça, que je pouvais rencontrer parfois dans des soirées ou des espaces militants, donc on voyait qui on était. On travaillait tous les trois sur les masculinités, avec Mélanie Gourarier et Gianfranco Rebutini, et c'est en discutant qu'on s'est vraiment rendus compte qu'on voulait faire quelque chose ensemble autour du concept de masculinité hégémonique parce que. On a eu envie, c'est à ce moment-là qu'on a eu envie de faire quelque chose<sup>108</sup>.

La journée d'études, qui est une pratique commune à l'expérience doctorale ou postdoctorale, concrétise un premier temps de cette envie de faire quelque chose autour des travaux de R. Connell. La journée d'études est préparée au cours de l'année 2012, avec le soutien de l'EHESS, du master « Genre, politique, sexualité » et du laboratoire Iris-EHESS. Il est à souligner que par leurs appartenances institutionnelles, ces individus disposent d'importantes ressources matérielles, comme en attestent les nombreux soutiens susmentionnés, mais également symboliques. L'EHESS est une institution centrale – malgré sa taille marginale – dans l'espace académique français et qui jouit également d'une forte ouverture à l'international et d'une importante réputation à l'international<sup>109</sup>.

L'événement s'articule autour d'une leçon inaugurale de R. Connell, qui assistera aux deux journées d'étude, ce qui donnera aussi l'occasion à un certain nombre d'individues de la rencontrer directement<sup>110</sup>. On trouve ainsi des chercheur·ses inscrit·es en anthropologie, sociologie, science politique, etc. La journée d'étude est articulée en sept sessions, dans lesquelles interviennent généralement trois chercheur·ses, venu·es d'horizons disciplinaires différents, et qui travaillent plus ou moins immédiatement sur les masculinités<sup>111</sup>.

Les laboratoires auxquels sont rattaché·es les trois coordinateur·rices de la journée d'étude s'investissent considérablement dans celle-ci, en particulier le LAS et l'Iris-EHESS : le sociologue Marc Bessin, directeur de l'Iris-EHESS, prononce

---

<sup>108</sup> Entretien de l'auteur avec Florian VÖRÖS, fait par Skype le 20 novembre 2020.

<sup>109</sup> Wiebke KEIM, « Analyse des invitations de chercheurs étrangers par l'EHESS », *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, 2010, n° 9, p. 33-52. Cette ouverture à l'international – en particulier aux États-Unis d'Amérique – constituait déjà un des traits distinctifs de la VI<sup>e</sup> section de l'EPHE (Pierre BOURDIEU, *Homo academicus*, Nouvelle éd. augmentée, Paris, Éditions de Minuit, 1992 [1984], p. 146).

<sup>110</sup> Cette journée d'étude constitue un moment important dans la trajectoire d'un grand nombre de nos enquêté·es, qui ont souvent assisté à cette journée d'étude et y ont soit rencontré ou découvert R. Connell.

<sup>111</sup> Le terme « masculinité » apparaît directement dans le titre de dix interventions.

l'allocution d'ouverture ; des chercheur·ses rattaché·es à l'un des deux laboratoires animent quatre sessions sur sept (Marie-Elisabeth Handman au LAS ; Éric Fassin, Élisabeth Anstett et Michel Bozon à l'Iris-EHESS). L'anthropologue Amélie Le Renard, la politiste F. Matonti et le sociolinguiste Luca Greco animent les autres sessions. Plusieurs générations de chercheur·ses sont représentées : la même génération que R. Connell, comme l'anthropologue J.-L. Amselle (né en 1942) ; la génération immédiatement postérieure, comme M. Bozon (né en 1954), É. Fassin (né en 1959) ou F. Matonti (née en 1958) ; enfin, de jeunes chercheur·ses né·es entre le milieu des années 1970 et le milieu des années 1980, dont la jeunesse professionnelle redouble la jeunesse biographique.

La journée s'organise selon deux pôles, celui des masculinités et celui de l'hégémonie, ainsi que l'indique son titre « Les masculinités au prisme de l'hégémonie ». Ce dernier terme est l'opérateur par lequel les trois coordinateur·rices nouent un intérêt commun pour les travaux de R. Connell. Il compose un terreau à partir duquel développer un goût partagé pour une approche des relations de genre dynamique et plurielle, à l'opposé – supposé – d'une approche bourdieusienne, formulée en termes de « domination » dans l'ouvrage *La Domination masculine*<sup>112</sup>, jugée trop statique.

Je pense que c'est ça qui m'avait plu dans le concept d'hégémonie, ça me permettait de penser des choses que je ne trouvais pas par exemple chez Bourdieu dans *La Domination masculine*. Voilà, ça me revient pendant que je vous parle. Ça me permettait de m'éloigner de la notion de « domination », qui est un concept que je trouve un peu trop statique. Même aujourd'hui, l'hégémonie est pensée de façon statique, comme un synonyme de la domination masculine. Alors que ce qui m'intéressait c'était la dimension processuelle et dynamique de la notion d'hégémonie et la façon dont cela pouvait dialoguer avec d'autres types de rapports sociaux<sup>113</sup>.

Les quatre dernières sessions, qui sont dédiées à des questions saisies du point de vue du pôle de l'« hégémonie » dans la perspective d'étude des masculinités, sont intitulées : « Production », « Reconfigurations », « Maintien » et « Contestations ». Les trois premières sessions sont quant à elles consacrées à des thèmes plus généraux et s'ancrent davantage au pôle « masculinités » : « Transformations économiques et globalisation », « Incorporations : Classe et race » et « Confrontations postcoloniales ».

---

<sup>112</sup> P. BOURDIEU, *La domination masculine*, op. cit.

<sup>113</sup> Entretien de l'auteur avec Mélanie GOURARIER, fait par Skype le 16 novembre 2020 et 18 janvier 2021.

L'organisation de ces journées d'étude traduit donc la bipolarité du goût de ses coordinateur·rices : un intérêt pour l'étude de l'hégémonie sur le terrain des masculinités.

La journée d'étude rend possible la mise en relation des chercheur·es évoluant dans différentes disciplines, mais intrigué·es par les mêmes questions concernant les masculinités et l'éventualité d'appliquer un modèle dynamique qui permette de saisir leurs transformations ; mais également de mettre en rapport différentes générations, dont la distance aux travaux de R. Connell augmente inversement à l'âge. Dans ces conditions, la génération contemporaine de R. Connell ne mobilise pas ses travaux, cependant que la génération immédiatement postérieure la connaît et l'utilise ponctuellement – ainsi d'É. Fassin ou F. Matonti – et la dernière génération est celle qui se confronte le plus directement à ses travaux. La journée d'étude constitue par conséquent l'occasion de rassembler l'ensemble des chercheur·es qui travaillent sur les masculinités et de fournir un socle à la formation d'un champ d'études.

R. Connell a souligné la qualité de cet événement scientifique et ce qu'il permettait.

Cette initiative, je crois, n'était pas venue de titulaires de l'institution, mais de chercheurs relativement jeunes dans ce domaine d'études et qui voulaient soutenir des études de genre sur les hommes, les masculinités, etc. Cela n'avait pas été un champ de recherche très actif en France, en regard de l'Allemagne ou de la Scandinavie disons, où cela avait débuté treize ans auparavant. Ils pensaient que ce serait l'occasion de s'adresser au monde académique français en invitant une figure relativement bien connue dans le champ – c'est-à-dire moi – pour exprimer son soutien et présenter quelques propos généraux. Cela a créé un forum pour un ensemble de jeunes gens sur place pour présenter leurs propres recherches. C'était une bonne conférence, je l'ai trouvée très intéressante<sup>114</sup>.

Ajoutons que ce n'est pas le contenu de l'intervention de R. Connell qui permet de structurer et encourager les travaux sur les masculinités en France. La journée d'étude met en lumière la manière dont la réception opère souvent avec un certain retard. R. Connell présente en effet ses recherches contemporaines centrées sur la question des inégalités épistémologiques entre Nord Global et Sud Global, ce qui avait surpris plusieurs membres du public. Ainsi de Vulca Fidoloni, à l'époque doctorant à l'Université de Strasbourg, qui avait assisté à la journée d'étude.

---

<sup>114</sup> Entretien de l'auteur avec R. CONNELL, fait par Zoom le 16 décembre 2021 [TO 5.8].

Je me souviens de l'étonnement des gens. Je ne sais pas si tu avais été là. Elle avait fait une séance magistrale exclusivement sur la théorie du Sud, et les gens étaient totalement perdus, qui se disaient : « Ah mais on attendait un truc sur les masculinités ». Il y avait pas mal de gens déçus. Moi aussi franchement, je peux le dire, parce que je m'attendais qu'on parle de masculinités alors qu'elle était déjà dans cette idée de promouvoir cette recherche du sud, de faire venir cette *southern theory*. C'était intéressant mais aussi un peu déroutant<sup>115</sup>.

Ce que la journée d'étude permet surtout c'est de réunir les chercheur·es qui travaillaient isolément à ces questions et de les mettre en relation. Apparaît dès lors le réseau intellectuel qui travaillait les questions autour des masculinités depuis plusieurs années, et de les confronter dans la diversité de leurs approches. Comme l'explique Isabelle Boni-Le Goff qui a assisté aux journées d'étude, celles-ci ont rendu possible de dresser une « cartographie ».

Pendant ces journées d'étude, j'avais été, ça m'avait beaucoup plu parce qu'il y avait des travaux sur les masculinités qui portaient sur des objets très très variés, c'était très divers. Je rencontrais des traditions de recherche et des courants de recherche assez différents, venant soit des études de genre avec peu de questionnements postcoloniaux et des chercheur·ses travaillant les questions postcoloniales et l'intersectionnalité, qui se rencontraient, qui essayaient de se parler, qui s'engueulaient un peu. C'était très fécond, très productif. Moi ça m'a fait avancer, ça m'a également permis de faire une cartographie, de mieux comprendre de manière incarnée des littératures assez différentes, que j'avais du mal à se faire parler, tout simplement parce qu'elles ne se parlaient pas [rires]. Elles étaient un peu sur des rails, qui maintenant se rejoignent peut-être un peu plus<sup>116</sup>.

Pour prolonger et approfondir ce travail sur et à partir des recherches de R. Connell, mais également continuer ce travail de structuration disciplinaire, les trois organisateur·rices mettent en place dès 2013 un séminaire intitulé « Approches critiques des masculinités », qui durera deux cycles. La séance d'ouverture du premier cycle est consacrée à un entretien réalisé avec R. Connell lors de sa venue en juin, et publié sur *Contretemps*<sup>117</sup>, auquel comité de rédaction appartenait G. Rebutini. Si les organisateur·rices avaient déjà prévu de publier une partie des actes de la journée dans un dossier spécial de la revue *Genre, sexualités, sociétés*, la parution sur *Contretemps* permettait de disposer d'une trace écrite rapidement après la journée d'étude. Comme l'explique G. Rebutini :

---

<sup>115</sup> Entretien de l'auteur avec Vulca FIDOLINI, fait par Skype le 22 janvier 2021.

<sup>116</sup> Entretien de l'auteur avec Isabelle BONI-LE GOFF, fait par Skype le 1<sup>er</sup> mars 2021.

<sup>117</sup> R. CONNELL, « Masculinités, colonialité et néolibéralisme. Entretien avec Raewyn Connell », art. cit.

Ce qui nous intéressait c'était d'avoir un tempo pas trop loin dans le temps pour pouvoir sortir quelque chose et qui soit accessible à tout le monde, au grand public. C'est ce qui nous intéressait aussi, de ne pas publier dans une revue pas seulement spécialisée, mais dans une publication un peu plus large<sup>118</sup>.

Fondée en 2001, *Contretemps* devient une revue en ligne au cours des années 2010. Sous-titrée « Revue de critique communiste », elle se présente en tant que prolongement du renouvellement de la théorie radicale engagé dans les années 1990. Elle fonctionne comme une « revue de théorie sociale » ce qui suppose de « dé-provincialiser les débats »<sup>119</sup>. Attentive à l'actualité, elle s'efforce également de servir d'outil d'organisation de débats au sein de la gauche radicale. Elle est donc avant tout adressée à un public militant dans une orientation intellectuelle et accueille de nombreux·ses universitaires et intellectuel·les dans ses colonnes. Si elle ne constitue pas un périodique qui vise le « grand public » stricto sensu, une publication dans *Contretemps* offre la possibilité d'élargir l'audience et de transporter le travail d'importation des recherches de R. Connell sur le terrain politique et critique, mais aussi d'augmenter l'écho de ce travail au sein de l'espace académique. Autrement dit, une revue critique, dont les procédures de publication s'avèrent moins contraignantes qu'une revue à comité de lecture, et les délais de publication plus courts, permet de faire paraître un texte dans le sillage immédiat de la journée d'étude et d'atteindre un public académique élargi et un public extérieur au monde académique.

Si on retrouve un certain nombre d'intervenant·es de la journée d'étude dans les deux cycles du séminaire<sup>120</sup>, il constitue avant tout l'espace dans lequel approfondir les écrits de R. Connell – une séance sur deux du premier cycle prend la forme d'une lecture de texte –, mais aussi dans lequel inviter des collègues titulaires – la plupart des intervenant·es du premier cycle occupent un poste titulaire à l'Université, au CNRS ou à Sciences Po – et des collègues au statut proche des organisateur·rices du séminaire — la plupart des intervenant·es du deuxième cycle sont des doctorant·es ou des postdoctorant·es.

Parmi ces jeunes intervenant·es, on trouve M. Hagège et A. Vuattoux venu·es présenter la traduction de *Masculinities*<sup>121</sup> publiée un an auparavant aux éditions

---

<sup>118</sup> Entretien de l'auteur avec Gianfranco REBUCINI, fait par Skype le 8 décembre 2020.

<sup>119</sup> <https://www.contretemps.eu/projet/> (consulté le 9 janvier 2023).

<sup>120</sup> Les programmes des deux cycles du séminaire sont reproduits en ANNEXE E3b et ANNEXE E3c.

<sup>121</sup> R. CONNELL, *Masculinities*, *op. cit.*

Amsterdam<sup>122</sup>. Ce projet s'est fait parallèlement aux actions de M. Gourarier, G. Rebutini et F. Vörös, mais pas en ignorance les un·es des autres. En effet, M. Hagège était également doctorante à l'EHESS et A. Vuattoux à l'Université Paris 13, mais tous les deux rattaché·es à l'Iris-EHESS ; F. Vörös et A. Vuattoux se connaissaient déjà. C'est M. Hagège qui fait découvrir R. Connell à A. Vuattoux, dont les écrits nourrissent dès lors la perspective de genre qu'ils intégraient à leurs recherches respectives : sur les hommes détenus et le VIH/Sida ; sur la justice des mineur·es. Toutes les deux travaillent d'abord les textes de R. Connell en rapport direct avec leurs sujets de thèse<sup>123</sup>, avant d'arriver progressivement à *Masculinities*. La traduction apparaît comme un moyen de concrétiser leur envie de collaboration.

Le choix des éditions Amsterdam est rendu possible par la cohabitation temporaire de celles-ci et de l'association « Act'Up Paris » dans les locaux de cette dernière, et au sein de laquelle militait A. Vuattoux. Le début du projet est caractérisé par une informalité certaine, comme en témoigne A. Vuattoux :

Il y avait une sorte de proximité, disons que les gens de la maison d'édition je les croisais un peu tout le temps, on se connaissait, etc. Et donc à un moment j'ai suggéré, ce n'était vraiment pas un projet abouti, je ne suis pas arrivé avec un synopsis. Je ne savais pas comment cela fonctionnait, j'étais en début de thèse et je ne savais pas comment on faisait une demande pour l'édition d'un ouvrage. J'en ai parlé, et tout de suite Clémence Garrot [elle-même ancienne étudiante de l'EHESS], qui s'occupait des éditions Amsterdam à ce moment-là et qui désormais est aux éditions de l'EHESS, était très intéressée<sup>124</sup>.

Les éditions Amsterdam participent à un mouvement de fond identifié par G. Sapiro et I. Popa : « Depuis la fin des années 1980, l'édition savante connaît un renouvellement. À côté des maisons anciennes tournées vers le monde académique comme les PUF, Vrin, Dalloz, etc., de petits éditeurs engagés sont apparus, qui se situent résolument dans le champ intellectuel, à la charnière entre champ savant et champ politique<sup>125</sup>. ». Bien plus, le projet de traduction s'insère parfaitement dans le programme

---

<sup>122</sup> R. CONNELL, *Masculinités*, *op. cit.*

<sup>123</sup> Meoïn HAGEGE, *Sortir et s'en sortir ? Parcours de santé et vulnérabilités de sortants de prison qui vivent avec le VIH ou une hépatite C*, Thèse de doctorat en Sociologie sous la direction de Marc BESSIN et Aline DESEQUELLES, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2016 ; Arthur VUATTOUX, *Genre et rapports de pouvoir dans l'institution judiciaire : Enquête sur le traitement institutionnel des déviances adolescentes par la justice pénale et civile dans la France contemporaine*, Thèse de doctorat en Sociologie sous la direction de Marc BESSIN et Bertrand PULMAN, Université Paris 13-Sorbonne Paris Cité, Paris, 2016.

<sup>124</sup> Entretien de l'auteur avec A. VUATTOUX, fait par Skype le 24 novembre 2020.

<sup>125</sup> G. SAPIRO et I. POPA, « Traduire les sciences humaines et sociales », art. cit., paragr. 38.

des éditions Amsterdam : « développer une ambitieuse politique de traduction de titres “majors” dans le domaine de la théorie critique permettant de combler certaines des lacunes les plus criantes existant en français, tout en s’efforçant de rendre l’entreprise économiquement viable<sup>126</sup> ». Une grande partie du catalogue est composée de traductions depuis l’anglais de textes d’auteur·rices internationalement reconnu·es<sup>127</sup>, qui permet à Amsterdam de se distinguer dans l’espace éditorial<sup>128</sup>. Leur projet éditorial incarne la situation de la traduction d’ouvrages en SHS vers le français depuis les années 1980, telle que l’analysent G. Sapiro et I. Popa pour la période 1980 à 2000 : augmentation absolue du nombre de traductions par an entre 1980 et 2000<sup>129</sup>, mais dans des proportions moindres que la croissance de la somme d’ouvrages en SHS, dont découle par conséquent une baisse de la part relative des traductions dans la production totale des SHS<sup>130</sup> ; l’anglais prédomine, mais moins que dans d’autres genres (biographie)<sup>131</sup> ; depuis l’anglais elles notent une prééminence de la catégorie « histoire » (38,6 %) suivie par « sociologie, anthropologie et ethnologie » (21,1 %)<sup>132</sup>. Cet ensemble de facteurs détermine les modalités de la circulation et la traduction des ouvrages académiques dans l’espace éditorial français, dont la structure est identifiée et analysée par G. Sapiro et I. Popa et dont l’ENCADRE N° 5.1 rend compte des principales caractéristiques.

L’ouvrage *Masculinities* a originalement paru en anglais aux presses universitaires de l’Université de Californie, une des maisons d’édition dont les publications font partie des plus traduits de l’anglais vers le français entre 2003 et 2013<sup>133</sup>, cependant que les éditions Amsterdam occupent le deuxième rang des principaux importateurs d’anglais vers le français durant la même période<sup>134</sup>. Le texte est écrit dans une langue qui vise la clarté et l’accessibilité, quoique d’une longueur jugée un peu trop importante. Le livre réunissait par conséquent un certain nombre de facteurs qui augmentaient ses chances d’être sélectionné pour une traduction.

---

<sup>126</sup> Sophie NOËL, *L’édition indépendante critique : Engagements politiques et intellectuels*, Villeurbanne, Presses de l’Enssib, 2012, p. 123.

<sup>127</sup> Les éditions Amsterdam ont publié des traductions de S. Hall, J. Butler, P. Gilroy, G. Chakravorty Spivak, etc.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>129</sup> G. SAPIRO et I. POPA, « Traduire les sciences humaines et sociales », art. cit., paragr. 11.

<sup>130</sup> *Ibid.*, paragr. 19.

<sup>131</sup> *Ibid.*, paragr. 12.

<sup>132</sup> *Ibid.*, tableau 4.

<sup>133</sup> G. SAPIRO, « What Factors Determine the International Circulation of Scholarly Books? », art. cit., p. 79.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 80.

#### ENCADRE N° 5.1 : DE LA CIRCULATION ET TRADUCTION DES OUVRAGES ACADEMIQUES

Nous avons rappelé dans l'INTRODUCTION ce sur quoi insistait G. Sapiro à propos de la circulation des livres académiques : elle se fait à l'interface du champ académique et du champ éditorial, elle est donc soumise à plusieurs logiques parfois contradictoires. Chacun de ces champs s'avère structuré par deux pôles : un pôle symbolique (la reconnaissance par les pairs) et un pôle temporel (le pouvoir de reproduction) d'une part ; un pôle de circulation restreinte à l'adresse des spécialistes et un pôle de circulation élargie. L'édition académique propose des ouvrages spécialisés et des essais, respectivement à destination de ces premier et second pôles<sup>135</sup>.

Du point de vue de la circulation internationale, la traduction d'ouvrages occupe une position déterminante pour laquelle étude G. Sapiro élabore un cadre d'analyse multifactoriel qui prend en compte les relations de pouvoir entre langues et cultures, le capital symbolique et les autres propriétés de l'auteur-riche, les propriétés du livre, le capital symbolique de la maison d'édition, les réseaux et les financements<sup>136</sup>.

Un écrit dont la langue originale se révèle hypercentrale (anglais) ou centrale (français et allemand) a de plus grandes chances d'être traduit, d'autant plus s'il a déjà été publié dans d'autres langues<sup>137</sup>. Les caractéristiques du livre peuvent être regroupées selon qu'elle relève du contenu ou de la forme de l'ouvrage. D'une part, le sujet du livre et l'approche mobilisée exercent un effet — la théorie circulerait plus facilement de manière générale, quoique cela dépende aussi des différentes traditions nationales et disciplinaires ; d'autre part le style et l'accessibilité de l'œuvre — encore que cela dérive ici aussi des différentes traditions nationales et disciplinaires —, et la longueur du texte<sup>138</sup>. Le prestige de la maison d'édition dans laquelle a été publiée l'édition originale de l'ouvrage à traduire exerce également un effet notable<sup>139</sup>. Enfin, G. Sapiro distingue quatre sources de financement : l'État, des organisations internationales, des fondations privées et des ressources académiques<sup>140</sup>.

G. Sapiro s'appuie par ailleurs sur les remarques de P. Bourdieu à propos de la « circulation internationale des idées » et plus spécifiquement des trois opérations qu'il met en lumière de sélection, de marquage et de lecture<sup>141</sup>.

Ainsi, un livre rédigé originalement en anglais, publié par une maison d'édition prestigieuse et par une autrice dotée d'un important capital symbolique, dans un style clair et accessible et qui obtient une subvention publique a de grandes chances d'être sélectionné pour être traduit.

La forme du livre traduit s'avère le résultat du travail des éditrices, C. Garrot et Marion Duval, qui déconseillent une traduction intégrale de l'ouvrage et orientent M. Hagège et A. Vuattoux vers une forme plus composite : la traduction de quelques chapitres clés de l'édition originale, l'ajout de chapitres relatifs à leurs propres centres d'intérêt et un entretien réalisé avec R. Connell, dont des extraits introduiraient chaque partie. Les éditrices chez Amsterdam motivent le recours à cette forme composite en

<sup>135</sup> G. SAPIRO, « What Factors Determine the International Circulation of Scholarly Books? », art. cit., p. 60-61.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 64-65.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 73-75.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 85-87.

<sup>141</sup> P. BOURDIEU, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », art. cit., p. 4.



regard du statut de R. Connell et de la taille de l'ouvrage : R. Connell n'était pas suffisamment intégrée dans l'espace francophone – dont la faible quantité de textes traduits constituait l'indice – pour justifier la traduction – coûteuse – d'un livre d'une telle épaisseur<sup>142</sup>. La publication de celle-ci dépendait absolument de l'obtention d'une aide à la traduction délivrée par le « Centre National du Livre » (CNL)<sup>143</sup>, que les éditions Amsterdam sollicitaient systématiquement. Les éditions Amsterdam avaient aussi l'habitude de traduire partiellement les ouvrages de langue anglaise. Comme l'explique C. Garrot :

Cela arrive souvent que l'on fasse des traductions des articles les plus importants et des chapitres les plus importants. Ce qu'il se passe souvent c'est que les livres disons en général anglo-saxons en sciences sociales sont déjà composés d'articles, donc traduire un bout d'un livre ce n'est pas forcément le trahir ; comme ce n'est pas construit comme un livre au départ<sup>144</sup>.

Cette pratique de la recomposition est classique dans l'édition en sciences humaines et sociales du point de vue de l'éditeur·rice et s'inscrit dans la réflexion plus générale « sur la mise en récit de la recherche<sup>145</sup> ». Cette mise en récit est une des opérations centrales dans le passage d'un texte de l'espace académique vers un public élargi. Comme le souligne Bruno Auerbach, « le remaniement des manuscrits ne p[eut] être décrit comme un processus de vulgarisation, mais plutôt comme une tentative de construction du champ de la réception<sup>146</sup> » du futur livre. La tâche de l'éditeur·rice est dès lors d'identifier le lectorat potentiel de l'ouvrage au-delà du public spécialisé et de composer l'ouvrage avec le public potentiel à l'esprit. C'est la position que défend C. Garrot :

---

<sup>142</sup> Entretien de l'auteur avec A. VUATTOUX, fait par Skype le 24 novembre 2020. L'édition originale dépassait les trois-cents pages.

<sup>143</sup> Une telle aide peut couvrir jusqu'à 50 % des frais de publication. Le dossier se compose notamment du texte original dans son intégralité et d'un extrait paginé de 30 à 50 pages de la traduction, sans qu'y apparaisse le nom du·e la traducteur·rice (<https://centrenationaldulivre.fr/aides-financement/subvention-aux-editeurs-pour-la-traduction-d-ouvrages-en-langue-francaise> (consulté le 16 mai 2022)). C. Garrot précise que « si on n'avait pas eu la subvention du CNL le bouquin n'aurait pas vu le jour, je pense » (Entretien de l'auteur avec Clémence GARROT, fait par Skype le 27 janvier 2021).

<sup>144</sup> *Ibid.*

<sup>145</sup> Pauline LABEY, « De l'écriture scientifique au grand public cultivé » dans Étienne ANHEIM et Livia FORAISON (éds.), *L'édition en sciences humaines et sociales. Enjeux et défis*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2020, paragr. 6.

<sup>146</sup> Bruno AUERBACH, « Travail éditorial et marché du livre » dans Étienne ANHEIM et Livia FORAISON (éds.), *L'édition en sciences humaines et sociales. Enjeux et défis*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2020, paragr. 8.

Je ne dis pas que tous les livres de sciences sociales doivent ressembler à des romans, mais il faut quand même qu'on nous donne envie de lire la suite, qu'il y ait une progression logique, quelque chose qui nous tienne. Souvent le travail éditorial c'est ça : un peu d'enlever les marques très scolaires, très universitaires et arriver à un truc plus synthétique et plus lisible, avec moins de jargon<sup>147</sup>.

Ce ne sont pas seulement les marques afférentes « à la dimension scientifique ou universitaire du manuscrit, c'est-à-dire le nombre de signes, les notes de bas de page, la bibliographie, les cartes, les index, l'ensemble des éléments qui sont censés porter le texte dans une démarche scientifique<sup>148</sup> » qui sont remaniées ou supprimées, mais également le contenu même. Cette opération relève de la « mise en texte » et de la « mise en livre », telles que les définit R. Chartier : « On peut en effet définir comme relevant de la mise en texte les consignes, explicites ou implicites, qu'un auteur inscrit dans son œuvre afin d'en produire la lecture correcte (...). | Mais ces premières instructions sont croisées par d'autres, portées par les formes typographiques elles-mêmes : la disposition et le découpage du texte, sa typographie, son illustration<sup>149</sup>. ». Si la première incombe généralement à l'écrivain·e et la seconde à l'éditeur·rice, dans le cas de la mise en livre d'un texte scientifique, on constate une répartition moins distincte des prérogatives, puisque la « mise en livre » a des effets directs sur la « mise en texte ».

L'ouvrage original se compose de trois parties : théorique, empirique et historique. Ce sont seulement quatre chapitres sur dix qui sont conservés : deux chapitres sur trois de la partie théorique, deux chapitres sur quatre de la partie empirique et aucun des trois chapitres de la partie historique ne sont maintenus.

C'est tout d'abord le premier chapitre qui est écarté, dont le contenu propose une histoire de l'étude de la masculinité, qui passe en revue les multiples traditions qui se sont intéressées aux « rôles masculins », aux « hommes », au « masculin », etc. Parmi les chapitres empiriques retirés, on relève un chapitre consacré à des hommes engagés dans des associations ou mouvements militants pour la cause environnementale et un chapitre dédié à la relation entre masculinité et rationalité sur le lieu de travail par certains hommes<sup>150</sup>. La dernière section s'avère à la fois historique, puisqu'elle élabore une

---

<sup>147</sup> Entretien de l'auteur avec C. GARROT, fait par Skype le 27 janvier 2021.

<sup>148</sup> P. LABEY, « L'édition en sciences humaines et sociales », art. cit., paragr. 3.

<sup>149</sup> Roger CHARTIER, « Du livre au lire », *Sociologie de la communication*, 1997, vol. 1, n° 1, p. 283-284.

<sup>150</sup> Ce texte a par la suite été traduit : R. CONNELL, « Des hommes de raison », art. cit.

histoire particulièrement attentive aux transformations provoquées par les mouvements de libération des femmes, de libération gaie, etc. dans la deuxième partie du 20<sup>e</sup> siècle sur les formes de masculinité et l'ordre de genre ; et prospective, puisqu'elle développe une longue réflexion sur le futur de ces transformations.

Ainsi, seule la moitié des chapitres de l'édition originale demeure. La traduction française reprend toutefois aussi la tripartition de l'ouvrage et utilise dès lors un décalque des deux premières parties dans l'édition anglaise, auxquelles s'ajoute une troisième partie intitulée « Les masculinités dans une perspective interdisciplinaire. L'exemple de la santé ». Cette partie contient les traductions de trois articles<sup>151</sup> présentés sous forme de chapitres.

L'ouvrage, ainsi « mis en livre » propose un texte à la fois théorique en mesure d'attirer un ensemble de spécialistes et non-spécialistes intéressés par les questions de genre et de masculinités, et à la fois très empirique, s'adressant plus spécifiquement à un ensemble de spécialistes en sciences sociales concernés par les questions de santé, c'est-à-dire les pairs immédiats de M. Hagege et A. Vuattoux. La « mise en livre » s'est par conséquent faite avec deux publics, deux lecteur·rices potentiel·les à l'esprit. Plus généralement, la forme du livre permet d'accéder simultanément aux pôles de circulation restreinte et de circulation élargie.

Le recours à l'entretien permet de créer un fil directeur entre les parties et de produire des introductions à celles-ci. Il fonctionne comme outil d'articulation. L'entretien utilisé est réalisé à l'occasion du séjour de R. Connell pour la journée d'étude. Une postface d'É. Fassin conclut l'ouvrage. Il avait été approché pour sa capacité à resituer l'apport des travaux de R. Connell dans le champ plus large des recherches sur les hommes, le masculin et les masculinités, mais aussi parce que selon A. Vuattoux, É. Fassin avait été impliqué dans un projet de traduction du même livre<sup>152</sup>, ce dont ne se souvient pas ce dernier<sup>153</sup>. Il était par ailleurs depuis 2012 Professeur des universités au Département de science politique et d'études de genre de l'Université Paris 8 Vincennes–Saint-Denis donc un chercheur installé et reconnu institutionnellement. Enfin, É. Fassin

---

<sup>151</sup> Raewyn CONNELL et Susan KIPPAX, « Sexuality in the AIDS crisis: Patterns of sexual practice and pleasure in a sample of Australian gay and bisexual men », *Journal of Sex Research*, 1990, vol. 27, n° 2, p. 167-198 ; Toni SCHOFIELD et al., « Understanding Men's Health and Illness: A Gender-relations Approach to Policy, Research, and Practice », *Journal of American College Health*, 2000, vol. 48, n° 6, p. 247-256 ; Raewyn CONNELL, « Gender, health and theory: Conceptualizing the issue, in local and world perspective », *Social Science & Medicine*, 2012, vol. 74, n° 11, p. 1675-1683.

<sup>152</sup> Entretien de l'auteur avec A. VUATTOUX, fait par Skype le 24 novembre 2020.

<sup>153</sup> Entretien de l'auteur avec Éric FASSIN, fait par Zoom le 26 mai 2021.

a été une des chevilles ouvrières de la première traduction française d'un ouvrage de J. Butler<sup>154</sup> et de son introduction dans l'espace académique français. Il disposait dès lors d'un prestige symbolique dans l'espace des études de genre, dont l'implication dans la traduction de R. Connell pouvait réaliser un marquage de qualité<sup>155</sup>. S'il n'a pas le sentiment d'avoir eu la même implication dans la réception de R. Connell que dans celle de J. Butler ou Ann Laura Stoler<sup>156</sup>, il reconnaît que son statut apportait de la légitimité.

À partir d'un certain âge, on est en position d'être sollicité pour ce genre de choses [silence], parce qu'on fait partie du champ, parce qu'on voilà [silence]. Il n'y a rien de cynique là-dedans, au bout d'un moment je trouve que l'on sert à ça [rires] : c'est-à-dire à contribuer à légitimer des trucs que font des plus jeunes. Ce n'est pas qu'ils aient besoin de ça, mais ça aide socialement<sup>157</sup>.

Le livre connaît une réédition récente<sup>158</sup>, à la suite de l'épuisement de la première édition. Les deux éditions confondues, plus de trois mille exemplaires de l'ouvrage ont été vendus<sup>159</sup>. En 2010, le principal succès des éditions Amsterdam cumulait 2000 exemplaires vendus<sup>160</sup>. Avec 3000 exemplaires, le livre constitue un petit succès dans l'édition indépendante critique<sup>161</sup>. Ainsi que le précise B. Auerbach, atteindre de tels chiffres – bien qu'ils ne soient pas exceptionnels – signifie que l'ouvrage a touché un lectorat au-delà du simple cercle des spécialistes.<sup>162</sup> Concernant la réussite de ces deux entreprises parallèles, mais indépendantes, les premier·ères intéressé·es ne soupçonnaient pas ce débouché. Comme le relate M. Gourarier :

Vraiment, travailler sur les masculinités n'allait pas de soi, cela paraît aujourd'hui évident, mais moi je me réveillais la nuit. Je me rappelle après ma soutenance de thèse me réveiller la nuit, en me disant, comme dans les films, en me relevant d'un coup : « C'est un sujet complètement illégitime, pourquoi j'ai fait ça ? ».

---

<sup>154</sup> Judith BUTLER, *Trouble dans le genre : Pour un féminisme de la subversion*, traduit par Cynthia KRAUS, Paris, La Découverte, 2005 [1990]. É. Fassin a rédigé la préface de l'ouvrage.

<sup>155</sup> P. BOURDIEU, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », art. cit., p. 4.

<sup>156</sup> É. Fassin a également participé au premier projet abouti de traduction française d'un ouvrage d'A. L. Stoler : Ann Laura STOLER, *La chair de l'empire : Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, traduit par Sébastien ROUX et Massimo PREARO, Paris, La Découverte & Institut Émilie du Châtelet, 2013 [2002].

<sup>157</sup> Entretien de l'auteur avec É. FASSIN, fait par Zoom le 26 mai 2021.

<sup>158</sup> Raewyn CONNELL, *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie*, traduit par Maxime CERVILLE et al., 2<sup>e</sup> éd. augmentée, Paris, Amsterdam, 2022 [2014].

<sup>159</sup> Correspondance électronique avec les éditions Amsterdam, 24 mai 2022.

<sup>160</sup> Il s'agit de Judith BUTLER, *Défaire le genre*, traduit par Maxime CERVILLE, Paris, Amsterdam, 2006 [2004]. Le livre a connu deux rééditions depuis.

<sup>161</sup> S. NOËL, *L'édition indépendante critique*, op. cit., p. 137-138.

<sup>162</sup> B. AUERBACH, « L'édition en sciences humaines et sociales », art. cit., paragr. 5.

J'ai vraiment fait ça sans y réfléchir quoi. C'est facile *a posteriori* de dire à quel point c'était porteur, à quel point il y avait des choses intéressantes à explorer<sup>163</sup>.

La demande qui existait pour des références théoriques à propos des masculinités explique en partie le débouché heureux de ces entreprises. En effet, nous l'avons observé sur la FIGURE 1.6, dans les années qui précèdent la traduction et la journée d'étude, on constate que le nombre de citations de *Masculinities* ne fait que croître, et qu'il s'avère le texte le plus cité jusqu'alors. On pourrait également supposer qu'à l'instar des années 1960 et 1970 et l'impact des mouvements féministes sur la recherche universitaire<sup>164</sup>, le développement du mouvement « #MeToo » depuis 2007 – et sa déclinaison française « #BalanceTonPorc » – ont assurément mis en lumière la nécessité d'une réflexion renouvelée à propos de la violence masculine à l'encontre des femmes, et plus spécifiquement des violences sexuelles.

« #MeToo » est lui-même le fruit d'un processus de plusieurs années, puisque « le moment #MeToo commence avant le déclenchement du scandale Weinstein, avec le renouveau des mobilisations féministes dans les années 2010, la mise en œuvre de différentes campagnes et l'utilisation de la viralité des réseaux sociaux afin d'amplifier les revendications<sup>165</sup> ». C'est en 2006 que la militante afro-américaine Tarana Burke avait lancé « #MeToo »<sup>166</sup>. La multiplication des mobilisations générales et spécifiques concernant des personnalités précises à partir de l'affaire Harvey Weinstein en 2017 a sûrement fourni un socle médiatique et public à la recherche sur ces questions et contribué à sa consolidation.

Demeure une question : « Pourquoi Raewyn Connell et pas un·e autre auteur·rice ? ». En effet, si les premières recherches sur la masculinité remontent à bientôt cinquante ans, et qu'il existait des études francophones sur cet objet, pourquoi le travail d'importation a-t-il été centré autour de R. Connell ?

---

<sup>163</sup> Entretien de l'auteur avec M. GOURARIER, fait par Skype le 16 novembre 2020 et 18 janvier 2021.

<sup>164</sup> Bibia PAVARD, Florence ROCHEFORT et Michelle ZANCARINI-FOURNEL, *Ne nous libérez pas, on s'en charge. Une histoire des féminismes de 1789 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2020 ; M. PERRIN, *Des savoirs dissidents à l'université*, op. cit.

<sup>165</sup> B. PAVARD, F. ROCHEFORT et M. ZANCARINI-FOURNEL, *Ne nous libérez pas, on s'en charge*, op. cit., p. 455.

<sup>166</sup> Florence ROCHEFORT, *Histoire mondiale des féminismes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2022, p. 112.

En premier lieu, un certain nombre d'enquêté·es ont affirmé la centralité de R. Connell sur ces questions, sitôt qu'ils·elles ont commencé à explorer la littérature internationale. Elle supplante par son rôle fondateur et l'ampleur de ses travaux sur la question les autres auteur·rices disponibles<sup>167</sup>, révélant de ce fait l'important capital symbolique dont elle dispose. La découverte de cette centralité survient parfois en préparation d'un travail de traduction et peut constituer un argument en faveur d'une traduction plutôt qu'une autre. Ainsi de la traduction de l'article de R. Connell et J. Messerschmidt paru en 2015 dans *Terrains & Travaux*. Élodie Béthoux, une des coordinatrices de la traduction, précise à ce propos :

Ça nous a pris un peu de temps, parce qu'on était ignorantes et du concept, et de l'écho qu'il pouvait avoir dans ce champ de recherches, mais à force du coup de lire dans l'optique de cet atelier de traduction des articles sur ce domaine, en voyant un peu le type de recherches qui se faisaient, etc., on a mesuré la centralité que le texte, les travaux de Connell et le concept de « masculinité hégémonique » avaient dans ce champ. On a mesuré un peu mieux, même de notre regard extérieur, l'intérêt qu'il pouvait y avoir à mettre ce concept au centre de la discussion et de la traduction<sup>168</sup>.

La forme de l'article original, bilan des recherches afférentes au concept de « masculinité hégémonique » semblait adéquate pour servir de base à une discussion autour du concept. Enfin, les traductrices ont découvert que le texte anglais faisait partie des publications les plus citées de la revue *Gender & Society*, dans laquelle il avait paru<sup>169</sup>, ce qui les a finalement convaincues de son importance.

Cette centralité à l'échelle internationale dans les études sur les masculinités se répercute de manière grandissante dans le champ français, dans lequel R. Connell devient de plus en plus visible. Son incorporation dans des manuels sur les études féministes et genre indique également cette nouvelle position.

---

<sup>167</sup> Rappelons qu'outre avoir signé l'ouvrage *Masculinities* qui reste l'ouvrage le plus cité et connu sur ces questions, qu'en plus d'avoir co-signé l'article canonique et programmatique sur ces questions (T. CARRIGAN, R. CONNELL et J. LEE, « Toward a new sociology of masculinity », art. cit.), R. Connell a co-dirigé le principal manuel sur ces questions (Michael S. Kimmel, Jeff Hearn et Raewyn Connell (éds.), *Handbook of Studies on Men and Masculinities*, Thousand Oaks, SAGE Publications, 2005.) et son concept de « masculinité hégémonique » continue d'être discuté et présenté comme central (James W. MESSERSCHMIDT, « The Saliency of "Hegemonic Masculinity" », *Men and Masculinities*, 2019, vol. 22, n° 1, p. 85).

<sup>168</sup> Entretien de l'auteur avec Élodie BETHOUX et Caroline VINCENSINI, fait par Skype le 8 décembre 2020.

<sup>169</sup> R. CONNELL et J.W. MESSERSCHMIDT, « Hegemonic Masculinity », art. cit. L'article continue d'être, sur les six derniers mois le texte le plus lu de la revue. Par ailleurs, depuis décembre 2016, il a été vu et téléchargé 110 765 fois et cité 4 404 fois par des articles recensés dans *WoS* et à 4 206 reprises par des articles recensés sur « Crossref » (<https://journals.sagepub.com/doi/10.1177/0891243205278639> [consulté le 29 septembre 2022]).

On peut tout d'abord évoquer les manuels parus après les années 2010 à 2015. Celui rédigé par les sociologues Éléonore Lépinard et Marylène Lieber contient de longs développements sur le rapport entre masculinités et ordre de genre<sup>170</sup>. Le cas des manuels à plusieurs éditions offre un lieu particulièrement intéressant à observer. On peut mentionner en premier lieu le manuel aux trois éditions, *Féminins-masculins*<sup>171</sup>, rédigé par les sociologues Christine Guionnet et Érik Neveu. L'édition la plus récente propose une section consacrée à la masculinité, sous l'angle de sa supposée crise et ses coûts, dans le sillage d'un colloque organisé en 2010 par les deux auteur·rices et Delphine Dulong<sup>172</sup>. Le manuel *Introduction aux études sur le genre* écrit par Laure Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait et Anne Revillard a également été réédité à deux reprises<sup>173</sup>. R. Connell n'apparaît pas dans la bibliographie dans la première édition de 2008 et le terme « masculinité » n'apparaît pas dans l'index. La deuxième édition contient une référence bibliographique à un texte de R. Connell, qui cumule deux entrées dans l'index et la notion « masculinité/masculinité hégémonique » quant à elle cumule cinq entrées. La plupart des références sont concentrées dans une sous-section consacrée à la masculinité hégémonique en politique<sup>174</sup>. La présence de R. Connell dans la troisième édition s'avère nettement plus importante – six entrées dans l'index pour « R. Connell » et trente-sept entrées pour « masculinité/masculinité hégémonique » – et ajoute à ces éléments un long encadré dédié à « Privilège masculin, masculinité hégémonique et hiérarchies de la masculinité<sup>175</sup> ». La thématique des masculinités est abordée de manière substantielle et sans référence systématique aux travaux de R. Connell. Si son incorporation n'est pas jugée indispensable par toutes les auteur·rices, S. Chauvin considère qu'il n'était pas possible de ne pas la mentionner.

---

<sup>170</sup> Éléonore LEPINARD et Marylène LIEBER, *Les théories en études de genre*, Paris, La Découverte, 2020, p. 68-72.

<sup>171</sup> C. GUIONNET et É. NEVEU, *Féminins-masculins*, *op. cit.* ; Christine GUIONNET et Érik NEVEU, *Féminins-masculins : Sociologie du genre*, 2<sup>e</sup> éd. entièrement refondue, Paris, Armand Colin, 2009 [2004] ; Christine GUIONNET et Érik NEVEU, *Féminins/masculins : Sociologie du genre*, 3<sup>e</sup> éd. entièrement refondue, Malakoff, Armand Colin, 2021 [2004].

<sup>172</sup> Delphine DULONG, Christine GUIONNET et Érik NEVEU, *Boys don't cry! Les coûts de la domination masculine*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012.

<sup>173</sup> Laure BERENI, Sébastien CHAUVIN, Alexandre JAUNAIT, et al., *Introduction aux gender studies : Manuel des études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, 2008 ; Laure BERENI et al., *Introduction aux études sur le genre*, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, Louvain-La-Neuve, De Boeck Supérieur, 2012 [2008] ; Laure BERENI et al., *Introduction aux études sur le genre*, 3<sup>e</sup> éd. entièrement revue, Louvain-La-Neuve, De Boeck Supérieur, 2020 [2008].

<sup>174</sup> L. BERENI et al., *Introduction aux études sur le genre*, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> éd., p. 233-236.

<sup>175</sup> L. BERENI et al., *Introduction aux études sur le genre*, *op. cit.*, 3<sup>e</sup> éd., p. 98-101.

Ce n'était pas forcément jugé indispensable, alors que je pense que ça l'était. Je pense que ça l'était parce qu'il y a eu toutes ces incorporations de Connell en France et que lorsqu'on fait un manuel de synthèse, on ne peut pas faire l'impasse sur cette tradition-là. On ne lui donne pas non plus une très grande place, mais c'est aussi une question de temps : on ne va pas tout refaire quand on refait un manuel. (...) Cette canonisation tardive a fait que dans le manuel on ne pouvait pas faire l'impasse dessus<sup>176</sup>.

Le manuel ne participe par conséquent pas seulement à la formation du canon, comme le montrait R. Connell elle-même<sup>177</sup>, mais fonctionne également en tant que surface d'enregistrement de la transformation de l'état du champ, qu'il vient ensuite confirmer. Il constitue dès lors un lieu privilégié où étudier les transformations du champ et identifier les enjeux des luttes qui s'y jouent.

En deuxième lieu, les recherches francophones existantes apparaissaient peu mobilisables pour plusieurs raisons. D'abord la distance disciplinaire par rapport à des travaux en anthropologie ou en psychanalyse, qui paraissait difficilement surmontable. Ensuite, le recours – principalement dans la discipline historique – à un concept de virilité<sup>178</sup> qui semblait le plus proche disciplinairement, mais qui était jugé insuffisant ou peu opératoire<sup>179</sup>. Un travail de « nettoyage conceptuel » qui vise à éclaircir les différences entre les concepts disponibles s'avérait primordial. H. Rivoal, qui à l'époque était doctorante à l'Université Paris-8 et qui étudiait la production de masculinités dans des entreprises de grande distribution<sup>180</sup>, enclenche cette clarification. Une telle opération lui apparaissait notamment nécessaire en raison des difficultés qu'elle rencontrait dans ses propres recherches à distinguer « virilité » et « masculinité ».

Je lisais Connell, je comprenais ce qu'elle voulait dire par « masculinité hégémonique », mais je n'arrivais pas à le distinguer de « virilité ». (...) Faire ce travail de distinction entre deux concepts m'a permis de m'approprier Connell,

---

<sup>176</sup> Entretien de l'auteur avec Sébastien CHAUVIN, fait par Skype le 18 et le 20 janvier 2021.

<sup>177</sup> R. CONNELL, « Why Is Classical Theory Classical? », art. cit.

<sup>178</sup> Georges VIGARELLO (éd.), *Histoire de la virilité. L'invention de la virilité de l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Seuil, 2011, vol. 3/1 ; Alain CORBIN (éd.), *Histoire de la virilité. Le triomphe de la virilité. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2011, vol. 3/2 ; Jean-Jacques COURTINE (éd.), *Histoire de la virilité. La virilité en crise ? XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2011, vol. 3/3.

<sup>179</sup> Haude RIVOAL, « Virilité ou masculinité ? L'usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins », *Travailler*, 2017, vol. 2, n° 38, p. 141-159.

<sup>180</sup> Haude RIVOAL, *Les hommes en bleu : Une ethnographie des masculinités dans une grande entreprise de distribution*, Thèse de doctorat en Sociologie sous la direction de Régine BERCOT, Université Paris 8 Vincennes–Saint-Denis, Saint-Denis, 2018.



sans coller à son concept, de partir de quelque chose de théorique, que j'avais moi-même pensé et d'ensuite l'articuler avec un terrain<sup>181</sup>.

H. Rivoal met en lumière les différents points sur lesquels se distinguent « virilité » et « masculinité ». Premièrement, la « virilité » apparaît en tant que conception fixée de ce qui relève du masculin et présente donc un risque élevé d'essentialisation, cependant que la « masculinité », définie par rapport à une « féminité », semble plus dynamique et relationnelle. Deuxièmement, la dimension dynamique de la « masculinité » permet d'historiciser les attributs de celle-ci, tandis que la « virilité » paraît posséder un contenu transhistorique. Troisièmement, distinguer la « virilité » et la « masculinité » autorise de mener l'analyse à un niveau supérieur : la « virilité » fonctionnerait comme une forme d'incarnation historiquement et socialement située de la « masculinité hégémonique ». Quatrièmement, le concept de « masculinité » permet d'envisager la domination hors de la simple opposition entre hommes et femmes que soutient le concept de « virilité », en intégrant les relations et dominations entre différentes formes de « masculinité ». L'association du « viril » et du « masculin » tend à naturaliser la différence entre hommes et femmes et *a fortiori* la domination masculine, cependant que la notion de « masculinité » permet de « penser en dehors d'un genre précis et que dénaturiser le lien entre virilité et masculinité constituerait une forme de résistance à la domination masculine dans des rapports de pouvoir où hommes et femmes luttent pour leur place<sup>182</sup> ». Le recours à la notion de « masculinité » offrirait donc aussi l'opportunité de se distinguer d'un ensemble de recherches articulées autour de la notion de « domination masculine », jugées trop naturalisantes et statiques.

Ajoutons à cela que les recherches francophones sur les masculinités paraissent difficilement mobilisables en raison de la place centrale occupée par un chercheur précis dans celles-ci : D. Welzer-Lang. Nous avons déjà mentionné les raisons qui rendaient impossible un recours à ces études. C'est ce qu'explique A. Vuattoux, à propos de « l'héritage honteux des études sur la masculinité en France (Daniel Welzer-Lang et cie.). Que fait-on de cela ? Qu'il y a eu des gens qui ont travaillé sur les masculinités en France, mais qu'on a du mal à employer pour les raisons que l'on connaît bien<sup>183</sup> ». Mobiliser ces travaux reviendrait à transiger avec un engagement féministe revendiqué.

---

<sup>181</sup> Entretien de l'auteur avec Haude RIVOAL, fait par Skype le 6 novembre 2020.

<sup>182</sup> H. RIVOAL, « Virilité ou masculinité ? », art. cit., p. 149.

<sup>183</sup> Entretien de l'auteur avec A. VUATTOUX, fait par Skype le 24 novembre 2020.

C'est également à une telle explication que recourt Isabelle Collet pour justifier son non-usage des travaux de D. Welzer-Lang : « Je me refusais, par éthique personnelle, d'utiliser des travaux sur les masculinités, faits par des personnes identifiées comme harceleurs ou masculinistes<sup>184</sup> ».

En troisième lieu, l'engagement politique de R. Connell au sein de la *New Left* entrait en résonance avec les propres dispositions politiques des chercheur·es intéressé·es par ses recherches depuis 2010, comme l'attestent l'engagement de G. Rebucini ou F. Vörös dans la rédaction de *Contretemps* ou bien leur travail à propos de R. Connell, à partir de la question de l'hégémonie, dans le sillage d'A. Gramsci. Le dossier publié en 2013 dans *Genre, sexualité & société* est centré autour de la question de l'hégémonie<sup>185</sup>, ainsi que l'entretien paru sur *Contretemps*<sup>186</sup>. La place importante accordée au concept d'« hégémonie » découle de la manière dont les acteur·rices centraux·les de ces événements ont pris connaissance des travaux de R. Connell et les problèmes auxquels ils offraient une solution.

C'est le cas de M. Gourarier, qui prend connaissance des travaux de R. Connell par l'intermédiaire de G. Rebucini, lui-même déjà intéressé par les travaux relatifs à l'« hégémonie » et en particulier ceux d'A. Gramsci<sup>187</sup>. De la même manière que la notion de « masculinité » permet de penser l'historicité et le dynamisme des relations de genre, celle d'« hégémonie » permet de saisir le dynamisme des relations de domination, comme l'expliquait plus haut M. Gourarier.

En dernier lieu, la position de R. Connell, son prestige symbolique – dont la dimension scientifique s'avère importante –, mais aussi la sanction économique internationale de ses livres – y compris de la traduction française – permettaient en retour de légitimer les recherches des individu·es faisant usage de ses travaux et de participer à structurer l'ensemble des recherches naissantes spécifiquement sur les masculinités. C'est notamment le cas pour le dossier que dirigent Hélène Bretin, H. Rivoal et A. Vuattoux en 2019 dans les *Cahiers du Genre*<sup>188</sup>, consacré à l'étude des masculinités dans l'espace

---

<sup>184</sup> Entretien de l'auteur avec I. COLLET, fait par Skype le 21 avril 2021.

<sup>185</sup> M. GOURARIER, G. REBUCINI et F. VÖRÖS (éds.), « Hégémonie », art. cit.

<sup>186</sup> R. CONNELL, « Masculinités, colonialité et néolibéralisme. Entretien avec Raewyn Connell », art. cit.

<sup>187</sup> G. Rebucini a étudié la circulation d'A. Gramsci dans les sciences sociales anglophones et donc la circulation du concept d'« hégémonie » (Gianfranco REBUCINI, « Culture, hégémonie et subjectivités. "Traductions" de Gramsci dans les sciences sociales critiques anglophones », *Actuel Marx*, 2015, vol. 1, n° 57, p. 82-95).

<sup>188</sup> H. RIVOAL, H. BRETIN et A. VUATTOUX (éds.), « Transformations du travail, transformation des masculinités », art. cit.

professionnel, et dans lequel paraît une traduction de R. Connell<sup>189</sup>. L'article traduit correspond à un chapitre de *Masculinities* exclu de la version française. Les dossiers publiés comportent généralement une traduction d'un texte central en rapport avec le thème du dossier. H. Rivoal se souvient des raisons motivant le choix du comité de rédaction :

[P]arce que c'est la plus connue en France sur ces questions de masculinités, parce qu'elle est assez peu traduite et parce qu'Arthur connaissait assez bien ses ouvrages et qu'il y avait un chapitre de son bouquin qu'ils n'avaient pas traduit en 2014 et qui correspondait bien à la problématique du travail. Nous avons proposé ce chapitre et ça a été accepté par les *Cahiers du genre*<sup>190</sup>.

H. Bretin ajoute toutefois que l'intention première était de trouver un texte d'un·e autre chercheur·e que R. Connell, dont la situation éditoriale commençait à être bien fournie.

Ça fait un Connell de plus [rires], un chapitre de Connell de plus, mais après tout. Ça n'a pas été un handicap. On s'est juste fait la réflexion en disant : « Connell commence à être, et tant mieux et on s'en réjouit, bien servie. Ce serait intéressant de regarder d'autres choses, ailleurs. » Et puis on a un peu cherché et finalement on est retombés sur ce texte-là qui nous a semblé intéressant pour ce qu'il disait justement des hommes au travail<sup>191</sup>.

Les trois coordinateur·rices avaient toutefois insisté sur la place grandissante qu'occupaient les travaux de R. Connell en France. R. Connell est alors utilisée comme facilitant la menée d'autres projets, sa légitimité devient une condition de réussite de nouveaux projets.

Raewyn Connell nous servait un peu de faire-valoir pour vendre cette question du dossier, en tous les cas, on n'avait pas encore l'idée de la traduction à ce moment, dans la présentation on insistait que Raewyn Connell prenait de plus en plus d'importance dans le paysage académique et que ce serait bien d'avoir des travaux dans le prolongement de ce qu'elle proposait<sup>192</sup>.

L'usage de l'autrice en tant que « bien symbolique » affleure ici le plus explicitement : le champ d'études des masculinités en France se développe à partir

---

<sup>189</sup> R. CONNELL, « Des hommes de raison », art. cit.

<sup>190</sup> Entretien de l'auteur avec H. RIVOAL, fait par Skype le 6 novembre 2020.

<sup>191</sup> Entretien de l'auteur avec Héléne BRETIN, fait par Skype le 10 février 2021.

<sup>192</sup> Entretien de l'auteur avec H. RIVOAL, fait par Skype le 6 novembre 2020.

de 2010, notamment par le recours à R. Connell et ses travaux, figure incontournable au plan international des études des masculinités. Quelques années plus tard, R. Connell apparaît au-delà du cercle des spécialistes des masculinités comme une référence mobilisable. On observe dans ce cas une relation complexe entre la formation d'un sous-champ d'études et la réception d'un·e auteur·rice. Dans un premier temps, la référence à R. Connell favorise la structuration d'un réseau de recherches autour de ses travaux, constitué de chercheur·es les connaissant déjà pour la plupart et par conséquent à même d'apprécier son importance ; dans un deuxième temps, l'existence d'un sous-champ structuré autour de quelques références permet à des non-spécialistes d'identifier les références centrales de ce sous-champ et donc en retour d'entériner encore davantage leurs prestige et légitimité. Cette structuration exerce un effet direct sur les « principes de classement » au sein des études féministes et genre dans lesquelles se développent les recherches sur les masculinités ; effet qu'enregistrent les éditions successives des manuels. En 2019, les « principes de vision et de division » du champ français ne s'avèrent plus les mêmes, ils intègrent désormais R. Connell comme une référence incontournable. Si la place qu'occupe R. Connell alors dans les manuels en études féministes et genre atteste cette nouvelle position, ces textes ne constituent pas la seule surface d'enregistrement des évolutions du champ.

L'examen des thèses et de leurs titres indique la structuration de ce sous-champ d'études autour des masculinités. En tout, en date du 11 janvier 2023, 57 thèses francophones qui sont enregistrées sur *theses.fr* – ce qui n'épuise pas forcément l'ensemble des thèses – comportent le terme « masculinité » dans leur titre. Parmi ces 57 thèses, 42 ont été soutenues et 15 commencées. On observe parmi les thèses qui ont été soutenues que seulement 11 d'entre elles l'ont été avant 2010, et donc 31 après 2010. Ainsi, depuis 2010, 46 thèses qui comportent le terme « masculinité » dans leur titre, ont été soutenues ou demeurent en cours de préparation, soit presque quatre thèses par an. Ces 57 thèses représentent toutefois 0,19 % de l'ensemble des 29 907 thèses francophones soutenues en sciences humaines et sociales depuis 1985 et enregistrées sur *theses.fr*<sup>193</sup>.

---

<sup>193</sup> L'appellation « sciences humaines et sociales » désigne l'ensemble formé par la fusion de quatre domaines disponibles sur *theses.fr* : « sciences sociales, sociologie et anthropologie » ; « géographie et histoire » ; « littérature de langues romanes et littérature française » ; « philosophie, psychologie ».

Considérons alors les thèses dans lesquels résumés ou corps de texte apparaît le terme « masculinité »<sup>194</sup>. On dénombre au moins<sup>195</sup> 313 thèses soutenues depuis 2006 qui contiennent le terme « masculinité » — desquelles sont exclues les 57 thèses susmentionnées. Parmi celles-là, seulement 8 ont été soutenues avant 2010 et 305 après 2010. C'est donc un total de 355 thèses comportant le terme « masculinité » dans le titre, le résumé ou le corps de texte qui sont enregistrées, soit 1,19 % de l'ensemble des thèses soutenues. Si les proportions semblent négligeables, on constate surtout qu'ici aussi l'année 2010 s'avère une année charnière pour la formation en France d'un champ spécialisé d'études des masculinités<sup>196</sup>.

Le recours à un·e auteur·rice, conçu·e ici comme bien symbolique dont est fait un usage spécifique (et stratégique), s'explique non seulement par les conditions générales de l'espace dans lequel évoluent ces individu·es – disponibilité, visibilité, légitimité des recherches de l'auteur·rice dont on veut faire usage, etc. –, mais également par les conditions spécifiques des individu·es qui se mobilisent : en l'occurrence des doctorant·es ou docteur·es qui travaillent sur les hommes ou les masculinités, inscrit·es à l'EHESS, un environnement qui les encourage à innover. Si la rétribution symbolique par cet usage semble *a posteriori* le légitimer et le justifier, au moment présent de l'usage cette rétribution n'apparaît pas garantie, puisque c'est la structuration même des recherches auxquelles participent l'auteur·rice et les individu·es et pour laquelle est mobilisé·e cet·te auteur·rice qui libère cette rétribution. Autrement dit, les individu·es mobilisé·es font un pari, dont les enjeux leur sont connus, mais dont l'issue ne s'avère pas certaine. Ce recours au pari pourrait être pensé comme une stratégie disponible à de jeunes chercheur·es, dont l'avenir institutionnel n'est pas garanti et dont la recherche de l'innovation – quand elle finit auréolée du succès – s'avère encouragée par l'institution même, et ce de façon croissante. Les jeunes chercheur·es dont il a ici été question disposaient toutefois d'un ensemble important de ressources matérielles et symboliques, car appartenant à l'EHESS, qui ont premièrement permis le pari – tout le monde ne peut pas se permettre de parier – et deuxièmement contribué au succès de ce pari.

---

<sup>194</sup> Nous avons exclu les thèses dans lesquelles « masculinité » apparaît uniquement dans une citation ou le titre d'une référence. Nous avons également écarté les thèses dans lesquelles le terme « masculinité » se rencontrait seulement dans une expression spécifique, telles que « taux de masculinité » qui désigne le rapport hommes/femmes dans la population.

<sup>195</sup> Ce sont « au moins » 313 thèses parce que : le contenu la thèse demeure parfois inaccessible en ligne ; toutes les thèses ne sont pas répertoriées sur *theses.fr* ; subsistent des aléas techniques et humains.

<sup>196</sup> Recherche effectuée sur *theses.fr* avec le mot-clé « masculinité » (<https://www.theses.fr/fr/?q=masculinité>) (11 janvier 2023).

Nous avons ci-dessus exploré l'hypothèse suivant laquelle le recours à un·e auteur·rice comme bien symbolique autorise à faire usage du prestige lié au bien. Dans le cas de la réception française de R. Connell, cette ressource a participé à la formation d'un champ d'études spécialisé sur les masculinités en France, et apporté une pierre à la démonstration selon laquelle l'usage d'une autrice spécifique permet la structuration d'espaces de recherche relativement autonomes. Dans un deuxième temps, la structuration de ce champ d'études opère une transformation des principes de classement à l'œuvre dans le champ des études féministes et genre en France, solidifiant par conséquent le prestige attribué à R. Connell, qui apparaît d'autant plus comme une référence incontournable. Ainsi, R. Connell, en tant qu'elle est importée, présentée et reconnue en tant qu'autrice installée dans l'espace français de recherche offre un socle théorique, mais également symbolique, sur lequel s'appuyer pour fonder un nouveau sous-espace de recherche.

## *La traduction d'un ouvrage, fruit d'une collaboration transnationale*

La fabrication d'un EEES a usé de nombreux moyens et a également exercé des effets sur la réception de W. Mignolo. En 2015 paraît la première traduction française d'un de ses ouvrages<sup>197</sup>. Cette publication s'avère le fruit de plusieurs processus qui se déploient dans un espace transnational, c'est-à-dire « impliquant des individus, des groupes et des institutions situés sur le territoire de différents États, ou des réseaux dont les “nœuds” communiquent sans tenir compte des frontières<sup>198</sup> ». La traduction s'organise en effet entre Toulouse, Louvain et Bruxelles, et prend appui sur deux processus initialement indépendants – traduction autonome de l'ouvrage par Claude Bourguignon-Rougier et volonté de traduction par un ensemble de chercheur·ses – ainsi que sur une structure d'enseignement très particulière : le Master « Erasmus Mundus » « EuroPhilosophie ». Dans la suite, nous allons d'abord présenter ce Master et ses principaux·les intervenant·es au regard de leur implication dans la traduction, les deux processus indépendants et enfin la traduction de l'ouvrage.

« EuroPhilosophie » est à l'origine une formation de 2<sup>e</sup> cycle qui offre à des étudiant·es extraeuropéen·nes la possibilité de séjourner dans un consortium d'universités – dites de « Rang A » – et à des étudiant·es européen·nes d'étudier à l'extérieur de l'Europe dans des universités partenaires du consortium — dites de « Rang B ». Un cœur d'établissements assume l'organisation, auquel se joignent des universités partenaires pour construire une plus grande mobilité étudiante. Le programme européen « Erasmus Mundus » encadre la mise en place de tels consortiums, qui correspond à l'équivalent pour le 2<sup>e</sup> cycle du programme « Erasmus » pour le 1<sup>er</sup> cycle.

Le programme Erasmus a été complété en 2004 par le programme Erasmus Mundus, lancé par la Commission pour accroître l'efficacité des politiques des pays cherchant à attirer dans leurs universités davantage d'étudiants à très haut potentiel, issus de préférence des pays émergents. Les budgets sont considérables : 230 000 000 € y sont affectés pour la période 2004-2008 par la D.G. de l'Éducation et de la Culture, dont 90 % pour les bourses de mobilité. La DG des Relations extérieures a ajouté 56 000 000 € pour favoriser la mobilité des Asiatiques vers l'Europe en 2005-2007. Cette politique intensive vise à concentrer des moyens significatifs sur des étudiants étrangers à haut potentiel

---

<sup>197</sup> W.D. MIGNOLO, *La Désobéissance épistémique*, op. cit. Il est la traduction de : Walter D. MIGNOLO, *Desobediencia epistémica: Retórica de la modernidad, lógica de la colonialidad y gramática de la descolonialidad*, Buenos Aires, Ediciones del Signo, 2010.

<sup>198</sup> Stéphane DUFOIX, « Introduction—Un pont par-dessus la porte. Extraterritorialisation et transétatisation des identifications nationales » dans Stéphane DUFOIX, Carine GUERASSIMOFF et Anne de TINGUY (éds.), *Loin des yeux, près du cœur. Les États et leurs expatriés*, Paris, Presses de Sciences Po, 2010, p. 29.

qui se voient dotés chacun d'une bourse annuelle de 21 000 €. En 2005-2006, avec un budget équivalent à un petit tiers de celui qui est consacré aux mobilités intra-européennes, 1315 bourses Erasmus Mundus ont été attribuées, dont 374 ont été financées par la D.G. des Relations extérieures pour des Asiatiques. Pour 2006-2007, la Commission européenne a sélectionné 1377 étudiants, dont 636 Asiatiques. Évoquant ce programme, Figel a déclaré que « [s'il] profite aux universités européennes, [il] profite également à l'économie de l'Union », ce qui confirme que les compétitions entre les universités servent désormais le projet collectif affiché à Lisbonne de renforcer l'économie de l'Union<sup>199</sup>.

Comme y insiste Sarah Croché, le programme « Erasmus Mundus » s'inscrit dans la volonté de construire un EEES qui viendrait renforcer l'économie européenne, en attirant les meilleur·es étudiant·es extraeuropéen·nes. De manière très concrète, « Erasmus Mundus » constitue un outil de « *brain gain* » (« gain de cerveaux »); opposé au « *brain drain* » (« fuite des cerveaux »), le « *brain gain* » correspond à l'envers positivement appréhendé. Il désigne le point de vue du bénéficiaire de la « fuite des cerveaux ». Les « cerveaux » – c'est-à-dire une main-d'œuvre (intellectuelle) hautement qualifiée – sont devenus progressivement l'enjeu de luttes internationales. La proportion de cette main-d'œuvre atteint désormais des niveaux beaucoup plus importants parmi les populations immigrées que dans les populations d'accueil.

Le nombre d'immigrants qualifiés – c'est-à-dire ceux qui ont fait des études supérieures – vivant dans les pays membres de l'OCDE a augmenté à un rythme nettement plus élevé que le nombre d'immigrants peu qualifiés (ayant fait des études primaires), au moins depuis les années 1990 — par exemple, le premier a augmenté de près de 130 % entre 1990 et 2010, soit plus de trois fois l'augmentation de 40 % du second. En outre, le taux d'émigration qualifiée ou fuite des cerveaux (BD) en 2010- 2011 a dépassé le taux d'émigration global dans 95 % des 145 pays en développement pour lesquels des données sont disponibles. De plus, la part de personnes qualifiées parmi les immigrants de l'OCDE est supérieure à celle de la population de l'OCDE. Par exemple, 48 % des immigrants américains en 2011-2015 étaient diplômés de l'enseignement supérieur, soit plus de 50 % de plus que les 31 % des adultes nés aux États-Unis. Deux raisons majeures en sont l'augmentation du nombre de pays mettant en œuvre des politiques d'immigration sélectives en fonction des compétences – comme le système de points – et la mondialisation du marché des talents<sup>200</sup>.

---

<sup>199</sup> Sarah CROCHE, « Qui pilote le processus de Bologne ? », *Éducation et sociétés*, 2006, vol. 2, n° 18, p. 214.

<sup>200</sup> Maurice SCHIFF, « Fuite des cerveaux, gain de cerveaux et politique d'éducation optimale : Implications pour le bien-être des non-migrants », *Revue d'économie du développement*, 2020, vol. 2, n° 28, p. 7.



Si ce sont bien les objectifs d'internationalisation et de renforcement de l'EEES qui sont mobilisés pour présenter le programme « Erasmus Mundus »<sup>201</sup>, leur déploiement s'inscrit dans le contexte plus large de captation de main-d'œuvre hautement qualifiée<sup>202</sup>. Bien plus, le financement conséquent du programme par la « Commission européenne »<sup>203</sup> est délivré à la condition que les universités bénéficiaires appliquent les principes du processus de Bologne. « Erasmus Mundus » participe donc à la fabrication d'un EEES, comme soutien du marché économique européen.

Le programme « EuroPhilosophie » a été créé par Jean-Christophe Goddard, Professeur de philosophie à l'Université Toulouse II-Jean Jaurès, et Marc Maeschalck, Professeur ordinaire de philosophie à l'Université Catholique de Louvain. Ils se rencontrent au début des années 1990, dans le cadre de journées d'étude organisées à l'Université Paris 1-Panthéon Sorbonne et consacrées à l'idéalisme allemand<sup>204</sup>. Ce sont à l'époque de jeunes spécialistes des philosophes idéalistes allemands Johann Gottlieb

---

<sup>201</sup> « Erasmus Mundus est un programme qui vise à améliorer la *qualité de l'enseignement supérieur européen et à renforcer la compréhension interculturelle*. Il encourage et soutient la mobilité des personnes et la coopération entre établissements européens et non européens. L'objectif est de promouvoir l'Union européenne comme espace d'excellence académique à l'échelle mondiale, de contribuer au développement durable de l'enseignement supérieur des pays tiers et d'offrir aux étudiants les meilleures perspectives de carrière » (Claire VERSINI et Bernard ABRIGNANI, « La coopération euro-méditerranéenne à un tournant de son histoire », *Cahiers de l'action*, 2013, vol. 39, n° 2, p. 31 [souligné dans l'original]).

<sup>202</sup> Dans les années 1960, Jahangir Amuzegar avait insisté sur l'absurdité d'une situation dans laquelle plusieurs pays occidentaux cherchaient à soutenir le développement de pays, dont ils volaient simultanément une des principales ressources (Jahangir AMUZEGAR, « Brain Drain and the Irony of Foreign Aid Policy », *Economia Internazionale*, 1968, vol. 21, p. 697-718). La capture de l'esprit désigne l'équivalent épistémologique de cette captation de main-d'œuvre et elle a été décrite par Syed Hussein Alatas (Syed Hussein ALATAS, « Esprit captif et développement créatif », *Revue Internationale des Sciences Sociales*, 1974, XXVI, n° 4, p. 751-761). Jacques Gaillard, Anne-Marie Gaillard et Visakh V. Krishna retracent l'évolution du rapport à la notion de « fuite des cerveaux » et montrent l'ambivalence contemporaine attachée à cette notion : dans les années 1960 la « fuite des cerveaux » était considérée comme un accaparement de ressources, cependant que dans les années 1980-1990, la « fuite des cerveaux » dans le cas de retour permet l'acquisition de nouveaux savoirs et technologies ; aujourd'hui, les deux rapports coexistent et les auteurs insistent sur l'ensemble des conditions qui doivent être remplies pour qu'un retour devienne envisageable : un système de recherche et d'enseignement supérieur demeure nécessaire, mais pas suffisant, pour éviter la « fuite des cerveaux » ; le développement d'infrastructures de pointe se révèle un atout pour attirer des expatriés ; les politiques publiques d'incitation au retour des « cerveaux en fuite » possèdent une efficacité, etc. Par ailleurs, le développement croissant des nouvelles technologies de communication diminue fortement la nécessité d'un retour pour profiter des aspects positifs de la « fuite des cerveaux » pour les pays émissaires (Jacques GAILLARD, Anne-Marie GAILLARD et Visakh V. KRISHNA, « Return from Migration and Circulation of Highly Educated People: The Never-ending Brain Drain », *Science, Technology & Society*, 2015, vol. 20, n° 3, p. 269-278).

<sup>203</sup> Le programme dans sa première mouture (2004-2008) a bénéficié d'un budget total d'environ 290 000 000 € (S. CROCHE, « Qui pilote le processus de Bologne ? », art. cit., p. 214) ; dans sa deuxième version (2009-2013), le budget a plus que triplé, puisqu'il atteint désormais 950 000 000 € (C. VERSINI et B. ABRIGNANI, « La coopération euro-méditerranéenne à un tournant de son histoire », art. cit., p. 31).

<sup>204</sup> Olivier BLOCH (éd.), *Philosophies de la nature : Actes du colloque tenu à l'Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne, 20 et 27 mars, 27 novembre et 4 décembre 1994*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2000, p. 8.

Fichte et Friedrich Wilhelm Joseph von Schelling. Ils créent ensemble le « Groupe d'études fichtéennes de langue française », dont l'activité principale s'avère la traduction et la mise à disposition de textes clés de l'idéalisme allemand, dans le but d'en renouveler son étude, selon eux trop centrée sur les figures d'Immanuel Kant et G. W. F. Hegel. La philosophie allemande demeure la tradition nationale à laquelle est conféré le plus grand prestige dans l'espace philosophique français<sup>205</sup>, qui se traduit notamment dans la domination de la langue allemande comme langue d'origine dans les traductions philosophiques en France<sup>206</sup>. La maîtrise reconnue et le travail de traduction entrepris par le groupe octroie un fort capital symbolique, dont sauront faire usage les fondateurs du groupe.

Si le fonctionnement du groupe s'interrompt en 2008, l'intérêt pour la philosophie idéaliste allemande se poursuivra sous une autre forme, développée dès 2007 : le Master « EuroPhilosophie ». Le programme « Erasmus Mundus » semble offrir de nouveaux moyens pour l'étude de la philosophie idéaliste allemande et sa diffusion.

Je coordonne depuis 2006 les activités d'un consortium d'une dizaine d'universités européennes (Allemagne, Belgique, France, Portugal, République tchèque) et non européennes (États-Unis, Japon, Brésil) pour la création d'un master en philosophies allemande et française subventionné par la Commission européenne, sous l'appellation « EuroPhilosophie », dans le cadre du programme « Erasmus Mundus ». Les principaux domaines de formation et de recherche de ce master sont la phénoménologie allemande et française, la philosophie française contemporaine, la philosophie classique allemande, la dissémination internationale des philosophies françaises et allemandes contemporaines<sup>207</sup>.

L'objectif premier du Master s'inscrit exactement dans l'intérêt des deux chercheurs pour les traditions philosophiques idéalistes allemandes et françaises. Le programme, en tant qu'occasion de développer cette recherche, attire en premier lieu les deux professeurs, mais l'attrait provient aussi de la notion même de « consortium », qui est interprétée comme modalité de l'intégration européenne et de son projet.

L'idée que l'on avait, au point de départ de la conception de ce programme, c'était surtout – ce à quoi on adhérait dans l'idée européenne – c'était l'idée de consortium ; mais au sens fort du terme. C'est-à-dire que des partenaires de

---

<sup>205</sup> Jean-Louis FABIANI, *Les philosophes de la République*, Paris, Éditions de Minuit, 1988.

<sup>206</sup> G. SAPIRO et I. POPA, « Traduire les sciences humaines et sociales », art. cit., paragr. 9.

<sup>207</sup> Jean-Christophe GODDARD, « La fabrique internationale de la philosophie », *Esprit*, 2012, n° 383, p. 103.

longue date puissent effectivement être en cheville, de manière à pouvoir coordonner l'enseignement qu'ils ont envie de donner, qu'ils puissent faire circuler les étudiants sur des projets communs<sup>208</sup>.

Le programme « Erasmus Mundus » est présenté comme moyen de participer à et de renforcer l'intégration européenne et, *in fine*, participer au projet européen lui-même. Dans sa première version, le Master s'appuie sur un consortium composé de Toulouse-Le Mirail – l'université coordinatrice –, de l'Université Catholique de Louvain, de la Ludwig-Maximilians Universität à Munich, de la Ruhr-Universität à Bochum, de la Bergische Universität à Wuppertal en Allemagne, de l'université de Luxembourg et de l'Université Charles à Prague. Cette première mouture dérive du réseau qu'avaient constitué J.-C. Goddard et M. Maeschalck dans le cadre du « Groupe d'études fichtéennes de langue française ».

En 2008 est lancée l'action 3 du programme « Erasmus Mundus », laquelle met à disposition d'étudiant·es européen·nes des bourses de mobilité pour effectuer des séjours dans des universités extraeuropéennes. Les universités de Sao Carlos au Brésil, de Memphis aux États-Unis d'Amérique et de Hosei au Japon deviennent d'abord des partenaires avant d'intégrer le consortium. Le Master « EuroPhilosophie » constitue donc un réseau transnational dans lequel peuvent non seulement circuler des étudiant·es européen·nes et extraeuropéen·nes, mais aussi des connaissances produites en Europe et – nous allons le voir –, en dehors de celle-ci.

L'ambition première du Master « EuroPhilosophie » demeurait « de faire de la philosophie européenne avec des extraeuropéens<sup>209</sup> », mais cette ambition s'avérera progressivement remise en question, notamment par les étudiant·es extraeuropéen·nes à qui était délivré l'enseignement.

On s'était contentés de faire de la philosophie européenne avec des extraeuropéens, puis tout d'un coup on va se dire : « Mais dans le fond, un programme comme ça n'a aucun sens. On déplace les gens et donc peut-être que nous, on devrait philosopher avec des extraeuropéens comme Européens. Est-ce qu'on ne doit pas autant se déplacer qu'eux ? Quelles sont les conditions ? Comment va-t-on mettre cela sérieusement en forme à l'intérieur d'un programme ? » Ce qui en même temps, réouvrait complètement la question du recrutement, parce que ça va faire que des personnes, dont on pressent qu'elles ont un profil où elles nous imposent à l'avance de continuer à faire de la philosophie européenne avec des extraeuropéens, n'est peut-être pas ce que nous

---

<sup>208</sup> Entretien de l'auteur avec Marc MAESSCHALCK, fait par Microsoft Teams les 19 novembre 2020 et 3 décembre 2020.

<sup>209</sup> *Ibid.*

voulons privilégier aujourd'hui ; peut-être qu'en nous ouvrant de façon plus systématique aux pays africains nous aurons un autre écho et qu'en affichant clairement notre identité sur une philosophie multiculturelle, on va peut-être attirer un panel d'étudiants latino-américains qui ne nous ont pas encore identifiés comme étant des acteurs de ce type-là<sup>210</sup>.

Cette remise en cause apparaît encore plus nettement dans le récit de J.-C. Goddard, pour qui elle s'accompagne d'une remise en question personnelle.

Je ne sais pas trop quoi répondre à cette question. Si, il faut que je fasse la réponse la plus honnête. En fait, c'est extérieur, c'est-à-dire que c'est le fait d'avoir des étudiants étrangers ; le fait d'avoir des étudiants brésiliens ; de tomber dans le Brésil ; de rencontrer Eduardo Viveiros de Castro ; d'aller au Brésil ; de découvrir Clarice Lispector ; [cherche ses mots] la rencontre avec Takashi [Wakamatsu], cet ami qui vit en pleine forêt. [cherche ses mots] C'est ce basculement-là, qui est très fort, qui est très violent, qui est marqué dans un texte – je ne sais pas si tu as vu ce truc-là – qui s'appelle *Brésilien, noir et crasseux*<sup>211</sup>.

Ce dernier texte que mentionne J.-C. Goddard découle d'un article originellement consacré à Spinoza et au récit qu'il propose d'un rêve, dans lequel il a la vision d'un « Brésilien noir et crasseux<sup>212</sup> ». Le songe devient alors le point de départ d'une réflexion sur la confrontation systématique de la philosophie européenne avec des intellectuel·les non-européen·nes, du fait même de la colonisation et ce que ces confrontations peuvent avoir comme effets.

Le Master « EuroPhilosophie » constitue donc un espace transnational qui contribue à la fabrication d'un EEES et accueille des étudiant·es extraeuropéen·nes. Ils·elles portent des références autres et ne peuvent se satisfaire d'une philosophie européenne pensée pour l'Europe et inopérante pour eux·elles. C'est par l'intermédiaire d'un de ces étudiant·es, Juan Pablo Bermúdez, que M. Maeschalck découvre les études décoloniales et les travaux de W. Mignolo.

J. P. Bermúdez est colombien et a poursuivi des études de droit en Colombie, explorant la philosophie à côté. Il découvre les études décoloniales et W. Mignolo à l'occasion du séminaire « *La reestructuración de las ciencias sociales en los países andinos* » [« La restructuration des sciences sociales dans les pays andins »], organisé à

---

<sup>210</sup> *Ibid.*

<sup>211</sup> Entretien de l'auteur avec Jean-Christophe GODDARD, fait par Skype le 13 janvier 2021. L'ouvrage mentionné est Jean-Christophe GODDARD, *Brésilien noir et crasseux*, São Paulo, n-1 éditions, 2017.

<sup>212</sup> Baruch SPINOZA, « Lettre XVII. Au très savant et très avisé Pierre Balling (20 juillet 1663) » dans *Œuvres de Spinoza. Tome Troisième : Traité politique—Lettres*, traduit par Charles APPUHN, Paris, Garnier Frères, 1929, p. 171.

l'Université Pontificale Javeriana à Bogota en octobre 1999 et auquel l'invite un ami d'enfance, Oscar Guardiola-Rivera<sup>213</sup>.

En 2002, lorsqu'Álvaro Uribe accède à la présidence, J. P. Bermúdez travaille au ministère de la Planification et décide de quitter le pays, connaissant le passif d'Á. Uribe. Il part en 2004 à Wavre en Belgique, où vivait un oncle qui avait épousé une ressortissante belge. Initialement, il ne prévoyait pas de poursuivre ses études, mais, une fois ses économies utilisées, il postule à un financement universitaire. Dans le projet qu'il prépare, il envisage de se confronter plus en profondeur avec la pensée décoloniale. Un de ses cousins travaillait à Louvain-la-Neuve, qui se situe non loin de Wavre, et l'a renseigné sur les financements disponibles. Sa trajectoire rappelle sur certains points celle de W. Mignolo : tous les deux ont quitté un pays pour échapper à la violence d'une dictature militaire et ont été accueillis dans un pays francophone pour étudier en sciences humaines. C'est en suivant un cours dans lequel intervenait M. Maesschalck que J. P. Bermúdez le rencontre. À la fin de ce cours, M. Maesschalck lui propose de soutenir son projet doctoral, sa candidature à un financement et de le diriger en thèse. J. P. Bermúdez démarre alors une recherche intitulée *Geopolíticas del conocimiento y gobernanza reflexiva : hacia un diálogo heurístico para la descolonización del sistema de justicia colombiano* [Géopolitique de la connaissance et gouvernance réfléchie : Vers un dialogue heuristique pour la décolonisation du système juridique colombien] qui mobilise directement le concept de « géopolitique de la connaissance » de W. Mignolo.

J'habitais depuis quelques mois en Belgique, j'avais donc éprouvé la différence. Comme je l'avais raconté pour le cas de Mignolo, qui raconte ça : la différence est quelque chose que l'on doit expérimenter soi-même. C'est bizarre, mais tout est devenu très très clair à ce moment-là. Là où j'habitais [ne finit pas sa phrase]. C'était la première fois que j'avais quitté mon pays, l'expérience était donc immédiatement immersive. C'est à ce moment que j'ai commencé à lire Mignolo, Santiago Castro [Gómez], Arturo Escobar, Aníbal Quijano, même aussi [cherche ses mots] Maria Lugones, Silvia Rivera [Cusicanqui]. Ce sont des auteurs qui m'ont permis de projeter quelque chose que je ne savais pas posséder. C'est là où j'ai commencé à penser la décolonialité [léger rire]<sup>214</sup>.

M. Maesschalck bénéficie de la confrontation de J. P. Bermúdez avec les études décoloniales. Ils collaborent pour mettre à disposition certains textes clés des études

---

<sup>213</sup> Santiago CASTRO GOMEZ (éd.), *La reestructuración de las ciencias sociales en América Latina*, Bogota, Universidad Javeriana, Instituto Pensar, Centro Editorial Javeriano, 2000.

<sup>214</sup> Entretien de l'auteur avec Juan Pablo BERMUDEZ, fait par Skype le 14 décembre 2020.

décoloniales<sup>215</sup>, auxquelles M. Maesschalck s'avère sensible, car familier du travail d'E. Dussel et de la philosophie de la libération — découverte lors d'un service civil effectué à Haïti à la fin des années 1980. Le livre contient une présentation du groupe « Modernité/Colonialité » par J. P. Bermúdez<sup>216</sup> et un écrit de W. Mignolo<sup>217</sup>. J. P. Bermúdez et M. Maesschalck considèrent nécessaire de proposer ces textes clés, dont ils jugent la présence en France trop faible. On trouve dans cet ouvrage également des traductions de S. Castro Gómez<sup>218</sup>, d'E. Dussel<sup>219</sup> et de N. Maldonado-Torres<sup>220</sup>.

Une tentative similaire avait toutefois eu lieu quelques années auparavant, sous la direction de Capucine Boidin et Fátima Hurtado López dans le cadre d'un numéro spécial des *Cahiers des Amériques latines* consacré à la « Philosophie de la libération et le tournant décolonial<sup>221</sup> ». Celui-ci contenait en sus d'une introduction des deux coordinatrices<sup>222</sup>, un article de F. Hurtado López<sup>223</sup>, un entretien avec E. Dussel<sup>224</sup> et un article du même<sup>225</sup>, des articles de R. Grosfoguel<sup>226</sup>, d'A. Escobar et Eduardo Restrepo<sup>227</sup>,

---

<sup>215</sup> Marc MAESSCHALCK et Alain LOUTE (éds.), *Nouvelle critique sociale, Europe — Amérique latine | Aller — Retour*, Monza, Polimetrica International Scientific Publisher, 2011. Le livre a été réédité en 2019 : Marc MAESSCHALCK et Alain LOUTE (éds.), *Nouvelle critique sociale, Europe — Amérique latine | Aller — Retour*, Toulouse, EuroPhilosophie Éditions, 2019 [2011].

<sup>216</sup> J.P. BERMUDEZ, « Modernité/Colonialité — Décolonialité : Une critique sociale autre », art. cit.

<sup>217</sup> Walter D. MIGNOLO, « L'option décoloniale » dans Marc MAESSCHALCK et Alain LOUTE (éds.), *Nouvelle critique sociale, Europe — Amérique latine*, traduit par Emmanuel DELGADO HOCH, Monza, Polimetrica International Scientific Publisher, 2011, p. 233-256.

<sup>218</sup> Santiago CASTRO GOMEZ, « Michel Foucault : Colonialisme et géopolitique » dans Marc MAESSCHALCK et Alain LOUTE (éds.), *Nouvelle critique sociale, Europe — Amérique latine*, traduit par Emmanuel DELGADO HOCH, Monza, Polimetrica International Scientific Publisher, 2011, p. 257-280.

<sup>219</sup> Enrique DUSSEL, « Les droits de l'homme et l'éthique de la libération. La prétention politique à la justice et la lutte pour la reconnaissance des nouveaux droits » dans Marc MAESSCHALCK et Alain LOUTE (éds.), *Nouvelle critique sociale, Europe — Amérique latine*, traduit par Diego FARNIE, Monza, Polimetrica International Scientific Publisher, 2011, p. 281-296.

<sup>220</sup> Nelson MALDONADO-TORRES, « Interventions philosophiques dans le projet inachevé de la décolonisation » dans Marc MAESSCHALCK et Alain LOUTE (éds.), *Nouvelle critique sociale, Europe — Amérique latine*, traduit par Emmanuel DELGADO HOCH, Monza, Polimetrica International Scientific Publisher, 2011, p. 297-328.

<sup>221</sup> Capucine BOIDIN et Fátima HURTADO LOPEZ (éds.), « Philosophie de la libération et tournant décolonial », *Cahiers des Amériques latines*, 2009, vol. 3, n° 62, p. 17-140. Cette introduction mentionne également un article de Damián Pachón Soto, mais qui n'apparaît pas dans la version en ligne.

<sup>222</sup> Capucine BOIDIN et Fátima HURTADO LOPEZ, « La philosophie de la libération et le courant décolonial », *Cahiers des Amériques latines*, 2009, vol. 3, n° 62, p. 17-22.

<sup>223</sup> Fátima HURTADO LOPEZ, « Pensée critique latino-américaine : De la philosophie de la libération au tournant décolonial », *Cahiers des Amériques latines*, 2009, vol. 3, n° 62, p. 23-35.

<sup>224</sup> Enrique DUSSEL, « De la philosophie de la libération », *Cahiers des Amériques latines*, 2009, vol. 3, n° 62, p. 37-46.

<sup>225</sup> Enrique DUSSEL, « Pour un dialogue mondial entre traditions philosophiques », *Cahiers des Amériques latines*, 2009, vol. 3, n° 62, p. 111-127.

<sup>226</sup> Ramón GROSFOGUEL, « Les immigrés caribéens dans les métropoles du système-monde capitaliste et la "colonialité du pouvoir" », *Cahiers des Amériques latines*, 2009, vol. 3, n° 62, p. 59-82.

<sup>227</sup> Arturo ESCOBAR et Eduardo RESTREPO, « Anthropologies hégémoniques et colonialité », *Cahiers des Amériques latines*, traduit par Amandine DELORD, 2009, vol. 3, n° 62, p. 83-95.

de W. Mignolo<sup>228</sup> et de C. Boidin<sup>229</sup>. Ainsi que l'indiquent le titre et le sommaire du dossier, le point de départ s'avère l'œuvre d'E. Dussel et sa philosophie de la libération, dont les études décoloniales sont envisagées en tant que prolongement critique. « L'objectif principal de ce dossier est de présenter à un public francophone un courant actuel de la pensée critique latino-américaine, nommé groupe Modernité/Colonialité, postoccidentalisme ou encore théories décoloniales<sup>230</sup> », annoncent les coordinatrices.

C. Boidin occupe à l'époque un poste de maîtresse de conférences en anthropologie américaniste, tandis que F. Hurtado López est doctorante en philosophie sous la supervision de Catherine Larrère et Juan Antonio Estrada<sup>231</sup>. Si c'est dans le cadre de son travail de thèse consacré à E. Dussel, mené au cours des années 2000, que F. Hurtado López parvient aux recherches de W. Mignolo, C. Boidin prend quant à elle connaissance de ceux-ci dès le milieu des années 1990. Elle est alors étudiante de troisième cycle sous la direction de C. Bernand et, après avoir été inscrite à l'ENS de Paris et l'Université Paris 10, elle découvre le monde de l'EHESS et ses séminaires. Elle intègre notamment le CERMACA, qui avait été fondé par C. Bernand, N. Wachtel et S. Gruzinski. Elle y suit le séminaire de ce dernier et se souvient de ses remarques critiques au sujet de W. Mignolo. Au même moment, elle prend connaissance des travaux d'Homi Bhabha qu'elle lit avec intérêt, mais se rend rapidement compte que son enthousiasme n'est pas partagé par ses collègues, notamment l'historienne Frédérique Langue.

Je parle de façon enthousiaste de la lecture d'Homi Bhabha et là Frédérique Langue me dit [sur un ton indiquant l'imitation] : « Mais c'est nul Homi Bhabha, on fait bien mieux nous ici ». Je me prends un vent. [cherche ses mots] À peu près au même moment dans les séminaires de Serge il commençait effectivement à être très critique de Mignolo. Homi Bhabha il ne citait pas. Je me prends un peu un vent, on va appeler ça un vent ouais. [silence] Ça ne m'empêche pas de continuer à lire, mais je suis un peu bloquée à l'époque. Je ne les cite pas trop, je comprends que ce n'est pas ça qu'il faut citer. [cherche ses mots] Du coup, quand même, je pense que j'écoute, je suis un peu sous le coup d'une forme

---

<sup>228</sup> Walter D. MIGNOLO, « La fin de l'université telle que nous la connaissons », *Cahiers des Amériques latines*, traduit par Capucine BOIDIN et James COHEN, 2009, vol. 3, n° 62, p. 97-109.

<sup>229</sup> C. BOIDIN, « Études décoloniales et postcoloniales dans les débats français », art. cit.

<sup>230</sup> C. BOIDIN et F. HURTADO LOPEZ, « La philosophie de la libération et le courant décolonial », art. cit., p. 18.

<sup>231</sup> Fátima HURTADO LOPEZ, *Dialogues philosophiques Europe-Amérique latine : Vers un universalisme ouvert à la diversité. Enrique Dussel et l'éthique de la libération*, Thèse de doctorat en Philosophie sous la direction de Catherine LARRERE et Juan Antonio ESTRADA, Université Paris 1-Panthéon Sorbonne & Universidad de Granada, Paris, 2013.

de domination symbolique [cherche ses mots] forte. Du coup, je me mets à lire plus sérieusement quand même ce qu'écrit Serge, ce qu'écrit Carmen, donc je rentre un peu dans le rang. [long silence] Ça c'est un souvenir très précis Homi Bhabha<sup>232</sup>.

Le travail de « veille aux frontières » que nous utilisons dans le CHAPITRE 3 pour décrire la pratique de S. Gruzinski<sup>233</sup> réapparaît ici, mais du côté du sujet sur lequel s'exercent les effets de ce travail. Nous avons déjà vu comment la « veille aux frontières » opérait par les recensions publiées par S. Gruzinski. Dans le cas présent, elle se déploie dans un séminaire auprès de jeunes doctorant·es. La « veille aux frontières » produit un « objet subordonnant<sup>234</sup> », puisque les recherches de W. Mignolo sont disqualifiées au regard de l'américanisme français. La spécificité de cet « objet subordonnant » dérive de ce qu'il ne désigne pas l'effet d'un objet produit dans un champ métropolitain sur un champ périphérique, mais l'effet sur le champ métropolitain – champ français – d'un objet produit en son sein, à propos d'un bien académique produit dans un autre champ métropolitain — le champ états-unien. L'« objet subordonnant », en s'intégrant dans la « veille aux frontières », sert dans ce cas à façonner les frontières du champ dans lequel il est généré et constituerait dès lors un « objet subordonnant réflexif ». Le long d'une période s'étirant sur presque vingt années nous observons comment s'articulent la réception par un·e premier·ère auteur·rice de certains travaux, la lecture qu'il·elle produit, la manière dont celle-là circule et les effets qu'elle exerce auprès d'autres individu·es. Le vocable « lecture » désigne ici non seulement le jugement synthétisé par un·e lecteur·rice dans l'acte même de la lecture, mais l'ensemble des effets pratiques, matériels et symboliques que produit ce jugement, ainsi que le travail de « veille aux frontières » dans lequel elle s'insère. Nous avons vu dans le CHAPITRE 3 à quelles conditions la « lecture » de S. Gruzinski pouvait provoquer de tels effets dans le champ américaniste français ; nous relevons ici la manière dont ils s'incarnent chez C. Boidin.

Le dossier publié dans les *Cahiers des Amériques latines* manifeste l'intérêt que portent ces deux chercheuses aux travaux produits dans le sillage de la philosophie de la libération d'E. Dussel et son héritage au sein des études décoloniales. W. Mignolo est

---

<sup>232</sup> Entretien de l'auteur avec Capucine BOIDIN, fait par Skype le 18 février 2021.

<sup>233</sup> Voir *supra*.

<sup>234</sup> Rappelons qu'un « objet subordonnant » correspond aux « biens académiques produits dans les champs métropolitains qui, étant donné les puissants réseaux symboliques et matériels mobilisés durant leurs productions, sont en mesure de façonner le champ récepteur et, ce faisant, de structurer des carrières académiques » (L. RODRIGUEZ MEDINA, *The Circulation of European Knowledge*, *op. cit.*, p. 2 [TO 0. 27]).



présenté ici en tant que membre – parmi d’autres – du groupe « Modernité/Colonialité », dont la traduction des écrits est subordonnée à celle des travaux du groupe et d’E. Dussel. On n’observe pas émerger d’intérêt spécifique pour W. Mignolo. À cette époque, C. Boidin collabore par ailleurs avec R. Grosfoguel, alors chercheur invité à la FMSH et qui introduit C. Boidin véritablement aux études décoloniales. Au tournant des années 2010 survient la scission au sein du groupe « Modernité/Colonialité » qui se fonde notamment sur une brouille entre R. Grosfoguel et W. Mignolo. La collaboration entre C. Boidin et R. Grosfoguel renforce la position marginale à laquelle était jusqu’alors circonscrit W. Mignolo. Enfin, si C. Boidin et R. Grosfoguel interrompent leur travail commun en raison des attitudes de ce dernier quant à la situation au Venezuela, les propres positions de W. Mignolo disqualifiaient son propos aux yeux de C. Boidin.

À l’époque je ne voulais pas inviter Mignolo parce qu’il était parti dans un délire nativiste, communautariste délirant, ’fin [pause] j’exagère parce que ce ne sont pas les termes que j’aurai employés à l’époque, c’était quelque chose de [ne finit pas sa phrase]. Si tu veux, moi qui travaille avec la langue guaranie, qui travaille au Paraguay, qui travaille sur le métissage [inspire profondément] il n’y a pas d’identité en dehors du système-monde. Il était parti quand même sur quelque chose que je ne trouvais pas très intéressant [ne finit pas sa phrase et marque une pause]. Donc j’avais dit à Ramón, autant Dussel oui, parce que Dussel [cherche ses mots] a, je crois, une démarche – en tout cas à l’époque, je ne sais pas où il en est maintenant –, il y a une envergure aussi et une ouverture, il y a quand même une question un peu plus universaliste. Je ne sais pas comment te dire, il y a autre chose ; ou peut-être parce que c’est une plus vieille école [léger rire] un peu moins américanisée, donc moi je me retrouvais mieux dans ce qu’écrivait Dussel à ce moment-là. Mais Mignolo non<sup>235</sup>.

Si l’intérêt pour les études décoloniales n’aboutit pas pour C. Boidin et F. Hurtado López à un « échange », c’est au contraire le cas pour M. Maeschalck, J. P. Bermúdez et J.-C. Goddard. Dans le cadre du programme « Erasmus Mundus », le Master « EuroPhilosophie » dispose de « *senior fellowships* » qui permettent d’inviter des chercheur·es confirmé·es pour des séjours de plusieurs semaines. Travaillés par les mêmes questions que leurs collègues américanistes, M. Maeschalck et J. P. Bermúdez veulent approfondir leur connaissance des études décoloniales.

Dans le même geste [pause] on invitait [cherche ses mots] Walter Mignolo. Donc on s’est demandé : « Tiens, dans toutes ces figures-là, quelle est celle qu’on inviterait pour véritablement faire le chaînon manquant entre notre démarche de philosophie politique et de critique sociale occidentales et le mouvement plus

---

<sup>235</sup> Entretien de l’auteur avec C. BOIDIN, fait par Skype le 18 février 2021.

latino-américain de la décolonialité ? ». On s'est fixés sur Mignolo parce que, d'un côté, je connaissais à l'époque déjà très bien Enrique Dussel, je voyais le parcours, mais c'est une nouvelle génération avec Mignolo, ce ne sont pas les mêmes arrière-plans politiques, donc moi j'avais besoin de repérer un petit peu les éléments nouveaux qui s'étaient glissés entre la philosophie de la libération, la théologie de la libération et le mouvement de la décolonialité, en ayant quelqu'un dont l'avantage – bon c'est un polyglotte extraordinaire – est qu'il faisait bien la jonction avec la culture européenne ; d'être devant quelqu'un qui a séjourné à Toulouse, qui a un itinéraire lié à une critique sociale de type sémiotique, tu vois ces choses-là créaient une zone de confort qui permettait qu'on s'ajuste suffisamment. On a réussi grâce au programme de Goddard, « Erasmus Mundus », à financer un *fellowship* de deux mois, en mars et avril 2011, donc en pleine construction du bouquin sur les nouvelles critiques sociales. C'était aussi un moment test, parce que l'idée était déjà à ce moment-là de pouvoir traduire un de ses ouvrages pour aller plus loin que la livraison de trois ou quatre articles dans le bouquin précédent<sup>236</sup>.

Lors de ce séjour, les trois chercheurs ont l'occasion de parler de la traduction d'un ouvrage. W. Mignolo apprend à ses collègues qu'il a déjà été contacté quelque temps auparavant par une chercheuse qui lui proposait de traduire un de ses livres bénévolement : C. Bourguignon-Rougier. W. Mignolo précise que la collaboration était compliquée et que la traduction prenait du retard. C. Bourguignon-Rougier était à l'époque doctorante en études hispaniques et mobilisait les études décoloniales pour l'examen de littératures postcoloniales<sup>237</sup>. C. Bourguignon-Rougier s'avérait familière des travaux d'A. Quijano dont elle avait pris connaissance à la fin des années 1990 et donc déjà sensible non seulement au marxisme hétérodoxe que développe selon elle A. Quijano, mais également à la place qu'il accorde à la race et au racisme dans ses analyses. Elle découvre par la suite le texte de W. Mignolo publié dans *Multitudes*. Parallèlement, C. Bourguignon-Rougier menait une activité de traductrice, mais n'avait jusqu'à présent traduit que des articles.

Il y avait les textes de Mignolo, que j'ai découverts par la suite. Bon. Je me suis dit : « Bon, après tout, lui aussi il s'intéresse à la décolonialité, à la colonialité. Pourquoi pas travailler là-dessus ? ». L'idée étant de traduire pour qu'en France cette pensée-là [ne finit pas phrase]. Quand j'ai contacté Mignolo, c'était quand même nettement après. Moi j'étais bien engagée déjà dans mon travail de thèse, je devais être en deuxième année de thèse, quelque chose comme ça, deuxième, troisième, la dernière ? Je ne sais plus. Et j'ai dit : « Moi je peux traduire un

---

<sup>236</sup> Entretien de l'auteur avec M. MAESSCHALCK, fait par Microsoft Teams les 19 novembre 2020 et 3 décembre 2020.

<sup>237</sup> Claude BOURGUIGNON-ROUGIER, *Stratégies romanesques et construction des identités nationales : Essai sur l'imaginaire post-colonial dans quatre fictions de la forêt*, Thèse de doctorat en Études Hispaniques et Hispano-Américaines sous la direction de Michel LAFON et Bernard EMERY, Université de Grenoble, Grenoble, 2010.

bouquin à vous si vous voulez. Je vous fais ça [court silence] bénévolement [court silence] par esprit militant ». Il m'avait proposé de traduire *La Désobéissance épistémique*, et c'est comme ça que je suis rentrée en contact avec lui. Mais en connaissant en fait assez peu sa pensée. J'avais plus été en phase avec celle de Quijano qu'avec celle de Mignolo. Cela étant, j'avais quand même été extrêmement impressionnée par [cherche ses mots] son travail. Et j'avais beaucoup aimé un travail qu'il avait fait – qui est d'ailleurs de tout ce qu'il a fait, ce que moi j'ai de loin préféré – qui a dû être publié vers [19]90, entre [19]90 et [19]92, qui s'appelait *The Darker Side of the Renaissance*. Ça c'est super, j'avais trouvé son travail sur la carte et tout ça [ne finit pas sa phrase]. Ça, ça m'avait beaucoup plu effectivement et ça avait contribué au fait que j'avais envie de traduire un texte à lui<sup>238</sup>.

W. Mignolo se souvient également de la manière dont l'avait contacté C. Bourguignon-Rougier, mais surtout des développements malheureux dans la collaboration.

C'était une histoire compliquée [pause], parce que [pause et ne finit pas sa phrase]. Comment ça s'est fait ? La première traduction avait été débutée par, je ne sais plus qui, mais, je crois, c'était une jeune professeure à Bordeaux [pause] et elle m'a envoyé des bouts de la traduction, et ça ne collait pas. Nous avons discuté, elle disait : « Eh bien je le traduis dans un français standard ou classique ». C'était peut-être le cas, mais ça ne collait pas [rires]. Je ne sais pas comment ça s'est déplacé en Belgique parce que j'avais mis fin à la traduction. Ça ne m'allait pas, parce que par ma connaissance du français j'étais en mesure de modifier et de proposer des alternatives de traduction. Elle n'était pas d'accord, je n'étais pas d'accord, donc on a arrêté. Je ne me souviens pas comment [pause] la traduction s'est déplacée. J'essaie de comprendre. La traduction était déjà en cours quand je suis arrivé en Belgique. Ce qui a pu arriver c'est que, puisqu'ils m'avaient contacté depuis la Belgique très en avance – un an, un an et demi en avance – j'ai poursuivi la conversation avec Juan Pablo Bermúdez, parce qu'il est colombien, etc., et j'ai peut-être – peut-être – mentionné la traduction ratée. C'est ce qui est arrivé, j'imagine. Je crois que Juan Pablo a contacté la professeure à Bordeaux. (...) C'était son initiative à elle. C'était une personne à Bordeaux, à laquelle j'étais connectée par Jean-Christophe, parce que je pense qu'elle était présente à cette conférence. Elle

---

<sup>238</sup> Entretien de l'auteur avec Claude BOURGUIGNON-ROUGIER, fait par Skype le 19 novembre 2020.

était également proche de Grosfoguel<sup>239</sup>, ce qui était une source de tension, parce qu'à cette époque, beaucoup d'entre nous avaient pris des chemins différents<sup>240</sup>.

Yasmine Jouhari – à l'époque doctorante en philosophie à l'Université de Louvain –, qui appartenait également au Centre de Philosophie du Droit que dirigeait M. Maesschalck, prend connaissance des travaux de W. Mignolo dans un séminaire coordonné par M. Maesschalck et aide J. P. Bermúdez à organiser le séjour de W. Mignolo en 2011. C'est à cette occasion que le projet traverse la frontière. Lorsque Y. Jouhari et J. P. Bermúdez contactent C. Bourguignon-Rougier pour reprendre la traduction, deux ans s'étaient déjà écoulés. Le constat est partagé, une nouvelle version s'avère nécessaire. La divergence d'orientations philosophiques entre les concepts employés par W. Mignolo dans le texte original et les concepts mobilisés par C. Bourguignon-Rougier dans la traduction se révèlent au cœur de la dispute. Le projet est intégralement remis sur le métier par Y. Jouhari, J. P. Bermúdez et M. Maesschalck après que C. Bourguignon-Rougier, fatiguée par les tensions et minée par un sentiment de dépossession de son travail, se fut retirée du projet. La traduction aboutit en 2015<sup>241</sup> aux éditions Peter Lang.

M. Maesschalck venait d'y obtenir la direction de la collection « Critique sociale et pensée juridique » et l'ouvrage de W. Mignolo constituait le deuxième volume publié dans celle-ci. Elle a pour ambition de proposer des ouvrages de réflexion sur la critique sociale et les formes qu'elle peut prendre au 21<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>239</sup> C. Bourguignon-Rougier a notamment publié avec R. Grosfoguel et Philippe Colin une anthologie de textes décoloniaux dans laquelle n'avait pas paru de texte de W. Mignolo, quand bien même le titre de l'anthologie était une allusion directe au titre d'un ouvrage de W. Mignolo : C. BOURGUIGNON-ROUGIER, P. COLIN et R. GROSGOUEL (éds.), *Penser l'envers obscur de la modernité*, op. cit. Comme l'explique C. Bourguignon-Rougier, ce texte est en grande partie une traduction d'une anthologie parue en espagnol codirigée par R. Grosfoguel (Santiago CASTRO GOMEZ et Ramón GROSGOUEL (éds.), *El giro decolonial: Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, Bogota, Siglo del Hombre Editores : Universidad Central, Instituto de Estudios Sociales Contemporáneos, IESCO-UC : Pontificia Universidad Javeriana, Instituto de Estudios Sociales y Culturales, Pensar, 2007). L'anthologie originale contient un texte de W. Mignolo, qui en est même le premier chapitre (Walter D. MIGNOLO, « El pensamiento decolonial: Desprendimiento y apertura. Un manifiesto » dans Santiago CASTRO GOMEZ et Ramón GROSGOUEL (éds.), *El giro decolonial: Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, Bogota, Siglo del Hombre Editores : Universidad Central, Instituto de Estudios Sociales Contemporáneos, IESCO-UC : Pontificia Universidad Javeriana, Instituto de Estudios Sociales y Culturales, Pensar, 2007, p. 25-46). Selon C. Bourguignon-Rougier, l'absence de W. Mignolo dans la version française est la conséquence directe de la brouille entre R. Grosfoguel et W. Mignolo (Entretien de l'auteur avec C. BOURGUIGNON-ROUGIER, fait par Skype le 19 novembre 2020). Nous ajouterons qu'à cette logique personnelle s'ajoute également une logique concurrentielle, puisque R. Grosfoguel est alors le principal interlocuteur et représentant des études décoloniales latino-américaines dans le champ français et qu'il cherche à se présenter comme tel. Par la codirection de cette anthologie, il est en mesure de proposer une version des études décoloniales latino-américaines adaptée au champ français selon ses propres intérêts.

<sup>240</sup> Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 12 janvier 2022 [TO 5.9].

<sup>241</sup> W.D. MIGNOLO, *La Désobéissance épistémique*, op. cit.

Marginalisée pendant plusieurs décennies comme une idéologie de combat ou une entreprise fataliste, la critique sociale est revenue en force tant à la faveur des relectures contemporaines du post-structuralisme qu'à travers les perspectives nouvelles ouvertes par les diverses figures du post-marxisme et du néo-pragmatisme. Un point commun de cette « nouvelle critique sociale » est d'accueillir des recherches provenant de différents champs disciplinaires privilégiant les questions de théorie de l'action et de transformation des formes de participation collective. La présente collection propose de contribuer à ce mouvement en ciblant plus spécifiquement son impact sur la pensée juridique dans ses liens aux changements sociaux. De fait, alors que les systèmes de normes juridiques semblent constamment menacés par leur réification ou par leur instrumentalisation au profit d'intérêts privés, il est crucial d'identifier les conditions à remplir pour parvenir collectivement à une critique rigoureuse du pouvoir attribué à ces systèmes de manière à mieux accompagner les grands changements de société<sup>242</sup>.

Si les travaux de W. Mignolo comportent une dimension qu'on peut désigner comme « critique sociale », celle-ci ne se fonde pas sur une analyse et critique du système juridique et ses concepts. Une certaine inadéquation entre la collection, sa visée et la nature de l'ouvrage de W. Mignolo s'avère à l'œuvre qui rend difficile l'identification de cet ouvrage. Par ailleurs, relativement court (le livre fait un peu moins de deux-cents pages), il est vendu à un tarif excessivement élevé, en particulier pour des étudiant·es : 42,64 € (42,09 € en publication électronique)<sup>243</sup>. M. Maeschalck était conscient de ces limites concernant le choix de la maison d'édition.

Ce n'est pas une maison d'édition géniale, mais, à cette époque-là, dans la perspective des financements européens qu'on avait, je voulais que l'on ait une ligne éditoriale autonome. C'était cela mon objectif, qui nous permette effectivement de développer deux directions, que j'appellerai pour faire un anglicisme : des *decolonial studies* d'un côté et des *idealistic studies* de l'autre<sup>244</sup>.

M. Maeschalck mentionne en outre les problèmes de diffusion qu'a connus la parution, en raison d'un changement de direction intervenu à cette période. Le livre, difficilement identifiable, mais également très peu diffusé rencontre peu d'échos. Exception faite d'une longue recension publiée par Seloua Luste Boulbina<sup>245</sup>, dans laquelle elle souligne la dimension didactique de l'ouvrage, mais aussi un certain nombre

---

<sup>242</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>243</sup> W. Mignolo a également insisté sur le prix de l'ouvrage en entretien (Entretien de l'auteur avec W. MIGNOLO, fait par Zoom le 12 janvier 2022).

<sup>244</sup> Entretien de l'auteur avec M. MAESCHALCK, fait par Microsoft Teams les 19 novembre 2020 et 3 décembre 2020.

<sup>245</sup> Seloua LUSTE BOULBINA, « Walter D. MIGNOLO, *Habiter la frontière, la désobéissance épistémique. Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*, Peter Lang, Bruxelles, 2015, 185p. », *Présence Africaine*, 2018, vol. 1, n° 197, p. 387-399.

de limites (absence de prise en compte du genre, un certain eurocentrisme dans la critique, etc.), le livre n'est pas discuté — d'après nos recherches. S. Luste Boulbina avait contribué à une traduction d'un article de W. Mignolo dans la revue *Mouvements* en 2013<sup>246</sup>, de manière ancillaire dans un numéro consacré au «revenu universel». En consultant l'introduction du numéro précédent, dédié à «Décoloniser les savoirs. Internationalisation des débats et des luttes»<sup>247</sup> et codirigé par S. Luste Boulbina, on saisit que l'article de W. Mignolo devait initialement paraître dans ce numéro<sup>248</sup>, dont l'ambition était de présenter la question de la décolonisation du savoir – un des thèmes sur lesquels travaille S. Luste Boulbina dans les années 2010 – au lectorat. C'est d'ailleurs cette même thématique de la décolonisation des savoirs qui sera discutée dans la recension que propose S. Luste Boulbina en 2018.

L'ouvrage se voulait une introduction à la pensée de W. Mignolo et plus largement aux études décoloniales latino-américaines. En sus du texte de W. Mignolo, le livre comprend également une préface par M. Maeschalck<sup>249</sup>, une notice biographique de W. Mignolo par J. P. Bermúdez<sup>250</sup>, une longue postface de J. P. Bermúdez<sup>251</sup> et un entretien avec Rolando Vasquez<sup>252</sup>, professeur associé à l'Université d'Utrecht. M. Maeschalck insiste sur le projet de W. Mignolo comme constituant une « option », que l'on peut opposer à la « matrice coloniale du pouvoir », sans que l'une se substitue nécessairement à l'autre. Il devient possible de penser la coexistence d'un projet décolonial et de la situation contre laquelle il s'élève. J. P. Bermúdez dans la postface réinscrit le programme de W. Mignolo dans celui d'une « théorie critique » telle que définie par M. Horkheimer. La postface comprend aussi une présentation du groupe « Modernité/Colonialité » et de ses principaux concepts. De manière générale,

---

<sup>246</sup> W.D. MIGNOLO, « Géopolitique de la sensibilité et du savoir », art. cit.

<sup>247</sup> Seloua LUSTE BOULBINA et al. (éds.), « Décoloniser les savoirs. Internationalisation des débats et des luttes », *Mouvements*, 2012, vol. 4, n° 72, p. 7-170.

<sup>248</sup> Seloua LUSTE BOULBINA et al., « Décoloniser les savoirs. Internationalisation des débats et des luttes », *Mouvements*, 2012, vol. 4, n° 72, p. 8.

<sup>249</sup> Marc MAESSCHALCK, « Préface. La désobéissance épistémique comme “contre-poétique” décoloniale » dans Walter MIGNOLO, *La Désobéissance épistémique : Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2015, p. 9-22.

<sup>250</sup> Juan Pablo BERMUDEZ, « Qui est Walter Mignolo ? Brève notice de présentation » dans Walter MIGNOLO, *La Désobéissance épistémique : Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2015, p. 23-28.

<sup>251</sup> Juan Pablo BERMUDEZ, « Postface. La décolonisation est un projet d'inspiration éthique » dans Walter MIGNOLO, *La Désobéissance épistémique : Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2015, p. 151-174.

<sup>252</sup> Miriam BARRERA, « Entretien avec Rolando Vasquez. Aesthesis décoloniales et temps relationnels » dans Walter MIGNOLO, *La Désobéissance épistémique : Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2015, p. 175-185.

M. Maesschalck et J. P. Bermúdez situent W. Mignolo dans le champ philosophique et plus spécifiquement dans celui de la théorie critique, à l'interface entre champ académique et champ militant. C'est l'appareil critique qui rend cohérente la publication du livre dans une collection qui vise à proposer des éléments de reconstruction d'une critique sociale. D'une certaine façon, W. Mignolo s'avère recruté par les individu·es impliqué·es dans cette publication dans un projet d'élaboration d'une nouvelle théorie critique qui trouve son fondement dans une critique juridique et une éthique.

L'ouvrage semble composé de la manière la plus adéquate possible pour introduire W. Mignolo à un lectorat inédit (présentation, positionnement de l'auteur, etc.), mais ne parvient pas à rencontrer son public. Si nous avons vu précédemment que dans le cas de *Masculinités*, la traduction visait d'abord un lectorat de spécialistes et non-spécialistes intéressé·es par les études féministes et genre, puis un public spécialisé sur les questions de santé, il demeure difficile de comprendre à quel public primaire s'adresse la traduction. Le titre indique un haut niveau d'abstraction et les paratextes l'intention de l'inscrire dans la théorie critique, mais il ne paraît pas dans une maison indépendante d'édition critique et échappe par conséquent au regard de ce public d'habitué·es. En sus, mentionnons d'autres raisons : prix prohibitif, maison d'édition internationale dont l'ancrage national en France s'avère faible<sup>253</sup>, collection qui semble éloignée des études décoloniales. On peut ajouter la couverture de l'ouvrage<sup>254</sup> qui relativement terne n'attraperait pas l'attention du·e la lectureur·rice qui flânerait dans les travées d'une librairie ou d'une bibliothèque. Enfin, les titre et sous-titre – *La Désobéissance épistémique : Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité* – indiquent une certaine complexité conceptuelle qui peut rebuter le·a lectureur·rice profane, et dont l'interprétation et la compréhension supposent déjà une connaissance des études décoloniales. On confronte ici le cas d'une « marge trop marginale » – à cause d'une inadéquation trop importante entre la « mise en livre » et le public visé – de laquelle ne peut être extrait le texte pour circuler à plus grande échelle. Cette situation de « marge trop marginale » apparaît incarnée par la position de l'article de 2013, déplacé d'un numéro à l'autre, isolé et presque invisible.

---

<sup>253</sup> La maison d'édition dispose de bureaux à Bruxelles, Berne, Berlin, Francfort-sur-le-Main, New York, Oxford et Vienne, mais pas à Paris.

<sup>254</sup> La couverture est reproduite en ANNEXE E1α.

## *L'événement scientifique, support à efficacité variable de l'échange*

Le 10 décembre 2018, lorsque le groupe « Mondialités mineures. Géopolitiques des savoirs et des littératures » organise la journée d'étude « Parcours du décolonial », laquelle est consacrée aux travaux de W. Mignolo, il n'est pas fait mention de l'ouvrage de 2015 et aucun·e participant·e à la traduction et la publication ne participent<sup>255</sup>. La journée d'étude apparaît avant tout dédiée à la réception de W. Mignolo en Amérique latine, mais également dans d'autres régions. Les trois coordinateur·rices introduisent l'événement : Silvia Contarini Hak, Claire Joubert et Jean-Marc Moura. Il est divisé en trois parties : différentes communications qui retracent la réception de W. Mignolo en Amérique latine (Emmanuelle Sinardet), au Portugal et au Brésil (Maria Benedita Basto) et en langue allemande (Clemens Zobel). Deux autres interventions, plus abstraites interrogent les études décoloniales du point de vue d'une histoire globale des concepts politiques (Raffaele Laudani) et de ses apports (Y. Moulier Boutang). W. Mignolo présente dans un deuxième temps ses travaux, avant que la journée ne se conclue par une table ronde.

La journée d'étude s'avère l'aboutissement d'un séminaire coordonné sur plusieurs années par les trois organisateur·rices, intitulé « Généalogie du mondial », et qui avait pris la suite du séminaire « Diversité des langues et poétique de l'histoire ». Il a été mené dans le cadre de la « Communauté d'universités et établissements » qui réunit les Universités Paris 8 Vincennes–Saint-Denis et Paris 10-Nanterre. S. Contarini-Hak et J.-M. Moura enseignent à Paris 10, cependant que C. Joubert est rattachée à Paris-8. Tous·tes les trois sont professeur·es en littérature : italophone (S. Contarini-Hak), anglophone (C. Joubert) et francophone (J.-M. Moura). Ils·elles se connaissaient avant d'organiser ces séminaires. Les explorations des littératures postcoloniales et de la réception des *postcolonial studies* en France<sup>256</sup> constituaient le but des séminaires. Le premier cycle, achevé en 2014, avait donné lieu à une publication qui regroupe un certain

---

<sup>255</sup> Enquêtant à l'époque sur la réception de B. de Sousa Santos et plus généralement sur les études décoloniales en France, dans le cadre d'un mémoire de master de politique comparée à l'« Institut d'Études Politiques de Paris », l'auteur a assisté à cette journée. Étant données les raisons susmentionnées d'assister à cette journée d'étude, l'auteur n'était pas spécifiquement sensible aux éléments concernant W. Mignolo en particulier.

<sup>256</sup> Jean-Marc Moura avait notamment publié un manuel sur la théorie postcoloniale et la littérature dès 1999 (Jean-Marc MOURA, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999).



nombre d'interventions<sup>257</sup>. Dans le deuxième cycle, de 2015 à 2018 on trouve plusieurs chercheur·es qui interviendront à la journée d'étude : M. B. Basto et C. Zobel. La journée d'étude, vient donc clore non seulement le cycle 2017/2018, mais également clôturer le séminaire « Généalogie du mondial ».

Les organisateur·rices recherchaient une figure mondialement connue, ayant travaillé ces questions et qui pouvait intervenir. Le choix se porte alors sur W. Mignolo, que S. Contarini Hak connaissait personnellement par ailleurs. Ne disposant pas des moyens suffisants pour payer un billet d'avion aller-retour des États-Unis d'Amérique, il s'agissait d'inviter W. Mignolo lorsqu'il interviendrait dans un pays proche de la France<sup>258</sup>. L'idée originelle était de simplement inviter W. Mignolo pour une conférence, mais étant donnée son importance, les coordinateur·rices jugeaient plus pertinent d'organiser une journée avec et d'une certaine manière autour de lui et ses différentes réceptions internationales<sup>259</sup>. La présence de W. Mignolo s'inscrivait toutefois aussi dans le programme plus général du séminaire.

On avait des questions très particulières à poser à Mignolo, ce n'était pas une journée sur Mignolo globalement ! C'était quelque chose qui était intégré dans un programme, d'où une programmation interne ; ça ne veut pas dire entre nous : on avait fait venir des gens qui n'étaient jamais rentrés dans notre équipe, ce qui avait été le cas pour chaque événement, mais c'est nous qui avons été faire les invitations, sur la base de nos lectures, de nos explorations<sup>260</sup>.

La plupart des intervenant·es connaissaient les travaux W. Mignolo depuis plusieurs années, dont ils·elles avaient pris connaissance dans différents cadres : en dirigeant des étudiant·es latino-américain·es au début des années 2000 (E. Sinardet) ; à l'occasion d'un séjour en tant que chercheur invité au « *Centro de Estudos Sociais* » à l'Université de Coimbra au Portugal (C. Zobel) ; au cours de recherches à propos de la notion de « global » (C. Joubert) ; lors d'une conférence à Madrid (Y. Moulier Boutang). De manière générale, les intervenant·es sont en grande majorité inscrit·es dans les études littéraires et ne sont pas des spécialistes de W. Mignolo. Leurs communications les obligent par conséquent à mener une recherche spécifique et à creuser les écrits de

---

<sup>257</sup> Claire JOUBERT (éd.), *Le postcolonial comparé : Anglophonie, francophonie*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2014.

<sup>258</sup> L'occasion se présente lorsque le « Goldsmiths' College » à Londres remet un doctorat *honoris causa* à W. Mignolo le 20 décembre 2018 (<https://romancestudies.duke.edu/news/professor-walter-mignolo-awarded-honoris-causa-degree-university-london-goldsmith> [consulté le 4 octobre 2022]).

<sup>259</sup> Entretien de l'auteur avec Claire JOUBERT, fait par Skype le 12 mars 2021.

<sup>260</sup> *Ibid.*

W. Mignolo. Cet approfondissement ne conduit toutefois pas à une utilisation ultérieure des travaux de W. Mignolo, notamment en raison de la qualité de son intervention à la journée d'étude.

Ce que j'ai retenu de la journée d'étude justement, quand même pour le dire, c'est une déception par rapport à la légèreté. J'ai trouvé Mignolo pas très épais, disons scientifiquement, si on fait la comparaison entre Mignolo et Boaventura de Sousa Santos, Boaventura de Sousa Santos est beaucoup plus sérieux. En termes d'épaisseur, de diversité de références, d'agilité intellectuelle. Mignolo c'était plus le catéchisme, malheureusement. C'est aussi une raison pour laquelle je n'y suis pas retourné. Voilà, c'est fait ; il n'y a plus rien de nouveau<sup>261</sup>.

Ce qui transparait dans cet extrait, ce n'est pas seulement la mobilisation d'un registre scientifique de justification de la non-utilisation, mais également un registre que l'on pourrait qualifier d'affectif, avec une critique fondée sur la forme de l'intervention de W. Mignolo, caractérisée de « catéchisme ». Cette critique du « catéchisme » s'articule à une seconde critique, qui relève des deux registres, à propos d'un arrière-fond métaphysique dans la pensée décoloniale.

La métaphysique elle est transportée par le terme « colonialité ». C'est un concept que je n'aime pas, parce que c'est un concept qui totalise l'histoire coloniale, qui réduit d'une certaine façon l'histoire coloniale à une substance, de la même façon que le mot « modernité » au fond. On tombe dans une espèce de métaphysique [cherche ses mots] malheureuse, parce qu'elle prête le flanc à toutes les attaques contre la pensée postcoloniale, qui sont injustifiées. Il y a une pensée postcoloniale qui est soucieuse des faits historiques et qui justement ne fait pas ce genre de choses. Malheureusement, la pensée décoloniale pour moi est largement entachée par cette métaphysique militante qui fait des dégâts<sup>262</sup>.

La journée d'étude ne conduit pas nécessairement à une intégration des travaux de W. Mignolo et à une intensification de sa réception. Notamment parce que la journée d'étude s'inscrit principalement dans le champ des études littéraires et qu'elle constitue la première intervention relative à W. Mignolo dans ce champ, mais aussi parce que les chercheur·ses qui interviennent à celle-ci sont déjà des chercheur·ses confirmé·es qui disposent d'un ensemble de références régulièrement mobilisées ; W. Mignolo n'est pas intégré à leur « répertoire » de références. La réception française de W. Mignolo s'avère donc caractérisée par une certaine dispersion disciplinaire : entre l'histoire américaniste,

---

<sup>261</sup> Entretien de l'auteur avec Clemens ZOBEL, fait par Skype le 4 mars 2021.

<sup>262</sup> *Ibid.*

la théorie critique et les études littéraires. De la même manière que le premier cycle de ce séminaire, le deuxième cycle aboutit également à une publication sous forme d'anthologie<sup>263</sup>, dans laquelle on trouve un texte de W. Mignolo<sup>264</sup>, qui correspond à une version abrégée de l'article paru en 2013<sup>265</sup>. Elle comprend près de soixante-dix chapitres, parmi lesquels celui de W. Mignolo n'occupe pas de place particulière.

Enfin, si la journée d'étude n'a pas pu exercer davantage d'effets, cela tient aussi au fait que la chercheuse la plus intéressée par les travaux de W. Mignolo parmi les organisateur·rices, C. Joubert, est tombée malade et a dû interrompre longuement ses activités.

J'ai tout laissé filer parce que j'étais malade, et on n'a rien fait de cette journée. Mais il me semble évident que ça a été enregistré, c'est moi qui ai les enregistrements. Il me semble évident aussi – mais vous voyez le très bel acte manqué – que j'avais complètement oublié avoir ces enregistrements et que l'on pouvait en faire quelque chose. Pour dire que ça avait tourné court. Il n'y avait pas eu de prolongement. C'était un point d'orgue magnifique à notre séminaire et en tant qu'unité, la journée elle-même, on était très très heureux de la journée<sup>266</sup>.

La circulation ne dépend donc pas uniquement de logiques propres au champ scientifique, mais également des affects des chercheur·es impliqué·es et de leur bonne santé. Cette dernière dimension est rarement abordée, mais elle apparaît fondamentale. Comme l'a souligné L. Rodríguez Medina, ce sont des individu·es qui portent les textes. Or, c'est en partie leur constitution qui détermine leur capacité à transporter ces textes et les faire circuler. D'autant plus, que l'affection dont a souffert C. Joubert, un surmenage professionnel (*burn-out*), s'avère une maladie que l'on suppose spécifique à l'organisation contemporaine du monde du travail<sup>267</sup>. La prise en compte, non seulement des logiques structurelles et institutionnelles de la circulation du savoir académique, mais également des logiques qui dépendent des pratiques individuelles et surtout des

---

<sup>263</sup> Silvia CONTARINI, Claire JOUBERT et Jean-Marc MOURA (éds.), *Penser la différence culturelle du colonial au mondial : Une anthologie transculturelle*, Paris, Éditions Mimésis, 2019.

<sup>264</sup> Walter D. MIGNOLO, « Géopolitique de la sensibilité et du savoir. (Dé)colonialité, pensée frontalière et désobéissance épistémologique » dans Silvia CONTARINI, Claire JOUBERT et Jean-Marc MOURA (éds.), *Penser la différence culturelle du colonial au mondial : Une anthologie transculturelle*, traduit par Vanessa LEE et Seloua LUSTE BOULBINA, Paris, Éditions Mimésis, 2019 [2013], p. 317-322.

<sup>265</sup> W.D. MIGNOLO, « Géopolitique de la sensibilité et du savoir », art. cit.

<sup>266</sup> Entretien de l'auteur avec C. JOUBERT, fait par Skype le 12 mars 2021.

<sup>267</sup> Pascal CHABOT, *Global burn-out*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013 ; Marie-France HIRIGOYEN, « Le *burn-out*, une pathologie du monde moderne », *Corps & Psychisme*, 2020, vol. 2, n° 77, p. 107-118.

conditions physique et psychique de ces individu·es, apparaît nécessaire. Leurs corps doivent donc devenir une dimension dans l'étude de la circulation du savoir scientifique.

Pour cet ensemble de raisons, qui relèvent de l'ordre de l'institutionnel, de l'affectif et du physique, le groupe organisateur de la journée d'études de 2018 n'a pas pu s'ériger en réseau duquel pouvait bénéficier W. Mignolo. Si l'on a constaté des échanges lors de la journée d'étude, ces interactions n'ont pas conduit à un « échange ». La réception française de W. Mignolo, malgré un certain nombre de publications et une présence physique relativement circonscrite dans l'espace académique français, souffre de la dispersion spatiale et disciplinaire qui empêche à la fois W. Mignolo de s'inscrire pleinement dans un champ et de prendre par la suite appui sur cette première inscription, mais aussi de tirer avantage du soutien d'un réseau de chercheur·ses constitué.

À l'opposé, A. Mbembe construit dans cette deuxième moitié des années 2010 un réseau de chercheur·ses français et francophones, duquel renfort il peut bénéficier. C'est notamment la création avec l'écrivain sénégalais Felwine Sarr des « Ateliers de la pensée », dont la première édition a été organisée en 2016 à Dakar<sup>268</sup>, qui fonde ce réseau. Les deux premières éditions des « Ateliers de la pensée » consistent en tables rondes à huis clos, auxquelles les participant·es sont invité·es par A. Mbembe et F. Sarr. Dans le sillage des travaux d'A. Mbembe – en particulier de sa recherche concernant un « afropolitanisme » – les « Ateliers de la pensée » s'érigent sur un double constat.

L'Europe ne constitue plus le centre du monde même si elle en est toujours un acteur relativement décisif. L'Afrique, pour sa part – et le Sud de manière générale –, apparaît de plus en plus comme l'un des théâtres privilégiés où risque de se jouer, dans un avenir proche, le devenir de la planète<sup>269</sup>.

Il s'agit de transférer le centre de la réflexion sur le continent africain, en raison de sa position supposée d'avant-garde dans les évolutions techniques et sociales, et les enjeux qui s'y nouent. A. Mbembe et F. Sarr se placent ainsi eux-mêmes à l'avant-garde

---

<sup>268</sup> Pour cette partie, nous nous appuyons sur le mémoire de Camille Hallak (Camille HALLAK, *L'Afrique, le monde et demain : Construire un mouvement intellectuel décolonial à travers les Ateliers de la Pensée*, Mémoire de Master en Science politique sous la direction de Richard BANEGAS et Thomas FOUQUET, Institut d'Études Politiques de Paris, Paris, 2018).

<sup>269</sup> Achille MBEMBE et Felwine SARR, « Penser pour un nouveau siècle » dans Achille MBEMBE et Felwine SARR (éds.), *Écrire l'Afrique-Monde*, Paris & Dakar, Philippe Rey & Jimsaan, 2017, p. 7.

par le mouvement intellectuel qu'ils veulent fonder. Pour appuyer cette entreprise, ils invitent un certain nombre de chercheur·ses français·es et francophones, né·es sur le Continent, qui travaillent sur le Continent ou qui possèdent une ascendance africaine. La première édition réunit 24 participant·es, la deuxième 49<sup>270</sup>. Comme le note Camille Hallak, les chercheur·ses invité·es sont majoritairement des hommes (près d'un quart de femmes en 2016 et un peu moins de la moitié de femmes en 2017), les échanges ont principalement eu lieu en français, la plupart des chercheur·ses s'inscrivent en sciences humaines et sociales, avec une nette prédominance de la philosophie et de la littérature, des oppositions ont émergé entre chercheur·ses du Continent et chercheur·ses de la diaspora, enfin, la présence de personnalités publiques telles que l'écrivain Alain Mabanckou ou la journaliste et femme politique Audrey Pulvar ont été vivement discutées. Nous observons aussi une forte proportion de jeunes chercheur·ses, non seulement du point de vue de l'âge<sup>271</sup>, mais également de la carrière.

Si l'ambition affichée s'avère celle de mettre en place une conversation transnationale et déssectorisée, qui prend pour objet le monde en s'ancrant dans les expériences africaines, il reste que la composition des ateliers renseigne quant au public auquel s'adressent A. Mbembe et F. Sarr. La philosophie et la littérature, non plus l'histoire, constituent les principales disciplines avec lesquelles dialogue désormais A. Mbembe. La présence de personnalités publiques indique également la volonté d'atteindre un public non académique et de bénéficier d'une exposition médiatique. Au carrefour de l'académique et du médiatique, les « Ateliers » apparaissent comme un espace qui joue sur deux tableaux à la fois et qui constituerait un de ces lieux hybrides dans lesquels se meuvent les « intellectuel·les de luxe ».

---

<sup>270</sup> C. Hallak indique quant à elle 25 et 60 participant·es, mais les listes en annexe ne comptabilisent que 24 et 49 noms. Pour la première édition, les 24 participant·es sont, en plus d'A. Mbembe et F. Sarr : S. B. Diagne ; Maurice Soudieck Dione ; Romuald Fonkoua ; Y. Kisukidi ; Séverine Kodjo Grandvaux ; Benaouda Lebdaï ; Alain Mabanckou ; Célestin Monga ; Lydie Moudileno ; Bonaventure Mve Ondo ; Bado Ndoye ; Blondin Cissé ; Ebrima Sall ; Abdourahmane Seck ; Ndongo Samba Sylla ; Sami Tchak ; Françoise Vergès ; Abdourahman Waberi ; Mamadou Diouf ; Leonora Miano ; Hourya Bentouhami ; Aminata Diaw. Presque tous·tes ont été réinvité·es à la deuxième édition. Les invité·es supplémentaires sont : Mehdi Alioua ; Jean-Pierre Bekolo ; Amzat Boukari Yabara ; Hemley Boum ; Fatou Kiné Camara ; Abdoul Aziz Diouf ; Elsa Dorlin ; Rachid Id Yassine ; Koyo Kouoh ; Nadine Machikou ; Lionel Manga ; Jenny Mbaye ; Etienne Minoungou ; Sabelo Ndlovu Gatsheni ; Simon Njami ; Leonard Pongo ; Audrey Pulvar ; Jean-Luc Raharimanana ; Olivia Rutazibwa ; Jean-Paul Sagadou ; Rodney Saint-Eloi ; Fred Eboko ; Ntone Edjabe ; Kossi Efoui ; Hanane Essaydi ; Mohamed Mbougar Sarr ; Parfait Tabapsi ; Dominic Thomas ; Soraya Tlatli ; Ibrahima Wane ; Marie-Ann Yemsi (C. HALLAK, *L'Afrique, le monde et demain*, *op. cit.*, p. 100.).

<sup>271</sup> La jeunesse, en particulier des invitées, avait constitué un motif de méfiance de l'invitation, par Silyane Larcher. L'adresse, principalement à de jeunes chercheuses, sur un mode « décontracté » n'avait pas convaincu S. Larcher et avait motivé son refus (Entretien de l'auteur avec Silyane LARCHER, fait par Skype le 18 et 19 mai 2021).

Un premier indicateur de l'écho médiatique des Ateliers de la Pensée est le nombre d'articles publiés sur l'événement – que ce soit dans des journaux, sur des blogs ou sur des sites internet de toute nature – : nous en avons relevé plus de cinquante en 2016, une vingtaine entre les deux éditions qui mentionnent la parution de l'ouvrage *Écrire l'Afrique Monde* ou la participation à l'événement à des participants en entretien sur d'autres sujets, et une soixantaine en 2017. Nous n'excluons d'ailleurs pas la possibilité de ne pas avoir relevé l'ensemble des articles parus sur les Ateliers, en particulier dans des journaux spécialisés payants et/ou non numérisés. Parmi les articles identifiés, une très large majorité est publiée dans la presse française, notamment dans les éditions Afrique du *Monde* et du *Point*, chaque journal ayant publié plusieurs articles sur l'événement en 2016 comme en 2017. Plus généralement, l'ensemble des rédactions françaises traitant régulièrement de l'actualité du continent africain – RFI, France 24, TV5 Monde – ont publié au moins un article sur les Ateliers en 2016 comme en 2017. D'autres rédactions qui couvrent relativement peu le continent, habituellement classées à « gauche » de l'échiquier politique, ont également accueilli des interventions sur les Ateliers de la Pensée, à l'instar de France Culture, l'*Humanité*, *Libération* et *Mediapart*<sup>272</sup>.

Le public visé n'est pas strictement académique, quand bien même un certain nombre de membres de l'espace académique français participe à ces éditions. D'une certaine manière, la nature des « Ateliers de la pensée » constitue un équivalent à celle des ouvrages d'A. Mbembe publiés depuis 2000 et que nous avons désignée en tant qu'« essai d'avant-garde ». Si l'on note un dialogue minime avec l'espace académique, les interventions ne se fondent pas sur des enquêtes originales, s'inscrivent dans la philosophie et la littérature et s'adressent à une audience élargie. Les « Ateliers de la pensée » apparaissent comme une entreprise de captation et d'accumulation de capital intellectuel, en se plaçant au pôle médiatique du champ intellectuel et en mobilisant la logique médiatique de collecte. À la manière de l'« intellectuel-le de luxe », les « Ateliers » façonnent et mettent en circulation un certain nombre de *griffes*, que ce soit dans le titre des éditions ou dans les axes thématiques : « universalisme », « décolonialité », « postcolonie » (édition 2016) ; « le vivant », « décolonialité », « Tout-Monde » (édition de 2017) ; « les mondes », « vulnérabilités » (édition de 2019) ; « cosmologies », « formes de vie » (édition de 2022). On retrouve certaines *griffes* déjà usées par A. Mbembe, mais de manière générale celles-ci s'avèrent des thèmes très abstraits et qui s'inscrivent dans une réflexion d'allure philosophique.

Une comparaison avec l'intervention d'A. Mbembe dans la séance conclusive du séminaire « Race et culture » organisé par M. Bessone, S. Guérard de Latour et J. Mascot – qui a participé à l'édition 2019 des « Ateliers » – permet de mettre en lumière

---

<sup>272</sup> C. HALLAK, *L'Afrique, le monde et demain*, op. cit., p. 80.

la manière dont le dialogue avec la philosophie qu'entreprend A. Mbembe, s'avère efficace seulement pour une certaine variété de philosophie.

Le séminaire, initié en 2020/2021, part du constat selon lequel la « question des minorités raciales et culturelles – de leur conceptualisation théorique et de leur traitement normatif et politique – a soudain pris une actualité et une présence publique particulièrement saillantes avec les mouvements de protestation nés à la suite des violences policières<sup>273</sup> ». L'ensemble des organisatrices travaillait ces questions depuis plusieurs années et souhaitait mettre en place un espace de discussion académique autour de celles-ci. Le choix du titre du séminaire permet de s'inscrire dans une tradition humaniste, dans le sillage de deux textes de C. Lévi-Strauss<sup>274</sup>. Le contexte pandémique dans lequel a eu lieu le premier cycle du séminaire a contraint les organisatrices à le conduire uniquement à distance, ce qui présentait toutefois des effets bénéfiques du point de vue logistique : en l'absence de déplacements à prendre en charge, il n'y avait pas de financements à obtenir. L'invitation d'A. Mbembe à la séance du 2 juillet 2021 conclut le premier cycle du séminaire par l'intervention d'un penseur internationalement reconnu sur ces questions.

Le contenu de débat a toutefois mis en lumière les décalages existants entre la philosophie ou la pratique théorique d'A. Mbembe et la philosophie exercée par les organisatrices du séminaire. Chaque séance est articulée autour d'une intervention de l'invité·e et une discussion par un·e répondant·e ; la séance d'A. Mbembe n'a pas dérogé à la règle. Le répondant du jour était Claude Gautier, professeur en philosophie à l'ENS de Lyon. La discussion a majoritairement concerné le rapport d'A. Mbembe au terrain et à ses références théoriques<sup>275</sup>. Témoignant de nombreuses difficultés face aux questions de C. Gautier, A. Mbembe s'est finalement positionné comme « écrivain », dont l'injonction au terrain serait beaucoup plus faible, justifiant par là sa plus grande distance à celui-ci. Nous reproduisons ici la longue réponse que propose A. Mbembe à C. Gautier, faite de nombreux détours et qui s'achève par cette prise de position en tant qu'écrivain.

Je n'ai pas de formation philosophique en fait, je suis là au milieu de philosophes, mais je n'en suis pas un [léger rire], en tous les cas, pas de formation. J'essaie de

---

<sup>273</sup> <https://nosphi.hypotheses.org/vie-scientifique/seminaire-race-et-culture-questionnements-philosophiques> [consulté le 4 octobre 2022].

<sup>274</sup> Claude LEVI-STRAUSS, *Race et histoire*, Paris, Denoël & Gonthier, 1961 ; Claude LEVI-STRAUSS, « Race et culture », *Revue Internationale des Sciences Sociales*, 1971, vol. 4, n° 23, p. 647-666.

<sup>275</sup> L'ensemble des remarques qui suivent s'appuie sur les observations que nous avons menées des séances du séminaire et donc de la séance conclusive.

lire les philosophes, mais je [cherche ses mots] ne me revendique pas du tout de la corporation. Je crois que cela se ressent dans ce que j'écris et la manière de réfléchir. À l'origine, j'ai fait des études d'histoire et de science politique. [cherche ses mots] Le style de réflexion qui moi me convient – évidemment avec ses limites, il n'y en a aucun qui n'ait pas de limites – c'est un style de réflexion qui est attentif à l'histoire [cherche ses mots], qui s'efforce [cherche ses mots] de repenser l'histoire pas à la manière des historiens, pour lesquels, en fait, finalement, rien n'est véritablement comparable à autre chose. [cherche ses mots] Il y a une partie de la discipline qui traite de l'histoire comparée, mais au fond, les historiens sont – pour la plupart – convaincus que chaque événement est singulier et [cherche ses mots] qu'il est très difficile, il est douteux de vouloir tirer de chaque événement singulier des catégories générales. Dans un sens [cherche ses mots], la généralisation est impossible ou alors c'est quelque chose de très hasardeux. Je crois que beaucoup d'historiens croient en cela. (...) Dans ce que j'écris, dans ce texte que vous avez lu comme dans d'autres, j'essaie d'identifier [pause] pour des périodes données ou des thématiques données un ensemble de lignes de force, qui se manifestent évidemment dans une pluralité de contextes, de manières différentes. (...) C'est en notes de bas de page que les contextes spécifiques sont traités, alors que dans le texte lui-même, ce sont les lignes de force qui, disons, occupent la scène. (...) Celui qui lit mon texte sans prêter attention au dispositif critique prend le risque, disons [pause], de rater toute une dimension à mon avis essentielle de l'argumentation. (...) Pour moi, penser c'est [cherche ses mots] ouvrir des vannes et les ouvrir le plus largement possible. Ce n'est pas du tout être fidèle à une méthode. C'est suivre un chemin, en sachant très bien que ce chemin n'est pas un chemin qui va d'un à dix, ou de A à Z. C'est un chemin qui comporte des raccourcis, des étapes très longues, des tours, c'est quelque chose qui ressemble à la vie. (...) J'essaie de penser sur le modèle de ce que l'on appelle l'« animisme », c'est-à-dire cette espèce de métaphysique animiste du continent africain et je le dis très sérieusement. C'est-à-dire des formes [cherche ses mots] de libération de l'esprit, qui en appellent à une combinatoire de repères, qui mélangent images et poésie, qui [cherche ses mots] font appel à la raison abstraite tout en puisant dans la réalité de la chair et de l'air et du vent et de l'eau, de ces forces. (...) Cela n'a rien à voir avec la discipline, c'est une pensée très indisciplinée si vous voulez, parce qu'il me semble que le matériau historique à partir duquel on réfléchit c'est ce qui donne à voir. Il est indocile, profondément. Pour en rendre compte, on a besoin [cherche ses mots] de coups d'éclat — d'humilité aussi bien sûr. On a besoin de sortir des limites. [cherche ses mots] Au fond, c'est ce que je fais [léger rire] (...). Je vais vous dire, j'ai écrit un livre – Jamila en a parlé – qui s'appelle *De la postcolonie*. Il m'a causé beaucoup de problèmes, parce que beaucoup pensent parce que j'ai écrit ce livre je suis un auteur postcolonial, ce qui est parfaitement ridicule. Je n'en suis pas du tout. Je ne suis pas hostile aux mouvements de pensée dits postcoloniaux ou décoloniaux, mais ce n'est pas du tout mon affaire. C'est un livre que j'ai écrit [pause] de nuit, et dieu sait ce que la nuit veut dire dans l'anthropologie africaine. J'ai écrit ce livre en écoutant de la musique congolaise. La musique congolaise est une des musiques les plus puissantes à avoir été inventée sur notre continent depuis l'époque coloniale. C'est au fond un livre qui reflète ce rapport, je dirais à la fois charnel et franchement tellurique avec cette musique. (...) C'est une musique qui réveille tous les sens, les six, cinq ou six sens, je ne sais plus combien ils sont. C'est une manière de penser et d'écrire, c'est une forme [ne finit pas sa phrase]. *Je suis un écrivain si vous voulez ! Je disais tout à l'heure*



*que je ne suis pas un philosophe, mais je ne suis pas un historien non plus. Au fond, j'essaie d'écrire. Voilà ! Ce qui est proposé c'est une écriture*<sup>276</sup>.

A. Mbembe reprend ici un récit qu'il fait circuler depuis longtemps sur sa rédaction de *De la postcolonie*, mise en scène la nuit et à l'écoute de *rumba* congolaise<sup>277</sup>. Stylisé ainsi, l'écrivain se rend disponible aux forces qui l'entourent et qu'il essaie de capter dans son écriture. On retrouve aussi dans cet extrait la manière dont A. Mbembe joue avec sa *griffe* « postcolonie », en la distinguant vertement du postcolonial ou du décolonial. Le positionnement en tant qu'écrivain permet d'échapper aux disciplines, mais également à l'approbation par les pairs. L'écrivain est dans ce cas celui qui doit libérer les esprits, ouvrir les vannes et qui sort des limites. C'est une conception stylisée qu'A. Mbembe offre de son activité. Le décalage qui se fait jour ici n'est pas de nature disciplinaire – c'est-à-dire entre un historien et un philosophe – mais épistémologique — c'est-à-dire entre différentes manières de produire de la philosophie, si ce n'est de la théorie.

La distinction s'établit entre les traditions intellectuelles dans lesquelles s'inscrivent les chercheur·ses. D'un côté, une tradition de philosophie analytique qui repose sur un ensemble de procédures spécifiques et recourt à des méthodes circonscrites ; d'un autre côté, une tradition dite « continentale », qui recourt à d'autres méthodes et d'autres procédures. Au-delà d'un décalage disciplinaire, c'est la *performance* d'A. Mbembe en tant que philosophe qui ne convainc pas, si ce n'est la version du philosophe qu'il performe. La version qui dérive d'une formation à la philosophie normative et analytique, qu'incarne par exemple S. Guérard de Latour ou M. Bessone, s'avère à l'opposé de celle qu'incarne A. Mbembe. On pourrait définir cette dernière d'après le portrait que dressent Gilles Deleuze et Félix Guattari du·e la philosophe. Selon les deux auteurs, « la philosophie est l'art de former, d'inventer, de fabriquer des concepts<sup>278</sup> ».

Il n'est pas ici question du concept défini en tant que simple idée générale, mais bien comme produit spécifique de la philosophie, qui constitue la spécificité de la philosophie, en comparaison à d'autres formes de la pensée, telles que la science et l'art, qui, à l'instar de la philosophie, travaillent à partir du chaos, autrement dit l'infini.

---

<sup>276</sup> Intervention d'A. MBEMBE au séminaire « Race et culture » le 2 juillet 2021.

<sup>277</sup> C'est un récit qui a circulé parmi certain·es enquêt·es (Entretien de l'auteur avec Thomas FOUQUET, fait par Skype le 12 mai 2021), mais qu'A. Mbembe mobilise activement ces dernières années, voir Y. KISUKIDI et A. MBEMBE, « Ré-enchanter l'Afrique. Entretien avec Achille Mbembe », art. cit., p. 133.

<sup>278</sup> Gilles DELEUZE et Félix GUATTARI, *Qu'est-ce que la philosophie?*, Paris, Éditions de Minuit, 2005 [1991], p. 8.

Ce qui définit la pensée, les trois grandes formes de la pensée, l'art, la science et la philosophie, c'est toujours affronter le chaos, tracer un plan, tirer un plan sur le chaos. Mais la philosophie veut sauver l'infini en lui donnant de la consistance : elle trace un plan d'immanence, qui porte à l'infini des événements ou concepts consistants, sous l'action de personnages conceptuels. La science au contraire renonce à l'infini pour gagner la référence : elle trace un plan de coordonnées seulement indéfinies, qui définit chaque fois des états de choses, des fonctions ou propositions référentielles, sous l'action d'observateurs partiels. L'art veut créer du fini qui redonne l'infini : il trace un plan de composition, qui porte à son tour des monuments ou sensations composées, sous l'action de figures esthétiques<sup>279</sup>.

G. Deleuze et F. Guattari proposent une définition du geste philosophique comme acte créateur, dont l'ambition s'avère de préserver l'infinitude du chaos, dont le concept doit épouser les interminables variations. La philosophie correspond dès lors à une activité créatrice dont la variation constitue la modalité première. Ne reconnaît-on pas dans cette formule les « lignes de force » qu'A. Mbembe plaçait au cœur de son travail ? Bien plus, nous avons vu qu'A. Mbembe multiplie les concepts, poursuivant ainsi une stratégie sur le marché contemporain des idées : la multiplication des concepts pour occuper le marché. Il s'agit ici de performer une compréhension spécifique de la philosophie fournie par G. Deleuze et F. Guattari : le philosophe comme créateur·rice de concepts — sans pour autant se conformer intégralement à la définition complète.

Cette compréhension se rapproche par ailleurs de la structure bipolaire du champ philosophique que met en lumière L. Pinto, entre un pôle orthodoxe et un pôle prophétique. Entre ces deux pôles existent un ensemble de variations, dont l'académisme et le prophétisme tempérés constituent des exemples. Le discours prophétique, préoccupé par la subversion de l'ordre établi, « semble être toujours plus ou moins excédé par ce dont il parle : convoquant des significations fondamentalement non cernables, il ne peut que s'en remettre à ces instruments de saisie indirecte et analogique que sont les métaphores, les paraboles, les aphorismes<sup>280</sup> ». Si l'analyse de L. Pinto se limite au champ philosophique, voire le champ académique de production philosophique, on peut supposer que la position de « prophète » et « d'intellectuel·le de luxe » entretiennent un rapport d'homologie structurale, entre le champ académique et le champ intellectuel. La figure de l'« écrivain·e », supposément détachée de la sanction scolaire qui atteste l'appartenance au champ philosophique – agrégation, enseignement en lycée, etc. –,

---

<sup>279</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>280</sup> Louis PINTO, *La vocation et le métier de philosophe. Pour une sociologie de la philosophie dans la France contemporaine*, Paris, Seuil, 2007, p. 284.

permet l'intervention dans ce champ, sans avoir à produire les titres nécessaires pour y être reçu — sans pour autant être approuvé.

Le séminaire apparaît dès lors comme l'espace de confrontation entre deux performances de la philosophie, qui font appel à des registres radicalement opposés : si la qualité de la philosophie est d'une part évaluée à son travail de terrain, son travail d'historicisation subordonné à un effort de démonstration ; d'autre part, la qualité de la philosophie est évaluée à l'aune de sa puissance créatrice, sa production de concepts soumise à un projet de mise en sens du monde.

Dans la perspective du séminaire comme projet scientifique, l'invitation mobilise A. Mbembe en tant que *bien scientifique* ; or la discussion fait long feu. Du point de vue du projet de légitimation dans l'espace académique d'un ensemble de recherches, c'est comme *bien symbolique* qu'A. Mbembe est invité. L'efficacité de ce point de vue précis doit par conséquent être évaluée sur la moyenne durée ; l'existence d'un deuxième cycle du séminaire indiquerait alors un début de réussite de ce recours.

Ce n'est donc pas seulement la considération d'un·e auteur·rice comme bien scientifique qui peut permettre à la réception de devenir un « échange », une considération en tant que bien symbolique autorise également la mise en place d'un échange, qui, s'il prend la forme d'un échange scientifique ne produit pas uniquement des effets scientifiques. Si nous avons vu que la réception d'A. Mbembe par les organisatrices du séminaire ne se transforme pas en « échange », c'est avant tout parce que l'intervention d'A. Mbembe n'a pas été jugée convaincante. Ce n'est donc pas avec l'ensemble des traditions philosophiques qu'A. Mbembe parvient à établir un dialogue pérenne, qu'il réussit à performer une version jugée correcte de la philosophie.

Parmi les invité·es des premières éditions des « Ateliers de la pensée », on trouve de jeunes philosophes qui essaient de porter un renouvellement de la pratique philosophique et ses interrogations en France, en particulier H. Bentouhami et Y. Kisukidi. Respectivement nées en 1979 et 1978, elles sont toutes les deux maîtresses de conférence en philosophie, respectivement à l'Université Toulouse II-Jean Jaurès et à l'Université Paris 8 Vincennes–Saint-Denis. Elles s'avèrent intéressées par des questions similaires à celles explorées dans le séminaire « Race et culture », dans lequel elles sont

par ailleurs intervenues<sup>281</sup>. H. Bentouhami y avait présenté le projet d'une approche phénoménologique de la race.

Y. Kisukidi est d'abord une spécialiste de l'œuvre du philosophe Henri Bergson, à qui elle avait consacré sa recherche de thèse<sup>282</sup>. Elle travaille désormais au développement d'une philosophie *africana* dans l'espace académique français, en dialogue avec les études postcoloniales. Elle a ainsi préfacé la traduction de *L'Atlantique noir* de P. Gilroy<sup>283</sup>, mais surtout dédié un certain nombre d'études théologiques et philosophiques camerounaises Fabien Eboussi Boulaga. Elle a notamment dirigé un dossier de *Politique africaine* qui lui était consacré<sup>284</sup>, après avoir déjà mené un entretien avec lui en 2016<sup>285</sup>. L'introduction au dossier de *Politique africaine* met en lumière les questionnements contemporains de Y. Kisukidi.

[Le dossier] propose une relecture d'une œuvre majeure de la théorie contemporaine qui a opéré une critique radicale des pratiques philosophiques continentales et a ouvert cette discipline à son dehors, analysant la vie ordinaire, le quotidien des hommes et des femmes en postcolonie. Que peut le discours philosophique pour penser les situations africaines, coloniales et postcoloniales ? Quelles sont les conditions, matérielles, institutionnelles, de sa production ? Comment s'empare-t-il de la chose politique ou est-il, en retour, capté, parfois miné, par elle ? Ce numéro réunit des réflexions qui engagent une discussion théorique serrée avec les thèses d'un auteur dont la pensée reste encore trop méconnue. Par ailleurs, il s'inscrit dans un contexte contemporain | spécifique, marqué par l'effervescence des pensées africaines et afro-diasporiques (on pourra dire, en un mot, *africana*), ou même noires, de langue française, faisant une large part à une discipline, la philosophie, et interrogeant les multiples incarnations et les topologies de son discours<sup>286</sup>.

L'intérêt pour la philosophie *africana* se conjugue à la nécessité de poser la question de la pertinence de la philosophie dès lors qu'il s'agit de penser les situations africaines, et le fait colonial dans ses effets malgré les décolonisations. C'est en sous-

---

<sup>281</sup> H. Bentouhami est intervenue le 2 avril 2021 et Y. Kisukidi le 1<sup>er</sup> avril 2022, mais aurait dû intervenir déjà dans le premier cycle du séminaire (<https://nosophi.hypotheses.org/vie-scientifique/seminaire-race-et-culture-questionnements-philosophiques> [consulté le 6 octobre 2022]).

<sup>282</sup> Yala KISUKIDI, *L'humanité créatrice. Essai sur la signification esthétique et politique de la métaphysique de Bergson*, Thèse de doctorat en Philosophie sous la direction de Frédéric WORMS, Université Lille 3, Lille, 2010.

<sup>283</sup> Yala KISUKIDI, « Préface » dans *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, traduit par Charlotte NORDMANN, Paris, Amsterdam, 2017, p. 10-23.

<sup>284</sup> Yala KISUKIDI (éd.), « Eboussi Boulaga. Défaites et utopies », *Politique africaine*, 2021, vol. 4, n° 164, p. 5-100.

<sup>285</sup> Fabien EBOUSSI BOULAGA et Yala KISUKIDI, « Poursuivre le dialogue des lieux » dans Seloua LUSTE BOULBINA (éd.), *Dix penseurs africains par eux-mêmes*, Alger, Chihab, 2016, p. 69-87.

<sup>286</sup> Yala KISUKIDI, « Introduction au thème. Fabien Eboussi Boulaga : Espace et événement », *Politique africaine*, 2021, vol. 4, n° 164, p. 5-6.

texte l'universalité de la philosophie – c'est-à-dire l'applicabilité *urbi et orbi* d'un type spécifique de discours – qui est mise en examen<sup>287</sup>. Les travaux de F. Eboussi Boulaga développent leur critique à partir d'une confrontation avec les pratiques et discours religieux sur le continent africain et constituent ainsi un fond important à partir duquel travailler<sup>288</sup>. On remarque également dans cet extrait une utilisation du concept de « postcolonie », dont nous avons souligné la centralité dans l'œuvre d'A. Mbembe. Ce dernier est par ailleurs mentionné à six reprises dans cette introduction.

Dans cet examen de l'universalisme et de l'universel, Y. Kisukidi s'appuie sur les travaux d'A. Mbembe. Elle a signé la préface de la réédition de *De la postcolonie* aux éditions La Découverte parue en 2020<sup>289</sup>. Y. Kisukidi y insiste sur la spécificité du livre, et notamment sur le fait « [qu'il] n'est ni un ouvrage postcolonial ni un ouvrage décolonial<sup>290</sup> », un argument identique à celui mobilisé par A. Mbembe au séminaire. La préface propose par ailleurs une explicitation du concept de « postcolonie » qui doit selon Y. Kisukidi être compris suivant trois sens distincts en tant que : catégorie historique ; catégorie politique, c'est-à-dire comme « un régime politique de la violence » ; catégorie discursive. Les travaux d'A. Mbembe servent donc également de fond théorique à partir duquel alimenter les questionnements susmentionnés.

Cette préface ne constitue pas la première interaction entre Y. Kisukidi et A. Mbembe. Nous avons vu comment Y. Kisukidi avait participé dès 2016 à la première édition des « Ateliers de la pensée ». Dans le décompte des citations que nous avons effectué, Y. Kisukidi cite au moins quinze fois A. Mbembe entre 2013 et 2020, la plus importante mobilisation citationnelle d'A. Mbembe sur cette période. Durant celle-ci, Y. Kisukidi dirige un numéro spécial de la revue *Rue Descartes*<sup>291</sup> dans lequel paraît un entretien d'A. Mbembe avec S. Luste Boulbina<sup>292</sup> ; Y. Kisukidi recense la même

---

<sup>287</sup> Fabien EBOUSSI BOULAGA, *La crise du Muntu : Authenticité africaine et philosophie*, Paris, Présence africaine, 1977.

<sup>288</sup> Fabien EBOUSSI BOULAGA, *Christianisme sans fétiche : Révélation et domination*, Paris, Présence africaine, 1981 ; Fabien EBOUSSI BOULAGA, *À contretemps : L'enjeu de Dieu en Afrique*, Paris, Karthala, 1991.

<sup>289</sup> Yala KISUKIDI, « Pulsations. Vivre et écrire après la colonie » dans Achille MBEMBE, *De la postcolonie : Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2020, p. I-XVIII.

<sup>290</sup> *Ibid.*, p. VII.

<sup>291</sup> Yala KISUKIDI (éd.), « Négritude et philosophie », *Rue Descartes*, 2014, vol. 4, n° 83, p. 1-140.

<sup>292</sup> S. LUSTE BOULBINA et A. MBEMBE, « "Penser par éclairs et par la foudre". Entretien avec Achille Mbembe », art. cit.

année *Critique de la raison nègre*<sup>293</sup> ; puis *Politiques de l'inimitié*<sup>294</sup> ; A. Mbembe est invité au colloque « Afrocentricités. Histoires, philosophie et pratiques sociales » organisé le 21 novembre 2017 par Pauline Guedj, Y. Kisukidi, Matthieu Renault et Amzat Boukari Yabara<sup>295</sup> ; puis à l'Université Paris 8 Vincennes–Saint-Denis le 22 novembre 2017 pour être discuté par Y. Kisukidi, Catherine Coquio, Elsa Dorlin et Orazio Irrera<sup>296</sup>, dont les interventions ont été rassemblées dans un dossier dirigé par Y. Kisukidi dans la revue *Esprit*<sup>297</sup>, augmentées d'une introduction de Y. Kisukidi<sup>298</sup> et d'un article d'A. Mbembe<sup>299</sup> ; en 2020, Y. Kisukidi publie un entretien avec A. Mbembe dans *Multitudes*<sup>300</sup>, mené à l'occasion de la Biennale d'art contemporain de Kinshasa Yango II.

Durant cette période on relève un véritable « échange » entre les deux chercheur·ses, qui fonctionne en partie parce que les philosophies qu'il·elle pratiquent s'avèrent bien plus en adéquation que dans le cadre du séminaire. Les deux chercheur·ses portent l'ambition de développer une pensée qui se fonde dans les expériences africaines et qui examine à nouveaux frais la question de l'universel et de l'universalisme, non pas pour l'abandonner, mais pour en proposer une reformulation.

Convoquer un discours à prétention universelle exige toujours qu'on se demande : « Qui parle ? » On ne peut spécifier le contenu d'un discours à prétention universelle tant qu'on n'a pas identifié le sujet, les lieux, la chair, l'histoire à partir desquels il est énoncé. À ce titre, sous la question de l'universel, se loge toujours celle de l'identité, c'est-à-dire celle de l'identification du sujet qui raconte, qui prend l'initiative de commencer le récit et de configurer un monde. Les réflexions sur l'universalisme butent sur une difficulté constitutive et insurmontable : l'universel étant toujours limité par la situation de celui qui l'énonce.

Prendre la mesure de cette difficulté, c'est comprendre que la question politique de notre temps ne peut pas être : « Faut-il réhabiliter l'universalisme moderne contre l'assaut des identités ? » Mais plus simplement, et peut-être plus radicalement : « Dans quel monde voulons-nous habiter<sup>301</sup> ? »

<sup>293</sup> Yala KISUKIDI, « Achille Mbembe. *Critique de la raison nègre*. Paris, La Découverte, coll. “Cahiers libres”, 2013, 224 p., 21 € », *Esprit*, 2014, n° 404, p. 138-140.

<sup>294</sup> Yala KISUKIDI, « Mbembe (Achille) – *Politiques de l'inimitié*. – Paris, La Découverte, 2016. 184 p. », *Revue française de science politique*, 2016, vol. 5, n° 66, p. 841-842.

<sup>295</sup> Pauline GUEDJ et Yala KISUKIDI, « Présentation », *Tumultes*, 2019, vol. 1, n° 52, p. 1-2.

<sup>296</sup> <https://llcp.univ-paris8.fr/rencontre-avec-achille-mbembe-22-11-2017> [consulté le 6 octobre 2022].

<sup>297</sup> Y. KISUKIDI (éd.), « Frontières et déchets d'hommes. Autour d'Achille Mbembe », art. cit.

<sup>298</sup> Yala KISUKIDI (éd.), « Introduction », *Esprit*, 2018, n° 450, p. 83-85.

<sup>299</sup> A. MBEMBE, « La Démondialisation », art. cit.

<sup>300</sup> Y. KISUKIDI et A. MBEMBE, « Ré-enchanter l'Afrique. Entretien avec Achille Mbembe », art. cit.

<sup>301</sup> Yala KISUKIDI, « L'universel dans la brousse », *Esprit*, 2020, n° 461, p. 59.

La question de l'universel met également en lumière l'autre élément qui favorise l'échange entre les deux chercheur·es, à savoir une préoccupation identique pour le fait religieux, et en particulier le christianisme. C'est d'ailleurs une propriété commune à un certain nombre de références mobilisées par Y. Kisukidi : F. Eboussi Boulaga, Jean-Marc Éla et bien sûr A. Mbembe. Tous ont reçu une éducation religieuse et ont même parfois intégré les ordres<sup>302</sup>. À des degrés divers, on retrouve dans ce cas un « *ethos* chrétien (plus ou moins) reconverti », par quoi nous désignons, à la suite de M. Hauchecorne, non seulement un intérêt profond pour le fait religieux, mais aussi le recours à un imaginaire, un corpus et une esthétique à caractère religieux. C'est le même *ethos* que l'on trouve ici incarné par la revue *Esprit*. Bien plus, il s'agit de considérer le christianisme en colonie et en postcolonie et d'insister sur son potentiel subversif et d'indocilité, sans omettre la manière dont il a pu servir le discours colonisateur. Il s'agit donc de distinguer différentes pratiques et pensées du religieux.

Le langage théologique majeur, hériter [*sic*] du christianisme missionnaire, est travaillé de l'intérieur par de nouveaux lieux d'énonciation théologique, qui font surgir des contradictions, des conflits insolubles, mais forment aussi des espérances créatrices. Ces lieux d'énonciation sont mineurs en ce qu'ils s'opposent à des systèmes de majorité, définis comme des ensembles de normes hégémoniques fixant l'organisation sociale, l'économie politique du pouvoir, les régimes de prise de parole et de configuration du sens.

La théologie de Jean-Marc Éla est une *théologie mineure*, c'est-à-dire une théologie qui rompt avec une approche classique du théologico-politique contrainte par ces deux pôles de la souveraineté que sont l'État et l'Église. À partir d'opérations de déterritorialisation du langage majeur du christianisme romain, elle produit une situation d'énonciation collective, qui devient le ferment substantiel de toute *praxis* de libération<sup>303</sup>.

L'« échange » suppose donc non seulement une adéquation – au sens de terrain d'entente – entre les langages théoriques en conversation, mais aussi des « affinités électives » au niveau affectif. L'« échange » désigne un phénomène multidimensionnel dont les conditions de fonctionnement relèvent à la fois du scientifique – la logique du champ dirons-nous –, ainsi que de l'affectif – la logique individuelle dirons-nous – et dont la visée intentionnelle peut certes s'avérer en premier lieu scientifique, mais

---

<sup>302</sup> J.-M. Éla était prêtre et F. Eboussi Boulaga un ancien jésuite.

<sup>303</sup> Yala KISUKIDI, « Théologie mineure : Douleur noire et espérance chez Jean-Marc Éla », *Philosophiques*, 2019, vol. 2, n° 46, p. 373 [souligné dans l'original]. On reconnaît dans ces quelques lignes la présence au niveau du lexique d'un philosophe susmentionné : G. Deleuze. Les concepts de « minorité » et de « déterritorialisation » sont en effet des concepts majeurs de l'œuvre deleuzien.

également symbolique. Autrement dit, des chercheur·ses entament un échange non seulement parce qu'ils·elles partagent un intérêt scientifique et un intérêt stratégique. Or, il serait précipité de considérer que les individu·es seraient mu·es uniquement par et selon leurs intérêts ; encore faut-il que ces intérêts puissent apparaître comme légitimes – c'est-à-dire visibles, lisibles et dicibles – dans l'espace scientifique et donc être mobilisés. Il n'y a pas ici de déconnexion entre un niveau individuel et un niveau structurel, mais bien la confirmation suivant laquelle l'ensemble de ces pratiques opèrent simultanément à différents niveaux.

Les « Ateliers de la pensée » constituent dès lors non seulement un espace théorique dans lequel réfléchir à une nouvelle pratique de la science sociale et un moyen de légitimation et de fabrication d'« échange », qui produit des capitaux intellectuel et symbolique. Les fruits de l'« échange » peuvent alors être convertis en capital intellectuel, mais également en capital symbolique, dont les formes prises semblent identiques dans le cas présent : de la visibilité. Nous avons vu que la participation aux « Ateliers de la pensée » peut être mobilisée pour essayer de légitimer un nouvel objet de recherche – ainsi de Y. Kisukidi – mais également pour renforcer une position de penseur d'avant-garde, dont la présence s'avère désormais plus importante au pôle médiatique du champ intellectuel qu'au pôle académique — ainsi d'A. Mbembe.



## *Conclusion du chapitre*

L'« échange » renforce donc puissamment la réception. C'est en entretenant des interactions, mais également en intervenant régulièrement dans l'espace intellectuel français, principalement à son pôle médiatique, qu'A. Mbembe occupe progressivement une place bien identifiée au sein de l'espace intellectuel en tant qu'« intellectuel de luxe », donc proche des pôles médiatique et politique. L'aboutissement de cette accumulation de visibilité a été la nomination d'A. Mbembe par la Présidence de la République française à la tête de l'organisation des débats en prévision du « Nouveau Sommet Afrique-France 2021 »<sup>304</sup>. Si une certaine légitimité est requise pour intervenir ainsi dans le champ politique, cette légitimité ne repose pas sur l'évaluation des pairs académiques, mais sur un capital médiatique et symbolique – la visibilité – dont A. Mbembe a entamé l'accumulation dès le début des années 2000 et dont le taux de conversion dans l'espace académique demeure très faible.

À l'opposé, W. Mignolo intervient non seulement moins dans l'espace intellectuel français, mais ne s'insère pas dans des échanges avec des chercheur·ses français. Si finalement un certain seuil d'échange dépassé coïncide avec une autonomisation de la réception par les membres de l'échange, rendant la participation active du·e la chercheur·e reçu·e moins nécessaire, la bonne poursuite de l'échange dépend à la fois des capacités individuelles, mais également de la santé des chercheur·ses, comme l'indique l'exemple de C. Joubert.

Le cas de R. Connell illustre la forme la plus intense d'« échange autonome » – ce par quoi nous désignons la nature de l'échange sitôt un certain degré d'échange dépassé ; il n'est alors plus nécessaire que le pôle émetteur s'investisse activement dans l'échange et la réception se poursuit de manière autonome par rapport au pôle émetteur – puisqu'il aura suffi d'un échange très intense sur une très courte période (2010-2015) pour que R. Connell devienne une référence centrale dans les études des masculinités en France, et une référence bien installée dans les études féministes et genre. Elle a bénéficié de sa position centrale dans l'espace intellectuel international, et en particulier sur la question des masculinités, d'une conjoncture disciplinaire et militante favorable dans laquelle un certain nombre de jeunes chercheur·ses, confronté·es à la question des masculinités dans leurs propres recherches requéraient des références théoriques à mobiliser. Avec la

---

<sup>304</sup> A. MBEMBE, *Les Nouvelles Relations Afrique-France*, op. cit.

formation d'un sous-champ d'études de la masculinité et l'héritage des travaux de R. Connell, une intervention directe de R. Connell n'était plus nécessaire dans l'espace académique français.

Plusieurs facteurs de circulation peuvent être explicités, qui facilitent ou handicapent la mise en place d'un échange. Rappelons d'abord que W. Keim soulignait deux conditions nécessaires : le partage d'un fort intérêt à la connaissance et l'existence de mécanismes qui permettent aux différentes parties de se considérer et reconnaître comme des partenaires valables ou bien des concurrent·es sérieux·ses. Bien plus, la mobilité des chercheur·ses, qui permet la rencontre physique, et les positions interstitielles semblent favoriser les échanges. W. Keim précise que cette dernière remarque s'applique à un échange entre deux champs également dotés ; entre deux champs inégalement dotés, ce sont les chercheur·ses les plus visibles du champ périphérique qui sont prédisposé·es à l'échange transnational<sup>305</sup>. Les différents cas examinés dans le présent chapitre paraissent confirmer ces conclusions. L'engagement de R. Connell pour une pratique démocratique de l'activité scientifique, mais aussi son identification de la France comme champ national en retard sur les études des masculinités lui font considérer d'un bon œil les demandes de doctorant·es et docteur·es. Cet échange qui s'installe à partir de 2010 a été renforcé par sa venue en France en 2013. Dans l'échange qui se met en place au sein des « Ateliers de la pensée », ce sont des chercheur·ses français·es en position interstitielle – jeunes maîtresses de conférence – qui s'investissent, cependant qu'A. Mbembe est un des chercheur·ses, rattaché·es à un centre sud-africain, les plus visibles.

Ajoutons à cela quelques éléments. Si la reconnaissance comme partenaires valables semble une condition nécessaire à l'amorce de l'échange, la mobilisation d'un réseau s'avère la condition nécessaire pour que les résultats de cet échange circulent. Si les textes traduits de R. Connell peuvent autant circuler, c'est parce qu'il y a un ensemble de jeunes chercheur·ses qui se rassemblent autour de l'étude des masculinités et forment progressivement un sous-champ d'études sur ces questions. Or, ce réseau, pour s'avérer efficace doit en sus s'appuyer sur des individu·es dont la santé apparaît comme une condition centrale. Si W. Mignolo vient en France, qu'il rencontre des chercheur·ses,

---

<sup>305</sup> W. KEIM, « Conceptualizing Circulation of Knowledge in the Social Sciences », art. cit.

l'interruption de ses activités par C. Joubert en raison d'un surmenage professionnel grève grandement la constitution d'un réseau autour des travaux de W. Mignolo. Les positionnements théoriques et épistémologiques qui s'incarnent dans des manières de concevoir l'activité scientifique, l'écriture ou les interventions intellectuelles impactent également la façon dont une relation peut évoluer. Ainsi du cas d'A. Mbembe dans le séminaire « Race et culture » : lors de son intervention s'expriment précisément son positionnement intellectuel et sa conception de l'activité théorique, qui apparaît en contradiction avec celle des organisatrices du séminaire. À l'inverse, on note une adéquation avec celle de certaines des invité·es des « Ateliers de la pensée », avec qui un échange s'installe. Enfin, une cohérence dans le projet éditorial assure un succès économique qui garantit un certain degré de circulation. Les ouvrages traduits de R. Connell et W. Mignolo illustrent deux situations opposées. Dans le premier cas, l'ouvrage est recomposé pour s'adresser à deux publics bien identifiés : le public spécialisé des questions de santé et un public plus large intéressé par les questions féministes et genre. Le livre paraît dans une maison d'édition engagée dans l'importation de textes anglophones jugés majeurs et nécessaires, et par ailleurs reconnue à ce titre dans l'espace de l'édition indépendante critique. La publication du livre de W. Mignolo dans une maison d'édition internationale, très peu diffusée en France, le cantonne à une « marge trop marginale » pour circuler.

Avec ces éléments en tête – reconnaissance, mobilisation de réseau, santé, positionnements théoriques et épistémologiques, etc. – on peut examiner un ultime exemple, le plus contemporain. Nous avons souligné dans le CHAPITRE 4 la direction que les travaux de R. Connell explorent depuis la fin des années 1990 : un examen critique de l'histoire de la discipline sociologique et des relations Nord-Sud, qui aboutit en 2007 à la publication de *Southern Theory*. Il s'avère le plus cité des textes de R. Connell qui ne concerne pas l'étude des masculinités (voir FIGURE 1.6 *supra*). La réception de R. Connell semble uniquement se faire sur cette thématique, mais ces dernières années coïncident avec le développement d'un projet historique similaire à celui de R. Connell dans l'espace académique français. Il est porté par S. Dufoix, Professeur de sociologie à l'Université Paris-Nanterre. Initialement spécialisé sur la question de l'exil, des diasporas et de la globalisation, il rencontre dans ses recherches un texte de R. Connell qui agit

comme une révélation. Cet article<sup>306</sup> présente l'hypothèse selon laquelle les théories de la globalisation désigneraient une théorisation du Nord.

Ça m'avait assez intrigué de penser ça [les théories de la globalisation comme étant une théorie du Nord] [cherche ses mots] parce que c'était une des premières fois où l'idée même qu'il puisse exister une théorie du Nord [cherche ses mots] m'est arrivée. Jusque-là, il y avait pour moi une [cherche ses mots] voire des théories de la globalisation, mais qui étaient avant tout caractérisées [pause] par leurs contenus. Elles étaient caractérisées par [cherche ses mots] leurs différences, parce que les unes étaient plus économiques, parce que les autres étaient plus culturelles, parce que certaines étaient plus politiques [pause], parce que d'autres considéraient que la globalisation était un phénomène récent ou un phénomène très ancien, etc. En revanche, jamais il ne m'était venu à l'esprit que la globalisation pouvait avoir une sorte de tonalité, qui soit une tonalité plus [cherche ses mots] géopolitique, ou plus géoépistémique. Ce n'était pas quelque chose qui était logique pour moi, du tout<sup>307</sup>.

Le texte de R. Connell amorce un questionnement et une remise en cause qui prennent différentes formes : refonte des bibliographies des cours enseignés, création d'un séminaire *Vers une sociologie mondialisée non-hégémonique* avec Éric Macé dès 2016 à la FMSH de Paris, organisation d'un réseau à partir du séminaire et coordination d'un séminaire d'été de quatre jours en juin 2019, où fut invitée R. Connell. S. Dufoix l'avait rencontrée en 2014 en assistant au 18<sup>e</sup> congrès mondial de l'« International Sociological Association ». La participation au 19<sup>e</sup> congrès en 2018 constitue l'occasion de recruter des intervenant·es pour le séminaire et pour le séminaire d'été.

Les conditions susmentionnées sont réunies pour qu'un véritable échange s'installe avec R. Connell qui aboutit au projet de traduction de *Southern Theory* par S. Dufoix aux éditions de l'EHESS. Si trouver une maison d'édition a été difficile, la présence de C. Garrot aux éditions de l'EHESS a facilité l'opération, puisqu'elle avait été impliquée dans la publication de *Masculinités* en 2014 aux éditions Amsterdam. Si la demande pour un tel texte semble moins importante que pour *Masculinités* – du strict point de vue bibliométrique – les questions abordées par l'ouvrage – eurocentrisme, perspective postcoloniale et décoloniale, etc. – sont régulièrement discutées dans l'espace médiatique, toutefois sous la forme de controverses, ce qui peut donner une certaine visibilité au projet.

---

<sup>306</sup> R. CONNELL, « The Northern Theory of Globalization », art. cit.

<sup>307</sup> Entretien de l'auteur avec Stéphane DUFOIX, réalisé le 11 février 2022 dans le bureau de l'enquête.



## Conclusion

Dans ce jardin aux sentiers qui bifurquent, plus nous progressions, plus l'entrelacs de trajectoires que nous parcourions simultanément prenait l'apparence du dédale, jamais celle du labyrinthe. Notre trajet n'aboutit pas à un cœur auquel mèneraient tous les chemins possibles ; nous n'avons jamais espéré de révélation ; tout au plus de la clarté.

Notre enquête poursuivait plusieurs objectifs. En premier lieu, incarner véritablement un dépassement de l'androcentrisme, l'eurocentrisme et du thanatocentrisme par lesquels nous avons caractérisé la majorité des études de la réception ; aller au-delà aussi de l'unilatéralité de la circulation étudiée : presque toujours du Nord au Nord ou du Nord au Sud ; exceptionnellement du Sud au Nord<sup>1</sup>. Cette structure spécifique des études de la réception découlait de son étroit rapport avec le canon, sur lequel nous avons insisté. Les études de la réception, par le choix de l'objet analysé, produisent et reproduisent de la légitimité et contribuent à la formation du canon. À l'image du canon dont elles calquent si fortement les formes, les études de la réception se révélaient contraintes par les mêmes biais qui avaient informé une grande partie de la construction de la tradition sociologique ; plus largement de la science sociale.

À une conception absolutiste ou essentialiste du canon, suivant laquelle un absolu scientifique existerait dont la possession justifierait l'appartenance au canon, nous avons opposé une notion résolument historique, selon laquelle le canon désigne un ensemble de textes sélectionnés à l'appui de critères temporels. Si nous avons longuement insisté sur cette dimension, c'est parce qu'elle traverse également notre propre travail : nous-mêmes, par cette enquête, avons contribué à produire de la légitimité en étudiant des auteur·rices non pas canoniques, mais potentiellement canonisables. Cette dernière caractéristique servait de garde-fou puisqu'à l'issue de notre investigation aucun·e de ces auteur·rices ne peut être qualifié·e de « canonique » dans l'espace académique français. L'enjeu n'était

---

<sup>1</sup> W. KEIM, « Ibn Khaldoun dans les premières sociologies allemandes », art. cit. ; C.I. RUVITUSO, « From the South to the North », art. cit. ; C.I. RUVITUSO, « Southern Theories und die Öffnung des sozialwissenschaftlichen Kanons », art. cit. ; C.I. RUVITUSO, « Brazilian Social Theory in Circulation », art. cit.

dès lors pas simplement spécialisé et disciplinaire, il s'avérait tout autant épistémologique. Si la réflexivité désigne un effort d'objectivation de soi, il convient de ne pas oublier qu'elle correspond également à un souci d'objectivation de sa propre pratique scientifique.

Pour enquêter à propos de ces trois auteur·rices et leurs trajectoires dans l'espace académique français, nous avons mobilisé un dispositif composé d'un volet quantitatif et d'un volet qualitatif. Le premier, principalement appliqué à la production de données bibliométriques et leur analyse, nous servait dans un premier temps à saisir la réception *vue d'en haut*. L'étude des mots-clés utilisés par les auteur·rices et par leurs réseaux citationnels à partir d'une banque de revues internationales – *Scopus* – nous permettait d'appréhender la réception internationale de ces auteur·rices, dans une perspective thématique. Nous avons alors constaté que la réception internationale de R. Connell se faisait majoritairement au sujet de « Masculinités » et « Genre », cependant que celles de W. Mignolo et A. Mbembe s'avéraient plus composites.

Le réseau citationnel du premier s'articulait principalement autour de « Globalisation », « Colonialité » et « Décolonisation », tandis que le réseau citationnel du second s'organisait surtout autour de « Biopolitique », « Afrique du Sud », « Race » et « Violence ». Une analyse diachronique nous permettait de mettre en lumière l'évolution interne de cette répartition et d'insister sur l'image parfois déformée que fournissait la seule analyse du réseau général de mots-clés. Cette première analyse devait nous apporter des indications à propos de la direction dans laquelle chercher dans l'espace académique français.

Si nous reprenons une catégorie durkheimienne, nous pourrions dire qu'un deuxième temps était consacré à l'étude des caractéristiques morphologiques de ces réceptions dans l'espace académique français : combien de mentions et citations, sur combien d'années, dans combien et quelles revues, etc. Nous obtenions alors une vue d'ensemble de la superficie de ces réceptions, à partir de laquelle nous relevions la forte connaissance des travaux de R. Connell par ses usager·ères – attestée par la proportion élevée de citations – en comparaison au degré de connaissance des usager·ères des travaux de W. Mignolo et A. Mbembe — dont le taux de mentions se révélait plus important. Si ce dernier dérivait d'une plus faible circulation pour W. Mignolo, il découlait au contraire d'une considérable circulation pour A. Mbembe, qui devenait

progressivement un « intellectuel de luxe<sup>2</sup> » à visibilité notable, dont le nom – détaché de la personne – pouvait circuler.

Nous observons aussi que la réception de R. Connell se concentrait sur la question des masculinités – un unique texte parmi ses plus cités ne traitait pas de cette thématique<sup>3</sup> –, ce qui se traduisait également dans la composition des revues dans lesquelles elle s'avère le plus souvent citée : ce sont majoritairement des revues académiques spécialisées dans les études féministes et genre. Les cas de W. Mignolo et A. Mbembe fournissaient des images plus complexes : on note une plus forte diversité dans les textes cités et dans la configuration des revues dans lesquelles ils sont principalement cités. Concernant W. Mignolo, les citations étaient distribuées entre un ensemble de revues spécialisées dans l'étude de la région ibéro-hispanique et un ensemble de revues généralistes fortement politisées ; à propos d'A. Mbembe, elles étaient réparties entre des revues spécialisées dans l'étude des sociétés africaines et des revues généralistes à prétention intellectuelle. Enfin, ces données nous autorisaient à constater qu'A. Mbembe, malgré une trajectoire analogue à celles de R. Connell et W. Mignolo – légère augmentation puis tournant et croissance accélérée –, demeurait bien plus cité dans l'espace académique français.

L'approfondissement de ces informations par le recours aux résultats issus du volet qualitatif – entretiens, consultation d'archives et lectures – nous permettait d'entrer dans la touffeur concrète et historique de ces réceptions. Le tournant qui affecte la trajectoire d'A. Mbembe a lieu aux alentours de l'année 2005, dans le contexte de la déssectorisation de la question coloniale et du succès public, médiatique et éditorial que rencontraient les nouvelles manières de traiter l'histoire coloniale et le fait colonial<sup>4</sup>. Cette déssectorisation bénéficie particulièrement aux études postcoloniales qui, sans que ce soit toujours de façon positive, occupent une place grandissante dans les débats publics et académiques. La publication en 2000 par A. Mbembe d'un ouvrage intitulé *De la postcolonie* le fait apparaître – à tort ou à raison – comme un interlocuteur idoine au sujet de ces idées récentes. A. Mbembe jouera de cette *griffe*, de son appartenance aux études postcoloniales, selon les contextes d'intervention ou les interlocuteur·rices. Bien plus, la proximité d'A. Mbembe avec les membres de l'ACHAC – rencontrés dès les années 1990

---

<sup>2</sup> L. PINTO, « Pour une sociologie des intellectuels de luxe », art. cit.

<sup>3</sup> R. CONNELL, *Southern Theory*, op. cit.

<sup>4</sup> S. DUFOIX, « Historiens et mnémographes », art. cit. ; A.-C. COLLIER, *Le moment français du postcolonial*, op. cit.



– et leurs nombreuses collaborations l’insèrent dans un projet collectif d’emmagasinement de *visibilité*, dont la conversion en capital académique demeure faible, mais forte en capital médiatique et intellectuel. C’est également par ce biais qu’il intègre une nouvelle maison d’édition, La Découverte, généraliste et pleinement investie dans les débats de 2005, qui lui offre la possibilité de continuer à creuser le sillon entamé avec la publication de *De la postcolonie* : celui d’une réflexion théorique d’avant-garde sur la question coloniale.

La forme de ses interventions intellectuelles évolue conjointement à sa trajectoire : auparavant dirigées vers l’espace académique et en accord avec ses règles de fonctionnement, ses productions relèvent dès lors de l’« essai d’avant-garde ». Nous désignons par cette expression la traduction dans l’espace académique français de la *theory* anglo-saxonne à laquelle il s’est exercé durant les années 1990 aux États-Unis d’Amérique, notamment au sein de la revue et du réseau *Public Culture*. Elle lui permet de s’adresser au grand public de consommation des biens intellectuels. Recruté à partir de 2000 au *WiSER* de l’Université de Witwatersrand en Afrique du Sud, A. Mbembe n’est plus dans l’obligation de se soumettre aux règles de la compétition infra-académique d’obtention des postes en France. En développant la *griffe* de la « postcolonie » et un *chic* par une écriture hautement métaphorique, chargée d’un imaginaire apocalyptique, sexuel et violent, mais surtout en se situant pendant un certain temps à l’interface entre espace médiatique et espace intellectuel, A. Mbembe apparaît comme un « intellectuel de luxe<sup>5</sup> ».

Le tournant dans la trajectoire de R. Connell intervient plus tardivement, à l’orée de la décennie 2010. Entre 2010 et 2015, on observe la constitution d’un groupe de jeunes chercheur·ses – doctorant·es et docteur·es en sciences humaines et sociales – très investi·es dans l’importation et la traduction de ses travaux en France. Le cœur de ce groupe s’avère composé de doctorant·es et docteur·es inscrit·es à l’EHESS ou dans des laboratoires rattachés à l’EHESS et dont les sujets de recherche les confrontaient à la question des masculinités. Dans l’impossibilité de mobiliser des études historiques formulées à l’appui du terme « virilité », jugé trop statique, unifians, naturalisant et solidaire de l’approche développée par P. Bourdieu dans *La Domination masculine*, ils·elles ne pouvaient pas non plus utiliser les rares travaux francophones en sociologie et anthropologie intéressés par la masculinité, car produits par D. Welzer-Lang, accusés à de nombreuses reprises de harcèlement sexuel. Ils·elles recherchent des références

---

<sup>5</sup> L. PINTO, « Pour une sociologie des intellectuels de luxe », art. cit.

théoriques, qui leur permettraient non seulement de rendre compte de la domination au sein du groupe des hommes, mais aussi du caractère actif de la masculinité.

Les recherches de R. Connell, structurées par une conception pluraliste et dynamique des relations de genre, sont articulées autour de la notion de « masculinité hégémonique », qui s'insère dans un modèle d'analyse des relations entre types de masculinités. Bien plus, R. Connell apparaît comme la figure centrale de l'étude des masculinités à l'international. Elle constitue une référence incontournable. La sociabilité étudiante permet à la connaissance qu'avait acquise un docteur italien de ses travaux durant ses études prédoctorales en Italie de transmettre cette référence à ses camarades.

L'organisation spécifique de l'enseignement à l'EHESS sous forme de séminaires les encourage à explorer ces travaux et à innover. Une journée d'étude a lieu en juin 2013, à laquelle participe R. Connell. Elle constitue l'occasion de rendre visibles et relier l'ensemble des chercheur·ses intéressé·es par ces questions. Les coordinateur·rices mettent en place dans la foulée un séminaire de deux cycles, dans lequel sont étudiés les travaux de R. Connell et dans lequel interviennent certain·es des chercheur·ses présent·es à la journée d'étude.

Parallèlement, un duo de doctorant·es rattaché·es au laboratoire Iris-EHESS engage la traduction de l'ouvrage de R. Connell *Masculinities*. Celle-ci paraît en 2014 aux éditions Amsterdam, de manière fortement recomposée. L'ouvrage est conçu pour s'adresser à un public spécialiste des questions de santé et à un public plus large intéressé par les études féministes et genre. Les éditions Amsterdam, réputées pour leur entreprise de traduction et de mise à disposition de classiques de la théorie critique de langue anglaise, garantissent la qualité et l'originalité du livre et permettent de toucher un public déjà constitué ; garantie à laquelle s'ajoute la contribution d'É. Fassin au projet, préalablement reconnu pour son travail d'importation de J. Butler en France.

Par ailleurs, les efforts d'importation et de traduction s'insèrent dans des processus de constitution et de légitimation d'un sous-champ d'études des masculinités, desquels processus la réception de R. Connell se révèle indissociable, et vice-versa. R. Connell apparaît dès lors utilisée comme un « bien symbolique » dont le prestige permet de légitimer les recherches menées par ces individu·es, dans une situation de forte concurrence infra-académique.

La trajectoire de W. Mignolo connaît un tournant dans ces années, mais dans des proportions bien moindres. Un premier échange avait eu lieu au début des années 1990 entre W. Mignolo et la communauté historienne française. Ses premiers travaux

interrogeaient la possibilité de fonder une nouvelle poétique et ont lentement évolué vers une étude de l'hégémonie d'un point de vue linguistique, progressivement examinée dans le contexte de la domination coloniale. Dans le cadre de ces recherches, il rencontre S. Gruzinski, alors un des principaux américanistes de langue française. Proche de N. Wachtel et C. Bernand, il mobilise une démarche anthropologique et historique dans l'étude du Mexique précolonial et colonial. W. Mignolo est invité par S. Gruzinski en 1992 pour un important colloque, à l'occasion duquel il entre en contact avec des chercheur·ses en histoire, reconnu·es mondialement et nationalement. Il publie un article dans un dossier coordonné par C. Bernand et S. Gruzinski, convie celui-ci à l'Université de Duke et fait paraître la traduction d'un de ses ouvrages dans une collection qu'il codirigeait aux presses universitaires de Duke. S. Gruzinski, en tant qu'une des figures centrales de l'américanisme français, à l'interface entre plusieurs disciplines et contextes nationaux, assume un travail de « surveillance des frontières », dans le cadre duquel il juge les productions de W. Mignolo. Considérés comme inintéressants aux yeux de l'historien, car ne respectant pas les démarches de l'historien·ne de travail sur les sources, les écrits de W. Mignolo sont disqualifiés et rejetés. Surveillant ainsi les frontières, S. Gruzinski oppose une fin de non-recevoir par l'élaboration d'un « objet subordonnant ». L'efficace de ce jugement se vérifie encore des années plus tard, quand C. Boidin s'investit dans la traduction d'un certain nombre de textes des études décoloniales latino-américaines. Elle reste marquée par le jugement de S. Gruzinski, dont elle avait suivi le séminaire.

Parallèlement, dans un espace transnational, un collectif de philosophes entreprend un effort similaire de mise à disposition de textes des études décoloniales latino-américaines et en particulier de W. Mignolo. Regroupés au sein du réseau du Master « Erasmus Mundus » « EuroPhilosophie » – coordonné par l'Université de Toulouse Jean-Jaurès et l'Université catholique de Louvain – plusieurs chercheur·ses travaillent à rendre disponibles des textes de théorie critique. Le Master est originellement pensé comme une formation aux philosophies idéalistes allemande et française pour des étudiant·es européen·nes et extraeuropéen·nes.

Progressivement, sous l'impulsion de ces dernier·ères, cette tâche apparaît comme vaine. Les philosophies idéalistes allemande et française s'avèrent inutiles et inintéressantes pour les situations que connaissent ces étudiant·es extraeuropéen·nes, au contraire de références qu'ils·elles charrient avec eux·elles. Une traduction d'un ouvrage

de W. Mignolo est décidée dès 2009, qui aboutit en 2015<sup>6</sup>. Composé à l'adresse d'un public novice en matière d'études décoloniales latino-américaines, il contient un ensemble de paratextes qui permettent de situer et comprendre l'ambition de W. Mignolo et plus généralement des études décoloniales latino-américaines. Le livre est publié dans une maison d'édition internationale, partenaire du Master, mais sans ancrage national en France ; il est vendu à un prix prohibitif pour des étudiant·es et dans une collection de théorie critique juridique. L'ouvrage ne trouve par conséquent pas son public.

W. Mignolo est également invité à une journée d'étude en 2018, organisée à Nanterre, lors de laquelle est examinée la question de sa réception dans divers contextes nationaux. Ce sont principalement des chercheur·ses confirmé·es et titulaires qui interviennent, dont les références sont déjà bien constituées. L'événement n'exercera pas d'effet notable, car la coordinatrice la plus investie a dû interrompre ses activités en raison d'un surmenage professionnel, indiquant ainsi la nécessité de prendre en compte la santé physique des médiateur·rices dans l'enquête sur la réception.

On relève dès lors une certaine diversité dans les trajectoires et les réceptions françaises de ces trois auteur·rices : identification comme référence incontournable qui s'accompagne d'une diffusion efficace dans l'espace des études féministes et genre pour R. Connell ; progressif éloignement de l'espace académique et ses contraintes qui coïncide avec la diminution de la nécessité professionnelle et économique d'obtenir un poste à l'Université française pour A. Mbembe ; contacts et diffusion limités pour W. Mignolo.

Notre enquête visait à combiner une analyse interne à une analyse externe de ces circulations, pour saisir dans leur ensemble ces phénomènes. Parmi les éléments identifiés par W. Keim comme « facteurs pertinents de la circulation<sup>7</sup> », nous avons constaté que les auteur·rices jouaient sur différentes composantes. R. Connell s'applique à élaborer des concepts en nombre limité, clairement formulés et qui s'insèrent dans une démonstration menée à l'appui d'une écriture simple. Elle s'efforce de travailler sur des

---

<sup>6</sup> W.D. MIGNOLO, *La Désobéissance épistémique*, op. cit.

<sup>7</sup> Rappelons-les : parmi les contenus : les objets et référents empiriques du texte, les concepts mobilisés, les métaphores employées, les figures conceptuelles à l'œuvre, la nature de la théorie développée ; parmi les caractéristiques : la traductibilité, la commensurabilité, la scientificité, les valeurs, la conformité aux impératifs disciplinaire, le style, la complexité, l'exhaustivité, le degré d'abstraction (W. KEIM, « La circulation internationale des savoirs en sciences sociales », art. cit.).

objets et référents empiriques formellement cernés et récurrents, à l'aide de concepts explicitement définis, proposant un texte souvent facilement traduisible et commensurable, suivant la volonté de produire une analyse qui respecte les impératifs disciplinaires et prétend à la scientificité. L'œuvre de R. Connell constitue dès lors un ensemble de publications dont la traduction – linguistique et scientifique – peut être accomplie sans difficulté particulière.

Nous avons constaté que les problèmes rencontrés lors de la traduction de l'ouvrage de W. Mignolo découlent en partie directement de son contenu et ses caractéristiques. La nature de la théorie développée par W. Mignolo se révèle moins clairement identifiable, car engagée dans un effort de dédisciplinarisation de la fabrication du savoir, qui se manifeste dans une importante production de concepts qui ne s'avèrent pas toujours explicitement définis et articulés. Cet effort de dédisciplinarisation conduit à une conformité moindre aux impératifs disciplinaires — dont le dialogue interrompu avec S. Gruzinski fournit une illustration. L'œuvre de W. Mignolo suscite des difficultés de traductibilité et de commensurabilité, d'un langage disciplinaire et théorique à un autre, mais également d'un langage à un autre — comme les mettent en valeur les problèmes lors de la première tentative de traduction de *La Désobéissance épistémique* par C. Bourguignon-Rougier.

A. Mbembe mobilise un dispositif similaire à celui de W. Mignolo : son écriture assume progressivement ses éléments les plus métaphoriques et conceptuels, déjà présents dans ses essais de jeunesse, pour transmettre un imaginaire apocalyptique, violent et sexuel, employé au service d'un effort intellectuel équivalent à la *theory* anglo-saxonne et qui prend la forme de l'« essai d'avant-garde » dans l'espace intellectuel français. La nature de la théorie développée demeure difficilement identifiable et compose dès lors un objet aux frontières mouvantes, dont le *sfumato* constitue la technique. Le respect des impératifs disciplinaires se concentre petit à petit dans la discipline philosophique, mais selon une représentation spécifique : le·a philosophe comme producteur·rice de concepts ; qui ne correspond pas à une conception unanimement ou largement partagée dans le champ académique philosophique français, ainsi que l'illustre le dialogue manqué avec le séminaire « Race et culture ». Cette position du·e la penseur·se comme producteur·rice de concepts dans l'espace académique correspond à celle qu'occupe progressivement A. Mbembe dans l'espace intellectuel : un « intellectuel de luxe » qui prend la forme de « penseur », « philosophe », « théoricien » ou « écrivain ». Son écriture se révèle considérablement stylisée, complexe et d'un fort

degré d'abstraction. Si ses œuvres à partir de 2000 ne convainquent plus que difficilement ses collègues africanistes – notamment en raison de la distance trop grande au terrain –, son écriture et la forme de l'« essai d'avant-garde » lui permettent de toucher un plus large public.

Cette diffusion élargie s'avère amplifiée par l'implication croissante d'A. Mbembe dans des espaces de production intellectuelle dirigés vers le grand public de consommation des biens intellectuels : des revues – telles qu'*Esprit*, *Le Débat* ou *AOC* –, des événements – tels que « La Nuit des idées » ou « Les Ateliers de la pensée » –, des radios – telles que « France Culture » – ou des journaux et magazines généralistes — tels que *Le Point* ou *Le Monde*. C'est particulièrement en intégrant la maison d'édition généraliste La Découverte à partir de 2005 qu'A. Mbembe accède à cet espace de diffusion élargie des biens intellectuels. L'éventualité même d'intervenir dans cet espace de diffusion élargie découle du contexte spécifique du début des années 2000, notamment la réception des études postcoloniales qui se met en place aux alentours de l'année 2005 : la désectorisation du fait colonial et de l'histoire coloniale permet à de nouveaux·lles acteur·rices d'entrer sur scène — parmi lesquel·les A. Mbembe. Ces acteur·rices s'appuient sur un réseau – celui de l'ACHAC – développé à partir de la fin des années 1980 et dont A. Mbembe était proche dès les années 1990. L'évolution du champ intellectuel rend possible une intervention spécialisée sur ces questions qui rencontre un écho médiatique et une sanction économique positive.

C'est en particulier la publication de *De la postcolonie* en 2000 qui permet à A. Mbembe d'être identifié et de jouer dans les années qui suivent de son appartenance aux études postcoloniales, optimisant sa collecte de visibilité selon les espaces et ses interlocuteur·rices. Les chances de succès de ces interventions sont de manière générale amplifiée par la maîtrise de la langue française, qui permet à A. Mbembe d'intervenir directement dans les espaces académique ou intellectuel. Si la maîtrise du français est pour W. Mignolo suffisante pour réviser une traduction, elle ne lui permet pas une intervention autonome. Il est donc possible pour A. Mbembe d'intervenir à bas coût dans l'espace académique français, ainsi que dans les lieux hybrides qui délivrent de la visibilité. Le facteur linguistique s'avère un facteur décisif supplémentaire, qui ne relève ni de l'état du champ ni du texte seul, mais du·e la producteur·rice du texte. Il apparaît dès lors que c'est la maîtrise de la langue française qui permet à A. Mbembe de tirer le meilleur parti de la combinaison des facteurs internes et externes relatifs aux espaces dans

lesquels il s'insère et qui détermine ses capacités de diffusion, amplifiées par la forte adaptabilité des travaux d'A. Mbembe<sup>8</sup>.

L'année 2005 ne bénéficie pas à W. Mignolo, notamment parce qu'il s'inscrit dans les études décoloniales latino-américaines, en opposition aux études postcoloniales, et que celles-là demeurent très récentes en 2005. Elles ne peuvent donc pas être identifiées. Lorsqu'elles le sont, quelques années plus tard, la reconnaissance de W. Mignolo demeure affectée par le jugement auparavant établi par S. Gruzinski. C'est seulement à l'orée des années 2010 qu'une réception plus intense peut se mettre en place, avec la rencontre du groupe « EuroPhilosophie », rendue possible par le développement de programmes de master de type « Erasmus Mundus » qui permettent une plus grande autonomie par rapport aux institutions nationales académiques et la circulation d'étudiant·es dans le monde entier. Les produits des activités de ce groupe ne connaissent toutefois pas une large diffusion, notamment en raison du choix de la maison d'édition, trop peu ancrée dans l'espace intellectuel français. Conçu comme un apport à la théorie critique, le texte de W. Mignolo ne paraît pas dans une maison d'édition qui relève de l'édition indépendante critique. Si la circulation s'avère facilitée par un passage par les marges, ainsi que l'avait identifié M. Hauchecorne à propos de J. Rawls<sup>9</sup>, des « marges trop marginales » demeurent.

C'est en partie une marginalité trop grande qui explique le peu de succès de la journée d'étude organisée autour des travaux de W. Mignolo à Nanterre en 2018 : marges des études littéraires. Néanmoins, c'est avant tout le surmenage professionnel qui oblige C. Joubert à interrompre ses activités qui ne permet pas la poursuite de cette journée d'étude. Elle s'avérait en effet la plus intéressé·e et investi·e vis-à-vis de W. Mignolo parmi les coordinateur·rices de l'événement. Ce cas indique la nécessité de prendre en compte les capacités physiques des individu·es impliqué·es dans la réception : la bonne constitution, la disponibilité, les moyens financiers, etc., désignent un ensemble de facteurs que l'on pourrait qualifier d'*individuels*, qui permettent l'articulation entre les facteurs externes et internes ; auxquels appartiendrait également la capacité linguistique.

Dans le sillage de cette considération, les individu·es les plus impliqué·es dans la réception de R. Connell s'avèrent de jeunes chercheur·ses – biographiquement et professionnellement – particulièrement disponibles et incité·es à l'innovation — à cause de leur situation et de leur environnement institutionnel : l'EHESS. De manière plus

---

<sup>8</sup> M. LAMONT, « How to Become a Dominant French Philosopher », art. cit.

<sup>9</sup> M. HAUCHECORNE, *La gauche américaine en France*, op. cit.

générale, la réception de R. Connell s'avère accélérée à partir de 2010 par la formation d'un sous-champ d'études autour des masculinités, qui offre des conditions favorables à l'importation et la diffusion de ses travaux ; mais, la formation de ce sous-champ apparaît elle-même comme amplifiée par la réception des publications de R. Connell. Ce cas vient donc confirmer ce que W. Keim affirmait lorsqu'elle infirmait l'hypothèse « selon laquelle il existerait des champs académiques préexistants qui demeurent intouchés par la circulation du savoir[, qui n'est pas] tenable à l'égard de l'échange, lors duquel le champ concerné est coconstruit dans le cours de l'échange<sup>10</sup> ». Pour appréhender cette coconstruction, nous avons mobilisé la notion de « bien symbolique » pour insister sur l'usage de ces jeunes chercheur·ses des travaux de R. Connell.

Notre recherche se voulait une réponse à l'appel de W. Keim à « une confrontation systématique de [sa] liste proposée de facteurs intrinsèques d'acceptation et de rejet avec des exemples empiriques ; [l'établissement] des connexions pertinentes entre différents types d'éléments de contenu textuel avec d'autres caractéristiques entourant ces textes<sup>11</sup> ». De cette confrontation ont résulté les éléments susmentionnés : importance de la langue ou bien de la santé des récepteur·rices, et plus généralement des facteurs individuels, qui permettent l'articulation efficace ou non entre un texte et l'espace dans lequel il circule.

La demande pour un certain type de savoir apparaît comme un facteur facilitant, ainsi que l'illustre le cas de R. Connell à partir de 2010. C'est l'action d'individu·es progressivement regroupé·es qui façonne un environnement favorable à la réception des travaux de R. Connell, parce que ces travaux s'avèrent nécessaires à ces chercheur·ses. Il importe peu, du point de vue de la réception, que l'intention derrière un tel façonnement soit consciente ou inconsciente ; seuls importent les effets cumulés sur le champ académique des usages que font ces chercheur·ses des travaux de R. Connell.

Ces effets ne peuvent pas non plus seulement être saisis à l'aune unique du « malentendu » par lequel P. Bourdieu explique la circulation internationale des idées. Si le malentendu peut être producteur de réception – et produit de cette même réception –, il ne constitue pas le seul mode sur lequel peuvent circuler des œuvres. Le cas d'A. Mbembe dans l'espace philosophique permet de confirmer en partie la réflexion

---

<sup>10</sup> W. KEIM, « Conceptualizing Circulation of Knowledge in the Social Sciences », art. cit., p. 100 [TO 0.35].

<sup>11</sup> W. KEIM, « La circulation internationale des savoirs en sciences sociales », art cit, p. 35.



de P. Bourdieu, mais le cas de R. Connell indique qu'elle demeure insuffisante pour l'expliquer. C'est précisément parce que ces jeunes chercheur·ses ont justement identifié et compris les apports des écrits de R. Connell, ainsi que son utilité du point de vue de leurs recherches et de l'état du champ, qu'ils·elles se sont autant investi·es dans ce travail d'importation et de mise à disposition. L'existence d'une demande pour de tels apports – qu'elle fût reconnue ou non par ces chercheur·ses – favorise ce travail et la réception.

L'exploration de l'articulation entre les facteurs externes et internes de la circulation et de la réception demeure d'actualité et un chemin heureux à suivre, à laquelle nous avons – nous l'espérons – contribué par notre propre recherche.

Enfin, une dimension doit être mentionnée et pleinement intégrée dans de telles explorations futures : la position même du·e la chercheur·se et ses effets sur les catégories d'analyse mobilisées dans la recherche. Est-ce de manière absolue que la catégorie d'« intellectuel·le de luxe » nous paraît si adéquate pour saisir la trajectoire d'A. Mbembe, ou bien, parce que, nous-même pétri par l'espace académique et ses opérateurs, elle nous paraît adéquate de ce point de vue spécifique ? Si l'ancrage sociohistorique des catégories de pensée constitue un sujet depuis longtemps débattu en science sociale<sup>12</sup>, qu'elle nourrit l'effort de réflexivité nécessaire à toute recherche<sup>13</sup>, une réflexion à propos des effets de ces ancrages sur l'étude de la réception demeure indispensable pour de futures recherches.

Si le jardin aux sentiers qui bifurquent dans lequel nous avons progressé s'avère caractérisé par une multiplication continuelle de nouveaux sentiers, nous espérons en avoir éclairé les principaux et indiqué certains qui restent à explorer, par la méthode que nous avons employée et par l'effort incessant que nous avons porté de maintenir l'entrelacs de ces sentiers, sans jamais sacrifier la clarté.

---

<sup>12</sup> Émile DURKHEIM et Marcel MAUSS, *De quelques formes primitives de classification : Contribution à l'étude des représentations collectives*, Paris, Presses Universitaires de France, 2017 [1903].

<sup>13</sup> Pierre BOURDIEU, Jean-Claude CHAMBOREDON et Jean-Claude PASSERON, *Le métier de sociologue : Préalables épistémologiques*, Nouvelle éd., Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2021 [1968–1972].

# Bibliographie

## *Œuvres citées de Raewyn Connell*

BREINES Ingeborg, CONNELL Raewyn et EIDE Ingrid (éds.), *Rôles masculins, masculinités et violence. Perspectives d'une culture de paix*, Paris, Éditions UNESCO, 2004.

BREINES Ingeborg, CONNELL Raewyn et EIDE Ingrid, « Introduction » dans Ingeborg BREINES, Raewyn CONNELL et Ingrid EIDE (éds.), *Rôles masculins, masculinités et violence. Perspectives d'une culture de paix*, Paris, Éditions UNESCO, 2004, p. 9-18.

CARRIGAN Tim, CONNELL Raewyn et LEE John, « Toward a new sociology of masculinity », *Theory and Society*, 1985, vol. 14, n° 5, p. 551-604.

CONNELL Raewyn, *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie*, traduit par Maxime CERVULLE, Marion DUVAL, Clémence GARROT, Claire RICHARD, Florian VÖRÖS et Meoïn HAGEGE, 2<sup>e</sup> éd. augmentée, Paris, Amsterdam, 2022 [2014].

CONNELL Raewyn, « Des hommes de raison », *Cahiers du Genre*, traduit par Anne-Charlotte MILLEPIED et Simon RIDLEY, 2019, vol. 2, n° 67, p. 25-48.

CONNELL Raewyn, *The Good University: What Universities Actually Do and Why It's Time for Radical Change*, Londres, Zed Books, 2019.

CONNELL Raewyn, « Hégémonie, masculinité, colonialité », *Genre, sexualité & société*, traduit par Joëlle MARELLI, 2015, n° 13 [En ligne].

CONNELL Raewyn, « Inscriptions au masculin » dans Julie DAVID (éd.), *Chercher le garçon : Une exposition collective d'artistes hommes*, Vitry-sur-Seine, Musée d'Art Contemporain du Val-de-Marne, 2015, p. 162-171.

CONNELL Raewyn, *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie*, traduit par Clémence GARROT, Maxime CERVULLE, Florian VÖRÖS, Marion DUVAL et Claire RICHARD, Paris, Amsterdam, 2014 [1995].

CONNELL Raewyn, « Setting sail: The making of sociology in Australia, 1955–75 »,

- Journal of Sociology*, 2014, vol. 51, n° 2, p. 354-369.
- CONNELL Raewyn, « Masculinités, colonialité et néolibéralisme. Entretien avec Raewyn Connell », *Contretemps*, 10 septembre 2013 [En ligne].
- CONNELL Raewyn, « Fantasmés de meurtre et vie pratique », *Travail, genre et sociétés*, traduit par Hélène TRONC, 2013, vol. 1, n° 29, p. 175-180.
- CONNELL Raewyn, « Gender, health and theory: Conceptualizing the issue, in local and world perspective », *Social Science & Medicine*, 2012, vol. 74, n° 11, p. 1675-1683.
- CONNELL Raewyn, « Entretien avec Raewyn Connell : Les masculinités et les hommes dans les mouvements féministes » dans Pauline DEBENEST, Vincent GAY et Gabriel GIRARD (éds.), *Féminisme au pluriel*, Paris, Syllepse, 2010, p. 59-76.
- CONNELL Raewyn, *Southern Theory: The Global Dynamics of Knowledge in the Social Science*, Sydney, Allen & Unwin, 2007.
- CONNELL Raewyn, « The Northern Theory of Globalization », *Sociological Theory*, 2007, vol. 25, n° 4, p. 368-385.
- CONNELL Raewyn, « Northern Theory: The Political Geography of General Social Theory », *Theory and Society*, 2006, vol. 35, p. 237-264.
- CONNELL Raewyn, « Australia and World Sociology » dans John GERMOV et Tara Renae MCGEE (éds.), *Histories of Australian Sociology*, Melbourne, Melbourne University Press, 2005, p. 3-27.
- CONNELL Raewyn, « Les armes et l'homme : Comment la nouvelle recherche sur la masculinité permet de comprendre la violence et de promouvoir la paix dans le monde d'aujourd'hui » dans Ingeborg BREINES, Raewyn CONNELL et Ingrid EIDE (éds.), *Rôles masculins, masculinités et violence. Perspectives d'une culture de paix*, Paris, Éditions UNESCO, 2004, p. 21-35.
- CONNELL Raewyn, « Masculinités et mondialisation » dans Daniel WELZER-LANG (éd.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, traduit par Sylvie TOMOLILLO, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2000, p. 195-219.
- CONNELL Raewyn, « Why Is Classical Theory Classical? », *American Journal of Sociology*, 1997, vol. 102, n° 6, p. 1511-1557.

- CONNELL Raewyn, « New directions in gender theory, masculinity research, and gender politics », *Ethnos: Journal of Anthropology*, 1996, vol. 61, n° 3-4, p. 157-176.
- CONNELL Raewyn, *Maschilità: Identità e trasformazioni del maschio occidentale*, traduit par David MEZZACAPA, Milan, Feltrinelli, 1996 [1995].
- CONNELL Raewyn, *Masculinities*, Berkeley, University of California Press, 1995.
- CONNELL Raewyn, *Gender and Power: Society, the Person and Sexual Politics*, Cambridge, Polity, 1987.
- CONNELL Raewyn, « Theorising Gender », *Sociology*, 1985, vol. 19, n° 2, p. 260-272.
- CONNELL Raewyn, *Which Way is Up? Essays on Sex, Class and Culture*, Sydney, Allen & Unwin, 1983.
- CONNELL Raewyn, « Class, patriarchy, and Sartre's theory of practice », *Theory and Society*, 1982, vol. 11, n° 3, p. 305-320.
- CONNELL Raewyn, « A Critique of the Althusserian Approach to Class », *Theory and Society*, 1979, vol. 8, n° 3, p. 303-345.
- CONNELL Raewyn, « Logic and Politics in Theories of Class », *The Australian and New Zealand Journal of Sociology*, 1977, vol. 13, n° 3, p. 203-211.
- CONNELL Raewyn, « Patterns of Social and Political Opinion among Sydney Youth », *Australian Journal of Politics and History*, 1974, vol. 20, n° 2, p. 176-185.
- CONNELL Raewyn, « You Can't Tell Them Apart Nowadays, Can You? », *Search*, 1974, vol. 5, n° 7, p. 282-285.
- CONNELL Raewyn, « Attitudes toward Migrants among Sydney Teenagers », *Australian Psychologist*, 1973, vol. 8, n° 3, p. 193-202.
- CONNELL Raewyn, « Political Socialization in the American Family: The Evidence Re-Examined », *The Public Opinion Quarterly*, 1972, vol. 36, n° 3, p. 323-333.
- CONNELL Raewyn, *The Child's Construction of Politics*, Melbourne, Melbourne University Press, 1971.
- CONNELL Raewyn, « Class Consciousness in Childhood », *The Australian and New Zealand Journal of Sociology*, 1970, vol. 6, n° 2, p. 87-99.
- CONNELL Raewyn, ASHENDEN Dean, KESSLER Sandra et DOWSETT Gary, *Making the*

- Difference: Schools, Families and Social Division*, Sydney, Allen & Unwin, 1982.
- CONNELL Raewyn, DOWSETT Gary, KESSLER Sandra et ASHENDEN Dean, « Class and Gender Dynamics in a Ruling-class school », *Interchange*, 1981, vol. 12, p. 102-117.
- CONNELL Raewyn et KIPPAX Susan, « Sexuality in the AIDS crisis: Patterns of sexual practice and pleasure in a sample of Australian gay and bisexual men », *Journal of Sex Research*, 1990, vol. 27, n° 2, p. 167-198.
- CONNELL Raewyn et MESSERSCHMIDT James W., « Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? », *Terrains & Travaux*, traduit par Élodie BETHOUX et Caroline VINCENSINI, 2015, vol. 2, n° 27, p. 151-192.
- CONNELL Raewyn et MESSERSCHMIDT James W., « Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept », *Gender & Society*, 2005, vol. 19, n° 6, p. 829-859.
- CONNELL Raewyn, PEARSE Rebecca, COLLYER Fran, MAIA João et MORRELL Robert, « Re-making the global economy of knowledge: Do new fields of research change the structure of North-South relations? », *The British Journal of Sociology*, 2017, vol. 69, n° 3, p. 738-757.
- CONNELL Raewyn et WOOD Julian, « Globalization and scientific labour: patterns in a life-history study of intellectual workers in the periphery », *Journal of Sociology*, 2002, vol. 38, n° 2, p. 167-190.
- CONNELL William F., CONNELL Raewyn, STROOBANT R. E., SINCLAIR K. E. et ROGERS K. W., *12 To 20: Studies of City Youth*, Sydney, Hicks Smiths & Sons, 1975.
- DADOS Nour et CONNELL Raewyn, « Neoliberalism, Intellectuals and Southern Theory » dans Wiebke KEIM, Ercüment ÇELİK, Christian ERSCHÉ et Veronika WÖHRER (éds.), *Global Knowledge Production in the Social Sciences: Made in Circulation*, Farnham, Ashgate, 2014, p. 195-213.
- KESSLER Sandra, ASHENDEN Dean, CONNELL Raewyn et DOWSETT Gary, *Ockers and Disco Maniacs: Sex, Gender and Secondary Schooling*, Sydney, Inner City Education Centre, 1982.
- KIMMEL Michael S., HEARN Jeff et CONNELL Raewyn (éds.), *Handbook of Studies on Men and Masculinities*, Thousand Oaks, SAGE Publications, 2005.

SCHOFIELD Toni, CONNELL Raewyn, WALKER Linley, WOOD Julian F. et BUTLAND Dianne L., «Understanding Men's Health and Illness: A Gender-relations Approach to Policy, Research, and Practice», *Journal of American College Health*, 2000, vol. 48, n° 6, p. 247-256.

*Œuvres citées d'Achille Mbembe*

- BAYART Jean-François et MBEMBE Achille, « La bataille de l'archidiocèse de Douala », *Politique africaine*, 1988, n° 35, p. 77-84.
- BAYART Jean-François, MBEMBE Achille et TOULABOR Comi, *Le Politique par le bas en Afrique noire : Contributions à une problématique de la démocratie*, Paris, Karthala, 1992.
- BAYART Jean-François, MBEMBE Achille et TOULABOR Comi M., *Le Politique par le bas en Afrique noire : Contributions à une problématique de la démocratie*, 2<sup>e</sup> éd. augmentée, Paris, Karthala, 2008 [1992].
- BENIT-GBAFFOU Claire et MBEMBE Achille, « Actualité de Fanon dans les mouvements étudiants sud-africains contemporains : Un entretien avec Achille Mbembe », *Politique africaine*, 2016, vol. 143, n° 3, p. 169-183.
- BOCANDE Anne et MBEMBE Achille, « “L’Afrique est plus qu’un ensemble géographique. Elle est et doit demeurer une question”. Entretien avec Achille Mbembe », *Africultures*, 2015, n° 99-100, n° 3, p. 104-107.
- EBOUSSI BOULAGA Fabien, MBEMBE Achille et MONGA Célestin, « Penser africain : Raison, identité et liberté », *Esprit*, 2006, n° 330, p. 106-116.
- KISUKIDI Yala et MBEMBE Achille, « Ré-enchanter l’Afrique. Entretien avec Achille Mbembe », *Multitudes*, 2020, vol. 4, n° 81, p. 132-141.
- LUSTE BOULBINA Seloua et MBEMBE Achille, « “Penser par éclairs et par la foudre”. Entretien avec Achille Mbembe », *Rue Descartes*, 2014, vol. 83, n° 4, p. 97-116.
- MBEMBE Achille, « Afrique-France : La disruption », *AOC*, 13 octobre 2021 [En ligne].
- MBEMBE Achille, *Les Nouvelles Relations Afrique-France : Relever ensemble les défis de demain*, s.l., 2021.
- MBEMBE Achille, « Notes sur l’eurocentrisme tardif », *AOC*, 17 mars 2021 [En ligne].
- MBEMBE Achille, « Futures of Life and Futures of Reason », *Public Culture*, 2021, vol. 33, n° 1, p. 11-33.
- MBEMBE Achille, *Out of the Dark Night: Essays on Decolonization*, traduit par Daniela GINSBURG, New York, Columbia University Press, 2021 [2010].

- MBEMBE Achille, « Le droit universel à la respiration », *AOC*, 6 avril 2020 [En ligne].
- MBEMBE Achille, « Pourquoi ont-ils tous peur du postcolonial ? », *AOC*, 21 janvier 2020 [En ligne].
- MBEMBE Achille, *De la postcolonie : Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2020 [2000].
- MBEMBE Achille, « Étrange époque », *AOC*, 4 septembre 2019 [En ligne].
- MBEMBE Achille, « Purger l'Afrique du désir d'Europe », *Le Débat*, 2019, n° 205, p. 100-107.
- MBEMBE Achille, « Pour un droit universel à l'hospitalité », *AOC*, 16 octobre 2018 [En ligne].
- MBEMBE Achille, « À propos de la restitution des artefacts africains conservés dans les musées d'Occident », *AOC*, 5 octobre 2018 [En ligne].
- MBEMBE Achille, « Si l'Autre n'est qu'un sexe... », *AOC*, 24 août 2018 [En ligne].
- MBEMBE Achille, « Tribut nègre à la France », *AOC*, 18 juillet 2018 [En ligne].
- MBEMBE Achille, « Le grand débarras », *AOC*, 2 mai 2018 [En ligne].
- MBEMBE Achille, « “Black Panther” ou le retournement du signe africain », *AOC*, 5 mars 2018 [En ligne].
- MBEMBE Achille, « L'Afrique, laboratoire mondial d'une ignorance organisée ? », *AOC*, 2 février 2018 [En ligne].
- MBEMBE Achille, « La Démondialisation », *Esprit*, 2018, n° 450, p. 86-94.
- MBEMBE Achille, « Afrofuturisme et devenir-nègre du monde », *Politique africaine*, 2014, vol. 136, n° 4, p. 121-133.
- MBEMBE Achille, « À partir du crâne d'un mort. Trajectoires d'une vie » dans *Sortir de la grande nuit : Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte, 2013 [2010], p. 31-53.
- MBEMBE Achille, *Critique de la raison nègre*, Paris, La Découverte, 2013.
- MBEMBE Achille, *Sortir de la grande nuit : Essai sur l'Afrique décolonisée*, Nouvelle éd., Paris, La Découverte, 2013 [2010].
- MBEMBE Achille, « Provincializing France? », *Public Culture*, traduit par Janet ROITMAN,



- 2011, vol. 23, n° 1, p. 85-119.
- MBEMBE Achille, « Le temps de l’Afrique viendra », *Le Débat*, 2011, n° 163, p. 146-152.
- MBEMBE Achille, *Sortir de la grande nuit : Essai sur l’Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte, 2010.
- MBEMBE Achille, « In Memoriam: Carol A. Breckenridge September 6, 1942–October 4, 2009 », *Public Culture*, 2010, vol. 22, n° 2, p. v-x.
- MBEMBE Achille, « Faut-il provincialiser la France ? », *Politique africaine*, 2010, vol. 119, n° 3, p. 159-188.
- MBEMBE Achille, « Passages to Freedom: The Politics of Racial Reconciliation in South Africa », *Public Culture*, 2008, vol. 20, n° 1, p. 5-18.
- MBEMBE Achille, « La colonie : Son petit secret et sa part maudite », *Politique africaine*, 2006, vol. 2, n° 102, p. 101-127.
- MBEMBE Achille, « Nécropolitique », *Raisons politiques*, traduit par Émilie COUSIN, Sandrine LEFRANC et Eleni VARIKAS, 2006, vol. 1, n° 21, p. 29-60.
- MBEMBE Achille, « Afropolitanisme », *Africultures*, 2006, vol. 66, n° 1, p. 9-15.
- MBEMBE Achille, « La République et l’impensé de la “race” » dans Nicolas BANCEL, Pascal BLANCHARD et Sandrine LEMAIRE (éds.), *La fracture coloniale. La société française au prisme de l’héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005, p. 139-153.
- MBEMBE Achille, « La république désœuvrée : La France à l’ère post-coloniale », *Le Débat*, 2005, n° 137, p. 159-176.
- MBEMBE Achille, « Aesthetics of Superfluity », *Public Culture*, 2004, vol. 16, n° 3, p. 373-405.
- MBEMBE Achille, « Necropolitics », *Public Culture*, traduit par Libby MEINTJES, 2003, vol. 15, n° 1, p. 11-40.
- MBEMBE Achille, « African Modes of Self-Writing », *Public Culture*, traduit par Steven RENDALL, 2002, vol. 14, n° 1, p. 239-273.
- MBEMBE Achille, « On the Power of the False », *Public Culture*, traduit par Judith INGGS, 2002, vol. 14, n° 3, p. 629-641.

- MBEMBE Achille, « Notes sur le pouvoir du faux », *Le Débat*, 2002, n° 118, p. 49-58.
- MBEMBE Achille, *On the Postcolony*, traduit par A. M. BERRETT, Janet ROITMAN, Murray LAST et Steven RENDALL, Berkeley, University of California Press, 2001.
- MBEMBE Achille, *De la postcolonie : Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000.
- MBEMBE Achille, « À propos des écritures africaines de soi », *Politique africaine*, 2000, vol. 77, n° 1, p. 16-43.
- MBEMBE Achille, « At the Edge of the World: Boundaries, Territoriality, and Sovereignty in Africa », *Public Culture*, traduit par Steven RENDALL, 2000, vol. 12, n° 1, p. 259-284.
- MBEMBE Achille, « God's Phallus », *Public Culture*, traduit par Steve RENDALL, 1999, vol. 11, n° 3, p. 475-498.
- MBEMBE Achille, *La Naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960)*, Paris, Karthala, 1996.
- MBEMBE Achille, « La "chose" et ses doubles dans la caricature camerounaise », *Cahiers d'Études africaines*, 1996, vol. 36, n° 141/142, p. 143-170.
- MBEMBE Achille, « Notes provisoires sur la postcolonie », *Politique africaine*, 1995, n° 60, p. 76-109.
- MBEMBE Achille, « Écrire l'Afrique à partir d'une faille », *Politique africaine*, 1993, n° 51, p. 69-97.
- MBEMBE Achille, « Regard d'Afrique sur l'image et l'imaginaire colonial » dans Pascal BLANCHARD et Armelle CHATELIER (éds.), *Images et Colonies. Nature, discours et influence de l'iconographie coloniale liée à la propagande coloniale et à la représentation des Africains et de l'Afrique en France, de 1920 aux indépendances*, Paris, Syros & ACHAC, 1993, p. 133-137.
- MBEMBE Achille, « Les sources culturelles du nouveau radicalisme noir », *Le Monde diplomatique*, juin 1992 p. 16-17.
- MBEMBE Achille, « Prosaics of Servitude and Authoritarian Civilities », *Public Culture*, traduit par Janet ROITMAN, 1992, vol. 5, n° 1, p. 123-145.
- MBEMBE Achille, « Provisional notes on the postcolony », *Africa*, traduit par

- Janet ROITMAN et Murray LAST, 1992, vol. 62, n° 1, p. 3-37.
- MBEMBE Achille, « The Banality of Power and the Aesthetics of Vulgarly in the Postcolony », *Public Culture*, traduit par Janet ROITMAN, 1992, vol. 4, n° 2, p. 1-30.
- MBEMBE Achille, « Pouvoir et économie politique en Afrique contemporaine : Une réflexion », *Afrique 2000*, 1992, vol. 8, p. 51-71.
- MBEMBE Achille, « Traditions de l'autoritarisme et problèmes de gouvernement en Afrique sub-saharienne », *Africa Development/Afrique et Développement*, 1992, vol. 17, n° 1, p. 37-64.
- MBEMBE Achille, « La Prolifération du divin en Afrique subsaharienne » dans Gilles KEPPEL (éd.), *Les Politiques de Dieu*, Paris, Seuil, 1992, p. 177-201.
- MBEMBE Achille, « Avant-propos : Désordres, résistances et productivité », *Politique africaine*, 1991, n° 42, p. 2-8.
- MBEMBE Achille (éd.), « Violence et pouvoir », *Politique africaine*, 1991, n° 42, p. 2-86.
- MBEMBE Achille, « Domaines de la nuit et autorité onirique dans les maquis du Sud-Cameroun (1955-1958) », *The Journal of African History*, 1991, vol. 32, n° 1, p. 89-121.
- MBEMBE Achille, « Comment organiser le sauvetage des économies africaines », *Le Monde diplomatique*, nov. 1990 p. 18-19.
- MBEMBE Achille, « L'Afrique noire va implorer », *Le Monde diplomatique*, avr. 1990 p. 10-11.
- MBEMBE Achille, « ILIFFE (John) — *The African Poor. A History* », *Politique africaine*, 1990, n° 37, p. 138-139.
- MBEMBE Achille, « MBUYNGA (Elenga) — *Tribalisme et problème national en Afrique noire. Le cas du Kamerun* », *Politique africaine*, 1990, n° 37, p. 141.
- MBEMBE Achille, « MUDIMBE (V.Y.) — *The Invention of Africa. Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge* », *Politique africaine*, 1990, n° 38, p. 167-169.
- MBEMBE Achille, « Pouvoir, violence et accumulation », *Politique africaine*, 1990, n° 39, p. 7-24.
- MBEMBE Achille, « Le Cameroun après la mort d'Ahmadou Ahidjo », *Politique africaine*,

- 1990, n° 37, p. 117-122.
- MBEMBE Achille, « Afrique sub-saharienne : Enjeux de fin de siècle », *Développement et Civilisations*, 1990, n° 187-188 [En ligne].
- MBEMBE Achille, « PARPART (Jean L.), STAUDT (Kathleen) — *Women and the State in Africa* », *Politique africaine*, 1989, n° 35, p. 164-165.
- MBEMBE Achille, « L'argument matériel dans les églises catholiques d'Afrique noire : Le cas du Zimbabwe (1975-1987) », *Politique africaine*, 1989, n° 35, p. 50-65.
- MBEMBE Achille, « Le Spectre et l'État : Des dimensions politiques de l'imaginaire historique dans le Cameroun postcolonial », *Revue de la Bibliothèque Nationale*, 1989, XXXIV, p. 2-13.
- MBEMBE Achille, « Présentation » dans Achille MBEMBE (éd.), *Écrits sous maquis*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 7-8.
- MBEMBE Achille, « Introduction. L'État historien » dans Achille MBEMBE (éd.), *Écrits sous maquis*, Paris, L'Harmattan, 1989, p. 9-42.
- MBEMBE Achille, *La naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960) : Esquisse d'une anthropologie historique de l'indiscipline*, Thèse de doctorat en Histoire sous la direction de Catherine COQUERY-VIDROVITCH, Paris-1, Paris, 1989.
- MBEMBE Achille, *Afriques indociles. Christianisme, pouvoir et État en société postcoloniale*, Paris, Karthala, 1988.
- MBEMBE Achille, « BENNETT (Norman R.) — *Arab Versus European: Diplomacy and War in Nineteenth Century East Central Africa* », *Politique africaine*, 1988, n° 30, p. 128-129.
- MBEMBE Achille, « CORDELL (Dennis D.) — *Dar al-Kuti and the Last Years of the Trans-Saharan Slave Trade* », *Politique africaine*, 1988, n° 30, p. 128.
- MBEMBE Achille, « MACGAFFEY (Wyatt) — *Religion and Society in Central Africa. The Bakongo in Lower Zaire* », *Politique africaine*, 1988, n° 31, p. 132.
- MBEMBE Achille, « RANGER (Terence) — *Peasant Consciousness and Guerilla War in Zimbabwe* », *Politique africaine*, 1988, n° 31, p. 133-134.
- MBEMBE Achille, « REINHOLD (Grimm), HERMAND (Jost) — *Blacks and German Culture* », *Politique africaine*, 1988, n° 30, p. 127.

- MBEMBE Achille, « WILLIAMS (Walter L.) — *Black Americans and the Evangelization of Africa (1877-1900)* ; BENOIST (Joseph-Roger de) — *Église et pouvoir colonial au Soudan français. Administrateurs et missionnaires dans la boucle du Niger (1885-1945)* ; FIELDS (Karen E.) — *Revival and Rebellion in Colonial Central Africa* ; COMAROFF (Jean) — *Body of Power, Spirit of Resistance. The Culture and History of a South African People* », *Politique africaine*, 1988, n° 29, p. 148-150.
- MBEMBE Achille, « État, Violence et Accumulation : Leçons d’Afrique noire », *Développement et Civilisations*, 1988, n° 164-165 [En ligne].
- MBEMBE Achille, « CRUMMEY (Donald) (éd.) — *Banditry, Rebellion and Social Protest in Africa* », *Politique africaine*, 1987, n° 28, p. 157.
- MBEMBE Achille, « ELLIS (Stephen) — *The Rising of the Red Shawls: A Revolt in Madagascar. 1895-1899* », *Politique africaine*, 1987, n° 28, p. 155-156.
- MBEMBE Achille, « HAYWARD (Fred M.) — *Elections in Independent Africa* », *Politique africaine*, 1987, n° 27, p. 136-137.
- MBEMBE Achille, « LAN (David) — *Guns and Rain: Guerrillas and Spirit Mediums in Zimbabwe* », *Politique africaine*, 1987, n° 27, p. 138.
- MBEMBE Achille, « LUNEAU (René) — *Laisse aller mon peuple ! Églises africaines au-delà des modèles ?* », *Politique africaine*, 1987, n° 27, p. 138-139.
- MBEMBE Achille, « NURSE (Derek), SPEAR (Thomas) — *The Swahili: Reconstructing the History and Language of an African Society, 800-1500* », *Politique africaine*, 1987, n° 26, p. 144-145.
- MBEMBE Achille, « THORNTON (John K.) — *The Kingdom of Kongo. Civil War and Transition (1641-1718)* », *Politique africaine*, 1987, n° 28, p. 157.
- MBEMBE Achille, « VANSINA (Jan) — *Oral Tradition as History* », *Politique africaine*, 1987, n° 28, p. 155.
- MBEMBE Achille, « Pouvoir des morts et langage des vivants : Les errances de la mémoire nationaliste au Cameroun », *Politique africaine*, 1986, n° 22, p. 37-72.
- MBEMBE Achille, « Christianisme et invention des sociétés africaines : Une théologie au carrefour », *Développement et Civilisations*, 1986, n° 140 [En ligne].
- MBEMBE Achille, « Tensions entre Rome et les Églises africaines », *Le Monde*

- diplomatique*, sept. 1985 p. 10-11.
- MBEMBE Achille, « Les Églises chrétiennes : Assoupissement ou créativité ? », *Le Monde diplomatique*, avr. 1985 p. 24-25.
- MBEMBE Achille, « Le conflit des symboles », *Le Monde diplomatique*, avr. 1985 p. 26-27.
- MBEMBE Achille, « Les aspirations de la jeunesse », *Le Monde*, 15 mars 1985
- MBEMBE Achille, *Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire*, Paris, L'Harmattan, 1985.
- MBEMBE Achille, « La palabre de l'indépendance : Les ordres du discours nationaliste au Cameroun (1948-1958) », *Revue française de science politique*, 1985, vol. 35, n° 3, p. 459-486.
- MBEMBE Achille, « Les hoquets du changement et les pesanteurs de la continuité au Cameroun », *Le Monde diplomatique*, juin 1984 p. 18-19.
- MBEMBE Achille, « Mpodol s'est-il trompé ? » dans Achille MBEMBE (éd.), *Le problème national kamerunais*, Paris, L'Harmattan, 1984, p. 7-96.
- MBEMBE Achille, « CALLINICOS (Luli) — *A people's history of South Africa. Gold and workers. 1886-1924* », *Politique africaine*, 1982, n° 5, p. 127-129.
- MBEMBE Achille, BONANE Jacques et MERCKAERT Jean, « Quand l'Afrique sort de l'ombre. Entretien avec Achille Mbembe », *Revue Projet*, 2014, vol. 338, n° 1, p. 84-87.
- MBEMBE Achille, DLAMINI Nsizwa et KHUNOU Grace, « Soweto Now », *Public Culture*, 2004, vol. 16, n° 3, p. 499-506.
- MBEMBE Achille et HAAK Bregtje VAN DER, « Afrocomputation. Entretien avec Achille Mbembe », *Multitudes*, traduit par François RONAN-DUBOIS, 2017, vol. 69, n° 4, p. 198-204.
- MBEMBE Achille et HAJJI Azzedine, « “La colonisation n'aura été qu'une (énorme) parenthèse” Colonialité et rapports postcoloniaux. Entretien avec Achille Mbembe », *La Revue Nouvelle*, 2018, vol. 1, n° 1, p. 45-51.
- MBEMBE Achille, MONGIN Olivier, LEMPEREUR Nathalie et SCHLEGEL Jean-Louis, « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? », *Esprit*, 2006, n° 330, p. 117-133.

- MBEMBE Achille et NUTTALL Sarah (éds.), « Johannesburg—The Elusive Metropolis », *Public Culture*, 2004, vol. 16, n° 3, p. 347-477.
- MBEMBE Achille et NUTTALL Sarah, « Writing the World from an African Metropolis », *Public Culture*, 2004, vol. 16, n° 3, p. 347-372.
- MBEMBE Achille, PIGNOT Lisa et SAEZ Jean-Pierre, « Résister au “brutalisme” du monde contemporain à l’ère numérique. Entretien avec Achille Mbembe », *L’Observatoire*, 2021, vol. 58, n° 2, p. 76-80.
- MBEMBE Achille et ROITMAN Janet, « Des figures du sujet en temps de crise », *Sociétés africaines et diaspora*, 1996, n° 2, p. 91-123.
- MBEMBE Achille et ROITMAN Janet, « Figures of the Subject in Times of Crisis », *Public Culture*, 1995, vol. 7, n° 2, p. 323-352.
- MBEMBE Achille et SARR Felwine, « Penser pour un nouveau siècle » dans Achille MBEMBE et Felwine SARR (éds.), *Écrire l’Afrique-Monde*, Paris & Dakar, Philippe Rey & Jimsaan, 2017, p. 7-13.

## *Œuvres citées de Walter D. Mignolo*

MIGNOLO Walter D., *Rebis en las landas del boques* [En ligne], Revista Cronopio, 2022 [1971].

MIGNOLO Walter D., « Géopolitique de la sensibilité et du savoir. (Dé)colonialité, pensée frontalière et désobéissance épistémologique » dans Silvia CONTARINI, Claire JOUBERT et Jean-Marc MOURA (éds.), *Penser la différence culturelle du colonial au mondial : Une anthologie transculturelle*, traduit par Vanessa LEE et Seloua LUSTE BOULBINA, Paris, Éditions Mimésis, 2019 [2013], p. 317-322.

MIGNOLO Walter D., *La Désobéissance épistémique : Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*, traduit par Yasmine JOUHARI et Marc MAESSCHALCK, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2015 [2010].

MIGNOLO Walter D., « Géopolitique de la sensibilité et du savoir. (Dé)colonialité, pensée frontalière et désobéissance épistémologique », *Mouvements*, traduit par Vanessa LEE et Seloua LUSTE BOULBINA, 2013, vol. 73, n° 1, p. 181-190.

MIGNOLO Walter D., « The role of BRICS countries in the becoming world order: “humanity”, colonial/imperial differences, and the racial distribution of capital and knowledge » dans Candido MENDES (éd.), *Humanity and Difference in the Global Age. XXV<sup>th</sup> Conference of the Academy of Latinity. Beijing, China, May 23-25, 2012*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2012, p. 41-89.

MIGNOLO Walter D., *Local Histories/Global Designs: Coloniality, Subaltern Knowledges, and Border Thinking*, 2<sup>e</sup> éd., Princeton & Woodstock, Princeton University Press, 2012 [2000].

MIGNOLO Walter D., « Modernity and Decoloniality », <https://oxfordbibliographies.com/view/document/obo-9780199766581/obo-9780199766581-0017.xml>

MIGNOLO Walter D., *The Darker Side of Western Modernity: Global Futures, Decolonial Options*, Durham, Duke University Press, 2011.

MIGNOLO Walter D., « L’option décoloniale » dans Marc MAESSCHALCK et Alain LOUTE (éds.), *Nouvelle critique sociale, Europe — Amérique latine*, traduit



par Emmanuel DELGADO HOCH, Monza, Polimetria International Scientific Publisher, 2011, p. 233-256.

MIGNOLO Walter D., « Who Speaks for the Human in Western Humanism? » dans Candido MENDES (éd.), *Hermenéutica y Humanismo Redescubierto. XXIª Conferencia de la Academia de la Latinidad. Córdoba, España, del 26 al 28 de Abril de 2010*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2010, p. 303-338.

MIGNOLO Walter D., *Desobediencia epistémica: Retórica de la modernidad, lógica de la colonialidad y gramática de la descolonialidad*, Buenos Aires, Ediciones del Signo, 2010.

MIGNOLO Walter D., « *Dispensable and Bare Lives: Coloniality and the Hidden Political/Economic Agenda of Modernity* », *Human Architecture: Journal of the Sociology of Self-Knowledge*, 2009, VII, n° 2, p. 69-87.

MIGNOLO Walter D., « La fin de l'université telle que nous la connaissons », *Cahiers des Amériques latines*, traduit par Capucine BOIDIN et James COHEN, 2009, vol. 3, n° 62, p. 97-109.

MIGNOLO Walter D., « Coloniality and Social Classification » dans Candido MENDES (éd.), *La Dialectique du Dialogue : La quête de l'interculturalité. XVIIª Conférence Internationale de l'Académie de la Latinité, Rabat, 17 au 20 avril 2008*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2008, p. 321-353.

MIGNOLO Walter D., « Islamophobie-Hispanophobie : La (re)configuration de la matrice raciale » dans Mohamed MESTIRI, Ramón GROSGOUEL et El Yamine SOUM (éds.), *Islamophobie dans le monde moderne*, traduit par Zineb BOUIZEM, Maryem DJELIDI DEBARA, Samira EL MELLOULI, Samira HAMMANE BOUTA, Elecho KOLAWOLE, Marouane MOHAMED et par Arkiya TOUADI, Paris & Berkeley, Institut International de la Pensée Islamique & University of California, Department of Ethnic Studies, 2008, p. 113-144.

MIGNOLO Walter D., « Delinking: The Rhetoric of Modernity, the Logic of Coloniality and the Grammar of De-Coloniality », *Cultural Studies*, 2007, vol. 21, n° 2-3, p. 449-514.

- MIGNOLO Walter D., « The Many Faces of Cosmo-Polis: Border Thinking and Critical Cosmopolitanism » dans Candido MENDES (éd.), *The Universal of Human Rights: Precondition for a Dialogue of Cultures. XV<sup>th</sup> Conference of the Académie de la Latinité. Amman, Jordan, April 14<sup>th</sup>-17<sup>th</sup>, 2007*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2007, p. 225-277.
- MIGNOLO Walter D., « Hermenéutica de la democracia: el pensamiento de los límites y la diferencia colonial » dans Candido MENDES (éd.), *Democracia Profunda: Reinenciones Nacionales y Subjetividades Emergentes. XVI<sup>a</sup> Conferencia Internacional. 5-7 de noviembre del 2007, Lima, Perú*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2007, p. 123-161.
- MIGNOLO Walter D., « Introduction: Coloniality of power and de-colonial thinking », *Cultural Studies*, 2007, vol. 21, n° 2-3, p. 155-167.
- MIGNOLO Walter D., « El pensamiento decolonial: Desprendimiento y apertura. Un manifiesto » dans Santiago CASTRO GOMEZ et Ramón GROSFUGUEL (éds.), *El giro decolonial: Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, Bogota, Siglo del Hombre Editores : Universidad Central, Instituto de Estudios Sociales Contemporáneos, IESCO-UC : Pontificia Universidad Javeriana, Instituto de Estudios Sociales y Culturales, Pensar, 2007, p. 25-46.
- MIGNOLO Walter D., « Dwelling in the Borders: Nations and Subaltern Cultures » dans Candido MENDES (éd.), *Culture of the Difference in Eurasia: Azerbaijan—Past and Present in the Dialogue of Civilizations. 13<sup>th</sup> Conference of the Académie de la Latinité. Baku, April 19-21, 2006*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2006, p. 277-313.
- MIGNOLO Walter D., « The De-Colonial Option and the Meaning of Identity in Politics » dans Candido MENDES (éd.), *Desarrollo e Interculturalidad, Imaginario y Diferencia: la Nación en el Mundo Andino. 14<sup>a</sup> Conferencia Internacional. Quito, del 21 al 23 de Septiembre de 2006*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2006, p. 119-156.
- MIGNOLO Walter D., « Islamophobia/Hispanophobia: The (Re) Configuration of the Racial Imperial/Colonial Matrix », *Human Architecture: Journal of the Sociology of Self-Knowledge*, 2006, V, n° 1, p. 13-28.
- MIGNOLO Walter D., « Imperial/Colonial Metamorphosis: From the Ottoman and Spanish

- Empires to the US and the European Union » dans Candido MENDES (éd.), *Islam, Latinité, Transmodernité. 11<sup>e</sup> Colloque International. Ankara-Istanbul, du 12 au 16 avril 2005*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2005, p. 91-145.
- MIGNOLO Walter D., « Africanity, Indianity, Latinity: the Racism and the Colonial Matrix of Power » dans Candido MENDES (éd.), *Latinité et identité haïtienne : Entre la tradition et la modernité*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2005, p. 50-72.
- MIGNOLO Walter D., « Le salaire de la peur : La fracture hégémonique, la rhétorique de la modernité et la logique de la colonialité » dans Candido MENDES (éd.), *Hégémonie et Civilisation de la Peur. 9<sup>e</sup> Colloque International. Alexandrie, du 13 au 17 avril 2004*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2004, p. 226-269.
- MIGNOLO Walter D., « Huntington's Fears: "Latinidad" in the Horizon of the Modern/Colonial World » dans Candido MENDES (éd.), *Hegemony and Multiculturalism. 10<sup>th</sup> International Conference. New York, from the 6<sup>th</sup> to the 8<sup>th</sup> of October, 2004*, Rio de Janeiro, Editora Universitária Candido Mendes, 2004, p. 386-411.
- MIGNOLO Walter D., « Géopolitique de la connaissance, colonialité du pouvoir et différence coloniale », *Multitudes*, traduit par Anne QUERRIEN, 2001, vol. 6, n° 3, p. 56-71.
- MIGNOLO Walter D., *Local Histories/Global Designs: Coloniality, Subaltern Knowledges, and Border Thinking*, Princeton & Woodstock, Princeton University Press, 2000.
- MIGNOLO Walter D., « The Many Faces of Cosmo-polis: Border Thinking and Critical Cosmopolitanism », *Public Culture*, 2000, vol. 12, n° 3, p. 721-748.
- MIGNOLO Walter D., « Misunderstanding and Colonization: The Reconfiguration of Memory and Space » dans Serge GRUZINSKI et Nathan WACHTEL (éds.), *Le Nouveau Monde—Mondes Nouveaux. L'expérience américaine*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations & Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1996, p. 271-308.

- MIGNOLO Walter D., *The Darker Side of the Renaissance: Literacy, Territoriality, and Colonization*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995.
- MIGNOLO Walter D., « On the Colonization of Amerindian Languages and Memories: Renaissance Theories of Writing and the Discontinuity of the Classical Tradition », *Comparative Studies in Society and History*, 1992, vol. 34, n° 2, p. 301-330.
- MIGNOLO Walter D., « Nebrija in the New World. The Question of the Letter, the Colonization of American Languages, and the Discontinuity of the Classical Tradition », *L'Homme*, 1992, vol. 32, n° 122-124, p. 185-207.
- MIGNOLO Walter D., « Colonial Situations, Geographical Discourses and Territorial Representations: Toward a Diatopical Understanding of Colonial Semiosis », *Dispositio*, 1989, vol. 14, n° 36/38, p. 93-140.
- MIGNOLO Walter D., « Qué clases de texto son géneros? Fundamentos de tipología textual », *Acta Poética*, 1983 1982, vol. 4-5, p. 25-51.
- MIGNOLO Walter D., « Cartas, crónicas y relaciones del descubrimiento y de la conquista » dans Luis IÑIGO MADRIGAL (éd.), *Historia de la literatura Hispanoamericana. Epoca Colonial*, Madrid, CATEDRA, 1982, p. 57-102.
- MIGNOLO Walter D., « El metatexto historiográfico y la historiografía indiana », *MLN*, 1981, vol. 96, n° 2, p. 358-402.
- MIGNOLO Walter D., *Elementos para una teoría del texto literario*, Barcelone, Crítica Grijalbo, 1978.
- MIGNOLO Walter D., *Modèles et poétique*, Thèse de doctorat de troisième cycle en sémiologie sous la direction de Roland BARTHES, VI<sup>e</sup> section de l'École Pratique des Hautes Études, Paris, 1974.
- MIGNOLO Walter D., « La escena y la escritura: una hipótesis de trabajo sobre la poética en América », *Hispanamérica*, 1973, vol. 4-5, p. 3-39.
- MIGNOLO Walter D., « Jorge Aguilar Mora, *Cadáver lleno de mundo* », *Caravelle*, 1972, n° 18, p. 143-149.
- MIGNOLO Walter D., « La dispersión de la palabra (aproximación lingüística a un poema 'Vallejo') », *Nueva Revista De Filología Hispánica*, 1972, XXI, p. 399-411.

- MIGNOLO Walter D., « Rebis en las landas del boques (chase) », *Caravelle. Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, 1971, vol. 17, p. 199-205.
- MIGNOLO Walter D., « Francisco Delich, *Tierra y conciencia campesina en Tucumán* », *Caravelle*, 1971, n° 16, p. 229-231.
- MIGNOLO Walter D., « Noé Jitrik, *Ensayos y Estudios de Literatura Argentina* », *Caravelle*, 1971, n° 16, p. 231-233.
- MIGNOLO Walter D., « Manuel Espinoza García, *La política económica de los Estados Unidos hacia América Latina entre 1945 y 1961* », *Caravelle*, 1971, n° 17, p. 241-242.
- MIGNOLO Walter D., « Tad Szulc (Ed.), *The United States and the Caribbean* », *Caravelle*, 1971, n° 17, p. 242-244.
- MIGNOLO Walter D., « Roberto Esquenazi-Mayo y Michael C. Meyer (Ed.), *Latin American Scholarship Since World War II* », *Caravelle*, 1971, n° 17, p. 245-247.
- MIGNOLO Walter D., « Francine F. Rabinovitz y Felicity M. Trueblood, *Latin American Urban Research* », *Caravelle*, 1971, n° 17, p. 245-247.
- MIGNOLO Walter D., « Manuel Cofiño Lopez, *La última mujer y el próximo combate* », *Caravelle*, 1971, n° 17, p. 247-250.
- MIGNOLO Walter D., « Manuel Puig, *Boquitas Pintadas* », *Caravelle*, 1970, n° 15, p. 169-170.
- MIGNOLO Walter D., « Néstor Sanchez, *El amhor, los orsinis y la muerte* », *Caravelle*, 1970, n° 15, p. 170-172.
- MIGNOLO Walter D. et TLOSTANOVA Madina V., « Theorizing from the Borders: Shifting to Geo- and Body-Politics of Knowledge », *European Journal of Social Theory*, 2006, vol. 9, n° 2, p. 205-221.

## *Bibliographie générale*

- ABELARD, *Universitas calamitatum: Le Livre noir des réformes universitaires*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2003.
- ADEBANWI Wale et OROCK Rogers, « Rethinking Achille Mbembe's "Provisional notes on the postcolony" », *Africa*, 2022, vol. 92, n° 1, p. 42-48.
- AFRESNE Laurent, « "Épistémologies du Sud" au Nord. La réception et les usages de l'œuvre de Boaventura de Sousa Santos en France », *Zilsel*, 2021, vol. 2, n° 9, p. 143-186.
- AFRESNE Laurent, *Un pari hasardeux? La réception et les usages de l'œuvre de Boaventura de Sousa Santos en France*, Mémoire de Science politique sous la direction de Stéphane DUFOIX, Institut d'Études Politiques de Paris, Paris, 2019.
- AFRESNE Laurent, « Studying the circulation of academic knowledge as reception » dans Wiebke KEIM et Leandro RODRÍGUEZ MEDINA (éds.), *Routledge Handbook of Academic Knowledge Circulation*, Londres, Taylor & Francis Ltd. [Sous presse].
- AFRESNE Laurent, RUVITUSO Clara Inés et SAALMANN Gernot, « Field-theory and the circulation of academic knowledge » dans Wiebke KEIM et Leandro RODRÍGUEZ MEDINA (éds.), *Routledge Handbook of Academic Knowledge Circulation*, Londres, Taylor & Francis Ltd. [Sous presse].
- AGAMBEN Giorgio, *Homo Sacer I. Sovereign Power And Bare Life*, traduit par Daniel HELLER-ROAZEN, Stanford, Stanford University Press, 1998 [1995].
- AGAMBEN Giorgio, *Homo Sacer I. Le pouvoir souverain et la vie nue*, traduit par Marilène RAIOLA, Paris, Seuil, 1997 [1995].
- AGAMBEN Giorgio, *Homo Sacer I. Il potere sovrano e la nuda vita*, Turin, Einaudi, 1995.
- AGUILAR MORA Jorge et MIGNOLO Walter D., « Borges, el libro y la escritura », *Caravelle. Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, 1971, vol. 17, p. 187-194.
- AKIWOWO Akinsola, « Indigenous sociologies: Extending the scope of the argument », *International Sociology*, 1999, vol. 14, n° 2, p. 115-138.
- AKIWOWO Akinsola, « Contributions to the sociology of knowledge from an African oral poetry », *International Sociology*, 1986, vol. 1, n° 4, p. 343-358.

- AKIWOWO Akinsola, « Sociology in Africa today », *Current Sociology*, 1980, vol. 28, n° 2, p. 1-73.
- AL-AFGHANI Sayyid Jamāl al-Dīn, *An Islamic Response to Imperialism: Political and Religious Writings of Sayyid Jamal ad-Din «al-Afghani»*, traduit par Nikki R. KEDDIE et Hamid ALGAR, Berkeley, University of California Press, 1968.
- ALATAS Syed Farid, « Academic Dependency and the Global Division of Labour in the Social Sciences », *Current Sociology*, 2003, vol. 51, n° 6, p. 599-613.
- ALATAS Syed Hussein, « Esprit captif et développement créatif », *Revue Internationale des Sciences Sociales*, 1974, XXVI, n° 4, p. 751-761.
- AL-E AHMAD Djalāl, *L'Occidentalité*, traduit par Françoise BARRES-KOTOBİ, Mortéza KOTOBİ et Daniel SIMON, Paris, L'Harmattan, 1988 [1962 & 1964].
- AL-E AHMAD Jalal, *Gharbzadegi (Weststruckness)*, traduit par John GREEN et Ahmad ALIZADEH, Lexington, Mazda, 1982 [1962 & 1964].
- AL-E AHMAD Jalal, *Iranian Society: An Anthology of Writings*, Lexington, Mazda, 1982.
- AL-HASSAN Suha, « Education and Parenting in Jordan » dans Emma SORBRING et Jennifer E. LANSFORD (éds.), *School Systems, Parent Behavior, and Academic Achievement: An International Perspective*, Cham, Springer International Publishing, 2019, p. 55-65.
- AMSELLE Jean-Loup, *L'Occident décroché : Enquêtes sur les postcolonialismes*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Fayard/Pluriel, 2011 [2008].
- AMSELLE Jean-Loup, *L'Occident décroché : Enquête sur les postcolonialismes*, Paris, Stock, 2008.
- AMUZEGAR Jahangir, « Brain Drain and the Irony of Foreign Aid Policy », *Economia Internazionale*, 1968, vol. 21, p. 697-718.
- ANDREU Jean, « Une arche de Noé. Caravelle et les écrivains latino-américains », *Caravelle*, 1988, n° 50, p. 161-178.
- ANDREU Jean, « Chronique », *Caravelle*, 1972, n° 19, p. 275-278.
- ANZALDUA Gloria, *Borderlands—La Frontera. The New Mestiza*, San Francisco, Aunt Lute Books, 1987.

- ARCHAMBAULT Éric, BEAUCHESNE Olivier H. et CARUSO Julie, « Towards a multilingual, comprehensive and open scientific journal ontology » dans Ed NOYONS, Patrick NGULUBE et Jacqueline LETA (éds.), *Proceedings of the 13<sup>th</sup> International Conference of the International Society for Scientometrics and Informetrics (ISSI)*, Leyde & Richards Bay, ISSI & Leiden University & University of Zululand, 2011, p. 66-77.
- ARON Raymond, *Introduction à la philosophie de l'histoire : Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Nouvelle éd. revue et annotée par Sylvie MESURE, Paris, Gallimard, 1986 [1938].
- AUBERT Antoine, « Multitudes : Aux origines d'une revue radicale », *Raisons politiques*, 2017, vol. 67, n° 3, p. 31-47.
- AUDIER Serge, *La pensée anti-68 : Essai sur les origines d'une restauration intellectuelle*, Paris, La Découverte, 2009 [2008].
- AUERBACH Bruno, « Travail éditorial et marché du livre » dans Étienne ANHEIM et Livia FORAISON (éds.), *L'édition en sciences humaines et sociales. Enjeux et défis*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2020, p. 29-37.
- AVALOS ROMERO Job, *Latino-américains en France : Insertion professionnelle et intégration (1973-2016)*, Thèse de doctorat en Sciences de l'éducation sous la direction de Dominique GAY-SILVESTRE, Université de Limoges, Limoges, 2018.
- BAAS Jeroen, BOYACK Kevin et IOANNIDIS John P.A., « Data for “Updated science-wide author databases of standardized citation indicators” ».
- BAAS Jeroen, IOANNIDIS John P.A. et BOYACK Kevin, « August 2021 data-update for “Updated science-wide author databases of standardized citation indicators” ».
- BAAS Jeroen, IOANNIDIS John P.A., KLAVANS Richard et BOYACK Kevin, « Supplementary data tables for “A standardized citation metrics author database annotated for scientific field” (PLoS Biology 2019) ».
- BACKHOUSE Roger E. et FONTAINE Philippe, « Introduction » dans Roger E. BACKHOUSE et Philippe FONTAINE (éds.), *The History of the Social Sciences since 1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 1-15.
- BAERT Patrick, « Positioning Theory and Intellectual Interventions », *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 2012, vol. 42, n° 3, p. 304-324.



- BAERT Patrick et MORGAN Marcus, « A Case Study of the Reception of “Structuralism” in English Studies in the United Kingdom » dans Gisèle SAPIRO, Marco SANTORO et Patrick BAERT (éds.), *Ideas on the Move in the Social Sciences and Humanities: The International Circulation of Paradigms and Theorists*, Cham, Springer International Publishing, 2020, p. 83-102.
- BALANDIER Georges, « La situation coloniale. Approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, 1951, vol. 11, p. 44-79.
- BALZAC Honoré de, *Louis Lambert suivi de Séraphita*, Nouvelles éd. revues et corrigées, Paris, Charpentier, 1842 [1833].
- BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, BOËTSCH Gilles, DEROO Éric et LEMAIRE Sandrine (éds.), *Zoos humains : Au temps des exhibitions humaines*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2004 [2002].
- BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal, BOËTSCH Gilles, DEROO Éric et LEMAIRE Sandrine (éds.), *Zoos humains : XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. De la vénus hottentote aux reality shows*, Paris, La Découverte, 2002.
- BANCEL Nicolas, BLANCHARD Pascal et LEMAIRE Sandrine (éds.), *La fracture coloniale : La société française au prisme de l’héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005.
- BANETH-NOUAILHETAS Émilienne, « Postcolonizing France », *Public Culture*, 2011, vol. 23, n<sup>o</sup> 1, p. 217-231.
- BARATS Christine, « La dénomination comme trace du passé et enjeu. L’exemple des universités parisiennes », *Mots. Les langages du politique*, 2011, n<sup>o</sup> 96, p. 65-80.
- BARRERA Miriam, « Entretien avec Rolando Vasquez. Aesthesis décoloniales et temps relationnels » dans Walter MIGNOLO, *La Désobéissance épistémique : Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2015, p. 175-185.
- BARRO Aboubacar Abdoulaye, « Coopération scientifique et débat sur les “sciences sociales africaines” au CODESRIA », *Cahiers de la recherche sur l’éducation et les savoirs*, 2010, vol. 9, p. 53-72.
- BARTHES Roland, *Sarrasine de Balzac. Séminaires à l’École pratique des hautes études 1967-1968, 1968-1969*, Paris, Seuil, 2011.

- BARTHES Roland, *Critique et vérité*, Paris, Seuil, 1966.
- BATAILLE Georges, « L'Expérience intérieure » dans *Œuvres Complètes : La Somme athéologique I : L'Expérience intérieure — Méthode de méditation — Post-scriptum 1953 — Le Coupable — L'Alleluiah*, Paris, Gallimard, 1973 [1954], vol. 12/5.
- BAUDOT Georges, « Caravelle, vingt-huit ans après », *Caravelle*, 1995, n° 64, p. 5-7.
- BAUDOT Georges (éd.), *Les Lettres précolombiennes*, traduit par Georges BAUDOT, Toulouse, Privat, 1975.
- BAUDOT Georges, « L'institution de la dîme pour les Indiens du Mexique. Remarques et documents », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 1965, vol. 1, p. 167-221.
- BAUDOT Georges, « Le “complot” franciscain contre la première audience de Mexico », *Caravelle*, 1964, n° 2, p. 15-34.
- BAYART Jean-François, « Postcolonial Studies: A Political Invention of Tradition? », *Public Culture*, traduit par Andrew BROWN et Janet ROITMAN, 2011, vol. 23, n° 1, p. 55-84.
- BAYART Jean-François, *Les études postcoloniales : Un carnaval académique*, Paris, Karthala, 2010.
- BAYART Jean-François, « Les études postcoloniales, une invention politique de la tradition ? », *Sociétés politiques comparées. Revue européenne d'analyse des sociétés politiques*, 2009, n° 14, p. 1-46.
- BAYART Jean-François, « La société politique camerounaise (1982-1986) », *Politique africaine*, 1986, n° 22, p. 5-35.
- BAYART Jean-François, « UM NYOBE (Ruben) — Le problème national kamerunais », *Politique africaine*, 1986, n° 21, p. 131.
- BAYART Jean-François, *L'État au Cameroun*, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1985 [1979].
- BAYART Jean-François, « MBEMBE (J.A.) — Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire », *Politique africaine*, 1985, n° 19, p. 134.
- BAYART Jean-François, « Le politique par le bas en Afrique noire. Questions de méthode », *Politique africaine*, 1981, n° 1, p. 53-82.

- BAYART Jean-François, *L'État au Cameroun*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1979.
- BAYART Jean-François, « Régime de parti unique et systèmes d'inégalité et de domination au Cameroun : Esquisse », *Cahiers d'Études africaines*, 1978, vol. 18, n° 69-70, p. 5-35.
- BAYART Jean-François, « À chacun son histoire », *Cahiers d'Études africaines*, 1978, vol. 18, n° 69-70, p. 115-122.
- BAYART Jean-François, *Le régime politique camerounais : 1958-1972*, Thèse de doctorat d'État en Science politique sous la direction de Serge HURTIG, Institut d'Études Politiques de Paris, Paris, 1977.
- BAYART Jean-François, « La fonction politique des Églises au Cameroun », *Revue française de science politique*, 1973, vol. 23, n° 3, p. 514-536.
- BAYART Jean-François, « Les rapports entre les églises et l'état du Cameroun de 1958 à 1971 », *Revue française d'études politiques africaines*, 1972, vol. 80, p. 79-104.
- BAYART Jean-François, *La naissance du régime politique camerounais (1958-1972)*, Mémoire de Diplôme supérieur de recherches et d'études politiques sous la direction de Pierre ALEXANDRE, Institut d'Études Politiques de Paris, Paris, 1972.
- BAYART Jean-François et BERTRAND Romain, « De quel "legs colonial" parle-t-on ? », *Esprit*, 2006, n° 330, p. 134-160.
- BEAUREPAIRE Pierre-Yves, *L'Europe des Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France, 2018.
- BEIGEL Fernanda, « Publishing from the periphery: Structural heterogeneity and segmented circuits. The evaluation of scientific publications for tenure in Argentina's CONICET », *Current Sociology*, 2014, vol. 62, n° 5, p. 743-765.
- BENJAMIN Walter, *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle — Le Livre des Passages*, traduit par Jean LACOSTE, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Éditions du Cerf, 1997 [1940].
- BENNETT Karen, « English as a Lingua Franca in Academia: Combating Epistemicide through Translator Training », *The Interpreter and Translator Trainer*, 2013, vol. 7, n° 2, p. 169-193.
- BENVENISTE Émile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, vol. 2/1.

- BERENI Laure, CHAUVIN Sébastien, JAUNAIT Alexandre et REVILLARD Anne, *Introduction aux études sur le genre*, 3<sup>e</sup> éd. entièrement revue, Louvain-La-Neuve, De Boeck Supérieur, 2020 [2008].
- BERENI Laure, CHAUVIN Sébastien, JAUNAIT Alexandre et REVILLARD Anne, *Introduction aux études sur le genre*, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, Louvain-La-Neuve, De Boeck Supérieur, 2012 [2008].
- BERENI Laure, CHAUVIN Sébastien, JAUNAIT Alexandre et REVILLARD Anne, *Introduction aux gender studies : Manuel des études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck Supérieur, 2008.
- BERMAN Elizabeth Popp, *Creating the Market University: How Academic Science became an Economic Engine*, Princeton, Princeton University Press, 2012.
- BERMUDEZ Juan Pablo, « Qui est Walter Mignolo ? Brève notice de présentation » dans Walter MIGNOLO, *La Désobéissance épistémique : Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2015, p. 23-28.
- BERMUDEZ Juan Pablo, « Postface. La décolonisation est un projet d'inspiration éthique » dans Walter MIGNOLO, *La Désobéissance épistémique : Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2015, p. 151-174.
- BERMUDEZ Juan Pablo, « Modernité/Colonialité — Décolonialité : Une critique sociale autre » dans Marc MAESSCHALCK et Alain LOUTE (éds.), *Nouvelle critique sociale, Europe — Amérique latine*, Monza, Polimetrica International Scientific Publisher, 2011, p. 195-231.
- BERNARD Carmen, « D'une rive à l'autre », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 2008, Matériaux de séminaire [En ligne].
- BERNIER Léon, « Les attitudes politiques des jeunes et de leurs parents : Une étude longitudinale », *Recherches sociographiques*, 1978, vol. 1, n° 19, p. 103-134.
- BERT Jean-François et LAMY Jérôme (éds.), *Résonances des structuralismes*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2016.
- BERTAUX Daniel, *Le récit de vie*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin, 2005 [1997].

- BERTAUX Sandrine, « The Return of the Native: Postcolonial Smoke Screen and the French Postcolonial Politics of Identity », *Public Culture*, 2011, vol. 23, n° 1, p. 201-215.
- BERTOUT Vincent, « Mémoires et stratégies politiques. Les commémorations culturelles herero en Namibie », *Politique africaine*, 2006, vol. 2, n° 102, p. 67-84.
- BERTRAND Julien, COURT Martine, MENNESSON Christine et ZABBAN Vinciane (éds.), « Socialisations masculines, de l'enfance à l'âge adulte », *Terrains & Travaux*, 2015, vol. 2, n° 27, p. 5-192.
- BERTRAND Romain, *Le long remords de la Conquête : Manille-Mexico-Madrid : L'affaire Diego de Ávila (1577-1580)*, Paris, Seuil, 2015.
- BERTRAND Romain, « Faire parler les subalternes ou le mythe du dévoilement » dans Marie-Claude SMOUTS (éd.), *La situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français*, Paris, Presses de Sciences Po, 2007, p. 276-289.
- BERTRAND Romain, « La mise en cause(s) du "fait colonial". Retour sur une controverse publique », *Politique africaine*, 2006, vol. 2, n° 102, p. 28-49.
- BERTRAND Romain, *Mémoires d'empire : La controverse autour du fait colonial*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2006.
- BERTRAND Romain, WACHTEL Nathan, BERGER Laurent, LEVI Giovanni, BOUCHERON Patrick et CALVO Thomas, « Conclusion et discussion », *Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac*, 2016, n° 7 [En ligne].
- BESNARD Philippe, « La destinée du "Suicide" : Réception, diffusion, postérité » dans *Études durkheimiennes*, Genève, Librairie Droz, 2003, p. 221-252.
- BESSONE Magali, « Achille Mbembe, *Politiques de l'inimitié*. Paris, La Découverte, 2016, 181 p. », *L'Homme*, 2016, n° 219-220 [En ligne].
- BEVERLEY John, « Writing in Reverse: On the Project of the Latin American Subaltern Studies Group » dans Ana DEL SARTO, Alicia RÍOS et Abril TRIGO (éds.), *The Latin American Cultural Studies Reader*, Durham & Londres, Duke University Press, 2004, p. 623-641.
- BIDET-MORDREL Annie, GALERAND Elsa et KERGOAT Danièle, « Analyse critique et féminismes matérialistes. Travail, sexualité(s), culture », *Cahiers du Genre*, 2016,

3 (HS n° 4), p. 5-27.

BLANCHARD Pascal et CHATELIER Armelle (éds.), *Images et Colonies. Nature, discours et influence de l'iconographie coloniale liée à la propagande coloniale et à la représentation des Africains et de l'Afrique en France, de 1920 aux indépendances*, Paris, Syros & ACHAC, 1993.

BLOCH Olivier (éd.), *Philosophies de la nature : Actes du colloque tenu à l'Université de Paris I-Panthéon-Sorbonne, 20 et 27 mars, 27 novembre et 4 décembre 1994*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2000.

BLOUIN GENEST Gabriel et GRONDIN David, « "This is Africa"... L'empire au cœur des Relations internationales et l'anglais comme langue impériale : le silence postcolonial à travers le cas d'Achille Mbembe » dans Hélène PELLERIN (éd.), *La perspective en Relations internationales*, Outremont, Athéna Éditions, 2010, p. 217-249.

BOIDIN Capucine, « Études décoloniales et postcoloniales dans les débats français », *Cahiers des Amériques latines*, 2009, n° 62, p. 129-140.

BOIDIN Capucine et HURTADO LOPEZ Fátima (éds.), « Philosophie de la libération et tournant décolonial », *Cahiers des Amériques latines*, 2009, vol. 3, n° 62, p. 17-140.

BOIDIN Capucine et HURTADO LOPEZ Fátima, « La philosophie de la libération et le courant décolonial », *Cahiers des Amériques latines*, 2009, vol. 3, n° 62, p. 17-22.

BOISVERT Raymonde, « Éléments d'explication sociale de l'uxoricide », *Criminologie*, 2005, vol. 29, n° 2, p. 73-87.

BORGES Dain, « Machiavellian, Rabelaisian, Bureaucratic? », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 109-112.

BORGES Jorge Luis, « Fictions » dans *Œuvres complètes*, traduit par Roger CAILLOIS, Nestor IBARRA, Paul VERDEVOYE et Jean-Pierre BERNES, Paris, Gallimard, 2010 [1944], vol. 2/1, p. 449-559.

BOURDEILH Marc, « Victoria Ocampo, une trajectoire plurilingue et transterritoriale : L'héritage d'Héctor Bianciotti », *Revue de littérature comparée*, 2010, vol. 3, n° 335, p. 291-304.

- BOURDIEU Pierre, *Sociologie Générale Vol. 1. Cours au Collège de France 1981-1983*, Paris, Seuil, 2019 [2015].
- BOURDIEU Pierre, « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2002, vol. 145, n° 1, p. 3-8.
- BOURDIEU Pierre, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.
- BOURDIEU Pierre, *Homo academicus*, Nouvelle éd. augmentée, Paris, Éditions de Minuit, 1992 [1984].
- BOURDIEU Pierre, *L'ontologie politique de Martin Heidegger*, Paris, Éditions de Minuit, 1988.
- BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1986, vol. 62, n° 1, p. 69-72.
- BOURDIEU Pierre, « La production de la croyance. Contribution à une économie des biens symboliques », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1977, vol. 13, n° 1, p. 3-43.
- BOURDIEU Pierre, « Le marché des biens symboliques », *L'Année sociologique*, 1971, vol. 22, p. 49-126.
- BOURDIEU Pierre, CHAMBOREDON Jean-Claude et PASSERON Jean-Claude, *Le métier de sociologue : Préalables épistémologiques*, Nouvelle éd., Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2021 [1968–1972].
- BOURDIEU Pierre et DELSAULT Yvette, « Le couturier et sa griffe : Contribution à une théorie de la magie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1975, vol. 1, n° 1, p. 7-36.
- BOURGUIGNON-ROUGIER Claude (éd.), *Un dictionnaire décolonial. Perspectives depuis Abya Yala Afro Latino America*, Québec, Éditions Science et Bien Commun, 2021.
- BOURGUIGNON-ROUGIER Claude, *Stratégies romanesques et construction des identités nationales : Essai sur l'imaginaire post-colonial dans quatre fictions de la forêt*, Thèse de doctorat en Études Hispaniques et Hispano-Américaines sous la direction de Michel LAFON et Bernard EMERY, Université de Grenoble, Grenoble, 2010.

- BOURGUIGNON-ROUGIER Claude, COLIN Philippe et GROSFUGUEL Ramón (éds.), *Penser l'envers obscur de la modernité : Une anthologie de la pensée décoloniale latino-américaine*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, 2014.
- BOURMEAU Sylvain, « Achille Mbembe : “La lecture occupe une trop grande partie de ma vie” », *AOC*, 3 avril 2021 [En ligne].
- BOUSQUET Joë, *Traduit du silence*, Paris, Gallimard, 1995 [1941].
- BOYERS Jennifer S., « Subversion and the Sociological Canon », *Michigan Sociological Review*, 2000, vol. 14, p. 83-93.
- BRACKE Sarah et PUIG DE LA BELLACASA María, « Le féminisme du positionnement. Héritages et perspectives contemporaines », *Cahiers du Genre*, traduit par Isabelle CLAIR, 2013, vol. 1, n° 54, p. 45-66.
- BRAHIMI Mohamed Amine et FORDANT Clarisse, « The Controversial Receptions of Edward Said. A Sociological Analysis of Scientific Citations », *Sociologica*, 2017, n° 1 [En ligne].
- BRAUD Philippe, « Données psycho-biographiques et formation des opinions politiques », *Revue française de science politique*, 1974, vol. 3, n° 24, p. 596-620.
- BRAUNSTEIN Peter et DOYLE Michael William, « Introduction: Historicizing the American Counterculture of the 1960s and '70s » dans Peter BRAUNSTEIN et Michael William DOYLE (éds.), *Imagine Nation. The American Counterculture of the 1960s and '70s*, New York & Londres, Routledge, 2002, p. 5-14.
- BRAWNER BEVIS Teresa et LUCAS Christopher J., *International Students in American Colleges and Universities. A History*, New York, Palgrave Macmillan, 2007.
- BREUCKER Philippe, COINTET Jean-Philippe, HANNUD ABDO Alexandre, ORSAL Guillaume, QUATREBARBES Constance DE, DUONG Tam-Kien, MARTINEZ Cristian, OSPINA DELGADO Juan Pablo, MEDINA ZULUAGA Luis Daniel, GÓMEZ PEÑA Diego Fernando, SÁNCHEZ CASTAÑO Tatiana Andrea, MARQUES DA COSTA Joenio, LAGLIL Hajar, VILLARD Lionel et BARBIER Marc, « CorText Manager ».
- BRIE Friedrich, *Der Einfluss der Lehren Darwins auf den britischen Imperialismus. Rektoratsrede*, Fribourg-en-Brigau, Speyer & Kaerner, Universitätsbuchhandlung, 1927.



- BRISSAUD Constantin et FORDANT Clarisse, « Prosopography and the study of academic knowledge circulation » dans Wiebke KEIM et Leandro RODRÍGUEZ MEDINA (éds.), *Routledge Handbook of Academic Knowledge Circulation*, Londres, Taylor & Francis Ltd. [Sous presse].
- BRISSON Thomas, « Le rayonnement déclinant de la pensée française ? » dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éds.), *La vie intellectuelle en France. Le temps des crises (de 1962 à nos jours)*, Paris, Seuil, 2019 [2016], vol. 3/3, p. 467-498.
- BRISSON Thomas, *Décentrer l'Occident : Les intellectuels postcoloniaux chinois, arabes et indiens et la critique de la modernité*, Paris, La Découverte, 2018.
- BROOKES Kevin, « Un “libéralisme scientifique” contre les gauches : La réception du néo-libéralisme américain en France dans les années 1970 », *Raisons politiques*, 2017, vol. 67, n° 3, p. 71-94.
- BROQUA Christophe et DOQUET Anne (éds.), « Masculin pluriel », *Cahiers d'Études africaines*, 2013, vol. 1-2, n° 209-210, p. 9-463.
- BRUCKNER Pascal, *Le Sanglot de l'homme blanc. Tiers-Monde, culpabilité, haine de soi*, Paris, Seuil, 1983.
- BRUN Éric, « L'avant-garde totale : La forme d'engagement de l'Internationale situationniste », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2009, vol. 1-2, n° 176-177, p. 32-51.
- BUCH Esteban, *L'Affaire Bomarzo : Opéra, perversion et dictature*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2011.
- BÜHLER Karl, *Théorie du langage : La fonction représentationnelle*, traduit par Didier SAMAIN, Marseille, Agone, 2009 [1934].
- BUIJTENHUIJS Robert, « Les hauts et les bas du politique par le bas », *Politique africaine*, 1992, n° 46, p. 150-153.
- BUIJTENHUIJS Robert, « UM NYOBE (Ruben) — *Écrits sous maquis* », *Politique africaine*, 1990, n° 40, p. 158-159.
- BUIJTENHUIJS Robert, « Les potentialités révolutionnaires de l'Afrique noire : Les élites dissidentes », *Cahiers d'Études africaines*, 1978, vol. 18, n° 69-70, p. 79-92.

- BUTLER Judith, *Défaire le genre*, traduit par Maxime CERVILLE, Paris, Amsterdam, 2006 [2004].
- BUTLER Judith, *Trouble dans le genre : Pour un féminisme de la subversion*, traduit par Cynthia KRAUS, Paris, La Découverte, 2005 [1990].
- BUTLER Judith, « Mbembe's Extravagant Power », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 67-74.
- CAHEN Michel, « Africains et africanistes : à l'occasion de l'article de Ch. Didier Gondola », *Politique africaine*, 1997, n° 68, p. 149-155.
- CAILLE Alain, CHANIAL Philippe, DUFOIX Stéphane et VANDENBERGHE Frédéric (éds.), *Des sciences sociales à la science sociale : Fondements anti-utilitaristes*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2018.
- CAILLE Alain, CHANIAL Philippe, DUFOIX Stéphane et VANDENBERGHE Frédéric, « Des sciences sociales à la science sociale : Fondements anti-utilitaristes » dans Alain CAILLE, Philippe CHANIAL, Stéphane DUFOIX et Frédéric VANDENBERGHE (éds.), *Des sciences sociales à la science sociale : Fondements anti-utilitaristes*, Lormont, Le Bord de l'Eau, 2018.
- CAJORI Florian, « Ce que Newton doit à Descartes », *L'Enseignement Mathématique*, 1926, vol. 25, p. 7-11.
- CAMUS Albert, *L'Étranger*, Paris, Gallimard, 1942.
- CAMUS Albert, *Le Mythe de Sisyphe. Essai sur l'absurde*, Paris, Gallimard, 1942.
- CANTINI Daniele, « Biographic methods and the study of academic knowledge circulation » dans Wiebke KEIM et Leandro RODRÍGUEZ MEDINA (éds.), *Routledge Handbook of Academic Knowledge Circulation*, Londres, Taylor & Francis Ltd. [Sous presse].
- CAO Shunqing et FRANCO Bernard, « Introduction », *Revue de littérature comparée*, 2020, vol. 4, n° 376, p. 385-395.
- CARDOSO Fernando Henrique et FALETTO Enzo, *Dependency and Development in Latin America*, traduit par Marjory URQUIDI, Berkeley, University of California Press, 1979 [1967].
- CARDOSO Fernando Henrique et FALETTO Enzo, *Dépendance et développement en*

- Amérique latine*, traduit par Annie MORVAN, Paris, Presses Universitaires de France, 1969 [1967].
- CARRARD Philippe, *Le passé mis en texte. Poétique de l'historiographie française contemporaine*, Paris, Armand Colin, 2013.
- CASANOVA Pascale, *La république mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 2008 [1999].
- CASSANO Franco, *La pensée méridienne*, traduit par Jérôme NICOLAS, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1998 [1996].
- CASSOU-NOGUES Pierre, *Les Démons de Gödel. Logique et folie*, Nouvelle éd., Paris, Seuil, 2012 [2007].
- CASTELAIN-MEUNIER Christine, *La place des hommes et les métamorphoses de la famille*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.
- CASTRO GOMEZ Santiago, « Michel Foucault : Colonialisme et géopolitique » dans Marc MAESSCHALCK et Alain LOUTE (éds.), *Nouvelle critique sociale, Europe — Amérique latine*, traduit par Emmanuel DELGADO HOCH, Monza, Polimetrica International Scientific Publisher, 2011, p. 257-280.
- CASTRO GOMEZ Santiago, « Le chapitre manquant d'Empire. La réorganisation postmoderne de la colonisation dans le capitalisme postfordiste », *Multitudes*, traduit par Anouk DEVILLE et Anne VERECKEN, 2006, vol. 3, n° 26, p. 27-49.
- CASTRO GOMEZ Santiago (éd.), *La reestructuración de las ciencias sociales en América Latina*, Bogota, Universidad Javeriana, Instituto Pensar, Centro Editorial Javeriano, 2000.
- CASTRO GOMEZ Santiago et GROSGOUGEL Ramón (éds.), *El giro decolonial: Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, Bogota, Siglo del Hombre Editores : Universidad Central, Instituto de Estudios Sociales Contemporáneos, IESCO-UC : Pontificia Universidad Javeriana, Instituto de Estudios Sociales y Culturales, Pensar, 2007.
- CASTRO GOMEZ Santiago et MENDIETA Eduardo (éds.), *Teorías sin disciplina. Latinoamericanismo, postcolonialidad y globalización en debate*, Mexico, Miguel Ángel Porrúa, 1998.
- CELTON Dora Estela, « Plus d'un siècle d'immigration internationale en Argentine »,

- Revue européenne des migrations internationales*, traduit par Hélène GUILLON, 1995, vol. 11, n° 2, p. 145-165.
- CHABAL Patrick, « De la postcolonie: essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine by Achille Mbembe », *International Affairs*, 2001, vol. 77, n° 4, p. 1021-1022.
- CHABOT Pascal, *Global burn-out*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013.
- CHARLE Christophe, *Paris, « capitales » des XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Seuil, 2021.
- CHARLE Christophe, « Champ intellectuel » dans Gisèle SAPIRO (éd.), *Dictionnaire international Bourdieu*, Paris, CNRS Éditions, 2020, p. 141-143.
- CHARLE Christophe, *Paris, fin de siècle : Culture et politique*, Paris, Seuil, 1998.
- CHARLE Christophe et VERGER Jacques, *Histoire des universités : XII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012.
- CHARTIER Roger, « Du livre au lire », *Sociologie de la communication*, 1997, vol. 1, n° 1, p. 271-290.
- CHARTIER Roger, « Commentaire de Roger Chartier » dans Serge GRUZINSKI et Nathan WACHTEL (éds.), *Le Nouveau Monde—Mondes Nouveaux. L'expérience américaine*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations & Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1996, p. 311-313.
- CHASSAIGNE Philippe, *La Grande-Bretagne et le monde. De 1815 à nos jours*, 2<sup>e</sup> éd. revue et complétée, Paris, Armand Colin, 2021 [2003].
- CHAUBET François, « L'Alliance française ou la diplomatie de la langue (1883-1914) », *Revue historique*, 2004, vol. 4, n° 632, p. 763-785.
- CHAUVEAU Sophie, *Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 2008.
- CHIDOZIE Felix et ABIODUN-ENIAYEKAN Eugenia, « Globalising the French Language: Neo-Colonialism or Development? », *International Affairs and Global Strategy*, 2013, vol. 16, p. 11-21.
- CHRETIEN Jean-Pierre, « Une crise de l'histoire de l'Afrique en langue française ? », *Politique africaine*, 1997, n° 68, p. 141-149.
- CHRETIEN Jean-Pierre, « MBEMBE (Achille) — *Afriques indociles. Christianisme, pouvoir et État en société postcoloniale* », *Politique africaine*, 1989, n° 33,

p. 150-151.

CHRETIEN Jean-Pierre, « *AFRIQUES INDOCILES* d'Achille Mbembe. *Karthala* », *Esprit*, 1988, n° 139, p. 122-124.

CLARK Vicki L. Plano et IVANKOVA Nataliya V., *Mixed Methods Research: A Guide to the Field*, Thousand Oaks, SAGE Publications, 2016.

CLASTRES Pierre, « N. Wachtel, *La Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole 1530-1570* », *L'Homme*, 1972, vol. 12, n° 1, p. 144-145.

CLAVARON Yves, *Petite introduction aux Postcolonial studies*, Paris, Éditions Kimé, 2015.

COHEN David William, « The Banalities of Interpretation », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 57-59.

COLLARD Victor, *D'une œuvre à l'autre : Les modalités de la circulation des idées entre auteurs. Histoire sociale des idées « spinozistes » chez Pierre Bourdieu*, Thèse de doctorat en Sociologie sous la direction de Frédéric LORDON, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2021.

COLLECTIF, « Bio-bibliographie de Nathan Wachtel » dans Juan Carlos GARAVAGLIA, Jacques POLONI-SIMARD et Gilles RIVIERE (éds.), *Au miroir de l'anthropologie historique : Mélanges offerts à Nathan Wachtel*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 13-20.

COLLECTIF (éd.), « 1966, *annus mirabilis* », *Acta Fabula*, 2013, vol. 14, n° 8 [En ligne].

COLLECTIF (éd.), « Postcolonial et politique de l'histoire », *Multitudes*, 2006, vol. 3, n° 26, p. 15-163.

COLLECTIF (éd.), « Pour comprendre la pensée postcoloniale », *Esprit*, 2006, n° 330, p. 76-168.

COLLECTIF, « Mémoires d'empire et cultures transnationales : Introduction », *Esprit*, 2006, n° 330, p. 76-78.

COLLECTIF (éd.), « Racisme institutionnel », *Multitudes*, 2005, vol. 4, n° 23, p. 5-71.

COLLECTIF, « Présentation », *Le Débat*, 2005, vol. 136, p. 92.

COLLECTIF, « Autour d'un livre : Mbembe (Achille), *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000,

- 236 pages. *On the Postcolony*, Berkeley, University of California, 2001, 274 pages », *Politique africaine*, 2003, vol. 91, n° 3, p. 171-194.
- COLLECTIF (éd.), « Politique et politiques », *Cahiers d'Études africaines*, 1978, vol. 18, n° 69-70, p. 5-122.
- COLLECTIF, « Chronique », *Caravelle*, 1973, n° 20, p. 283-285.
- COLLIER Anne-Claire, *Le moment français du postcolonial. Pour une sociologie historique d'un débat intellectuel*, Thèse de doctorat en Sociologie sous la direction de Stéphane DUFOIX, Université Paris Nanterre, Nanterre, 2018.
- COLLYER Fran et DUFOIX Stéphane, « Repenser la boussole épistémique », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2022, vol. 41, p. 7-30.
- COLLYER Fran et DUFOIX Stéphane (éds.), « Le Sud des sciences sociales », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2022, vol. 41, p. 7-238.
- COMPAGNON Antoine, « Pourquoi 1966 ? », *Fabula-LhT*, 2013, n° 11 [En ligne].
- COMPAGNON Antoine (éd.), « 1966, *annus mirabilis* », *Fabula-LhT*, 2013, n° 11 [En ligne].
- CONTARINI Silvia, JOUBERT Claire et MOURA Jean-Marc (éds.), *Penser la différence culturelle du colonial au mondial : Une anthologie transculturelle*, Paris, Éditions Mimésis, 2019.
- COPANS Jean, « *Politique africaine* : La naissance heureuse d'une sociabilité scientifique inédite », *Politique africaine*, 2021, vol. 161-162, n° 1, p. 33-55.
- COPANS Jean, « Six personnages en quête d'un africanisme », *Politique africaine*, 1998, n° 69, p. 89-108.
- COPANS Jean, « À chacun sa politique », *Cahiers d'Études africaines*, 1978, vol. 18, n° 69-70, p. 93-113.
- COQUERY-VIDROVITCH Catherine, *Le choix de l'Afrique. Les combats d'une pionnière de l'histoire africaine*, Paris, La Découverte, 2021.
- COQUERY-VIDROVITCH Catherine, « Mbembe, Achille. – *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris, Karthala, 2000, 293 p., index (« Les Afriques »). », *Cahiers d'Études africaines*, 2002, n° 167 [En ligne].

- COQUERY-VIDROVITCH Catherine, *Le Congo au temps des grandes compagnies concessionnaires. 1898-1930*, Paris & La Haye, Mouton, 1972.
- COQUIO Catherine, « Monde zéro, accélération et inimitié : Avec et contre la catastrophe », *Esprit*, 2018, Décembre, n° 12, p. 111-114.
- COQUIO Catherine, « L'épreuve du monde et l'unité du monde. Achille Mbembe, entre Carl Schmitt et Frantz Fanon. À propos de : Achille Mbembe, *Politiques de l'inimitié*, Paris, Éditions de la Découverte, 2016, 184 pages », *Raison publique*, 2017, vol. 21, n° 1, p. 247-265.
- CORBIN Alain (éd.), *Histoire de la virilité. Le triomphe de la virilité. Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2011, vol. 3/2.
- CORONIL Fernando, « Can Postcoloniality be Decolonized? Imperial Banality and Postcolonial Power », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 89-108.
- CORTÉS-SÁNCHEZ Julián David, RODRÍGUEZ Zaida Chinchilla et BOHLE CARBONELL Katerina, « Bibliometrics and the study of academic knowledge circulation » dans Wiebke KEIM et Leandro RODRÍGUEZ MEDINA (éds.), *Routledge Handbook of Academic Knowledge Circulation*, Londres, Taylor & Francis Ltd. [Sous presse].
- COSTE Claude et STAFFORD Andy, « Préface » dans Claude COSTE et Andy STAFFORD (éds.), *Sarrasine de Balzac. Séminaires à l'École pratique des hautes études 1967-1968, 1968-1969*, Paris, Seuil, 2011, p. 21-50.
- COULON Christian, BAYART **ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.** Jean-François et FAURE Yves-André (éds.), « La politique en Afrique noire : Le haut et le bas », *Politique africaine*, 1981, n° 1, p. 2-139.
- COURTINE Jean-Jacques (éd.), *Histoire de la virilité. La virilité en crise ? XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2011, vol. 3/3.
- CRENSHAW Kimberlé W., « Cartographie des marges : Intersectionnalité, politique de l'identité et violence contre les femmes de couleur », *Cahiers du Genre*, traduit par Oristelle BONIS, 2005, n° 39, p. 51-82.
- CRENSHAW Kimberlé W., « Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence Against Women of Color », *Stanford Review of Law*, 1991, vol. 6, n° 43, p. 1241-1299.

- CREZEGUT Anthony, *Inventer Gramsci au XXe siècle : Décomposition d'une intelligence française au prisme italien*, Thèse de doctorat en Histoire sous la direction de Marc LAZAR, Institut d'Études Politiques de Paris, Paris, 2020.
- CROCHE Sarah, « Qui pilote le processus de Bologne ? », *Éducation et sociétés*, 2006, vol. 2, n° 18, p. 203-217.
- CRONIN Blaise et ATKINS Helen B., « The Scholar's Spoor » dans Blaise CRONIN et Helen B. ATKINS (éds.), *The Web of Knowledge: A Festschrift in Honor of Eugene Garfield*, Medford, Information Today, 2000, p. 1-8.
- CROUZEL Ivan et ABDOURAHMANE Boubacar Issa, « Présence africaine dans *Politique africaine* ? », *Politique africaine*, 1997, n° 65, p. 140-145.
- CUSSET François, *La Décennie. Le grand cauchemar des années 1980*, Paris, La Découverte, 2008 [2006].
- CUSSET François, *French Theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2005 [2003].
- D. R., « John Donnelly Fage », *The Journal of African History*, 1986, vol. 27, n° 2, p. 193-201.
- DABENE Olivier, *L'Amérique latine à l'époque contemporaine*, 9<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin, 2020 [1994].
- DAGENAIS Huguette et DEVREUX Anne-Marie, « Les hommes, les rapports sociaux de sexe et le féminisme : Des avancées sous le signe de l'ambiguïté », *Nouvelles Questions Féministes*, 1998, vol. 19, n° 2-3-4, p. 1-22.
- DALOZ Jean-Pascal, « Misère(s) de l'africanisme », *Politique africaine*, 1998, n° 70, p. 105-117.
- DARDOT Pierre et LAVAL Christian, *La nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale*, Paris, La Découverte, 2010 [2009].
- DAS Veena, *Critical Events: An Anthropological Perspective on Contemporary India*, New Delhi, Oxford University Press, 1995.
- DAUPHIN Sandrine et SENAC Réjane (éds.), « Gender mainstreaming. De l'égalité des sexes à la diversité », *Cahiers du Genre*, 2008, vol. 1, n° 44, p. 5-184.
- DAVIS Madeleine, « The Origins of the British New Left » dans Martin KLIMKE et



- Joachim SCHARLOTH (éds.), *1968 in Europe*, New York, Palgrave Macmillan, 2008, p. 45-56.
- DE BOECK Filip, « La ville de Kinshasa, une architecture du verbe », *Esprit*, traduit par Jean-Pierre JACQUEMIN, 2006, n° 330, p. 79-105.
- DEBONNEVILLE Julien, « (Re)connaissances anthropologiques du postcolonial : Circulations, résistances et institutionnalisations », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2017, vol. 11, n° 3, p. 283-302.
- DEEGAN Mary Jo, « Les femmes, la sociologie et l'Association américaine de sociologie (1906-1931) : Prologue, rétrospective et perspective », *Zilsel*, traduit par Stéphane DUFOIX, 2022, vol. 10, p. 363-391.
- DEJOURS Christophe, « Le masculin entre sexualité et société », *Adolescence*, 1988, vol. 6, n° 1, p. 89-116.
- DELANCEY Mark Dike, MBUH Rebecca Neh et DELANCEY Mark W., *Historical Dictionary of the Republic of Cameroon*, 4<sup>e</sup> éd., Lanham & Toronto & Plymouth, The Scarecrow Press, Inc., 2010 [1974].
- DELAS Daniel et FONKOUA Romuald, « Entretien avec... Robert Agneau. Directeur des éditions Karthala », *Études littéraires africaines*, 1999, n° 7, p. 4-6.
- DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris, Éditions de Minuit, 2005 [1991].
- DELPHY Christine, « Pour un féminisme matérialiste » dans *L'ennemi principal. 1. Économie politique du patriarcat*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Syllepse, 2013 [1975], p. 243-253.
- DELPHY Christine, *L'ennemi principal. 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2001.
- DELPHY Christine, *L'ennemi principal. 1. Économie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 1998.
- DELPORTE Christian, « Une lutte croissante pour l'attention médiatique » dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éds.), *La vie intellectuelle en France. Le temps des crises (de 1962 à nos jours)*, Paris, Seuil, 2019 [2016], vol. 3/3, p. 25-56.
- DELTOMBE Thomas, DOMERGUE Manuel et TATSITSA Jacob, *Kamerun ! Une guerre cachée aux origines de la Françafrique 1948-1971*, Paris, La Découverte, 2011.

- DEMETER Márton, *Academic Knowledge Production and the Global South: Questioning Inequality and Under-representation*, Cham, Springer International Publishing, 2020.
- DEMETRIOU Demetrakis Z., «La masculinité hégémonique : Lecture critique d'un concept de Raewyn Connell», *Genre, sexualité & société*, traduit par Hugo BOUVARD, 2015, n° 13 [En ligne].
- DEMETRIOU Demetrakis Z., *Adventures of a Diasporic Intellectual: R. W. Connell, from social class to the synthetic turn in gender analysis*, Thèse de doctorat en Philosophie sous la direction de Jan LARBALESTIER et Bettina CASS, University of Sydney, Sydney, 2005.
- DENIS Paul-Yves, «La Structure urbaine en république Argentine : Le cas de Buenos Aires», *Cahiers de géographie du Québec*, 1967, vol. 11, n° 22, p. 43-53.
- DERRIDA Jacques, «La structure, le signe et le jeu dans le discours des sciences humaines» dans *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 2014 [1967], p. 409-428.
- DERRIDA Jacques, *Spectres de Marx : L'état de la dette, le travail du deuil et la nouvelle Internationale*, Paris, Éditions Galilée, 2006 [1993].
- DERRIDA Jacques, *La dissémination*, Paris, Seuil, 1993 [1972].
- DERRIDA Jacques, *Positions*, Paris, Éditions de Minuit, 1972.
- DERRIDA Jacques, *De la Grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1967.
- DESCAMPS Florence et QUENNOUËLLE-CORRE Laure, «Le tournant de mars 1983 a-t-il été libéral ?», *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2018, vol. 2, n° 138, p. 5-15.
- DESLAURIER Christine et ROGER Aurélie, «Passés coloniaux recomposés. Mémoires grises en Europe et en Afrique», *Politique africaine*, 2006, vol. 2, n° 102, p. 5-133.
- DESLAURIER Christine et ROGER Aurélie, «Mémoires grises. Pratiques politiques du passé colonial entre Europe et Afrique», *Politique africaine*, 2006, vol. 2, n° 102, p. 5-27.
- DESROCHE Henri, «Wachtel (Nathan) *La Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole*», *Archives de sociologie des religions*, 1972, n° 33, p. 307-308.

- DIAGNE Souleymane Bachir, « Keeping Africanity Open », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 621-623.
- DIDI-HUBERMAN Georges, *Désirer, désobéir. Ce qui nous soulève, 1*, Paris, Éditions de Minuit, 2019.
- DILAS-ROCHERIEUX Yolène, « Tradition, religion, émancipation : La question du voile chez les jeunes musulmanes », *Le Débat*, 2005, n° 136, p. 108-116.
- DIRLIK Arif, « Historical Colonialism in Contemporary Perspective », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 611-615.
- DORFMAN Ariel et MATTELART Armand, *Donald l'imposteur ou l'Impérialisme raconté aux enfants*, traduit par Michèle MATTELART, Paris, Alain Moreau, 1976 [1971].
- DORFMAN Ariel et MATTELART Armand, *How to Read Donald Duck: Imperialist Ideology in the Disney Comic*, New York, International General, 1975 [1971].
- DOSSE François, *Histoire du structuralisme — Le Champ du signe 1945-1966*, Paris, La Découverte, 2012 [1991], vol. 2/1.
- DOSSE François, *Histoire du structuralisme — Le chant du cygne 1967 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2012 [1992], vol. 2/2.
- DOTTI Jorge, *Carl Schmitt en Argentina*, Rosario, Homo Sapiens Ediciones, 2000.
- DOTTI Jorge, *La letra gótica. Recepción de Kant en Argentina, desde el romanticismo hasta el treinta*, Buenos Aires, Facultad de Filosofía y Letras - UBA, 1992.
- DOZON Jean-Pierre, FASSIN Didier et TALL Kadya, « Médiations théoriques et pratiques de l'anthropologie » dans *Annuaire de l'EHESS 2004-2005*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 2006, p. 370-373.
- DUFOIX Stéphane, *Décolonial*, Paris, Anamosa, 2023.
- DUFOIX Stéphane, « Défaire la synecdoque : Pour une plus grande internationalité dans l'histoire française de la sociologie », *Socio-logos*, 2022, n° 17 [En ligne].
- DUFOIX Stéphane, « Le canon rouillé », *Zilsel*, 2022, vol. 10, n° 1, p. 355-361.
- DUFOIX Stéphane, *La Dispersion : Une histoire des usages du mot diaspora*, Paris, Amsterdam, 2011.
- DUFOIX Stéphane, « Introduction—Un pont par-dessus la porte. Extraterritorialisation et

- transétatisation des identifications nationales» dans Stéphane DUFOIX, Carine GUERASSIMOFF et Anne de TINGUY (éds.), *Loin des yeux, près du cœur. Les États et leurs expatriés*, Paris, Presses de Sciences Po, 2010, p. 15-57.
- DUFOIX Stéphane, « Historiens et mnémographes », *Controverses*, 2006, n° 2, p. 15-38.
- DUFOIX Stéphane et MACE Éric, « Les enjeux d'une sociologie mondiale non-hégémonique », *Zilsel*, 2019, vol. 1, n° 5, p. 88-121.
- DUGONJIC-RODWIN Leonora, *Le privilège d'une éducation transnationale : Sociologie historique du baccalauréat international*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2022.
- DULONG Delphine, GUIONNET Christine et NEVEU Érik, *Boys don't cry! Les coûts de la domination masculine*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012.
- DULUCQ Sophie, « Writing African History in France during the Colonial Era » dans Thomas SPEAR (éd.), *Oxford Research Encyclopedia of African History*, Oxford, Oxford University Press, 2018 [En ligne].
- DULUCQ Sophie, *Écrire l'histoire de l'Afrique à l'époque coloniale (XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Karthala, 2009.
- DUMAS Alexandre, *La Tulipe noire*, Paris, Baudry, 1850, vol. 3/.
- DUMAS Alexandre, *Le Comte de Monte-Cristo*, Paris, Baudry & Pétion, 1845, vol. 18/.
- DUMAS Alexandre, *Les Trois Mousquetaires*, Paris, Baudry, 1844, vol. 8/.
- DUMOULIN KERVRAN David, KLEICHE-DRAY Mina et QUET Mathieu, « Les STS ont-elles un Sud ? Penser les sciences dans/avec les Suds », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2017, vol. 11, n° 3, p. 423-454.
- DURKHEIM Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, 14<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2013 [1895].
- DURKHEIM Émile, *Le Suicide : Étude de sociologie*, 14<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2013 [1897].
- DURKHEIM Émile, *De la division du travail social*, 8<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2013 [1893].
- DURKHEIM Émile, *The Rules of Sociological Method*, traduit par Sarah A. SOLOVAY et John H. MUELLER, 8<sup>e</sup> éd., Chicago, University of Chicago Press, 1938 [1895].

- DURKHEIM Émile et MAUSS Marcel, *De quelques formes primitives de classification : Contribution à l'étude des représentations collectives*, Paris, Presses Universitaires de France, 2017 [1903].
- DUSSEL Enrique, « Les droits de l'homme et l'éthique de la libération. La prétention politique à la justice et la lutte pour la reconnaissance des nouveaux droits » dans Marc MAESSCHALCK et Alain LOUTE (éds.), *Nouvelle critique sociale, Europe — Amérique latine*, traduit par Diego FARNIE, Monza, Polimetrica International Scientific Publisher, 2011, p. 281-296.
- DUSSEL Enrique, « De la philosophie de la libération », *Cahiers des Amériques latines*, 2009, vol. 3, n° 62, p. 37-46.
- DUSSEL Enrique, « Pour un dialogue mondial entre traditions philosophiques », *Cahiers des Amériques latines*, 2009, vol. 3, n° 62, p. 111-127.
- DUVAL Julien, « L'analyse des correspondances et la construction des champs », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2013, vol. 5, n° 200, p. 110-123.
- EBOUSSI BOULAGA Fabien, *À contretemps : L'enjeu de Dieu en Afrique*, Paris, Karthala, 1991.
- EBOUSSI BOULAGA Fabien, *Christianisme sans fétiche : Révélation et domination*, Paris, Présence africaine, 1981.
- EBOUSSI BOULAGA Fabien, *La crise du Muntu : Authenticité africaine et philosophie*, Paris, Présence africaine, 1977.
- EBOUSSI BOULAGA Fabien et KISUKIDI Yala, « Poursuivre le dialogue des lieux » dans Seloua LUSTE BOULBINA (éd.), *Dix penseurs africains par eux-mêmes*, Alger, Chihab, 2016, p. 69-87.
- ECO Umberto, *Apocalittici e integrati: comunicazioni di massa e teorie della cultura di massa*, Milan, Bompiani, 1964.
- ERIKSON Philippe, GALINIER Jacques et MOLINIE Antoinette, « Les études américanistes » dans Martine SEGALLEN (éd.), *Ethnologie. Concepts et aires culturelles*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 203-237.
- ESCOBAR Arturo et RESTREPO Eduardo, « Anthropologies hégémoniques et colonialité », *Cahiers des Amériques latines*, traduit par Amandine DELORD, 2009, vol. 3, n° 62,

p. 83-95.

ETTE Ottmar, *L'affaire Jauss : Les chemins de la compréhension vers l'avenir de la philologie*, traduit par Robert KAHN, Mont-Saint-Aignan, Presses Universitaires de Rouen et du Havre, 2019 [2016].

FABIANI Jean-Louis, *Les philosophes de la République*, Paris, Éditions de Minuit, 1988.

FALCONNET Georges et LEFAUCHEUR Nadine, *La Fabrication des mâles*, Paris, Seuil, 1979.

FARRISS Nancy M., « Commentaire de Nancy M. Farriss » dans Serge Gruzinski et Nathan Wachtel (éds.), *Le Nouveau Monde—Mondes Nouveaux. L'expérience américaine*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations & Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1996, p. 316-322.

FASSIN Éric, « Postface. Actualité des masculinités » dans Meoïn HAGEGE et Arthur VUATTOUX (éds.), *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Amsterdam, 2022 [2014], p. 323-331.

FERRO Marc (éd.), *Le Livre noir du colonialisme : XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle, de l'extermination à la repentance*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Pluriel, 2010 [2003].

FINKIELKRAUT Alain, *La Défaite de la pensée*, Paris, Gallimard, 1987.

FISH Stanley, *Quand lire c'est faire : L'autorité des communautés interprétatives*, traduit par Étienne DOBENESQUE, Paris, Les Prairies ordinaires, 2007 [1980].

FORDANT Clarisse et BRAHIMI Mohamed Amine, « The Reception of a “Traveling Theory”: Edward Said's Citations in the French Academic Publishing Space » dans Gisèle SAPIRO, Marco SANTORO et Patrick BAERT (éds.), *Ideas on the Move in the Social Sciences and Humanities: The International Circulation of Paradigms and Theorists*, Cham, Springer International Publishing, 2020, p. 347-364.

FORGACS David, « Gramsci and Marxism in Britain », *New Left Review*, 1989, n° 176, p. 70-88.

FOUCAULT Michel, « La technologie politique des individus » dans Daniel DEFERT, François EWALD et Jacques LAGRANGE (éds.), *Dits et écrits II. 1976-1988*, traduit par Pierre-Emmanuel DAUZAT, Paris, Gallimard, 2001 [1988], p. 1632-1647.

- FOUCAULT Michel, *Les mots et les choses : Une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1966.
- FOUCAULT Michel, *Enfermedad mental y personalidad*, traduit par Emma KESTELBOIM, Buenos Aires & Barcelone, Paidós, 1961 [1954].
- FOUCAULT Michel, *Maladie mentale et personnalité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1954.
- FOUCHER Vincent, « Achille Mbembe et l'hiver impérial français : Politiques de la différence et sciences du fragment », *Politique africaine*, 2010, vol. 120, n° 4, p. 209-221.
- FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL Dominique, « L'inscription des études féministes au sein du CNRS », *Les cahiers du CEDREF*, 2001, n° 10, p. 113-126.
- FOURNIER Marcel, « La postérité d'Émile Durkheim en Amérique du Nord », *Sociologie*, 2017, vol. 8, n° 4, p. 409-428.
- FROW John, « Afterlife: Texts as Usage », *Reception: Texts, Readers, Audiences, History*, 2008, vol. 1, p. 1-23.
- FUKUYAMA Francis, *La fin de l'histoire et le dernier homme*, traduit par Denis-Armand CANAL, Paris, Flammarion, 2008 [1992].
- GADAMER Hans-Georg, *Vérité et méthode : Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, traduit par Pierre FRUCHON, Jean GRONDIN et Gilbert MERLIO, Éd. intégrale revue et corrigée, Paris, Seuil, 2018 [1960].
- GAIGNARD Romain, « La montée démographique argentine : Le recensement du 30 septembre 1960 », *Cahiers d'outre-mer*, 1961, n° 53, p. 85-97.
- GAILLARD Jacques, GAILLARD Anne-Marie et KRISHNA Visakh V., « Return from Migration and Circulation of Highly Educated People: The Never-ending Brain Drain », *Science, Technology & Society*, 2015, vol. 20, n° 3, p. 269-278.
- GAIR Christopher, *The American Counterculture*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2007.
- GENETTE Gérard, *Figures I*, Paris, Seuil, 1966.
- GEORGE Pierre, « Problèmes urbains de la République Argentine », *Annales de Géographie*, 1968, vol. 77, n° 421, p. 257-277.

- GERARDIN-LAVERGE Mona et COLLIER Anne-Claire, « Circulation et production des savoirs. Une discussion épistémologique », *Terrains/Théories*, 2020, n° 11 [En ligne].
- GILARD Jacques, « Hommage à Georges Baudot », *Caravelle*, 2001, n° 76-77, p. 5-9.
- GILARD Jacques, « *In memoriam* », *Caravelle*, 1996, n° 67, p. 278-280.
- GILROY Paul, « Toward a Critique of Consumer Imperialism », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 589-591.
- GINGRAS Yves, *Histoire des sciences*, Paris, Presses Universitaires de France, 2021.
- GINGRAS Yves, « Dérives et effets pervers de l'évaluation quantitative de la recherche : Sur les mauvais usages de la bibliométrie », *Recherche en soins infirmiers*, 2015, vol. 2, n° 121, p. 72-78.
- GINGRAS Yves, « Du mauvais usage de faux indicateurs », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 2008, vol. 5, n° 55-4bis, p. 67-79.
- GINGRAS Yves, « Les formes spécifiques de l'internationalité du champ scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2002, n° 141-142, p. 31-45.
- GODDARD Jean-Christophe, « La fabrique internationale de la philosophie », *Esprit*, 2012, n° 383, p. 103-105.
- GODELIER Maurice, *La Production des grands hommes : Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Fayard, 1982.
- GODIN Christian (éd.), « Le postcolonialisme : Une stratégie intellectuelle et politique », *Cités*, 2017, vol. 4, n° 72, p. 3-138.
- GOLDSTEIN Philip et MACHOR James L. (éds.), *New Directions in American Reception Study*, Oxford & New York, Oxford University Press, 2008.
- GONDOLA Charles-Didier, « La crise de la formation en histoire africaine en France, vue par les étudiants africains », *Politique africaine*, 1997, n° 65, p. 132-139.
- GORDON Lewis R., GROSFUGUEL Ramón et MIELANTS Éric (éds.), « Historicizing Anti-Semitism. Proceedings of the International Conference on "The Post-September 11 New Ethnic/Racial Configurations in Europe and the United States: The Case of Anti-Semitism" », *Human Architecture: Journal of the Sociology of Self-Knowledge*, 2009, VII, n° 2, p. 1-178.



- GOURARIER Mélanie, *Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes : Une socio-anthropologie des sociabilités hétérosexuelles au de la Communauté de la séduction en France*, Thèse de doctorat en Anthropologie sous la direction de Marie-Élisabeth HANDMAN, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2012.
- GOURARIER Mélanie, REBUCINI Gianfranco et VÖRÖS Florian (éds.), « Hégémonie », *Genre, sexualité & société*, 2015, n° 13 [En ligne].
- GRASSO Linda M., « “You are no stranger to me”: Georgio O’Keefe’s Fan Mail », *Reception: Texts, Readers, Audiences, History*, 2013, vol. 5, p. 24-40.
- GREIMAS Algirdas Julien, *Sémantique structurale : Recherche de méthode*, Paris, Larousse, 1966.
- GRISENDI Ezequiel et NOVELLO Andrea, « The Reception of Structuralism in Argentina (1960s–1970s) » dans Gisèle SAPIRO, Marco SANTORO et Patrick BAERT (éds.), *Ideas on the Move in the Social Sciences and Humanities: The International Circulation of Paradigms and Theorists*, Cham, Springer International Publishing, 2020, p. 55-82.
- GROSFUGUEL Ramón, « Les immigrés caribéens dans les métropoles du système-monde capitaliste et la “colonialité du pouvoir” », *Cahiers des Amériques latines*, 2009, vol. 3, n° 62, p. 59-82.
- GROSFUGUEL Ramón, « Les implications des altérités épistémiques dans la redéfinition du capitalisme global. Transmodernité, pensée frontalière et colonialité globale », *Multitudes*, traduit par Anouk DEVILLE et Anne VERECKEN, 2006, vol. 3, n° 26, p. 51-74.
- GROSFUGUEL Ramón et MIELANTS Éric (éds.), « Othering Islam. Proceedings of the International Conference on “The Post-September 11 New Ethnic/Racial Configurations in Europe and the United States: The Case of Islamophobia” », *Human Architecture: Journal of the Sociology of Self-Knowledge*, 2006, V, n° 1, p. 1-118.
- GROSSER Pierre, *L’histoire du monde se fait en Asie. Une autre vision du XX<sup>e</sup> siècle*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Odile Jacob, 2019 [2017].
- GRUZINSKI Serge, « Walter D. Mignolo, Local Histories/Global Designs. Coloniality,

- Subaltern Knowledges and Border Thinking, Princeton, Princeton University Press, 2000, 371p. », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2002, vol. 57, n° 1, p. 234-235.
- GRUZINSKI Serge, *Images at war: Mexico from Columbus to Blade Runner (1492-2019)*, traduit par Heather MACLEAN, Durham, Duke University Press, 2001 [1990].
- GRUZINSKI Serge, « W. D. Mignolo, The Darker Side of the Renaissance. Literacy, Territoriality and Colonization. — F. J. Cevallos-Candau Et Al., Eds., Coded Encounters. Writing, Gender and Ethnicity in Colonial Latin America. — E. H. Boone & W. Mignolo, eds., Writing without Words. Alternative Literacies in Mesoamerica and the Andes », *L'Homme*, 1997, vol. 141, p. 183-185.
- GRUZINSKI Serge, *La guerre des images : De Christophe Colomb à « Blade Runner » (1492-2019)*, Paris, Fayard, 1990.
- GRUZINSKI Serge, *Le Destin brisé de l'empire aztèque*, Paris, Gallimard, 1988.
- GRUZINSKI Serge, *La colonisation de l'imaginaire : Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard, 1988.
- GRUZINSKI Serge, *Les Hommes-Dieux du Mexique. Pouvoir indigène et domination coloniale, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 1985.
- GRUZINSKI Serge, « Le Passeur susceptible : Approches ethnohistoriques de la conquête spirituelle du Mexique », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 1976, vol. 12, n° 1, p. 195-217.
- GRUZINSKI Serge et BERNAND Carmen (éds.), « La Redécouverte de l'Amérique », *L'Homme*, 1992, vol. 32, n° 122-124, p. 7-375.
- GRUZINSKI Serge et WACHTEL Nathan, « Avant-propos » dans Serge Gruzinski et Nathan Wachtel (éds.), *Le Nouveau Monde—Mondes Nouveaux. L'expérience américaine*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations & Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1996, p. VII-XI.
- GUEDJ Pauline et KISUKIDI Yala, « Présentation », *Tumultes*, 2019, vol. 1, n° 52, p. 5-11.
- GUEYE Abdoulaye, « Plutôt union libre que séparation. Les chercheurs africains francophones et l'Université française dans le contexte de réarrangement global

- du champ académique par les États-Unis», *Histoire de la recherche contemporaine*, 2019, VIII, n° 2, p. 160-179.
- GUEYE Abdoulaye, *Les intellectuels africains en France*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- GUEYE Abdoulaye, « Conjonctures historiques et démarche identitaire : Le cas des intellectuels africains en France », *Sociétés africaines et diaspora*, 1997, n° 8, p. 55-72.
- GUHA Ranajit et SPIVAK Gayatri Chakravorty (éds.), *Selected Subaltern studies*, New York, Oxford University Press, 1988.
- GUILLAUMIN Colette, *Sexe, race et pratique du pouvoir : L'idée de nature*, Donnemarie-Dontilly, Éditions iXe, 2016.
- GUILLAUMIN Colette, *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, Paris, Gallimard, 2002 [1972].
- GUILLAUMIN Colette, « Masculin banal/Masculin général », *Le Genre humain*, 1984, n° 10, p. 65-73.
- GUIONNET Christine et NEVEU Érik, *Féminins/masculins : Sociologie du genre*, 3<sup>e</sup> éd. entièrement refondue, Malakoff, Armand Colin, 2021 [2004].
- GUIONNET Christine et NEVEU Érik, *Féminins-masculins : Sociologie du genre*, 2<sup>e</sup> éd. entièrement refondue, Paris, Armand Colin, 2009 [2004].
- GUIONNET Christine et NEVEU Érik, *Féminins-masculins : Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, 2004.
- GUTIERREZ Gustavo, *Théologie de la libération : Perspectives*, traduit par François MALLEY, Bruxelles & Paris, Lumen Vitae & Office général du livre, 1974 [1972].
- GUTIERREZ ORDOÑEZ Salvador, « Eran los años cincuenta. La llegada del estructuralismo a España », *Boletín de la Sociedad Española de Historiografía Lingüística*, 2018, n° 12, p. 1-34.
- GUYER Jane, « Contemplating Uncertainty », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 599-602.
- GUYON Stéphanie, « Supporterisme et masculinité : L'exemple des Ultra à Auxerre », *Sociétés & Représentations*, 2007, vol. 24, n° 2, p. 79-95.

- HAGEGE Meoïn, *Sortir et s'en sortir ? Parcours de santé et vulnérabilités de sortants de prison qui vivent avec le VIH ou une hépatite C*, Thèse de doctorat en Sociologie sous la direction de Marc BESSIN et Aline DESESQUELLES, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2016.
- HALL Stuart, « La pertinence de Gramsci pour l'étude de la race et de l'ethnicité » dans Maxime CERVILLE (éd.), *Identités et cultures : Politiques des différences*, traduit par Aurélien BLANCHARD et Florian VÖRÖS, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, Paris, Amsterdam, 2019 [1986], p. 241-290.
- HALL Stuart, « Codage/décodage » dans Maxime CERVILLE (éd.), *Identités et cultures : Politiques des cultural studies*, traduit par Michèle ALBARET et Marie-Christine GAMBERINI, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Amsterdam, 2017 [1973], p. 251-268.
- HALL Stuart, « Le crapaud dans le jardin : Thatcherisme et théorie » dans Maxime CERVILLE (éd.), *Identités et cultures : Politiques des cultural studies*, traduit par Christophe JAQUET, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Amsterdam, 2017 [1988], p. 325-363.
- HALLAK Camille, *L'Afrique, le monde et demain : Construire un mouvement intellectuel décolonial à travers les Ateliers de la Pensée*, Mémoire de Master en Science politique sous la direction de Richard BANEGAS et Thomas FOUQUET, Institut d'Études Politiques de Paris, Paris, 2018.
- HARAWAY Donna, « Savoirs situés : La question de la science dans le féminisme et le privilège de la perspective partielle » dans Laurence ALLARD, Delphine GARDEY et Nathalie MAGNAN (éds.), *Manifeste cyborg et autres essais. Sciences — Fictions — Féminismes*, traduit par Denis PETIT et Nathalie MAGNAN, Paris, Exils, 2007, p. 107-142.
- HARDING Sandra, *Objectivity and diversity: Another logic of scientific research*, Chicago, University of Chicago Press, 2015.
- HARDING Sandra (éd.), *The feminist standpoint theory reader: Intellectual and political controversies*, New York, Routledge, 2003.
- HARDT Michael et NEGRI Antonio, *Multitude : Guerre et démocratie à l'âge de l'Empire*, traduit par Nicolas GUILHOT, Paris, La Découverte, 2004 [2004].
- HAUCHECORNE Mathieu, « Canon/Canonisation » dans Gisèle SAPIRO (éd.), *Dictionnaire international Bourdieu*, Paris, CNRS Éditions, 2020, p. 102-103.

- HAUCHECORNE Mathieu, *La gauche américaine en France : La réception de John Rawls et des théories de la justice (1971-2010)*, Paris, CNRS Éditions, 2019.
- HAUCHECORNE Mathieu, « Essor et disciplinarisation des sciences humaines et sociales » dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éds.), *La vie intellectuelle en France. Le temps des crises (de 1962 à nos jours)*, Paris, Seuil, 2019 [2016], vol. 3/3, p. 187-219.
- HAUCHECORNE Mathieu, *La fabrication transnationale des idées politiques. Sociologie de la réception de John Rawls et des « théories de la justice » en France (1971-2011)*, Thèse de doctorat en Science politique sous la direction de Frédérique MATONTI et Frédéric SAWICKI, Université Lille 2 - Droit et Santé, Lille, 2011.
- HAUCHECORNE Mathieu, « Le polycentrisme des marges. Les “filières” belge et québécoise d’importation de la philosophie politique étatsunienne contemporaine en France », *Histoire@Politique. Politique, culture, société*, 2011, n° 15 [En ligne].
- HAUCHECORNE Mathieu et MATONTI Frédérique, « Actualité de l’histoire sociale des idées politiques », *Raisons politiques*, 2017, vol. 67, n° 3, p. 5-10.
- HAUCHECORNE Mathieu et MATONTI Frédérique (éds.), « Actualité de l’histoire sociale des idées politiques », *Raisons politiques*, 2017, vol. 3, n° 67, p. 5-203.
- HAVARD Gilles, BERTRAND Romain, GRUZINSKI Serge, TERRAY Emmanuel, TREPIED Benoit, BERNARD Carmen, WACHTEL Nathan et LEVI Giovanni, « Discussion », *Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac*, 2016, n° 7 [En ligne].
- HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, *La Raison dans l’Histoire. Introduction à la Philosophie de l’Histoire*, traduit par Kostas PAPAIOANNOU, Paris, Union Générale d’Éditions, 1965 [1822–1831].
- HEIDMANN Ute, « Différenciation, dialogisme, diversalité. Paradigmes pour un comparatisme différentiel et plurilingue », *Revue de littérature comparée*, 2020, vol. 4, n° 376, p. 487-497.
- HINKLE Roscoe C., « Durkheim in American Sociology » dans Kurt WOLFF (éd.), *Émile Durkheim, 1858-1917*, Columbus, Ohio University Press, 1960, p. 267-295.

- HIRIGOYEN Marie-France, « Le *burn-out*, une pathologie du monde moderne », *Corps & Psychisme*, 2020, vol. 2, n° 77, p. 107-118.
- HOBBSAWM Eric, *L'ère des empires : 1875-1914*, traduit par Jacqueline CARNAUD et Jacqueline LAHANA, Paris, Pluriel, 2012 [1989].
- HOPENHAYN Martín, *No Apocalypse, No Integration: Modernism and Postmodernism in Latin America*, Durham, Duke University Press, 2001.
- HORKHEIMER Max et ADORNO Theodor W., *La dialectique de la Raison. Fragments philosophiques*, traduit par Éliane KAUFHOLZ, Nouvelle éd., Paris, Gallimard, 1974 [1944].
- HOTTIN Christian, « Jussieu, l'inachevée. Cinquante ans de projets pour la « faculté des sciences de Paris centre » », *Livraisons d'Histoire de l'Architecture*, 2007, n° 13, p. 23-50.
- HOUDAILLE Jacques, « Wachtel Nathan, *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole 1530-1570* », *Population*, 1975, vol. 30, n° 4-5, p. 937-938.
- HOUNTONDI Paulin J. (éd.), *Endogenous Knowledge: Research trails*, Dakar, Éditions du Codesria, 1997 [1994].
- HOUNTONDI Paulin J. (éd.), *Les Savoirs endogènes : Pistes pour une recherche*, Dakar, Éditions du Codesria, 1994.
- HOUNTONDI Paulin J., *African Philosophy: Myth and Reality*, traduit par Henri EVANS et Jonathan RÉE, Bloomington, Indiana University Press, 1983 [1976].
- HOUNTONDI Paulin J., *Sur la « philosophie africaine » : Critique de l'ethnophilosophie*, Paris, Maspero, 1976.
- HURTADO LOPEZ Fátima, *Dialogues philosophiques Europe-Amérique latine : Vers un universalisme ouvert à la diversité. Enrique Dussel et l'éthique de la libération*, Thèse de doctorat en Philosophie sous la direction de Catherine LARRERE et Juan Antonio ESTRADA, Université Paris 1-Panthéon Sorbonne & Universidad de Granada, Paris, 2013.
- HURTADO LOPEZ Fátima, « Pensée critique latino-américaine : De la philosophie de la libération au tournant décolonial », *Cahiers des Amériques latines*, 2009, vol. 3,

n° 62, p. 23-35.

IOANNIDIS John P.A., « September 2022 data-update for “Updated science-wide author databases of standardized citation indicators” ».

IOANNIDIS John P.A., BAAS Jeroen, KLAVANS Richard et BOYACK Kevin, « A standardized citation metrics author database annotated for scientific field », *PLOS Biology*, 12 août 2019, vol. 17, n° 8, p. e3000384.

IOANNIDIS John P.A., KLAVANS Richard et BOYACK Kevin, « Multiple Citation Indicators and Their Composite across Scientific Disciplines », *PLOS Biology*, 2016, vol. 14, n° 7, p. e1002501.

IRVING Terry, *'The triumph of green hearts over sere': reflections on student radicalism at Sydney University in the 1910s and the 1960s*, Présentation dans le cadre du « History of University of Life Seminar » à l'Université de Sydney le 23 octobre 2013, s.l., 2013.

ISER Wolfgang, *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, traduit par Evelyne SZNYCER, 2<sup>e</sup> éd., Bruxelles, Pierre Mardaga, 1985 [1976].

JAUSS Hans Robert, « L'histoire de la littérature : Un défi à la théorie littéraire » dans *Pour une esthétique de la réception*, traduit par Claude MAILLARD, Paris, Gallimard, 1978 [1970], p. 23-88.

JAUSS Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, traduit par Claude MAILLARD, Paris, Gallimard, 1978.

JAUSS Hans Robert, *Literaturgeschichte als Provokation*, 2<sup>e</sup> éd., Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1970 [1967].

DEUTSCHES LITERATURARCHIV, Marbach-sur-le-Neckar, Nachlass Jauß, K 24, *Jauß Tagebuch 30.04.1995*, s. d.

JEANPIERRE Laurent, « L'aventure des sciences de l'homme » dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éds.), *La vie intellectuelle en France. Le temps des combats (1914-1962)*, Paris, Seuil, 2019 [2016], vol. 3/2, p. 175-211.

JEANPIERRE Laurent, « Tribunes et plateaux : Logiques de la visibilité intellectuelle » dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éds.), *La vie intellectuelle en France. Le temps des crises (de 1962 à nos jours)*, Paris, Seuil, 2019 [2016], vol.

3/3, p. 97-105.

JEWSIEWICKI Bogumil, « The Subject in Africa: In Foucault's Footsteps », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 593-598.

JOAS Hans, FITZI Gregor et MARCUCCI Nicola, « Interview by Gregor Fitzi and Nicola Marcucci with Hans Joas on the reception of Émile Durkheim in Germany. Berlin: Humboldt University of Berlin, 6 October 2014 », *Journal of Classical Sociology*, 2017, vol. 17, n° 4, p. 382-398.

JOLY Marc, *Devenir Norbert Elias : Histoire croisée d'un processus de reconnaissance scientifique : La réception française*, Paris, Fayard, 2012.

JOUBERT Claire (éd.), *Le postcolonial comparé : Anglophonie, francophonie*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2014.

JOYEUX-PRUNEL Béatrice, *Les avant-gardes artistiques 1918-1945. Une histoire transnationale*, Paris, Gallimard, 2017.

JULES-ROSETTE Bennetta, « Afro-Pessimism's Many Guises », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 603-605.

KAFKA Franz, *Lettre au père*, traduit par Marthe ROBERT, Paris, L. Mazenod, 1964 [1919].

KAFKA Franz, *La métamorphose*, traduit par Alexandre VIALATTE, Paris, Gallimard, 1938 [1915].

KAFKA Franz, *La Metamorfosis*, traduit par Jorge Luis BORGES, Buenos Aires, Editorial Losada, 1938 [1915].

KAFKA Franz, *Le Procès*, traduit par Alexandre VIALATTE, Paris, Gallimard, 1933 [1925].

KASUYA Keisuke, « Discourses of Linguistic Dominance: A Historical Consideration of French Language Ideology », *International Review of Education/Internationale Zeitschrift für Erziehungswissenschaft/Revue Internationale de l'Éducation*, 2001, vol. 47, n° 3/4, p. 235-251.

KEIM Wiebke, « Ibn Khaldoun dans les premières sociologies allemandes », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2022, n° 41, p. 31-61.

KEIM Wiebke, « La circulation internationale des savoirs en sciences sociales : Facteurs pertinents d'acceptation et de rejet des textes voyageurs », *Revue d'anthropologie*



- des connaissances*, 2016, vol. 10, n° 1, p. 1-41.
- KEIM Wiebke, « Conceptualizing Circulation of Knowledge in the Social Sciences » dans Wiebke KEIM, Ercüment ÇELİK, Christian ERSCHÉ et Veronika WÖHRER (éds.), *Global Knowledge Production in the Social Sciences: Made in Circulation*, Farnham, Ashgate, 2014, p. 87-113.
- KEIM Wiebke, « Analyse des invitations de chercheurs étrangers par l'EHESS », *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, 2010, n° 9, p. 33-52.
- KEUCHEYAN Razmig, *Hémisphère gauche. Une cartographie des nouvelles pensées critiques*, 2<sup>e</sup> éd. augmentée, Paris, La Découverte, 2017 [2010].
- KHANNA Ranjana, « Racial France, or the Melancholic Alterity of Postcolonial Studies », *Public Culture*, 2011, vol. 23, n° 1, p. 191-199.
- KISUKIDI Yala (éd.), « Eboussi Boulaga. Défaites et utopies », *Politique africaine*, 2021, vol. 4, n° 164, p. 5-100.
- KISUKIDI Yala, « Introduction au thème. Fabien Eboussi Boulaga : Espace et événement », *Politique africaine*, 2021, vol. 4, n° 164, p. 5-15.
- KISUKIDI Yala, « Pulsations. Vivre et écrire après la colonie » dans Achille MBEMBE, *De la postcolonie : Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2020, p. I-XVIII.
- KISUKIDI Yala, « L'universel dans la brousse », *Esprit*, 2020, n° 461, p. 47-59.
- KISUKIDI Yala, « Théologie mineure : Douleur noire et espérance chez Jean-Marc Ela », *Philosophiques*, 2019, vol. 2, n° 46, p. 359-374.
- KISUKIDI Yala (éd.), « Frontières et déchets d'hommes. Autour d'Achille Mbembe », *Esprit*, 2018, n° 450, p. 83-114.
- KISUKIDI Yala (éd.), « Introduction », *Esprit*, 2018, n° 450, p. 83-85.
- KISUKIDI Yala, « Préface » dans Paul GILROY, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, traduit par Charlotte NORDMANN, Paris, Amsterdam, 2017, p. 10-23.
- KISUKIDI Yala, « Mbembe (Achille) – *Politiques de l'inimitié*. – Paris, La Découverte, 2016. 184 p. », *Revue française de science politique*, 2016, vol. 5, n° 66, p. 841-842.
- KISUKIDI Yala (éd.), « Négritude et philosophie », *Rue Descartes*, 2014, vol. 4, n° 83,

p. 1-140.

KISUKIDI Yala, « Achille Mbembe. *Critique de la raison nègre*. Paris, La Découverte, coll. “Cahiers libres”, 2013, 224 p., 21 € », *Esprit*, 2014, n° 404, p. 138-140.

KISUKIDI Yala, *L'humanité créatrice. Essai sur la signification esthétique et politique de la métaphysique de Bergson*, Thèse de doctorat en Philosophie sous la direction de Frédéric WORMS, Université Lille 3, Lille, 2010.

KLAUTKE Egbert, « Max Weber in America \* Heidegger in America », *German History*, 2012, vol. 31, n° 1, p. 126-128.

KLEIN Daniel B. et CHIANG Eric, « The Social Science Citation Index: A Black Box— with an Ideological Bias? », *Econ Journal Watch*, 2004, vol. 1, n° 1, p. 134-165.

KÖSSLER Reinhart, « La fin d'une amnésie ? L'Allemagne et son passé colonial depuis 2004 », *Politique africaine*, 2006, vol. 2, n° 102, p. 50-66.

KOYRE Alexandre, « Perspectives sur l'histoire des sciences » dans *Études d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, Gallimard, 1973 [1963], p. 390-399.

KUMINOVA Olga, « To See Across the Veil of Print: Virtual Re-personalization of the Reader-Author Relationship during the “Reading Revolution” », *Reception: Texts, Readers, Audiences, History*, 2011, vol. 3, p. 59-101.

LABEY Pauline, « De l'écriture scientifique au grand public cultivé » dans Étienne ANHEIM et Livia FORAISON (éds.), *L'édition en sciences humaines et sociales. Enjeux et défis*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2020, p. 45-49.

LABOU TANSI Sony, *La Vie et demie*, Paris, Seuil, 1979.

LACAN Jacques, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

LACLAU Ernesto et MOUFFE Chantal, *Hégémonie et stratégie socialiste : Vers une radicalisation de la démocratie*, traduit par Julien ABRIEL, Paris, Pluriel, 2019 [1985].

LAMONT Michèle, « How to Become a Dominant French Philosopher: The Case of Jacques Derrida », *American Journal of Sociology*, 1987, vol. 93, n° 3, p. 584-622.

LAMONT Michèle et FOURNIER Marcel (éds.), *Cultivating Differences: Symbolic Boundaries and the Making of Inequality*, Chicago, University of Chicago Press,

1992.

- LAMONT Michèle et MOLNÁR Virág, « The Study of Boundaries in the Social Sciences », *Annual Review of Sociology*, 2002, vol. 28, n° 1, p. 167-195.
- LANDER Edgardo (éd.), *La colonialidad del saber: Eurocentrismo y ciencias sociales. Perspectivas latinoamericanas*, Buenos Aires, Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales-CLACSO & UNESCO & Unidad Regional de Ciencias Sociales y Humanas para América Latina y el Caribe, 2000.
- LANG Miriam, « Colonialité environnementale ou internationalisme responsable ? Réflexions sur la transition écosociale depuis l'Amérique latine », *Mouvements*, 2022, vol. 1, n° 109, p. 25-37.
- LANSON Gustave, « L'histoire littéraire et la sociologie », *Revue de métaphysique et de morale*, 1904, XII, p. 621-642.
- LAPEYRONNIE Didier, « Révolte primitive dans les banlieues françaises. Essai sur les émeutes de l'automne 2005 », *Déviance et Société*, 2006, vol. 4, n° 30, p. 431-448.
- LATIN AMERICAN SUBALTERN STUDIES GROUP, « Founding Statement », *boundary 2*, 1993, vol. 20, n° 3, p. 110-121.
- LATOUR Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 1997.
- LAUNOIT Jean-Pierre de, « L'Alliance française : Un facteur de rayonnement de la culture française », *Revue internationale et stratégique*, 2006, vol. 3, n° 63, p. 161-164.
- LAURENS Sylvain, « « “Pourquoi” et “comment” poser les questions qui fâchent ? » : Réflexions sur les dilemmes récurrents que posent les entretiens avec des “imposants” », *Genèses*, 2007, vol. 69, n° 4, p. 112-127.
- LAVAERT Sonja et MOREAU Pierre-François (éds.), *Spinoza et la politique de la multitude*, Paris, Éditions Kimé, 2021.
- LAYFIELD Allison, « Asian American Literature and Reading Formations: A Case Study of Nora Okja Keller's *Comfort Woman* and *Fox Girl* », *Reception: Texts, Readers, Audiences, History*, 2015, vol. 7, p. 64-82.
- LAZREG Marnia, « Mirror, Mirror, Tell Me Who I Am: Colonial Empire and French Identity », *Public Culture*, 2011, vol. 23, n° 1, p. 177-189.

- LE COUR GRANDMAISON Olivier, *Coloniser, exterminer : Sur la guerre et l'État colonial*, Paris, Fayard, 2005.
- LE MARCIS Frédéric, « Voir la France depuis l'Afrique du Sud », *Politique africaine*, 2010, vol. 120, n° 4, p. 201-208.
- LE MARCIS Frédéric, « The Suffering Body of the City », *Public Culture*, 2004, vol. 16, n° 3, p. 453-477.
- LEBARON Frédéric, « Champ académique » dans Gisèle SAPIRO (éd.), *Dictionnaire international Bourdieu*, Paris, CNRS Éditions, 2020, p. 129-130.
- LENINE Vladimir Ilitch, *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme : Essai de vulgarisation*, Éd. de Georges Labica, Paris, Le Temps des cerises, 2001 [1917].
- LEON-PORTILLA Miguel, *Le crépuscule des Aztèques : Récits indigènes de la Conquête*, traduit par Ángel María GARIBAY KINTANA et André JOUCLA-RUAU, Paris, Casterman, 1965 [1959].
- LEON-PORTILLA Miguel, *Visión de los vencidos: relaciones indígenas de la conquista*, traduit par Ángel María GARIBAY KINTANA, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 1959.
- LEPINARD Éléonore et LIEBER Marylène, *Les théories en études de genre*, Paris, La Découverte, 2020.
- LEPINARD Éléonore et MAZOUZ Sarah, *Pour l'intersectionnalité*, Paris, Anamosa, 2021.
- LE TALEC Jean-Yves, « Des Men's Studies aux Masculinity Studies : Du patriarcat à la pluralité des masculinités », *SociologieS*, 2016, Dossiers [En ligne].
- LEVI-STRAUSS Claude, « Race et culture », *Revue Internationale des Sciences Sociales*, 1971, vol. 4, n° 23, p. 647-666.
- LEVI-STRAUSS Claude, *El totemismo en la actualidad*, traduit par Francisco González ARAMBURO, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1965 [1962].
- LEVI-STRAUSS Claude, *El pensamiento salvaje*, traduit par Francisco González ARAMBURO, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1964 [1962].
- LEVI-STRAUSS Claude, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.

- LEVI-STRAUSS Claude, *Le Totémisme aujourd'hui*, Paris, Presses Universitaires de France, 1962.
- LEVI-STRAUSS Claude, *Race et histoire*, Paris, Denoël & Gonthier, 1961.
- LOVE Joseph, « Structuralism and Dependency in Peripheral Europe: Latin American Ideas in Spain and Portugal », *Latin American Research Review*, 2004, vol. 39, n° 2, p. 114-140.
- LUGONES María, « Colonialidad y Género », *Tábula Rasa*, 2008, vol. 9, p. 73-101.
- LUSTE BOULBINA Seloua, « Walter D. MIGNOLO, *Habiter la frontière, la désobéissance épistémique. Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*, Peter Lang, Bruxelles, 2015, 185 p. », *Présence Africaine*, 2018, vol. 1, n° 197, p. 387-399.
- LUSTE BOULBINA Seloua, COHEN Jim, ZOUGGARI Najate et SIMON Patrick (éds.), « Décoloniser les savoirs. Internationalisation des débats et des luttes », *Mouvements*, 2012, vol. 4, n° 72, p. 7-170.
- LUSTE BOULBINA Seloua, COHEN Jim, ZOUGGARI Najate et SIMON Patrick, « Décoloniser les savoirs. Internationalisation des débats et des luttes », *Mouvements*, 2012, vol. 4, n° 72, p. 7-10.
- LYNN MEEK Vincent, « The Transformation of Australian Higher Education from Binary to Unitary System », *Higher Education*, 1991, vol. 21, n° 4, p. 461-494.
- M. C., « Roland Oliver », *The Journal of African History*, 1988, vol. 29, n° 1, p. 1-4.
- MAESSCHALCK Marc, « Préface. La désobéissance épistémique comme “contre-poétique” décoloniale » dans Walter MIGNOLO, *La Désobéissance épistémique : Rhétorique de la modernité, logique de la colonialité et grammaire de la décolonialité*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2015, p. 9-22.
- MAESSCHALCK Marc et LOUTE Alain (éds.), *Nouvelle critique sociale, Europe — Amérique latine | Aller — Retour*, Toulouse, EuroPhilosophie Éditions, 2019 [2011].
- MAESSCHALCK Marc et LOUTE Alain (éds.), *Nouvelle critique sociale, Europe — Amérique latine | Aller — Retour*, Monza, Polimetrica International Scientific Publisher, 2011.

- MAINAUD Thierry, RAYNAUD Émilie et ROUSSEL Philippe (éds.), *France, portrait social*, Éd. 2022, Montrouge, Insee, 2022.
- MALDONADO-TORRES Nelson, « Interventions philosophiques dans le projet inachevé de la décolonisation » dans Marc MAESSCHALCK et Alain LOUTE (éds.), *Nouvelle critique sociale, Europe — Amérique latine*, traduit par Emmanuel DELGADO HOCH, Monza, Polimetrica International Scientific Publisher, 2011, p. 297-328.
- MALDONADO-TORRES Nelson, « Sobre la colonialidad del ser: Contribuciones al desarrollo de un concepto » dans Santiago CASTRO GOMEZ et Ramón GROSGOUEL (éds.), *El giro decolonial: Reflexiones para una diversidad epistémica más allá del capitalismo global*, Bogota, Siglo del Hombre Editores : Universidad Central, Instituto de Estudios Sociales Contemporáneos, IESCO-UC : Pontificia Universidad Javeriana, Instituto de Estudios Sociales y Culturales, Pensar, 2007, p. 127-167.
- MALLET Françoise, « Les docteurs et le marché de l'emploi », *Éducation & Formation*, 1995, n° 41, p. 21-29.
- MÄLZER Moritz, *Auf der Suche nach der neuen Universität: Die Entstehung der « Reformuniversitäten » Konstanz und Bielefeld in den 1960er Jahren*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2016.
- MANCERON Gilles, *Marianne et les colonies : Une introduction à l'histoire coloniale de la France*, Paris, La Découverte & La Ligue des Droits de l'homme, 2005.
- MARCHESI Aldo, « Redessiner la carte : De La Havane à Ñancahuazú, militants du Cône Sud et révolution continentale en 1967 », *Monde(s)*, 2017, vol. 11, n° 1, p. 95-118.
- MARROU Henri-Irénée, *De la connaissance historique*, Éd. revue et augmentée de la 6<sup>e</sup> éd., Paris, Seuil, 2016 [1954].
- MARSHALL Helen, ROBINSON Peter, GERMOV John et CLARK Eileen, *Teaching Sociology in Australia. A Report to the Australian Learning and Teaching Council*, Sydney, Australian Learning & Teaching Council, 2009.
- MARTIN Hélène, « Raewyn Connell, sociologue et militante féministe. Des rivages du Pacifique : Politiques du genre et connaissance », *Nouvelles Questions Féministes*, 2015, vol. 34, n° 1, p. 102-121.

- MARTIN Jacqueline, « Les études féministes au Mirail : Quoi de neuf entre 1978 et 2008 ? », *Les Cahiers de Framespa*, 2018, vol. 29 [En ligne].
- MARTIN Jacqueline, « Toulouse, 1982, un acte de naissance des recherches féministes », *Midi-Pyrénées Patrimoine*, 2012, Hors-Série n° 4, p. 76-79.
- MARTIN Jacqueline, « Recherche et Études Féministes en France : Une synthèse des processus institutionnalisant des enseignements et de la recherche entre 1970 et 1990 », *RFR/DRF*, 1994, vol. 23, p. 24-28.
- MARUANI Margaret et NICOLE Chantal, *Au labour des dames. Métiers masculins, emplois féminins*, Paris, Syros, 1989.
- MATHIEU-FRITZ Alexandre et QUEMIN Alain, « Publier pendant et après la thèse. Quelques conseils à l'attention des jeunes sociologues », *Socio-logos*, 2007, n° 2 [En ligne].
- MATONTI Frédérique, « Retour au concept : Le structuralisme des *Cahiers pour l'analyse* », *Raisons politiques*, 2017, vol. 67, n° 3, p. 11-29.
- MATONTI Frédérique, « Plaidoyer pour une histoire sociale des idées politiques », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2012, vol. 59-4bis, n° 5, p. 85-104.
- MATONTI Frédérique, « L'anneau de Möbius : La réception en France des formalistes russes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2009, vol. 1-2, n° 176-177, p. 52-67.
- MATONTI Frédérique, « La politisation du structuralisme. Une crise dans la théorie », *Raisons politiques*, 2005, vol. 2, n° 18, p. 49-71.
- MATTELART Armand et NEVEU Érik, *Introduction aux Cultural Studies*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2018 [2003].
- MAUREL Chloé, « Comment une maison d'édition française donne la parole aux historiens des Suds. Entretien avec Robert Agneau », *Revue Tiers Monde*, 2013, vol. 4, n° 216, p. 129-140.
- MAUREL Chloé, *L'UNESCO de 1945 à 1974*, Thèse de doctorat en Histoire sous la direction de Pascal ORY, Université Panthéon-Sorbonne—Paris I, Paris, 2006.
- MELDRUM Andrew Norman, « The Development of Atomic Theory: (3) Newton's Theory, and its Influence in the Eighteenth Century », *Memoirs and Proceedings*

- of the Manchester Literary and Philosophical Society*, 1910, vol. 55, n° 4, p. 1-10.
- MENNESSON Christine, « Les sportives “professionnelles” : Travail du corps et division sexuée du travail », *Cahiers du Genre*, 2007, vol. 1, n° 42, p. 19-42.
- MENNESSON Christine, « Le gouvernement des corps des footballeuses et boxeuses de haut niveau », *Clio*, 2006, n° 23, p. 179-196.
- MENNESSON Christine, « Les “formes identitaires” sexuées des femmes investies dans des sports “masculins” », *Science & Motricité*, 2005, vol. 54, n° 1, p. 63-90.
- MENNESSON Christine, « La gestion de la pratique des femmes dans deux sports “masculins” : Des formes contrastées de la domination masculine », *Staps*, 2004, vol. 63, n° 1, p. 89-106.
- MENNESSON Christine, « Être une femme dans un sport “masculin” : Modes de socialisation et construction des dispositions sexuées », *Sociétés contemporaines*, 2004, vol. 55, n° 3, p. 69-90.
- MENSAH Ayoko, OUENDJI Norbert N. et MBEMBE Achille, « “Le temps de l’Afrique viendra”. Entretien avec Achille Mbembe », *Africultures*, 2011, vol. 83, n° 1, p. 87-100.
- MERIMEE Paul, « Caravelle », *Caravelle*, 1963, n° 1, p. 5-10.
- MERINDOL Jean-Yves, « Les universitaires et leurs statuts depuis 1968 », *Le Mouvement Social*, 2010, vol. 4, n° 233, p. 69-91.
- MERTON Robert K., « The Matthew Effect in Science: The reward and communication systems of science are considered », *Science*, 1968, vol. 159, n° 3810, p. 56-63.
- MESSERSCHMIDT James W., « The Saliency of “Hegemonic Masculinity” », *Men and Masculinities*, 2019, vol. 22, n° 1, p. 85-91.
- MESTIRI Mohamed, GROSGOUEL Ramón et SOUM El Yamine (éds.), *Islamophobie dans le monde moderne*, Paris & Berkeley, Institut International de la Pensée Islamique & University of California, Department of Ethnic Studies, 2008.
- MEYER Morgan, « The Rise of the Knowledge Broker », *Science Communication*, 2010, vol. 32, n° 1, p. 118-127.
- MEYER Morgan et BRUN Victoria, « Theories and practices of knowledge brokering » dans Wiebke KEIM et Leandro RODRÍGUEZ MEDINA (éds.), *Routledge Handbook*



- of Academic Knowledge Circulation*, Londres, Taylor & Francis Ltd. [Sous presse].
- MEYRIAT Jean et DADA Nadine, « IV. Institutions et politiques publiques françaises et comparées », *Revue française de science politique*, 1987, vol. 37, n° 3, p. 420-422.
- MINARD Philippe (éd.), « Regards sur l'histoire intellectuelle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2012, vol. 59-4bis, n° 5, p. 5-148.
- MONGA Célestin, *Un Bantou à Washington suivi de Un Bantou à Djibouti*, Paris, Presses Universitaires de France, 2007.
- MONGIN Olivier, « Achille Mbembe. *DE LA POSTCOLONIE. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine* », *Esprit*, 2000, n° 269, p. 228.
- MONTECINO Sonia, « Identidades y diversidades en Chile » dans Antonio GARRETON (éd.), *Cultura y desarrollo en Chile*, Santiago, Andres Bello, 2001, p. 65-98.
- MORE Thomas, *L'utopie*, traduit par Jean LE BLOND, Barthélemy ANEAU et Guillaume NAVAUD, Éd. de Guillaume NAVAUD, Paris, Gallimard, 2012 [1516].
- MORENO PESTAÑA José Luis, *En devenant Foucault : Sociogenèse d'un grand philosophe*, traduit par Philippe HUNT, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2006.
- MOULIER-BOUTANG Yann, « Raison métisse », *Multitudes*, 2001, vol. 3, n° 6, p. 9-14.
- MOULIER-BOUTANG Yann, *De l'esclavage au salariat. Économie historique du salariat bridé*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998.
- MOULIER-BOUTANG Yann et VIDAL Jérôme, « De la colonialité du pouvoir à l'Empire et vice-versa », *Multitudes*, 2006, vol. 3, n° 26, p. 15-25.
- MOURA Jean-Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.
- MOURRE Martin, « Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA), ou la volonté de savoir en Afrique pour l'Afrique. Naissance et évolution d'une institution panafricaine », *Histoire de la recherche contemporaine*, 2019, VIII, n° 2, p. 189-199.
- MUCHEMBLED Robert, « A la recherche des cultures réprouvées : Ethnologie et histoire

- du XVIe siècle. Nathan Wachtel : *La vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole. 1530-1570/80, 1971* », *Revue du Nord*, 1973, vol. 55, n° 217, p. 175-178.
- MUDIMBE Valentin Yves, « Save the African Continent », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 61-62.
- MUKAROVSKÝ Jan, « Du structuralisme » dans John PIER, Laurent VALLANCE, Petr A. BILEK et Tomáš KUBICEK (éds.), *Jan Mukařovský — Écrits 1928-1946*, traduit par Jean BOUTAN, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2019 [1946], p. 27-38.
- MUKAROVSKÝ Jan, « Sur la traduction en tchèque de Chklovski, *Théorie de la prose* » dans John PIER, Laurent VALLANCE, Petr A. BILEK et Tomáš KUBICEK (éds.), *Jan Mukařovský — Écrits 1928-1946*, traduit par Kristýna MATYSOVA, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2019 [1934], p. 81-87.
- MUKAROVSKÝ Jan, « Intentionnalité et non-intentionnalité dans l'art » dans John PIER, Laurent VALLANCE, Petr A. BILEK et Tomáš KUBICEK (éds.), *Jan Mukařovský — Écrits 1928-1946*, traduit par Jean BOUTAN, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2019 [1943], p. 221-251.
- MUKAŘOVSKÝ Jan, « O strukturalismu » dans Miroslav ČERVENKA et Milan JANKOVIČ (éds.), *Studie I*, Brno, Host, 2000 [1946], p. 26-38.
- MUKAŘOVSKÝ Jan, « K českému překladu Šklovského Teorie prózy » dans Miroslav ČERVENKA et Milan JANKOVIČ (éds.), *Studie I*, Brno, Host, 2000 [1934], p. 501-508.
- MUKAŘOVSKÝ Jan, « Záměrnost a nezáměrnost v umění » dans Miroslav ČERVENKA et Milan JANKOVIČ (éds.), *Studie I*, Brno, Host, 2000 [1943], p. 353-388.
- MUKAŘOVSKÝ Jan, *Aesthetic Function, Norm and Value As Social Facts*, traduit par Mark E. SUINO, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1970 [1936].
- MÜLLER Hans-Peter, FITZI Gregor et MARCUCCI Nicola, « Interview by Gregor Fitzi and Nicola Marcucci with Hans-Peter Müller on the reception of Émile Durkheim in Germany. Berlin: Humboldt University of Berlin, 25 February 2015 », *Journal of Classical Sociology*, 2017, vol. 17, n° 4, p. 399-422.
- MURRA John Victor et ESPINOZA SORIANO Waldemar (éds.), *Visita hecha a la provincia*

- de Chucuito por Garci Diez de San Miguel en el año 1567*, Lima, Casa de la Cultura del Perú, 1964.
- NANDY Ashis, *L'ennemi intime : Perte de soi et retour à soi sous le colonialisme*, traduit par Annie MONTAUT, Paris, Fayard, 2007.
- NANDY Ashis, *The Intimate Enemy: Loss and Recovery of Self under Colonialism*, New Delhi, Oxford University Press, 1980.
- NAUDIER Delphine, « Les intellectuelles depuis les années 1960 » dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éds.), *La vie intellectuelle en France. Le temps des crises (de 1962 à nos jours)*, Paris, Seuil, 2019 [2016], vol. 3/3, p. 57-67.
- NDONG NDONG Yannick Martial, *Les écritures africaines de soi : 1950-2010 : Du Postcolonial au postracial ?*, Thèse de doctorat en Littératures françaises et francophones, études postcoloniales et culturelles sous la direction d'Anthony MANGEON, Université de Strasbourg, Strasbourg, 2014.
- NEBRIJA Antonio de, *Gramática castellana*, Madrid, Fundación Antonio de Nebrija, 1992 [1492].
- NEBRIJA Antonio de, *Introductiones latinae*, Salamanque, Universidad de Salamanca, 1981 [1481].
- NETUMIERES Félicité DES, « Méthodes de régression et analyse factorielle », *Histoire & Mesure*, 1997, vol. 12, n° 3-4, p. 271-297.
- NGALAMULUME Kalala, « Léopold II et les missionnaires. Les circulations contemporaines d'un faux », *Politique africaine*, 2006, vol. 2, n° 102, p. 128-133.
- NOËL Sophie, « Maintenir l'économie à distance dans l'univers des biens symboliques : Le cas de l'édition indépendante "critique" », *Revue Française de Socio-Économie*, 2012, vol. 2, n° 10, p. 73-92.
- NOËL Sophie, *L'édition indépendante critique : Engagements politiques et intellectuels*, Villeurbanne, Presses de l'Enssib, 2012.
- NOVAK John L. et FERNANDEZ Melissa, « Achille Mbembe. A Bibliography. On the Occasion of the 24th Wellek Library Lectures 2004 ».
- NUTTALL Sarah et MBEMBE Achille (éds.), *Johannesburg: The Elusive Metropolis*,

- Durham, Duke University Press, 2008.
- NUTTALL Sarah et MBEMBE Achille, « Afropolis: From Johannesburg », *PMLA*, 2007, vol. 122, n° 1, p. 281-288.
- NUTTALL Sarah et MBEMBE Achille, « A Blase Attitude: A Response to Michael Watts », *Public Culture*, 2005, vol. 17, n° 1, p. 193-202.
- OBSERVATOIRE DU DECOLONIALISME ET DES IDEOLOGIES IDENTITAIRES, « Rapport sur les manifestations idéologiques à l'Université et dans la Recherche ».
- O'DONNELL Guillermo, « Modernization and Military Coups » dans Gabriela NOUZEILLES et Graciela MONTALDO (éds.), *The Argentina Reader. History, Culture, Politics*, Durham & Londres, Duke University Press, 2002, p. 399-420.
- OLANIYAN Tejumola, « Narrativizing Postcoloniality: Responsibilities », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 47-55.
- OLIVER Roland et FAGE John D., *A Short History of Africa*, Londres, Penguin African Library, 1962.
- PADIOLEAU Jean G., « La formation de la pensée politique : Développement longitudinal et déterminants socio-culturels », *Revue française de sociologie*, 1976, vol. 3, n° 17, p. 451-484.
- PALMA Hélène, VERJUS Anne, MORIN Samuel, ROUX Patricia, DELPHY Christine, MOSCONI Nicole, DUNEZAT Xavier et DEVREUX Anne-Marie, « In Memoriam. Quelques mots pour Léo, sur Léo, de Léo Thiers-Vidal, l'ami et le militant que nous avons aimé », *Nouvelles Questions Féministes*, 2008, vol. 27, n° 3, p. 88-116.
- PANIKKAR Raimon, *Myth, Faith and Hermeneutics. Cross-Cultural Studies*, New York, Paulist Press, 1979.
- PARSONS Talcott, *The Structure of Social Action. A Study in Social Theory with Special References to a Group of Recent European Writers*, New York, McGraw-Hill Book Company, Inc., 1937.
- PASCAL, *Pensées*, Éd. présentée, établie et annotée par Michel LE GUERN, Paris, Gallimard, 2004 [1977].

- PASSERON Jean-Claude, *Le raisonnement sociologique : Un espace non poppérien de l'argumentation*, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, Paris, Albin Michel, 2006 [1991].
- PAVARD Bibia, ROCHEFORT Florence et ZANCARINI-FOURNEL Michelle, *Ne nous libérez pas, on s'en charge. Une histoire des féminismes de 1789 à nos jours*, Paris, La Découverte, 2020.
- PELLERIN Hélène, « Introduction. De la perspective et de sa pertinence dans l'étude des Relations internationales » dans Hélène PELLERIN (éd.), *La perspective en Relations internationales*, Outremont, Athéna Éditions, 2010, p. 7-28.
- PEMBERTON John, « Disempowerment. Not. », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 83-88.
- PERRIN Marie, *Des savoirs dissidents à l'université. Processus d'institutionnalisation des études féministes et de genre en France et en Angleterre (1970-2020)*, Doctorat en Sociologie sous la direction de Catherine ACHIN et Anne-Marie DEVREUX, Université Paris 8 Vincennes–Saint-Denis, Saint-Denis, 2022.
- PERSE Saint-John, *Éloges suivi de La Gloire des Rois—Anabase—Exil*, Éd. revue et corrigée, Paris, Gallimard, 1960 [1942].
- PETRE-GRENOUILLEAU Olivier, « Les identités traumatiques : Traites, esclavage, colonisation », *Le Débat*, 2005, n° 136, p. 93-107.
- PETRE-GRENOUILLEAU Olivier, *Les traites négrières : Essai d'histoire globale*, Paris, Gallimard, 2004.
- PICQ Françoise, « Les études féministes en France : Une institutionnalisation problématique », *Labrys, études féministes/estudos feministas*, 2005, n° 7 [En ligne].
- PINTO Louis, « Citations et références. Pour une sociologie des habitus académiques », *Savoir/Agir*, 2020, vol. 4, n° 54, p. 119-124.
- PINTO Louis, « Pour une sociologie des intellectuels de luxe », *Savoir/Agir*, 2019, vol. 1, n° 47, p. 97-107.
- PINTO Louis, *La vocation et le métier de philosophe. Pour une sociologie de la philosophie dans la France contemporaine*, Paris, Seuil, 2007.
- PLATT Jennifer, « Sociology » dans Roger E. BACKHOUSE et Philippe FONTAINE (éds.),

- The History of the Social Sciences since 1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 102-135.
- PLATT Jennifer, « The United States Reception of Durkheim's "The Rules of Sociological Method" », *Sociological Perspectives*, 1995, vol. 38, n° 1, p. 77-105.
- POLONI-SIMARD Jacques et BERNAND Carmen, « Un historien-anthropologue en Amérique » dans Juan Carlos GARAVAGLIA, Jacques POLONI-SIMARD et Gilles RIVIERE (éds.), *Au miroir de l'anthropologie historique : Mélanges offerts à Nathan Wachtel*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, p. 7-12.
- POMMEROLLE Marie-Emmanuelle, « Une mémoire vive : Débats historiques et judiciaires sur la violence coloniale au Kenya », *Politique africaine*, 2006, vol. 2, n° 102, p. 85-100.
- POZZI Catherine, « Le soleil s'endort sur des plaines infinies... » dans *Très haut amour. Poèmes et autres textes*, Éd. de Claire PAULHAN et Lawrence JOSEPH, Paris, Gallimard, 2002 [1906], p. 49-50.
- PREBISCH Raúl, *The Economic Development of Latin America and its Principal Problems*, New York, Nations Unies, Département des affaires économiques, 1950.
- PRIETO Luis Jorge, *Pertinence et pratique : Essai de sémiologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1975.
- PRIETO Luis Jorge, *Messages et signaux*, Paris, Presses Universitaires de France, 1966.
- PROST Antoine et CYTERMANN Jean-Richard, « Une histoire en chiffres de l'enseignement supérieur en France », *Le Mouvement Social*, 2010, vol. 4, n° 233, p. 31-46.
- PUDAL Romain, « La difficile réception de la philosophie analytique en France », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2004, vol. 2, n° 11, p. 69-100.
- QUATTROCCHI-WOISSON Diana, « L'histoire des intellectuels en Argentine ? Les difficultés d'une société périphérique » dans Michel LEYMARIE et Jean-François SIRINELLI (éds.), *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*, Paris, Presses Universitaires de France, 2003, p. 91-106.
- QUAYSON Ato, « Obverse Denominations: Africa? », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3,

p. 585-588.

QUEYSSI Laurent, « Le doigt sur le pouls de l'Amérique : Dick nouvelliste » dans Philip K. DICK, *Nouvelles complètes 1947-1953*, Paris, Gallimard, 2020 [1994], vol. 2/1, p. 11-35.

QUIJANO Aníbal, « "Race" et colonialité du pouvoir », *Mouvements*, traduit par Jim COHEN, 2007, vol. 51, n° 3, p. 111-118.

QUIJANO Aníbal, « Coloniality and Modernity/Rationality », *Cultural Studies*, traduit par Sonia THERBORN, 2007, vol. 21, n° 2-3, p. 168-178.

QUIJANO Aníbal, « Colonialité du pouvoir et démocratie en Amérique latine », *Futur antérieur*, traduit par James COHEN, 1994, p. 93-100.

QUIJANO Aníbal, « Colonialidad y Modernidad/Racionalidad », *Perú Indígena*, 1992, vol. 13, n° 29, p. 11-20.

RABATÉ Jean-Michel, « Introduction 2003: Are You History? » dans John STURROCK, *Structuralism*, Oxford, Blackwell, 2003, p. 1-16.

REBUCINI Gianfranco, « Culture, hégémonie et subjectivités. "Traductions" de Gramsci dans les sciences sociales critiques anglophones », *Actuel Marx*, 2015, vol. 1, n° 57, p. 82-95.

REBUCINI Gianfranco, *Les masculinités au Maroc : Pour une anthropologie des genres et des sexualités dans la ville de Marrakech*, Thèse de doctorat en Anthropologie sous la direction de Jocelyne DAKHLIA, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2009.

REED Kate, *New Directions in Social Theory: Race, Gender and the Canon*, Londres, SAGE Publications, 2006.

REMAUD Olivier, *Un monde étrange. Pour une autre approche du cosmopolitisme*, Paris, Presses Universitaires de France, 2015.

RENAUDAT Christine, *Les étudiants africains à Bordeaux*, Talence, Centre d'étude d'Afrique noire, 1998.

RICHMAN Michèle, « On the Power of the Banal: (UN)Common Categories in Recent Social Thought », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 113-122.

RIEFFEL Rémy, *L'emprise médiatique sur le débat d'idées. Trente années de vie*

- intellectuelle 1989-2019*, Paris, Presses Universitaires de France, 2022.
- RIEFFEL Rémy, *La tribu des clercs : Les intellectuels sous la V<sup>e</sup> République, 1958-1990*, Paris, Calmann-Lévy, 1993.
- RIVOAL Haude, *Les hommes en bleu : Une ethnographie des masculinités dans une grande entreprise de distribution*, Thèse de doctorat en Sociologie sous la direction de Régine BERCOT, Université Paris 8 Vincennes–Saint-Denis, Saint-Denis, 2018.
- RIVOAL Haude, « Virilité ou masculinité ? L’usage des concepts et leur portée théorique dans les analyses scientifiques des mondes masculins », *Travailler*, 2017, vol. 2, n° 38, p. 141-159.
- RIVOAL Haude, BRETIN Hélène et VUATTOUX Arthur (éds.), « Transformations du travail, transformation des masculinités », *Cahiers du Genre*, 2019, n° 67, p. 5-184.
- ROBINE Jérémy, « Les “indigènes de la République” : Nation et question postcoloniale. Territoires des enfants de l’immigration et rivalité de pouvoir », *Hérodote*, 2006, vol. 1, n° 120, p. 118-148.
- ROCHEFORT Florence, *Histoire mondiale des féminismes*, Paris, Presses Universitaires de France, 2022.
- RODRÍGUEZ MEDINA Leandro, *The Circulation of European Knowledge: Niklas Luhmann in the Hispanic Americas*, New York, Palgrave Macmillan, 2014.
- RODRÍGUEZ MEDINA Leandro, *Centers and Peripheries in Knowledge Production*, New York & Londres, Routledge, 2014.
- ROITMAN Janet (éd.), « Racial France », *Public Culture*, 2011, vol. 23, n° 1, p. 1-254.
- ROSELLI Mariangela, « Le projet politique de la langue française. Le rôle de l’Alliance française », *Politix*, 1996, vol. 9, n° 36, p. 73-94.
- ROSSITER Margaret W., « L’effet Matthieu Mathilda en sciences », *Les cahiers du CEDREF*, traduit par Irène JAMI, 2003, n° 11, p. 21-39.
- ROUSSIN Philippe et PADIS Marc-Olivier, « Situation française, littérature mondiale et courants postcoloniaux », *Esprit*, 2006, n° 330, p. 161-168.
- RUVITUSO Clara Inés, « Southern Theories und die Öffnung des sozialwissenschaftlichen Kanons: Darcy Ribeiros (vergessener) Beitrag zur Gesellschaftstheorie »,



*Leviathan*, 2021, vol. 49, n° 2, p. 266-285.

RUVITUSO Clara Inés, « Brazilian Social Theory in Circulation. Analysing the German Translation of Darcy Ribeiro by Suhrkamp », *Serendipities. Journal for the Sociology and History of the Social Sciences*, 2021, vol. 6, n° 1, p. 21-28.

RUVITUSO Clara Inés, « From the South to the North: The circulation of Latin American dependency theories in the Federal Republic of Germany », *Current Sociology*, 2020, vol. 68, n° 1, p. 22-40.

RUVITUSO Clara Inés, « La recepción de Heidegger en la Argentina peronista (1946-1955). Cuatro casos contrapuestos » dans Juan PIOVANI, Clara Inés RUVITUSO et Nikolaus WERZ (éds.), *Transiciones, Memorias e Identidades en Europa y América Latina*, Francfort-sur-le-Main & Madrid, Iberoamericana Vervuert, 2016, p. 245-268.

RUVITUSO Clara Inés, « La productivité d'une réception. Lectures, circulation et usages de Heidegger dans l'Argentine du péronisme classique », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2015, vol. 9, n° 3, p. 387-402.

SAINT-LARY Maud, « Introduction : Des entrepreneurs entre rhétorique et action sur le monde », *Bulletin de l'A.P.A.D.*, 2009, n° 29-30, p. 9-17.

SANTOS Boaventura de Sousa, *Épistémologies du Sud. Mouvements citoyens et polémique sur la science*, traduit par Jean-Louis LAVILLE, Paris & Perpignan, Desclée de Brouwer, 2016.

SANTOS Boaventura de Sousa, « Épistémologies du Sud », *Études Rurales*, traduit par Magali WATTEAUX, 2011, vol. 187, n° 1, p. 21-49.

SAPIRO Gisèle, « Champ(s) de production culturelle » dans Gisèle SAPIRO (éd.), *Dictionnaire international Bourdieu*, Paris, CNRS Éditions, 2020, p. 133-135.

SAPIRO Gisèle, « What Factors Determine the International Circulation of Scholarly Books? The Example of Translations Between English and French in the Era of Globalization » dans Johan HEILBRON, Gustavo SORÁ et Thibaud BONCOURT (éds.), *The Social and Human Sciences in Global Power Relations*, Cham, Palgrave Macmillan, 2018, p. 59-93.

SAPIRO Gisèle, « Modèles d'intervention politique des intellectuels : Le cas français », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2009, vol. 1-2, n° 176-177, p. 8-31.

- SAPIRO Gisèle et DUMONT Lucile, « La diffusion internationale du structuralisme : Entre appropriation et rejet » dans Jean-François BERT et Jérôme LAMY (éds.), *Résonances des structuralismes*, Paris, Éditions des Archives contemporaines, 2016, p. 123-138.
- SAPIRO Gisèle et POPA Ioana, « Traduire les sciences humaines et sociales : Logiques éditoriales et enjeux scientifiques » dans Gisèle SAPIRO (éd.), *Translatio. Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*, Paris, CNRS Éditions, 2008, p. 107-138.
- SARLO Beatriz, « Intelectuales y revistas : razones de una práctica », *América. Cahiers du CRICCAL*, 1992, n° 9-10, p. 9-16.
- SARTRE Jean-Paul, *Critique de la raison dialectique. Théorie des ensembles pratiques* précédé de *Questions de méthode*, Paris, Gallimard, 1960, vol. 2/1.
- SAUVAYRE Romy, *Initiation à l'entretien en sciences sociales. Méthodes, applications pratiques et QCM*, Paris, Armand Colin, 2021.
- SCAFF Lawrence A., *Max Weber in America*, Princeton & Oxford, Princeton University Press, 2011.
- SCHIFF Maurice, « Fuite des cerveaux, gain de cerveaux et politique d'éducation optimale : Implications pour le bien-être des non-migrants », *Revue d'économie du développement*, 2020, vol. 2, n° 28, p. 5-29.
- SCHILT Kristen et WISWALL Matthew, « Before and after: Gender transitions, human capital, and workplace experiences », *B.E. Journal of Economic Analysis and Policy*, 2008, vol. 8, n° 1, Article 39.
- SCOT Marie, « L'impérialisme des idées et de la culture françaises » dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éds.), *La vie intellectuelle en France. Le temps des combats (1914-1962)*, Paris, Seuil, 2019 [2016], vol. 3/2, p. 455-488.
- SHAKESPEARE William, « La tragique histoire d'Hamlet, Prince de Danemark [The Tragical History of Hamlet, Prince of Denmark] » dans *Tragédies*, traduit par Jean-Michel DEPRATS, Paris, Gallimard, 2002 [1599–1602], vol. 2/1, p. 671-991.
- SHAKESPEARE William, « La Tempête » dans François GUIZOT et Amédée PICHOT (éds.), *Œuvres complètes*, traduit par Pierre LE TOURNEUR, Paris, Ladvocat, 1821 [1623], vol. 20/2, p. 1-117.

- SHAPIN Steven et SCHAFFER Simon, *Léviathan et la pompe à air : Hobbes et Boyle entre science et politique*, traduit par Thierry PIELAT et Sylvie BARJANSKY, Paris, La Découverte, 1993 [1985].
- SHARIATI Ali, *What is to be Done? The Enlightened Thinkers and an Islamic Renaissance*, Houston, Institute for Research and Islamic Studies, 1986.
- SHARIATI Ali, *On the Sociology of Islam*, traduit par Hamid ALGAR, Berkeley, Mizan Press, 1979.
- SHILS Edward, *The Calling of Sociology*, Chicago, University of Chicago Press, 1980.
- SHRESTHA Sanjana et KROLAK Lisa, « The potential of community libraries in supporting literate environments and sustaining literacy skills », *International Review of Education*, 2015, vol. 61, n° 3, p. 399-418.
- SINGARAVELOU Pierre, « Sciences coloniales et sciences humaines » dans Christophe CHARLE et Laurent JEANPIERRE (éds.), *La vie intellectuelle en France. Le temps des combats (1914-1962)*, Paris, Seuil, 2019 [2016], vol. 3/2, p. 212-219.
- SINGLY François DE, « Les Habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, 1993, vol. 196, n° 11, p. 54-64.
- SKINNER Quentin, *Les fondements de la pensée politique moderne*, traduit par Jérôme GROSSMAN et Jean-Yves POUILLOUX, Paris, Albin Michel, 2001 [1978].
- SMIRNOVA Lenny Elena, *Philosophies entre la France et l'URSS (1956-1985). Circulations de textes et pratiques de traduction*, Thèse de doctorat en Histoire et Civilisations sous la direction de Sophie CŒURE, Université Paris Cité, Paris, 2022.
- SMOUTS Marie-Claude (éd.), *La situation postcoloniale. Les postcolonial studies dans le débat français*, Paris, Presses de Sciences Po, 2007.
- SNYDER Thomas D., GRANT W. Vance, RAVITCH Diane et SONNENBERG William C., *120 years of American Education: A Statistical Portrait*, Washington, D.C., National Center for Education Statistics, 1993.
- SOLJENITSYNE Alexandre, *L'Archipel du Goulag. 1918-1956, essai d'investigation littéraire*, traduit par José JOHANNET, Geneviève JOHANNET et Nikita STRUVE, Éd. en deux volumes, Paris, Seuil, 1974.

- SORÁ Gustavo et DUJOVNE Alejandro, « Translating Western Social and Human Sciences in Argentina: A Comparative Study of Translations from French, English, German, Italian and Portuguese » dans Johan HEILBRON, Gustavo SORÁ et Thibaud BONCOURT (éds.), *The Social and Human Sciences in Global Power Relations*, Cham, Palgrave Macmillan, 2018, p. 267-293.
- SPINOZA Baruch, « Lettre XVII. Au très savant et très avisé Pierre Balling (20 juillet 1663) » dans *Œuvres de Spinoza. Tome Troisième : Traité politique—Lettres*, traduit par Charles APPUHN, Paris, Garnier Frères, 1929, p. 171-173.
- STEINMANN Heinrich Gustav, *Über den Einfluss Newtons auf die Erkenntnistheorie seiner Zeit*, Bonn, Friedrich Cohen, 1913.
- STOLER Ann Laura, *La chair de l'empire : Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, traduit par Sébastien ROUX et Massimo PREARO, Paris, La Découverte & Institut Émilie du Châtelet, 2013 [2002].
- STOLER Ann Laura, « Colonial Aphasia: Race and Disabled Histories in France », *Public Culture*, 2011, vol. 23, n° 1, p. 121-156.
- SUQUET Jean-Baptiste, COLLARD Damien et RAULET-CROSET Nathalie, « L'organisation d'un management collaboratif entre acteurs publics et acteurs civils : Le rôle d'organisation frontière d'une association d'insertion dans l'emploi pour les jeunes diplômés », *Gestion et management public*, 2020, vol. 8, n° 1, p. 9-26.
- SUSEN Simon, *The « Postmodern Turn » in the Social Sciences*, New York, Palgrave Macmillan, 2015.
- SWAAN Abram de, « English in the Social Sciences » dans Ulrich AMMON (éd.), *The Dominance of English as a Language of Science: Effects on Other Languages and Language Communities*, Berlin & New York, Mouton de Gruyter, 2001, p. 71-84.
- SWAAN Abram de, *Words of the World: The Global Language System*, Cambridge & Malden, Polity, 2001.
- TABET Simon, « Itinéraires d'une sociologie liquide », *Socio*, 2017, n° 8, p. 9-25.
- TARCUS Horacio, « Le “Mai argentin”. Des lectures de la Nouvelle gauche jusqu'au Cordobazo », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 2009, vol. 2, n° 94, p. 85-92.

- TAUSSIG Michael, « The Magic of the State », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 63-66.
- TERRAY Emmanuel, « La vision des vaincus et le silence des dominés », *Les actes de colloques du musée du quai Branly Jacques Chirac*, 2016, n° 7 [En ligne].
- TERRET Thierry, « Sport et masculinité : Une revue de questions », *Staps*, 2004, vol. 4, n° 66, p. 209-225.
- TERRET Thierry et LIOTARD Philippe (éds.), *Sport et Genre—Volume 2. Excellence féminine et masculinité hégémonique*, Paris, L’Harmattan, 2005.
- TERRET Thierry et ZANCARINI-FOURNEL Michelle (éds.), « Le genre du sport », *Clio*, 2006, n° 23, p. 5-292.
- THIBAUT Françoise et STRELISKI Sarah, *Les indicateurs bibliométriques pour les SHS. État de la question*, Paris, Alliance Athéna, 2022.
- THIERS-VIDAL Léo, *De « L’Ennemi Principal » aux principaux ennemis. Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination*, Paris, L’Harmattan, 2010.
- THIESSE Anne-Marie, *La Création des identités nationales : Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2001 [1999].
- TODOROV Tzvetan (éd.), *Théorie de la littérature : Textes des formalistes russes*, Paris, Seuil, 1966.
- TORRES Enrique, MARTINEZ LLULL Daniel, GOBBATO Santiago, MONDONIO Pedro et TIRELLI Enrique, *Cronica de un pueblo, de su gente y de sus sueños*, Corral de Bustos-Ifflinger, Ediciones CDB del centenario, 2001.
- TOULABOR Comi M., *L’aventure de Politique africaine ou l’histoire d’une revue pas comme les autres*, Mémoire pour le diplôme d’habilitation à diriger des recherches en science politique sous la direction de Jean LECA, Institut d’Études Politiques de Paris, Paris, 2004.
- TOULABOR Comi M., *Le politique par le bas : Un paradigme de bon sens*, Texte de présentation des travaux réunis pour le diplôme d’habilitation à diriger des recherches en science politique sous la direction de Jean LECA, Institut d’Études Politiques de Paris, Paris, 2004.
- TOULABOR Comi M., « Des africanistes, français en particulier », *LiMes*, 1997, n° 3.
- TOULABOR Comi M., « Jeu de mots, jeu de vilains : Lexique de la dérision politique au

- Togo », *Politique africaine*, 1981, n° 3, p. 55-71.
- TROMPETTE Pascale et VINCK Dominique, « Retour sur la notion d'objet-frontière », *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2009, vol. 3, n° 1, p. 5-27.
- TROUILLOT Michel-Rolph, « The Vulgarly of Power », *Public Culture*, 1992, vol. 5, n° 1, p. 75-81.
- TSAI Po-Fang, « The Introduction and Reception of Max Weber's Sociology in Taiwan and China », *Journal of Sociology*, 2016, vol. 52, n° 1, p. 118-133.
- UM NYOBE Ruben, *Écrits sous maquis*, Paris, L'Harmattan, 1989.
- UM NYOBE Ruben, *Le problème national kamerunais*, Paris, L'Harmattan, 1984.
- UNDURRAGA Tomás, MUDD Sasha et AGUIRRE Gonzalo, « Knowledge circulation and the institutionalisation of climate science as a new academic field » dans Wiebke KEIM et Leandro RODRÍGUEZ MEDINA (éds.), *Routledge Handbook of Academic Knowledge Circulation*, Londres, Taylor & Francis Ltd. [Sous presse].
- UNESCO, *L'UNESCO s'engage à promouvoir une culture de la paix*, Paris, Unesco, 2002.
- VAN GOSSE, *Rethinking the New Left. An Interpretative History*, New York, Palgrave Macmillan, 2005.
- VANGREVELINGHE Gabriel, « Les niveaux de vie en France, 1956 et 1965 », *Économie et Statistique*, 1969, n° 1, p. 7-21.
- VAUCHEZ Antoine, « Le prisme circulatoire. Retour sur un leitmotiv académique », *Critique internationale*, 2013, vol. 59, n° 2, p. 9-16.
- VAYSSIERE Pierre, « Caravelle : Entre Lettres et Sciences Humaines », *Caravelle*, 2013, n° 100, p. 151-169.
- VAZQUEZ Laura, « Comment les enfants vont d'eux-mêmes à eux-mêmes. Poèmes en 50 lignes » dans *Vous êtes de moins en moins réels. Anthologie 2014-2021*, Paris, Seuil, 2022 [2020], p. 45-47.
- VERGES Françoise, « The Power of Words », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 607-610.
- VERSINI Claire et ABRIGNANI Bernard, « La coopération euro-méditerranéenne à un tournant de son histoire », *Cahiers de l'action*, 2013, vol. 39, n° 2, p. 27-34.

- VIGARELLO Georges (éd.), *Histoire de la virilité. L'invention de la virilité de l'Antiquité aux Lumières*, Paris, Seuil, 2011, vol. 3/1.
- VODICKA Felix, « Die Konkretisation des literarischen Werks. Zur Problematik der Rezeption von Nerudas Werk » dans Jurij STRIEDTER (éd.), *Die Struktur der literarischen Entwicklung*, Munich, Wilhelm Fink, 1975, p. 87-125.
- VODICKA Felix, « Ohlas Bérangerovy poesie v české literatuře [Les échos (la réception) de la poésie de Béranger dans la littérature tchèque] », *Listy filologické*, 1935, vol. 62, p. 301-366.
- VOGLER Candace, « Social Imaginary, Ethics, and Methodological Individualism », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 625-627.
- VÖRÖS Florian, *Les usages sociaux de la pornographie en ligne et les constructions de la masculinité : Une sociologie matérialiste de la réception des médias*, Thèse de doctorat en Sociologie sous la direction de Michel BOZON, École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2015.
- VUATTOUX Arthur, *Genre et rapports de pouvoir dans l'institution judiciaire : Enquête sur le traitement institutionnel des déviances adolescentes par la justice pénale et civile dans la France contemporaine*, Thèse de doctorat en Sociologie sous la direction de Marc BESSIN et Bertrand PULMAN, Université Paris 13-Sorbonne Paris Cité, Paris, 2016.
- WACHTEL Nathan, *La vision des vaincus : Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole 1530-1570*, Paris, Gallimard, 1971.
- WACHTEL Nathan, « La vision des vaincus : La conquête espagnole dans le folklore indigène », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1967, vol. 22, n° 3, p. 554-585.
- WAGNER Anne Catherine, *La mondialisation des classes sociales*, Paris, La Découverte, 2020.
- WAGNER Anne-Catherine, « La place du voyage dans la formation des élites », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2007, vol. 5, n° 170, p. 58-65.
- WALLERSTEIN Immanuel, *The Second Era of Great Expansion of the Capitalist World-Economy: 1730 - 1840's*, 2<sup>e</sup> éd., Berkeley, University of California Press, 2011 [1989], vol. 4/3.

- WALSH Catherine E., SCHIWY Freya et CASTRO GÓMEZ Santiago (éds.), *Indisciplinar las ciencias sociales: Geopolíticas del conocimiento y colonialidad del poder: Perspectivas de lo andino*, Quito, Universidad Andina Simón Bolívar & Ediciones Abya Yala, 2002.
- WARNING Rainer (éd.), *Rezeptionsästhetik: Theorie und Praxis*, Munich, Wilhelm Fink, 1975.
- WEBER Max, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, traduit par Jean-Pierre GROSSEIN, Paris, Gallimard, 2004 [1904–1905].
- WEDEVEN SEGALL Kimberly, « Postcolonial Performatives of Victimization », *Public Culture*, 2002, vol. 14, n° 3, p. 617-619.
- WELZER-LANG Daniel, « Introduction. Les hommes en débats » dans Daniel WELZER-LANG (éd.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000, p. 11-36.
- WELZER-LANG Daniel (éd.), *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2000.
- WESTEMEIER Jens, *Hans Robert Jauß: Jugend, Krieg und Internierung*, Constance, Universitätsverlag Konstanz, 2016.
- WESTEMEIER Jens, *Jugend, Krieg und Internierung : Hans Robert Jauß, 12.12.1921 Göppingen - 01.03.1997 Konstanz ; wissenschaftliche Dokumentation*, Constance, Universitätsverlag Konstanz, 2015.
- WILLSON Patricia, *La constelación del sur. Traductores y traducciones en la literatura argentina del siglo XX*, Buenos Aires, Siglo XXI, 2004.
- WOESSNER Martin V., *Heidegger in America*, Cambridge & New York, Cambridge University Press, 2010.
- WU Hantian et ZHA Qiang, « A New Typology for Analyzing the Direction of Movement in Higher Education Internationalization », *Journal of Studies in International Education*, 2018, vol. 22, n° 3, p. 259-277
- YOUNG Robert J. C., « Bayart's Broken Kettle », *Public Culture*, 2011, vol. 23, n° 1, p. 167-175.
- ZANCARINI-FOURNEL Michelle, « Chronologie France. 1962-1981 » dans



Philippe ARTIERES et Michelle ZANCARINI-FOURNEL (éds.), 68. *Une histoire collective (1962-1981)*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2018 [2008], p. 793-802.

ZANCARINI-FOURNEL Michelle, *Les luttes et les rêves. Une histoire populaire de la France de 1685 à nos jours*, Paris, Zones, 2016.

ZE BELINGA Martial, « UJUZI, décoloniser les Humanités ! », *Présence Africaine*, 2018, vol. 1, n° 197, p. 15-410.

ZILL Rüdiger et BODEN Petra (éds.), *Poetik und Hermeneutik im Rückblick*, Munich, Wilhelm Fink, 2017.

## Archives citées

- BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE, DEPARTEMENT DES MANUSCRITS, NAF 28630 (34), *Fonds Roland Barthes* [Rapport de soutenance de Walter Mignolo], 11 janvier 1974.
- DIRVAL—SERVICE DES THESES EN SCIENCES HUMAINES, 20 190 048, *Dossier étudiant d'Achille Mbembe* [Rapport de soutenance d'Achille Mbembe], 12 mai 1989.
- DIRVAL—SERVICE DES THESES EN SCIENCES HUMAINES, 20 190 048, *Dossier étudiant d'Achille Mbembe* [Résultat de la soutenance d'Achille Mbembe], 1989.
- DIRVAL—SERVICE DES THESES EN SCIENCES HUMAINES, 20 190 048, *Dossier étudiant d'Achille Mbembe* [Carte d'étudiant 1984-1985], 1984.
- DIRVAL—SERVICE DES THESES EN SCIENCES HUMAINES, 20 190 048, *Dossier étudiant d'Achille Mbembe* [Candidature à une inscription en troisième cycle], 12 juillet 1982.
- CAMPUS CONDORCET, GRAND ÉQUIPEMENT DOCUMENTAIRE, 363 EHE (dossier 13, carton 2), *Fonds Gérard Genette* [Dossier de carrière dans l'enseignement supérieur (1963-v. 1994)], s. d.
- CAMPUS CONDORCET, GRAND ÉQUIPEMENT DOCUMENTAIRE, 363 EHE (dossier 2, carton 1), *Fonds Gérard Genette* [Archives synoptiques (1969-2016)], s. d.
- CAMPUS CONDORCET, GRAND ÉQUIPEMENT DOCUMENTAIRE, 363 EHE (dossier 15, carton 2), *Fonds Gérard Genette* [Soutenances de thèse et/ou de mémoire (1972-2006 ; sd)], s. d.



## Productions institutionnelles

COLLECTIF, « Journal officiel du Lundi 14 et Mardi 15 septembre 1987 », *Journal officiel de la République française. Lois et Décrets*, 1987, vol. 119, n° 213, p. 10 657-10 752.

COMMONWEALTH BUREAU OF CENSUS AND STATISTICS, *Average Weekly Earnings. March Quarter 1969*, Canberra, Australian Bureau of Statistics, 1969.

UNITED STATES CENSUS BUREAU, « Historical Census of Housing Tables: Gross Rents ».

UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA, « Appointments and Promotions in the Standing Faculty, 1991-1992 », *Almanac*, 13 octobre 1992, vol. 39, n° 7, p. 4-5.

UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA, « Appointments and Promotions in the Standing Faculty, 1986-87 », *Almanac*, 14 juillet 1987, vol. 34, n° 1, p. 6-7.

U.S. BUREAU OF THE CENSUS, *Income in 1969 of Families and Persons in the United States*, Washington, D.C., U.S. Government Printing Office, 1970.



## Articles de presse

CAHILL Rowan J., CONNELL Raewyn, FREEMAN Brian, IRVING Terry et SCRIBNER Bob, « The Lost Ideal », *Honi Soit*, 22 oct. 2020 [En ligne].

COLLECTIF, « Appel de l'Observatoire du décolonialisme et des idéologies identitaires », *Le Point*, 13 janv. 2021 [En ligne].

COLLECTIF, « Une centaine d'universitaires alertent : “Sur l'islamisme, ce qui nous menace, c'est la persistance du déni” », *Le Monde*, 31 oct. 2020 [En ligne].

COLLECTIF, « Les bonimenteurs du postcolonial business en quête de respectabilité académique », *L'Express*, 26 déc. 2019 [En ligne].

COLLECTIF, « Le “décolonialisme”, une stratégie hégémonique : L'appel de 80 intellectuels », *Le Point*, 29 nov. 2018.

COLLECTIF, « L'appel des 100 intellectuels contre le “séparatisme islamiste” », *Le Figaro*, 19 mars 2018 [En ligne].

DILLON BRITTON Nina, « The Free University: A people's history », *Honi Soit*, 26 oct. 2020 [En ligne].

DURAND Mathilde, « “Ce qu'on appelle l'islamo-gauchisme fait des ravages”, dénonce Jean-Michel Blanquer », *Europe 1*, 22 oct. 2020 [En ligne].

ENAULT Marianne, PAILLOU Sarah et REVAULT D'ALLONNES David, « Hommage à Samuel Paty, lutte contre l'islamisme : Blanquer précise au JDD ses mesures pour la rentrée scolaire », *Le Journal du Dimanche*, 25 oct. 2020 [En ligne].

RED Christian, « Years Before Black Lives Matter, 41 Shots Killed Him », *The New York Times*, 19 juill. 2019 [En ligne].

REDACTION LE FIGARO, « La prestigieuse École des hautes études en sciences sociales (EHESS) épinglée par la Cour des Comptes », *Le Figaro*, 25 janv. 2021 [En ligne].

REDACTION LE MONDE, « Forte dévaluation du peso argentin », *Le Monde*, 23 mars 1972.

REDACTION LE MONDE, « Le peso argentin est dévalué de 1 % », *Le Monde*, 7 avr. 1971.

SARLO Beatriz, « Mayo 68/mayo 98. Tríptico revolucionario », *La Nación*, 12 avr. 1998.

# Discographie

ANTOINE, « Les Élocubrations d'Antoine », dans ANTOINE, *Antoine*, Paris, Disques Vogue, 1966.

BADU Erykah et WRIGHT Betty, « A.D. 2000 », dans Erykah BADU, *Mama's Music*, New York, Motown Records, 2000.

ANIKULAPO-KUTI Fela, « Coffin for Head of State », dans FELA & AFRICA 70, *Coffin for Head of State*, Lagos, Kalakuta Records, 1981.

FEREIRA Sky, « Boys », dans Sky FEREIRA, *Night Time, My Time*, Los Angeles, Capitol, 2013.

LENNON John et MCCARTNEY Paul, « Tomorrow Never Knows », dans THE BEATLES, *Revolver*, Londres, EMI, 1966.





# Filmographie

IVORY James, *A Room With a View*, Royaume Uni, Curzon Film Distributors & Metro-Goldwyn Mayer, 1985.



# Sitographie

<https://receptionstudy.org/about>

<https://www.lib.uci.edu/library/publications/wellek/docs/Wellek2004AchilleMbembe.pdf>

<http://www.raewynconnell.net/2011/01/research-publications-complete-list-or.html>

<http://www.politique-africaine.com>

<https://scholar.google.com/citations?user=PW8f7ZcAAAAJ&hl=fr&oi=ao>

<https://scholar.google.com/citations?user=3c1ZCO0AAAAJ&hl=fr&oi=ao>

[https://scholar.google.com/scholar?hl=fr&as\\_sdt=0%2C5&q=masculinities&btnG=](https://scholar.google.com/scholar?hl=fr&as_sdt=0%2C5&q=masculinities&btnG=)

<http://www-igm.univ->

[mlv.fr/~dr/XPOSE2012/visualisation\\_de\\_graphes/algorithmes.html](http://www-igm.univ-mlv.fr/~dr/XPOSE2012/visualisation_de_graphes/algorithmes.html)

<https://www.oxfordbibliographies.com/view/document/obo-9780199766581/obo-9780199766581-0017.xml>

<https://www.college-de-france.fr/agenda/cours/1966-annus-mirabilis>

<https://www.college-de-france.fr/agenda/seminaire/1966-annus-mirabilis>

<https://www.in2013dollars.com/us/inflation/1969?amount=5000>

<https://www.in2013dollars.com/australia/inflation/1969?amount=5000>

<https://www.census.gov/data/tables/time-series/dec/coh-grossrents.html>

<https://honisoit.com/2020/10/the-lost-ideal/>

<https://honisoit.com/2020/10/the-free-university-a-peoples-history/>

<https://crimic-sorbonne.fr/wp-content/uploads/2011/11/CV-2017-pour-page-CRIMIC-3.pdf>

[http://www.mamacoca.org/feb2002/evento\\_journee\\_etudes\\_espace\\_afrique.htm](http://www.mamacoca.org/feb2002/evento_journee_etudes_espace_afrique.htm)

<https://www.academie-francaise.fr/actualites/creation-dune-academie-de-la-latinité>

<http://alati.com.br/fr/membros/membros-fundadores/>

<http://alati.com.br/fr/membros/>

<https://isidore.science/s?q=%22colonialité+du+pouvoir%22#>

<https://sindominio.net/unomada/>

<https://sindominio.net/unomada/migraciones/planjornadas.html>

<https://www.rfi.fr/fr/com/20160114-nuit-idees-27-janvier-2016>

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-grande-table-2eme-partie/achille-mbembe-3369303>

<https://www.editions-ladecouverte.fr/archives-80>

[https://www.lepoint.fr/culture/achille-mbembe-pour-un-nouvel-espace-de-reflexions-sur-la-france-et-l-afrique-12-08-2018-2243073\\_3.php](https://www.lepoint.fr/culture/achille-mbembe-pour-un-nouvel-espace-de-reflexions-sur-la-france-et-l-afrique-12-08-2018-2243073_3.php)

<https://llcp.univ-paris8.fr/les-ateliers-de-la-pensee-de-dakar-cosmologie-du-lien-et-formes-de-vie-2022>

<http://africultures.com/qui-sommes-nous>

<https://www.ehess.fr/fr/étudiants-lehess-et-insertion-professionnelle-en-quelques-chiffres>

<https://www.pantheonsorbonne.fr/universite/presentation>

<https://www.contretemps.eu/projet/>

<https://centrenationaldulivre.fr/aides-financement/subvention-aux-editeurs-pour-la-traduction-d-ouvrages-en-langue-francaise>

<https://journals.sagepub.com/doi/10.1177/0891243205278639>

<https://www.theses.fr/fr/?q=masculinité>

<https://romancestudies.duke.edu/news/professor-walter-mignolo-awarded-honoris-causa-degree-university-london-goldsmith>

<https://nosophi.hypotheses.org/vie-scientifique/seminaire-race-et-culture-questionnements-philosophiques>

<https://llcp.univ-paris8.fr/rencontre-avec-achille-mbembe-22-11-2017>

## Index des noms

- BARTHES, Roland, 94, 98, 178, 180, 181, 182, 183, 198, 224, 235, 237, 239, 240, 241, 243, 248, 253
- BAUDOT, Georges, 225, 227, 231, 232, 233, 302
- BAYART, Jean-François, 99, 129, 261, 263, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 277, 282, 284, 286, 292, 316, 317, 333, 334, 339, 371, 379, 380, 406, 407
- BOURDIEU, Pierre, 41, 57, 58, 59, 60, 63, 68, 83, 103, 105, 214, 224, 249, 324, 356, 393, 416, 421, 423, 424, 425, 428, 433, 434, 440, 444, 498, 505
- CONNELL, Raewyn, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 72, 85, 86, 87, 89, 90, 92, 93, 94, 96, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 108, 110, 111, 113, 114, 115, 116, 119, 121, 122, 123, 125, 127, 133, 134, 135, 141, 143, 144, 146, 147, 156, 157, 158, 161, 164, 166, 174, 175, 186, 187, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 199, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 242, 246, 248, 249, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 317, 340, 341, 342, 346, 355, 358, 388, 389, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 400, 401, 402, 416, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 440, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 450, 451, 452, 454, 490, 491, 492, 493, 496, 497, 498, 499, 501, 504, 505, 506
- COQUERY-VIDROVITCH, Catherine, 92, 99, 224, 262, 263, 264, 265, 266, 271, 274, 275, 277, 284, 285, 293, 316, 317, 335, 361, 362
- DUFOIX, Stéphane, 34, 36, 38, 40, 42, 66, 67, 80, 82, 90, 101, 108, 129, 155, 249, 305, 320, 330, 331, 356, 392, 402, 455, 492, 493, 497
- GRUZINSKI, Serge, 99, 130, 230, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 317, 463, 464, 500, 502, 504

HAUCHECORNE, Mathieu, 41, 43, 61, 62,  
 67, 68, 69, 82, 228, 269, 315,  
 316, 488, 504

JAUSS, Hans Robert, 50, 51, 52, 53, 54,  
 74, 289

KEIM, Wiebke, 37, 41, 56, 57, 59, 60, 63,  
 67, 75, 76, 77, 78, 82, 95, 107,  
 311, 373, 433, 491, 495, 501, 505

KISUKIDI, Yala, 269, 376, 377, 477, 481,  
 485, 486, 487, 488, 489

LAMONT, Michèle, 40, 50, 63, 71, 74, 75,  
 77, 82, 182, 314, 339, 504

LANSON, Gustave, 45, 46, 47, 55, 58, 74

MAESSCHALCK, Marc, 37, 153, 457, 459,  
 460, 461, 462, 465, 466, 468,  
 469, 470

MARROU, Henri-Irénée, 43, 44, 90

MATONTI, Frédérique, 68, 69, 82, 105,  
 197, 434, 435

MBEMBE, Achille, 35, 38, 39, 71, 72, 84,  
 85, 86, 87, 89, 92, 93, 94, 96, 98,  
 99, 100, 101, 102, 104, 110, 111,  
 113, 114, 115, 116, 120, 121,  
 122, 123, 127, 128, 129, 136,  
 137, 138, 139, 143, 144, 147,  
 166, 169, 170, 172, 173, 174,  
 175, 199, 201, 202, 203, 204,  
 223, 248, 249, 258, 259, 260,  
 261, 262, 263, 266, 269, 271,  
 272, 274, 275, 276, 277, 278,  
 279, 280, 281, 282, 283, 284,  
 285, 286, 287, 288, 289, 290,  
 291, 292, 293, 294, 315, 316,  
 317, 321, 322, 323, 325, 326,  
 327, 328, 329, 330, 331, 332,  
 333, 334, 335, 336, 337, 338,  
 339, 350, 352, 354, 355, 356,  
 358, 359, 360, 361, 362, 363,  
 364, 366, 368, 369, 370, 371,  
 372, 373, 374, 375, 376, 377,  
 378, 379, 380, 381, 382, 383,  
 384, 385, 386, 387, 398, 399,  
 401, 403, 404, 405, 406, 407,  
 408, 409, 410, 411, 413, 414,  
 415, 476, 477, 478, 479, 481,  
 482, 483, 484, 486, 487, 488,  
 489, 490, 491, 492, 496, 497,  
 498, 501, 502, 503, 505, 506

MIGNOLO, Walter D., 37, 38, 39, 85, 86,  
 87, 89, 92, 93, 94, 96, 97, 98, 99,  
 100, 101, 102, 104, 110, 111,  
 113, 114, 115, 116, 118, 121,  
 122, 123, 124, 130, 131, 132,  
 133, 140, 141, 142, 143, 144,  
 147, 149, 151, 152, 153, 155,  
 158, 174, 175, 178, 180, 181,  
 182, 184, 185, 186, 189, 190,  
 194, 196, 197, 198, 199, 206,  
 207, 221, 222, 223, 224, 225,  
 227, 230, 231, 232, 233, 234,  
 235, 236, 237, 238, 239, 240,  
 241, 243, 244, 246, 248, 249,  
 258, 302, 303, 304, 305, 306,  
 307, 308, 309, 310, 311, 312,

- 313, 314, 315, 317, 343, 344,  
345, 346, 347, 348, 349, 350,  
351, 352, 353, 354, 355, 356,  
358, 375, 376, 400, 402, 455,  
460, 461, 462, 463, 464, 465,  
466, 467, 468, 469, 470, 471,  
472, 473, 474, 475, 476, 490,  
491, 496, 497, 499, 500, 501,  
502, 503, 504
- MUKAROVSKÝ, Jan, 47, 48, 49, 52, 105
- PASSERON, Jean-Claude, 36, 42, 43, 77,  
80
- PINTO, Louis, 102, 136, 139, 140, 313,  
324, 325, 365, 399, 483, 484,  
497, 498
- RODRÍGUEZ MEDINA, Leandro, 56, 57,  
59, 60, 61, 63, 65, 66, 67, 70, 71,  
74, 95, 107, 464, 475
- SAPIRO, Gisèle, 41, 65, 83, 118, 175,  
181, 183, 197, 438, 439, 440, 458
- TOULABOR, Comi M., 93, 129, 255, 256,  
267, 272, 273, 274, 275, 292,  
316, 317
- VODICKA, Felix, 47, 49
- WACHTEL, Nathan, 98, 100, 228, 229,  
230, 231, 232, 306, 307, 308,  
309, 313, 463, 500





# Index des notions

- Ateliers de la pensée, 104, 373, 476, 478,  
485, 487, 489, 491, 492, 503
- Bibliométrie, 107
- Scopus, 85, 86, 87, 96, 107, 108, 109,  
110, 111, 112, 113, 114, 115,  
145, 147, 149, 158, 166, 169,  
174, 496
- Bien symbolique, 103, 401, 428, 451,  
453, 454, 484, 499, 505
- Capital culturel international, 98, 214,  
215, 221, 222, 248, 249
- Caravelle*, 99, 130, 132, 140, 225, 226,  
227, 231, 232, 233
- Christianisme, 203, 204, 271, 281, 282,  
285, 290, 308, 326, 488
- Ethos* chrétien reconverti, 61, 269
- Circulation, 34, 35, 36, 37, 39, 40, 41,  
45, 47, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62,  
63, 65, 66, 67, 68, 70, 71, 72, 74,  
75, 76, 77, 78, 82, 83, 95, 96, 97,  
104, 105, 106, 107, 127, 134,  
138, 144, 183, 311, 315, 341,  
346, 352, 366, 394, 399, 417,  
425, 432, 439, 440, 443, 444,  
450, 457, 464, 475, 478, 491,  
492, 495, 496, 501, 504, 505, 506
- Citation, 31, 38, 39, 45, 84, 87, 107, 108,  
113, 114, 115, 116, 118, 119,  
121, 122, 123, 130, 132, 139,  
140, 142, 143, 146, 238, 345,  
346, 403, 425, 428, 453
- Mention, 81, 113, 140, 141, 142, 223,  
232, 244, 262, 284, 331, 381,  
411, 426, 427, 472
- Colonialité, 37, 101, 118, 123, 131, 132,  
133, 135, 147, 149, 151, 153,  
155, 158, 174, 311, 315, 343,  
344, 345, 346, 347, 348, 350,  
351, 352, 353, 357, 375, 376,  
428, 436, 450, 462, 465, 466,  
469, 470, 471, 474, 475, 496
- Échange, 75, 76, 308, 311, 313, 314,  
315, 326, 334, 336, 353, 356,  
373, 384, 415, 427, 465, 472,  
476, 484, 487, 488, 489, 490,  
491, 493, 499, 505
- Édition indépendante critique, 439, 444,  
492, 504
- Éditions Amsterdam, 56, 67, 103, 133,  
294, 368, 373, 417, 438, 439,  
440, 444, 485, 493, 499
- Éditions Karthala, 99, 101, 129, 264,  
267, 268, 269, 270, 271, 274,  
275, 282, 316, 321, 333, 335,  
361, 368, 369, 370, 384, 486

Éditions La Découverte, 40, 50, 59, 93, 98, 100, 102, 127, 128, 129, 182, 201, 202, 206, 214, 217, 243, 252, 253, 263, 315, 321, 353, 358, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 373, 374, 399, 403, 444, 445, 447, 486, 487, 498, 503

EHESS, 57, 83, 103, 135, 139, 198, 230, 328, 361, 401, 419, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 438, 453, 463, 493, 498, 499, 504

Entretien, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 125, 138, 139, 153, 180, 182, 185, 186, 187, 189, 190, 191, 192, 194, 197, 198, 206, 207, 208, 209, 211, 212, 213, 214, 217, 218, 222, 223, 225, 227, 230, 232, 233, 234, 239, 240, 243, 253, 258, 260, 263, 268, 269, 270, 271, 273, 274, 283, 288, 292, 293, 294, 295, 299, 310, 312, 313, 327, 328, 329, 331, 336, 341, 348, 351, 352, 361, 364, 367, 368, 369, 371, 372, 374, 376, 379, 380, 381, 382, 383, 386, 392, 393, 395, 396, 407, 410, 412, 413, 414, 422, 426, 428, 429, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 448, 449, 450, 451, 459, 460, 461, 462, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 473, 474, 475, 477, 478, 481, 482, 485, 487, 493

Espace académique, 71, 76, 83, 91, 92, 101, 102, 109, 115, 117, 121, 122, 124, 127, 130, 131, 132, 133, 136, 139, 144, 175, 249, 269, 314, 316, 317, 325, 330, 334, 335, 338, 356, 366, 371, 375, 376, 377, 379, 381, 398, 399, 401, 406, 409, 411, 415, 433, 437, 441, 444, 476, 478, 484, 485, 490, 491, 492, 495, 496, 497, 498, 501, 502, 503, 506

Espace culturel, 365, 366, 371, 376, 399

Espace intellectuel, 101, 102, 136, 195, 324, 325, 333, 344, 357, 364, 365, 366, 373, 374, 376, 377, 399, 490, 498, 502, 504

Espace médiatique, 130, 254, 269, 365, 366, 368, 399, 493, 498

*Esprit*, 136, 138, 139, 175, 268, 282, 290, 335, 377, 379, 380, 381, 382, 383, 399, 410, 416, 457, 458, 487, 488, 503

Essai d'avant-garde, 101, 338, 370, 373, 398, 415, 478, 498, 502

Études décoloniales latino-américaines, 37, 102, 104, 133, 153, 176, 318, 348, 352, 353, 375, 400, 460, 461, 463, 464, 465, 466, 468, 470, 471, 472, 500, 501, 504

- Groupe Modernité/Colonialité, 133, 141, 153, 176, 315, 348, 350, 352, 353, 354, 375, 462, 463, 465, 470
- Hégémonie, 35, 39, 72, 100, 103, 135, 187, 209, 216, 217, 219, 241, 251, 268, 281, 282, 288, 289, 294, 300, 302, 305, 318, 319, 347, 349, 354, 356, 392, 397, 417, 428, 429, 432, 434, 444, 450, 500
- Masculinité hégémonique, 100, 127, 135, 216, 247, 299, 300, 301, 318, 425, 426, 427, 428, 429, 433, 446, 447, 448, 449, 499
- Intellectuel·le de luxe, 102, 104, 136, 325, 373, 383, 399, 401, 490, 497, 498, 502
- Le Débat*, 377, 378, 379, 384, 399, 503
- Masculinités, 100, 112, 127, 135, 158, 174, 216, 247, 299, 300, 301, 318, 342, 420, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 432, 433, 442, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 452, 453, 491, 498, 499
- Masculinité hégémonique, 100, 127, 135, 216, 247, 299, 300, 301, 318, 425, 426, 427, 428, 429, 433, 446, 447, 448, 449, 499
- Sous-champ d'études des masculinités, 103, 135, 499
- Multitudes*, 69, 101, 102, 123, 131, 132, 133, 136, 175, 343, 344, 350, 351, 353, 356, 376, 466, 487
- Objet subordonnant, 71, 464, 500
- Politique africaine*, 84, 85, 93, 99, 113, 120, 129, 136, 137, 138, 139, 255, 256, 261, 267, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 282, 283, 284, 289, 316, 317, 323, 333, 335, 336, 376, 401, 403, 406, 411, 413, 414, 415, 485, 486
- Public Culture*, 72, 101, 153, 166, 169, 289, 310, 316, 330, 331, 332, 333, 334, 381, 385, 386, 398, 404, 411, 413, 414, 498
- Réception, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 65, 66, 68, 69, 70, 71, 72, 74, 75, 76, 77, 78, 82, 83, 84, 86, 90, 95, 96, 101, 103, 105, 108, 109, 112, 115, 118, 119, 127, 129, 132, 135, 136, 141, 142, 144, 145, 164, 166, 175, 183, 184, 197, 263, 269, 306, 314, 315, 335, 337, 339, 340, 358, 396, 401, 416, 419, 428, 432, 435, 441, 444, 452, 454, 455, 464, 472, 474, 476, 482, 484, 490, 492, 495, 496, 497, 499, 501, 503, 504, 505, 506
- Sfumato*, 102, 338, 352, 361, 374, 381, 383, 398, 408, 409, 410, 502
- Surveillance des frontières, 313, 314, 500

Unesco, 193, 341, 342, 346, 362, 429

Visibilité, 87, 104, 121, 139, 249, 254,  
255, 282, 324, 356, 365, 366,

367, 368, 373, 374, 376, 395,  
396, 398, 399, 410, 453, 489,  
490, 493, 497, 498, 503

# Table des matières du premier volume

<i>Résumé</i> .....	3
<i>Summary</i> .....	5
<i>Zusammenfassung</i> .....	7
<i>Intitulé et adresse de l'équipe d'accueil</i> .....	9
<i>Sommaire du premier volume</i> .....	11
<i>Sommaire du second volume</i> .....	15
<i>Remerciements</i> .....	17
<i>Table des abréviations</i> .....	21
<i>Table des tableaux</i> .....	23
<i>Table des figures</i> .....	25
<i>Table des encadrés</i> .....	29
<i>Introduction</i> .....	33
« Quelque chose est pourri dans l'État de [France] ».....	33
Un héritage littéraire : Commencements des études de la réception .....	45
Comment étudier la circulation et la réception de textes scientifiques ?.....	56
Conditions externes et facteurs internes de la réception d'œuvres scientifiques .....	74
Combiner les méthodes pour saisir la réception.....	82
Annonce du plan.....	96
Conclusion.....	105

<b>Chapitre 1. Des chiffres et des textes .....</b>	<b>107</b>
Les lieux de citation français .....	118
Les mots-clés comme voie d'accès à la réception internationale .....	145
Conclusion du chapitre .....	174
<b>Chapitre 2. À la recherche des structures perdues (1966-1974).....</b>	<b>177</b>
1966, quand le structuralisme fait son Zénith.....	181
Le tourisme moderne, version alternative du <i>Grand Tour</i> .....	192
À l'ombre des jeunes crânes en fleur.....	199
Les traces du passage des structures descendues dans la rue .....	206
Accumuler du capital culturel international dès l'adolescence .....	214
Un américanisme entre deux rives.....	228
Un pied dedans, un pied dehors : Un rapport ambivalent au structuralisme .....	235
Conclusion du chapitre .....	248
<b>Chapitre 3. D'une hégémonie à l'autre (1981-1992) .....</b>	<b>251</b>
L'hétérodoxie comme attracteur.....	262
L'hégémonie à l'autre bout du monde.....	294
L'hégémonie, 500 ans plus tôt.....	302
Conclusion du chapitre .....	315
<b>Chapitre 4. Un renouveau de la théorie critique (2000-2010).....</b>	<b>319</b>
<i>De la postcolonie</i> , départ d'une nouvelle trajectoire .....	321
Des premières traductions discrètes .....	340
2005, un tournant pour A. Mbembe .....	358
L'histoire de la sociologie comme socle d'un discours postcolonial .....	388
Conclusion du chapitre .....	398
<b>Chapitre 5. L'auteur-riche utilisé-e comme bien symbolique (2013-2022).....</b>	<b>401</b>
Un adieu sous forme de controverse.....	403
La formation du sous-champ des masculinités en France : Préfigurations .....	416
La formation du sous-champ des masculinités en France : Éléments .....	427
La traduction d'un ouvrage, fruit d'une collaboration transnationale .....	454
L'événement scientifique, support à efficacité variable de l'échange.....	471
Conclusion du chapitre .....	488

<i>Conclusion</i> .....	493
<i>Bibliographie</i> .....	505
Œuvres citées de Raewyn Connell .....	505
Œuvres citées d’Achille Mbembe.....	510
Œuvres citées de Walter D. Mignolo.....	519
Bibliographie générale.....	525
<i>Archives citées</i> .....	585
<i>Productions institutionnelles</i> .....	587
<i>Articles de presse</i> .....	589
<i>Discographie</i> .....	591
<i>Filmographie</i> .....	593
<i>Sitographie</i> .....	595
<i>Index des noms</i> .....	597
<i>Index des notions</i> .....	601
<i>Table des matières du premier volume</i> .....	605
<i>Table des matières du second volume</i> .....	609





# Table des matières du second volume

<b><i>Sommaire du second volume</i></b> .....	<b>3</b>
<b><i>ANNEXE A : Liste des entretiens et correspondances</i></b> .....	<b>5</b>
ANNEXE A1 : Liste des entretiens avec les enquêté·es .....	5
ANNEXE A2 : Reproduction du message type envoyé aux enquêté·es.....	19
ANNEXE A3 : Liste des entretiens avec les auteur·rices étudié·es .....	20
ANNEXE A3a : Liste des entretiens avec W. Mignolo .....	20
ANNEXE A3b : Liste des entretiens avec R. Connell .....	21
ANNEXE A4 : Tableaux des équivalences de statut professionnel .....	22
ANNEXE A5 : Liste des correspondances électroniques .....	23
ANNEXE A5a : Liste des correspondances électroniques avec de potentiel·les enquêté·es.....	23
ANNEXE A5b : Liste des correspondances électroniques avec des services d'archives .....	25
<b><i>ANNEXE B : Documents d'archives</i></b> .....	<b>27</b>
ANNEXE B1 : Fonds d'archives consultés .....	27
ANNEXE B2 : Reproductions de documents d'archives .....	28
ANNEXE B2a : Reproduction d'archives relatives à W. Mignolo.....	28
ANNEXE B2aα : Reproduction photographique du rapport de soutenance de la thèse de 3 <sup>e</sup> cycle de W. Mignolo, rédigé par R. Barthes.....	28
ANNEXE B2aβ : Reproduction tapuscrite du rapport de soutenance de la thèse de 3 <sup>e</sup> cycle de W. Mignolo, rédigé par R. Barthes.....	30
ANNEXE B2b : Reproductions d'archives relatives à A. Mbembe .....	30
ANNEXE B2bα : Reproduction de l'autorisation de consultation des archives de Paris 1-Panthéon Sorbonne et de reproduction .....	31
ANNEXE B2bβ : Reproduction du carton personnel signé par Philippe Hugon, joint au rapport de pré-soutenance .....	31
ANNEXE B2bγ : Reproduction du rapport de pré-soutenance signé par P. Hugon.....	33
ANNEXE B2bδ : Reproduction du rapport de pré-soutenance signé par J.-F. Leguil-Bayart.....	34
ANNEXE B2bε : Reproduction du courrier d'annonce de la soutenance d'A. Mbembe signé par C. Coquery-Vidrovitch .....	35
ANNEXE B2bφ : Reproduction du rapport de soutenance d'A. Mbembe.....	37

ANNEXE B2by : Reproduction de l'avis du jury sur la reproduction de la thèse .....	42
ANNEXE B2bη : Reproduction de la marche à suivre pour l'inscription des titulaires de DEA en 1 <sup>re</sup> année de thèse .....	43
ANNEXE B2bι : Reproduction des annotations de C. Coquery-Vidrovitch qui se situent au verso du document précédemment reproduit .....	44
ANNEXE B2bφ : Reproduction de l'attestation d'enregistrement au fichier central des thèses ....	46
ANNEXE B2bκ : Reproduction de l'accusé de réception d'A. Mbembe de sa convocation à sa soutenance de thèse.....	47
ANNEXE B2bλ : Reproduction du résumé de thèse d'A. Mbembe envoyé aux membres du jury	49
ANNEXE B2bμ : Reproduction de la demande de modification de l'intitulé de la thèse d'A. Mbembe au fichier central des thèses.....	55
ANNEXE B2bv : Reproduction du formulaire de 1 <sup>re</sup> inscription d'A. Mbembe au fichier central des thèses.....	57
ANNEXE B2bπ : Reproduction de l'annonce faite à A. Mbembe de son inscription en 1 <sup>re</sup> année de thèse de doctorat .....	58

***ANNEXE C : Retranscriptions des entretiens menés avec W. Mignolo..... 59***

ANNEXE C1 : Entretien n° 1 avec W. Mignolo, fait par Zoom le 6 décembre 2021 .....	59
ANNEXE C2 : Entretien n° 2 avec W. Mignolo, fait par Zoom le 13 décembre 2021 .....	76
ANNEXE C3 : Entretien n° 3 avec W. Mignolo, fait par Zoom le 12 janvier 2022.....	92
ANNEXE C4 : Entretien n° 4 avec W. Mignolo, fait par Zoom le 19 janvier 2022.....	107

***ANNEXE D : Liste des textes originaux traduits dans le corps de thèse ..... 119***

ANNEXE D1 : Liste des textes originaux traduits dans L'INTRODUCTION.....	119
ANNEXE D2 : Liste des textes originaux traduits dans le CHAPITRE 1.....	125
ANNEXE D3 : Liste des textes originaux traduits dans le CHAPITRE 2.....	126
ANNEXE D4 : Liste des textes originaux traduits dans le CHAPITRE 3.....	139
ANNEXE D5 : Liste des textes originaux traduits dans le CHAPITRE 4.....	143
ANNEXE D6 : Liste des textes originaux traduits dans le CHAPITRE 5.....	148

***ANNEXE E : Documents iconographiques..... 151***

ANNEXE E1 : Couvertures des livres publiés en français des auteur·rices.....	151
ANNEXE E1a : Couvertures des ouvrages d'A. Mbembe.....	151
ANNEXE E1aα : Couverture de <i>Le Problème national kamerunais</i> de R. Um Nyobè.....	151
ANNEXE E1aβ : Couverture de <i>Les jeunes et l'ordre politique en Afrique noire</i> .....	152
ANNEXE E1aχ : Couverture de <i>Afriques indociles</i> .....	153

ANNEXE E1aδ : Couverture de <i>Écrits sous maquis</i> de R. Um Nyobè .....	154
ANNEXE E1aε : Couverture de <i>La naissance du maquis dans le Sud-Cameroun (1920-1960)</i> ..	155
ANNEXE E1aφ : Couverture de la 1 <sup>re</sup> édition de <i>De la postcolonie</i> .....	156
ANNEXE E1aγ : Couverture de la réédition de <i>De la postcolonie</i> publiée en 2020 .....	157
ANNEXE E1aη : Couverture de <i>Sortir de la grande nuit</i> .....	158
ANNEXE E1aι : Couverture de l'édition poche de <i>Sortir de la grande nuit</i> .....	159
ANNEXE E1aρ : Couverture de <i>Critique de la raison nègre</i> .....	160
ANNEXE E1aκ : Couverture de l'édition poche de <i>Critique de la raison nègre</i> .....	161
ANNEXE E1aλ : Couverture de <i>Politiques de l'inimitié</i> .....	162
ANNEXE E1aμ : Couverture de l'édition poche de <i>Politiques de l'inimitié</i> .....	163
ANNEXE E1aν : Couverture de <i>Brutalisme</i> .....	164
ANNEXE E1b : Couvertures des traductions françaises des ouvrages de R. Connell.....	165
ANNEXE E1bα : Couverture de la 1 <sup>re</sup> édition de <i>Masculinités</i> .....	165
ANNEXE E1bβ : Couverture de la 2 <sup>e</sup> édition de <i>Masculinités</i> .....	166
ANNEXE E1c : Couverture de la traduction française de l'ouvrage de W. Mignolo.....	167
ANNEXE E1cα : Couverture de la traduction française de <i>La Désobéissance épistémique</i> de W. Mignolo.....	167
ANNEXE E2 : Reproduction des affiches d'événements scientifiques auxquels ont participé les auteur·rices ou consacrés à eux·elles.....	168
ANNEXE E2a : Reproduction de l'affiche annonçant la journée d'études <i>Les masculinités au prisme     de l'hégémonie</i> organisée par M. Gourarier, G. Rebutini et F. Vörös à l'EHESS le 13 et 14 juin 2013 .....	168
ANNEXE E2b : Reproduction de l'affiche annonçant la remise du doctorat <i>honoris causa</i> à A. Mbembe par l'Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis, le 23 octobre 2014.....	169
ANNEXE E2c : Reproduction de l'affiche de l'école d'été « Philosophies européennes et décolonisation de la pensée », organisée à Toulouse du 24 au 27 août 2016, à l'occasion du dixième anniversaire du master « EuroPhilosophie » .....	170
ANNEXE E2d : Reproduction de l'affiche annonçant une rencontre avec A. Mbembe le 22 novembre 2017, organisée par les départements de philosophie et d'études de genre de l'Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis.....	171
ANNEXE E2e : Reproduction de l'affiche de la 20 <sup>e</sup> édition du festival « Danses & continents noirs », intitulée « Corpus Africana », organisée à Toulouse du 27 octobre au 9 novembre 2018 par James Carlès (Centre Chorégraphique James Carlès) et J.-C. Goddard (EuroPhilosophie) .....	172
ANNEXE E2f : Reproduction de l'affiche annonçant la journée d'étude « Géopolitique des savoirs et des littératures. Parcours du décolonial », organisée le 10 décembre 2018 à l'Université Paris Nanterre par S. Contarini-Hak, C. Joubert et J.-M. Moura .....	173

ANNEXE E3 : Reproduction des programmes d'événements scientifiques auxquels ont participé les auteur·rices ou consacrés à elles·eux .....	174
ANNEXE E3a : Reproduction du programme de la journée d'études <i>Les masculinités au prisme de l'hégémonie</i> organisée par M. Gourarier, G. Rebucini et F. Vörös à l'EHESS le 13 et 14 juin 2013 .....	174
ANNEXE E3b : Reproduction du programme 2013/2014 du séminaire « Approches critiques des masculinités », organisé à l'EHESS par M. Gourarier, G. Rebucini et F. Vörös.....	178
ANNEXE E3c : Reproduction du programme 2014/2015 du séminaire « Approches critiques des masculinités », organisé à l'EHESS par M. Gourarier, G. Rebucini et F. Vörös.....	180
ANNEXE E3d : Reproduction du programme de l'école d'été « Philosophies européennes et décolonisation de la pensée », organisée à Toulouse du 24 au 27 août 2016, à l'occasion du dixième anniversaire du master « EuroPhilosophie » .....	182
ANNEXE E3e : Reproduction du programme de la 20 <sup>e</sup> édition du festival « Danses & continents noirs », intitulée « Corpus Africana », organisée à Toulouse du 27 octobre au 9 novembre 2018 par J. Carlès (Centre Chorégraphique James Carlès) et J.-C. Goddard (EuroPhilosophie).....	186
ANNEXE E3f : Reproduction du programme 2020/2021 non-corrige du séminaire « Race et culture : Questionnements philosophiques », organisé à l'Université Paris 1-Panthéon Sorbonne par M. Bessone, S. Guérard de Latour et J. Mascot.....	191
ANNEXE E4 : Reproduction des AAC et des AAP concernant des événements scientifiques auxquels participent les auteur·rices ou consacrés aux auteur·rices .....	193
ANNEXE E4a : Reproduction de la version française de l'AAP pour le n° 210-211 de la revue <i>Cahiers d'études africaines</i> , consacré au thème « Masculin pluriel » et dirigé par C. Broqua et A. Doquet.....	193
ANNEXE E4b : Reproduction de la version anglaise de l'AAP pour le n° 210-211 de la revue <i>Cahiers d'études africaines</i> , consacré au thème « Masculin pluriel » et dirigé par C. Broqua et A. Doquet.....	194
ANNEXE E4c : Reproduction de l'AAC pour la journée d'études « Les masculinités au prisme de l'hégémonie », organisée les 13 et 14 juin 2013 à l'EHESS par M. Gourarier, G. Rebucini et F. Vörös .....	195
ANNEXE E4d : Reproduction de l'AAP pour le n° 2 de la revue <i>Afroglobe</i> , dont le thème est « Achille Mbembe. Échos d'une voix singulière en postcolonie », dirigé par D. Abadie et Ulrich Metende .....	200
ANNEXE E5 : Reproduction de documents iconographiques divers.....	206
ANNEXE E5a : Reproduction d'une page du manuscrit de la thèse de doctorat de 3 <sup>e</sup> cycle de W. Mignolo.....	206
ANNEXE E5b : Reproduction d'un extrait d'une des bases de données utilisées dans la thèse construites à partir de <i>Cairn</i> , <i>Persée</i> et <i>OpenEdition</i> .....	207

ANNEXE E5c : Reproduction d'un extrait d'une des bases de données utilisées dans la thèse  
construite à partir de *Scopus* .....208

***Table des matières du premier volume*..... 209**

***Table des matières du second volume* ..... 213**